

Facultad de Filosofía y Letras
Universidad de Granada
Departamento de Filología Francesa
Programa de doctorado: Lenguas, Textos y Contextos



Journal de voyage (de 1911 à 1925). Alexandra David-Neel
exploratrice et femme de Lettres. L'art de plonger le lecteur dans
les couleurs de l'Asie. L'incroyable épopée d'une femme en quête
de la sagesse orientale

Présentée et soutenue par Fanny Martin Quatremare
Directrice de thèse : Montserrat Serrano Mañes

Editor: Universidad de Granada. Tesis Doctorales
Autor: Fanny Martín Quatremare
ISBN: 978-84-1306-669-1
URI: <http://hdl.handle.net/10481/63975>

**À mes parents,
la colonne vertébrale de ce travail et le soleil de ma vie.**

Journal de voyage (de 1911 à 1925). Alexandra David-Neel exploratrice et femme de Lettres. L'art de plonger le lecteur dans les couleurs de l'Asie. L'incroyable épopée d'une femme en quête de la sagesse orientale _____	i
Remerciements _____	7
Introduction générale _____	11
Chapitre 1. Cadre théorique _____	23
1.1. Les enjeux du récit de voyage par lettre : _____	25
1.2. Voyageurs en Asie et leurs récits avant Alexandra David-Neel : _____	40
Chapitre 2. Sur les pas d'Alexandra David-Neel. _____	83
2.1. Enfance et adolescence (1868-1886) : _____	85
2.2. Ses jeunes années d'adulte : engagement dans des sociétés secrètes et ses débuts de cantatrice (1886-1900). _____	87
2.3. Rencontre de Philippe Neel à Tunis et début d'un mariage épistolaire (1900-1911) : _____	90
2.4. L'épopée Tibétaine (1911-1925) : _____	92
2.5. Le retour en France : _____	99
2.6. Le dernier grand voyage : Neuf ans en Chine (de 1937 à 1946). _____	100
2.7. Une retraite studieuse (1946-1969) : _____	103
Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel. _____	107
3.1. Place de Philippe dans la lettre et argumentation : _____	114
3.1.1. Le pacte épistolaire : _____	117
3.1.2. Place de Philippe dans la lettre : _____	132
3.1.3. L'argumentation : _____	151
3.2. Mise en scène de soi et théâtralité de l'écriture : _____	167
3.2.1. Le théâtre comme mode de vie et d'écriture : _____	168
3.2.2. La construction du portrait de la bouddhiste renommée et de l'exploratrice intrépide : _____	178
Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi. _____	187
4.1. Procédures descriptives : _____	190
4.2. Altérité et représentation de soi : _____	199
4.3. Curiosité du regard et le rapport à l'espace : _____	215
4.3.1. Les objets d'intérêts : _____	216
4.3.2. Les lieux d'intérêt : _____	238
4.3.3. Paysages et atmosphères : _____	282
Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel. _____	325
5.1. La lettre comme témoin d'exploits. _____	328
5.1.1. Les exploits d'une exploratrice : _____	328
5.1.2. Les exploits d'une orientaliste : _____	342
5.1.3. Procédés d'insistance : _____	359

5.2.	Le rapport à elle-même dans les lettres :	373
5.2.1.	Rétrospections sur le passé et définition de soi :	374
5.2.2.	Réflexions philosophiques qui définissent son être :	387
5.3.	Les lettres comme laboratoire d'écriture :	390
5.4.	Les lettres d'Alexandra David-Neel et la poétique de soi :	401
Conclusions générales		405
Bibliographie d'Alexandra David-Neel :		423
Bibliographie du corpus :		445
Annexes :		457

REMERCIEMENTS

Long et sinueux s'est avéré le chemin jusqu'à l'aboutissement de ce travail. Beaucoup d'êtres chers sont partis ; un temps limité à concilier avec la vie de famille et le travail ; et finalement sur la dernière ligne droite, un confinement avec un télétravail colossal à mener et l'école maternelle à domicile... Heureusement et comme tout dans la vie, cette thèse a engendré de belles expériences, d'excellents conseils et de beaux moments. Il me tient à cœur de remercier tous ceux qui d'une manière ou d'une autre, ont contribué à embellir mes jours et surtout à achever ce labeur.

Je souhaite dédier mes premiers mots à ma directrice de thèse, Montserrat Serrano Mañes pour avoir été un excellent guide et une grande conseillère d'un point de vue académique, professionnel et personnel. Pour sa compréhension et sa bonté, sans oublier son travail de corrections et de relectures. J'ai grandement appris tout au long de ce parcours de recherche et l'en remercie profondément.

Mes remerciements se dirigent également aux membres du Musée Alexandra David-Neel à Digne-les-Bains pour m'avoir si bien accueilli et m'avoir offert le meilleur environnement de travail possible lors de mes deux séjours de recherche. Nadine Gomez Passamar pour sa bienveillance. Patricia Maillard pour son aide précieuse dans l'analyse des photographies et des lettres ainsi que son immense générosité. Geneviève Gascuel pour ses bons offices à propos des objets, sa bienfaisance à propos de mon travail et son amitié. Merci également à Marie-Madeleine Peyronnet, ancienne secrétaire d'Alexandra David-Neel, pour m'avoir si gentiment confié diverses anecdotes au sujet de l'exploratrice, ainsi que pour l'immense travail qu'elle fit dans les années 70 pour publier les lettres, ce qui m'a permis de réaliser cette thèse. Je remercie aussi Morgane Malenfant pour répondre à toutes mes demandes à travers un travail si soigné. Merci, finalement à Fanny Garnier pour sa constante disponibilité, son efficacité et son amabilité.

Merci à tous les membres de mon département de Philologie Française, mes professeurs qui m'ont si bien enseigné, Javier Suso et M^a Eugenia pour leur générosité infinie, pour leurs encouragements, leurs conseils, mais surtout pour m'avoir enseigné à

Introduction générale.

enseigner et m’avoir permis d’être la professeure que je suis aujourd’hui. Merci à Karmele Alberdi, mon autre source d’inspiration durant mon cursus universitaire. Merci pour tant de bonté et d’amour dans tout ce que tu entreprends. Merci à Ilda Tomas, pour la passion de la littérature que tu as ancrée en moi et à María Luisa Bernabé qui en a fait de même dès ma première année universitaire. Merci à Rafael Guijarro pour avoir été le professeur au plus grand cœur, à la plus grande gentillesse jamais rencontrée, mais aussi pour avoir été un collègue encore plus bienveillant. Tu me manques tellement... Merci à Lina Avendaño, qui m’a enseignée la « douce sévérité » de Montaigne, la rigueur et la perfection dans le travail. Je continue encore aujourd’hui, à apprendre à ses côtés. Merci à Rafael Ruiz pour son savoir vivre, sa courtoisie et le grand exemple à suivre qu’il est. Merci à ma voisine de bureau Mercedes Montoro Araque pour ses continuels encouragements. Puis un immense merci à María del Carmen Molina Romero pour son soutien, sa générosité et pour m’avoir offert les meilleurs conseils possibles aux moments opportuns.

Merci à tous mes collègues pour illuminer mes jours à l’Université, pour répandre tant de bonne humeur entre nous, mais aussi pour ce bel esprit d’équipe que nous possédons et que, j’espère, nous ne perdrons jamais. Un remerciement spécial à Irene Valdés pour tous ces moments partagés, notre complicité et notre belle sincérité.

Merci à tous mes élèves car ils constituent un souffle continu d’énergie. Sans eux, sans mes cours, ma motivation n’aurait pas été la même.

Mon cœur m’emmène à présent vers mes parents et bien entendu mes mots ne seront jamais à la hauteur de ce que je leur dois, de ce qu’ils ont fait pour moi. Maman, Papa, merci de m’avoir construit comme vous l’avez fait, merci pour votre aide inconditionnelle, pour vos nombreuses relectures, vos conseils, mais aussi pour tout l’amour et le matériel. Et surtout : merci de rendre chaque jour mon existence un peu plus belle.

Introduction générale.

Mi querido Jony, gracias por tu apoyo, por tus empujes, por la confianza que siempre has depositado en mi, gracias por ese amor tan fuerte que me demuestras cada día y gracias por el regalo más grande que me podías dar : Nuestro hijo.

Mon Naëlou, si tu savais à quel point tu combles ma vie de joie et d'amour. Tu es la lumière de mon quotidien. Merci de me ramener à la réalité durant ce processus et me démontrer chaque jour ce qui importe dans la vie. Tu es la plus belle chose qui me soit arrivée.

Me queda escribir un último GRACIAS para todas y todos los que en un momento dado me habéis dado ánimo y fuerzas para seguir.

Introduction générale.

Introduction générale.

Introduction générale

Le voyage est un retour vers l'essentiel. Proverbe Tibétain

On ne sait rien d'un homme tant qu'on n'a pas lu sa correspondance. L'homme extérieur se peint dans ses œuvres, l'homme intérieur se peint dans ses lettres. Lamartine

Introduction générale.

Alexandra David-Neel¹, considérée comme l'une des plus grandes exploratrices du XX^{ème} siècle est cependant fort méconnue de nos jours². Pourtant en 1912, son nom retentissait en Europe pour avoir été la première occidentale à obtenir une entrevue avec le treizième Dalai-lama et douze ans plus tard, en 1924, son nom apparaissait dans tous les journaux, cette fois-ci pour avoir franchi la cité interdite de Lhassa. Pour y parvenir, elle avait dû parcourir des milliers de kilomètres à pied, gravir des montagnes, affronter la neige, le froid, la faim et la fatigue.

Partie pour approfondir ses connaissances en matière d'orientalisme, plus précisément sur la doctrine qu'elle avait adoptée : le bouddhisme ; ce sont les pratiques et les théories de cette philosophie qu'elle va s'appliquer à elle-même pour s'approprier non seulement des connaissances livresques, mais surtout de la sagesse ou de l'éveil qu'elle tentera d'atteindre grâce au continuel surpassement d'elle-même.

De nos jours, très peu d'études littéraires sur les écrits d'Alexandra David-Neel ont été exécutées et aucune sur sa correspondance et son Journal de voyage. Elle a été citée dans quelques thèses (surtout pour ses découvertes en lien avec le bouddhisme) et ses récits de voyage ont fait l'objet de quelques articles, les plus remarquables étant ceux de Samuel Thévoz qui analyse la poétique descriptive des rituels tibétains dans son écriture. En revanche sa vie surprenante a suscité l'intérêt de nombreux biographes et les étapes de ses voyages sont encore de nos jours objet de nombreuses publications, reportages, documentaires, films et même bandes-dessinées (Fred Campoy et Mathieu Blanchot ont publié avec succès trois BD intitulées *Une vie avec Alexandra David-Neel*). Depuis 2017, à l'occasion du 150^{ème} anniversaire de sa naissance ont eu lieu diverses expositions sur sa vie et sur les objets qu'elle a ramenés d'Asie, au Musée Guimet de Paris, à la bibliothèque Alcazar de Marseille et à Digne-les-Bains où se trouve le musée Maison Alexandra David-Neel.

¹ Nous avons respecté les souhaits d'Alexandra David-Neel quant à l'orthographe de son nom d'auteur. Voir annexe n° 1.

² Dans son ouvrage, THOUROUDE, Guillaume, *La pluralité des mondes. Le récit de voyage de 1945 à nos jours*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2017, explique que les récits de voyage ont perdu de leur succès à cause des guerres. Peut-être est-ce pour cette raison que les récits d'Alexandra David-Neel ont perdu au fil du temps de leur succès initial.

Son œuvre est aussi étonnante et éclectique que sa vie. Elle est composée de divers genres comme des articles sur des sujets qui lui tenaient à cœur (féminisme, anarchisme, bouddhisme et thèmes orientalistes en général) ; des romans et des nouvelles ; des récits de voyage relatant les périples et les épopées de ses deux grands voyages à travers l'Asie (1911-1925 et 1937-1946) ; deux contes tibétains, une vulgarisation du bouddhisme et des doctrines religieuses de Chine, du Tibet, puis des essais sur des philosophes chinois. Elle a réalisé un nombre considérable de traductions de textes sanskrits et tibétains, prouvant son érudition.

Ses publications ont montré son incroyable épopée à travers la Chine et le Tibet, mais surtout sa profonde connaissance de la culture asiatique, et du Bouddhisme, celui-ci étant le principal moteur de ses recherches et de ses grands voyages en Asie. Toute son œuvre constitue un indiscutable trésor ethnographique et philosophique sur l'Asie du début du 20^{ème} siècle.

D'autre part, depuis son plus jeune âge et en parallèle à son labeur de « femme de lettres », Alexandra David-Neel a toujours employé son temps libre à la correspondance. Elle détenait un grand nombre de contacts épistolaires et cette activité lui plaisait fortement. Son plus fidèle correspondant sera son époux Philippe Neel avec qui elle correspondra de 1904 à 1941 (année de la mort de Philippe).

En 1975, six ans après le décès d'Alexandra David-Neel, Marie-Madeleine Peyronnet, qui fut sa secrétaire pendant dix ans, a publié une première édition partielle de la correspondance d'Alexandra David-Neel avec son époux, puis la version intégrale lors de l'année 2000, revisitée en 2016. Néanmoins, Après mes séjours de recherche au musée Maison Alexandra David-Neel, Samten Dzong, j'ai pu m'apercevoir que l'édition « intégrale » de la correspondance avec son mari n'est en réalité pas complète puisqu'il manque beaucoup de passages et également des lettres complètes. Or, « l'exhaustivité est un élément de l'authenticité, car la suppression de certaines lettres peut transformer la reconstitution de l'histoire effectuée par l'historien dans ses recherches, tout comme celle voulue par un prosélyte ou un opposant. (Bauer, 2015 :92). Une longue relecture et

reconstitution des lettres se sont alors avérées nécessaires lors de mes séjours de recherche aux archives du musée Alexandra David-Neel.

La plupart des passages ôtés sont en rapport avec la santé d'Alexandra David-Neel, des besoins et sollicitudes financières transmises à son époux ainsi que tout l'aspect intime et affectueux de l'exploratrice envers son époux, ce qui m'a fait découvrir l'aspect humain de l'épistolière qui est faussé dans la version publiée de la correspondance.

Cette étude réside sur une partie de cette correspondance, plus précisément sur les lettres écrites par Alexandra David-Neel à son époux entre 1911 et 1925, c'est-à-dire les lettres rédigées durant son épopée tibétaine (de la lettre du 10 août 1911 : jour de son départ pour l'Inde, à la lettre du 4 mai 1925 : lors de son retour vers la France). Le choix de cette période correspond tout simplement au point culminant de la vie d'Alexandra David-Neel. Ce corpus représente les chemins à travers lesquels cette conteuse est parvenue à ses plus grands exploits en tant qu'exploratrice, et lui a permis d'atteindre la paix intérieure.

Pratiquement toutes ses lettres, ses cartes manuscrites, ses articles publiées, les manuscrits de ses livres, certains de ses objets acquis au long de ses voyages, ainsi que ses nombreux effets personnels sont conservés au musée consacré à sa personne : la Maison Alexandra David-Neel « Samten Dzong »³ à Digne-les-Bains en France ré inaugurée le 25 juin 2019 après une rénovation de sa demeure et une réorganisation des locaux dédiés au musée.

Les lettres écrites à son époux Philippe Neel sont chacune d'entre-elles recensées sous le cachet de la Mairie de Digne-les-Bains dont Alexandra David-Neel en avait fait son légitime légataire dans son testament du 20 mars 1963. Les lettres y sont soigneusement classées par années de 1904 à 1940. L'intégralité des lettres⁴ sont signées par A., Alexandra ou Alexandra David-Neel. Elles débutent par cher Nouchy ou cher

³ « Samten Dzong » est le nom tibétain qu'Alexandra David-Neel avait donné à sa maison de Digne les Bains qui signifie « Résidence de la Réflexion ».

⁴ Les archives de la Maison Alexandra David-Neel recense 421 lettres, chacune entre une dizaine et une quinzaine de pages.

Nouton⁵ et se terminent par des mots affectueux de la part de l'épistolière envers son époux.

Toutes les lettres ont été conservées avec leurs enveloppes timbrées et cachetées attestant de ses périples et nombre d'entre elles sont écrites sur des papiers d'institutions ou d'hôtels⁶ des différents lieux où elle a résidé. De plus, à défaut de ce que nous pouvons voir dans la correspondance publiée, quelques lettres sont parfois accompagnées de plans, de petits dessins pour expliquer, par exemple, le moyen de passer au-dessus d'une rivière, décrire une habitation ou des objets qui l'intéressent, et enfin de nombreuses inscriptions en sanskrit et tibétain pour montrer ses progrès à son époux.

Finalement, l'observation des lettres originales nous a aussi permis de remarquer que les lettres ont été relues par Alexandra David-Neel après son voyage, puisqu'elles sont annotées au crayon de papier et certains passages sont soulignés au crayon rouge ou bleu ou mis en exergue⁷. Nous pensons que les lettres ont même servi à écrire ses derniers récits de voyage. En effet, sa correspondance constitue un véritable journal de voyage où toutes les étapes de ses pérégrinations y sont décrites minutieusement pour pouvoir, il nous semble, réutiliser ces descriptions ultérieurement.

Les antécédents théoriques en matière de littérature de voyage sont fort nombreux, d'autant que cette discipline s'est élargie ces dernières années. De Jean Richard à Friedéric Wolfzettel, ce type de littérature a maintes fois tenté d'être défini.

Les récits de voyage existent depuis l'antiquité, mais abondent depuis le XIX^{ème} siècle ; les études sur ces derniers foisonnent depuis la fin du siècle dernier⁸. La question

⁵ Les responsables des archives de la Maison Alexandra David Neel à Digne-les-Bains ont récemment découvert que les appellatifs que l'épistolière donnait à son époux s'écrivent Nouchy et Nouton et non pas Mouchy et Mouton comme il a été publié dans la *Correspondance avec son mari, édition intégrale 1904-1941*, Éditions Plon, 2016.

⁶ Voir annexes n°2, 3 et 4.

⁷ Voir annexes n°5.

⁸ Voir à ce sujet l'ouvrage d'Adrien Pasquali, *Le Tour des Horizons. Critique et récits de voyage*, Paris, Kincksieck, 1994; où l'auteur analyse l'état des recherches sur les récits de voyage dans les années 90 ainsi que l'article de HOLTZ, Grégoire et MASSE, Vincent. « Étudier les récits de voyage : bilan, questionnements, enjeux. » *Arborescences*, n°2, mai 2012. <https://doi.org/10.7202/1009267ar>; puis TINGUELY, Frédéric, « Forme et signification dans la littérature de voyage » Dans : *Le Globe. Revue genevoise de géographie, tome 146, Géographie et Littérature*, 2006, pp. 53-64.

autour de l'appartenance des récits de voyage au genre littéraire a créé de nombreux débats, mais elle ne suscite plus de doute aujourd'hui. Le travail de Roland Lebel (1931), défenseur de la littérature coloniale, a permis notamment de donner au mot « littérature » un sens plus large, en y incluant récits de voyage, ouvrages techniques, documentaires et reportages. Ainsi, le récit de voyage fait partie incontestablement de la littérature viatique, mais sa définition reste difficile à délimiter en raison des nombreux genres qu'il emprunte :

Précisons d'emblée que l'appellation de « récit de voyage » en tant que groupe générique reste une commodité rhétorique puisque rien n'est moins homogène que cet ensemble de textes qu'on rassemble sous le terme de « récit de voyage » et dont les critiques ont bien du mal à dégager des constantes génériques éventuelles. (Magri-Mourgues, 1996 : 36)

Toutefois, dans son *étude générique du récit de voyage*, Narguès Hoosmand tente de déterminer ses caractéristiques : « Mais pour donner une première définition du genre de récit de voyage, on doit noter qu'il s'agit avant tout du récit d'une aventure, d'une période de vie dans un espace. C'est un récit qui s'étend du voyage d'exploration à l'expérience individuelle du voyageur. » (Hoosmand, 2011 : 4).

C'est cet aspect de voyage intérieur et personnel qui va être ici étudié. Cette étude part de l'hypothèse que cette correspondance avec son époux qui a duré plus de trente ans est non seulement le témoin indéniable de ses exploits, un véritable journal de voyage, mais surtout qu'il constitue l'essence même de cette femme étonnante qu'était Alexandra David-Neel.

Alexandra David-Neel nous a transmis à travers cette abondante correspondance avec son époux, un mélange d'exploration extérieure/intérieure et d'expérience individuelle. Or, ce corpus épistolaire pose un problème d'étude dans le sens où il nous amène à nous interroger s'il doit être étudié comme une œuvre épistolaire ou comme un simple journal de voyage ?

Les études dédiées au genre épistolaire, bien que moins développées que celles du récit de voyage, comptent tout de même de grands théoriciens comme Geneviève Haroche Bouzinac, Marie-Claire Grassi, Benoît Melançon ou encore Vincent Kauffman, tous faisant partie de l'« Association Interdisciplinaire des Recherches sur l'Épistolaire (AIRE) », où les chercheurs dédient une grande partie de leurs recherches à tenter de définir ce genre sous toutes ces formes. Ils estiment d'ailleurs que la littérature doit beaucoup au genre épistolaire et qu'il constitue en soi un véritable genre littéraire avec ses règles, sa rhétorique et ses fins spécifiques. Les membres de l'AIRE, insistent sur le besoin d'étudier ce genre depuis un point de vue pluridisciplinaire. Ceci est à mettre en lien avec notre étude puisque Alexandra David-Neel octroyait plusieurs rôles à ses lettres, dont le principal était celui du journal de voyage.

Il s'agit bien d'un ouvrage épistolaire, entièrement dédié au voyage et comme l'indique François Affergan : « Tout récit de voyage appartient aux quatre genres à la fois, à des degrés divers, ou plutôt il y participe de fait puisque le rapport sur le voyage effectué ou non est invérifiable complètement. » (Affergan, 1987 :121). Dans le même sens, Hoosmand montre la relation profonde existante entre le journal de voyage et le récit par lettres : « Ainsi l'une des trois formes "les plus productives" de récits de voyage, a toujours été la lettre. Une deuxième forme, fréquente elle-même, à travers les siècles a été le journal. » (Hoosmand, 2011 : 9). Curieusement, les deux aspects que nous offrent les lettres d'Alexandra David-Neel sont un journal de voyage sous forme de correspondance. Pour cette raison, nous consacrerons une réflexion ainsi qu'une tentative de définition de la correspondance de voyage ou du récit de voyage par lettre puisque cette discipline concrète a été et est fort peu étudiée de nos jours.

Partie à la recherche de connaissances pour se faire une place en Europe en tant qu'orientaliste et spécialiste du bouddhisme, c'est finalement une épopée vers la recherche de la sagesse et la paix intérieure que l'épistolière laisse entrevoir dans sa correspondance. Elle ne rentrera pas en France avant de s'être prouvée à elle-même et à son époux, sa capacité à surmonter les plus grands obstacles.

Son journal aboutit à une quête intérieure, où la marche de la voyageuse devient l'acheminement vers son monde intérieur et la recherche du bonheur. Nous considérerons son journal de voyage, aussi bien comme l'exploration d'un espace géographique que de son monde intérieur.

Par conséquent, nous nous sommes proposées dans ce travail les objectifs suivants :

- D'un point de vue général, faire connaître Alexandra David-Neel, ses œuvres et ses principales idées dans le panorama universitaire espagnol puisqu'elle s'y trouve fort anonyme.
- Contribuer aux analyses théoriques dédiées à l'épistolaire en démontrant que la correspondance est, dans le cas d'Alexandra David-Neel, un lieu d'analyse, de réflexion personnelle en plus d'un repère pour ses futures œuvres.
- Contribuer également aux théories de la littérature de voyage à travers l'expérience personnelle d'Alexandra David-Neel.
- Démontrer que pour l'exploratrice l'écriture des lettres détenait plusieurs fonctions :
 - Les lettres comme source d'inspiration.
 - Les lettres comme journal de voyage.
 - Les lettres comme analyse de l'altérité.
 - La lettre comme conscience autobiographique et comme recherche intérieure.
 - La lettre comme essai philosophique.
- Établir l'étroite relation pour Alexandra David-Neel entre le voyage et l'écriture dans sa quête de sagesse.

De ce fait, cette thèse doctorale se structure autour de cinq chapitres, le premier tente, d'une part, de comprendre les enjeux du récit de voyage par lettre à travers les principales théories à ce sujet, et d'autre part de situer Alexandra David-Neel par rapport à ses prédécesseurs en tant qu'exploratrice et voyageuse en Asie.

Le deuxième chapitre est consacré à la biographie de l'aventurière qui comme nous l'avons dit précédemment, étant si particulière, a déjà fait l'objet de nombreuses publications. Nous pourrions nous baser sur des travaux de qualité qui se complètent entre eux. La biographie réalisée par Jacques Brosse, *Alexandra David-Neel. L'aventure et la spiritualité* publiée en 1977, parcourt les 101 ans de l'exploratrice d'un point de vue spirituel en expliquant dans le moindre détail, les aspects philosophiques et orientalistes en relation avec Alexandra David-Neel. La biographie réalisée par Jean Chalon, *Le Lumineux Destin d'Alexandra David-Neel* en 1985, se concentre sur sa vie à travers son œuvre mais surtout à travers ses carnets personnels. Les publications de la géographe-cartographe Joëlle Désirée Marchand, considérée comme la plus grande spécialiste de la vie et des itinéraires d'Alexandra, avec *Les Itinéraires d'Alexandra David-Neel. L'espace géographique d'une recherche intérieure* en 1996 ; *Alexandra David-Neel. De Paris à Lhassa, de l'aventure à la sagesse* en 1997 et le récent *Alexandra David Neel passeur pour notre temps* de 2016 sont la principale source de cette partie, étant donné que les recherches de Joëlle Désirée Marchand dépassent les limites de la biographie, en analysant Alexandra David-Neel au plus profond de son être. Finalement le témoignage de Marie-Madeleine Peyronnet (dernière secrétaire de l'exploratrice) intitulé *Dix ans avec Alexandra David Neel* publié en 1973 sera pris en compte car il apporte une vision plus profonde et personnelle de l'incroyable tempérament que possédait notre auteure, enfin la récente biographie publiée par Jeanne Mascolo qui avait déjà réalisé il y a quelques années un documentaire télévisé à son sujet. Nous présenterons aussi ses principales œuvres comme ses essais féministes de jeunesse et ses récits de voyage qui permettent à la fois de cerner son style, bien qu'éclectique, et sa personnalité. Nous laisserons de côté les traductions et les œuvres en relation directe avec le bouddhisme et l'hindouisme n'étant pas directement en rapport avec son œuvre littéraire proprement dite.

Le troisième chapitre s'intéresse aux caractéristiques d'écriture d'Alexandra David-Neel. À partir du pacte épistolaire, établi entre les deux correspondants, nous tâcherons d'observer les éléments de rhétorique récurrents chez l'épistolière, ses procédés d'argumentation, la place qu'elle accorde à son époux dans son processus d'écriture et

finalement nous verrons comment l'exploratrice-orientaliste se met en scène dans ses lettres.

Le quatrième chapitre se soucie du regard de l'exploratrice et ses tendances descriptives durant son voyage. Sur quels éléments s'attarde l'œil d'Alexandra David-Neel, que voit-elle, mais surtout que rapporte-t-elle ? Pour cette étude nous nous baserons essentiellement sur les travaux de Philippe Hamon, Jean-Michel Adam, Véronique Magri-Mourgues pour les procédures descriptives. Ce chapitre, étant le noyau de cette thèse, aura pour but de dégager les marques et les particularités de la poétique du voyage de l'exploratrice, en observant également son rapport à l'altérité et ses tendances géopoétiques selon les travaux de Paul Ricoeur, Kenneth White et Rachel Bouvet et des travaux sur littérature de voyage, comme les études réalisées au Centre de Recherche de Voyage (CRLV), où nombre de chercheurs tentent de définir ce genre protéiforme.

Le cinquième et dernier chapitre s'efforce de démontrer le grand nombre de fonctions qu'avait l'écriture des lettres pour l'exploratrice : laboratoire d'écriture, conscience autobiographique, lieu de réflexion et surtout un moyen d'approfondissement de soi, principalement à travers les études de l'Association Interdisciplinaire de Recherche sur l'Épistolaire (AIRE) où des chercheurs allant de Mireille Bossis et Jean-Louis Bonnat (les fondateurs de l'association) à Brigitte Diaz, Benoît Melançon ou encore Geneviève Haroche Bouzinac, entre autres, qui s'exercent à donner un statut littéraire, ainsi que nous l'avons déjà signalé, à ce genre protéique.

Tout cela pour finalement tenter de démontrer, d'une part, que le journal de voyage en tant que correspondance représente l'essence même de la voyageuse Alexandra David-Neel, ayant partagé dans ses lettres ses plus grandes pensées, sa raison d'être, sa philosophie de vie et ayant laissé transparaître, à travers son écriture, sa personnalité. Puis d'autre part, que l'alliance du voyage et de l'écriture du voyage a permis à Alexandra de progresser sur le chemin de la sagesse qu'elle était venue chercher en Asie.

Chapitre 1. Cadre théorique

L'homme fait le voyage, le voyage fait l'homme, Montaigne

Chapitre 1. Cadre théorique.

Chapitre 1. Cadre théorique.

1.1. Les enjeux du récit de voyage par lettre :

Le genre protéiforme des récits de voyage n'est plus contesté, il peut passer du carnet de bord au journal intime, du récit de voyage romanesque réel ou fictif au reportage journalistique, ou encore à la description scientifique dans un domaine concret. Mais lorsque le récit de voyage se construit à travers une correspondance, de nouveaux enjeux apparaissent et d'autres considérations sont à prendre en compte. Un journal de voyage épistolaire implique la présence d'un interlocuteur et il s'établit une sorte de dialogue entre le voyageur, le voyage et le récepteur. En outre, alors que la lettre de voyage représente l'essence même du voyageur en raison de la spontanéité de l'écriture épistolaire, elle est en contrepartie influencée par les attentes du récepteur et par l'image que le voyageur veut créer chez son récepteur. Nous tenterons d'établir les caractéristiques générales et les controverses autour de ce type de récit de voyage en tenant compte à la fois des particularités des récits de voyage et du genre épistolaire.

Qu'est-ce qu'un récit de voyage ? Telle est la question que se posent de nombreux théoriciens de la littérature de voyage et à laquelle nous tenterons de répondre malgré les contraintes du genre même.

Les récits de voyage habitent la sphère de l'écriture depuis l'Antiquité et ne l'ont jamais quittée jusqu'à aujourd'hui. Citons par exemple l'un des plus anciens textes complets : les *Histoires* d'Hérodote datant plus ou moins de 450 av. J.C, où après de longues années de voyage, l'auteur expose le développement de l'empire Perse, mais aussi, l'*Anabase* de Xénophon, où ce dernier décrit méticuleusement aussi bien les peuples exotiques que les différentes batailles observées au cours de ses périples. L'écriture du voyage perdure et se développe tout au long du Moyen-Âge, d'autant plus que les voyages sont de plus en plus fréquents. En effet, l'homme moyenâgeux, à la réputation timorée, s'est en réalité avéré un homme avide de découvertes. Les inquiétudes et les événements historiques de l'époque, engendrent plusieurs types de voyageurs, et donc une littérature de voyage extrêmement variée par ses thèmes et ses formes. Le Moyen-Âge est l'époque de l'ancrage et de la fascination envers les différentes religions

Chapitre 1. Cadre théorique.

et cela se reflète dans les récits de voyages en relation avec les pérégrinations de moines, rois, citoyens, ou chevaliers¹. Jean Richard distingue même les guides de pèlerinage des récits de pèlerinage selon si leur fonction est de guider ou de raconter son expérience personnelle (Richard : 1981). Cette forme de récits de pèlerinage perdurera et survivra jusqu'au XIX^{ème} siècle.

Néanmoins, au XVI^{ème} et XVII^{ème} siècle le récit de voyage tourne son intérêt vers les découvertes et de nouveaux profils de voyageurs naissent. Explorateurs, commerçants ou diplomates diversifient le genre viatique. Le siècle des Lumières voit naître les voyages commerciaux et les débuts de l'archéologie, mais la plupart des récits de voyages de cette époque avaient dès lors un but instructif ; les philosophes prétendaient non seulement reconstruire l'histoire dont ils étaient témoins, décrire l'altérité, mais surtout apporter un enseignement philosophique aux différentes observations.

Au XIX^{ème} siècle, les récits de voyages prennent un nouveau tournant. Les écrivains voient le voyage nécessaire à leur écriture pour chercher des paysages et les toiles de fond de leurs œuvres. Le voyage devient un moyen de promotion, une assurance éditoriale et le genre s'inscrit sur la scène littéraire. « Le récit de voyage fait l'objet d'importantes modifications de contenu et de forme, par suite d'un renversement de son rapport à l'écriture et à la littérature. Désormais le récit devient la condition première du voyage au lieu d'en être la résultante ou l'une des possibles conséquences. » (Le Huenen, 1990 :12)

De surcroît, pratiquement tous les voyageurs avaient à cette époque les yeux tournés vers le Moyen-Orient et le Maghreb ; pratiquement tous les récits de voyages de cette époque, qu'ils soient littéraires ou non, portaient sur ces contrées. Le XX^{ème} siècle voit une popularisation et une multiplication du voyage et par conséquent des récits de voyages et, bien que les deux guerres mondiales assombrissent le genre, les récits viatiques persistent. Peu à peu, une relation entre le voyage réel et le voyage intérieur ou

¹ Voir à ce sujet: COULON Damien et GADRAT-OUERFELLI Christine, *Le voyage au Moyen-Âge, Description du monde et quête individuelle*, Publication : Université Provence, 2017.

Chapitre 1. Cadre théorique.

de l'imaginaire s'installe dans l'écriture du voyage. En effet, il n'y a pratiquement plus de nouvelles contrées à découvrir, plus de nouvelles civilisations à décrire, le tourisme s'est considérablement développé, les récits de voyages prennent donc une forme beaucoup plus individualiste où les narrateurs apportent leurs propres visions du monde. Comme l'indique Pierre Rajotte « Ultimement, le récit de voyage comporte un rapport à soi et au même, une quête de sens et de connaissances. » (Rajotte, 2005 :12). De manière générale, les écrivains-voyageurs réalisent un véritable travail sur l'écriture du voyage toujours à même de reconstruire le monde et de le réimaginer.

Selon Le Huenen, la principale difficulté de définition réside précisément dans cet immense corpus de récits de voyages et leurs évolutions au cours des siècles². Cette diversité empêche la possibilité de décrire et considérer le récit de voyage comme un genre autonome, constitué de règles et de marques spécifiques.

Néanmoins, quelques traits et points communs peuvent être dégagés *grosso modo*. La première évidence est la subjectivité de ce type d'écriture. Comme le remarque Véronique Magri-Mourgues :

Quel que soit le moule choisi par l'écrivain, lettres, journal de voyage ou récit rétrospectif, une des constantes du genre viatique reste la forme du récit personnel. Se donnant pour mission de transmettre ce qu'il a vu, le voyageur est un témoin digne de confiance qui ne peut parler qu'en son nom et qui emploie le « je » comme instance d'autorité. Le récit de voyage a partie liée avec la littérature personnelle, l'écriture du « moi », qui peut se décliner en trois variations, la lettre, l'autobiographie, le journal intime. (Magri-Mourgues, 2005 : 47)

D'autre part, le récit de voyage factuel implique forcément un voyage, un déplacement réel dans l'espace d'une certaine durée, qui est en principe antérieur ou plus ou moins simultané à l'écriture. Puis le récit, comme son nom l'indique, est tiré de ce voyage³. Quel que soit le rapport avec le voyage, le récit se présente toujours comme un

² Voir aussi, LE HUENEN, Roland. « Le récit de voyage : l'entrée en littérature. » Dans : *Études littéraires*, volume 20, n°1, printemps-été 1987, p. 45-61. <https://doi.org/10.7202/500787ar> et *Les modèles du récit de voyage*, Centre de Recherches du Département de Français de Paris X-Nanterre, Littérales n°7, 1990.

³ À l'exception du *Voyage autour de ma chambre* de Xavier de Maistre où le déplacement du scripteur s'avère de l'esprit au lieu de physique.

Chapitre 1. Cadre théorique.

exposé ou un compte rendu d'une expérience ou d'une découverte. Le voyageur, dans son récit, veut faire voir et faire savoir de la façon la plus exacte et neutre possible ses impressions, même si l'objectivité n'est pas une caractéristique propre du récit de voyage. En effet, tout récit est victime des valeurs préalables et du vécu du scripteur. En outre, le récit recueille les impressions personnelles d'un voyageur et confronte de ce fait le lecteur à l'ailleurs à travers les yeux du scripteur. Toutefois la notion de véracité reste l'une des principales caractéristiques du genre.

En général, le récit de voyage inclut des informations géographiques, culturelles, paysagistes ou encore sur le langage, mais ne se borne pas pour la plupart du temps à ce type d'informations et indique également les impressions et les sentiments que lui provoquent les déplacements et les découvertes. Ainsi, alternent des séquences narratives, décrivant les aventures et mouvements réalisés par le narrateur, et des séquences descriptives à propos des paysages, coutumes, styles vestimentaires, etc. Ces séquences descriptives, loin d'avoir une fonction décorative comme dans les récits de fiction, sont à priori celles qui véhiculent le savoir et octroient au récit de voyage son caractère instructif et didactique.

Finalement, le récit de voyage peut prendre diverses formes, comme le journal de bord, des mémoires, un roman ou une correspondance. C'est à ce type de récit de voyage que nous nous intéressons, le voyage par lettres et, estimons que, quelle que soit la forme choisie, les caractéristiques certes très générales énoncées ci-dessus sont valables pour toutes. Ainsi, le récit de voyage sous forme de correspondance, bien qu'il regroupe la plupart de ces éléments, dépend d'autres singularités propres à l'écriture épistolaire.

L'épistolaire et les récits de voyages sont deux genres protéiformes et difficiles à définir et délimiter. L'union des deux genres complique encore plus la définition de ce type de texte. Le genre épistolaire a longtemps été considéré comme inférieur face aux autres genres car prouver sa littéarité résulte être tâche difficile. En outre, le récit de voyage bien que plus facilement rapproché de la littérature reste un genre, comme nous avons pu le constater, difficile à cerner puisqu'il peut tendre vers tout type d'écrits : scientifiques, géographiques anthropologiques ou bien religieux. (Lebel : 2000). À tout cela s'ajoute que parfois la lettre, dans le récit de voyage, se rapproche du Journal intime

Chapitre 1. Cadre théorique.

comme l'indique Adrien Pasquali dans le *Tour des Horizons*. Nous ne pouvons ainsi que dresser quelques caractéristiques générales non exhaustives de ce genre d'écriture du voyage que nous pouvons considérer aussi bien comme un sous-genre des écritures de voyage que du genre épistolaire.

Une première considération à prendre en compte dans le choix de la correspondance comme journal de voyage est la dimension matérielle de la lettre. La lettre est effectivement en premier lieu un objet : un papier, une feuille, un parchemin, un bout de tissu, etc. qui s'attache à la personnalité du scripteur. Dans le cas d'Alexandra David-Neel, les lettres sont quand elle le peut, écrites sur les papiers des hôtels et résidences où elle aurait séjourné. De nombreux hôtels offraient à l'époque des feuilles avec leurs enseignes pour leurs clients. Ces papiers constituent des preuves de ses itinéraires et de ses périple. Certaines lettres sont écrites sur du papier de soie chinois, sur des parchemins, parfois très longs. De même, l'espace qu'occupe le scripteur dans les lettres est révélateur. Alexandra David-Neel écrit sur le recto-verso de la feuille. Lorsqu'il ne lui reste plus que quelques mots à dire et qu'elle ne souhaite pas entamer une autre feuille, elle écrit sur les côtés, tout en bas, voir même empiète sur l'entête de la lettre. Son désir d'économie est explicite et la dimension familiale de la relation épistolaire entre Alexandra David-Neel et son époux est de ce fait évidente.

Parfois le texte peut s'accompagner de dessins, de décorations ou de symboles pour transmettre ce que les mots ne peuvent évoquer, ou pour tout simplement illustrer des paroles ou encore pour adresser des messages codés. Alexandra David-Neel a souvent recours aux dessins pour diverses raisons, ce que nous développerons plus en profondeur à postériori. Néanmoins, quand elle emploie les dessins, elle le fait de façon extrêmement pratique en tentant d'utiliser le moindre espace possible, sans doute, à nouveau dans des fins économiques. Par exemple, alors qu'elle a besoin de bas pour ses futures expéditions et dans le but que son époux ne se trompe pas, elle dessine le contour de son pied afin que son époux ait les mesures exactes⁴. La façon d'agencer la lettre et de remplir l'espace sont fort révélateurs et nous renseignent sur les caractéristiques significatives de l'épistolier, de son récepteur et leur type de relation.

⁴ Voir annexes n°6.

Chapitre 1. Cadre théorique.

D'autre part, la lettre de voyage a pour but, avant tout, de donner des nouvelles du scripteur à un ou plusieurs lecteurs. Elle remplit alors la fonction primordiale de la correspondance, qui est de rétablir et de maintenir un lien affectif, amical, mondain, entre des êtres séparés par l'éloignement. Cet éloignement, grâce à l'écriture puis à la lecture des lettres disparaît de façon illusoire. La lettre permet d'effacer la distance (Haroche-Bouzinac, 1995 :70). Il existe ainsi un espace-temps propre à l'échange épistolaire, de sorte que « tout auteur de lettre sait que le présent de l'écriture correspond au futur de la réception, tout récepteur sait également que le présent de la réception renvoie au passé de l'expédition » (Ibid. :77).

La lettre est de fait, dépendante du système postal qui parfois peut être discontinu, efficace, voire nul en temps de guerre, de conflit ou autre problème diplomatique. De plus, l'inconvénient de ce système postal peut être la confidentialité. Alexandra David-Neel se heurte à ce problème lorsqu'elle décide de franchir la frontière interdite du Tibet. Évoquant tout d'abord son voyage ouvertement dans ses lettres, elle l'insinuera ensuite, pour en parler de façon codée jusqu'à se voir face à l'obligation de suspendre l'écriture des lettres pour pouvoir réaliser sa pérégrination en toute discrétion. Les lettres ne sont donc jamais à l'abri d'une confidentialité complète, il arrivera d'ailleurs aux époux de recevoir des lettres ouvertes.

À ce temps d'acheminement s'ajoute la durée de l'élaboration de la lettre qui peut être faite en un moment ou en plusieurs étapes (à différents endroits du voyage ou en plusieurs jours), ceci se voit en principe reflété dans la lettre et conditionne l'espace-temps de l'échange. Dans la lettre de voyage, le temps de l'écriture est donc cadencé par le voyage en lui-même, il conditionne alors le fond (itinéraire raconté) et le rythme d'écriture de la lettre. Ce dialogue différé apporte à la lettre une dimension beaucoup plus subjective de la conversation comme le remarque Montserrat Serrano Mañes :

Il s'instaure ainsi un dialogue virtuel entre destinataire, dont les rôles s'échangent à chaque réponse ; mais c'est un dialogue qui a comme caractéristique supplémentaire celle d'être différé, car au moment de l'écriture de la lettre, l'interlocuteur est absent. De ce fait la subjectivité, sans doute, se renforce. (Serrano, 2002 :70)

Chapitre 1. Cadre théorique.

Dans cet espace-temps épistolaire, le voyageur raconte ses expériences individuelles, ce qu'il voit, ce qu'il découvre, ce qu'il devient, ce qu'il ressent, et, en fonction de la personne concernée, il aborde différents sujets : intimes, amoureux, informationnels, etc.

La lettre de voyage est connue pour sa forme souple et attire pour cela grand nombre de voyageurs pour élaborer leur journal de voyage. Elle permet d'aborder divers sujets : matériels, soucis de santé, sentiments personnels, réflexions philosophiques, aléas du voyage, rapport de travail et bien d'autres thèmes propres au voyage, au vécu ou encore à la personnalité du scripteur (Dufief, 2007 : 18).

Écrire le voyage par lettre serait, alors, la façon la plus directe, personnelle et informelle de l'écriture du voyage, surtout si celle-ci n'est pas destinée à la publication. Comme l'affirme Véronique Magri-Mourgues :

Le choix esthétique de la lettre de voyage paraît justifié par la plus grande facilité d'écriture qu'elle autorise : la succession des lettres est imposée par l'itinéraire même du voyage qui associe un lieu différent à une étape du parcours. Le chronotope du voyage, lui-même déterminé par la contiguïté spatiale des lieux traversés, impose naturellement son rythme à une narration journalière (Magri-Mourgues, 1996 :39)

Cette modalité d'écriture intime épistolaire pourrait sembler moins exigeante d'un point de vue esthétique que ne le serait la publication d'un journal ou d'un roman de voyage ? Néanmoins, comme le remarque Daniel-Henri Pageaux : « Il est sûr que l'écriture du voyage n'ignore rien de certains privilèges de la fiction : il y a des anticipations, des prolepses, des retours en arrière, analepses, et plus encore des ellipses. Le voyageur ne dit pas tout » (Pageaux, 1994 :35). Le récit de voyage semble alors posséder tous les avantages de l'écriture. Toutefois, les correspondances d'écrivains suivent souvent des visées esthétiques proches de leurs romans ou de leurs écrits sans pour autant oublier la valeur purement pragmatique ou instrumentale de la lettre qui les amène souvent à émettre des critiques, des confidences personnelles, ou encore des notes ou impressions qui compléteront et offriront un autre regard sur leurs œuvres publiées.

Chapitre 1. Cadre théorique.

La lettre de voyage obéit à un double mouvement d'extraversion et d'introversion ; elle se veut reflet du monde parcouru, présentation de choses vues mais elle est aussi retour du voyageur sur lui-même, notation d'impressions. La lettre de voyage, écriture de la *mimesis*, multiplie les descriptions : courtes séquences ou longs tableaux descriptifs, qui peuvent devenir de véritables morceaux de bravoure de l'épistolier. Tantôt la lettre propose des descriptions massives, tantôt elle accumule les notes, les croquis, les impressions ; sa forme fragmentaire la destine tout naturellement à exprimer le fugitif, le discontinu, et à cultiver une esthétique de la soudaineté qui s'épanouit dans la notion romantique d'épiphanie. (Dufief, 2007 : 6)

Le récit de voyage par lettres offre une dimension intimiste au voyage où le voyageur transmet son expérience personnelle des espaces parcourus, des aventures vécues et des choses vues. La lettre de voyage invite d'une part le scripteur à exprimer son état d'âme, à ce que provoque en lui le voyage, l'absence de l'autre ou encore la solitude, les rencontres, etc. Ainsi que des questionnements plus profonds et existentiels, comme l'indique Brigitte Diaz :

Si le Voyageur – qui se présente comme poète, barde, ménestrel, ou encore « serf littéraire » l'utilise [la lettre], c'est aussi qu'elle met en scène en le fictionnalisant son rapport à l'écriture. Pour qui écrire ? Pourquoi écrire ? Qu'écrire ? Qui suis-je, moi qui écris ? sont les questions fondatrices du geste épistolaire dont la lettre elle-même se veut la réponse – et l'on sait combien est obsessionnellement présent dans les lettres intimes ou familières ce métadiscours inquiet. (Diaz, 2007 :44)

Mais la lettre laisse aussi une place à la réflexion et à la critique, où le voyageur au fur et à mesure qu'il observe les mœurs, les coutumes, et les traditions, et en fonction de sa fascination ou déception, critiquera ou louera ce qu'il observe. « La lettre de voyage observe le monde et les sociétés mais elle les juge aussi et veut parfois les améliorer, les transformer. Écriture engagée, elle propose des modèles et des contre-modèles, des utopies ou des contre-utopies. » (Dufief, 2007 :7).

Finalement, le voyageur se penche plus sur un sujet ou un autre, tente d'être plus objectif ou non, expose ses sentiments et impressions ou au contraire ne réalise qu'un compte rendu d'un itinéraire, en fonction de son récepteur, des relations qu'ils entretiennent et des attentes de ce dernier.

Chapitre 1. Cadre théorique.

En effet, le journal de voyage par lettres implique forcément un récepteur qui selon sa relation avec le scripteur influence la lettre de voyage. Le scripteur et le récepteur ont tous deux, un statut et un rôle, établis et déterminés par leur relation. En effet, nous ne trouverons pas le même type d'écriture en fonction de la relation du scripteur et du récepteur. La lettre écrite par un vassal à son roi n'aura forcément pas les mêmes marques qu'une lettre d'un voyageur ou d'une voyageuse écrivant à son époux, comme c'est le cas d'Alexandra David-Neel.

La lettre de voyage implique alors un pacte épistolaire entre les deux épistoliers dont la clause minimale est évidemment la réponse mutuelle⁵. La prolongation de ce pacte dépendra du respect des règles préétablies. Ce contrat est influencé d'une part par la position géographique des scripteurs. Le voyageur abordera des thèmes propres au voyage, tandis que le récepteur des aventures et des itinéraires aura plus tendance à réagir au périple de l'autre ou à répondre à des demandes effectuées préalablement. Les épistoliers doivent convenir des thèmes abordés, des possibles épanchements personnels et des dérivations morales. D'autre part, ce pacte épistolaire est également influencé par le passé et le bagage personnel et culturel des deux personnes impliquées. En effet, les deux personnes partagent un passé commun, une histoire qui les rend plus ou moins proches et conditionne leur relation et donc le ton, l'intimité ou la distance dans la lettre.

En outre, selon Geneviève Haroche-Bouzinac, pour être un bon correspondant et doubler les chances d'une correspondance de longue durée, il faut se montrer à la hauteur en gardant ses opinions fermes, en enseignant son savoir dialoguer sans s'imposer, car souvent « un rapport de force s'installe entre les deux partenaires » (Haroche-Bouzinac, 1997 :282). L'épistolier doit alors démontrer qu'il construit sa lettre dans la même direction que son correspondant, c'est à dire que leurs intentions sont sur la même longueur d'onde malgré les différentes opinions qu'ils pourraient avoir. Finalement, « L'estime éprouvée pour le destinataire, l'attention dont il est l'objet « soulève » le commerce épistolaire et implique qu'on projette sur le message un certain degré d'idéalité qui est à l'origine d'un véritable contrat d'écriture. » (Haroche-Bouzinac, 1995 :84).

⁵ Pour une présentation synthétique de l'interaction épistolaire, voir Kerbrat-Orecchioni, Catherine, « L'interaction épistolaire », Dans J. Siess (ed.), *La lettre entre réel et fiction*, Paris, SEDES, 1998, pp. 15-36.

Chapitre 1. Cadre théorique.

Comme elle le remarque aussi dans son article « penser le destinataire : quelques exemples » un minimum de cordialité envers le destinataire est nécessaire : « la lettre doit penser à dire qu'elle pense à l'autre » (Haroche-Bouzinac, 1997 :279).

De nombreux facteurs externes influencent et déterminent le contenu des lettres. D'une part, les raisons du voyage peuvent être multiples et les lettres de voyage diffèrent selon si le voyageur est parti pour découvrir une nouvelle contrée, un peuple, des coutumes, pour une mission catholique, par plaisir ou pour une raison totalement personnelle autre que le tourisme. De ce fait, le voyageur relate principalement dans ses lettres tout ce qui est en rapport avec les raisons de son voyage et tout ce qui est susceptible d'intéresser son récepteur par rapport à ce déplacement. Les lettres sont, d'un autre côté, gouvernées par les conditions de production de l'écriture. Un voyageur n'écrit pas de la même façon selon ses conditions physiques ou selon ses conditions psychologiques. Le voyage affecte d'un point de vue physique et moral (positivement ou négativement) et cela se reflètera dans la lettre. De plus, le voyageur n'écrit pas de la même façon selon l'endroit où il se trouve. Par exemple, la vue d'un magnifique paysage influence sans doute positivement l'écriture, tandis qu'une écriture dans un cadre inhospitalier s'en verra négativement influencée.

De plus, les représentations de l'autre qu'a le scripteur du lecteur prédisposent le contenu de la lettre. Le narrateur selon ses intentions de communication et selon ce qu'il souhaite provoquer chez son lecteur, raconte et écrit d'une manière concrète en fonction des représentations qu'il se fait de l'autre. Généralement, le scripteur écrit ce qui selon lui devrait plaire à son interlocuteur, mais en tout cas il prend toujours en compte son interlocuteur quelles que soient ses intentions de communication. Il anticipe toujours les réactions que pourrait avoir son lecteur selon ce qu'il écrit et ce qu'il connaît et imagine de l'autre.

En somme, l'écriture du scripteur est influencée par son « identité sociale » comme l'explique Patrick Chaureaudeau :

L'identité sociale (psycho-sociale, faudrait-il dire car elle est empreinte de traits psychologiques) est donc un « attribué-reconnu », un « construit par avance » au nom d'un savoir reconnu par

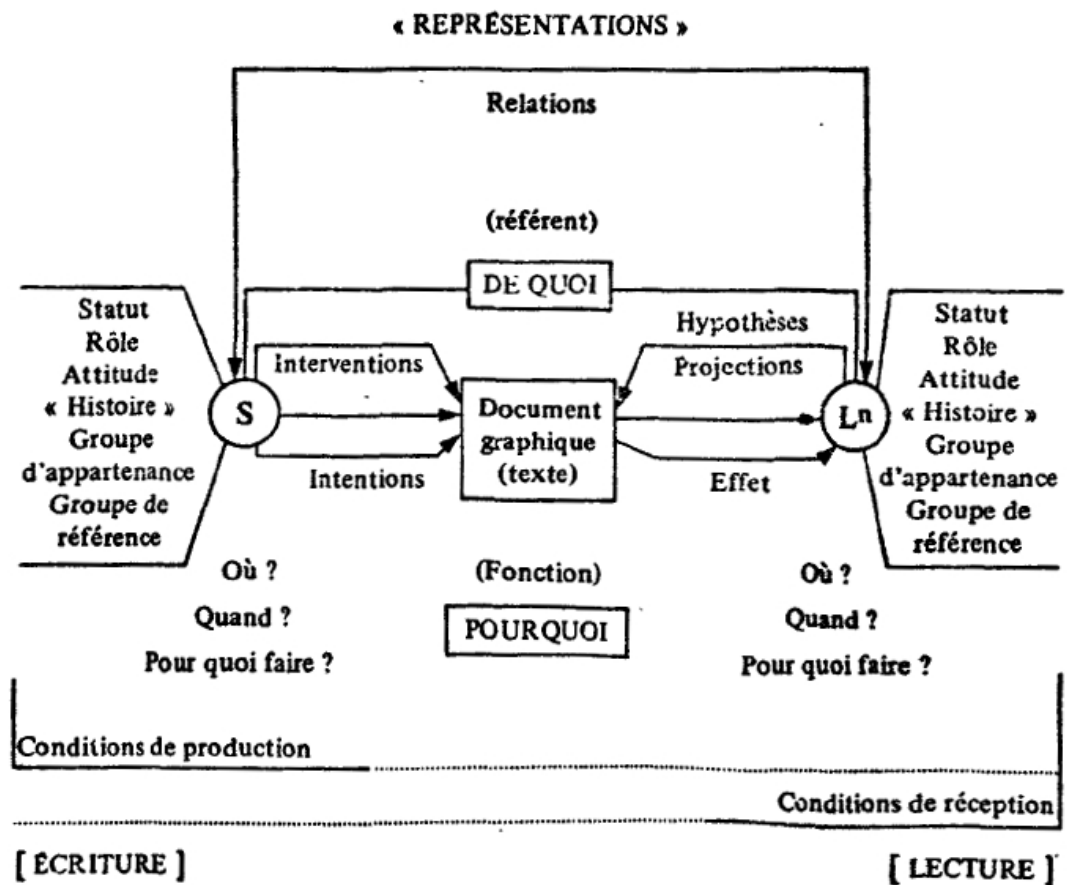
Chapitre 1. Cadre théorique.

institutionnalisation, d'un savoir-faire reconnu par la performance de l'individu (expert), d'une position de pouvoir reconnue par filiation (être bien né) ou par attribution (être élu/ être décoré), d'une position de témoin pour avoir vécu l'évènement ou s'être engagé (le militant/le baroudeur). L'identité sociale est en partie déterminée par la situation de communication : elle doit répondre à la question que se pose le sujet parlant lorsqu'il prendra la parole : « je suis là pour quoi dire, en fonction du statut et du rôle qui m'est assigné par la situation ? » (Chareaudeau, 2009 :5)

Et finalement la lettre sera marquée par l'image de soi que désire divulguer le scripteur, qui se laissera influencer par l'image qu'il pense que l'autre a de lui. En effet, comme l'indiquent les travaux de Goffman (1973), il y a chez les individus ou chez les « acteurs sociaux » une quête de reconnaissance qui va amener l'acteur à mettre en avant les aspects de son identité qui pourraient provoquer la sympathie, l'admiration ou encore l'estime de l'autre tout en alimentant l'image de lui-même telle qu'il pense que l'autre imagine (Khouzeimi, 2013).

Tous ces propos se résument parfaitement dans le schéma de la communication écrite de Sophie Moirand (1979 :10) :

Chapitre 1. Cadre théorique.



L'autre occupe une place importante, voire prépondérante dans la lettre, d'autant plus qu'il devient le témoin et l'authentificateur de la réalité du voyage :

L'analyse a pu mettre en évidence un fonctionnement stable de l'adresse : D'une part, l'énonciateur joue de l'adresse pour baliser son discours à l'image de son itinéraire géographique référentiel et même pour le construire et le légitimer. L'allocataire devient à son insu le collaborateur de l'acte d'énonciation. D'autre part, par une sorte de transfert personnel rhétorique, il tente de faire de l'allocataire - lecteur son double, l'invitant à voir les paysages tels qu'il les découvre lui-même voire à créer par sa force imaginative les spectacles à découvrir. (Magri-Mourgues, 1995 : 6).

Grâce aux lettres, le lecteur voyage ; et grâce au lecteur le voyageur rend vivantes ses expériences et rend d'autant plus réel son voyage, le rendant témoin et possible vecteur de ses expériences et impressions. Le lecteur des lettres du voyageur détient donc un rôle notable et aide l'aventurier dans la représentation de son voyage et la construction de soi dans ses lettres.

Chapitre 1. Cadre théorique.

Lamartine (1856) disait dans son *Cours familier de littérature* : « On ne sait rien d'un homme tant qu'on n'a pas lu sa correspondance. L'homme extérieur se peint dans ses œuvres, l'homme intérieur se peint dans ses lettres. ». Ainsi, la lettre peut s'interpréter comme « un miroir de l'âme » (Haroche Bouzinac, 1995), de même que les paroles d'un homme sont le miroir de son esprit :

La métaphore du miroir dépeint la lettre selon trois aspects dépendants les uns des autres, mais qui ne vont pas sans parfois s'opposer : elle est un modèle, un portrait, et un lieu de réflexion ou de méditation. A ces trois aspects correspondent trois intentions : la direction morale, l'épanchement du moi et la naissance de réflexions (Haroche-Bouzinac, 1995 : 97)

Les lettres sont vouées à ces trois éléments même si elles s'encadrent dans le voyage. L'épistolier-voyageur, à travers sa façon de raconter ses périples, ses découvertes, à travers sa manière de qualifier les autres et de concevoir l'altérité donne une image de lui au lecteur de la lettre qui est toujours présent dans l'esprit de celui qui écrit. Et puisque la lettre semble un lieu idéal à l'épanchement de soi et aux réflexions morales, l'épistolier aura tendance à tirer des conclusions dans ses lettres sur son vécu.

D'autre part, la correspondance d'un écrivain aide à comprendre certaines œuvres de ce dernier et encore plus lorsqu'il s'agit de journaux de voyage. « Les correspondances et les journaux d'écrivains font souvent la part belle aux notes et aux impressions de lecture et elles offrent un autre regard sur la littérature » (Dufief, 2001 : 5).

Lorsqu'un voyageur se trouve aussi être un écrivain, sa correspondance a de fortes chances d'être publiée pour différentes raisons : d'une part, pour l'intérêt documentaire d'une époque, d'un lieu, de mœurs et pour l'intérêt biographique de l'écrivain (conditions matérielles, personnelles du voyage). D'autre part, la correspondance ouvre la possible relation entre l'écriture publique et l'écriture privée ainsi qu'entre le voyage et l'écriture : « L'épistolier serait ainsi le fameux chaînon manquant entre l'homme et l'œuvre, quelque chose comme le yéti de la littérature » (Kaufmann, 1990 :29). La correspondance de l'écrivain nous permet de mieux le connaître, d'établir une relation entre l'œuvre et l'auteur et surtout de mieux comprendre ses récits. Marie Claire Grassi précise : « Les lettres accompagnent l'homme en marge de l'œuvre ; les lettres témoignent de l'élaboration, de la gestation de l'œuvre ; les lettres peuvent être considérées en elles-

Chapitre 1. Cadre théorique.

mêmes comme une œuvre, comme une autre forme d'écriture au même titre que l'écriture romanesque. (Grassi, 1998 :144). En effet, selon la lecture des différentes études réalisées sur les correspondances d'écrivains voyageurs, il y a pratiquement toujours une relation entre la correspondance quand elle existe et l'œuvre. De ce fait, « active ou passive, la correspondance d'un écrivain propose plusieurs approches complémentaires : accompagner l'homme en marge de l'œuvre ; témoigner de la genèse et de l'élaboration de l'œuvre ; témoigner d'une autre écriture que l'écriture romanesque pour appréhender la réalité. » (Grassi, 1998 : 152).

D'ailleurs, c'est en ayant accès aux lettres originelles que nous nous rendons compte à travers les notes et les passages soulignés que l'écrivain retourne sur ses lettres pour obtenir de la matière pour ses futures productions, revenir sur ses impressions premières, sur ses sensations. « Il n'est pas rare de voir une même lettre servir à trois reprises les desseins de son auteur : fonction épistolaire pure, transposition journalistique, chapitre d'un volume. La lettre devient ainsi la matrice de textes plus élaborés, mais aussi, il faut bien le dire, souvent « alimentaires » et destinés au grand public. » (Palacio, 2007 : 277). L'écrivain offre dans ses récits publics ce que les lecteurs attendent, ce n'est que dans sa correspondance, dans ses lettres intimes ou son journal que l'on retrouve l'essence même de l'auteur et l'extrême sincérité de ses sentiments et de ses impressions.

Ainsi la lettre offre une dimension intime du voyage où le voyageur exprime ses sensations, ses appréciations, ses révoltes et ses réflexions de la façon la plus spontanée et donc réelle. En fonction du récepteur et des attentes de ce dernier, et surtout si la correspondance est de nature personnelle, le voyageur se livre à différentes confidences dans ses lettres. Nous pouvons tout d'abord observer comme première caractéristique intime de la lettre de voyage, un rapport étroit au corps. Cette relation au physique de l'aventurier est étrangement et le plus souvent en rapport avec des maux, des difficultés physiques éprouvées lors d'un déplacement ou encore des problèmes digestifs souvent liés à l'adaptation au régime alimentaire du pays. Marie-Christine Gomez-Géraud écrit : « les aventures du corps rapportées par les textes sont le plus souvent des mésaventures. Maladie, affaiblissement, inconfort, douleurs, prennent pratiquement toute la place, et ne laissent guère d'espace d'expression à une expérience sensorielle du dépaysement. Le

Chapitre 1. Cadre théorique.

corps du voyageur serait donc avant tout un corps en « mésaise ». » (Gomez-Géraud, 2014). Le voyageur met en avant les épreuves qu'il endure et le voyage semble être considéré comme une expérience héroïque où l'explorateur doit se surpasser chaque jour. En ce sens, la lettre de voyage permet au voyageur de se rendre compte de toutes les épreuves qu'il est capable d'endurer et de surmonter, et encore une fois, d'établir un rapport avec soi dans la lettre.

En deuxième lieu, la lettre laisse un espace à l'admiration ou à la révolte en fonction de ce qu'observe et vit le voyageur, et nous indique les traits de personnalité du scripteur, sa vision du monde et sa façon d'interpréter le monde, ce qui en dit long sur sa personne. En effet, comme le remarque Christine Caille « la lettre est un outil qui permet une réflexivité régulière pour la mise en mots de son chemin de formation » (Caille, 2017 : 38). Les lettres permettent alors au voyageur de se découvrir, et de se construire au fur et à mesure de son écriture. L'acte d'écrire une lettre permet de se dévoiler à l'autre et par ce biais se découvrir soi-même à travers le travail d'écriture sur soi et sur ses réflexions. D'ailleurs à ce propos, Alexandra David-Neel, écrit dans sa lettre du 6 juin 1916 :

Mais, tu le sais comme moi, nous parlons et écrivons, généralement, plus haut que nous ne sentons. Nous exposons dans nos lettres ou nos conversations les idées que nous admirons, nous jouons le personnage que nous voudrions être et... que nous ne sommes pas... tout à fait. Certains le font inconsciemment et se leurrent eux-mêmes. De très bonne foi, les plus malins (je pense à moi naturellement) voient clairement les ficelles de cette petite comédie et sourient doucement.⁶

Pour l'exploratrice, les lettres représentent sa plus profonde pensée puisqu'elles sont l'image que le scripteur souhaiterait transmettre de lui-même et ce qu'il voudrait être.

La lettre de voyage est, en ce sens, la construction d'une pensée, une expression de soi ou encore le « miroir de l'âme » comme l'écrit Geneviève Haroche-Bouzinac dans *l'Épistolaire* (1995). Alors que dans une lettre courante d'échange entre deux scripteurs, l'expression et l'épanchement du moi pourraient être mal vus et de mauvais goût, dans

⁶ Citation extraite de la correspondance inédite d'Alexandra David-Neel se trouvant aux Archives de la Maison Alexandra David-Neel (MADN) à Digne-les-Bains en France.

Chapitre 1. Cadre théorique.

une lettre de voyage, ils sont normaux et tout à fait acceptés par le lecteur. Le voyage en lui-même est source de découverte intérieure, de dépassement et de réflexion sur soi par le simple fait de se retrouver seul avec soi-même dans un milieu qui n'est plus le nôtre et, l'action d'écrire, de mettre noir sur blanc ses expériences, ses sentiments, ses réflexions et de reconstruire le voyage avec ses propres mots permet au scripteur de mieux se comprendre, se définir et de se surpasser au fur et à mesure du voyage.

La lettre de voyage s'avère être un outil d'approfondissement et découverte de soi aussi bien pour l'explorateur, qui grâce à l'écriture peut se connaître de mieux en mieux, et pour le lecteur qui non seulement voyage et appréhende le monde à travers les yeux de l'autre, mais apprend aussi à connaître les pensées et l'âme de celui qui voyage.

1.2. Voyageurs en Asie et leurs récits avant Alexandra David-Neel :

Afin de comprendre quels étaient les intérêts et motivations des voyageurs en Asie ainsi que les formes choisies pour conter leurs aventures, il nous semble nécessaire de dresser un parcours historique des voyageurs ayant précédé Alexandra David-Neel en Asie⁷.

Ce tableau nous permettra d'observer tout d'abord quelles contrées du continent asiatique attiraient les voyageurs, ensuite pour quelles raisons ils s'y rendaient, à quoi ils s'intéressaient, ainsi que leur rapport à l'altérité orientale. Finalement nous pourrons examiner les récits de voyage qui ont permis à Alexandra David-Neel d'inspirer et d'alimenter les prémisses de ses propres voyages.

Les nombreux voyages réalisés au Moyen-Âge ne sont désormais plus contestés, notamment grâce aux fréquents récits de pèlerinage à Rome, Saint-Jacques de

⁷ Voir, JAN, Michel, BUNEL, Fernand, *Le voyage en Asie centrale et au Tibet : anthologie des voyageurs occidentaux du Moyen Age à la première moitié du XXe siècle*, Paris, Robert Laffont, D.L. 2004.

Chapitre 1. Cadre théorique.

Compostelle et surtout à Jérusalem, mais aussi grâce aux *rihlas*⁸ de nos voisins les Maures, ou encore aux comptes rendus des Croisades et les guides des marchands :

L'importance de la littérature des voyages dans l'Occident médiéval n'a plus à être démontrée. Le monde cloisonné du moyen-âge n'est pas un monde clos. Il n'a cessé d'être parcouru par des hommes qui en ont traversé les frontières, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur (Richard, 1981 : 7).

Toutefois, à cette époque les voyages et encore moins les récits de voyage en Orient n'étaient guère fréquents, surtout au début du Moyen-Âge. Les raisons historiques en ont voulu ainsi. D'une part les relations commerciales et d'autre part la religion de plus en plus présente et influente, étaient motrices de tout mouvement et à l'origine de la plupart des récits. L'Extrême Orient était alors trop lointain pour intéresser les souverains européens.

Cependant, même derrière le mirage des Terres Saintes, l'Asie attire les occidentaux. Est-ce le paradis terrestre ? La fameuse lettre du prêtre Jean à Manuel Comnène, apparue pour la première fois dans la chronique de l'évêque Otto de Freising, a circulé dans l'Europe entière dès la moitié du XII^{ème} siècle. Gioia Zaganelli dans son étude *La lettera del Prete Gianni*, (Parma, Pratiche Editrice, 1992), parle des différentes versions de cette lettre, et de son ample diffusion au-delà de l'Europe avec des traductions en irlandais, hébreu, serbe ou encore en russe. Ce prêtre était soi-disant un puissant souverain chrétien de Chine ou de Mongolie prêt à défendre la religion catholique face aux musulmans en Terre Sainte. Mais son existence n'a jamais été prouvée. En effet, ce mirage apparu juste avant la deuxième Croisade, avec un défenseur de la foi chrétienne au Paradis terrestre, n'était de toute évidence qu'une tactique politique et religieuse. Pourtant cet homme est devenu une légende et cette lettre intitulée « les merveilles de l'Inde » a attiré non seulement les occidentaux vers l'Asie, mais a aussi marqué presque tous les voyages et récits de voyages des explorateurs de l'époque :

⁸ Genre de la littérature arabe, plus précisément, un récit de voyage comportant des observations géographiques, ethnologiques et religieuses.

Chapitre 1. Cadre théorique.

Los negociantes, los mercaderes y los monjes emprenden sus viajes apuntando como objetivo la búsqueda de la tierra de Preste Juan, búsqueda que tiene mucho de anhelo profano y político, puesto que dicho emperador, podía, por un lado, aportar riquezas; por otro, ayudar a la Cristiandad, luchando en contra del infiel. [...] Los viajeros cuentan sus esfuerzos para encontrar la tierra del Preste Juan y la mayoría de ellos, en sus relatos, actúan como desmitificadores del montaje promovido por la Iglesia. El preste Juan aparece como un cabecilla de las comunidades nestorianas de Asia y su reino, con confines imprecisos, dista mucho, pues, de tener el aspecto difundido de las cartas antes aludidas. La imagen del paraíso terrenal se cruza y, a veces, se confunde, con la del imperio de Preste Juan, lo que determina la búsqueda de un territorio concreto sobre el cual los viajeros tuvieron noticias “recientes” por medio de la propia “propaganda” que el Preste Juan hacía en sus “presuntas cartas”. (Popeanga, 2005: 160).

Ainsi, l’Orient est perçu comme terre de puissance et de richesses, la société médiévale aspirait à la découverte du paradis terrestre et c’est ainsi que l’Asie est devenue peu à peu une terre propice à la littérature de voyage.

Influencé ou non par cette fameuse lettre, **Benjamin de Tudèle**, juif espagnol du XII^{ème} siècle, serait le premier auteur réel d’un récit de voyage au Moyen-Orient. Il faut préciser « Moyen-Orient » car les descriptions qu’il fait de Chine ou Mongolie ne sont pas aussi précises que les autres contrées parcourues.

Depuis l’Espagne jusqu’en Perse, il nous donne les noms de chefs et savants israélites, s’élevant au nombre de plus de deux cent cinquante, tandis que pour ce dernier pays il n’en cite que quelques-uns pour tout le Khorassan, Khéva, les îles indiennes, la Chine, l’Yémen, la Nubie et l’Abyssinie ; ce qui prouve qu’il n’a pas visité ces pays éloignés et qu’il n’en parle que par ouï-dire. Les fables qu’il rapporte sur ces contrées ne doivent donc pas leur être attribuées, mais bien à ceux qui lui en ont fait le récit. » (Carmoly, 1852 : 10)

Cet homme dont on ne connaît pas la profession exacte, avait pour intention de découvrir et enseigner les différentes coutumes et modes de vie de ses confrères, les juifs, selon l’espace géographique qu’ils occupaient. Son ouvrage a été initialement écrit en hébreu, imprimé vers 1545, il s’intitulait, *Itinerarium Benjaminini Tudelensis*. Très instruit, il dominait plusieurs langues, ce qui lui a permis de mieux se déplacer à travers le monde. Son voyage débute dans les années 1160 de Tudèle, il traverse l’Espagne, la France, l’Italie, va en Grèce, arrive à Constantinople, visite la Palestine, Jérusalem, repart par la

Chapitre 1. Cadre théorique.

Syrie et s'installe à Bagdad (la ville la plus longuement décrite dans son œuvre), il atteint la Mésopotamie et la Perse (Irak et Iran) et à partir de ce moment du récit, la vraisemblance est mise en doute par les références continues aux mythes et légendes. C'est justement de l'Inde, de la Chine, et de Ceylan dont il parle dans cette partie. Enfin, il parvient en Égypte où cette fois, le récit reprend de la crédibilité à travers l'exactitude des descriptions, notamment la vie des juifs au Caire et à Alexandrie. Il rentre en Espagne en passant par l'Allemagne et la France.

Cet incroyable voyageur, ne semble pas, d'après la description qu'il fait de l'Asie, et d'après la plupart des chercheurs, avoir été réellement en ces lieux. La véracité de ses propos ne peut donc pas être corroborée.

Un nouvel épisode historique ravive la curiosité vers les terres orientales, il s'agit des incroyables conquêtes de l'empereur Mongol, Gengis Khan, entre 1207 et 1227 sur le territoire asiatique. Ses successeurs continuent, au fil des années, la même lignée de conquêtes. Les échos de leur art militaire et l'expansion du règne de plus en plus grand deviennent une véritable légende en Europe. Ainsi un grand nombre de religieux et de souverains s'intéressent à ces populations, aussi bien pour les convertir au christianisme que par intérêt territorial, voire même de crainte que leur expansion n'atteigne l'Occident, puisque les troupes d'Ögödei, fils de Gengis avaient atteint la Russie et la Pologne.

C'est ainsi que le prêtre **Jean Plan Carpin**, franciscain italien, fut chargé par le Pape Innocent IV, à l'âge d'environ 60 ans, d'apporter deux lettres au grand Khan des Tartares pour assurer la paix aux chrétiens. Jean Plan Carpin part en 1245, accompagné de **Benoît de Pologne** qui rédigera lui aussi son récit de voyage (*Sur le voyage des frères franciscains vers les tartares*), où il relate à sa façon, l'histoire de Jean Plan Carpin auprès des Mongols. Ils partent donc par la route du Nord, vers la Russie, et seront témoins de la cérémonie qui désigne Güyük comme le nouveau grand Khan. Jean Plan Carpin remet alors les deux lettres, au grand Khan, en lui demandant de se convertir au christianisme, chose que ce dernier refuse, en exigeant que les chrétiens se soumettent aux souverains mongols.

Chapitre 1. Cadre théorique.

Jean Plan Carpin reprend la route du retour après cette aventure périlleuse et arrive à Lyon en 1247, où il commencera à rédiger son récit de voyage, prétextant que tout le monde lui réclamait de raconter ses aventures auprès des tartares.

Dans son *Historia Mongolarum quos nos tartaros appelamus*, Jean Plan Carpin, rédige un compte rendu de son itinéraire détaillé, et édifie un trésor historique et ethnographique, dans le sens où il s'agit de la première description du monde mongol en Occident, mais aussi et surtout parce qu'il décrit les coutumes, la géographie et insère même des anecdotes historiques des principaux « personnages » des différents pays et régions qu'il traverse.

Le récit de voyage est divisé en deux parties ; la première, la plus importante (huit chapitres) traite de toutes les connaissances qu'il a rassemblées autour de la population mongole et la deuxième partie (un seul chapitre), englobe la description de son itinéraire avec l'ambassade et représente donc le véritable récit de voyage.

Para nosotros, lectores modernos, lo más interesante resulta el relato del itinerario, puesto que, a pesar de su brevedad, cumple, por una parte, algunas de las características antes mencionadas; por otra, posee su sello peculiar. El monje pasa por las tierras de los príncipes polacos y rusos; a éstos llega a Kiova (el Kiev de hoy). Cómo decíamos antes, aunque menciona la ciudad como la «metrópoli de Rusia», no se detiene en ningún tipo de descripción sino más bien en contar los detalles concretos de la preparación propiamente dicha del viaje, puesto que más allá de Ucrania empezaba las tierras de los tártaros. Juan de Plancarpinus marca cronológicamente las etapas de su viaje, como es de costumbre en la Edad Media, mediante el calendario litúrgico. Si bien no hay descripciones de espacios principalmente ciudades-, se nos perfila la descripción de las gentes. Pero el mayor interés lo pone el autor en los detalles concretos relacionados con la comida, el alojamiento, los hábitos religiosos o el buen cumplimiento de la misión encomendada por el Papa.» (Popeanga, 2005: 113)

Son récit de voyage, est bien le premier en tant que voyage réel en Asie et représente pour certains, la naissance du véritable discours du voyage autonome, dans le sens où il ne s'agit pas d'un guide de pèlerinage mais d'une véritable mission, une aventure périlleuse. En outre, il faut ajouter l'importance donnée à ce récit, à son époque, puisqu'il fut inséré dans le *Miroir de l'histoire* de Vincent de Beauvais (chronique historique), dans le rapport d'André de Longjumeau à son souverain, missionnaire et

Chapitre 1. Cadre théorique.

diplomate dominicain chargé de deux missions auprès des Mongols, puis inséré également, dans la *Chronica majora* de Matthieu de Paris (chronique historique anglaise).

Or, le texte joint à la Vinland Map⁹ signé par le franciscain Polonais C. de Bridia, serait encore plus complet selon de récentes études :

Cependant, ce que nous croyions savoir de la composition de l'œuvre de Plancarpin s'est trouvé remis en question du fait de la découverte du manuscrit, dit de Yale, dans lequel figure à côté de la fameuse *Viland map*, qui a déjà fait couler des flots d'encre, un texte que son premier éditeur a appelé la *Tartar relation* : une *Hystoria Tartarorum*, qu'un Franciscain appartenant à la province de Bohême et de Pologne, C. de *Bridia*, aurait achevé d'écrire le 30 août 1247, c'est-à-dire, au moment où Plancarpin et ses compagnons séjournaient dans cette région, avant de regagner Lyon. Cette rédaction reprend, sous une forme un peu différente, les éléments que l'on retrouve dans l'*Ystoria Mongolarum*, mais dans un ordre qui n'est pas identique. L'objet de ce texte apparaît comme plus spécifiquement historique ; le narrateur n'a pas retenu le récit de voyage ; il est beaucoup plus bref sur les mœurs, les rites, l'armement des Tartares. Et la principale partie du texte, celle qui occupe tout le début du manuscrit, est constituée par l'histoire des Mongols et de leurs conquêtes. Ce manuscrit a retenu l'attention pour diverses raisons ; le fait que l'on y rencontre des mots empruntés à la langue mongole, qui ne se retrouvent pas dans les autres textes n'en est pas moindre. Ce qui nous frappe particulièrement, c'est que le récit historique paraît à la fois plus cohérent et plus complet dans le *Tartar relation* que dans l'*Ystoria Mongolarum*, tout en reprenant dans l'ensemble des chapitres rédigés à peu près de la même façon, mais ordonnés différemment. (Richard, 1977 :55)

Ces affirmations entraînent quelques interrogations sur les origines de ce récit et de cette aventure auprès des Tartares. Des hypothèses indiquent que Benoît de Pologne aurait conté le voyage de Plan Carpin à C. de Bridia, et que ces deux derniers se seraient réparties initialement les tâches de l'écriture et finalement n'auraient pas pris en compte ce que l'un et l'autre avaient fait. Toutefois Plan Carpin n'aurait pas pu publier l'œuvre complète de Benoît de Pologne à son nom.

⁹ *La carte de Vinland*, est une mappemonde du XV^{ème} siècle qui serait une copie d'une du XIII^{ème} siècle accompagnée de la *Tartar relation* de C. De Bridia. Cette carte fut découverte par un étudiant de Yale dans les années 1950 et déclarée authentique par l'Université de Yale en 1995. Cette carte et ce texte, remettent en cause un grand nombre d'acquis, notamment le texte de Jean de Plan Carpin, puisque le texte de la carte de vinland semblerait plus complet, utilisant des termes mongols que *l'Histoire des Mongols que nous appelons Tartares* de Carpin, ne contient pas.

Chapitre 1. Cadre théorique.

Ces premiers récits de voyage au pays des Mongols, sont le reflet de l'intérêt porté à l'époque sur l'Asie, à savoir, des intérêts politiques et l'espoir de divulgation de la foi chrétienne, ces deux éléments étant indéniablement liés. Ainsi, ces récits de voyage ne sont pas complets du point de vue du genre, et sont plus intéressants en tant que chroniques historiques ou anthropologiques que comme véritable récit de voyage.

Pour cela il faudra attendre le voyage, dix ans plus tard, de **Guillaume de Rubroek**, franciscain flamand, intime du roi Louis IX (dit Saint Louis), envoyé en 1253, lors de la septième croisade, pour une nouvelle mission, cette fois-ci, non officielle, de diffusion de la parole évangélique sur les territoires tartares, et d'observation de toutes les coutumes intéressantes et enrichissantes de cette population. Son rapport écrit au roi, *Voyage dans l'Empire Mongol*, est considéré comme un véritable chef d'œuvre de la littérature, bien qu'il n'ait pas eu autant de répercussions que le *Livre des Merveilles* de Marco Polo.

Dans sa longue missive au roi, Guillaume de Rubroek relate son épopée avec toutes les difficultés rencontrées au cours du périple. Comme le roi l'avait sollicité, il réalise toute une description des coutumes tartares, de leurs rites et de leurs croyances. Toutefois, le plus intéressant de ce récit et ce qui l'enrichit par rapport aux précédents est sa rédaction sous forme d'une lettre et surtout la personnalisation de l'histoire. Ce n'est plus un récit descriptif ou historique auquel on assiste mais un véritable récit d'aventures où le narrateur devient personnage, voire héros de son histoire à travers les anecdotes, réflexions et scènes théâtralisées du récit.

Si, dans leur *Introductio major ad lectionem plenam*, Claude et René Kappler écrivent, fort justement : « Rarement la personne de l'auteur a été aussi présente dans un texte médiéval », nous pouvons, me semble-t-il aller plus loin ; Guillaume modèle un personnage capable de mener à bien une mission délicate (mieux connaître les Mongols, comprendre les enjeux politico-religieux, tenter de savoir si les Khans sont des alliés ou des ennemis potentiels dans les conflits qui opposent les Sarrasins à l'Occident chrétien). Or s'il fait tout pour réussir cette expédition ce n'est ni pour son profit personnel ni pour son plaisir, mais pour le salut de la chrétienté et son éventuelle extension, pour « essaulcier sainte chrestientet ». De même s'il se donne le beau rôle dans les discussions avec les chrétiens schismatiques d'Orient et dans les discussions théologiques, c'est pour faire triompher sa foi et l'église romaine : n'était-ce pas là une des missions premières des

Chapitre 1. Cadre théorique.

franciscains ? De même opposer son attitude à celle du moine, c'est finalement montrer la supériorité du christianisme occidental sur les nestoriens. (Legros, 2007 : 221)

Le *Voyage dans l'Empire Mongol* est donc considéré comme le premier authentique récit de voyage, avec un narrateur-personnage que l'on retrouve dans les récits de voyage aujourd'hui. Il inscrit un nouveau genre où le voyageur-narrateur imprègne son récit, à la fois d'authenticité et d'héroïcité.

Jean de Plan Carpin et Guillaume de Rubroeck sont souvent considérés comme ayant en commun cette recherche de réalité qui correspond à un public lettré, éloigné de la demande de littérature imaginaire de l'époque. Ainsi un peu plus tard, les récits de Marco Polo auront davantage de répercussions que ces derniers.

Le livre des merveilles ou le *Devisement du monde* de **Marco Polo** est sans doute le récit de voyage le plus influent de l'époque. Ce livre paru en 1298, et écrit en langue vulgaire par Rustichello de Pise, écrivain et compagnon de cellule de Marco Polo, relate les faits incroyables et extraordinaires que Marco Polo observa lors de son voyage en Orient. Il s'agit de l'un des rares livres qui connût le succès au Moyen-Âge avant même sa première impression au XV^{ème} siècle. Marco Polo n'était pourtant pas le premier homme à visiter la Chine, mais son livre était le premier potentiellement adressé à tous les publics de par son écriture en langue vulgaire et par son attachement à démanteler ou assurer les dires populaires :

C'est ainsi qu'il lui arrive de faire de vigoureuses mises au point. Non, la salamandre n'est pas un animal qui se nourrit de feu, c'est un métal extrait de la mine (chap. LIX). La licorne n'est pas ce bel animal qui se laisse prendre au parfum d'une jeune fille vierge, c'est une bête très laide, nous dirions « le rhinocéros » (chap. CLXV). C'est une supercherie que de vendre des singes pour de petits hommes de l'Inde (chap. CLXV). Le prêtre Jean n'avait pas grand-chose à voir avec l'allié attendu des croisés, il a été honteusement défait par Gengis Khan (chap. LXVII) ... On pourrait citer d'autres exemples de la capacité de Marco Polo à aller contre des opinions reçues-même s'il lui arrive parfois de leur substituer des idées qui ne valent guère mieux ! » (Badel, 2012 : 72)

Marco Polo, fils de marchand vénitien, part pour la première fois vers l'Orient en 1272 avec son père et son oncle. Il s'installe, avec eux, à la cour du grand Khan après trois ans de périples, en 1275, et est chargé de différentes missions à sa cour. Après

Chapitre 1. Cadre théorique.

plusieurs péripéties, dont un coup d'état, une grande bataille, et la charge de l'escorte d'une princesse, Marco est capturé et emprisonné à Gênes en 1298 lors d'une bataille navale. En prison, il raconte ses incroyables aventures à son compagnon de cellule qui les retransmettra en une belle description de ce monde nouveau pour les Occidentaux.

Comme toutes les œuvres à fortes répercussions, ce « *devisement du monde* » a été fort étudié et remis en question. En effet, cette œuvre, en réalité de deux écrivains, porte à confusion. Certains en sont même venus à se demander si cette œuvre n'était pas une imposture. Question réglée et démentie aujourd'hui, on attribue réellement ces descriptions à Marco Polo, d'une part en raison des bibelots asiatiques, hindous, et bouddhistes légués à sa mort mais aussi pour la description précise de certains événements dont seule une personne présente pouvait en faire un rapport.

Les explorateurs et les géographes, les historiens des religions, les sinologues, tous ces spécialistes que réclame le commentaire d'une œuvre aussi « totale » que la Description, ont très souvent pu vérifier la qualité de l'information de Marco. Il y a plus. Si sa culture initiale est sans aucun doute celle, assez mince, d'un adolescent promis à la carrière de marchand, il prête la plus grande attention aux leçons de l'expérience. Il ne s'en laisse pas conter. [...] Il a regardé et écouté avec une telle attention qu'il mérite la confiance du lecteur. » (Badel, 2012 : 72)

Ce livre n'est plus un simple guide de pèlerinage, mais un réel livre d'enchantements et de merveilles d'où le titre donné à ce livre. Marco Polo a voulu satisfaire l'imaginaire collectif de ses contemporains moyenâgeux, avides de découvertes et de connaissances. Le livre comporte un prologue, qui raconte le premier voyage de son père et son oncle (sans lui) et quatre parties toutes assez différentes les unes des autres. La première partie traite de données d'une part géographiques en décrivant les pays du Proche-Orient jusqu'à la Chine et d'autre part l'histoire des Mongols. La deuxième partie traite de l'empire de Kunilāi Khan à Pékin, ainsi qu'une analyse du fonctionnement de son pouvoir, notamment à travers une étude de ses finances. La troisième partie, décrit les mers et océans de l'Asie qu'il a dû prendre lors de ses déplacements et lors de l'escorte d'une princesse dont il était chargé. Finalement la dernière et quatrième partie raconte les batailles et les guerres entre les Mongols.

Il n'est question à aucun moment des raisons du voyage de Marco Polo, ni de descriptions personnelles et subjectives d'un paysage ou un autre comme on en trouverait

Chapitre 1. Cadre théorique.

aujourd'hui dans un récit de voyage. Ce livre est en réalité un recueil de belles histoires sur l'Asie, bien que la richesse et la précision des informations constituent le noyau central de l'œuvre. Une bonne combinaison a fait de ce livre un des chefs-d'œuvre de cette époque, une inspiration pour les récits de voyage à venir et même pour les voyageurs comme par exemple Christophe Colomb un peu plus tard.

Durante los siglos XIV y XV, el *Libro de Marco Polo* alimentó los sueños de una Europa empobrecida por guerras y pestes, aguzó el ingenio de mercaderes deseosos de nuevos horizontes y de un comercio más rentable, enardeció el fervor de frailes y monjes que deseaban divulgar el cristianismo por tierras de gentiles y también el encuentro de las hipotéticas sociedades cristianas dispersas por las lejanas tierras de Catay o del Tíbet. (Trías, 2003: 11)

À partir de ce texte, une nouvelle ère de récit de voyage est née, les *mirabilia*, conçus pour un public avide de merveilles, sans réellement s'inquiéter de la véracité des faits. C'est ainsi que **Jean de Marignol**, franciscain italien, légat pontifical auprès du grand Khan entre 1342 et 1345, envoyé par le pape Benoît XII lègue sa *Chronica Bohemorum*, dans laquelle il y relate l'histoire du monde oriental tout en agrémentant son récit de ses souvenirs, à travers une vision émerveillée de cette terre qui, pour lui, était le paradis terrestre.

De même, parmi ces chrétiens « reporters » installés en Asie et chargés de répandre le christianisme, se trouve le franciscain **Jean de Monte Corvino de Castelló**, fixé en Chine. En 1305, dix ans après le départ de son expédition, le pape Clément V (établi à Avignon) reçoit une lettre dans laquelle le moine, esquisse le récit de son évangélisation surtout, mais aussi de ses périples.

D'autres écrivains et hommes de foi, ont décidé de laisser des traces de leurs périples, comme c'est le cas de **David d'Ashby**, un dominicain d'origine anglaise qui aurait passé plus de dix ans auprès des Mongols et aurait assisté au concile de Lyon en 1274 en tant que représentant mongol face au pape Grégoire X. Son récit, *Faits des Tartares*, a malheureusement été brûlé lors de l'incendie de la bibliothèque de Turin en 1904. Seuls deux chapitres ont été conservés. L'un traite de l'absence de religion chez les Mongols et le second des traditions et tactiques militaires de ces derniers.

Chapitre 1. Cadre théorique.

À peu près au même moment, car les dates de son voyage demeurent imprécises, le dominicain et franciscain **Jordan Catala**, dont on connaît très peu la vie, se trouve en périple en Inde. Il serait parti pour la Chine vers 1321 et se serait installé peu de temps après en Inde. Son œuvre, *Mirabilia descripta*, aurait été écrite à son retour à Avignon. Jordan Catala, même s'il ne retrace pas de façon détaillée son itinéraire, comme le faisaient les pèlerins dans leurs guides, décrit avec précision les mœurs des différentes contrées où il a séjourné suffisamment longtemps pour bien s'en imprégner, à savoir l'Inde mineure, l'Inde majeure et l'Inde tertiaire comme il les nommait. Il observe et décrit les techniques de constructions, différentes de l'Occident, notamment une description précise des navires. Il dépeint, également, de façon minutieuse la faune et la flore de l'Inde, les coutumes hindoues, leurs dieux, leurs rites et même les vaches sacrées. Bien évidemment, une partie est dédiée à sa mission d'évangélisation mais elle n'occupe pas la partie la plus importante comme ont pu le faire d'autres missionnaires contemporains, dont le plus remarquable dans cette catégorie est le *Livre de l'Estat du grant Caan* de **Jean de Cori** (1330). Le fait est, qu'on attendait sans doute de **Catala** un rapport sur la qualité de sa mission d'évangélisation, mais son récit n'est guère proche de ce type de rapport, d'où la difficulté de classer cette œuvre, ce que tente Chistine Gadrat de résoudre :

Nous hésitons à employer le terme de récit de voyage, car ce texte ne correspond pas à ce genre au sens où nous l'entendons aujourd'hui. En effet, on ne peut pas trouver dans les *Mirabilia descripta* un descriptif du parcours et des étapes du missionnaire. [...] Ce n'est pas une question d'époque, car d'autres récits médiévaux, comme par exemple ceux de Guillaume de Rubrouck ou de Ruy Gonzalez de Clavijo décrivent, étape par étape, l'avancée de leurs auteurs à travers l'Orient. D'autres textes encore comportent un résumé de l'itinéraire, et nulle part non plus nous ne trouvons de mentions du type : « Je me suis arrêté tant de jours dans telle ville, puis j'ai repris la route pour aller à une autre ville » Ceci explique les difficultés que l'on peut avoir à reconstituer son parcours. Le texte se présente plutôt comme un exposé, région par région, des merveilles que renferme la terre. Ces régions s'organisent elles-mêmes dans un certain ordre, qui ne tient pas du hasard. [...] On peut aussi parler de tableau de l'Orient, lui-même composé d'une série de petits tableaux sur les plantes, les animaux, les peuples, etc. » (Gadrat, 2005 : 73).

N'est-ce pas cela un véritable récit de voyage ? Les récits de voyage sont-ils de simples comptes-rendus d'un itinéraire ? Ce n'est pourtant pas, semble-t-il, la définition

Chapitre 1. Cadre théorique.

de ce genre aujourd'hui : le récit de voyage, est bien la description d'un lieu, d'une contrée différente, mais surtout d'une expérience personnelle et subjective qui invite d'une façon ou d'une autre le lecteur à voyager. Et Jordan de Catala, avait bel et bien l'intention de s'adresser à un public plus large que le pontificat. Il souhaitait effectivement faire connaître à tous les occidentaux les merveilles de cette Inde, si différente et attrayante à travers sa propre expérience.

Son œuvre reste toutefois méconnue aujourd'hui, bien que certains chercheurs tentent de lui rendre justice. Est-ce pour la difficulté à classer son récit ? Pour sa brièveté ? Ou encore parce qu'il n'existe qu'un seul manuscrit conservé à la British Library de Londres ? Il faut tout de même dire que sa richesse descriptive et informative n'a rien à envier aux autres récits de voyage de son époque, ni même le *Devisement du monde* de Marco Polo, ou encore du fameux *rihla* d'Ibn Bâtuta.

Ibn Bâtuta, est le plus fameux voyageur du monde arabe. Il quitte Tanger à 21 ans pour une pérégrination à la Mecque, il poursuit son voyage en Inde afin de découvrir la puissance de sa religion et jusqu'où elle s'étend. Il ne rentrera qu'à ses quarante-cinq ans, à la demande du sultan de Fez, Abu Inan. Il écrira en 1355 son *rihla* découvert beaucoup plus tard par les non musulmans au XIX^{ème} siècle. Ibn Bâtuta a dicté son expérience à un poète rencontré à Grenade, Ibn Yuzayy, qui a rendu le texte poétique et a sans doute ajouté des éléments imaginaires.

Selon son récit, durant presque vingt-cinq ans, il aurait parcouru plus de 120 000 kilomètres et connu plus de 1500 personnes qu'il cite brièvement dans son récit de voyage. Cet auteur décrit la beauté des villes et exprime son opinion quand d'autres lieux ne lui plaisent pas. Il admire les richesses de l'agriculture mésopotamienne et il observe les coutumes des habitants, y compris les tactiques et traditions des guerriers tartares, ou encore, la crémation d'un défunt accompagné de sa veuve brûlée vive. Il raconte où il séjournait, aussi bien dans des palais que dans des ermitages, au gré de ses rencontres, ainsi que ses aventures et mésaventures (mauvaises rencontres, épidémies, faim, froid). Il narre également sa mission de développement de la foi musulmane. D'autre part, il rapporte les légendes, entendues en Inde, décrit la faune et la flore qui n'existent pas en Occident, comme les rhinocéros, ou des fleurs typiques d'Asie.

Chapitre 1. Cadre théorique.

Ce récit de voyage est un document exceptionnel, il représente un riche compte-rendu du monde arabe de l'époque et témoigne de l'un des plus grands voyageurs de l'histoire de l'Islam.

Dans cette catégorie d'œuvre de voyageurs en Orient qui n'ont pas réellement écrit des récits de voyage, s'inscrit la *Fleur des histoires de la Terre d'Orient* de 1307, attribuée à Hayton, un prince arménien. Cette œuvre d'histoire-géographie accompagnée d'illustrations extrêmement soignées, décrit une dizaine de pays d'Asie, reconstruit la dynastie des princes turques et arabes, retrace l'histoire des Mongols et des Tartares, puis élabore un plan de reconquête de la Terre Sainte. Même s'il ne s'agit pas réellement d'un récit de voyage, ce récit invite au voyage, attise la curiosité vers les contrées orientales et ne fait qu'accroître l'envie des Occidentaux et des voyageurs à en savoir plus sur ces lieux et ces cultures.

En ce début du XIV^{ème} siècle, comme nous l'avons dit, et sans doute en raison des répercussions du *Devisement du monde* de Marco Polo, la teneur des récits de voyage change. Ce ne sont plus de simples rapports de missions, de guides de pèlerinage, d'informations secrètes, mais de véritables expériences réelles de voyageurs, des œuvres littéraires pleines d'aventures que le lecteur avide de curiosité cherche à lire. Les lecteurs souhaitent s'évader à travers de véritables expériences, et découvrir des terres lointaines. C'est ainsi qu'un grand nombre de voyages imaginaires et chevaleresques peuplent la littérature et il devient parfois difficile, à l'époque, de discerner les véritables et les faux récits.

C'est dans ce contexte que le missionnaire **Odoric de Pordenone** confie les relations de son voyage, tout comme Marco Polo, à un homme de lettres : Guillaume de Solagna. Cependant, la plume de ce dernier n'est pas si délectable que celle de Rustichello et le récit se transforme en un simple résumé informatif des lieux qu'a parcouru Odoric (Poopeanga, 1992). Il raconte alors comment Odoric est envoyé en Orient aux alentours de 1315 et tous ses déplacements jusqu'en 1328. La construction du récit se bâtit autour d'une description géographique des lieux, des produits et des marchandises qui s'y trouvent, ainsi que les coutumes des peuples selon les villes parcourues. D'ailleurs, une

Chapitre 1. Cadre théorique.

donnée intéressante à propos d'Odoric, par rapport à Alexandra David-Neel, objet de cette thèse est qu'il a longtemps été considéré, à travers son récit, comme le premier occidental à être entré à Lhassa, bien que cette information ait été démentie par la tibétologue Françoise Pommarret.

La principale caractéristique de son récit est la vraisemblance ; il s'efface complètement, à la différence de Guillaume de Rubroek par exemple, en tant que narrateur, il ne donne ni son opinion, ni ne révèle les secrets de sa mission. Toutefois, Odoric s'intéresse à deux éléments culturels intéressants pour l'époque : les miracles et les merveilles (en rapport bien évidemment avec les religions hindous et bouddhistes), constamment présents dans son récit. Voilà pourquoi son récit a profondément attiré les écrivains et traducteurs de son époque. Il est alors facile de comprendre pourquoi on suppose que **Jean de Mandeville** ait repris cette histoire quelques années plus tard, en s'attribuant faussement ce voyage, mais en créant toutefois une belle histoire de voyage : *Le Livre des merveilles du monde*.

Une si belle histoire, qu'elle en devint le livre de voyage le plus lu à l'époque et au début du XVI^{ème} siècle. Son succès fut tel que plusieurs éditions sont encore disponibles de nos jours. Cette œuvre est incontestablement un document précieux de la géographie de l'Asie de l'époque médiévale, mais ne semble pas toutefois un véritable récit de voyage ; ce serait plutôt une compilation et un remaniement des derniers récits de voyages de l'époque. Henri Cordier dit à ce propos :

Aussi croyons-nous que l'on peut dire aujourd'hui que le récit des voyages qui porte le nom de Mandeville, rentre, sauf peut-être en ce qui concerne la Palestine et l'Égypte, dans la série des voyages imaginaires que nous a légués le Moyen Age, qu'il est l'œuvre d'un habile géographe en chambre, qui ne serait autre, d'une part d'après le passage du chroniqueur de Liège, Jean d'Outremeuse, de l'autre, par la coïncidence avec certains ouvrages du même auteur, que le médecin Jean de Bourgogne ou à la Barbe. » (Cordier, 1891 : 298)

Le fait de reprendre les paroles de voyageurs pour la littérature se répand de plus en plus vers la fin du Moyen-Âge et c'est le cas des voyages de **Nicolo de' Conti** dont son voyage aux Indes a été conté tout d'abord par l'apôtre Poggio Bracciolini en latin et complété plus tard par le récit d'un voyageur espagnol qui aurait croisé le chemin de Nicolo près du Sinaï. Ces deux récits sont totalement différents, le premier tente de

Chapitre 1. Cadre théorique.

transmettre le plus précisément possible des informations géographiques et ethnographiques des populations visitées par De'Conti. Ce texte reçoit l'influence évidente de l'humanisme avec un intérêt pour les textes anciens, tandis que l'andalou **Pero Tafur** tâche de répondre aux désirs de l'époque, à savoir, conter les merveilles et les légendes du monde, mais ajoute au récit de Bracciolini une biographie de Nicolo qui complète et enrichit le texte :

Como señala Anca Crivat-Vasile, los dos relatos que poseemos de las aventuras de Niccolo dei Conti, la de Poggio y la de Pero Tafur, responden a intencionalidades bien diferentes. Muy en síntesis podríamos admitir con Crivat que Poggio Bracciolini elabora a partir de las experiencias del italiano un “mapa en prosa” al que acompaña un estudio antropológico de las tierras descritas. Tafur, sin embargo, más interesado por desempolvar a los grandes mitos con que sueña la Europa del siglo XV, especialmente tras la pérdida de la referencia que suponía el Imperio Romano de Oriente, describe con todo lujo de detalles al Preste Juan, aunque, tal vez para dar más autenticidad a su relato, pone en boca de Conti el desconocimiento de muchos de los seres fantásticos que el imaginario colectivo siempre había ubicado en tan lejanas tierras. José Vives Gatell define las diferencias entre los dos relatos de manera más precisa, en función de las finalidades de ambos: Poggio tiene un interés informativo en los más estrictos parámetros del humanismo, mientras que Tafur únicamente procura presentar un cuadro de las maravillas de Oriente. Ni siquiera pone en duda la existencia del Paraíso Terrenal, alimento constante de la potente imaginación de sus contemporáneos. (Villalba, 2011)

Les deux récits, bien que différents, ont rencontré à peu près le même succès, ce qui démontre l'évolution des lecteurs de cette fin du Moyen-Âge, mais aussi les deux types de lecteurs potentiels de l'époque à venir. D'une part, l'humaniste Poggio est le reflet de cette société savante, consciente de l'approche d'une nouvelle ère, une période dédiée au savoir et aux découvertes des hommes, une période où les merveilles pour les érudits ne sont que mirages alors que le récit de Tafur répond à l'imaginaire collectif du peuple moyenâgeux qui sera encore ancré au XVI^{ème} siècle, un lectorat avide de merveilles et légendes du monde.

D'autre part, **Ruy Gonzales de Clavijo**, Chambellan du roi Henri III de Castille, a publié après son voyage jusque Samarcande, une de plus grandes cités caravanières de l'Asie centrale devenue la capitale de Tamerlan, son récit de voyage : *Embajada a Tamerlan*, considéré l'un des plus vieux récits de voyage de l'Espagne. Son récit de

Chapitre 1. Cadre théorique.

voyage se présente comme un journal de voyage où il écrit périodiquement ses aventures et ses impressions. Une fois reçu par le souverain à Tamerlan, il décrit longuement tout le système politique, économique, l'armée, les festivités, les coutumes, les sacrifices, les faveurs, etc. Il s'intéresse au contexte historico-politique de l'époque, ce qui enrichit fortement son récit de voyage dans l'actualité.

À la même époque, **Johan Schiltberger**, servait en Hongrie dans l'armée du roi Sigismond en 1396 et réalisa un incroyable voyage en Asie où il fut prisonnier lors de la bataille de Nicopolis par les Ottomans. Il raconte ensuite dans son récit de voyage qu'il fut engagé comme page auprès du sultan et parviendra à s'échapper et rentrer en Europe après trente-trois ans de pérégrinations. Son récit de voyage est considéré comme le dernier du Moyen-Âge sur l'Asie.

Si les voyages du Moyen-Âge poursuivaient des fins religieuses ou politiques, le voyage de la Renaissance, lui, est marqué par la connaissance et surtout l'expérience qui devient le leit-motiv de l'époque.

Le voyage de la Renaissance tend à devenir un art individuel de la vie, effectué par un sujet conscient de ses propres moyens. La diversité du monde extérieur excite, certes, l'intérêt ou la curiosité de l'observateur, mais ce qui importe vraiment, c'est le travail intellectuel qui consiste à mesurer, juger, comparer en vue de l'enrichissement du moi. » (Wolfzettel, 1996 : 41)

On valorise désormais, dans les récits de voyage, non plus les comptes rendus d'un historien mais l'observation directe d'un chercheur et donc l'apprentissage que l'on peut extraire tout d'abord du voyage et ensuite du livre qui en découle.

Les voyages en Asie, au XVI^{ème} siècle sont nettement moins prisés, en raison de la découverte de l'Amérique, qui intéresse alors plus les lecteurs de récits de voyage. De ce fait, très peu de récits de voyage en Extrême-Orient sont recensés aujourd'hui. Alors que les récits de voyage de la Renaissance en Amérique présentent de nouvelles caractéristiques citées ci-dessus, les récits de voyage en Orient restent plus ou moins sur la même lignée que ceux du Moyen-Âge, avec d'une part les récits de missionnaires et d'autre part ceux des commerçants.

Chapitre 1. Cadre théorique.

À cette époque les portugais, maîtres de la colonisation, sont une source d'inspiration pour les voyageurs. Après l'ouverture du commerce des épices aux Indes par Vasco de Gama vers 1500, les Portugais s'installent en Chine et au Japon à peine dix ans plus tard. Ces deux pays deviennent donc l'objet des missionnaires chrétiens. Ainsi, de nombreuses lettres, comptes rendus et notes essentiellement portugaises et hispaniques sont recensés aujourd'hui. En effet, même si les récits de voyage en vogue ne touchent pas l'extrême Orient, ces terres sont hautement convoitées par les commerçants et missionnaires espagnols et portugais.

Los portugueses fueron los primeros en sistematizar y divulgar noticias sobre el Extremo Oriente: Tomé Pires, *Suma Oriental*, ms.1515; Cartas de Cristóvão Vieira e Vasco Calvo (China), ms.1534; António Galvão, *Tratado sobre as ilhas Malucas*, ms.1539; Jorge Álvares, *Informação do Japão*, ms.1547-1548; Galiote Pereira, *Algumas coisas sabidas da China*, ms.1551; Gabriel Rebelo, *Informação das Molucas*, ms.1561; Cartas de Luís de Fróis (Japón), ms.1561 y años siguientes. Hay que señalar el predominio de las informaciones manuscritas, ya que el saber en aquel momento asume un carácter transitorio, siempre incompleto y en permanente reconstrucción por diversas razones, además la de la política de sigilo. A partir de 1550 se divulgan en Portugal, a través de la imprenta, noticias de las partes orientales de Asia: Fernão Lopes de Castanheda, *História do Descobrimento e Conquista da Índia pelos Portugueses* (Coimbra, 1551-1554); João de Barros, *Décadas da Ásia* (Lisboa, 1552-1563); Garcia de Orta, *Coloquios dos simples e drogas da Índia* (Goa, 1563); Fr. Gaspar da Cruz, *Tratado das coisas da China* (Évora, 1569-1570). Estas obras incluyen en general informes de carácter geográfico, histórico y etnográfico sobre el Extremo Oriente, región identificada como lugar de sociedades "policidadas" (en especial China y Japón) y como fuente de origen de mercancías de lujo (sedas, especies, porcelanas)." (Trías, 2015: 368).

Parti en Inde en 1506 en tant qu'interprète de l'armée de Pedro Álvares Cabral, **Duarte Barbosa** y est resté jusqu'à sa mort. Son *Livres des choses de l'Orient*, rédigé entre 1511 et 1516, contient des descriptions précises des coutumes, mais surtout des terres et villages de l'Orient du XVI^{ème} siècle, y compris la Chine alors qu'il ne l'avait jamais franchie, mais en avait fortement entendu parler. Son livre a connu un succès important en Europe et a servi de guide pour de nombreux voyageurs. Voilà un peu, le profil des récits de voyage de l'époque, à savoir, non seulement susciter l'envie de voyager comme le faisait le mythe médiéval du prêtre Jean, mais surtout créer un guide, un modèle pour les futurs visiteurs.

Chapitre 1. Cadre théorique.

Ainsi, le moine **Francisco Álvares**, sur les pas du prêtre Jean, fut le premier à publier un ouvrage sur l'Abyssinie : *Opus Magnum*, en 1540, puisqu'avant lui, seule une lettre portugaise intitulée *Carta das novas que vieram a el Rei Nosso Senhor do Descobrimento do Prestre João*, avait été publiée. L'œuvre d'Álvares alterne entre la description méticuleuse des coutumes, notamment les habitudes alimentaires ainsi que les produits locaux consommés, et l'observation de l'Église d'Abyssinie et ses rites. Dès lors, son *Opus Magnum* est truffé de critiques des coutumes catholiques si différentes des siennes et qu'il avait du mal à comprendre. Par rapport au mythe du prêtre Jean, Francisco Álvares ne le dément pas, mais conteste l'existence de l'or à profusion comme le prêtre Jean le peignait et ne présente pas pour autant l'Abyssinie comme le paradis sur terre, au contraire cette terre paraît parfois même infernale (sécheresse, bêtes sauvages, villes inhospitalières).

Les terres du Prêtre Jean sont définitivement démystifiées par le récit du chapelain Francisco Álvares. L'analogie avec la lettre médiévale s'avère désormais impossible. Rien ne correspond et l'on dû se rendre à l'évidence que le Royaume du Prêtre Jean n'était qu'une légende, qu'une affabulation. Le Prêtre Jean n'est pas un chrétien exemplaire, ses prédécesseurs ne l'étaient pas non plus, certains étaient même connus pour avoir pratiqué l'adultère. Son royaume n'est pas non plus riche en pierres précieuses, en piment ou en épices, à l'inverse de ce que prétendait la lettre. Pas de trace du fleuve majestueux provenant du Paradis Terrestre non plus, mais plutôt des rivières asséchées. Après six années passées en Éthiopie au soi-disant Royaume du Prêtre Jean des Indes, Francisco Álvares sonne le glas d'un mythe alimenté depuis près de six siècles et met fin à l'espoir d'une union militaire entre chrétiens d'Orient et d'Occident. Des chrétiens d'Éthiopie plus rien n'est à attendre. Le seul espoir restant est la possibilité de les convertir à la « vraie foi ». C'est ce constat qui au XVII^e siècle, motivera les Jésuites à envoyer leurs missions en Éthiopie. (De Jésus, 2014 : 159)

Dans cette lignée de démystification de l'expansionnisme et des terres orientales se trouve la *Peregrinação* de **Fernão Mendes Pinto**. Bien que publié au début du XVII^e siècle, il fut rédigé entre 1570 et 1579. Son œuvre s'approche au plus haut point d'un récit de voyage tel on l'entend aujourd'hui. Réflexion directe à la première personne sur les terres asiatiques, l'auteur mélange plusieurs genres littéraires pour décrire les habitudes, les paysages et les habitants de ces terres, faisant de son œuvre, dédiée à ses filles, une lecture tout du moins originale.

Chapitre 1. Cadre théorique.

Parmi ces voyageurs portugais, se trouve **Gaspard De Santa Cruz**, premier missionnaire au Cambodge qui nous a laissé le premier ouvrage européen, entièrement consacré à la Chine, le *Tractado em que se contam muito por extenso as cousas da China*, paru en 1569 au Portugal. Mais, il ne peut être considéré comme un récit de voyage puisque cet ouvrage ne divulgue que des éléments des coutumes chinoises. Il en est de même pour le cocasse *Traité sur les contradictions de mœurs entre Européens et Japonais* de **Luis Fróis** publié en 1585, où il énumère les différences entre les habitudes européennes et japonaises. Il faudra donc attendre l'ouvrage d'**Alexandre Valignano** pour retrouver un récit de voyage. Installé au Japon, il lègue en 1583 un mémoire sur les coutumes Japonaises, connu comme le *Cérémonial* ; très proche des récits missionnaires du Moyen-Âge, il décrit sa mission, ses résidences et ses déplacements, mais d'une façon très précise et intéressante, il détaille les coutumes des Japonais, et laisse transparaître une certaine admiration pour les bonzes (« prêtres » bouddhistes), ce qui provoque certaines réticences pour cette œuvre. Plus tard, **Matteo Ricci** adapte ce modèle à la Chine et devient dès lors le plus important missionnaire en Chine du XVI^{ème} siècle. Il part en 1578 de Lisbonne vers Goa en Inde, ville occupée par les portugais, et après avoir été nommé prêtre, il se dirige vers la Chine en 1582, anxieux de prédire la foi catholique dans ce pays. Il ne rentrera plus jamais en Europe puisqu'il mourût en 1610 à Pékin. Matteo Ricci a réalisé de nombreux essais comme *De l'amitié* en 1595, *Le traité sur les techniques mnémotechniques* en 1596 ou encore *Les dix dissertations d'un homme paradoxal*. Il a également entrepris plusieurs traductions de textes bibliques en Chinois et de textes traditionnels chinois en latin comme les *Quatres Livres* (attribués à Confucius), convaincu que dominer la langue du pays était la clé pour diffuser la foi chrétienne.

De son récit de voyage, Matteo Ricci n'a laissé que quelques lettres et notes que les franciscains étaient forcés de léguer selon les demandes de la Compagnie de Jésus pour l'instruction des autres franciscains à venir. Ces notes, d'ailleurs, ont représenté quasiment l'unique lien entre l'Occident et l'Extrême-Orient du XVI^{ème} siècle.

Gracias a las instituciones educativas establecidas por los jesuitas y los miembros de otras órdenes religiosas en distintas partes del mundo, hubo un intercambio de textos entre Europa y el Lejano Oriente. El resultado fue un primer orientalismo, que tuvo como sus principales agentes a

Chapitre 1. Cadre théorique.

misioneros (fueran o no jesuitas), el cual no solo tradujo al chino textos producidos en el Viejo Continente, sino que también trasladó conocimientos a Europa desde el imperio de los Ming. (Romano, 2014: 65)

Le jésuite **Nicolas Trigault**, après une mission en Chine, reprend le Manuscrit de Matteo Ricci, dans son *Histoire de l'expédition chrestienne au royaume de la Chine*, et restitue ainsi les récits de voyage des missionnaires les plus emblématiques de la Chine du XVI^{ème} siècle. Ce manuscrit de Matteo de Ricci a d'ailleurs été retrouvé dans les archives romaines de la Compagnie de Jésus et publié en 1911.

Cette œuvre a donné un grand nombre d'informations sur la Chine à l'Occident, notamment la diffusion des doctrines de Confucius, mais aussi beaucoup de données sur la dynastie des Ming, leurs institutions, les finances et leurs pratiques religieuses et sociales, ce qui lui octroie une forte valeur historique.

D'autre part, l'œuvre relate surtout les débuts de la mission des jésuites en Chine. En effet, toute l'œuvre tourne autour des tentatives d'évangélisation à Zhaoqing, Shaozhou, Nanchang, Nankin et Pékin.

Cette œuvre doit-elle être considérée comme un récit de voyage ? Quelle était au XVI^{ème} siècle la frontière entre récit de voyage et rapport de mission ?

Il est plus facile de nommer récit de voyage, le *Voyage du monde* de **Pedro Ordoñez de Ceballos**, publié en 1614, où il relate avec enthousiasme et dans un style épique le compte-rendu de ses voyages à travers l'Amérique et l'Asie. Véritable succès, son livre a connu de nombreuses traductions et rééditions tout au long du XVII^{ème} siècle, attestant que le public était toujours avide de véritables aventures et de récits de voyage plutôt que de simples descriptions géographiques ou anthropologiques des contrées orientales. D'ailleurs, ces lectures ont poussé un grand nombre d'explorateurs à voyager vers l'Asie. Ce fut le cas de **Jan Huygen van Linschoten**, commerçant Néerlandais qui dans son *Itinerario* de 1595, raconte comment ses lectures l'ont poussé à partir de son port et incité à retracer les itinéraires des Portugais à travers les côtes maritimes afin de trouver un nouveau chemin propice au commerce des épices. Même si son récit n'est pas considéré réellement comme un récit de voyage puisqu'il consiste en une description géographique des destinations parcourues, et donc un guide maritime exclusif pour les

Chapitre 1. Cadre théorique.

commerçants, l'auteur est, cependant, l'un des premiers voyageurs à décrire l'Asie centrale et la mer Caspienne.

La première, appelée *Itinerario, voyage ofte schipvaert van Jan Huygen van Linschoten naer Oost ofte Portugaels Indien*, sous prétexte de faire le récit des treize années de voyage de l'auteur, est en fait une description géographiquement organisée (d'est en ouest) des principales places de l'océan Indien, entremêlée d'histoire naturelle. Que le premier chapitre raconte la navigation aller de l'auteur et le dernier son voyage de retour ne doit pas nous induire en erreur : l'*Itinerario* n'est pas l'histoire d'une navigation particulière, comme le prétend son titre, mais bien plutôt une compilation de considérations encyclopédiques sur les Indes, un compendium. [...] Le livre ne s'en cachait pas, son objectif était de rassembler les détails nécessaires pour mener une embarcation vers les richesses d'Orient. Et de quelle manière cela fut réalisé ! L'*Itinerario* contenait bien toutes les informations nécessaires à la navigation vers les Indes Orientales et au commerce avec celles-ci. (Delmas, 2012 : 29)

L'Orient devient de plus en plus accessible par les nombreux chemins tracés par les Portugais et de plus en plus prisé après l'engouement pour l'Amérique. En effet, l'intérêt des voyageurs se déplace, au XVII^{ème} siècle, surtout en France, vers la Perse ; son mysticisme attire les regards occidentaux et les voyageurs tentent au mieux de rendre compte de l'altérité de la vie persane. Rares sont ceux qui ne sont pas passés par ces lieux lors de leurs voyages en Orient. En outre, les récits de voyage sous le Classicisme et le règne de Louis XIV, prennent un autre ton. En effet, les écrivains voyageurs observent les contrées d'un œil supérieur, ils critiquent et s'indignent contre le mauvais goût et le manque d'organisation de ces populations. Parallèlement, la naissance des salons littéraires et de la presse, comme la Gazette de France, contribuent au développement et au changement de ces récits de voyages. Ces récits deviennent les lettres de nobles gens, les voyageurs se doivent d'être honnêtes et de rapporter leur vécu de la façon la plus réelle possible. L'authenticité devient une condition indispensable aux récits de voyage. En tenant compte de ce panorama, plusieurs voyageurs ont publié leurs relations de voyage au XVII^{ème} siècle.

Ainsi, **Adam Olearius**, bibliothécaire et mathématicien allemand, célèbre pour ses *Voyages orientaux*, publiés vers 1650, rapporte les faits et observations de ses

Chapitre 1. Cadre théorique.

voyages en Asie, en Russie et en Perse en insistant sur les différences avec l'Europe, sans omettre pour autant le rapport sur ses déplacements.

La figure des missionnaires et leurs récits sont toujours en vogue à l'époque. Ils réalisent différentes missions pour la plupart en Chine. C'est le cas du **père Alexandre de Rhodes** et du **père Bouvet**. Le premier a légué des récits tels que :

- *L'Histoire du Royaume de Tunquin, et des grands progresz que la predication de l'evangile y a faits en la conuersion des infidelles. Depuis l'année 1627. iusques à l'année 1646. / 1652*
- *Relation des progresz de la foy au Royaume de la Cochinchine vers les derniers quartiers du Levant, 1652*
- *Sommaire des divers voyages, et missions apostoliques, du R. P. Alexandre de Rhodes ... à la Chine, & autres royaumes de l'Orient, avec son retour de la Chine à Rome. Depuis l'année 1618 jusques à l'année 1653.*
- *La glorieuse mort d'André catechiste de la Cochinchine, qui a le premier versé son sang pour la querelle de Jesus-Christ, en cette nouvelle Eglise, Paris, 1653*
- *Histoire de la vie et de la glorieuse mort de cinq peres de la Compagnie de Jesus, qui ont souffert dans le Iapon. Avec trois seculiers, en l'année 1643, 1654,*
- *Divers voyages du P. Alexandre de Rhodes en la Chine, & autres Roiaumes de l'Orient, avec son retour en Europe par la Perse & l'Armenie, en 1666.*

Le deuxième, le père Bouvet, a publié quatre *Relations* de divers voyages qu'il fit dans le cours de ses missions : *Portrait historique de l'empereur de Chine* qui est comparé au grand Louis XIV et *L'État présent de la Chine* avec des figures gravées, en 1697.

De nombreux récits témoignent des profondes connaissances des missionnaires de l'époque et le sérieux de leurs missions. Les rapports du père de Rhodes rapportent la lutte constante d'un missionnaire chrétien contre les forces du mal, et les triomphes et festivités des convertis. De plus, ces missionnaires présentent leurs récits et leurs voyages comme la meilleure façon de faire, dénigrant ainsi l'intérêt économique des voyageurs commerçants ou encore des voyageurs curieux et avides de connaissances. Leur mission est importante non seulement propager la foi chrétienne en ces terres impures mais aussi

Chapitre 1. Cadre théorique.

rapporter une vision scientifique de leurs missions, eux, savants érudits et donc détenteurs de la vérité. Ils créent ainsi le voyage véridique du savant qui expose ses connaissances et ses qualités poétiques, pour allier savoir et élégance, si caractéristiques du XVII^{ème} siècle :

Voyager en savant, c'est faire preuve d'une vaste érudition dans plusieurs domaines, posséder à fond les langues des pays parcourus, être au courant des dernières découvertes de la science et des lettres (au sens ancien) ; c'est être capable de faire le point d'une situation politique culturelle et de faire le tri entre ce qui est déjà connu et des informations nouvelles. Ce type de récit semble donc répondre aux exigences d'un public cultivé comme à l'idéal de la République des Lettres, pour ne pas parler de sa fonction primordiale qui est d'approvisionner les géographes et cartographes en informations nécessaires. (Wolfzettel, 1996 : 192).

Ainsi, **Raphaël Du Mans**, missionnaire franciscain, a légué pour sa part, une importante correspondance, notamment avec des voyageurs contemporains de l'époque, comme Jean Baptiste Tavernier, Jean Chardin, ou Jean Thévenot. Il y raconte des anecdotes et faits vécus tout au long de ses voyages et ses séjours, surtout en Perse, qui aboutiront à la parution de deux ouvrages s'intitulant de la même façon à deux dates consécutives : *Estat de la Perse* en 1660 et 1665. Ils ne constituent pas vraiment un récit de voyage dans le sens où on n'assiste plus au récit de l'aventure d'un voyage, mais d'un guide ordonné et détaillé d'une population. Raphael Du Mans marque alors le début du nouveau style de récits, cité précédemment, et lance un mouvement de professionnalisation du voyage qui va se refléter autour de quatre voyageurs français : Thévenot, Tavernier, Chardin et Lucas cités ci-après.

Le journal du voyage de Siam (1687) de l'**Abbé Choisy** mérite d'être retenu, d'une part pour sa forme particulière où il écrit de façon journalière en s'adressant à un ami, l'abbé de Dangeau, apparemment son mentor et inspirateur, et d'autre part pour la façon dont il démontre son but pour développer son savoir en tant qu'honnête homme caractéristique de la cour de Louis XIV. Comment le démontre-t-il ? Il explique qu'il a effectué différentes lectures, qu'il tente d'apprendre plusieurs langues, qu'il observe et compare à ses propres savoirs. Tout ce que comporte le voyage l'intéresse, en partant des phénomènes de la navigation, aux cartes, aux routes qui en découlent jusqu'à l'observation méticuleuse des coutumes et des mœurs des habitants du Siam.

Chapitre 1. Cadre théorique.

Les principes sont exactement les mêmes : l'observation, l'expérience vécue et partagée, l'enquête auprès de tous les interlocuteurs possibles. L'observation est constante. Choisy décrit très exactement ce qu'il voit. Lors de l'escale au Cap, où un commissaire général hollandais est de passage, il indique son nom, ses titres, ses prérogatives. Il va le visiter, et raconte l'entrevue. Au Siam il décrit les cortèges, entrées, réceptions, il relève soigneusement tous les honneurs qu'on leur fait. Il décrit la ville d'Ayuthia, raconte une fête en l'honneur du nouveau roi de Portugal, puis une sortie en compagnie du roi, une visite au séminaire local, un cortège funèbre... Il s'étend sur les éléphants, sur les illuminations pour le début de l'année siamoise, et raconte dans le détail toutes les entrevues avec le roi Phra Naraï. Son compte rendu journalier entraîne son lecteur à ses côtés dans toutes ses promenades. Il fait quelquefois partager sa surprise mais reste objectif : c'est le cas lorsque leur groupe a l'occasion de contempler une cérémonie funèbre très colorée, pleine de danses et de musiques. « Cela était fort singulier », écrit-il en tête de la description, alors que le P. Bouvet, dans sa relation, évoque « des danses burlesques et des farces ridicules » et plaint « l'aveuglement déplorable de ce pauvre peuple. L'observation ne peut suffire, et l'abbé de Choisy enquête auprès de divers interlocuteurs pour étendre ses connaissances. (Wild, 2009 :28)

Il offre une œuvre didactique de référence pour l'époque qui aura d'ailleurs un énorme succès, sans doute pour la maîtrise et équilibre qu'il trouve entre le style et la diffusion de connaissances et d'altérité dont avaient soif les lecteurs de la cour qu'il connaissait si bien (les ayant côtoyés de nombreuses années avant sa conversion). Il ferme ainsi l'étape des récits de voyages missionnaires sous Louis XIV.

Les récits de voyageurs et commerçants français n'ont rien à envier à ceux des missionnaires. **Jean de Thévenot**, voyageur parisien, est connu pour ses nombreux récits de voyages. Dans *Relation d'un voyage fait au Levant*, après avoir réfléchi sur l'importance des voyages à son époque et expliqué ce besoin pour lui de voyager dès son plus jeune âge, il décrit, dans une première partie, son périple de ville en ville constituant chacune d'entre elles un chapitre. Une fois en Turquie, il consacre un chapitre à chaque coutume comme le ramadan, les bains, les coutumes religieuses, guerrières, etc. La seconde partie traite tous les points concernant l'Égypte, Alexandrie et Tunis, avec plus ou moins les mêmes questions et revenant sur les différentes coutumes et croyances. Il entrelace aux chapitres d'observations, des chapitres de ses aventures épiques ce qui apporte un peu de romance à ses récits. En 1674, est publié le second tome des *voyages au levant* de Thévenot où il précise ses déplacements et surtout conte du mieux qu'il peut,

Chapitre 1. Cadre théorique.

ses aventures et ses impressions sur la Perse, ligne de mire de l'époque ! Finalement, la troisième partie de ses *voyages* sera publiée dix ans plus tard (en 1684), où il décrira *la relation des nouveaux Mongols et autres peuples de pays d'Inde* en suivant plus ou moins le même modèle de construction encyclopédique. En effet, avec un temps d'avance, lecteur de Descartes, Thévenot écrit de façon méthodique, en ne décrivant que ce qu'il voit et connaît réellement. L'objectivité du discours commence alors à devenir un impératif face au « beau langage ».

Un autre voyageur et commerçant parisien, extrêmement connu à son époque est **Jean-Philippe Tavernier**. La relance de la politique commerciale sous Colbert, favorise et stimule les grands commerçants. L'œuvre de Tavernier obtient un grand succès, en raison de sa profonde connaissance des routes et des données nécessaires aux échanges commerciaux comme les différentes monnaies ou encore les coutumes marchandes. Mais si Tavernier était si célèbre, ce fut surtout pour avoir côtoyé et marchandé avec les plus grands rois d'Orient des bijoux et des pierres précieuses, et pour les avoir ramenés en France. A la différence des voyageurs poètes, il disait que sa mission était double, non seulement rapporter les faits de son voyage, mais aussi importer de nouveaux produits à la cour. Tavernier ajoute aussi une nouvelle tâche aux voyageurs de l'époque et à venir, celle de vanter sa patrie auprès des autres peuples, ce qui, jusqu'à présent, ne s'était fait qu'au nom de la religion chrétienne, et se fera désormais pour les qualités de la France. Louis XIV lui décerne en 1669 des lettres de noblesse, et lui accorde une haute protection, en échange de la rédaction de ses récits de voyages. Ainsi, il publie, dans un premier temps, avec l'aide de Samuel Chappuzeau, sa *Nouvelle relation de l'intérieur du zérail du Grand Seigneur* en 1675. *Les six voyages de J.B Tavernier en Perse, et aux Indes* en 1676 et le *Recueil de plusieurs relations* en 1679, tous deux rédigés par un certain La Chappelle. Ces récits certes critiqués par les lumières, influenceront notablement *Les lettres persanes* de Montesquieu.

Sur les pas de Tavernier, **Jean Chardin**, également protestant et fils de joaillier, part vers la route de l'Inde. Il ne représente plus l'aventurier qu'était Tavernier puisque son père, actionnaire de la nouvelle Compagnie des Indes orientales, lui avait déjà frayé un chemin pour pouvoir profiter du réseau commercial établi. Il devient joaillier de la cour

Chapitre 1. Cadre théorique.

de Charles II d'Angleterre et rédige son récit *Voyage de Paris à Isaphan* pour le publier en 1686. Ce marchand amène une nouvelle conception du voyage commercial comme un besoin, une nécessité pour améliorer ses ventes. Friederich Wolfzettel parle de « professionnalisation du voyage » (1996 : 154), où le voyage représente un tremplin indispensable pour une carrière ambitieuse qu'elle soit littéraire ou commerciale. On commence à perdre avec son récit de voyage l'objectivité des récits précédents. Son œuvre, ainsi que celle de **Paul Lucas** dans son *Voyage au Levant*, qui lui aussi commerçant, établit le voyage comme condition nécessaire à son ascension professionnelle, ressemble à un mémoire, proche de ceux qu'on pourra trouver dans les écrits des Lumières. Ces deux commerçants racontent leurs craintes, leurs angoisses, leurs surprises et leurs fascinations à propos de leurs nouvelles découvertes. En outre, ils se considèrent comme des témoins historiques car ils ont traité avec les souverains d'Orient, et ont estimé avoir démontré leur supériorité de commerçants occidentaux.

Les trois volumes de Paul Lucas, incarnent le sérieux de la recherche dans les voyages ; le voyageur est au service de la science comme une cobaye qui subit des expériences.

C'est ainsi que le voyageur occidental acquiert peut-être pour la première fois, le statut quasi mythique d'un Hercule en lutte avec les superstitions d'un monde arriéré. Paul Lucas en vient à créer, à cet égard, un sens du mystère qui plane sur les lieux jusqu'alors inaccessibles, sens du mystère qui faisait défaut à ses précurseurs plus sobres. (Wolfzettel, 1996 :163)

Paul Lucas marque ce passage des récits de voyage du grand Louis XIV aux récits de voyages des Lumières, de la connaissance, où le merveilleux n'est plus le centre d'intérêt mais bel et bien la recherche, le vrai, la science. Il y a de plus en plus de lecteurs et cette littérature géographique attire le public avide de connaissances des contrées lointaines. Ces récits de voyage prennent une allure encyclopédique et philosophique. Le précurseur de ce courant avec son *Journal d'un voyage fait aux Indes*, est **Robert Challe**. Contemporain de Chardin et Lucas, il entre pour sa part dans une nouvelle lignée de récit de voyage-mémoire. Écrivain voyageur, son œuvre n'a pas du tout eu de succès de son vivant, et publiée après sa mort en 1721, l'authenticité de ses aventures (qui ne fait plus de doute aujourd'hui) avait été contestée. Il inaugure le style autobiographique dans les récits de voyage. Son Journal, tenu au jour le jour, raconte ses aventures mais aussi les

Chapitre 1. Cadre théorique.

réflexions philosophiques auxquelles il parvient grâce aux différentes observations du voyage.

C'est grâce à cette ouverture vers une dialectique s'instaurant entre le moi et le monde que le journal de voyage se prête à toutes sortes de réflexions, de digressions et d'éléments anecdotiques. Le discontinu de la vie influe visiblement sur l'ordre d'un discours qui, régi lui-même par le hasard, ne se soucie plus de l'ordre ni au niveau du contenu, des problèmes abordés et des thèmes traités, ni par rapport au style qui s'adapte allégrement à toutes les circonstances. (Ibid. : 247).

Ce type de récit de voyage atteste de la véracité des faits où l'esthétique ne prédomine plus, mais c'est avant tout la réflexion directe et les sensations sur les observations du moment. Le fil conducteur de son journal est donc la sincérité subjective à la façon de Montaigne dans ses *Essais* et l'application des réflexions philosophiques sur son propre vécu.

Cette philosophie du voyage évolue vers un autre type d'analyse du voyage qui se reflète dans le *Voyage aux indes orientales et à la Chine* du naturaliste **Pierre Sonnerat**. Cette œuvre, qui apparaît pour la première fois en 1782, comprend deux parties. La première partie analyse la véracité des textes sacrés Védas et dans la deuxième partie Sonnerat interprète la mythologie indienne et annonce l'élévation de la culture indienne qui aura lieu au XIX^{ème} siècle. Le voyage sert dans ce cas à analyser et approfondir ses connaissances sur un thème concret. Sonnerat réalise, grâce à son étude, une critique sociale des théories contemporaines de sa société sur le mythe indien.

Jean-Baptiste du Halde, prêtre jésuite français, rédige autour du même thème la *Description de l'Empire de la Chine* (1735). En quatre volumes, il regroupe tous les témoignages des jésuites en Chine et prétend offrir aux lecteurs une description méthodique de tout l'Empire de Chine. Il y parvient largement, d'autant plus qu'il traite les thèmes de religions, de philosophie ou encore de la fabrication de la porcelaine, ce qui apporte un savoir considérable aux européens de l'époque. De plus, les Lumières semblent puiser largement leur inspiration dans cette œuvre, sorte de réflexion sur le pouvoir, la religion et la société en général. Force est de constater que cette œuvre écrite par un Jésuite, ayant, en principe, pour but de partager ses savoirs sur ce pays, et cherchant

Chapitre 1. Cadre théorique.

surtout à démontrer l'intégration de la foi chrétienne et le travail des jésuites, devient l'œuvre qu'utilisent certains philosophes et athées contre le christianisme.

Finalement, **Jean-François de La Pérouse**, noble militaire dans la Marine, lègue ses récits de voyage après plusieurs missions, notamment deux voyages en Inde : *Voyage autour du monde sur l'Astrolabe et la Boussole*. Le voyage est placé pour lui sous le signe du progrès scientifique. Il s'agit d'une sorte de contestation aux récits de voyages philosophiques, où La Pérouse démontre à travers des observations scientifiques que les réflexions philosophiques émises jusqu'à présent ne sont nullement applicables à la réalité. Tout un débat littéraire et intellectuel s'installe autour des récits de voyage. Le récit de voyage devient un vecteur de diffusion du savoir personnel et de réflexion philosophique. Toutefois l'œuvre de Jean-François de La Pérouse marque un tournant, où réalisme et naturalisme, l'expérience et l'observation deviendront les uniques données scientifiques valables. Mais, avant d'arriver à ce type de récit, il faudra passer la période du Romantisme, où le voyage est source d'inspiration et celle de l'orientalisme si caractéristique du XIX^{ème} siècle.

Pour les écrivains, il ne s'agit pratiquement plus de voyager pour découvrir mais de voyager pour rêver¹⁰ et alimenter sa plume. Ce sont des voyages personnels que les écrivains entreprennent pour mieux rêver et fantasmer.

Au 19^e s., l'expansionnisme territorial, politique et économique, voit naître et se multiplier des récits à forte coloration exotique. Les voyageurs, pour divers motifs s'intéressent davantage aux paysages, aux coutumes, aux architectures qu'à l'autochtone. (Benachour, 2008 :204)

Les autres n'intéressent plus, mais c'est plutôt une recherche de soi-même à travers les autres et le rêve oriental que les écrivains cherchent dans les voyages. C'est bien ce que Chateaubriand ou Nerval affirment¹¹. Néanmoins, pour les voyageurs avides de découvertes de terres inconnues, c'est encore l'Asie qui est plébiscitée. Mais l'Orient

¹⁰ Voir RAJOTTE, Pierre, « Le récit de voyage au XIX^e siècle. Une pratique de l'intime » Dans : *Revue internationale d'études québécoises*, vol.3 n°1, 2000, pp. 15-37.

¹¹ Voir à ce propos Valéry Berthy, *Littérature et voyage. Un essai de typologie narrative des récits de voyages français du 19^{ème} siècle*, Paris, L'Harmattan, 2001. Où elle explique comment l'Orient a influencé et renouvelé l'écriture de voyage au XIX^{ème} siècle.

Chapitre 1. Cadre théorique.

qui attire les romantiques est plutôt le bassin oriental de la Méditerranée (Grèce, Palestine, Liban, Turquie, Syrie, etc.).

De plus, voyager devient un plaisir, il ne s'agit plus d'une aventure aussi hasardeuse. En effet, grâce au bateau à vapeur, la sécurité en mer est assurée et les voyages peuvent s'organiser selon des dates et des horaires proposés. Les récits de voyages changent alors de style, puisque de nombreuses personnes peuvent entreprendre des voyages. D'ailleurs à cette époque les touristes, en tant que tels, commencent à exister. En effet, le fameux Thomas Cook, invente le voyage à forfait en Angleterre, tandis qu'en France est fondée, en 1876, la SVEAM, la Société de Voyage d'Études Autour du Monde. Elle propose chaque année un voyage instructif pour les jeunes étudiants afin de compléter et enrichir leur formation. Cette initiative connaît un grand succès et incite aussi au départ des voyageurs indépendants¹².

Par exemple, **Edmond Cotteau**, avec son récit, *Un touriste dans l'extrême Orient : Japon, Chine, Indo-Chine et Tonkin*, en 1882, est un journaliste et photographe avide de voyage qui abandonne son travail et sa vie pour faire le tour du monde. **Hugues Krafft**, en fera de même, en approfondissant un peu plus la photographie avec de nouvelles techniques et clichés qui lui ont valu un immense succès à son retour en France. Il publiera notamment sa correspondance rédigée lors de son voyage en Inde anglaise, au Japon, en Cochinchine, à Ceylan, à Java, en Chine et en Amérique : *Souvenirs de notre tour du monde*, qui apparemment serait le même itinéraire que Phileas Fogg et *À travers le Turkestan Russe*, qui lui permettra de recevoir plusieurs invitations à des conférences pour partager son savoir. Un exemple sans aucun doute pour Alexandra David-Neel qui calquera elle aussi ces procédés de voyages-correspondances-photographies et récit de voyage avec pour modèle Phileas Fogg.

Toutefois, ce siècle « oriental » qui embrasse le voyage et la littérature en France comme une fin en soi, s'intéresse surtout au Moyen-Orient et non pas à l'Asie ou l'Inde. En effet, la Chine et sa philosophie, si étudiée lors des Lumières, n'est plus à la mode. Cependant, la culture asiatique continue d'intéresser, à tel point, que le sinologue Abel Rémusat, auteur de nombreux ouvrages autour de la Chine, est nommé professeur de Chinois au Collège de France. Julien Stanislas lui succèdera pour une nouvelle tradition

¹² Voir à ce propos Venayre, Sylvain, *Panorama du voyage 1780-1920*, Paris, Les Belles Lettres, 2012.

Chapitre 1. Cadre théorique.

d'enseignement de la culture asiatique. Grâce à eux, la culture chinoise et japonaise, ainsi que leurs philosophies se répandent et se popularisent tout doucement en France.

Du point de vue de l'inspiration littéraire, seuls les frères Goncourt admirateurs du Japon, et Théophile Gautier de la Chine, iront puiser leur inspiration dans ces contrées. À cette époque les plus grands récits de voyage sur le Japon sont écrits par des allemands et des hollandais. Ce n'est qu'à la fin du XIX^{ème} siècle, avec l'arrivée au pouvoir de Meiji que le Japon ouvre ses portes aux européens et devient un véritable phénomène de mode au début du XX^{ème} siècle.

La littérature de voyage en Extrême Orient prend donc un tournant définitif vers les années 1880. Il ne s'agit plus de rapport de mission, ou de témoignages mais une véritable littérature d'hommes de lettres, partis pour alimenter leurs savoirs, leurs espoirs et leurs inspirations dans ces lieux exotiques.

Le rêve fait place au voyage et l'exemple littéraire de ce groupe de voyageurs influence la littérature. [...] Reflétant bien l'esprit du siècle, ces récits sont non seulement le résultat d'une mode mais le produit de l'expansion européenne. Entre 1880 et 1925, l'Extrême-Orient représente, pour les poètes et les écrivains, un certain idéal esthétique. Les écrivains ressentant la déshumanisation causée par la Révolution industrielle recherchent, dans une quête existentielle, une solution à l'orientale, croyant trouver dans l'exotisme remède à tous leurs maux et combler le vide intérieur qui les habite. On s'attendrait à ce que ces récits de voyages réhabilitent l'Extrême-Orient. Or, les écrivains sont bien mal préparés à la rencontre de l'Autre. L'idée qu'ils se font de l'Extrême-Orient est si précise qu'elle en devient inaltérable et lorsqu'ils y arrivent, les écrivains voyageurs entrent en contact avec une réalité autre. Mis en présence des cultures extrême-orientales, qu'elles soient chinoises, japonaises ou vietnamiennes (indochinoises), pour ne nommer que celles-ci, ils sont immédiatement confrontés au colonialisme et sommés de prendre position dans un processus qui va souvent à l'encontre de leurs idéaux : l'Extrême-Orient étant en définitive le lieu des illusions et de l'imagination où ils croyaient repartir à neuf. Les résultats de cette rencontre se traduisent par une production littéraire qui fait alors sensation. Le processus de création littéraire laisse apparaître deux modes opposés d'idéalisation. Les voyages entrepris avec enthousiasme finissent par la désillusion provoquée par le choc avec des cultures en désagrégation, ce qui contribue à perpétuer les clichés négatifs ou bien, pour certains écrivains, à vouloir conserver l'image d'un Extrême-Orient traditionnel, immuable. Les récits de voyages s'insèrent dans le discours colonial et forment une partie importante du discours littéraire de l'époque. (Bernier, 2001 :48)

Chapitre 1. Cadre théorique.

L'œuvre d'**Alexis de Gabriac**, *Course humoristique autour du monde : Indes, Chine, Japon* (1872), annonce ce nouvel élan de la littérature de voyage en Asie. Sous un regard amusé, un ton joueur et un périple narrativisé, le comte de Gabriac fait un rapport sur ses voyages autour de l'Inde et l'Asie en s'amusant des mœurs et des coutumes ; il relate également les habitudes et stratégies coloniales des anglais, ce qui apporte de nouvelles données, non présentes jusqu'ici dans la littérature de voyage en Extrême Orient. Même si les faits sont narrativisés et rédigés dans un style recherché, le réalisme est au rendez-vous. C'est le point commun avec le *Voyage en Asie* de **Théodore Duret**, écrivain et journaliste français qui effectue un voyage autour du monde. Sa prétention est de parcourir des lieux qui n'auraient jamais été découverts. C'est ce que prétendront la plupart des voyageurs dans leurs futurs récits, ou du moins, ces écrivains-voyageurs chercheront à le faire depuis une nouvelle perspective ou à travers de nouveaux chemins. Théodore Duret traverse de façon héroïque le Japon alors qu'il était encore interdit aux Européens. Sa préface précise qu'il existe une rupture entre le récit imaginaire des écrivains non voyageurs et la recherche d'authenticité des voyageurs :

J'ai cherché à écrire un Voyage qui eût une physionomie neuve. J'ai donc systématiquement évité de parler d'une foule de choses qu'ont décrites les voyageurs venus avant moi. [...] Ayant pénétré dans des parties intérieures du pays d'un accès pénible et par conséquent peu ou points visités, c'est sur elles que j'ai étendu mon récit. [...] Je prévient aussi le lecteur qui s'attendrait à trouver ici des aventures romanesques et des récits merveilleux, qu'il sera détrompé. Le merveilleux est, comme la poésie, une création que les conteurs et les poètes tirent de leurs propres joncs et dont ils colorent la trame des choses réelles. Je crois qu'aucun de ceux qui ont voyagé ne me contredira : le merveilleux et les choses extraordinaires que, sur la foi des voyageurs à imagination, on s'attend à trouver sur la route, à mesure qu'on touche les lieux, s'évanouit. Je n'ai donc point introduit l'imagination dans mes récits, je les ai écrits dans la donnée purement réaliste ; ce que j'ai écrit, j'ose dire que, si on passe après moi, on le trouvera. » (Duret, 1874 :10)

Mis à part cette rupture entre l'imaginaire et ce besoin de véracité, Théodore Duret éprouve le besoin de démontrer un fait extraordinaire : un voyage exclusif dont il est le pionnier. Cette tendance va marquer les futurs écrivains-voyageurs de cette fin de siècle et du XX^{ème} siècle, dont Alexandra David-Neel, voyageuse et écrivaine objet de cette thèse.

Chapitre 1. Cadre théorique.

Néanmoins, les récits de voyage des missionnaires persistent au XIX^{ème} siècle, ainsi le lazariste **Évariste Huc**, missionnaire français installé à Macao en 1838, qui, dans son *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet pendant les années 1844, 1845 et 1846* (1854) raconte comment il fut chargé en 1844 de se déplacer vers la Mongolie pour convertir les nomades et étudier les coutumes des Tartares. Il réalisera ses pérégrinations auprès du père Gabet qu'il rencontrera dans une petite communauté chrétienne et s'aventureront tous deux dans l'Asie centrale.

Ces deux hommes ont effectué un voyage très proche du dernier périple d'Alexandra David-Neel vers Lhassa ; sous l'habit de lamas tibétains, ils voyagent vers la Mongolie en contournant le désert de Gobi, ils passent environ trois mois dans les alentours du monastère de Kumbum et ils ne pourront pas résister à la tentation de pénétrer à Lhassa. Dans son récit de voyage nous observons comment Évariste Huc, au départ, plutôt pédant et avec un fort sentiment de supériorité, se laisse peu à peu enthousiasmer par les qualités et mérites des « sauvages ». « La vue des fleurs nous saisit d'étonnement. Jamais nous n'eussions pensé qu'au milieu de ces déserts, parmi des peuples à moitié sauvages, il pût se rencontrer des artistes d'un si grand mérite » (Huc, 2001 :304), écrit-il après avoir admiré les sculptures de beurre pour la fête des fleurs. D'ailleurs, la proximité avec la religion du Tibet le pousse à en savoir davantage alors qu'il la méprisait au départ, ce qui l'amènera à écrire *Les quarante-deux points d'enseignement proférés par Bouddha*. Fin 1845, ils partent sur les rives du Koukou-nor pour intercepter l'ambassade tibétaine revenant de Pékin et de retour vers Lhassa. Un mois plus tard, ils pourront observer le cortège de deux mille hommes armés, quinze mille yacks, deux cents chameaux et deux cents chevaux (Ibid. : chapitre 4) et repartir avec eux pour accomplir un long et périlleux trajet vers Lhassa. Le premier ministre tibétain, qui s'intéresse à la France, leur propose de s'établir à Lhassa et ils installent une petite chapelle dans leur chambre où les curieux affluent. Très vite, ils seront accusés d'espionnage et devront quitter Lhassa sous escorte armée, seront jugés à Chengdu et renvoyés vers Macao. Évariste Huc rédige alors son récit qui sera couronné de succès et influencera bon nombre de futurs voyageurs. Surtout car peu après son passage à Lhassa, l'entrée au Tibet deviendra interdite aux étrangers. D'ailleurs, selon Alexandra David-Neel dans son introduction du *Voyage d'une parisienne à Lhassa*, ces deux voyageurs seront les deux derniers à avoir pu séjourner à Lhassa avant elle :

Chapitre 1. Cadre théorique.

En 1846, les Pères lazaristes Huc et Gabet closent la série des voyageurs qui atteignirent Lhassa. Depuis eux, tous les explorateurs furent contraints de rebrousser chemin. Cependant, avant d'être arrêtés dans leur marche, certains d'entre eux s'avancèrent bien près de la capitale, touchant les bords du Nam tso tchimo (le lac tengri), comme le firent Bonvalot avec le prince Henri d'Orléans et Dutreil de Rhins avec M. Grenard en 1893. Il est devenu, maintenant, tout à fait impossible à un étranger de voyager ouvertement dans ces parages. (David-Neel, 1927 :9)

L'entrée dans la capitale interdite deviendra dès lors, pour beaucoup de voyageurs une obsession, mais personne n'y réussira avant Alexandra David Neel en 1924. L'image du Tibet interdit, du Tibet impossible devient de plus en plus présente à l'époque et surtout aux yeux des orientalistes, bien que selon Samuel Thévoz, cette sacralisation du Tibet existe depuis les premiers voyageurs en ce pays :

Ces dimensions de l'inhumain sont associées au Tibet depuis les premières représentations des voyageurs (chez Marco Polo notamment), bien avant qu'on ait pu y accéder, et dès les récits des premiers missionnaires au XVI^e siècle. Au XIX^e siècle, on observe une continuité en termes d'histoire des représentations, alors même que le Tibet gagne en importance au sein d'une histoire des sciences en plein changement. Cela apparaît bien dans *Robur-le-Conquérant* de Jules Verne. Le Tibet se pose naturellement comme un défi à la science (il représente un ultime « blanc » de la carte) et les descriptions soulignent l'aridité, l'hostilité de ce qui apparaît comme la nature à l'état brut (un désert de montagnes). Parallèlement, on souligne, dans une perspective ethnologique, la rareté des habitants et leur sauvagerie comme une conséquence naturelle du milieu dans lequel ils se seraient égarés à travers l'histoire. À cet égard, la religion tibétaine intrigue mais ne peut être qu'une forme dégénérée soit du christianisme soit du bouddhisme, ce qui n'est pas sans susciter quelques paradoxes profonds dans le discours des explorateurs et des savants (Thévoz, 2011 : 946)

Le fait est que dès la fin du XIX^{ème} et le début du XX^{ème} siècle, le Tibet attire les explorateurs. En ce qui concerne **Gabriel Bonvalot**, il fut envoyé avec le reste de son équipe, par le ministère français de l'instruction publique en 1880 vers l'Asie centrale afin d'étudier les territoires asiatiques conquis par la Russie. Il se consacra principalement à la géographie, accompagné du docteur en sciences naturelles et spécialiste botanique : Guillaume Capus, et d'un dessinateur, Albert Pépin, qui illustrera ses ouvrages. Son voyage donnera naissance à plusieurs récits de voyage dont *En Asie Centrale. De Moscou en Bactriane* (1884), *En Asie Centrale. Du Kohistan à la Caspienne* (1885), *Du Caucase aux Indes, à travers le Pamir* (1888), *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*,

Chapitre 1. Cadre théorique.

ouvrage contenant cent huit illustrations d'après les photographies prises par le prince Henri d'Orléans (1892), enfin *L'Asie inconnue, à travers le Tibet*, (1896).

Dans ses récits de voyage, Bonvalot raconte ses périlleuses explorations parmi les montagnes, les déserts et les tempêtes de neige où l'on constate l'extrême difficulté du voyage, notamment à travers les pertes d'hommes ne pouvant résister à l'altitude ou au froid, mais également le mépris qu'il éprouve envers les autochtones ; convaincu de la supériorité des Européens, il n'hésite pas à avoir recours à la violence, aux armes ou à l'argent pour obtenir ce qu'il souhaite. Après un long périple, au pied du dernier massif à franchir avant d'atteindre Lhassa, des ambassadeurs du gouvernement tibétain les attendent, pour empêcher leur entrée dans la capitale et leur faire quitter le Tibet. Après des jours de négociations, Bonvalot obtient finalement l'autorisation de traverser au moins le plateau tibétain jusque Ta-t sien-lou pour finir en Chine et revenir en France par la mer. Bonvalot écrira : « Avant de l'atteindre, nous avons fait, depuis la frontière de la Sibérie, à peu près six mille kilomètres, soit à pied, soit à cheval. Aussi vous comprendrez avec quelle satisfaction nous nous sommes étendus dans la jonque. » (Bonvalot, 1896 :386). Il atteint Hanoï après un mois de navigation et réfléchit à l'intérêt de cette colonie et à ses richesses, il devient ainsi un fervent partisan des opinions colonialistes et se rapproche des extrêmes droites et nationalistes dans sa fin de carrière.

Ses récits de voyage obtiendront un fort succès et le présenteront comme un explorateur d'une importance capitale ayant emprunté des voies inconnues du reste des européens, démontrant ce qu'il souhaitait : la puissance de la France aux yeux du monde.

Quant aux voyageurs **Dutreuil de Rhins** et **Fernand Grenard** qu'Alexandra David-Neel mentionne également dans sa préface de *Voyage d'une parisienne à Lhassa*, ils n'eurent pas autant de chance que le précédent. Envoyés en mission géographique et archéologique au Turkestan et au Tibet, Dutreuil de Rhins sera assassiné par des brigands tibétains lors d'une embuscade quelque temps après avoir été renvoyés par les autorités afin de les empêcher d'entrer à Lhassa. Seul Fernand Grenard réussira à s'échapper après avoir perdu son ami et tous les documents récoltés. À son retour en France, nommé consul des affaires étrangères, il se consacrera également à l'écriture de ses récits de voyage sur l'Asie centrale : *Mission scientifique dans la Haute-Asie, 1890-1895*, 3 vol., *La Légende de Satok Boghra Khân et l'histoire*, 1900; *Le Tibet : le pays et les habitants*,

Chapitre 1. Cadre théorique.

1904; *Une secte religieuse d'Asie Mineure : les Kyzyl-Bâchs*, 1904; *Baber, fondateur de l'Empire des Indes, 1783-1530*, 1930; *La Révolution Russe*, 1933 ; *Gengis-Khan*, 1935; *Grandeur et décadence de l'Asie*, 1939.

De nombreuses œuvres ont résulté de son voyage ainsi que plusieurs articles qui ont toujours été bien reçus tout au long de sa vie. Cet explorateur-écrivain constitue un précurseur par rapport à Alexandra David-Neel, mais il est aussi son contemporain puisqu'en 1924, alors qu'Alexandra arrive à Lhassa, F. Grenard est en pleine écriture de l'une de ses œuvres.

Il représente sans doute le dernier écrivain-explorateur qui a pu inspirer la préparation de son grand voyage de 1911. Peut-être Alexandra a-t-elle lu aussi les œuvres de l'écrivain Pierre Loti, mais il semblerait qu'elle les ait lues plutôt après son grand voyage. En effet, dans la bibliothèque personnelle d'Alexandra David-Neel, se trouve *L'Inde sans les anglais* de Loti¹³, où l'exploratrice a annoté sur certains passages les lieux qu'elle-même a parcourus et des réflexions personnelles (pas toujours élogieuses) sur ce qu'avance l'écrivain. Ces annotations seraient donc postérieures à son voyage. Nous trouvons également dans sa bibliothèque deux autres ouvrages de Pierre Loti : *Les Derniers jours de Pékin*, et *Judith Renaudin*¹⁴, une pièce de théâtre qui appartenait à Philippe Neel, offerte et dédicacée par sa sœur.

Pour finir, il nous semble intéressant de nommer les voyageurs-explorateurs-écrivains contemporains français d'Alexandra David-Neel, non pas pour comparer leurs voyages mais pour rendre compte du type d'expédition qui se réalisait à son époque et les attentes du public.

Henri d'Ollone, né la même année qu'Alexandra David-Neel, en 1868, dirige en 1907 une expédition dans la région du Sichuan en tant qu'officier de l'armée française. L'expédition est composée de quatre français, quatre porteurs et des cuisiniers. Pendant leurs excursions ils possèdent chacun un lit, deux cantines pour leurs effets personnels, des lingots d'argent, des cartouches, du matériel photographique, une pharmacie complète, des réserves alimentaires et du sucre et des étoffes pour les offrir au cours du

¹³ Édition Calman Lévy, Paris de 1903

¹⁴ Édition, Calman Lévy, Paris 1899

Chapitre 1. Cadre théorique.

voyage (Blanchard, 2005 :143). Membre de la société géographique depuis 1903, H. d'Ollone s'intéresse à la civilisation et au développement des peuples. Lors de sa mission à travers la Chine, il a parcouru plus de 7000 kilomètres et réalisé un travail considérable sur l'origine des peuples envahis par la Chine et leurs civilisations. Il publie à son retour sept volumes d'études de type géographique, ethnologique, historique et linguistique, dont *La Chine novatrice et guerrière* et *Les derniers barbares, Chine, Mongolie, Tibet*, où il y détaillera les étapes de sa mission.

Dans ses récits de voyage, Henri d'Ollone montre un fort respect envers les peuples qu'il rencontre et laisse transparaître une sincère admiration, contrairement à beaucoup de ses contemporains qui méprisaient les cultures indigènes :

Dire que les Chinois dépeignent ces hommes comme des sauvages ! Certes, ils sont pauvres et, à s'en tenir aux apparences, primitifs ; mais nulle part mieux que chez ces Barbares je n'ai compris combien factice est la supériorité que nous donne notre courte science, et, en présence de guerriers intrépides, loyaux et bons, je me prenais à les admirer et à les aimer comme le méritent les héros. (Ollone, 1988 dans Blanchard, 2005 : 143)

Si au début du XIX^{ème} siècle les recherches sur l'Extrême-Orient étaient assez développées et donnaient même naissance à la Société Asiatique¹⁵, elles furent vite éclipsées par les études et l'attrait artistique pour le proche Orient. Néanmoins vers la fin du siècle, un nouvel élan pour ces contrées voit le jour notamment avec la naissance du musée Guimet en 1889, à l'initiative d'Émile Guimet, qui spécialisera le musée dans la collection Arts Asiatiques. De plus des cours de tibétain sont disponibles à L'INALCO¹⁶ depuis 1842, à l'époque dénommée « École des Jeunes des Langues ». Les cours de langues asiatiques deviennent de plus en plus en vogue, surtout avec le professeur Sylvain Lévi à la Sorbonne, et de nombreux ouvrages sur les religions hindoues et bouddhistes voient le jour. Une nouvelle ère commence alors, celle des grands spécialistes dans les arts, les sciences ou les philosophies asiatiques.

Sylvain Lévi devient maître de conférence en langue sanskrite en 1886 à l'âge de vingt-trois ans, après avoir suivi des études auprès d'Abel Bergaigne. Il obtient son

¹⁵ Société savante fondée en 1822 pour promouvoir l'étude des langues orientales et les recherches scientifiques et philosophiques sur l'Extrême-Orient.

¹⁶ Institut National des Langues et Civilisations Orientales à Paris.

Chapitre 1. Cadre théorique.

doctorat quatre ans plus tard avec une thèse sur le théâtre indien et est élu professeur titulaire au Collège de France. Sa première mission en Asie, se fera au Népal, en Inde et au Japon en 1897 et durera un an. Il partira, plus tard, environ deux ans à nouveau en Inde, au Népal et en Extrême-Orient et s'établira en 1927 au Japon où il deviendra le premier directeur de la Maison franco-japonaise créée par lui-même. Après son dernier séjour au Népal en 1929, il est élu président de la Société asiatique.

Sylvain Lévi n'a pas légué d'ouvrages à propos de ses voyages, bien qu'il ait écrit des œuvres philosophiques et théoriques à propos de textes hindous surtout ; mais il nous a semblé intéressant de l'évoquer puisqu'il fut le professeur d'un grand nombre d'orientalistes de l'époque, notamment d'Alexandra David-Neel et fut également un grand référent pour elle dans ses études. Elle avait, en effet, une haute estime pour lui, et le fait que ce dernier l'ait sollicitée pour une étude en commun après sa traversée de l'Himalaya et son entrée à Lhassa la combla d'honneur.

Édouard Chavannes est un illustre représentant de ce nouvel intérêt scientifique pour l'Asie. Agrégé de philosophie et diplômé de l'École des langues orientales en langue chinoise, il va se spécialiser dans l'histoire et la traduction chinoises. Il traduira ainsi presque la totalité du *Shiji*, « Les Mémoires historiques » écrites par Sima Qian à la fin du deuxième siècle avant notre ère, ce qui le rendra célèbre, en raison surtout des nombreuses notes explicatives présentes dans l'œuvre.

Dans le but de progresser dans ses études, il fait appel à ses contacts pour se rendre en Chine. Grâce à l'obtention d'un poste d'attaché au sein d'une mission scientifique associée à la délégation française à Pékin, il peut partir en 1889 pour y rester jusqu'en 1893, date à laquelle il rentrera en France pour occuper le poste de professeur de langue chinoise au Collège de France. Durant ce premier séjour en Chine, il part à la recherche de vestiges conservés sur le sol chinois afin de développer l'archéologie chinoise comme une science à part. Pour cela, il se documente profondément et réalise des ouvrages très précis sur ce qu'il a vu quant à la date, la localisation et le contexte historique. « Il s'intéresse aux « chambrettes funéraires », temples d'offrandes placés dans l'aire funéraire, de l'époque Han, au Henan et au Shandong et publie *La Sculpture sur pierre au temps des deux dynasties Han*, ouvrage consacré à la présentation et au décryptage de bas-

Chapitre 1. Cadre théorique.

reliefs. » (Dzalba-Lyndis)¹⁷. Lors de sa deuxième mission en Chine entre 1907 et 1908, il s'intéressera aussi aux sanctuaires bouddhiques de Yungang et Longmen et aux sculptures de la dynastie Tang. De cette dernière mission, il écrira un ouvrage de deux tomes intitulé *Mission archéologique dans la Chine septentrionale*. Lors de ses missions, la photographie joue un rôle fondamental dans son travail. Comme l'indique Catherine Dzalba-Lyndis, il est le premier à photographier systématiquement les monuments en Chine, démarche déjà utilisée par les égyptologues¹⁸, habitude qu'Alexandra David-Neel aura tout au long de ses voyages également.

Finalement, les œuvres d'Édouard Chavannes témoignent d'une large ouverture d'esprit par rapport à ses contemporains car il prend compte des travaux de spécialistes chinois et japonais n'estimant jamais son travail supérieur aux leurs. De par son érudition et son travail important en sinologie, il inspirera de nombreux sinologues comme Paul Pelliot, son élève au collège de France, ou Victor Segalen, élève et disciple qui complètera son travail sur la dynastie des Han en suivant de près les indications léguées par son maître décédé à l'âge de 53 ans.

Victor Segalen, plus connu pour son œuvre littéraire que pour ses travaux en sinologie, fut le disciple d'Édouard Chavannes après ses études en langues orientales au Collège de France et les différentes expéditions archéologiques en Chine, la première en 1909 définie par son maître et la deuxième en 1914 qui reçoit le nom de « mission Ségalen-Voisins-Lartigue » dont l'œuvre *Équipée* en découlera (une analyse accompagnée d'une centaine de clichés, comme le faisait Édouard Chavannes, des tombeaux de la dynastie des Zhou, de l'empereur Qin Shi Huangdi et la tombe du général Huo Qubing). Entre ces deux expéditions, il voyagera aussi à Ceylan où il s'initie au bouddhisme et aimerait écrire un roman retraçant les souffrances et les angoisses de celui qui deviendra Bouddha, œuvre qui ne paraîtra qu'après sa mort. Médecin de marine, poète et voyageur, Victor Segalen a beaucoup voyagé de par le monde. D'ailleurs comme le remarque Laurent Maréchaux : « Sans ses périple exotiques, ce médecin atypique ne serait sans doute jamais devenu écrivain. » (Maréchaux, 2011 :62)

¹⁷ Dzalba-Lyndis Catherine, docteur en histoire de l'art. Document consulté en ligne le 23 juillet 2019 : <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications/publications-numeriques/dictionnaire-critique-des-historiens-de-l-art/chavannes-edouard.html>

¹⁸ Ibid.

Chapitre 1. Cadre théorique.

L'Extrême Orient et la Chine l'ont émerveillé, il veut tout savoir sur ces contrées et il s'y attardera cinq années afin de tout comprendre. Son voyage est financé par son ami Gilbert de Voisins qui partage sa passion pour ce pays. Ils traversent ensemble la moitié de la Chine, escortés par des coolies. De ce périple naîtra « Les conseils au bon voyageur » dans *Stèles*, un recueil de soixante-quatre stèles, par analogie avec les soixante-quatre hexagrammes du Yi-King (Ibid. :66).

Ce voyageur aux multiples facettes a retracé ses voyages en Extrême Orient de diverses façons¹⁹, aussi bien scientifiques que poétiques, et aura une mort mystérieuse dans une forêt bretonne, blessé au talon, avec un livre d'Hamlet contenant une photo de sa femme.

Paul Pelliot, figure incontournable de la sinologie du début du XX^{ème} siècle a marqué considérablement son époque grâce à ses voyages, son érudition et son talent pour l'apprentissage des langues. Il maîtrisait treize langues. Il se considérait avant tout philologue mais est aujourd'hui considéré, et de même à l'époque bien plus que cela : archéologue, linguiste, ethnologue et historien. Tous ses travaux font toujours autorité de nos jours et continuent d'alimenter des recherches en sinologie.

Ce succès est dû aux études très complètes qu'il a réalisées sur l'Asie en passant de la civilisation chinoise aux peuples tibétains, mongols et vietnamiens. Membre de l'École française de l'Extrême Orient, elle le charge de différentes missions et finance tous ses voyages.

Il a traversé le Turkestan et atteint le sanctuaire de Dunhuang entre 1906 et 1908 et a ainsi perfectionné l'apprentissage des langues et de ses études orientales. Cette mission sera la plus célèbre notamment car il achètera une partie des manuscrits de Dunhuang²⁰ découverts dans les grottes de Mogao.

¹⁹ Voir THÉVOZ, Samuel, « Victor Segalen et les explorateurs du Tibet : le pays « au-delà » et la crise du paysage » Dans : *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2011/4 (vol. 111), pp. 923-952.

²⁰ Les manuscrits de Dunhuang sont des parchemins datant du V^{ème} au XI^{ème} siècle ayant pour thème, pour la plupart, le bouddhisme. Ces documents ont été découverts par Paul Pelliot au XX^{ème} siècle dans les grottes de Mogao, au Nord-Ouest de la Chine. Ces manuscrits constituent une source majeure de recherche, encore de nos jours, d'un point de vue religieux, linguistique mais aussi de la calligraphie chinoise. Ces documents font partie de l'héritage de la BNF et sont disponibles sur Gallica.fr : <https://heritage.bnf.fr/france-chine/fr/les-manuscrits-de-dunhuang>

Chapitre 1. Cadre théorique.

Le travail effectué par Paul Pelliot dans la grotte bibliothèque de Mogao marque le sommet de sa carrière et constitue une véritable consécration de sa méthode. En effet, là où Aurel Stein a acquis après trois jours d'inventaire, sans discernement faute de maîtriser le chinois, plus de 20000 manuscrits et peintures, Pelliot effectue une sélection que lui permet sa maîtrise des langues anciennes. La découverte est en parfaite adéquation avec son inventeur : pluridisciplinaire car elle contient des textes sacrés, des documents d'archives, des peintures, des pièces de littérature populaire et des xylographies, mais aussi plurilingue puisqu'on y trouve des textes en chinois, sanskrit, tibétain, sogdien, ouïgour, koutchéen, khotanais et en tangut. La grotte bibliothèque de Dunhuang est donc une consécration pour Pelliot et sa méthode de croisement des textes anciens. Le chercheur français est sans doute l'explorateur le plus compétent pour prendre la mesure de cette collection. Sûr de ses capacités, il examine en trois semaines chaque document contenu dans la grotte et choisit plus de 5000 manuscrits et peintures aujourd'hui réparties entre la Bibliothèque nationale de France et le musée Guimet (Bossard)²¹

Avec l'acquisition des manuscrits et des peintures de Dunhang, Paul Pelliot se place comme le plus grand importateur en sinologie de France.

De plus, dans les années 1912, il va établir sa propre méthode « lui permettant de rétablir dans les textes anciens chinois les mots d'origines les plus diverses. Il parvient ainsi à retrouver les noms que la Chine et l'Orient ancien se donnaient mutuellement depuis l'Antiquité jusqu'à Marco Polo. » (Bossard)²².

En 1918, alors qu'Alexandra David-Neel se trouve au monastère de Kum-bum, Pelliot est nommé attaché militaire à Pékin, grâce à son ami Ministre des affaires étrangères de l'époque. Alexandra y fait d'ailleurs référence dans sa lettre du 3 décembre 1918 et du 26 juin 1920 où elle émet des critiques sur les voyages de ce dernier. En réalité, Alexandra David-Neel aura la profonde conviction que ses voyages étaient beaucoup plus intéressants et enrichissants que ceux de ses contemporains cités ci-dessus, elle le réitérera dans sa correspondance et l'évoquera même à d'autres occasions :

Quand je les ai entrepris [les voyages] je savais la langue du pays, je connaissais sa littérature religieuse et philosophique et j'étais initiée aux doctrines secrètes enseignées, seulement, par les

²¹ Bossard, Adrien, directeur du Musée archéologique de l'Oise, consulté en ligne le 23 juillet 2019 sur <https://www.inha.fr/fr/ressources/publications/publications-numeriques/dictionnaire-critique-des-historiens-de-l-art/pelliot-paul.html?search-keywords=Segalen>

²² *Ibid.*

Chapitre 1. Cadre théorique.

lamas les plus érudits. De cette façon, j'ai pu voir et comprendre le Tibet mieux que ceux qui y sont allés simplement en mission politique et, surtout, que ceux qui y sont allés à la tête d'expéditions militaires. (David Neel)²³

Les voyages d'Alexandra David-Neel seront, en effet, bien différents de ceux de tous ces explorateurs et plus pittoresques car elle a, la plupart du temps, voyagé comme si elle était une autochtone. Elle réalisera ses plus belles excursions auprès du maharadja du Sikkim Sidkeong Tulku, en tant qu'amie du prince, et elle effectuera sa plus incroyable traversée déguisée en mendicante tibétaine. N'ayant absolument pas les mêmes moyens financiers que ses contemporains et collègues, Alexandra David-Neel a dû utiliser d'autres méthodes pour financer et parvenir au bout de ses voyages, sans compter l'extrême difficulté pour se faire une place dans le monde orientaliste de l'époque, étant une femme. Voilà sans doute les raisons de son ton railleur lorsqu'elle parle de ses contemporains orientalistes.

En revanche, il semblerait qu'une meilleure entente et compréhension se soit créée avec l'élève de Paul Pelliot, **Jacques Bacot**, de presque dix ans le cadet d'Alexandra David-Neel. Né en 1877, spécialiste tibétain il fut aussi explorateur, géographe et orientaliste reconnu.

Après un voyage au Tibet où il y découvrit la vie religieuse qui le fascinait, Bacot se consacre, à son retour en France, aux cours de tibétain de Sylvain Lévi et de Paul Pelliot pour pouvoir repartir vers des contrées asiatiques en 1909 : l'Himalaya, le nord de l'Indochine, toutes les régions frontières du Tibet, l'Inde et l'ouest de la Chine. Ses voyages donneront matière à plusieurs ouvrages théoriques comme : *Dans les marches tibétaines*, 1909 ; *Le Tibet révolté - Vers Népémakō*²⁴, *La Terre promise des Tibétains 1909* ; *Les Mo-so - Ethnographie des Mo-so, leurs religions, leur langue et leur écriture*,

²³ Citation extraite d'un brouillon d'une conférence donnée par Alexandra David-Neel à propos de son voyage au Tibet, de sa constitution géographique et des conflits entre la Chine et les Tibétains. Archives Maison Alexandra David-Neel.

²⁴ Ce livre : *Le Tibet Révolté vers Nepémako, la Terre promise*, Hachette, Paris, 1912 est présent aux archives de la Maison Alexandra David-Neel, et annoté par cette dernière.

Chapitre 1. Cadre théorique.

1913 et *Le Bouddha*, 1947²⁵; *Introduction à l'histoire du Tibet*, 1962²⁶ ; des biographies de personnages légendaires du Tibet : *Le poète tibétain Milarépa, ses crimes, ses épreuves, son Nirvāna*, 1925 ; *La vie de Marpa le traducteur*, 1937 ; et de nombreuses grammaires du tibétain traditionnel, ce qui le positionne comme premier scientifique européen dédié à l'étude traditionnelle de la grammaire tibétaine : *Une grammaire tibétaine du tibétain classique. Les ślokas grammaticaux de Thonmi Sambhota*²⁷, avec leurs commentaires, 1928 ; *Grammaire du tibétain littéraire*, 1946 ; *Grammaire du tibétain littéraire - Index morphologique*, 1948²⁸.

En 1936, Jacques Bacot est nommé directeur d'études de tibétain à l'École Pratique des Hautes Études et devient le président de la Société Asiatique à la mort de Pelliot en 1945 jusqu'en 1954. Jacques Bacot est un grand représentant de l'orientalisme en France et reconnu dans le monde des recherches asiatiques²⁹. Madame Neel était en contact amical avec lui puisque l'échange de livres entre eux en témoigne ainsi que de nombreux ouvrages de Bacot, étudiés par Alexandra David-Neel et conservés aux archives de la Maison Alexandra David-Neel.

C'est avec son collègue Jacques Bacot que nous terminons cet aperçu chronologique d'explorateurs-écrivains ayant parcouru l'Extrême Orient qui nous aide à mieux comprendre quels furent les centres d'intérêt des différents explorateurs selon les époques et sur lesquels Alexandra David-Neel a pu baser ses futures expéditions. Ils furent nombreux à transmettre leurs impressions, leurs informations et leurs savoirs. Alexandra David-Neel a sans doute préparé son voyage à travers la lecture de certains d'entre eux. D'ailleurs, à la Maison Alexandra David-Neel sont conservés des ouvrages de certains des voyageurs cités ci-dessus, comme ceux de Huc, de Bacot comme nous

²⁵ Ce livre : *Le Bouddha*, P.U.F., Collection Mythes et religions, Paris, 1947 est présent aux archives de la Maison Alexandra David-Neel, annoté par cette dernière et dédié par Bacot même ce qui indique leur relation professionnelle voir amicale d'après ses mots : « Madame A. David-Neel un témoignage de respectueuse amitié. »

²⁶ Jacques Bacot, *Introduction à l'histoire du Tibet*, Éditions Société Asiatique, Paris, 1962 présent dans les archives de la maison Alexandra David-Neel et annoté par A. David-Neel.

²⁷ Disponible aux archives du musée du Quai Branly Jacques Chirac à Paris après le legs d'Alexandra David-Neel au musée de l'homme après son décès.

²⁸ Idem pour les deux volumes de grammaire tibétaine.

²⁹ Voir les études de THÉVOZ, Samuel, « Figures d'espace tibétaines : le voyage au Tibet et les sciences de l'homme à la belle époque : de Gabriel Bonvalot à Jacques Bacot » Dans *Versants : revue suisse des littératures romanes* n°50, 2005, pp. 37-69 et « Paysage et nomadismes dans le Tibet révolté de Jacques Bacot », Dans : *A contrario. Revue de sciences sociales et humaine*, n°1, vol.V, Lausanne, Antipodes, janvier 2007, pp. 11-13.

Chapitre 1. Cadre théorique.

l'avons déjà évoqué, mais aussi de Marco Polo, et nous savons qu'Alexandra s'était documentée sur les récits de voyage des explorateurs ayant franchi ou tenté de franchir Lhasa car elle l'évoque dans sa préface de *Voyage d'une parisienne à Lhasa*.

Comme tout explorateur, il est normal qu'elle se soit documentée et inspirée de leurs écritures pour préparer ses périples. Néanmoins, une chose évidente la différenciait des autres orientalistes et explorateurs de l'époque : son sexe. En effet, Alexandra David-Neel n'avait pas les mêmes prédispositions que ses prédécesseurs ou contemporains dans le sens où les deux domaines (orientalisme et exploration) dans lesquels elle s'était lancée étaient presque fermés aux femmes.

Nous retrouvons certains points en commun avec les explorateurs de son temps comme l'apprentissage des langues pour mieux étudier les textes, la conviction de la supériorité de travailler sur place et la grande érudition dont elle fait preuve avant son départ et qu'elle cultivera jusqu'à la fin de sa vie, en léguant un nombre considérable d'ouvrages aussi bien philosophiques qu'ethnologiques à propos de l'Asie.

Néanmoins, elle tachera toujours de se différencier de ses collègues, que ce soit dans la manière d'effectuer ses voyages comme par exemple, l'utilisation de plusieurs moyens de transports (porteur, à dos de yack, de chevaux, à pied, etc.), reflet, comme le remarque Montserrat Serrano Mañes, du désir de s'écarter et de se démarquer des types de voyages précédents (Serrano :2012) ou dans la façon d'étudier les textes sacrés et philosophiques, c'est-à-dire, auprès, uniquement, de grands lettrés autochtones, les seuls possesseurs selon l'orientaliste du véritable savoir de l'Extrême-Orient et les seuls possibles transmetteurs de la mentalité asiatique.

Il est, à présent, temps de consacrer quelques pages à la vie et au parcours d'Alexandra David-Neel afin de mieux cerner et analyser sa correspondance avec son époux Philippe Neel.

Chapitre 2. Sur les pas d'Alexandra David-Neel.

Semblables au ruisseau qui s'enfuit, nous changeons à chaque instant, notre vie se renouvelle de minute en minute, et si nous croyons rester les mêmes, ce n'est que pure illusion de notre esprit, Élisée Reclus

Chapitre 2. Sur les pas d'Alexandra David-Neel.

De nombreuses biographies consacrées aux cent années d'Alexandra David-Neel ont été rédigées comme nous l'avons exposé auparavant et d'autres continuent d'être éditées, la plus récente et complète étant celle de Jeanne Mascolo De Filipis ayant passé plus d'un an dans les archives du musée pour pouvoir mettre à jour *Alexandra David Neel. Cent ans d'aventure*, publiée aux éditions Paulsen en 2018. Nous n'avons donc pas l'ambition ici de réaliser une biographie en tant que telle de l'écrivaine mais d'apporter les informations qui nous semblent les plus pertinentes, d'une part car elle nous semble une figure hors du commun dont la vie fut une véritable épopée depuis son enfance et d'autre part, et surtout, pour mieux la connaître et mieux comprendre par la suite l'analyse de sa correspondance-journal de voyage.

2.1. Enfance et adolescence (1868-1886) :

Louise, Eugénie, Alexandrine, Marie David, plus connue sous le nom d'Alexandra David Neel est née le 24 octobre 1868, à Saint-Mandé, aux portes de Paris. Elle a bénéficié d'une longévité exceptionnelle et a ainsi traversé un siècle (1868-1969), du second empire aux événements de Mai 68, marqué par des changements et mutations profondes en France mais aussi dans le monde.

Son père Louis Pierre David, est français né à Tours en 1815 dans une famille protestante. Fils d'instituteur et après de brillantes études, il enseigne à son tour. Très engagé sur le plan politique (il est républicain et socialiste), il est exclu de l'enseignement et devient journaliste au « Progrès de l'Indre et Loire ». Fervent opposant à Louis Napoléon Bonaparte, futur Napoléon III, Louis Pierre David est arrêté, emprisonné en décembre 1851 et expulsé de France en mars 1852. Réfugié en Belgique il y rencontra Alexandrine Borghmans, de 17 ans sa cadette, qu'il épousera en 1854.

D'après son acte de naissance¹, la mère d'Alexandra (Alexandrine) est née en 1832, de père inconnu. Sa mère Catherine (elle-même enfant abandonnée) se marie quelques années plus tard avec Ludolphe Panquin avec qui elle aura quatre autres enfants.

¹ Gilles Van Grasdorff (2011), dans sa biographie intitulée Alexandra David-Néel réalise toute une étude généalogique sur la famille d'Alexandra et présente les copies conformes des actes de naissance dans ses annexes des parents et de la grand-mère maternelle d'Alexandra David-Neel.

Chapitre 2. Sur les pas d'Alexandra David-Neel.

Alexandrine très attachée à son beau-père, grandit dans cette famille bourgeoise et catholique. Il n'existe donc aucune preuve formelle de l'« ascendance nordique (hollandaise, au-delà scandinave et plus loin encore... Sibérienne » (Désiré-Marchand, 1996 :19) qu'évoque souvent Alexandra David-Neel ainsi que la géographe Joëlle Désiré Marchand dans *Les Itinéraires d'Alexandra David Neel*.

En 1859, après l'amnistie des proscrits, le couple s'installe à Saint Mandé près de Paris. Alexandra, leur premier enfant, naît en 1868 au bout de 14 ans de mariage. Sa mère a 36 ans et son père 53 ans. Madame David souhaitait avoir un garçon et se désintéressera assez vite de sa fille. Alexandra gardera toute sa vie une image négative de sa mère. Elle disait d'elle que sa déception de ne pas avoir eu un garçon s'était transformée « en une rancœur et une méchanceté, contre l'enfant très innocente de sa déconvenue » (David-Neel, 2016 :51). Parlant de ses parents, Alexandra écrira : « Mes parents, deux statues qui sont restées plus de cinquante ans en face l'une de l'autre, aussi étrangères maintenant que le premier jour de leur rencontre, toujours fermées l'une à l'autre, sans aucun lien d'esprit et de cœur » (Ibid. :45). Sans doute l'exemple de ses parents la détourna de la vie familiale. Alexandra manifeste très jeune un esprit d'indépendance et un goût pour l'escapade. Dès l'âge de cinq ans, elle échappe à la vigilance de ses parents et part explorer le bois de Vincennes, qui jouxte Saint Mandé.

En janvier 1873, un petit frère naît, mais il ne vivra que six mois. Dès l'année suivante, sans doute en raison de ce deuil, Madame Neel souhaite retourner en Belgique près de sa famille. Alexandra et ses parents déménagent en 1875 et s'installent à Ixelles (au 105 rue Faider, quartier sud de Bruxelles). Alexandra y fêtera son septième anniversaire. Elle ne se plaît pas à Bruxelles, et regrette Paris. Elle se réfugie dans la lecture des livres de Jules Verne et déjà une vocation naît : « Ma résolution était prise... Comme eux et mieux encore si possible je voyagerai... » (David-Neel, 2003 :7), Dit-elle dans la préface de *l'Inde où j'ai vécu*.

Très rapidement Alexandra est envoyée en pension. Le premier internat, calviniste, est austère et fragilise la santé de la fillette. Aussi, ses parents l'inscrivent, dès l'âge de 10 ans, au pensionnat catholique du « Bois Fleuri » dont elle gardera un excellent

Chapitre 2. Sur les pas d'Alexandra David-Neel.

souvenir. Elle s'intéresse déjà aux livres philosophiques et religieux, et lit de manière approfondie la Bible. Dès l'âge de 13 ans, elle est attirée par la philosophie : « L'habitude de philosopher depuis que j'ai treize ans m'a créé un esprit très à part » (David-Neel, 2016 :246). Elle s'initie à la philosophie grecque et se sent proche des Stoïciens et en particulier d'Épictète.

L'été de ses 15 ans, elle rejoint ses parents qui sont en villégiature au bord de la mer du Nord. Alexandra en profite pour fuguer. Elle part à pied de la côte belge jusqu'en Hollande où elle embarque sur un bateau pour l'Angleterre. Elle revient peu après, à court d'argent. Elle recommence à 17 ans, Alexandra a bien préparé sa fugue cette fois, comme le raconte Jean Chalon dans *Le lumineux destin d'Alexandra David-Neel*, l'adolescente s'est : « Déguisée en dame : chapeau à voilette et alliance au doigt » (Chalon, 1985 : 33). Alexandra prend le train pour la Suisse et continue à pied jusqu'en Italie du nord. Une fois ses économies dépensées, elle télégraphie à sa mère pour qu'elle vienne la chercher.

À dix-huit ans, Alexandra quitte définitivement le pensionnat. Elle va être présentée à la cour de Belgique, devant le roi et la reine. Si Alexandra est ravissante ce jour-là, elle refuse cependant de danser avec des jeunes gens et sa mère la retrouve endormie au fond du parc du palais avec un chat sur les genoux.

2.2. Ses jeunes années d'adulte : engagement dans des sociétés secrètes et ses débuts de cantatrice (1886-1900).

Les David ont fait de mauvais placements financiers, la situation n'est pas dramatique mais ils doivent restreindre leur niveau de vie. Ils demandent à Alexandra de se former pour être indépendante financièrement. Alexandra pense un temps à devenir médecin mais sa mère s'y oppose : « Vous êtes folle, ma fille. Vous ne pensez pas ce que vous dites. Être médecin ? Déjà les hommes n'y comprennent rien, alors une femme ... » (Chalon, 1985 :33)

Finalement, Alexandra choisit de devenir chanteuse lyrique. Elle est douée pour la musique, possède une belle voix de soprano et joue du piano depuis son enfance. Elle

Chapitre 2. Sur les pas d'Alexandra David-Neel.

s'inscrit au conservatoire de musique de Bruxelles et obtient trois ans plus tard, un premier prix de chant théâtral français. Cependant la philosophie, la recherche spirituelle l'intéressent davantage. Elle a une grande soif de liberté et refuse les rôles assignés aux femmes : le mariage, la maternité, ou le couvent. Alexandra s'est détournée de la religion catholique trop dogmatique et toute puissante à l'époque. A 21 ans, elle se convertit au protestantisme et se rend régulièrement dans un temple à Bruxelles. Cependant, Alexandra traverse une profonde crise existentielle. Sur les conseils d'une amie du pensionnat, elle entre en relation avec la « Gnose Suprême » une secte occultiste. Il faut rappeler qu'en cette fin du 19^{ème} siècle, le spiritisme, l'occultisme sont très en vogue en Europe. Au début de l'année 1892, elle part pour Londres et loge au siège de la « Gnose Suprême ». Elle y découvre de nombreux ouvrages sur les religions orientales et y rencontre de nombreux personnages qu'elle décrira avec humour dans l'un de ses livres, *Le sortilège du mystère, faits étranges et gens bizarres rencontrés au long de mes routes d'Orient et d'Occident*²². Elle fait aussi connaissance d'une autre association : la société théosophique fondée en 1875 par Héléne Blavatsky et qui s'intéresse aux religions orientales. Alexandra adhère à cette société et entre en contact avec Annie Besant qui vient d'en reprendre la direction. Fin 1892, elle rentre en France avec son diplôme de la société théosophique, qui lui sera fort utile lorsqu'elle voyagera en Inde car cette association est très bien implantée dans ce pays.

De plus en plus passionnée par les religions orientales, Alexandra décide de se rendre à Paris pour y étudier le sanscrit à la Sorbonne et au Collège de France auprès d'éminents spécialistes dont Sylvain Lévi, avec qui elle correspondra pendant ses voyages en Asie. Elle s'initie aux philosophies de l'Inde et de la Chine, recopie des passages du « Dhammapada » (la doctrine bouddhiste). Alexandra considère le Bouddhisme comme une philosophie et non comme une religion. Elle passe de nombreuses heures dans la bibliothèque du musée Guimet à Paris (musée des arts orientaux inauguré en 1889) : « En ce temps-là, le musée Guimet était un temple...Des vocations y naissent...La mienne y est née » (David-Neel, 2003 : 7). Son intérêt pour le

²² David-Neel, Alexandra, *le sortilège du mystère, faits étranges et gens bizarres rencontrés au long de mes routes d'Orient et d'Occident*. Paris, Plon, 1972

Chapitre 2. Sur les pas d'Alexandra David-Neel.

bouddhisme est né lors de son séjour à Londres, mais c'est à Paris qu'elle devient bouddhiste.

En 1893, elle partage son temps entre Bruxelles et Paris. Elle fréquente les milieux féministes, socialistes, anarchistes. A Bruxelles, elle rencontre, grâce à des amis théosophes, Jean Hautstont, compositeur, pianiste et anarchiste. Il s'intéresse comme elle, à la Chine. Entre eux, l'entente est immédiate. Jean lui présente Elisée Reclus, un intellectuel humaniste qui va l'inspirer et l'encourager dans sa vocation d'écrivaine. Grand géographe, il préfacera l'un des premiers ouvrages d'Alexandra : *Pour la vie*³.

Le père d'Alexandra était Franc-maçon. À son tour en 1893, elle est initiée dans une loge rattachée au Droit Humain, première obédience mixte fondée par Maria Deraismes. De nombreux amis libres penseurs d'Alexandra sont aussi Francs-maçons comme Nelly Roussel, fervente féministe, ou encore Élisée Reclus.

Mais l'Inde la fait rêver et elle effectue son premier grand voyage en 1894 (Mascolo De Filipis, 2018 :40), à l'âge de 25 ans. Alexandra parcourt l'Inde du sud au nord. Madurai, Bénarès (Vârânasî) où elle rencontrera « Bashkarânanda, un vieil ascète qui vit nu au milieu d'un jardin de roses ...il possédait une compréhension pénétrante de la pensée de l'Inde et c'est à lui que je dois d'y avoir tout d'abord été initiée dans ma vingt-cinquième année » (David-Neel, 2003 : 322) écrira-t-elle dans *l'Inde où j'ai vécu*. Alexandra gardera un souvenir impérissable de cette rencontre.

À son retour Mademoiselle David publie des articles, mais cela ne suffit pas à la faire vivre. Elle profite donc de ses dons musicaux. Elle obtient en 1895 un contrat de première chanteuse en Indochine, à l'opéra de Hanoï et de Haiphong. Jean Hautstont l'accompagne en tant que musicien de la troupe. Alexandra connaîtra un certain succès dans la Traviata, Thaïs ou encore Carmen.

De retour à Paris (1896) elle tente, sans succès, d'être engagée à l'Opéra-Comique. Elle partage sa vie avec Jean Hautstont. Entre 1897 et 1900, ils vivent en union libre, au 3 rue Nicolo à Paris. En 1899, Alexandra part, seule, en tournée à Athènes et en

³ David-Neel, Alexandra, *Pour la vie*, Bruxelles, Belgique, Bibliothèque des Temps Nouveaux, 1900.

Chapitre 2. Sur les pas d'Alexandra David-Neel.

1900, elle est engagée par l'Opéra de Tunis. Celui-ci sera son dernier contrat de chanteuse lyrique.

2.3. Rencontre de Philippe Neel à Tunis et début d'un mariage épistolaire (1900-1911) :

En 1900, Tunis est une ville cosmopolite de 200000 habitants et sous protectorat français depuis 1881. Les autorités françaises y mènent une politique de grands travaux avec en particulier l'extension du réseau ferroviaire. Peu après son arrivée à Tunis, Alexandra rencontre Philippe Neel, ingénieur en chef des chemins de fer français. Il a 39 ans en 1900. Originaire du sud de la France (Alès dans le Gard), son père était pasteur et sa mère Fanny, fille de pasteur. Les deux époux ont eu dix enfants dont Philippe qui a fait de brillantes études.

Philippe est attiré par cette cantatrice, si cultivée et qui s'intéresse à des sujets originaux. C'est aussi un grand séducteur, mais Alexandra ne le sait pas encore. Elle tombe sur le charme de cet homme distingué, à l'allure aristocratique. Alexandra devient sa maîtresse et s'installe à la Goulette, petit port à côté de Tunis. Elle se plaît dans cette ville de lumière. Elle abandonne le chant et devient directrice artistique du casino de Tunis (1902).

Alexandra consacre de plus en plus de temps à l'écriture. Elle travaille sur un roman : *Le grand Art*⁴ et sur de nombreux articles orientalistes : « Un mot sur le bouddhisme » (1901) publié dans la revue de sociologie et d'ethnographie ; « Les mantras aux Indes » (1901) ainsi que « De l'entraînement physique dans les sectes yoguistes » (1904), parus dans les Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris ; « De l'origine physique des mythes et de leur influence sur les institutions sociales » publié dans L'Idée Libre ; Puis « les congrégations en Chine » (1903) ; « Le pouvoir religieux au Thibet : ses origines » (1904) ; « Le clergé tibétain et ses doctrines » (1904) ; « Religions et superstitions coréennes » ; « Notes historiques sur la Corée », (1904) publiés

⁴ Roman inédit publié en 2018 à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de l'orientaliste par la Maison Alexandra David-Neel de Digne-les-Bains en 2018.
David-Neel, Alexandra, *Le Grand Art*, éditions Le Tripode, 2018, notes et postface de Samuel Thévoz.

Chapitre 2. Sur les pas d'Alexandra David-Neel.

au Mercure de France, et finalement « Les moines soldats de l'armée coréenne » dans L'Européen.

Alexandra voyage aussi à travers l'Afrique du Nord et part en Espagne où elle se lie d'amitié avec l'anarchiste catalan Francisco Ferrer. Elle se déplace aussi à Paris, où elle donne des conférences, fréquente les Francs-Maçons et « Les Rose-Croix ».

En 1904, après maintes hésitations, elle se marie avec Philippe, mariage qu'elle va regretter presque aussitôt. En effet le mariage est totalement en contradiction avec ses idées. Elle va éprouver très rapidement une sensation de profond malaise qui va l'amener jusqu'à la dépression. Une semaine après le mariage, Alexandra commence d'incessantes pérégrinations à travers l'Europe, Paris, Bruxelles, Londres, Rome... Ainsi débute une correspondance entre les deux époux qui durera près de 37 ans, qui cessera à la mort de Philippe en 1941.

En 1904, Alexandra se rend au chevet de son père malade qui décède le 20 décembre. En juillet 1905 c'est aux obsèques de son grand ami Elisée Reclus qu'elle assiste. Elle y rencontre sa mère, mais l'hostilité entre les deux femmes est encore présente : « Tout en moi lui déplait... comme tout lui déplaisait en mon père. Je lui ressemble tant !... » (David-Neel, 2016 : 51).

Elle termine son roman *Le grand Art*, sur la vie des artistes lyriques. Les éditeurs refusent de le publier. Elle n'insiste pas car son roman est un peu autobiographique et Alexandra est une femme mariée qui veut être prise au sérieux comme Orientaliste et ne souhaite pas faire ressortir son ancienne carrière de chanteuse lyrique.

Elle publie à Londres un premier essai sur *Le philosophe Meh-Thi et l'idée de solidarité*⁵, ce philosophe chinois vécut au V^{ème} siècle avant notre ère peu après Confucius. En 1908 elle se rend en Italie au congrès des femmes italiennes où elle donne une conférence sur la place de la femme dans la société en expliquant que la maternité est le problème majeur auquel se heurtent les femmes : « Il y a autre chose dans la maternité que les neuf mois de gestation. L'enfant né et sevré, il reste... à le faire vivre pendant dix ans, quinze ans et parfois davantage... » (David-Neel, 2013 : 195).

⁵ David Neel, Alexandra, *Le Philosophe Meh-ti (ou Mo-tse) et l'Idée de solidarité*, Londres, Luzac et Cie, 1907; rééd. sous le titre *Socialisme chinois, Meh-Ti et l'idée de solidarité*, Paris, Giard et Brière ; rééd. dans *En Chine*, Paris, Plon, 1970.

Chapitre 2. Sur les pas d'Alexandra David-Neel.

Mais en 1910, elle donne la priorité à ses travaux d'orientaliste. Elle finit son livre *le Bouddhisme du bouddha*⁶, publié en 1911. Elle prépare son grand voyage et donne de nombreuses conférences, rencontre diverses personnalités qui sont autant d'atouts pour ses futurs voyages en Orient. Enfin en août 1911, elle embarque à Tunis et quitte Philippe pour son grand voyage prévu pour 18 mois.

2.4. L'épopée Tibétaine (1911-1925) :

Alexandra aura bientôt 43 ans. Pourtant sa vraie vie ne fait que commencer. Ce voyage ne durera pas 18 mois, mais 14 ans. Dès lors les deux époux ne vivront plus jamais ensemble. Elle débarque sur l'île de Ceylan (Sri Lanka) le 30 août 1911. Elle visite l'île, prend des cours de pâli (langue sacrée du bouddhisme du sud), puis arrive en Inde. Elle remonte vers Madura (Madurai), puis Pondichéry, enclave française en Inde. Elle y rencontre un indien chaudement recommandé par ses amis anglais, les Richard. Il s'agit d'Aurobindo Ghose, ancien chef politique au Bengale. Emprisonné pendant un an, il s'est réfugié à Pondichéry et s'est découvert une vocation spirituelle. Alexandra est impressionnée par ce personnage : « J'ai passé deux heures très belles à remuer les antiques idées philosophiques de l'Inde avec un interlocuteur d'une rare intelligence » (David-Neel, 2016 : 94). Ce philosophe deviendra Sri Aurobindo. Considéré comme un grand sage en Inde, plusieurs de ses ouvrages seront édités en France et dans le monde.

Alexandra se rend ensuite à Adyar près de Madras où se trouve le siège de la Société Théosophique. Elle approfondit ses connaissances sur la philosophie hindouiste (le Vedanta). Elle rencontre des érudits qui lui proposent de devenir un sannyâsin (moine errant qui a renoncé à tout dans ce monde), ce qu'elle refuse. Alexandra admire la pensée indienne mais juge sévèrement les védantistes⁷. « Quant à la mentalité des védantistes, elle est simplement déplorable, antihumaine, antisociale et ce n'est pas étonnant qu'ils

⁶ David-Neel, Alexandra, *Le Modernisme bouddhiste et le bouddhisme du Bouddha*, Paris, Alcan, 1911 ; rééd. sous le titre *Le Bouddhisme du Bouddha*, Paris, Éditions du Rocher, 1977.

⁷ Le Veda est une connaissance transmise oralement de brahmane en brahmane (les brahmanes sont la première grande caste en Inde : la caste sacerdotale) passée à l'écrit vers 1500 avant notre ère. Le Vedanta est l'accomplissement du Veda, doctrine prêchée par le maître Adi Shankara qui considère que nous et l'être supérieur ne sommes qu'un. À l'époque où Alexandra David-Neel parcourt l'Asie, beaucoup de branches de l'hindouisme se sont développées et chacune prêche ses idées à sa façon.

Chapitre 2. Sur les pas d'Alexandra David-Neel.

aient conduit l'Inde à l'état misérable où elle se trouve » (Ibid. :105), écrit-elle dans sa lettre du 30 décembre 1911.

Alexandra apprend la venue du souverain du Tibet dans l'Himalaya au Sikkim (petit État situé entre le Népal et le Bhoutan, rattaché actuellement à l'Inde). Elle prend le train pour Calcutta en janvier 1912, et entame des démarches pour continuer son voyage. Le 26 mars, elle part pour Darjeeling à 2000 mètres d'altitude, lieu de villégiature où les anglais viennent passer l'été, loin des chaleurs de Calcutta. Quelques jours plus tard, elle quitte Darjeeling pour le Sikkim. « Je suis partie ce matin, avec mes gens. Juchée sur mon coursier dans le matin rose un peu lumineux, j'ai songé à Don Quichotte partant chercher l'aventure... » (Ibid. :141).

Elle fait la connaissance du fils du maharadjah du Sikkim : Kumar. Il est à la fois le prince héritier du Sikkim et le chef religieux sous le nom de Sidkéong Tulkou. Dès leur première rencontre, ils se lient d'amitié. Kumar a été élevé en Angleterre et il a des idées proches d'Alexandra. Le 13^{ème} Dalaï-lama (souverain du Tibet en 1912) a accepté de recevoir Alexandra le 15 juillet 1912, à Kalimpong. L'audience dure quarante-cinq minutes. Le Dalaï-lama lui pose de nombreuses questions sur le Bouddhisme en Occident. Il pense que le sens des textes sacrés, qui ont été traduits, échappe aux Occidentaux. Habilement Alexandra répond : « C'est précisément parce que je me doute que certaines doctrines du Tibet, ont été mal comprises, que je m'adresse à vous pour être éclairée » (David-Neel, 2003 :5). À sa sortie, Alexandra pense déjà aux articles qu'elle va envoyer en France. Elle est la première occidentale à être reçue par le Dalaï-lama.

En compagnie de Kumar, elle continue sa découverte du Sikkim et y passe de merveilleux moments : « Je dois bénir les déités propices et te bénir avec elles, mon cher Nouchy, pour toutes les heures de joie que de tels souvenirs mettront dans mes vieux jours... » (David-Neel, 2016 :149)

C'est en mai 1912, qu'elle demande à Philippe de conserver l'ensemble de ses lettres qui lui serviront de journal de voyage. À Latchen, à 2727 mètres d'altitude, Alexandra fait la connaissance du chef des Lamas, le « Gomchen ». Il impressionne particulièrement Alexandra. Elle le décrit comme une sorte de géant avec une natte qui lui arrive aux talons et avec une lumière spéciale au fond des yeux. Le « Gomchen » de Latchen deviendra un peu plus tard son Maître spirituel (gourou) qui lui enseignera les

Chapitre 2. Sur les pas d'Alexandra David-Neel.

secrets du Tantrisme tibétain. Avec le « Gomchen » et Sidkéong qui est aussi le chef spirituel du Sikkim, ils envisagent tous les trois de réformer le bouddhisme local. « Sidkéong souhaite amener ses sujets à renoncer à leurs superstitions pour pratiquer le bouddhisme orthodoxe » (David-Neel, 2003 : 53).

Alexandra fait une excursion dans l'Himalaya. Elle est aux portes du Tibet. Malheureusement, elle ne peut aller plus loin, mais reste envoûtée par ces paysages malgré le froid, le vent, le soleil qui lui a brûlé le visage : « Pour l'instant je reste ensorcelée, j'ai été au bord d'un mystère... Oh ! La dernière chaîne de l'Himalaya... Ici, tous les européens subissent l'étrange fascination. On dit « le Tibet » à voix basse, religieusement avec un peu de crainte. » (David-Neel, 2016 : 180). Elle séjourne six mois enchanteurs au Sikkim. Elle repart à Calcutta en octobre 1912 pour préparer son futur voyage au Népal. Elle a obtenu une autorisation. A l'époque, peu d'occidentaux ont pu visiter le Népal. Elle en profite pour découvrir les lieux importants où vécut Siddhârta Gautama, le bouddha historique. La première étape se situe à Bodh-Gayâ où le bouddha trouva l'illumination sous un arbre « le Bodhtree » puis ce sera Lumbini, le lieu de naissance du Bouddha et Kushinagar, lieu de son décès. Cependant, Alexandra ne parvient pas à visiter librement le Népal. Les occidentaux sont très surveillés. Elle ne rapportera les détails de son voyage qu'en 1949 dans *Au cœur des Himalayas, le Népal*.

En février 1913, Alexandra séjourne à Bénarès. Elle se plaît dans cette ville où elle est considérée comme une autorité religieuse. Elle étudie le sanscrit, visite des temples, souvent déguisée en hindoue, donne des conférences sur le Bouddhisme, rencontre des érudits, des sannyâsins⁸, des sâdhus⁹, des jaïns¹⁰... Dix-huit mois se sont écoulés depuis son départ. Alexandra ne souhaite pas rentrer en France : « J'ai une peur affreuse du retour »¹¹.

⁸ Religieux errant, qui dédie sa vie à la croissance spirituelle. Retiré du monde, il vit dans la pauvreté et la méditation.

⁹ En Inde, ascète qui a renoncé à la société pour se libérer de l'illusion (nommée mâyâ). Ils ont renoncé à leur famille, n'ont pas de demeure et vivent des dons et de la charité.

¹⁰ Adepte du jaïnisme qui a pour même but que dans la religion bouddhiste ou hindouiste l'atteinte de l'illumination. Ils doivent émettre les cinq vœux majeurs : de non-violence, de sincérité, d'honnêteté, de non-possessivité et de chasteté. Pour atteindre l'illumination, une étape d'errance dans leur vie sera également nécessaire.

¹¹ Carnet inédit de 1913. Archives MADN Digne-les-Bains.

Chapitre 2. Sur les pas d'Alexandra David-Neel.

Elle explique à Philippe que ses recherches sont loin d'être terminées. Philippe lui intime de rentrer, mais elle refuse. A l'automne 1913, pensant pouvoir aller au Bhoutan, Alexandra repasse par le Sikkim et est reçue en grande pompe par Sidkeong. Mais Alexandra s'y trouve bloquée n'ayant pas les autorisations nécessaires pour visiter le Bhoutan. Elle va y rester jusqu'en septembre 1916. Elle visite les monastères bouddhiques du Sikkim en compagnie de Sidkeong. Ce dernier est rappelé car son père est mourant. En 1914, Alexandra assiste aux funérailles du souverain. Et Sidkeong devient le nouveau Maharajah. Alexandra s'installe au monastère de Phodang où elle prêche la doctrine bouddhique. Elle a le projet de vivre une expérience d'ermite, et d'être initiée aux mystères du Tantrisme tibétain.

En mai 1914, invitée par le « Gomchen » de Lachen, ce projet va pouvoir se réaliser. Alexandra a demandé au « Gomchen » d'être son disciple et il a accepté. Toujours en mai 1914, Alexandra prend à son service Aphur Yongden qui aura bientôt 15 ans. Il vient d'un monastère où il a étudié. Ce jeune, originaire du Sikkim, souhaitait s'instruire et voyager. Il va rapidement se rendre indispensable auprès d'Alexandra qui l'adoptera officiellement en 1929.

D'octobre 1914 à l'été 1916, elle va suivre les enseignements du « Gomchen » de Lachen, d'abord dans une cabane isolée puis dans une caverne aménagée à 4000 mètres d'altitude. Elle s'entraîne aux méthodes des Yogis tibétains. En décembre 1914, elle apprend le décès de Sidkeong. Alexandra pense que cette mort subite n'est pas naturelle. Elle ne peut se rendre aux obsèques car elle est bloquée par les neiges.

Philippe lui envoie une lettre datée du 3 août 1914 lui annonçant la guerre contre l'Allemagne. Dans ces circonstances, il n'est plus question de rentrer en France. Pendant près de deux ans, Alexandra va vivre en anachorète et suivre les enseignements du « Gomchen ». Ce dernier lui attribue le nom de « Yishé tö-mé » (Lampe de Sagesse) et le jeune Yongden reçoit le nom de « Nindji Gyatso » (Océan de Compassion).

L'été 1916, Alexandra fait une excursion au Tibet jusqu'à Shigatze où elle rencontre le Panchen-Lama, deuxième personnage important après le Dalai-Lama, au monastère de Tashilumpo. C'est un immense et somptueux monastère décoré d'or, d'argent, de turquoises, et de jade. A son départ, elle reçoit une « robe de lama gradué,

Chapitre 2. Sur les pas d'Alexandra David-Neel.

sorte de diplôme de docteur *honoris causa* de l'université monastique de Tashilumpo » (Brosse, 1991 : 177).

Mais dès son retour, elle reçoit des autorités britanniques un ordre d'expulsion du Sikkim pour avoir osé entrer au Tibet sans autorisation. Alexandra quitte à regret sa caverne dans l'Himalaya et part accompagnée de Yongden. Ils vont effectuer un long périple à travers l'Asie, la Birmanie, Singapour puis le Japon en février 1917. Alexandra pense s'installer au Japon mais ne reste que six mois, déçue par ce pays car rien ne peut égaler les splendeurs des paysages himalayens.

En août 1917, la voyageuse, toujours accompagnée par le fidèle Yongden, alors âgé de 18 ans, repart pour la Corée, qui est devenue une colonie japonaise depuis 1910.

En octobre 1917, elle arrive à Pékin avec l'intention de poursuivre son voyage et ses études sur le lamaïsme. A Pékin en 1918, elle apprend tardivement le décès de sa mère, survenu un an auparavant. Les courriers, les mandats sont rares, en raison de la guerre en Europe. Un lama important qui doit se rendre dans la région de Kum-Bum, lui propose de faire partie du voyage. Le monastère de Kum-Bum est un très grand monastère, sur les hauts plateaux tibétains administrés par la Chine, et qu'elle rêvait de visiter.

Cependant, il lui faudra six mois pour faire les 2500 km qui séparent Pékin de Kum-Bum, en raison des troubles qui règnent en Chine à cette époque. Avec ses lettres d'introduction et son titre de lama, Alexandra peut s'installer au monastère. Elle y loue un appartement bon marché. Ce monastère, de plus de 3000 lamas, possède une magnifique bibliothèque : « Pour qui aime les livres, Kum-Bum est un paradis » (David-Neel, 2016 : 579). Elle va y passer près de trois ans. Alexandra y mène une vie studieuse, traduisant avec l'aide de Yongden, des textes sacrés dont le résumé du « Prâjnâparamita », quintessence de la doctrine bouddhiste et composé de cent mille vers. Cette traduction fera l'objet d'une publication en 1958 sous le titre *La connaissance transcendante*¹².

¹² David Neel, Alexandra, *La Connaissance transcendante d'après le texte et les commentaires tibétains*, Paris, Adyar, 1958. rééd. *Avadhuta Gîtâ de Dattatraya. Poème mystique Védânta advaita*, Paris, Adyar, rééd. Avec *Astavakra Gîtâ*, Paris, Éditions du Rocher.

Chapitre 2. Sur les pas d'Alexandra David-Neel.

Alexandra rencontre des difficultés financières. Ceci explique, en partie, la longueur de son séjour à Kum-Bum. Mais grâce à l'héritage de sa mère, dont Philippe s'est occupé, elle peut enfin envisager la suite de son voyage.

En février 1921, Alexandra quitte Kum-Bum pour Lhasa, la cité interdite. Il lui faudra effectuer plusieurs tentatives avant d'y parvenir... trois ans plus-tard, en février 1924. Sa première tentative, pleine d'aventures pittoresques, elle la racontera dans un livre : *Au pays des brigands gentilshommes*, publié en 1933 chez Plon (Paris). Durant cette tentative, elle se retrouve bloquée à Jakyendo (Yushu en chinois) à 800 km de Lhasa. Pendant ce séjour forcé, Alexandra fait la connaissance d'un barde qui lui conte les aventures extraordinaires du héros tibétain : Guésar de Ling, histoire qu'elle va retranscrire et publier en 1931. Mais Alexandra souhaite toujours se rendre à Lhasa. Pour ne pas être soupçonnée de vouloir se rendre au Tibet interdit, elle repart en sens inverse et amorce un long détour. La situation est compliquée en Chine : conflits armés, brigandage... Elle écrit à Philippe : « Tu n'as pas idée des conditions de vie à l'intérieur de la Chine ... C'est la confusion, un chaos... des brigands partout, des autorités qui ne valent pas mieux... Ah ! Je t'assure que, pour qui aime l'aventure, il y en a dans toute cette partie de l'Orient. » (Ibid. :709).

Enfin, en septembre 1923, du Yunnan, elle écrit à Philippe « je tente une nouvelle et dernière aventure » (Ibid. :731). Philippe ne recevra plus de lettres pendant de longs mois.

Fin octobre 1923, Alexandra et Yongden quittent la mission catholique de Tzedjrong au Yunnan sous le prétexte de partir quelques jours pour herboriser. Ils ont un plan, ils vont partir pour Lhasa qui se trouve à 2000 km, à pied, déguisés en pèlerins, lui en lama voyageant avec sa mère, une vieille tibétaine n'ayant plus toute sa raison. Ils portent chacun un sac à dos comme seul bagage : un peu de nourriture, quelques médicaments, deux revolvers, un peu d'argent caché dans la ceinture d'Alexandra, quelques ustensiles de cuisine, une montre... Alexandra s'est noircie le visage et les mains, et s'est fabriquée une natte en crin de Yack. Ils voyagent de nuit surtout au début de cette longue randonnée, pour ne pas se faire repérer. Le jour ils se cachent pour dormir. Plus loin ayant moins peur de se faire remarquer, ils marchent de jour, dorment chez

Chapitre 2. Sur les pas d'Alexandra David-Neel.

l'habitant quand ils le peuvent. Yongden officie comme lama, ce qui lui permet de recevoir des dons (essentiellement de la nourriture).

Mais en chemin, ils vont se retrouver six jours bloqués par les neiges, dans une caverne en terre, Yongden s'étant foulé la cheville. Ainsi à Noël, ils n'ont plus rien à manger, et ils font chauffer de l'eau avec des rognures de cuir non tanné, ce bouillon sera leur repas de Noël. Il en a fallu de peu que ce soit leur dernier Noël. Yongden, allant mieux, ils repartent, et se retrouvent dans la région de Poyul, très isolée, mais infestée de brigands. Néanmoins, le climat devient plus clément et les chemins sont accessibles.

Le 24 février 1924, ils atteignent enfin Lhassa, soit exactement quatre mois après leur départ. Ils sont heureux mais en très mauvaise santé. Ils vont rester deux mois à Lhassa, étant trop faibles pour repartir. En avril 1924, ils quittent Lhassa en direction du Sikkim et de l'Inde. Le 5 mai 1924, Alexandra se présente aux autorités anglaises à Gyantzé, tout au sud du Tibet, pas très loin du Sikkim. Elle se rend auprès du représentant anglais Sir Mc Donald, à qui elle raconte ses incroyables aventures. Démunie de tout, Alexandra est accueillie par la famille Mc Donald¹³ qui lui offre l'hospitalité, lui donne des vêtements, et lui prête de l'argent. Elle reprend contact avec le monde occidental, raconte ses exploits, fait part à Philippe de son besoin urgent d'argent.

Elle se dirige alors vers Pédong, ville frontière entre le Sikkim et l'Inde. Alexandra a commencé à écrire son récit de voyage. Des journaux du monde entier lui demandent de raconter ses exploits. Le professeur Sylvain Lévi, le grand orientaliste, lui demande l'inventaire des livres tibétains amassés au cours de ses voyages et lui propose qu'elle vienne à l'université de la Sorbonne pour une série de conférences. Des éditeurs prennent contact avec elle ainsi que la société géographique de Washington. Elle reçoit une subvention de la France mais toujours rien de Philippe. Pourtant, il lui faut une somme d'argent considérable pour revenir en France, avec tous les bagages (livres, objets), laissés un peu partout en Asie (en Chine, au Japon, en Inde). Elle annonce à Philippe son intention de revenir en France, avec Yongden qu'elle compte adopter, ce qui n'a pas l'air de plaire à Philippe.

¹³ Alexandra lui demandera de lui rédiger un certificat comme quoi elle a séjourné à Lhassa. Voir annexe n°8.

Chapitre 2. Sur les pas d'Alexandra David-Neel.

2.5. Le retour en France :

Enfin, elle parvient à rentrer en France en mai 1925. Elle est presque devenue une héroïne nationale : interviews, réceptions, conférences au collège de France où elle est reçue par le grand professeur d'Arsonval. Elle donne aussi des conférences à la Sorbonne, à la Société géographique de Paris, au musée Guimet où elle rencontre un franc succès. Cette gloire va lui permettre de vivre enfin de sa plume.

En 1926, Alexandra commence l'année par une tournée de conférences à travers la France. En février 1926, elle retrouve enfin son mari. Les retrouvailles sont de courte durée, d'autant qu'Alexandra veut adopter Yongden et qu'il lui faut l'accord de son mari. Philippe ne semble pas prêt à l'accorder. Chacun repart de son côté. Cependant Alexandra continue son rôle d'épouse par correspondance.

Elle cherche à s'installer dans le sud de la France, et ainsi pouvoir rédiger les livres qu'elle a en tête. En 1927, paraît *Le voyage d'une parisienne à Lhasa*¹⁴ à New York, Londres, et Paris qui obtient un franc succès. En 1928, elle achète une petite propriété à Digne-les-Bains dans les Alpes de Haute Provence. La maison¹⁵ est un peu à l'écart de la ville, mais le terrain qui l'entoure est vaste et se trouve face aux montagnes. Alexandra donne à cette maison le nom de « Samten Dzong », qui signifie, forteresse de la méditation mais qu'elle nomme (dans son testament¹⁶) « Résidence de la réflexion ». Elle y aménage un oratoire tibétain avec une statue de Bouddha.

Plusieurs livres se succèdent au cours des années suivantes qu'elle publie aux éditions Plon :

- 1929, *Mystiques et magiciens du Tibet*, récit de voyages portant sur les rencontres et expériences vécues avec des lamas, des mystiques, des magiciens.

¹⁴ David Neel, Alexandra, *Voyage d'une Parisienne à Lhasa, à pied et en mendiant de la Chine à l'Inde à travers le Tibet*, Paris, Plon, 1927. Traductions, rééd.

¹⁵ Cette maison est devenue un musée, actuellement Maison d'Alexandra David-Neel, Samten Dzong que nous avons évoqué antérieurement.

¹⁶ Archives MADN, Digne-les-Bains.

Chapitre 2. Sur les pas d'Alexandra David-Neel.

- 1929 *Le lama aux cinq sages*, roman initiatique qu'elle a écrit en collaboration avec Yongden.

- 1930 *Initiations lamaïques* ; ce livre présente les initiations tibétaines, leurs rites, leurs pratiques pour atteindre un haut degré de spiritualité.

-1931 *La Vie surhumaine de Guésar de Ling le héros tibétain, racontée par les bardes de son pays*, avec la collaboration du lama Yongden.

- 1933 *Au pays des brigands gentilshommes*, le troisième récit de voyages d'Alexandra où elle évoque sa première tentative pour atteindre Lhassa.

En 1929, Yongden est légalement adopté, Philippe ayant finalement donné son autorisation.

Dès le début des années 30, l'exploratrice songe à repartir cette fois vers la Russie près du lac Baïkal étudier les femmes sibériennes, et en particulier les croyances bouriates¹⁷ qui font partie du monde bouddhiste. Alexandra multiplie les démarches et ne comprend pas pourquoi elle n'arrive pas à obtenir les autorisations de l'actuelle Union Soviétique. En attendant, elle donne de nombreuses conférences en Europe, Suisse, Pays Bas, l'Italie où elle rencontre Mussolini et enfin l'Europe centrale : Vienne, Budapest, Prague.

En 1936, Philippe vient lui rendre visite à Digne, puis repart pour Bône, en Algérie, le 11 novembre 1936. C'est la dernière fois qu'Alexandra verra son mari.

2.6. Le dernier grand voyage : Neuf ans en Chine (de 1937 à 1946).

N'ayant toujours pas obtenu d'autorisation, pour visiter la Sibérie, Alexandra change ses plans pour son futur voyage. Elle souhaite conserver sa place de spécialiste en tant qu'orientaliste. Aussi, elle a décidé de se rendre en Chine pour élargir ses connaissances sur l'ancien taoïsme. Elle a 69 ans. Ce dernier grand voyage se révélera très décevant, car elle va se retrouver bloquée en Chine en pleine guerre Sino-Japonaise. Mais il sera tout de même une source d'inspiration pour plusieurs œuvres à son retour en

¹⁷ Bouriate : Ethnie très ancienne qui peuplait la Sibérie et pratiquant des cultes à la fois chamanistes et bouddhistes.

Chapitre 2. Sur les pas d'Alexandra David-Neel.

France en 1946. Cette fois, c'est en train qu'elle va se rendre en Chine. Alexandra part le 9 janvier 1937 de la gare de Bruxelles. Avec Yongden, ils vont parcourir 10000 km en chemin de fer pour se rendre à Pékin. Ils font halte à Berlin, Varsovie, puis Moscou. Dès la frontière russe Alexandra fait connaissance avec le régime soviétique. A Moscou, les visites ne peuvent s'effectuer librement. Dans le train, tout est étroitement surveillé, jusqu'aux fruits emportés par les voyageurs pour vérifier qu'ils ne contiennent pas d'explosifs. Après avoir traversé toute la Russie, ils arrivent en Mandchourie qui est à présent sous domination japonaise.

Enfin le 26 janvier 1937, les deux voyageurs arrivent à Pékin. La ville s'est modernisée depuis le dernier passage d'Alexandra en 1917. Le général Tchang Kai Chek, le nouveau maître du pays, a lancé de grandes réformes pour développer l'économie, les infrastructures, les écoles...Mais les populations rurales sont totalement oubliées et subissent famines et pillages. Les communistes prennent appui sur ces populations pour lutter contre le pouvoir en place. Cependant en 1937, face à la menace japonaise, les forces politiques opposées s'unissent devant l'ennemi extérieur.

Alexandra s'installe dans une petite maison où elle travaille à ses recherches. Au printemps, elle part passer l'été dans les montagnes sacrées de Woutai Shan, à 700 km de Pékin où l'on vénère un grand bodhisattva¹⁸. Elle laisse la plupart de ses bagages et son argent à Pékin. Les moyens de transports ont bien changé, on ne voyage plus à dos de mule ou de yack mais en train ou en voiture avec chauffeur. Tout cela est bien plus cher. De nombreux monastères bouddhistes ou lamaïstes se trouvent dans ces montagnes (en 1937, on en dénombre environ trois cents). Elle loge avec Yongden dans un de ces monastères.

Elle termine un roman *Magie d'amour et magie noire*, qui paraîtra en France en 1938. On y découvre le monde de la sorcellerie et de la magie noire. Il s'agit d'un véritable thriller, à la limite de l'horreur, à partir de faits qu'on lui a racontés.

¹⁸ Celui qui a choisi de suivre les pas de Bouddha afin d'atteindre l'éveil. Il y aurait 52 degrés à franchir avant de l'atteindre. Très peu de bodhisattva y parviennent.

Chapitre 2. Sur les pas d'Alexandra David-Neel.

Toutefois, les nouvelles sont mauvaises. Pékin a été bombardée par les japonais. Les communications sont interrompues, et l'argent vient à manquer. Les bombardements menacent d'arriver à Woutai Shan. Alexandra décide de partir vers le sud. Commence alors une course éperdue. Tout débute par la charrette, qui doit l'amener à la gare, et qui se renverse en chemin, blessant Alexandra. Arrivée en gare, la cohue et la confusion règnent car la population fuit les bombardements. Elle parvient à monter dans un train bondé, se blesse à nouveau, et perd ses bagages. Alexandra séjourne trois mois à Hankéou, mais les japonais continuent d'avancer. Alexandra fuit par bateau sur le fleuve Yangtzé jusqu'à Chung King, repart vers Chengtu (capitale du Sseu-Tch'ouan) et parvient à Tatsienlou (Kang Ding) près du Tibet en juillet 1938 où elle va trouver refuge. Mais ses épreuves ne sont pas terminées, car elle va y rester bloquée pendant cinq ans.

Elle en profite pour terminer son nouveau livre *Sous des nuées d'orage* et l'expédie en 1939. Il s'agit du récit de voyages depuis son départ de Bruxelles (en janvier 1937) jusqu'à sa fuite éperdue vers les confins de la Chine, aux portes du Tibet en août 1938. Ce livre sera suivi de *À l'ouest barbare de la vaste Chine*, étude approfondie du Tibet et de la Chine d'un point de vue historique, sociologique et religieux. Il ne sera publié qu'en 1947 car un évènement très important est survenu entre-temps : la seconde guerre mondiale.

En février 1941, Alexandra reçoit un télégramme, lui apprenant la mort de Philippe. Marie-Madeleine Peyronnet raconte dans l'épilogue du *Journal de voyage* comment à la lecture de ce télégramme, Alexandra avait prononcé cette simple phrase : « J'ai perdu le meilleur des maris et mon seul ami »¹⁹. Ainsi s'achève la longue correspondance entre les deux époux qui a duré 37 années.

Alexandra vit des années difficiles. Bloquée en Chine, elle devient acariâtre et les relations avec son fils sont très conflictuelles. La santé d'Alexandra se dégrade.

En 1944, elle apprend avec bonheur le débarquement des alliés en Normandie. Et en janvier 1945, elle reçoit une forte somme d'argent, la pension de réversion de son mari avec les arriérés de 1941 à 1944. Elle prend l'avion avec Yongden pour la première fois

¹⁹ David-Neel, Alexandra, *Correspondance avec son mari. Édition intégrale. 1904-1941*, 2016, p. 923.

Chapitre 2. Sur les pas d'Alexandra David-Neel.

en juillet 1945 vers Kuming puis Calcutta en septembre 1945. Elle est heureuse de se retrouver en Inde. Elle pense s'y installer. Mais les troubles politiques, l'atmosphère xénophobe qui y règne, l'en dissuadent. L'Inde lutte pour son indépendance, et l'obtiendra le 3 juillet 1947, soit un an après le départ de la voyageuse.

Le 30 juin 1946, Alexandra quitte l'Inde avec tristesse. Elle écrira plus tard dans son carnet de voyage : « Au revoir Inde...Inde de ma jeunesse... Inde où tant de ma vie s'est écoulée. Au revoir Inde... ou n'est-ce pas un adieu ?... je suis partie, est ce vrai ? Asie.. Inde, comment ai-je pu vous quitter ? »²⁰

2.7. Une retraite studieuse (1946-1969) :

Le 1^{er} juillet 1946, Alexandra atterrit à Paris. Elle a été rapatriée aux frais de l'état français. Agée de 77 ans, elle ne retournera plus en Asie. L'exploratrice donne quelques interviews, puis regagne sa maison de Digne-les-Bains. Suite à toutes les privations, ces neuf dernières années, sa santé est chancelante. Cependant, la voyageuse ne compte pas prendre sa retraite. Elle se remet à écrire et publie huit livres en dix ans.

- 1947, *À l'ouest barbare de la vaste Chine* ; Paris, Plon. Œuvre écrite lors de son dernier séjour en Chine.

- 1949, *Au cœur des Himalayas. Le Népal*. Bruxelles, Dessart, récit de son voyage au Népal effectué en 1912.

- 1951 (a) *L'Inde. Hier, aujourd'hui, demain*. Paris, Plon. Récit de ses voyages en Inde, de 1891 à 1946, ses rencontres avec des personnalités religieuses, des sages, dont Gandhi, des ermites... mais aussi une analyse critique de la société indienne.

- 1951, *Astavakra Gîta sur le Vedanta advaïta* (traduit du sanscrit), Paris, Adyar. Texte sur la philosophie védantiste.

- 1951, *Les enseignements secrets du bouddhisme tibétain. La vue pénétrante*, Paris, Adyar. Texte qui s'adresse à un public plus restreint,

²⁰ Carnet 1945. Archives MADN, Digne-les-Bains.

Chapitre 2. Sur les pas d'Alexandra David-Neel.

Alexandra présente les doctrines des Maîtres tibétains et rapporte les enseignements reçus du « Gomchen » de Lachen entre 1914 et 1916.

- 1952, *Textes tibétains inédits*, traduits et présentés par Alexandra David Neel, Paris, la Colombe. L'auteure présente la littérature tibétaine composée à la fois de textes de mystiques mais aussi de poèmes érotiques attribués au VI^{ème} Dalaï-Lama.

- 1953, *Le vieux Tibet face à la Chine nouvelle*, Paris, Plon. L'écrivaine retrace les liens historiques entre la Chine et le Tibet et évoque la vie quotidienne des tibétains en fonction de leur catégorie sociale. Clergé, nobles, paysans...

- 1954, *La puissance du néant* par le lama Yongden, préface d'Alexandra David Neel, Paris, Plon. Roman policier tibétain, empreint de philosophie bouddhiste et écrit en collaboration avec son fils, le lama Yongden.

Les publications s'interrompent pendant deux ans. Un évènement dramatique frappe Alexandra. Yongden décède brutalement en novembre 1955 dans la maison de Samten-Dzong. Il allait avoir 56 ans. Alexandra âgée de 87 ans, se retrouve bien seule. De plus, elle souffre de rhumatismes articulaires et peine à marcher. Cependant son esprit est toujours aussi vif.

En 1957, paraît une nouvelle édition des *Initiations lamaïques* augmentée de deux chapitres supplémentaires. L'année 1958 voit la parution de *La connaissance transcendante* sur le bouddhisme tibétain. Elle annonce dans l'introduction : « Ce sera probablement le dernier livre que j'écrirai »²¹.

Il est vrai qu'Alexandra vient de fêter ses 90 ans. Pourtant l'heure de la retraite n'a pas encore sonné. Elle vit à présent dans différents hôtels sur la Côte d'Azur puis à Aix-en-Provence. En juin 1959, elle rencontre Marie-Madeleine Peyronnet, une jeune femme de 29 ans qui va jouer un rôle essentiel dans les dix dernières années d'Alexandra.

²¹ David-Neel, Alexandra et Lama Yongden, *La connaissance transcendante*, Éditions Adyar, Bouddhisme, Paris, 2012, p. 7

Chapitre 2. Sur les pas d'Alexandra David-Neel.

Elle prend cette jeune femme à son service, ce qui lui permet de rentrer chez elle à Samten- Dzong.

- En 1960, Alexandra sort une nouvelle version, plus complète du *Bouddhisme du Bouddha, ses doctrines, ses méthodes et ses développements mahâyânistes et tantriques au Tibet*, Paris, Plon.

- En 1961, paraît : *Immortalité et réincarnation. Chine, Tibet, Inde*, Paris, Plon. Cet essai porte sur le désir d'immortalité des hommes à travers les différentes croyances et pratiques et croyances taoïstes, bouddhistes et védandistes.

- Enfin en 1964, un nouvel essai paraît : *Quarante siècles d'expansion chinoise*, Genève, Paris, la Palatine. Cette année-là, Alexandra reçoit la légion d'honneur.

En 1968, elle fête ses 100 ans et fait renouveler son passeport ; Alexandra s'éteint en 1969 quelques jours avant ses 101 ans. Jusqu'au bout, elle a continué d'écrire, l'esprit toujours en éveil même si son corps l'a trahie.

D'autres ouvrages seront édités après sa mort, grâce à Marie Madeleine Peyronnet à qui l'on doit, en grande partie, la publication de la correspondance d'Alexandra David-Neel avec son mari, objet de cette thèse.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel.

*Guerre à la rhétorique et paix à la syntaxe !
Et tout quatre-vingt-treize éclata. Sur leur axe
On vit trembler l'athos, l'ithos et le pathos.
Les Contemplations, Victor Hugo*

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

Pour mieux comprendre un écrivain, une étude stylistique s'avère nécessaire. La stylistique est selon Pierre Guiraud « une rhétorique moderne sous sa double forme ; une science de l'expression et une critique des styles individuels » (Guiraud, 1979 :7). Étudier le style d'un écrivain, revient alors, à observer sa capacité et son art pour construire son discours.

Il s'agit alors, d'observer le recensement des valeurs expressives d'Alexandra David-Neel, pour reprendre les termes de Charles Bally dans son *Traité de stylistique française*, c'est-à-dire, observer la manière dont l'épistolière met en œuvre la langue et crée de la sorte son propre langage qui la définit. En effet, l'étude stylistique a pour conviction que chaque texte véhicule une vision subjective du monde et que cette dernière est visible à travers des habitudes ou des tics langagiers qui se répètent et qui laissent transparaître une « impression esthétique-psychologique dominante.» (Molinié, 1989 :30). La forme serait révélatrice d'un sens caché et donc du fond du texte, comme l'indiquait également Charles Bally.

Il faut néanmoins prendre en compte que le genre épistolaire, n'est pas un texte artistique et a pour caractéristique principale la spontanéité du langage. Or, comme le remarque Geneviève Haroche Bouzinac (2000), la lettre n'est pas, quoi qu'on en pense, un espace déréglé de libre expression. Les lettres possèdent en effet une rhétorique bien particulière¹.

Cicéron envisageait deux types d'élocution, celle « qui se déroule librement, l'autre à formes travaillées et variées »². Or, les deux types d'élocution devaient posséder les cinq qualités suivantes pour un discours réussi : la clarté, la brièveté, la convenance, l'éclat et l'agrément³. Tout texte écrit devrait respecter ces règles et la majeure application de ces dernières se fait au XVII^{ème} siècle sous l'esthétique classique. Ce sont évidemment

¹ Voir également à ce propos GRASSI, Marie-Claire, « La rhétorique épistolaire ou l'art de parler de soi », dans *Igitur*, Rome, Nuova Arnica, n°1, 1991, p. 27-37 ; et : « La rhétorique épistolaire », dans *L'Art de la lettre au temps de la Nouvelle Héloïse et du romantisme*, préface de Michel Launay, Genève, Slatkine, coll. « Études rousseauistes », 7, 1994, p. 189-197.

² Cicéron, *Divisions de l'art oratoire*, VI, 19. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5804627w>

³ *Ibid.*

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

les lettres de Madame de Sévigné qui nous viennent, avant tout, à l'esprit, ainsi que toutes celles qui étaient destinées à être lues dans les salons, où rédiger une lettre était tout un art d'écriture et d'esprit.

Au XVIII^{ème} siècle, l'Encyclopédie distingue trois sortes de styles, qui tous, représentent une manière d'exprimer ses pensées : le style simple (clair et sans ornement), le style sublime (expressions, mots et sonorités travaillés) et le style médiocre (entre les deux). Pour sa part, la lettre acquiert son genre de noblesse au XVIII^{ème} siècle grâce à la publication de l'ensemble des lettres de Mme de Sévigné. À partir de cette époque la lettre intervient « dans toutes les formes de pensée et de création. » (Chamayou, 1998 :242). Elles se convertissent en une partie de l'œuvre des écrivains. Tous les grands philosophes entretiennent des correspondances dans le domaine du privé et du public.

Il semble naturel qu'à partir du XIX^{ème} siècle de nombreux ouvrages qui définissent ses règles, ses lois et son genre soient publiés. Cécile Dauphin compte dans son article : « Les manuels épistolaires au XIX^{ème} siècle⁴ » plus de 195 titres dont plus de 600 éditions à la Bibliothèque Nationale. D'ailleurs la pratique épistolaire fera partie des programmes scolaires jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle car elle était de plus en plus fréquente et courante. De son côté, la bourgeoisie employait cet exercice à des fins purement administratives ou sociales :

Les bourgeois écrivent par obligation et leurs femmes ne s'adonnent pas au commerce épistolaire que pratiquaient les femmes nobles. L'oisiveté dont disposaient les épistolières nobles sous l'Ancien Régime est maintenant un luxe dont jouit seulement une minorité des hautes couches sociales, et la plupart des épistoliers bourgeois assignent désormais des buts très pragmatiques et concrets à leurs efforts d'écriture. Leur ambition n'est pas d'écrire une belle lettre mais seulement d'accomplir un geste codifié de politesse et d'en obtenir en retour un effet social. L'effort stylistique s'y réalise donc dans une perspective fonctionnelle ou utilitaire à l'heure même où la littérature s'érige en norme culturelle. Les critères de l'esthétique littéraire perdent ainsi leur valeur dans l'instant où la culture épistolaire s'élargit. (Kapp, 1994 :13)

La pratique épistolaire perd alors peu à peu son prestige en littérature au même moment où la stylistique naît en tant que discipline et se sépare de la rhétorique et de l'analyse littéraire, notamment grâce au *Traité de stylistique française* de Charles Bally

⁴ DAUPHIN, Cécile, « Les manuels épistolaires au XIX^{ème} siècle ». Dans : CHARTIER, Roger (dir.), *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX^{ème} siècle*, Fayard, 1991.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

qui considère la stylistique, comme l'étude systématique des moyens d'expression, dégagée de tout intérêt rhétorique et littéraire, et s'intéresse à l'expression subjective et ses effets psychosociaux.

Deux types de stylistique en découlent : La stylistique littéraire et la stylistique du langage, de même que deux types de lettres se différencient en fonction de leurs visées. Les lettres d'utilité qui doivent suivre une certaine rhétorique, les lettres littéraires que seuls les poètes et les grands écrivains peuvent atteindre et les lettres intimes ou privées qui, désormais, se veulent spontanées et de style libre et personnel.

Les lettres doivent représenter la personne qui écrit ; plus elles sont naturelles, mieux elles seront considérées :

Le style épistolaire étant dès lors dicté par la spontanéité, les règles de l'art épistolaire deviennent « inutiles », comme l'avoue sans paradoxe - à la toute fin du XIX^e siècle - Antoine Albalat. Lorsqu'on réfléchit aux développements épistémologiques de la procédure, par comparaison avec ce que l'on observe aujourd'hui des flirts de la stylistique et de la critique génétique, il n'est pas indifférent de voir apparaître à cette date le nom d'un auteur d'ouvrages sur l'art d'écrire qui affirme que l'écriture ne peut plus être réglée par l'art oratoire, doctrine périmée, désormais remplacée par une psychologie linguistique toute neuve qui voudrait embrasser l'étendue des études de style. (Ibid. :20)

La stylistique s'oriente vers une interprétation psychosociale de la langue, jusqu'à ce que dans les années 1950, la discipline se recentre sur les œuvres littéraires et non plus sur des discours spontanés, ce qui l'éloigne à nouveau de l'épistolaire.

Définir le style d'une lettre résulte être une tâche complexe, de sorte que chaque lettre a ses particularités. Comme l'indique Marie-Claire Grassi, dans son ouvrage *Lire l'épistolaire*, le style d'une lettre dépend toujours de sa visée pragmatique, ce qui nous rapproche d'une étude plutôt rhétorique. En fonction des intentions de communication du scripteur, le style sera différent :

Si chaque correspondance est singulière, quel est alors dans chaque cas, le but du scripteur : s'agit-il simplement d'informer ? La lettre sera de style simple, brève, claire et sans ornement. S'agit-il de convaincre, de plaire, voire séduire ? La lettre adoptera un style plus travaillé, plus orné, Cicéron dirait « plus peigné », où l'éclat et l'agrément donneront des effets de style. La stratégie

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

stylistique tient compte bien sûr dans chaque cas, du sujet traité et de la nature des correspondants, hommes ou femmes, supérieurs, égaux, inférieurs, ainsi que de la relation intime ou conventionnelle. (Grassi, 2005 : 67)

Or rappelons-le, la rhétorique est l'aptitude, à travers un travail de l'esprit (l'art et la science), à convaincre ou à plaire (action purement pragmatique), ce qui nous oblige, pour étudier le style d'une lettre, à passer par une étude rhétorique. Ainsi, Marie-Claire Grassi (2005) distingue 5 styles de lettres :

- Le style populaire : lettre fictive parodique qui emploie le langage le plus familier du peuple.
- Le style provincial : correspondance réelle du XVIII^{ème} siècle essentiellement, d'habitants du sud de la France ayant un patois différent à celui de Paris (style familier et populaire)
- Le style naturel : Mme de Sévigné en serait la principale représentante. Lettres réelles spontanées au style personnel, riche et spirituel ou philosophique.
- Le style simple : lettre réelle qui se veut en principe informative où l'on ôte tout type d'ornements et d'expressions familières.
- Le style galant et précieux : lettre aux enjeux esthétiques sociaux du XVII^{ème} siècle, où le simple plaisir de l'écriture semble être le but de la lettre. La lettre galante continue le jeu de salon où la galanterie n'est qu'un jeu, un prétexte à l'écriture.

Face à 5 types de lettres :

- La lettre d'amour : qui peut être passionnelle, fraternelle, familiale, entre amants, entre époux et s'inscrit dans une demande et une expression affective.
- La lettre confession : type de lettre la plus concentrée sur le moi, proche du journal intime où le destinataire sert de prétexte pour parler de soi. « La lettre confession est en général longue, douloureuse, voire tragique. » (Ibid. :101)

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

- La lettre polémique et pamphlétaire : au sujet politique, religieux, littéraire, elle utilise un ton ironique et une argumentation travaillée puisqu'il s'agit de convaincre.
- La lettre morale, curieuse et « exotique » : lettre réelle ou fictive ouverte sur le monde, observation critique des mœurs dont le but est d'informer, d'instruire et d'amuser.
- La lettre didactique : lettre réelle ou fictive où l'on conseille, met en garde, où l'on tente de convaincre et où il existe une hiérarchie entre les scripteurs de maître et élève/ supérieur-inférieur.

La correspondance d'Alexandra David-Neel à son époux se placerait, selon les principes de Marie-Claire Grassi, dans le type de lettre « morale, curieuse et exotique » employant un style naturel. Alexandra David-Neel envoie principalement des lettres d'observation et de réflexion sur le monde qu'elle découvre en Asie, elle y dénonce ou loue les mœurs des différentes coutumes ou pratiques qu'elle perçoit. Ses lettres ont tendance à réaliser des méditations et des généralisations sur l'être humain et la vie. Ainsi elles ont pour but d'« Informer sans lasser, instruire en amusant » (Ibid. : 115) et de remettre en cause le fanatisme et l'extrémisme des Hommes.

Son style est indubitablement naturel. Ses lettres ne sont pas travaillées et elles détiennent une identité propre à l'exploratrice qui consiste à la création d'images, l'utilisation du comique, de l'ironie, un rythme particulier et une écriture théâtrale où elle réalise une véritable mise en scène d'elle-même.

Or, comme le remarque Bernard Beugnot dans son article « Style ou styles épistolaires »⁵, on traite en général toutes sortes de sujets dans les lettres pour se borner à un seul style et d'autant plus dans une lettre de voyage où plusieurs événements ont pu donner lieu à différentes situations et donc différentes transmissions et sollicitudes (instructions, divertissement, réflexion morale, demande de conseil, aide, etc.) Nous ne pouvons délimiter un style épistolaire que d'un point de vue personnel, événementiel et non universel et c'est dans cette optique que nous observerons les lettres d'Alexandra David-Neel.

⁵ BEUGNOT, Bernard, « Style ou styles épistolaires » Dans : *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 78^e Année, No. 6, La Lettre au XVII^e Siècle (Nov. - Dec., 1978), pp. 939-957, Paris, P.U.F., 1978, p. 940.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

C'est parce que la lettre est un acte de communication que son style peut être défini comme une stratégie individuelle, au service d'une reconnaissance mutuelle, d'un désir de plaire ou de convaincre. Seul texte qui attend un autre texte en retour, tout geste épistolaire est forme de séduction. Moins le style sera simple, exempt d'ornements, plus il cherchera à séduire. Si la tentative d'une typologie est vaine et ne démontre que les possibilités infinies de la forme épistolaire, trois grandes intentions se dessinent. L'expression de soi regroupe toutes les formes du discours amoureux, de la confession, du récit de vie, elle est proche de la démarche du diariste ; la dénonciation regroupe toutes les formes du discours polémique, où l'ironie dispute à l'argumentation la primauté de la démarche ; la formation regroupe les lettres didactiques et les recueils d'apprentissage par lettres. (Grassi, 2005 : 151)

Une seule affirmation générale peut s'appliquer à ses lettres : elles révèlent l'art de la rhétorique où l'épistolière grâce « aux armes de l'esprit » (Ibid. :79) sait emporter le lecteur dans le mouvement de sa pensée, convaincre, plaire et instruire.

Nous allons observer ses lettres selon la condition d'une stylistique personnelle, et nous tenterons de déceler les procédés multiples par lesquels se manifeste ou se trahit l'épistolière. Nous allons pour cela, dans un premier temps, étudier la rhétorique ou l'art de convaincre de l'exploratrice, et en deuxième lieu, observer la théâtralité de l'écriture et la mise en scène d'elle-même dans les lettres.

3.1. Place de Philippe dans la lettre et argumentation :

« Pour chercher à convaincre, ou à séduire, la lettre réelle, discours de l'absence, utilise toutes les ressources de la rhétorique classique et les marques de l'intimité fixées par l'étiquette épistolaire. » (Ibid. :32)

Pour écrire une lettre, le respect du code épistolaire est nécessaire. Une lettre est censée répondre à trois étapes obligatoires : salutations, objet du message et prendre congé. Sans le respect de ces règles, la communication pourrait échouer. Selon Jean Michel Adam toute forme de texte épistolaire suit le schéma suivant : Ouverture-Exorde-Corps de la lettre-Péroraison-Clôture. Selon lui :

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

[toutes ces phases] comportent toutes les caractéristiques que la rhétorique accorde traditionnellement à l'exorde et à la péroraison : préparer d'une part, la réception de l'échange en ménageant la face d'autrui (du familier au plus solennel) et en introduisant le propos, d'autre part, récapituler et achever de convaincre en introduisant éventuellement plus de pathétique et en préparant les futures interactions avec le destinataire (en particulier sa réponse). (Adam, 1998 :45).

Les lettres impliquent alors toute une préparation pour l'insertion d'un discours quelconque (requête, excuses, confession). Il faut alors également écrire correctement, suivre les règles de grammaire communes à la langue partagée et surtout savoir en faire usage avec éloquence pour pouvoir agir sur son destinataire, que ce soit pour lui faire éprouver un sentiment, l'informer correctement, lui suggérer une opinion ou une volonté.

Or, pour établir une correspondance durable ou de longue durée, de nombreux éléments sont à prendre en compte. De même que dans la communication orale, les scripteurs doivent établir ce que les critiques nomment le pacte épistolaire.

Dans le cas d'Alexandra et Philippe Neel qui conversaient depuis les débuts de leur mariage (1904), les bases de leurs échanges étaient déjà établies. Les époux avaient pour habitude d'échanger leur quotidien et de s'informer l'un et l'autre de leurs avancées au travail. En ce qui concerne Alexandra David-Neel, elle avait pour habitude de réfléchir sur la vie en général et de s'épancher sur sa vision personnelle du monde. Leur correspondance était absolument intime et nous n'entendons pas par ce terme une correspondance privée, mais un échange de lettre de l'intérieur, comme l'expose Marie-Claire Grassi :

Intimus signifie ce qui est à l'intérieur de l'âme. C'est initialement un mot qui relève du lexique religieux, c'est la partie la plus secrète de soi, indicible, union profonde de l'âme avec Dieu. Au XVIII^e siècle, le mot est défini dans le sens d'une étroite union entre personnes, au physique et au moral : « Ils sont intimes, ils vivent dans la plus grande amitié, c'est à dire qu'ils n'ont rien de caché et de secret l'un pour l'autre » (article « Intime » de l'Encyclopédie). (Ibid. :44)

Les lettres qu'écrit Alexandra à son époux sont, depuis le début, des lettres sans artifices où l'épistolière s'épanche librement sur différents sujets. Elles s'inscrivent pour cette raison dans un style simple et naturel.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

Néanmoins, en ce qui concerne Philippe, ses lettres sont tout d'abord comme nous l'avons déjà remarqué extrêmement moins nombreuses que celles d'Alexandra. Elle s'en plaignait déjà au début de leur relation épistolaire (1904-1911)⁶ et continue de le faire au début de son voyage : « Il y a infiniment de temps que je n'ai pas eu de tes nouvelles et j'espère qu'il va m'en revenir de Rangoon d'ici peu.⁷ ». Cette récrimination se répète plus d'une fois au fil des années et des lettres : « C'est le jour du courrier et rien n'est venu du Nouchy » (David-Neel, 2016 :318) dit-elle dans la lettre du 2 juin 1914 ; « J'ai été plusieurs semaines sans recevoir mon courrier. Enfin il est arrivé hier, sans lettre du Nouchy, ce qui me peine. » (Ibid. :395) écrit-elle le 12 octobre 1915 ; le temps que met Philippe à lui répondre, lui semble souvent trop long : « il me tarde d'avoir de tes nouvelles mon très cher et il me tarde fort, aussi, d'en avoir de la guerre » (Ibid. :411), lettre du 16 mars 1916. Plus le temps passe et plus Philippe traîne à envoyer des lettres :

J'ai envoyé Aphur fréquemment à la poste, tous ces jours derniers, avec l'espoir qu'une lettre de toi allait enfin arriver, mais toujours rien ! La dernière lettre reçue, il y a maintenant environ six semaines ou deux mois, était datée de juillet, voilà six mois ! Il est inadmissible que tu sois resté deux mois sans écrire ! (Ibid. :487), lettre du 14 janvier 1918.

Jusqu'en 1923 (année où elle cessera complètement d'écrire pour réaliser sa randonnée, déguisée en mendicante tibétaine) Alexandra continuera de lui envoyer inlassablement des lettres malgré les longs silences de son époux. Après sa réussite à Lhassa, Alexandra reprendra de suite son habitude épistolaire, mais le silence de Philippe Neel sera extrêmement long. Lorsqu'elle franchit Lhassa en février 1924, elle lui demande déjà de lui répondre au plus vite, en mai 1924 ; quatre mois plus tard, il ne l'a toujours pas fait, elle insiste dans sa lettre du 25, du 31 mai 1924 et du 9 juin 1924 : « Mon bien cher, à quand ta lettre, la première après un si long silence ! Combien il me tarde de la recevoir et combien j'ai hâte aussi de décider quelque chose au sujet de mes prochains mouvements ». (Ibid. :750), lettre du 9 juin 1924.

Elle en reçoit finalement une en juillet 1924, après deux ans d'omission :

⁶ Voir à ce sujet l'article «Les débuts difficiles d'un mariage épistolaire entre Alexandra et Philippe Neel (1904-1911)», *Cédille, Revista de Estudios franceses*, n°15, 2019, p. 353-377.

<https://cedille.webs.ull.es/15/15martin.pdf>

⁷ Lettre du 30 décembre 1911, inédite, archives MADN Digne-les-Bains.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

J'ai reçu ce matin ta lettre écrite de Paris le 16 juin. Combien j'ai été heureuse, je ne puis te l'exprimer, mais tu peux le deviner. La dernière lettre que j'ai reçu de toi à Kanchow en janvier 1923 datait de juillet 1922 (le 22 juillet, si je ne me trompe). Voilà donc, à peu près jour pour jour, deux ans ! (Ibid. :755), lettre du 10 juillet 1924

Après cette première reprise de contact, les lettres seront très peu fréquentes et très espacées, au point que l'exploratrice devra repousser son retour jusqu'en 1925.

Les lettres de Philippe sont donc tout au long de leur échange épistolaire peu fréquentes, ce qui nous amène à nous interroger sur leur pacte épistolaire. En effet, comment leur correspondance a-t-elle pu réussir et se prolonger dans la durée, si selon les approches théoriques épistolaires, l'échange entre les deux scripteurs doit être équilibré pour sa réussite ?

3.1.1. Le pacte épistolaire :

Selon Bernard Bray, la correspondance est une complaisance réciproque, c'est le « lieu actif où s'exercent et se renouvellent constamment connivence et complicité, c'est d'abord le lieu de plaisir d'un échange équilibré, du plaisir de s'écrire et de se lire ». (Bray, 1996 : 389).

Le pacte épistolaire considéré comme un acte coopératif nécessite un accord plus ou moins implicite entre les correspondants, afin d'accorder les thèmes discutés, le rythme de l'écriture, le ton employé et l'importance qu'ils vont lui octroyer. Ce pacte est donc « matrice même de tout rapport épistolaire » (Jovicic, 2010 : 93) comme l'évoque Jelena Jovicic et, il doit respecter selon Benoît Melançon (1996 :138), trois contraintes essentielles: la régularité de l'échange, l'abstention de réponse est considérée une faute grave au pacte ; la contrainte de l'épanchement intime, à savoir tout dire à son correspondant, ne rien lui cacher ; et finalement, la contrainte de la sincérité qui entraîne la spontanéité de l'écriture, « plus on est spontané, plus on est vrai. » (Jovicic, 2010 :94). L'épistolier doit se montrer tel qu'il est et rester fidèle à lui-même sans aucun artifice.

La lettre est alors perçue comme un lieu idéal à l'interaction et au partage. Le désir d'échanger est au centre du pacte épistolaire et selon les théoriciens la réciprocité est la base de tout échange épistolaire : « Le principe de la réciprocité et de l'alternance est ainsi

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

à la base du dialogue épistolaire. [...] Chaque épistolier devient à son tour destinataire et lecteur. Ce double geste est à la base de l'interaction. » (Khouzeimi, 2013 :15). Toutefois, entre M. et Mme Neel, la réciprocité de l'échange n'était pas au rendez-vous puisqu'Alexandra David-Neel ne cessait d'écrire chaque semaine, malgré l'absence de réponses de son époux. Selon Catherine Kerbrat-Orecchioni :

Pour qu'il y ait échange communicatif, il ne suffit pas que les deux locuteurs (ou plus) parlent alternativement ; encore faut-il qu'ils se parlent, c'est-à-dire qu'ils soient tous deux « engagés » dans l'échange, et qu'ils produisent des signes de cet engagement mutuel, en recourant à divers procédés de validation interlocutoire. (Kerbrat-Orecchioni, 1996 :4)

Nous ne pouvons pas, encore une fois, parler d'engagement partagé puisque c'est Alexandra David-Neel qui écrit sans forcément avoir de retour de son époux. Elle écrit sans aucun répit, de façon régulière, que Philippe lui réponde ou non. À ce propos, Roland Barthes, s'appuyant sur l'*Étymologie* de Freud, émet une réflexion singulière :

Comme désir, la lettre d'amour attend sa réponse ; elle enjoint implicitement à l'autre de répondre, faute de quoi son image s'altère, devient autre. C'est ce qu'explique avec autorité le jeune Freud à sa fiancée : « Je ne veux pas cependant que mes lettres restent toujours sans réponse, et je cesserai tout de suite de t'écrire si tu ne me réponds pas. De perpétuels monologues à propos d'un être aimé, qui ne sont ni rectifiés ni nourris par l'être aimé, aboutissent à des idées erronées touchant les relations mutuelles, et nous rendent étrangers l'un à l'autre quand on se rencontre à nouveau et que l'on trouve les choses différentes de ce que, sans s'en assurer, l'on imaginait. » (Celui qui accepterait les injustices de la communication, celui qui continuerait de parler légèrement, tendrement, sans qu'on lui réponde, celui-là acquerrait une grande maîtrise : celle de la Mère). (Barthes, 1977 :22)

Les lettres échangées entre Philippe et Alexandra Neel ne sont pas des lettres exclusivement amoureuses dans le sens où sur le plan thématique elles ne parlent pas que d'amour, comme le définit Marie-Claire Grassi. Ce thème bien qu'abordé dans leurs lettres, est loin d'être le principal, il n'est d'ailleurs qu'effleuré, d'où la raison de ne pouvoir considérer leur échange épistolaire comme amoureux malgré leur relation maritale. Or ce qui nous intéresse dans cette réflexion, est le rôle qu'octroie Roland Barthes à celui ou celle qui continue d'écrire malgré le manque de réponse, à savoir celui de la Mère. Celle qui aime inconditionnellement, sans rien attendre en retour, celle qui

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

n'a pas de désir sexuel envers l'autre... Bien qu'Alexandra n'adopte pas totalement ce rôle avec son époux, il est vrai que certains traits de leur relation pourraient se rapprocher d'une relation tout du moins, plus amicale qu'amoureuse.

Alexandra David-Neel conçoit en effet l'amour de façon bien différente que son époux. Le véritable amour, pour elle, se trouve dans un rapprochement d'esprit et non pas dans un rapprochement physique. Pour mettre en évidence cette différence de conception de l'amour, Alexandra David-Neel emploie de façon appropriée le terme « volupté », mot qui précisément renferme deux types d'interprétations, à savoir, le désir sexuel face au désir esthétique et moral très développé. Nous reconnaissons Philippe dans l'un et Alexandra dans l'autre.

Il est certain que nous pourrions, parfois, comparer ses marques d'affection à celle d'une mère, elle s'inquiète pour la santé de Philippe, sur son alimentation, ainsi que sur son travail : « Très cher, te soignes-tu bien pour pouvoir supporter tout le travail qui t'incombe ? J'espère que Sophie fait toujours son devoir de cuisinière et que tes menus sont suffisamment réparateurs. Cependant n'oublie pas les cures alternées de fortifiant, c'est vraiment très utile, crois-moi.⁸ ». Certes, ces préoccupations pourraient-être celles d'une mère, mais ne sont-elles pas celles d'une personne qui aime sincèrement ? Un ami proche, un confident pourrait s'inquiéter de la même façon, de même lorsque Philippe évoque dans une de ses lettres, avoir souffert « d'une déception un peu cruelle » ; intriguée par la raison, mais surtout attristée par la peine de son mari, Alexandra lui répond :

Quoi, une petite amie que tu avais et qui se montre peu constante ? Cela serait le cas de dire : monnaie courante et de tourner la page en haussant les épaules. Pourquoi ce mystère et pourquoi, si tu as de la peine ne me le dis-tu pas franchement. Et bien si le sujet est « puéril » nous finirons par en rire ensemble et ta peine s'envolerait. Il n'y a rien de bien sérieux dans la vie. Tous les grands mots, les grands gestes sonnent creux quand on les ausculte avec attention. Petit, tout petit, tu as manqué de confiance et cela est mal, et cela est méchant. La moitié de ton chagrin se serait dissipé en me l'écrivant⁹.

⁸ Lettre du 30 décembre 1911, passage inédit, archives MADN, Digne-les-Bains

⁹ Lettre inédite du 13 février 1912. Archives MADN, Digne-les-Bains.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

La seule chose qui la préoccupe est le bien-être de son époux, elle n'a qu'un seul désir envers lui et ce dernier est son bonheur. Elle n'a pas de sentiment de possession ou n'éprouve pas la moindre jalousie à l'idée qu'il puisse passer son temps auprès d'autres femmes tant que ce ne soit que pour des questions physiques, n'étant pas dupe de ses besoins et préconisant depuis toujours la liberté des êtres. Elle n'attend de lui que le même amour profond, un amour d'esprit et une profonde intimité. Il ne faut pas croire pour autant que Mme Neel était dépourvue d'attraction pour son époux :

Que deviens-tu très cher Nouton ? Le soir au dîner quand je vais m'asseoir seule à ma petite table, je songe, en regardant les gentlemen avec les ladies, que moi aussi j'ai un gentlemen qui serait très joli dans son frac et que je voudrais bien l'avoir assis en face de moi... j'ai même pensé autre chose... Décidément l'air de Calcutta est une atmosphère de perdition !¹⁰

Mme Neel connaissait son époux et savait que ces quelques mots le toucheraient profondément, le pensait-elle réellement ? Sans doute. Néanmoins, l'attrait physique n'était pour elle que superficiel, elle ne concevait pas du tout l'amour de cette manière, d'ailleurs quand elle lui parle de son physique, elle le fait d'un point de vue très philosophique : « Je me souviens qu'en plusieurs occasions, te regardant de loin, j'ai eu... comment désigner ce sentiment ?... disons l'orgueil du propriétaire. Je crois bien que c'est le mot juste. Satisfaction d'amour propre d'avoir un mari d'une ligne élégante et distinguée.¹¹ ». Elle perçoit l'attrait physique comme une « satisfaction d'amour propre » et rien d'autre, s'aimer signifie bien autre chose pour elle.

Le réel problème dans l'élaboration de leur pacte épistolaire est la conception si différente que tous deux ont des relations affectives. Alexandra le démontre parfaitement dans sa lettre du 7 septembre 1915 :

Les intelligents de ton espèce ne sont pas dupes. Ils savent la vanité des paroles et des gestes d'affection, mais ils les désirent quand même, parce qu'après tout, le chatouillement mental qu'ils produisent leur est agréable. Il y a des gens qui ont la passion du vrai, qui s'acharnent à tout démolir pour regarder ce qui se trouve à l'intérieur, qui ont la manie de la dissection. J'appartiens à cette espèce de maniaques. [...] Mais parmi ces mêmes intelligents il y en a, comme toi, qui se fichent

¹⁰ Lettre du 9 janvier 1912, passage inédit. Archives MADN, Digne-les-Bains.

¹¹ Lettre inédite du 31 juillet 1912. Archives MADN, Digne-les-Bains.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

du vrai. Ils se disent : « Si le pain, le beurre que je mange ont bon goût et me nourrissent, au diable si j'ai besoin de savoir s'ils sont pur froment ou pure crème. Ce que pense au fond l'être qui me prodigue ses caresses m'indiffère totalement, les mains sont douces et mon épiderme en ressent satisfaction, c'est tout ce qu'il me faut. Des mots aimants m'accueillent, c'est une musique qui me plaît ; s'ils sont sincères ou non, je n'en veux rien savoir. » Cela, c'est un genre de sagesse et, peut-être, la meilleure pour celui qui veut vivre parmi ses semblables. C'est la tienne, je le sais. Et puis il y a encore des gens à qui la solitude intellectuelle est insupportable. Je confesse ma faiblesse. Je suis du nombre. Ne pouvoir parler à personne d'études, de philosophie... supplice pénible. Je l'ai enduré des années à Tunis. Un mot jeté au hasard sur des questions religieuses ou philosophiques te faisait l'effet de divagations de déments... (David-Neel, 2016 :387), Lettre du 7 septembre 1915.

Alexandra tente d'expliquer à son époux que leur vision de la vie diffère tellement qu'ils ne peuvent s'entendre qu'à travers la distance. Philippe est un bon vivant, un épicurien, tandis que son épouse est toute philosophie et spiritualité. Tout cela ils le savent depuis longtemps et ils semblaient avoir surmonté cette impasse, comme elle le lui rappelle :

Ce n'est pas d'hier que je te connais, tout petit. Au commencement de notre union, quand je tentais de te parler philosophie ou sociologie, ou bien tu te fâchais, ou bien, tandis que je parlais, tu me caressais les jambes. Qu'est-ce que tu veux, les êtres sont différents d'esprit comme d'aspect physique ! (Ibid. :314.) Lettre du 25 mai 1914.

Mais les êtres ne changent pas, Alexandra David-Neel sait cela également, c'est pour cette raison que le retour lui fait peur. Elle vit ses plus beaux jours en Asie, elle vit les plus beaux moments de sa relation, à travers les lettres, et elle a du mal à envisager le retour. Elle insiste souvent sur sa hantise de la vie conjugale : « Je t'aime très sincèrement, je crois que tu es la seule personne au monde pour laquelle j'ai vraiment de l'attachement, mais je ne suis pas faite pour la vie conjugale. » (Ibid. : 325), lettre du 10 août 1914. Le problème est que Philippe aime Alexandra d'une toute autre manière et ne peut envisager sa vie avec une épouse aussi lointaine et depuis si longtemps.

Nous avons également pu constater d'après les citations antérieures que le rapport à la lettre est bel et bien différent pour les deux époux ; alors que l'exploratrice envisage

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

la lettre non seulement comme un rapprochement d'esprit, de cœur et d'estime, elle est aussi l'occasion de se rapprocher de lui :

Est-ce que tu n'écris plus à ton moumi. Ce serait bien méchant et lui causer un gros chagrin. Tes lettres me tiennent compagnie, tu vois combien, moi, j'ai de plaisir à t'écrire longuement à te raconter par le menu les incidents de mon voyage. Cela doit te prouver, mon bien cher, que bien que je prenne grand plaisir à mes pérégrinations, je ne t'oublie pas, je ne me détache pas de toi et que je serai heureuse de te retrouver à l'issue de ce long voyage¹².

Comme elle l'écrit, la lettre se substitue à la présence de son époux et comble sa solitude. La lettre lui suffit en tant que représentante de l'âme et de l'esprit de Philippe. Elle possède ce rapport à la lettre depuis toujours et il perdurera tout au long de sa vie et à fortiori durant son voyage : « Je profite d'un arrêt de quelques heures dans une bourgade pour me donner l'illusion de me rapprocher de toi en t'écrivant. » (David-Neel, 2016 :710). Roger Duchêne affirme que « la lettre est le moyen de ne pas s'enfermer dans le silence de l'absence, c'est le moyen de casser ce silence. » (Duchêne, 1995 :97). Pour l'exploratrice, la lettre tient de manière optimale ce rôle et se sent au plus près de son époux grâce à l'écriture :

Je vais me coucher mon bien cher et t'envoie une très aimante pensée. J'espère que ce journal de voyage ne t'ennuie pas et que, de loin, tu sens et comprends par la longueur de mes lettres, tout le plaisir que j'ai à causer avec toi, à te prendre pour confident des menus détails de mon voyage¹³.

Mais l'acte d'écrire à l'autre est bien plus que tout cela pour Alexandra David-Neel. Nous ne pourrions mieux le définir qu'elle le fait, elle-même, dans sa lettre du 14 juillet 1914 :

Si tu avais le désir de m'écrire, de causer avec moi, tu le ferais sans y être poussé et contraint. Mais, mon bon ami, tu n'as jamais eu le désir de causer avec moi. Je ne t'en fais pas de reproche, peut-être n'as-tu jamais eu le désir de causer avec quelqu'un. Causeries en lettres, entre amis, c'est moins parler des événements extérieurs que de sa vie intime et intérieure, de ses pensées, des réflexions faites sur les choses vues et entendues. C'est mettre en commun, avec son interlocuteur ou son correspondant les expériences faites au jour le jour, sa vie mentale, en un mot. L'amitié n'a

¹² Passage inédit de la lettre du 23 mai 1912. Archives MADN, Digne-les-Bains.

¹³ Lettre inédite du 14 octobre 1912, archive MADN, Digne-Les-Bains.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

que ces deux côtés là : l'aide matérielle que l'on se donne mutuellement et la douceur charmante de cette intimité d'esprit. Pour moi c'est là ce qui constitue le mariage, le vrai mariage. Il importe très peu que l'on couche ensemble ou non ou même que l'un ou l'autre des époux ait quelques fantaisies sensuelles. Cela c'est de l'à-côté ; l'essentiel c'est la communion d'esprit que n'affecte ni l'éloignement ni les autres contingences de la vie. Je sais que tu es loin de partager mes vues à ce sujet. C'est dommage, mais qu'y faire !...¹⁴

Pour Alexandra David-Neel, il n'existe aucune différence entre converser par lettre ou en face de celui qu'on aime puisqu'une véritable union réside en une alliance d'esprits en harmonie. Alors, la distance et l'absence n'existent plus tant qu'il y a la possibilité d'échanger. La lettre devient pour Alexandra, le lieu idéal pour s'aimer. Écrire, c'est offrir ce qu'il y a en elle, son vécu, son ressenti quotidien. La lettre est le lieu où elle peut livrer ses sentiments et prouver à son époux combien elle l'aime. Or cette illusion n'est pas réciproque, Philippe aimerait avoir une femme en chair et en os auprès de lui et non une femme par correspondance ou un fantôme comme le mentionne l'épistolière :

Tu es sur le point de quitter Tunis, de liquider la « belle grosse maison » que j'aimais et, comme tu le dis, et comme tu as logiquement tous les droits de le dire : je compte de moins en moins dans tes projets de vie. Silhouette qui devient de jour en jour plus vague, qui s'estompe sur des horizons à toi inconnus. Je ne suis plus que cela et je le sais. Et parce que je le sais, je t'estime infiniment pour l'appui que tu prêtes avec tant de persévérance à ce petit fantôme lointain du Moudi que tu as connu. (David-Neel, 2016 : 304), Lettre du 21 mars 1914.

Son époux ne supporte pas la solitude et vit très mal son absence, tandis que son épouse ne croit pas réellement en ce sentiment :

Je suis navrée de penser, mon très cher petit, que mon absence te peine autant... mon absence... Pardonne-moi si, une fois de plus, je philosophe, peut-être est-ce moins mon absence que l'absence de compagnie tout simplement, la solitude qui t'es pénible. Je ne suis pas de ces étourdis qui croient que leur personne puisse avoir une attraction si puissante que leur perte soit irréparable. (David-Neel, 2016 : 270), Lettre du 10 juin 1913

Elle comprend très bien que Philippe a besoin de compagnie, au mieux de la compagnie de son épouse, mais cette dernière est éprise de voyage et sous l'emprise de

¹⁴ Lettre inédite du 14 juillet 1914, archive MADN, Digne-Les-Bains.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

l'Orient, ce qui gêne la possibilité du retour. En ce sens, Philippe et Alexandra David-Neel présentent des rôles inversés selon les considérations de Roland Barthes qui, dans son chapitre « l'absent » de *Fragments d'un discours amoureux* écrit :

Historiquement, le discours de l'absence est tenu par la Femme : la Femme est sédentaire, l'Homme est chasseur, voyageur ; la Femme est fidèle (elle attend), l'homme est coureur (il navigue, il drague). C'est la Femme qui donne forme à l'absence, en élabore la fiction, car elle en a le temps ; elle tisse et elle chante ; les Fileuses, les Chansons de toile disent à la fois l'immobilité (par le ronron du Rouet) et l'absence (au loin, des rythmes de voyage, houles marines, chevauchées). Il s'ensuit que dans tout homme qui parle l'absence de l'autre, du féminin se déclare : cet homme qui attend et qui en souffre, est miraculeusement féminisé. Un homme n'est pas féminisé parce qu'il est inverti, mais parce qu'il est amoureux. (Barthes, 1977 : 20)

Chez Alexandra David-Neel, le discours de l'absence existe à peine, c'est elle qui navigue et voyage. Néanmoins, elle prend le temps d'écrire et reste absolument fidèle face à l'acte d'écriture. Tandis que Philippe écrit peu de lettres, mais où le thème de l'absence est fortement présent.

Nous pouvons affirmer, à ce terme de notre réflexion, que leur relation épistolaire, à l'image de leur relation maritale, était fort complexe et fort différente des échanges épistolaires « normaux ¹⁵». Leur union était hors du commun de même que le fût leur échange épistolaire. Et bien que la lettre représente chez les deux époux « la pérennité du lien » comme le remarque Françoise Simonet-Tenant, « à coup de serments, de justifications, d'explications, d'ajustements et, parfois de menace. » (Simonet-Tenant, 2004 :37). Nous ne pouvons éviter de nous interroger sur comment leur échange a-t-il pu durer si longtemps (près de quarante ans), si selon les théoriciens leur correspondance était vouée à l'échec ?

Leur pacte épistolaire a connu diverses phases et plusieurs redirections au cours du voyage d'Alexandra David-Neel. Au départ, les lettres semblaient répondre à la demande de Philippe d'avoir un journal sur les déplacements de son épouse : « Mon bien cher, tu demandais un journal de voyage. Tu l'as complet, je pense. Je ne prends pas une

¹⁵ Nous entendons par ce terme que la correspondance des époux Neel ne peut s'encadrer dans aucune définition des manuels théoriques cités ci-dessus, tentant de définir les traits généraux des marques épistolaires.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

note pour moi, et emploie tout mon temps libre à t'écrire. J'espère que toutes ces péripéties, formant feuilleton vivant, te distrairont un peu. » (David-Neel, 2016 :95) dit-elle dans une des premières lettres de son périple à Madras, le 27 novembre 1911. Ses lettres sont si longues, complètes et écrites avec moult détails que parfois elle appréhende la réaction de Philippe : « Je crains vraiment, parfois, de te fatiguer avec mon bavardage et toutes ces histoires de l'autre monde qui n'ont d'intérêt pour toi. ¹⁶ » ; « Je te parle de moi et rien que de moi mon Nouton, mais je crois t'intéresser avec les péripéties de mon voyage. ¹⁷ ».

Mme Neel, consciente des protocoles épistolaires et le peu de réponse qu'elle obtient de son époux, insiste sur la mise en place de son journal de voyage par lettre dans sa lettre du 13 janvier 1912 :

Veux-tu que je reprenne mon journal ? C'en est un véritable, en effet, au lieu d'écrire en note, pour moi, je préfère te l'envoyer comme lettres pour te distraire. Tu m'as dit que cela t'amuse et, de cette façon, tu peux me suivre dans mes pérégrinations, si tu t'en soucies. Je te prie de me conserver ces lettres. Je n'aurai pas d'autres notes de voyage à mon retour et devrai m'en servir¹⁸.

Le pacte s'avère bénéfique pour les deux mais la réciprocité de l'échange ne coule pas dans la tradition communicative. En effet, Alexandra écrit pour distraire son époux, tandis que pour l'épanouissement correct du pacte, Philippe doit conserver les lettres. Le premier accord ne réside pas sur l'échange en lui-même de conversation, mais sur la conservation. L'épistolière écrit pour son mari et pour elle-même. Les finalités du journal et de la correspondance se mêlent. L'exploratrice écrit-elle pour elle ou pour lui ? À plusieurs reprises, l'exploratrice rappellera à son époux l'extrême importance de garder ses lettres : « Garde aussi toujours bien mes lettres, elles sont mon seul journal de voyage et me serviront à publier quelque chose chez Hachette avec des illustrations.¹⁹ » dit-elle dans sa lettre du 25 mai 1912 ; « Je te prie une fois de plus de bien garder toutes mes lettres dans lesquelles je puiserai des notes très utiles.²⁰ », écrit-elle dans la lettre du 19

¹⁶ Lettre inédite du 19 décembre 1911. Archives MADN, Digne-les-Bains.

¹⁷ Lettre inédite du 18 novembre 1911. Archives MADN, Digne-les-Bains

¹⁸ Passage inédit. Archives MADN, lettre du 13 janvier 1912.

¹⁹ *Idem.*, lettre du 25 mai 1912.

²⁰ *Idem.*, lettre du 19 août 1912.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

août 1912. Elle le lui rappellera jusqu'à la fin de son voyage de temps en temps²¹, et lui indiquera même lorsqu'un passage ou un autre pourra être enlevé ou devra exclusivement personnel :

Conserve les lettres dans lesquelles je te donne des détails sur les pays que je parcours et les gens que j'y vois. Tu dois en avoir un paquet, c'est encombrant et inutile. Ne conserve que celles qui pourront me servir d'aide-mémoire pour la confection d'un ouvrage de voyages, les autres où je te raconte que je souffre d'entérocologie ou que je suis sans le sou n'ont qu'un intérêt très momentané, brûle-les. Mais celles contenant même de très minimes détails sur les pays ou leurs habitants, ou les aventures personnelles qui m'y sont arrivées, je te prie, garde-les, quelque encombrant que cela puisse être. Mes seules notes sont ce que je t'écris, tu comprends leur importance pour raviver mes souvenirs et me remémorer certaines choses que je n'ai pas écrites, mais qui me reviendront en mémoire par leur liaison avec celles que je t'ai décrites... »²²

La publication des lettres et la lecture actuelle de ces dernières démontrent la réussite de ce premier accord constituant leur pacte épistolaire. Philippe a généreusement conservé toutes les lettres de son épouse malgré les aléas de leur relation et de sa vie personnelle (déménagement, les deux guerres mondiales, nouvelles compagnes, etc.) Il a fait preuve de loyauté et de complicité jusqu'au bout. C'est ainsi que leur premier accord s'est avéré le lien le plus fort de leur échange. Alexandra a inlassablement conté les péripéties de ses expéditions et Philippe les a soigneusement conservées.

Les lettres d'Alexandra David-Neel sont, pour sa part, un lieu de mémoire personnelle et son acte épistolaire se présente comme « un acte mnémotecnique qui engage le sujet dans un rapport mémoire-vérité-soi », où elle pourra dans le futur, non seulement revenir sur ses parcours, ses découvertes et ses épopées, mais aussi sur sa production morale, son évolution personnelle et spirituelle. Ce sont, en effet, les thèmes les plus présents dans ses lettres : périple, découvertes, philosophie et spiritualité.

Alors que dans un premier abord, Philippe Neel semble satisfait de cette entente : « Je suis heureuse que ma relation de voyage t'amuse et que tu prennes quelque plaisir à

²¹ Elle le fera dans la lettre du 30 mars et du 30 novembre 1921, elle lui demandera aussi de conserver les enveloppes timbrées après son passage à Lhassa dans sa lettre du 25 mai 1924, ce que Philippe faisait déjà depuis le début, puisque pratiquement toutes les enveloppes sont conservées aux Archives MADN, Digne-les-Bains.

²² Passage inédit, archives MADN. Lettre du 23 janvier 1920 et cité dans la préface à la première édition partielle de la correspondance d'Alexandra David Neel, 1975.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

la lire. Tu vois que je ne l'écourte pas.²³» ; assez vite, Philippe lui transmet, comme nous l'avons vu ci-dessus son mal-être face à la solitude qu'il ressent. « Tu t'ennuies seul, il faudrait que je revinsse. C'est sûr, c'est normal. Je ne suis pas une inconsciente, en dehors même de l'ennui où je sais te savoir mélancolique dans la grande maison trop déserte. ²⁴».

La négociation des thèmes des lettres, établie au départ du voyage : la narration de son voyage pour Alexandra David-Neel et les avancées du quotidien de Philippe Neel, sont vite compromises, dans le sens où Philippe se plaint à longueur de lettres et Alexandra commence à philosopher, ce que Philippe déteste. Il y a, à nouveau, une incompatibilité ou une faille dans cet échange épistolaire puisque pour une correspondance réussie, une entente dans les thèmes de conversation et dans le style est nécessaire.

Philippe perd vite l'intérêt de répondre aux lettres de son épouse qui semble de plus en plus centrée sur elle-même et son voyage, et lorsque Philippe lui parle de ses tristes sentiments, elle philosophe sur ces derniers, ce qui le dérange.

Alors que Philippe écrit plus ou moins de façon régulière au cours des années 1912 et 1913, l'année 1914 montre une évolution et l'envoi de ses lettres se font de plus en plus rares et fluctuantes.

L'année 1914, marque effectivement un tournant dans leur relation épistolaire. Philippe Neel se fait à l'idée que son épouse n'est pas près de revenir et après maintes tentatives d'entente entre eux, il semble avoir refait sa vie et envisage une séparation :

Je suis peinée, je ne le cache pas, mon ami, d'envisager une telle question avec toi. T'ai-je cru trop sage ou est-ce-moi qui suis folle de vouloir des choses impossibles et de demander aux êtres plus qu'ils ne peuvent donner ? Je croyais que nous pourrions avoir de bonnes causeries ensemble, que tu suivrais avec sympathie la publication de mes livres, que si tu ne pouvais la partager, tu comprendrais mon idéal et j'espérais que je pourrais te donner quelque chose de la grande paix que j'ai trouvée et qu'elle pourrait te faire une vieillese douce et sereine. Faut-il renoncer à tout cela ? (David-Neel, 2016 : 314), Lettre du 24 mai 1914.

La première clause de leur pacte épistolaire se trouve à cette période menacée, de même que leur relation. Alors que l'exploratrice se plaisait dans cet accord, Philippe Neel ne l'était pas. Pour Alexandra David-Neel, avoir de « bonnes causeries » avec son époux

²³ Lettre inédite du 24 avril 1912, archives MADN.

²⁴ Lettre du 1er septembre 1912, passage inédit, archives MADN, Digne-les-Bains

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

est le meilleur qu'elle puisse espérer, mais Philippe, lui, désire « un cœur compatissant » qu'Alexandra traduit comme le désir d'une personne soumise à ses besoins charnels :

Tu m'écris que tu veux chercher « cœur compatissant ». Toute phraséologie poétique mise de côté, cela signifie que tu souhaites, à domicile, quelqu'un qui soit prêt à reprendre « les serremments de mains, les baisers et le reste... ». Tu es homme intelligent, Nouchy, donne-toi la peine de réfléchir et considère le genre de réflexions qu'une menace de ce genre peut faire naître chez quelqu'un habitué à analyser et à peser les choses. Serremments de mains, baisers et le reste tu en as usé et abusé avec maintes partenaires, moi comprise, et aujourd'hui que mon éloignement a interrompu ma collaboration, tu me fais comprendre nettement que ce qui te plaisait en moi, ce n'était pas moi, mais les sensations que je te procurais. Crois bien que je suis assez clairvoyante pour le savoir depuis longtemps [...] Et, en cela, tu n'es pas en dehors de la norme. [...] Ta menace, mon pauvre ami, suggère simplement la réponse suivante : puisque n'importe qui peut, à ce qu'il te semble, remplir mon rôle auprès de toi, pourquoi m'entêterais-je et me forgerais-je l'idée d'une responsabilité et d'un devoir que toi-même me montres si légers puisqu'il peut être suppléé ? (Ibid. :315), Lettre du 1^{er} juin 1914.

Cette lettre constitue un tournant dans leur relation et leur pacte épistolaire. Philippe restera silencieux plus de trente jours après avoir manifesté sa résolution de séparation. Trente jours durant lesquels Alexandra continuera d'écrire et fera réfléchir son époux. Pour sa part, elle ne renoncera à aucun moment à son voyage et Philippe, finalement, sans rien dire d'autre, lui enverra le plan de sa nouvelle demeure qu'elle sollicitait depuis longtemps :

J'ai trouvé en cours de route, en revenant de Darjeeling, ta lettre concernant la photographie de ta nouvelle demeure et le plan « d'icelle ». Tu vas me trouver bien enfant, mais ces deux bouts de papier m'ont causé un extrême plaisir parce que j'ai vu une preuve que, tout de même, tu ne m'oubliais pas tout à fait. (Ibid. :320), Lettre du 29 juin 1914.

Philippe, à travers l'envoi du plan de sa maison, accepte à nouveau les clauses de leur contrat épistolaire, à savoir la réception et conservation de la correspondance de son épouse. L'année 1914, leur fait partager le thème de la première Guerre Mondiale qui revient souvent dans les lettres, et donne souvent l'occasion à Alexandra David-Neel de philosopher. Si bien, qu'elle s'en excuse la plupart du temps, car elle sait que cette

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

habitude de philosopher déplaît à son mari. Cependant, elle continue de le faire fréquemment.

Alexandra David-Neel modifie le pacte épistolaire initial, où d'une certaine manière elle exclut son époux pour une conquête d'elle-même. En effet, elle répond de plus en plus à ses propres besoins, à savoir, chercher sa vérité personnelle. Alexandra était en effet partie pour approfondir ses connaissances sur le bouddhisme, se faire une place dans le monde de l'orientalisme en Europe, mais surtout pour trouver des réponses aux questions qu'elle se posait depuis son plus jeune âge, à savoir, le sens de la vie, de son existence et le rapport des êtres au monde.

L'épistolière alterne alors des lettres de voyage, contant ses aventures et des lettres dites de confession où elle rend compte d'elle-même, où le dialogisme²⁵ avec son partenaire est presque absent au point que nous pourrions comparer sa lettre à la page d'un journal intime. Ces lettres-ci sont souvent les plus longues, plus douloureuses ou tragiques comme l'indique précisément Marie-Claire Grassi dans son ouvrage *Lire l'épistolaire*.

Philippe ne proteste plus sur ces thèmes d'introspection et accepte, de même que son rôle de conservateur et récepteur des épopées de son épouse, de continuer à être son confident et destinataire de ses confessions.

Désormais, il écrit plus ou moins régulièrement. En septembre 1915, il lui reparle de sa solitude et de sa peine pour la dernière fois. Ce thème ne sera plus abordé par Philippe après l'année 1915, et par conséquent ses réponses s'espacent encore un peu plus que l'année précédente ; néanmoins, il ne cessera pas d'écrire complètement jusqu'en 1922.

L'année 1923 provoque une nouvelle faille dans leur pacte d'écriture. Après plusieurs échecs dans ses tentatives d'atteindre la ville interdite de Lhassa, Alexandra David-Neel est forcée de cesser d'écrire ne pouvant, d'une part, risquer de laisser une trace de ses déplacements et d'autre part, car elle passe par des chemins déserts et dépourvus de services de courriers. Après avoir atteint son objectif en février 1924,

²⁵ Nous reprenons le terme « dialogisme » de Mickaïl Bakhtine comme la manifestation de voix plurielles qui marquent l'énoncé ainsi que l'art de savoir mener une discussion.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

Alexandra écrit de nouveau à Philippe, une longue lettre triomphale où elle parle de son retour, après 13 ans d'absence. Pris de court, Philippe, qui a sans doute réorganisé sa vie sans elle, ne lui répond pas. En juillet 1924, elle recevra enfin une lettre. Il ne répondra à presque aucune des questions d'Alexandra et il lui écrira dans une lettre du mois d'août : « Tu parais n'avoir reçu encore aucune des nombreuses lettres que je t'ai écrites à Lanchow et qui t'ont tenue au courant des faits importants de ma vie... J'imagine que tu as fait le nécessaire pour qu'elles te soient adressées. Tu verras mieux après leur lecture ce que tu as à faire... » (Ibid. :761), Lettre du 15 août 1914. Or Alexandra n'a jamais reçu une seule lettre à Lanchow... et reste dans le doute pendant encore fort longtemps. En octobre, il lui explique finalement que son retour n'est pas souhaitable. Alexandra rétorque :

Mais voilà ! Ta maison est trop petite, tu ne vois pas comment je pourrais y caser mes livres et mes bagages, je ne puis conserver l'aide tibétain sans lequel il m'est impossible de me débrouiller parmi les 400 livres et manuscrits que j'ai à parcourir. Et il y a davantage, tu ne vois pas que mon retour soit désirable – cela tu me l'avais déjà écrit dans une phrase dubitative : ...Et ce retour serait-il désirable ?... » Un peu dans le même style qu'une très ancienne lettre reçue à Bénarès dans laquelle tu me disais : « Si tu reviens, « il faudra être du troupeau »... » Tu écris aujourd'hui : Nous avons été longtemps séparés, l'intimité peut-elle se retrouver » et « il te serait difficile de reprendre une place de petite bourgeoise s'occupant de son intérieur et des mille petits tracas qu'il comporte », etc. « Le mieux serait, si tu en as les ressources, que tu entreprennes de suite ta tournée en Amérique... ». (Ibid. :767), Lettre du 21 octobre 1924.

Cela faisait déjà longtemps que Philippe n'envisageait plus la vie à ses côtés, cinq ans après son départ, en 1916, il avait déjà compris qu'elle ne pourrait pas être complètement heureuse à ses côtés et s'était fait à l'idée qu'ils ne vivraient plus jamais ensemble. Or, Alexandra n'envisageait pas cette issue de la sorte. Elle a toujours gardé l'idée qu'elle rentrerait aux côtés de l'homme qu'elle aimait et estimait le plus. Elle pensait, qui plus est, que cet aboutissement était le plus souhaitable pour eux deux :

Pour en revenir à toi, je ne vois pas quelles raisons nous empêcheraient de nous retrouver quand tu seras débarrassé de tout travail. Nous ne sommes plus jeunes, l'un et l'autre nous sommes isolés, chacun dans notre genre, nous sommes intelligents et tous deux nous avons assez l'expérience de la vie pour être tolérants et mutuellement respectueux de notre liberté. Il serait, je crois, très sot de notre part de vieillir loin l'un de l'autre, parmi des étrangers. Certainement, nous sommes de

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

farouches individualistes, notre vraie vocation était le célibat, mais je ne songe pas plus à t'imposer la contrainte de la vie commune que tu ne dois songer à me l'imposer à moi-même. Tu me sais prise par une vie toute d'étude et de méditation. Le Yogui que je promettais d'être depuis ma jeunesse, je le suis devenue, mais je puis très bien le rester sans que cela te dérange. L'important est que tu trouves la façon de te créer, après ta retraite, une existence suffisamment agréable et que tu sois riche avec les revenus dont tu disposeras. J'entends par là que tu puisses te payer le petit yacht qui te permettra de continuer à te livrer à ton sport favori, que tu puisses avoir une voiture, maison confortable et serviteurs suffisants. Je ne suis pas de l'espèce de ces fous qui, parce qu'ils peuvent se passer d'une chose ou parce qu'ils ne se sentent pas d'attrait pour elle, veulent en priver tout l'univers. J'ai désiré très fortement la vie confortable, j'en ai joui quand je l'ai eue et que je comprends parfaitement que les gens du monde (je prends ce terme comme antithèse des mystiques) l'apprécient. En ce qui me concerne, une bicoque plantée quelque part à l'écart dans le jardin est tout ce qu'il me faut. (Ibid. : 426), Lettre 17 septembre 1916.

L'exploratrice finit par comprendre, à l'heure du retour, que sa place n'est plus désirée aux côtés de son époux, mais elle ne lui en veut pas pour autant. Leur relation devient officiellement, à partir de 1925, exclusivement épistolaire, même si elle l'était officieusement depuis son départ en 1911. Désormais, les deux époux accepteront que leur mariage ne se poursuive que par l'échange de lettres, mais les clauses de leur pacte perdureront jusqu'à la mort de Philippe. Alexandra continuera à lui conter les péripéties et les aléas de sa vie. Ainsi, jusqu'au bout elle lui fera part de ses réflexions personnelles.

Philippe est devenu après leur altercation de 1914, sans l'imaginer, le destinataire idéal, non pas le destinataire idéal décrit par Geneviève Haroche Bouzinac (1995 :81) comme celui qui répond et se montre à la hauteur quant à ses réponses ; mais le destinataire idéal pour Alexandra David-Neel, complice jusqu'au bout de ses aventures, de ses progrès dans le monde orientaliste, mais aussi témoin et compagnon de ses recherches intérieures et spirituelles. Même si Philippe Neel répond à la caractéristique du « véritable correspondant » proposée par Jean-Marie Beysade dans son *Introduction à la correspondance de Descartes* comme : « celui qui ne disparaît pas avec les réponses, qui ne s'annule pas au cours de l'échange, et dont l'individualité est comme dessinée en creux, par les errances réglées du partenaire. » (Beysade, 1989 :19), il s'est tout de même peu à peu effacé, en espaçant ses réponses, afin de donner plus d'espace à Alexandra David-Neel dans ses lettres et lui faciliter la plus importante de ses recherches : trouver le bonheur et la paix intérieure. Plus les années passent et plus elle prend conscience de

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

la générosité de son mari. Nous en venons à nous interroger sur la place qu'occupait Philippe dans les lettres de l'exploratrice puisqu'elle n'y parle, comme nous l'avons vu, bien souvent que d'elle.

3.1.2. Place de Philippe dans la lettre :

Dans toute correspondance, il existe deux scripteurs et deux destinataires, et dans tout processus d'écriture d'une lettre, la présence de l'autre est indispensable. Dans le cas de notre étude, toutes les lettres étudiées d'Alexandra David-Neel sont adressées à son époux, Philippe Neel. Il faut préciser à ce sujet que les lettres publiées ont omis tous les entêtes adressés à Philippe, pour la plupart « Mon très cher Nouchy » ou « Mon petit Nouton » et toutes les signatures de l'épistolière qui sont, la plupart du temps très affectueuses. Ainsi, les lettres publiées induisent en erreur à ce propos, car Alexandra David-Neel, apparemment froide et dénuée de sentiments affectueux envers son époux, résulte être pleine d'amour et de tendresse envers lui, très rares sont les lettres où elle ne les termine pas par ses meilleurs vœux de bonheur, d'« une affectueuse pensée », « de tendres baisers », ou encore de profonds et sincères remerciements.

De prime abord, la présence de Philippe encadre les contenus des lettres puisqu'il est toujours présent au début et à la fin des lettres. L'épistolière signe finalement toutes ses lettres d'un « A. » ou par son prénom : « Alexandra », ce qui a également été supprimé dans la publication de sa correspondance. Or la signature épistolaire, comme le remarque Jelena Jovicic « distingue la lettre d'autres formes d'écriture intime. » (Jovicic, 2010 :144) car, en effet, un journal intime ne se signe pas ou l'autobiographe ne fait pas figurer sa signature à la fin de son texte. La signature est donc révélatrice et significative dans les lettres, car elle clôt le processus de communication. En signant ses lettres, elle atteste de l'authenticité de ses mots, de ce qu'elle y a exprimé et donc des sentiments sincères envers son époux.

Nous avons remarqué que lorsque ses lettres sont affectueuses et que les deux époux sont dans une phase d'entente, l'épistolière signe par un « A », alors que s'ils ne sont pas en accord sur un point ou s'ils ne passent pas par une bonne phase pour une raison ou une autre, elle signe « Alexandra » et, si elle formule une demande officielle à Philippe, elle signe « Alexandra David-Neel ». Ce sera le cas lorsqu'elle lui demandera

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

d'organiser l'héritage de sa mère, d'organiser ses propres comptes ou d'écrire à tel ou tel éditeur.

Alexandra sait bien user de sa signature selon les conventions. Et ses signatures révèlent ses intentions de communication, le type de lettres qu'elle souhaite écrire à son époux (affectueuse, administrative, récriminatoire) ou bien le type de demande qu'elle veut faire (formelle, administrative ou intime). Grâce à la signature, la lettre s'ouvre aux possibilités d'un testament et donne un pouvoir à l'écriture, celui de l'immortalité. L'épistolier laisse une trace d'un fragment de sa vie, de son intimité, de ses vœux ou de ses choix, dans chacune des lettres qu'il signe de son nom. Un double rapport de place s'établit à nouveau entre le destinataire et le scripteur puisque la signature clôt la lettre par la présence du scripteur tout en attestant l'authenticité de ses propos, mais avec une double intention puisque la signature donne au scripteur la procuration de l'éternité de ses propos. Cela s'accorde parfaitement avec le premier mandat du pacte épistolaire de Philippe et Alexandra : élaborer un journal de voyage et le conserver.

La double intention de l'exploratrice dans ses signatures est évidente, la première est bien de l'adresser à son époux, mais son désir de permanence et d'avoir des preuves de son voyage sont évidents.

Mais, si selon leur pacte épistolaire, Alexandra doit dresser un journal de voyage dans ses lettres, quelle place reste-t-il à Philippe dans l'élaboration de son journal de voyage épistolaire ?

Selon Vincent Kaufmann :

À la recherche d'un espace singulier, l'épistolier s'adresse moins à l'autre pour communiquer avec lui que pour l'exclure et le révoquer comme partenaire d'un échange. Il s'en prend ainsi non seulement à cet autre, mais aussi à l'échange lui-même, à sa possibilité en tant que tel. Derrière un autre en particulier, c'est toujours l'Autre qui est visé : non pas l'autre à qui je parle, un alter ego que je construis à mon image, auquel je peux m'identifier, mais un Autre plus général, différent de moi-même comme de l'autre. (Kaufmann, 1990 :55)

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

C'est en effet, avant tout d'elle et de ses itinéraires dont elle parle dans ses lettres. En général, lorsque l'épistolière raconte ses aventures, mésaventures et expériences en général, elle le fait au passé, en employant en toute logique la première personne du singulier, sans trop y introduire son destinataire dans le récit ; c'est la partie de la lettre qui correspond au journal de voyage. Or, parfois, l'épistolière préfère utiliser le présent de l'indicatif plutôt que le passé pour décrire ce qu'elle a vécu. Dans ce type de description, elle insère Philippe dans le récit de son voyage et dans son aventure à travers l'incorporation du pronom « tu » :

Il ne pleut plus, mais les routes sont affreusement boueuses et glissantes – tu te souviendras que ces routes sont des sentiers de montagne. Le début est une descente raide et ininterrompue de plus de dix kilomètres. J'ai le bras rompu de retenir mon cheval qui glisse tout le temps. Si tu me voyais dans les descentes raides et pierreuses, à travers les torrents, tu ne pourrais t'empêcher de me reconnaître quelque audace. Lettre du 24 juin 1912, (David-Neel, 2016 : 187).

L'épistolière recrée la scène de son aventure, de sorte que son époux puisse l'imaginer en action. De ce fait « le lecteur est délogé de sa place de spectateur pour prendre celle du voyageur et vivre par procuration les aventures que ce dernier a effectivement vécues. » (Magri-Mourgues, 1995 :9). Philippe voyage avec elle et fait partie de ses aventures lorsque ces dernières sont susceptibles de l'intéresser ou du moins de susciter sa curiosité :

À 5 heures moins le quart, les gardes du corps, vêtus de courtes jaquettes rouges, coiffés d'un chapeau tyrolien en bambou tressé avec une haute aigrette, en plume de paon, s'alignent avec leurs minces carabines, les porteurs du dandie tout de bleu habillés se rangent autour de leur instrument, le maharadjah s'y enfouit, capote relevée, le tout recouvert de brocart jaune, je ne le vois pas. Et le cortège s'ébranle, les musiciens qui marchent devant en jouant, les gardes du corps, les gens de la Cour à cheval, tout cela, au son de cette musique bizarre, monte le sentier sous la pluie et dans la brume grise matinale. Lettre du 24 juin 1912. (David-Neel, 2016 :187)

Cette description minutieuse permet au lecteur de s'imaginer le spectacle et plus précisément de le regarder. Elle ne rapporte pas seulement ce qu'elle a vu, elle le lui fait vivre grâce à cette reproduction fidèle du tableau. Philippe est en quelque sorte toujours présent dans la lettre, même lorsqu'apparemment elle ne s'adresse pas directement à lui. Ainsi, malgré le fait qu'elle s'abandonne parfois à elle-même, à ses pensées et à ses

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

sentiments dans les lettres, comme dans toute lettre intime, Philippe détient une place cruciale dans la lettre, il est le moteur et la motivation de l'écriture d'Alexandra David-Neel ; elle n'aurait pas pris des notes, ou rédigé de cette façon les récits de ses aventures si cela n'avait pas été dans le but de contenter son époux.

Or, quand-est-ce qu'Alexandra David-Neel s'adresse directement à lui ? Quels sont les motifs de leurs conversations ? Nous avons vu, ci-dessus, que l'un des sujets principaux de leur échange épistolaire repose, surtout au début (jusqu'en 1914) sur les conditions de leur relation et sur leur futur en tant que couple, ce qui est logique dans une correspondance entre époux.

Une simple lecture nous informe sur le fait que les questions administratives et économiques entre les deux époux sont fort présentes. Pour remettre en contexte leur échange, rappelons qu'avant 1938, les femmes étaient en incapacité juridique et jusqu'en 1965 dans l'incapacité de gérer leurs biens propres. Les femmes ne pouvaient avoir de passeport ou de carte d'identité sans l'accord de leurs époux, ni même disposer directement de leurs économies. Elles ne pouvaient le faire, en principe, qu'à travers une figure masculine de parenté, ce qui forcément octroie à Philippe un rôle prépondérant dans le voyage d'Alexandra David-Neel qui, sans son aide sur le plan juridique ou administratif n'aurait pu réaliser ses voyages.

Ce sujet a alors suscité de nombreuses interrogations, à savoir si Philippe Neel avait complètement financé les voyages de son épouse ou s'il avait simplement géré ses finances. À ce propos Marie-Madeleine Peyronnet (éditrice de la correspondance avec son mari, secrétaire des dix dernières années de vie d'Alexandra David-Neel et fondatrice de la Maison Alexandra David-Neel) explique dans la préface de la dernière édition que M. Neel aurait seulement administré l'argent de son épouse :

Depuis la première édition de ce livre (1975), tous les documents, correspondances, papiers officiels ont été retrouvés et étudiés. C'est ainsi qu'à leur lecture, nous apprenons que la profession de ses parents était : rentiers, et qu'Alexandra possédait en 1904 – année de son mariage – un portefeuille d'actions et d'obligations de 77 696 francs-or. Celui-ci a été augmenté jusqu'en 1911 et géré par Philippe Neel en l'absence de son épouse. En 1911, Alexandra part en Orient – subventionnée par différents ministères, dont celui de l'Instruction publique – pour un voyage

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

d'étude qui devait durer dix-huit mois... Passionnée par ses études et pittoresques voyages, bloquée par la guerre de 1914-1918, elle ne rentrera que treize-ans et demi plus tard après avoir accompli à pied et en mendiant son voyage jusque Lhasa (1924). C'est pendant ces quatre années de guerre que Philippe Neel est intervenu personnellement pour aider Alexandra en difficulté. En effet, la plus grande partie des subsides qu'il lui adressait était bloquée par la guerre. Ceux-ci provenaient de ses actions placées en Belgique et du montant des droits payés par divers journaux et revues auxquels Alexandra envoyait des articles. (Ibid. :14) Préface de Marie Madeleine Peyronnet.

Ceci nous aide à saisir les sollicitations de l'exploratrice. En effet, contrairement à ce que de nombreux lecteurs ont interprété comme du quémandage, ces demandes de subsides n'étaient, la plupart du temps, motivées que par les difficultés de gérer à distance l'utilisation de ses propres fonds. Philippe Neel a montré une grande générosité en s'occupant de façon dévouée de tous les problèmes administratifs, économiques et juridiques de son épouse.

Effectivement, Alexandra s'adresse souvent à son époux pour lui demander une faveur, comme par exemple acheter un cadeau de sa part pour l'une ou l'autre de ses connaissances : notamment pour les personnes l'ayant accueillie chaleureusement ou offert des cadeaux, comme le Maharadja du Sikkim, le Gompchen de Lachen et la mère du Tashi Lama. Ces présents sont des manifestations de sa gratitude et de son estime envers eux et elle demande à son époux de le faire, parce qu'elle souhaite leur faire partager des produits du Maghreb. Elle aime partager avec ses confrères lamaïstes ou d'Asie, l'autre bout de continent qu'elle apprécie : « Est-ce que tu ne pourrais pas m'envoyer une douzaine de cartes postales avec des vues algériennes, des vues du désert et quelques vues d'Alger donnant des aspects de grande ville. C'est pour les montrer au lama. » (Ibid. :357), Lettre du 7 février 1915.

Néanmoins, elle sollicite aussi des services pour elle-même à son époux. Par exemple, pendant la Première Guerre Mondiale, elle réclame à Philippe les journaux où l'on parle des événements de ce conflit afin d'être mieux informée, puisqu'en Inde, ils ne donnent que des nouvelles très brèves et non exhaustives. De même, durant tout son voyage elle lui commande des accessoires, des ustensiles ou des vêtements :

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

Je voudrais deux ou trois paires de bas de coton très épais, ce que l'on fait de plus solide, noir et la même quantité et le même genre très solide en couleur cuir pour mettre avec des souliers bruns. Puis deux paires de très chauds bas de laine noir, long de jambes, et deux paires de bas de laine de même sorte couleur cuir. Ma taille est appelée « petite femme » tu peux ajouter que je chausse du 36 mais insiste pour avoir le haut des bas très large. Je n'ai pas maigri depuis que j'ai quitté Tunis, au contraire. Si tu pouvais aussi trouver des chaussettes de laine noire dont le pied serait de la taille qui me convient, c'est-à-dire équivaldrait à « petite femme » tu pourrais m'en envoyer deux paires. J'ai ici des bas dont le pied ne vaut plus rien mais dont la jambe est bonne. Je coudrais les chaussettes au bas, cela coûterait moins cher qu'une paire neuve et ferait le même usage. Peut-être cela pourrait-il se trouver dans les chaussettes pour jeunes garçons. Mais ceci n'est pas aussi important que les bas. Je crois que le Bon Marché est la meilleure maison pour avoir quelque chose de bonne qualité. Et si ta générosité va jusque-là tu pourrais joindre un gilet de laine à manches longues pour porter en dessous de la robe, quelque chose de très chaud. Je le préfère blanc. Aussi un porte-monnaie assez grand, sans être démesuré. Tu sais le genre que j'emploie, ceux du Bon Marché sont très solides. Je te prie, pas de porte-monnaie rouge, une autre couleur à ton choix. Je viens de chercher mon centimètre, sans pouvoir le trouver. Le boy doit l'avoir mis quelque part pendant le déménagement et justement il (le boy) n'est pas ici. Le ruban inclus donne la largeur du tour de poitrine pris sous les bras. Cela servira de mesure pour le gilet de laine si tu en envoies un. [...] Si tu pouvais arranger cela que le paquet vienne directement ici j'en serais bien contente.²⁶

Nous pouvons observer que Mme Neel est très précise quant à ses demandes d'achats. Son époux reçoit des instructions claires, de sorte à ne pas pouvoir se tromper, car elle sait parfaitement qu'il répondra à ses demandes. Ainsi, un peu avant les premières tentatives de son projet de randonnée à Lhassa, elle lui fait une longue liste d'achats dans la lettre du 4 mai 1919 :

Note pour achats : (déjà demandé dans la lettre précédente)

-6 paires de bas de laine très chauds, très solides, couleur brune de préférence.

-6 paires de bas de coton très solide, pas de bas à jours ou fantaisies.

- joindre 8 cartes ou boules de laine et autant de coton pour les raccommoder.

- Longueur de la semelle de pied : 22 centimètres. Je joins d'ailleurs un dessin du pied.

- Un très chaud gilet de laine, ce qui se fait de plus chaud et de plus solide. Tour de poitrine 99 centimètres.

Autres articles :

1 Un ouvrage traitant de médecine pratique et simple pour les cas les plus courants.

Description claire des symptômes et traitement.

²⁶ Passage inédit de la lettre du 4 août 1914. Archives MADN, Digne-les-Bains.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

2 Un autre ouvrage du même genre mais relatif aux accidents, luxations, articulations démisées, fractures, blessures, etc., et donnant des indications claires sur ce qui peut atténuer le mal dans un pays où nul secours médical n'est à espérer.

3 Un de ces petits ouvrages de gymnastique de chambre avec illustrations comme on en a tant publiés sous des titres divers, pour l'usage des gens qui veulent conserver leurs articulations souples et ne peuvent consacrer qu'une dizaine de minutes chaque matin après le tub à ces exercices.

4 Un atlas anatomique montrant clairement les différents organes du corps humain, avec quelques explications des planches Atlas en couleur.

5 Un ouvrage sur ce que l'on appelle : « prestidigitation de salon » pour les gens du monde. Description de tours faciles à exécuter et aussi merveilleux que possible. Peut-être une boîte d'ustensiles pour exécuter les tours doit-elle accompagner le livre, mais il y a aussi, je crois, beaucoup de tours que l'on peut faire avec des objets quelconques, ou construits par soi-même. (David-Neel, 2016 : 564), Lettre du 4 mai 1919.

Force est de constater qu'Alexandra compte profondément sur son époux et que sa place est essentielle et prépondérante pour rendre son voyage plus confortable. Quant aux vêtements, elle le sollicite à ce sujet à plusieurs reprises pendant le voyage, en particulier elle lui demande de lui envoyer un de ses peignoirs bien chauds (dans les lettres du 30 septembre 1915 et 07 octobre 1915), ou encore de l'aider pour la construction d'un lit de camp (lettre du 20 mai 1920 où elle y fait un croquis²⁷) ; mais ce qu'elle réclame aussi fréquemment, tout au long de séjour en Asie (à part des fonds financiers), ce sont des livres. Philippe obtient également le rôle de bibliothécaire :

Tu me feras plaisir en m'envoyant par paquet recommandé et bien emballé dans de fort papier, un exemplaire de Meh-ti, un exemplaire de Yang Tchou, un exemplaire de Notes sur la philosophie japonaise. Tu trouveras cela dans la partie gauche (en bas) de la bibliothèque de ton bureau. Adresse à la mission bouddhiste c/o Samana Punnananda, 46 Benjapukur Lane, Calcutta²⁸.

Comme à un documentaliste averti, elle lui commande parfois des livres très pointus, dont nous avons, en tant que lecteur, du mal à reconnaître l'orthographe exacte des titres : « Je t'ai dit que j'avais besoin de quelques livres. Les fragments du Kandjour tibétain traduit en français dans les annales du musée Guimet. L'Ndanavarga (?) Un

²⁷ Voir annexe n° 7.

²⁸ Passage inédit de la lettre du 26 février 1912. Archives MADN, Digne-les-Bains.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

exemplaire sanskrit du Vajracedika (?) etc. Tu pourras régler la note que Geuthner libraire de Paris t'enverra et celle de Luzac à Londres. ²⁹».

Ce rôle entraîne celui d'intendant puisqu'il doit aussi se charger des factures de ses commandes de livres : « Je te rappelle que j'ai commandé quelques livres à Paul Geuthner libraire, 68 rue Mazarine Paris et qu'il doit t'envoyer la note.³⁰ » ; ou autres articles qu'elle réalise à l'étranger : « Je voudrais bien savoir, mon bon ami si tu n'as jamais reçu une lettre des Galeries Lafayette au sujet d'une commande que j'ai faite. Je n'ai reçu ni envoi, ni satisfaction d'aucune sorte. Réponds-moi à ce sujet dans ta prochaine lettre pour que je sache si je dois attendre ces articles ou non.³¹ ». Philippe se charge donc de régler toutes les factures de son épouse : « Si Alcan t'envoie une facture veuille la régler ainsi que je t'en ai prié et règle aussi le « Courrier de la Presse » pour les quelques rares coupures qu'il envoie.³²».

De ce fait, le thème le plus récurrent est celui des finances. Il est tout à fait évident, que l'exploratrice a besoin d'argent et comme cet argent n'est accessible qu'à travers son époux, elle le requiert maintes fois au cours de leurs échanges épistolaires. Sur place en Asie, elle doit toujours lutter pour pouvoir obtenir des vivres. Puisque les deux époux avaient signé un contrat de mariage à biens communs, la question des dépenses doit être abordée. Pour cette raison, Alexandra consulte son époux sur les sommes qu'elle peut recevoir. Dès septembre 1912, un an après son départ, l'exploratrice calcule qu'elle aura besoin d'argent pour pouvoir poursuivre son voyage. C'est la deuxième sollicitation qu'elle formule à ce sujet : « Je compte qu'il me faudra 5000 frs. Veux-tu me les donner ? C'est une forte somme, évidemment. [...] Le chèque doit être en mon nom Mme A. David-Neel tu pourras l'adresser chez S. N. Sen mais je crois qu'il serait bien d'assurer la lettre. ³³». N'ayant pas reçu la somme convenue, elle le lui rappelle dans sa lettre du 31 octobre 1912 et à nouveau en novembre 1912 :

²⁹ Passage inédit de la lettre du 17 avril 1914. Archives MADN, Digne-les-Bains.

³⁰ Passage inédit de la lettre du 5 mai 1914. Archives MADN, Digne-les-Bains.

³¹ Passage inédit de la lettre du 30 septembre 1913. Archives MADN, Digne-les-Bains.

³² Lettre inédite du 31 juillet 1912. Archives MADN, Digne-les-Bains.

³³ Passage inédit de la lettre du 1^{er} septembre 1912. Archives MADN, Digne-les-Bains.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

Il y a plus de deux mois que je t'ai envoyé une seconde lettre recommandée pour te parler des fonds nécessités par la prolongation de mon voyage. Tu ne répons pas plus que la première lettre écrite en juin dernier. Tu dois, pourtant, je pense l'avoir reçue. Je vais me trouver très gênée et je te prie instamment de me faire parvenir par retour du courrier un chèque de n'importe quelle valeur sur la Russo asiatic bank à Calcutta. Je suis bien peinée de revenir si souvent sur ce sujet. Je t'ai écrit deux lettres pleines d'explications. Ne les as-tu pas reçues ? Eh ! Oui, je sais bien que c'est un sacrifice que je te demande, un double, car il s'agit d'une dépense ayant pour résultat de prolonger mon absence. Peut-être est-ce audacieux et égoïste de te le demander. Tu sais que je ne puis dans les circonstances présentes, user de l'argent qui m'appartient à Bruxelles et, d'ailleurs, comme nous avons associé nos intérêts ne serait-ce pas la même chose de puiser d'un côté ou d'un autre. Tu trouveras peut-être que j'ai dépensé pas mal, mais songe qu'il y a longtemps déjà que je suis en route et que j'ai acheté une grande quantité de livres³⁴.

Il se trouve que cet argent avait bien été envoyé par Philippe sur le compte indiqué, plus ou moins deux mois auparavant mais que l'orientaliste n'en avait pas été informée. Ce premier échange économique indique ainsi à son mari les procédures et les démarches à suivre pour le reste de son voyage.

Elle fait de nouveau appel à son aide, dès fin 1913³⁵, et lui remémore en début d'année 1914 ; elle reçoit de Philippe la somme de 3000 frs en février 1914.³⁶ Peu de temps après, prévoyant désormais ses futures dépenses et besoins, elle invite son mari à lui renvoyer des fonds :

Après ta dernière lettre, tu dois comprendre que je suis plus que jamais embarrassée pour te parler de la question de fonds³⁷. Cependant en m'envoyant une petite provision en décembre dernier, tu m'as écrit : « Dis-moi quand elle sera épuisée » Elle n'est pas épuisée, mais il y a six mois de cela et j'ai d'assez fortes dépenses à faire maintenant, mon stock de vivres pour trois mois etc. Ici tout va par block. On reste plusieurs mois sans presque rien dépenser et puis tout à coup, il faut renouveler ses provisions, ses chaussures et d'autres choses et plusieurs centaines de francs s'évaporent. Tu sais qu'une de mes faiblesses a toujours été de regarder l'avenir bien en avant, c'est pourquoi je serai heureuse, si cela t'est possible, de recevoir quelques fonds pour joindre à ma réserve actuelle³⁸.

³⁴ Passage inédit de la lettre du 23 novembre 1912. Archives MADN, Digne-les-Bains.

³⁵ Passage inédit de la lettre du 7 décembre 1913. Archives MADN. Digne-les-Bains.

³⁶ Lettre inédite du 14 février 1914. Archives MADN. Digne-les-Bains.

³⁷ Dans sa dernière lettre (mai 1914) Philippe a suggéré le divorce à son épouse.

³⁸ Passage inédit de la lettre du 9 juin 1914. Archives MADN. Digne-les-Bains.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

Elle en reparle un peu plus tard, « Je ne te fixe aucune somme. Tu feras ce que tu voudras. Adresse comme d'ordinaire à la Russo Asiatic Bank à Calcutta où j'ai mon compte. On m'y sert 20% d'intérêt sur les sommes déposées, le même taux qu'à Tunis³⁹. ». Ne recevant aucune somme, Alexandra est forcée de d'insister dans sa lettre du 14 juillet 1914 :

Je suis contrariée d'avoir à insister sur mon besoin pressant de quelques fonds mais il me faut te prier de ne pas différer un envoi à la Russo Asiatic Bank de Calcutta. Cette question d'argent me devient chaque jour de plus en plus désagréable et je crois que je vais me décider à adopter complètement la vie des yoguis (aussi complètement du moins qu'il est possible à une européenne) pour réduire mes dépenses au strict minimum. As-tu reçu des nouvelles de Paul Gentheur le libraire de la rue Mazarine à propos des livres que je lui ai commandés ? Et as-tu envoyé l'argent pour payer Luzac à mon amie Mrs Mabel Bode de Londres ?⁴⁰

Entre-temps, elle demande à nouveau 1500 frs en octobre 1914⁴¹, et reçoit finalement 3000 frs en mai 1915⁴². Vivant de prêts de personnes distinctes en attendant les transferts de son argent⁴³, elle doit les rembourser lorsqu'elle reçoit ses fonds, ce qui explique qu'elle ait alors à en réclamer peu de temps après, ne lui restant pas grand-chose pour vivre : « Si tu pouvais envoyer 5000 frs je crois que, tout remboursé, il pourrait me rester de 1500 à 1700 frs pour moi, ce qui ferait environ 900 roupies. Tu vois que ce n'est pas le Pérou, mais cela m'aiderait. » (David-Neel, 2016 : 403), Lettre du 12 janvier 1916.

Alexandra continue ainsi au fil du temps et de ses périples à réclamer à son époux différentes sommes d'argent⁴⁴, au point que Philippe le lui reproche : « tu es, peut-être

³⁹ Lettre inédite du 6 juillet 1914. Archives MADN. Digne-les-Bains.

⁴⁰ Lettre inédite du 14 juillet 1914. Archives MADN. Digne-les-Bains.

⁴¹ Lettre inédite du 18 octobre 1914. Archives MADN. Digne-les-Bains.

⁴² Passage inédit de la lettre du 16 mai 1915. Archives MADN. Digne-les-Bains.

⁴³ Les Woodroffe, amis anglais en Asie, l'aideront à chaque fois qu'ils le pourront pendant son voyage. Certaines sommes lui seront offertes mais d'autres devront être remboursées, même s'ils ne le lui ont jamais imposé. Elle implore alors quelques fois que Philippe les rembourse, comme par exemple dans la lettre du 7 février 1929. P. 587.

À la fin de son voyage, elle explique en outre à son mari, qu'elle doit en tout 1600 roupies à différentes personnes pour défrayer ses emprunts (Lettre inédite du 19 juillet 1924. Archives MADN. Digne-les-Bains.)

⁴⁴ Selon la lettre du 8 juin 1917 elle reçoit des fonds de la part de Philippe qu'elle n'estime pas suffisants, il lui renvoie alors un chèque selon la lettre du 25 août 1917 et elle l'informe de la réception d'un autre chèque dans la lettre du 31 octobre 1917. Elle ne manifeste plus de besoins économiques jusqu'à la fin de l'année 1918. C'est en 1919 que ce thème redevient récurrent dans les lettres adressées à son époux.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

sans t'en douter, un peu cruel en me disant que les questions d'argent constituent notre plus grand bien. Je ne sais que trop que je reviens, dans presque chacune de mes lettres, sur ce sujet et cela, je te l'assure, me coûte assez : mais qu'y faire ? ⁴⁵». Philippe s'étonne de ces problèmes d'argent récurrents qui n'avaient pas été négociés et ne faisaient pas partie de leur contrat épistolaire. Néanmoins malgré les réprobations qu'il lui adresse, il exécute ses requêtes et lui envoie toujours, même si parfois un peu tard les montants sollicités. En réponse, à ces critiques, Alexandra diminue la fréquence de ses requêtes. Elle ne lui redemande des fonds qu'en mai 1922 pour « pouvoir s'habiller convenablement » (David-Neel, 2016 :700), Lettre du 22 mai 1922, devant vivre de prêts en raison de ses maigres économies. En 1924, après son séjour à Lhasa, une demande pressante d'argent refait surface dans les lettres, pour pouvoir rembourser ce qu'elle doit et rentrer en Europe. Elle insiste à nouveau de façon persistante à partir de juillet 1924 (Ibid. :756.), n'ayant plus que « 20 roupies dans sa bourse »⁴⁶ et mi-août se retrouvant dans une situation fort embarrassante :

Il y a aujourd'hui exactement 3 mois et 9 jours que je vis de charité et d'emprunts. Tu es au courant de ma situation, ta lettre écrite de Paris me le montre clairement et, cependant, non seulement tu ne m'aides pas, mais tu ne m'écris même pas. Tu m'as demandé dans ta lettre les choses suivantes (je copie exactement) : « il faut que je sache où tu vas, que tu me dises tes besoins, l'endroit où je dois t'envoyer les prochaines provisions et combien tu désires recevoir.» J'ai répondu à cela, mais rien n'est venu, pas même une lettre. « Il faut que je sache où tu vas. » Il me semble que je t'ai suffisamment expliqué que j'ai terminé mes voyages. Où je vais ? Il me paraît t'avoir dit que chez nous, où je compte me mettre à écrire mes livres qui m'ont été demandé par des éditeurs américains. L'itinéraire de retour est seul à discuter, il dépendra de l'argent dont je disposerai. « Mes besoins. » Rembourser ce que je dois : à l'heure actuelle 1060 roupies. J'aurais pu éviter bien des dépenses si je n'avais pas dû attendre trois mois. Donc 1060 roupies d'arriéré et maintenant : passage et vie. Il me faut deux jours de cheval puis quatre jours de train pour arriver, soit à Colombo, soit à Bombay. « Où envoyer les prochaines provisions. » à la banque de l'Indo-Chine à Pondichéry puisque je ne puis quitter l'Inde sans les avoir reçues. « Combien tu désires recevoir. » Autant que tu peux m'envoyer afin que je ne doive pas lambiner en route. [...] Il n'y a pas de raison maintenant pour que tu retardes ton envoi. Il faudra toujours en venir là, j'ai pu traverser le Tibet à pied, mais je ne puis marcher sur la mer comme Jésus-Christ. [...] Mon Dieu, mon pauvre Nouchy, ne montreras-tu pas un peu de joie à l'idée de mon retour, moi qui m'en

⁴⁵ Lettre inédite du 19 juin 1919. Archives MADN. Digne-les-Bains.

⁴⁶ Lettre inédite du 19 juillet 1924. Archives MADN. Digne-les-Bains.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

faisais une fête. J'en parlais tout le temps à mon gamin. Lettre du 15 août 1924. (David-Neel, 2016 : 759)

Alexandra envoie cette lettre récriminatoire à son époux, elle utilise les procédés de la conversation en reprenant mot pour mot et à plusieurs reprises les propos de son époux. Elle lui démontre, à travers la construction de sa lettre, son incompréhension face à sa non manifestation aussi bien financière qu'épistolaire. Elle ne tolère pas que Philippe puisse la laisser dans cette situation. Encore une fois, leur mariage le rend redevable de ce point de vue et l'épistolière témoigne à travers sa démarche qu'elle le pense fermement. Néanmoins, sa déception qui au départ semble être liée au manque d'aide financière, s'avère être en réalité en rapport avec le peu d'enthousiasme que manifeste Philippe à l'idée du retour de son épouse. La fin de lettre trahit les véritables sentiments d'Alexandra. Elle s'est bien rendu compte que son époux retarde l'envoi de fonds car il ne désire pas son retour, et encore moins avec le lama Aphur Yongden qu'elle nomme dans sa lettre « mon gamin ».

Philippe finira bien évidemment par lui apporter l'aide économique dont elle avait besoin et tout le nécessaire afin qu'elle puisse rentrer mais pas à ses côtés.

La question d'argent autour d'Aphur était présente dans ses lettres depuis l'année 1918. Alexandra explique à son époux que son accompagnateur, le Lama Yongden, devra recevoir une somme juste et raisonnable si elle était amenée à mourir avant son retour. Elle reviendra tous les ans sur ce sujet. En 1921, elle utilise la lettre pour réaliser une sorte de testament en cas de décès :

Maintenant que ma mère est morte, le montant de mon avoir en Belgique s'est accru. En dehors des legs suivants, que je confie à ton honneur, le reste est entièrement pour toi. [...] Je désire que 3 000 roupies soient données à Aphur Yongden mon serviteur. Au taux ordinaire du change qui reviendra après la guerre, cela fait un peu moins de 5 500 frs. Je désire aussi que 2 000 frs soient donnés au Head Lama Kunzang Rinchen Gömpchen à Lachen (Sikkim). Il faudra s'assurer, avant, si le lama est encore vivant. Ceci est une dette sacrée, car j'ai reçu cet argent en dépôt du maharadjah du Népal à l'intention de ce lama. Ce que tu ne voudras pas, dans mes livres traitant d'orientalisme, tu pourras en faire don à la Société bouddhiste de Grande-Bretagne et d'Irlande. Siège social, 43, Penywem Road, Earls' Court, Londres S.W. Je dois 5 £ sterling au professeur Edmund Mills, 64, Twyford Avenue, West Acton, Londres W. 500 roupies à Sir Holmwood,

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

adresse, c/o Parr's bank Lted Earls'Court branch. Earls'Court Road, London S.W. Et quelque chose entre 1 100 et 1200 roupies à Sir John Woodroffe, Judge of Calcutta, High Court, en retraite. [...] Ces trois dettes représentent l'argent qui m'a été prêté au début de la guerre. Pékin, 21 janvier 1918, Alexandra David-Neel.⁴⁷

Nous pouvons observer que l'épistolière, fait un usage conscient de sa signature et indique en fin de lettre la date et son nom complet, de sorte à ce que son époux puisse utiliser cette lettre devant notaire si besoin est. Elle a déjà eu recours à ce type de procédure, tout d'abord dans la prévision de l'héritage de sa mère dans les lettres du 14 juin 1914 et du 31 janvier 1916 (David-Neel, 2016 : 408).

Je t'écrirai la semaine prochaine au sujet de ma mère et des dispositions à prendre en cas de malheur. Il est si affreusement triste de parler de ces choses tandis que celui ou celle dont il s'agit est encore vivant. Mais je comprends que mon éloignement me force à envisager les choses pour ne pas laisser Émile et toi-même dans l'embarras. Je te soumettrai mes projets et tu me feras les observations qui te paraîtront utiles. Tu es mon meilleur et mon unique ami en même temps que mon associé en ce qui regarde mes intérêts matériels tu dois envisager les choses et les régler avec moi⁴⁸.

Toujours très juste dans ses propos, elle qualifie son époux d'associé, ce qui lui octroie un nouveau rôle. D'un point de vue économique, les conjoints ayant opté pour le partage des gains lors de leur mariage deviennent, en effet, tous deux actionnaires et bénéficiaires de leurs biens communs. Même si ses propos pourraient sembler austères, ils sont tout à fait judicieux. Très prévoyante, elle revient sur ce sujet dans ses lettres du 7 octobre 1915, de mi-décembre 1915 et pourra conclure en septembre 1918, après le décès de sa mère :

Je voudrais donc régler nos affaires d'intérêt puisque la mort de ma mère a changé ma situation. Tu devrais avoir une copie de notre contrat de mariage et aller la faire lire à un avocat ou notaire très compétent et lui demander de me rédiger une formule de testament que je pourrais copier. Inutile de lui indiquer aucun chiffre, cela ne le regarde pas et c'est inutile pour la consultation que nous voulons de lui. Il me reste de libre la moitié de mon avoir actuel, puisque mes parents sont tous deux morts, eux qui étaient mes héritiers réservataires comme dit le Code. Cette moitié, je

⁴⁷ Passage inédit de la lettre du 21 janvier 1918. Archives MADN, Digne-les-Bains.

⁴⁸ Passage inédit de la lettre du 1^{er} juin 1914. Archives MADN, Digne-les-Bains.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

tiens, naturellement à ce qu'elle te revienne comme l'autre moitié qui figure dans notre contrat. C'est-à-dire que tu dois être, à part l'argent que je veux, comme tu le sais, laisser à mon domestique et des legs de livres à la société bouddhiste de Londres, mon unique héritier... Je te consulterai aussi sur un point : si je désire que tu hérites de moi, je ne désire nullement, d'autre part, que moi morte, et toi disparu ensuite, ce qui me vient de mes parents aille à ta famille qui m'est peu connue et n'a besoin de rien. Je n'ai moi-même aucune attache et souhaite que cet argent aille à des sociétés savantes pour l'encouragement des études orientalistes. Comment arranger cela ? Lettre du 16 septembre 1918. (David-Neel. 2016 : 527)

Elle opte finalement, comme elle le lui indique dans sa lettre du 30 septembre 1920⁴⁹ pour la procuration de tous les droits pendant son absence pour qu'il puisse définitivement exercer toutes les procédures nécessaires quant à leurs finances. Ce n'est pas pour autant qu'elle cesse de revenir sur ses désirs et volontés financières dans ses lettres. Elle rappelle à Philippe en 1922, au sujet d'Aphur, qu'étant à son service depuis plus de huit ans, il mérite de bénéficier de leur protection : « Donc s'il t'écrivait, ne manque pas de l'aider, je t'en serai très reconnaissante, je serais fort peinée s'il lui arrivait malheur dans un voyage qu'il a entrepris à cause de moi. » (Ibid. :696), Lettre du 14 janvier 1922. Elle restera ferme et insistante sur ce sujet.

Cette thématique, fort présente et récurrente dans les lettres entre Alexandra et Philippe, peut donner une mauvaise image de l'exploratrice qui semble revenir maintes fois sur ce sujet délicat. Or, ce thème nous offre de nouvelles informations sur les deux époux. D'une part, Philippe fut un époux et un intendant dévoué, toujours présent pour gérer les finances de son épouse et respecter ses volontés. D'autre part, Alexandra était extrêmement pragmatique, elle ne demandait que le strict nécessaire et seulement ce qui était dans leurs moyens. Elle était juste avec ceux qui lui avaient offert leur aide et honnête quant au remboursement de ses dettes. En outre, rappelons une dernière fois que ce qu'elle lui demandait était licite puisqu'elle disposait de son propre argent et continuait d'en gagner grâce à la publication de ses articles et des subventions obtenues par différents organismes.

Philippe a d'ailleurs également contribué à cette activité. Pendant les quatorze années de voyage, Alexandra David-Neel envoie régulièrement des articles à différentes

⁴⁹ *Ibid.*, p.617. Lettre du 30 septembre 1920.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

revues. Souvent, Philippe doit exercer son rôle de secrétaire et envoyer diverses lettres, faire dactylographier des articles et les transmettre lui-même :

Je t'envoie, ci-joint, un article pour le Mercure. J'ai écrit directement au directeur à son sujet lui disant que tu le lui transmettrais. Veux-tu avoir l'obligeance de le faire copier à la machine à écrire et l'envoyer avec un mot au directeur du « Mercure de France », 26 rue de Condé, Paris (Odéon). Le sujet que j'ai traité est tout à fait d'actualité et fait grand bruit dans les légations à Pékin, aussi bien que parmi la colonie étrangère dans toute la Chine. Lettre du 21 janvier 1921. (Ibid. : 626),

Ce rôle de secrétaire, est fort bien exécuté tout au long de ces années (1911-1924). Il se verra propulsé à la fonction de chargé de communication, à la fin du voyage de son épouse lorsqu'elle aura franchi Lhassa. Elle le chargera de l'introduire dans divers milieux pour préparer son retour professionnel : « Si les affaires t'appellent à Alger, tu pourrais y voir le gouverneur, avec qui tu es en relation, je crois, et lui parler de mes voyages, de ce dernier surtout, dont il aura l'occasion de lire une relation dans le bulletin de la Société de Géographie. » (Ibid. :736), Lettre du 28 février 1924. Simples suggestions au départ, elle finit par lui ordonner de réaliser ce type de tâche : « Ecris d'urgence à Élie et dis-lui de faire diligence. Il serait bon que les lettres disent « prêter à Mme Alexandra David-Neel, orientaliste et exploratrice, tout l'appui possible, lui faciliter l'entrée en relation avec les sociétés savantes ou autres personnes qu'elle pourrait avoir intérêt à connaître. » (Ibid. :752), Lettre du 27 juin 1924. Ferme et rigoureuse, Alexandra David-Neel s'adresse toujours à son époux en toute franchise et intimité. Elle ne cache rien d'elle et n'emprunte pas quatre chemins pour formuler ses demandes, étant persuadée de la légitimité de ses réclamations et de la loyauté de son époux, consolidée au fil du voyage.

Sans doute, en raison de la fidélité et du dévouement de Philippe envers elle, la place, octroyée dans ses lettres aux remerciements et à la reconnaissance, est prépondérante. Rares sont les lettres où Alexandra ne transmet pas à Philippe des mots de remerciements et de gratitude, accompagnés de vœux de bonheur. Même si le thème de l'argent semble récurrent, ceux concernant son amour profond et son éternelle reconnaissance sont largement plus nombreux et constants.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

Même si l'aide économique, procurée par Philippe, ne perturbe pas les finances de ce dernier, elle sait cependant que les hommes de son temps ne possèdent pas la largeur d'esprit et la générosité de son mari. Elle a conscience que d'autres auraient pu l'empêcher de voyager et elle sait aussi que sans lui, elle n'aurait pas pu le faire, car d'un point de vue légal, les femmes ne pouvaient guère se déplacer sans l'autorisation de leur époux :

Je vais envoyer ma lettre à la poste. Qu'elle te porte mes affectueuses pensées, grand cher. Combien tu es différent de tous ces maris, pourtant excellents, que je rencontre dans les ménages avec lesquels j'entre en relation au cours de mes voyages. Combien plus intelligent qu'eux ! et, parce que tel, meilleur qu'eux tous. Le papier m'est mesuré et je ne t'en dirai pas plus long à ce sujet, mais si tu savais combien je pense davantage et combien je te suis reconnaissante. Alexandra. Lettre du 3 avril 1918. (Ibid. :504)

Philippe a donné un sens à sa vie en la laissant réaliser sa vocation : « Je t'ai déjà souvent envoyé de grands mercis pour l'aide que tu as donnée à ce complément si parfait de ma carrière voyageuse et studieuse, je ne puis me répéter sans cesse par lettre, mais je me répète incessamment en mon esprit qui t'a voué une immense gratitude. » (Ibid. : 467), Lettre du 16 septembre 1917. Elle le lui répète à longueur de lettres, pensant juste que les remerciements ne sont jamais de trop : « Je pense que tu es bien bon de me faciliter ainsi cette vie de voyages et d'études qui est la seule que j'ai jamais désirée. » (Ibid. :498), Lettre du 9 mars 1918 ; elle dira même un peu plus tard : « Mon grand cher Ami, tu vas croire que, l'âge venant, je commence à radoter parce que je te répète incessamment une même chose. Laquelle ? ... Que je te suis reconnaissante pour les années du grand bonheur que tu m'as permis d'avoir en Asie. ». (Ibid. :615), Lettre du 18 septembre 1920.

Ainsi, quand bien même les nombreuses manifestations de reconnaissance ne peuvent pas toutes être citées, il est juste d'affirmer que Philippe était la personne la plus importante dans la vie de l'exploratrice, et qu'elle l'aimait profondément. Il a été injustement affirmé qu'elle se servait de lui et ne s'y intéressait que pour des raisons financières. Cette question d'argent est, certes, fort redondante dans sa correspondance, mais il ne faut pas oublier qu'elle était essentielle pour la réussite de ses projets. De surcroît, nous pouvons affirmer dès à présent que la place de Philippe dans la lettre est

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

déterminante, même si l'épistolière occupe incontestablement la place principale dans la lettre.

Alors que le récit de ses aventures occupe déjà l'espace principal de la lettre, les manifestations de tendresse envers Philippe, poussent souvent l'épistolière à des épanchements personnels :

Je suis parmi les privilégiés puisque j'ai les deux meilleurs appuis possibles : d'une part la certitude de ton affection dévouée mise à l'épreuve et fidèle qui ne voudra pas permettre que je sois trop tourmentée et réduite à un état trop misérable et puis, de l'autre, une philosophie, une vue suffisamment claire des choses permettant de comprendre l'insignifiance de tout et de soi-même et de ne rien prendre au tragique, un calme intérieur qui, en dépit de toute l'agitation momentanée de la surface, remonte toujours de lui-même et sans effort, apaise toutes les vagues...fait « la mer d'huile » dans l'esprit.». Lettre du 4 décembre 1919. (Ibid. :581)

Elle se sent proche de lui lorsqu'elle lui confie ses sentiments, et en si profonde intimité qu'elle digresse assez rapidement pour parler d'elle-même dans le but de se dévoiler à époux :

Mon tout petit très cher,

Mes vœux, mes vœux pleins de grande affection et de tendresse émue vont vers le grand Alouch lointain pour le rencontrer au premier ou aux premiers jours de l'année nouvelle. Tout ce que je pourrais te dire, te souhaiter, mon ami cher, aisément semblerait absurde aux yeux d'une logique trop simpliste. Si je voulais ton bonheur, je ne m'attarderais pas en Asie, je reviendrais en hâte vers la grande maison où tu te sens trop seul... et même, je ne l'aurais jamais quittée. Logique, sans doute est le raisonnement, mais il ignore les complexités d'une mentalité compliquée, d'un « moi » fait d'éléments multiples et hétérogènes. Eh ! Oui, de tout mon cœur je te souhaite heureux mon Nouchy, mais j'ai derrière moi toute les forces accumulées depuis mon enfance et ces forces-là me ligotent avec deux chaînes terriblement puissantes : celle qui rive les chemineaux à la route fascinante qui va, va toujours plus loin et l'autre plus forte encore celle qui attache les mystiques à leur rêve. Et parce que tu es « compréhensif » comme nous le disions autrefois, que tu ne tentes pas de me brusquer, de me faire du mal en rompant brutalement le cours des choses, je te suis infiniment, infiniment reconnaissante et comme je te l'ai déjà écrit et comme je te le disais avant-hier ici, au thé, de la Résidence j'ai pour toi une admirative estime sans borne, car j'écris des livres philosophiques et toi tu es le philosophe pratiquant. En ce jour du Nouvel An que bien des ménages

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

commencent côte à côte avec leur corps et très éloignés l'un de l'autre en pensée, sois sûr que près de toi, invisible, la pensée du moumi demeurera, pleine de sincère affection⁵⁰.

Les nombreuses occurrences des mots « moi/je » montrent le souci de réflexion sur elle-même. Bien que le motif de son discours soit les remerciements à Philippe, elle ne peut s'empêcher de tenter une définition d'elle-même, un tant soit peu philosophique, peut-être pour justifier son manque de générosité par rapport à Philippe. La lettre devient ainsi une lettre confession selon les caractéristiques énoncées par Marie-Claire Grassi :

Rendre compte de soi, parler de soi à la première personne est la réalité première d'une lettre, même si le destinataire est toujours présent dans un Je qui cache souvent un autre, ou un Nous. La lettre confession est le type de lettre le plus centré sur le moi, moi qui peut devenir réellement omniprésent. Elle présente un dialogisme réduit au minimum. En fait, le dialogisme est déplacé : la relation de moi à l'autre, devient la relation du moi au moi dans une opération de centration et de concentration analogue à celle du diariste qui s'écrit à travers son journal intime. (Grassi, 2005 :100)

Lorsque Mme Neel adresse un éloge à Philippe dans sa lettre, elle finit par se centrer sur elle-même, comme si elle cherchait à se convaincre :

Tout d'abord, je veux te dire ma profonde reconnaissance pour la sollicitude affectueuse que tu me témoignes. Je suis, comme l'était mon père, peu prodigue d'expansions et de phrases sentimentales : une « tout cerveau » comme lui, mais crois bien, mon cher Mouchy, que je suis sincèrement touchée par l'amitié constante et véritable que tu me portes. Ne me crois pas ingrate et oublieuse parce que j'ai été emportée loin par le même rêve mystique qui fit oublier foyer et famille aux Bouddhas, aux Jésus... à bien d'autres dont les noms sont redits avec vénération en Asie. Sans être de leur taille, j'ai entrevu ce qu'eux ont, peut-être, contemplés face à face, l'au-delà du tourbillon misérable et douloureux dans lequel s'agitent follement les êtres. Les circonstances actuelles, cet effondrement des rêves pacifistes et d'une civilisation que l'on croyait marcher vers les cimes, ce retour à la barbarie, cette tuerie, ce carnage ne sont pas faits pour ramener vers le monde un esprit qui, instinctivement, s'en éloignait dès sa petite enfance. Ne m'en veux donc pas Mouchy et surtout ne me crois pas indifférente à ton égard. Tu es le seul bien qui me reste. Lettre du 3 avril 1916. (Ibid. : 413)

⁵⁰ Passage inédit de la lettre du 7 décembre 1913. Archives MADN. Digne-les-Bains.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

Tandis qu'elle s'excuse vis à vis de son époux, elle tente de s'expliquer son profond attrait pour les recherches ésotériques et la paix intérieure qu'elle a trouvée dans la doctrine bouddhiste. Deux thématiques s'opposent dans sa confession, le mysticisme : « Bouddhas, Jésus », « vénération », « rêve mystique », et la souffrance : « tourbillon misérable et douloureux », « barbarie, tuerie, carnage ». Ces deux notions correspondent à sa vision du monde, l'une (la spiritualité) représentant la délivrance de l'autre (la souffrance). Ces thèmes liés au bouddhisme se mêlent à l'expression de son sentiment de solitude et reviennent fréquemment dans ses lettres :

Mon grand cher Mouchy, tout cela t'intéresse bien peu, je le sens. Il y a entre nous cette différence que ce que tu fais m'intéresse et que ce que je fais ne t'intéresse pas. Il en a toujours été ainsi, ou presque. C'est par amitié et affectueux dévouement que tu lisais les manuscrits de mes livres. Le sujet lui-même t'importait fort peu. Et ainsi en est-il encore aujourd'hui. Je te dois beaucoup et je n'ai nulle peine à le reconnaître, mais ma vie et mes travaux ne te disent rien. Il ne peut en être autrement. Ceux qui, petits ou grands, Bouddhas ou vermiciaux, à pas de géant ou en rampant, suivent la voie que je suis, marchent seuls. Il ne faut ni les plaindre ni les admirer ; les êtres sont ce qu'ils peuvent et tels qu'ils peuvent. Ils sont des produits confectionnés par des causes multiples et, comme tels, points libres de leurs actes et bien peu conscient de la nature des ficelles qui les font mouvoir. Lettre du 27 avril 1916. (Ibid. : 414)

Elle s'efforce de justifier son engouement pour la philosophie de l'Éveil, qu'elle n'arrive pourtant pas à s'expliquer. Alexandra David-Neel se cherche tout au long de son voyage et les sentiments sincères éprouvés envers son époux lui permettent de se confier et s'abandonner à cette recherche intérieure.

Une démarche introspective se met finalement en place dès que l'épistolière se rapproche de son époux. Non seulement elle s'y définit comme on le ferait dans un journal intime, mais elle révèle son état intime profond, son état d'âme et son évolution dans la construction de sa sagesse intérieure. Philippe lui a permis non seulement de réaliser ses rêves, c'est-à-dire les voyages, mais en se convertissant en l'épistolier idéal, en lui permettant le rapprochement d'esprit si espéré par Alexandra David-Neel, il lui permet d'atteindre ce qu'elle était partie chercher au plus profond de son être : la paix et la sagesse intérieure grâce à une écriture intime et le refuge qu'elle y trouve.

Comme nous l'avons précédemment évoqué, Philippe s'efface peu à peu dans les lettres en cessant de réclamer son retour et d'exprimer sa solitude. Il octroie ainsi, sans le

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

savoir, à Alexandra l'espace à la communication intérieure et au dialogisme de soi à soi. En effet, elle est la seule à s'épancher sur des sujets profonds, Philippe s'adresse en principe à son épouse pour répondre à ses demandes matérielles, parfois aussi pour tenter de l'aider dans la définition de son être et pour assurer l'exécution ou non de ses requêtes.

Car Philippe n'était pas du tout un homme assujéti ou résigné. Homme de caractère, pragmatique comme Alexandra et déterminé, il n'offre à son épouse que ce qui lui semble juste et raisonnable. Ils vont d'ailleurs s'affronter principalement sur trois sujets : au début du périple ; sur la poursuite du voyage d'Alexandra ; à partir de 1918, sur les droits et l'adoption d'Aphur Yongden et à la fin du voyage sur la question de son retour en France.

Ces trois thèmes vont donner lieu à la mise en place d'une stratégie argumentative de la part de l'épistolière pour arriver à ses fins et obtenir ce qu'elle désire.

3.1.3. L'argumentation :

La correspondance entre Philippe et Alexandra David-Neel, comme toute conversation, est riche sur le plan de l'argumentation. Dialoguer revient forcément à argumenter et comme l'écrivait Pierre Demarolle : « Envoyer une lettre, n'est-ce pas déjà argumenter ? » (Demarolle, 1992 :673). Rappelons que tout acte de langage possède une intention de communication : informer, promettre, demander, inciter ou convaincre sont les principaux macro-actes de langage. Ainsi, selon John L. Austin (1991) si l'on s'adresse à quelqu'un d'autre c'est pour le mener à faire quelque chose. Ceci s'applique aux lettres qu'écrit Alexandra David-Neel à son époux et en somme à toutes les lettres ayant un destinataire. Ruth Amossy (2006) démontre que les lettres, de même que les récits autobiographiques, les articles scientifiques ou encore les reportages sont des textes à visées argumentatives mais il y a réelle argumentation, selon elle, quand :

Une prise de position, un point de vue, une façon de percevoir le monde s'exprime sur le fond de positions et de visions antagonistes ou tout simplement divergentes, en tentant de prévaloir ou de se faire admettre. Ainsi, il ne peut y avoir de dimension argumentative des discours en dehors d'une situation où deux options au moins sont envisageables. (Amossy, 2006 :26)

C'est exactement pour cet aspect de divergences d'opinions qu'apparaît la nécessité d'argumentation dans la correspondance des Neel. Les principales raisons pour lesquelles l'épistolière a recours à l'élaboration de lettres argumentatives sont

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

essentiellement : la prolongation de son voyage et la demande d'argent (étroitement liées), l'adoption d'Aphur et le retour auprès de Philippe.

Le point portant sur la prolongation de son voyage s'étend principalement au début de l'échange épistolaire du voyage, lorsque la fin officielle de ses études en Asie approche. Lettre après lettre, l'exploratrice tente de persuader son époux que la continuation de son voyage s'avère nécessaire. Au cours de l'année 1912, l'argumentation prend ainsi place dans l'écriture des lettres :

Ah ! Oui, il se prolonge ce voyage ! Et ne crois pas, mon bon Ami, que ce soit à cause de mon indifférence envers toi, du peu de plaisir que je trouve dans notre home. Non pas... mais je suis emportée par quelque chose... par quelque chose qui est fait de la force de mes désirs concentrés, accumulés pendant tant d'années. Je vis des heures que je sais ne devoir jamais revivre, des heures studieuses où l'étude est autre chose que la lecture des textes morts, où elle est chose vivante, prenante, grisante infiniment. Les gens ne songent pas souvent à leur vieillesse, ils ne savent pas la préparer, sinon heureuse, du moins paisible, lui ménager un peu de soleil, un peu de joie et ils s'affalent dans le désespoir, ou l'abêtissement, le décrépitude morale et intellectuelle plus lamentable que la décrépitude physique. Je vois ma mère devant moi. Les Dieux qui me furent proches et amis me préservent une telle fin ! Si je dois vieillir, j'ambitionne la vieillesse travailleuse d'un Élisée Reclus et de tant d'autres qui sont demeurés lucides jusqu'à la fin. Eh ! oui, avec tout ce que je récolte aujourd'hui je bâtirai, pour mes dernières années, un refuge. Ce seront des livres, des études... Un peu de sagesse glanée de ci, de là. Je parle de vieillesse et, très cher, tu vas te moquer de moi... et je rajeunis. Oui, en vérité, il est des jours où je ne me reconnais plus devant la glace. Des années, de nombreuses années, ont disparu de mes traits. J'ai maigri un peu, pas énormément, et j'ai des yeux où luit toute la clarté des Himalayas⁵¹.

Son premier argument en faveur du prolongement de son voyage s'appuie sur des forces extérieures, incontrôlables dont elle ne serait pas tout à fait responsable. Par inférence, elle explique qu'elle aime son mari et souhaiterait être à ses côtés mais que des énergies puissantes la retiennent. Son deuxième raisonnement, qui découle du premier, est la réponse à cette inexplicable exaltation pour ce voyage : elle vit des moments qu'elle ne pourra plus jamais revivre cette généralité, somme toute valable à tous les moments de la vie, est justifiée par un argument de poids : celui du travail. Elle réalise ce que peu d'autres font dans sa guilde, elle travaille sur le terrain et non sur des textes anciens,

⁵¹ Passage inédit de la lettre 4 mai 1912. Archives MADN. Digne-les-Bains.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

enfermée dans un bureau. Grâce à ce voyage, elle se démarque de ses collègues orientalistes. Ensuite, son troisième argument part d'une vérité générale, rare sont les personnes qui envisagent leur retraite, elle donne pour exemple celle de sa mère âgée et impotente ou celle d'Élisée Reclus travailleur infatigable qu'elle admirait profondément. Elle veut convaincre Philippe que ce voyage est la clé de son avenir professionnel mais aussi de son bonheur futur. Pour finir, Alexandra utilise un argument incontestable. Son voyage lui apporte un bien-être physique et mental, et a même des vertus quasi surnaturelles : son voyage lui rend sa jeunesse et l'étincelle de ses yeux. Comment Philippe pourrait interrompre la magie de ce voyage, comment pourrait-il stopper la « clarté des Himalayas » dans les yeux de son épouse ?

Aristote expliquait que pour convaincre son interlocuteur, il fallait le placer dans une position d'impossibilité de refus, que les propositions avancées soient irréfutables. Alexandra David-Neel excelle dans cette tactique. Nous pouvons observer à travers cette citation que les thèses de l'épistolière se basent sur trois arguments auxquels elle aura toujours recours pour tenter de persuader son époux du besoin de poursuivre son voyage.

Premièrement, celui des forces intérieures et extérieures inexplicables :

A mon âge et dans nos circonstances, pareil voyage ne se reprend guère. Et si je voulais résister. Appelons cela les Dieux, le destin, le résultat de Causes anciennes, peu importe le nom, il y a cela qui emmène, qui entraîne certains êtres hors des routes battues, des routes raisonnables peut-être, et les envoie se briser la croix comme le Christ, sur les bûchers comme tant d'autres, sur le bord de la route comme mon Maître le Bouddha ou, en notre siècle, d'où les croix et les bûchers ont presque disparu, dans une chambre d'hôtel, comme cet irlandais que j'ai un peu connu et qui s'est éteint, il y a trois mois, à Melbourne, anonyme et seul, un peu comme je pourrai mourir ici. [...]
Je suis prisonnière d'un rêve, d'une attraction de je ne sais quoi ou plutôt si je sais, des aspirations de toute ma vie et peut-être de nombreuses autres vies et tout ce que je puis dire c'est : je souhaite achever mon voyage, écrire des livres auxquels je songe⁵².

Comment résister à cette force divine, excuse ou argument ? Alexandra David-Neel justifie l'impossibilité du retour par la même ivresse que ressentirent les Bouddhas ou Jésus. Elle se dit même prisonnière et non responsable de cette emprise. Convaincue elle-même de ce joug, elle ne cesse de le répéter dans ses lettres :

⁵² Passage inédit de la lettre du 1er septembre 1912. Archives MADN. Digne-les-Bains.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

Et alors, me diras-tu, pourquoi cette longue absence dont le terme n'apparaît pas encore ? Ah ! Pourquoi ! Tu y as répondu toi-même à cette question. Ceux qui ne sont pas pris dans l'engrenage du sentier où ont marché les Bouddhas et les Christs vont, emportés par cette même force qui en a entraîné d'autres avant eux, qui en entraînera d'autres dans les siècles à venir... Que faire ? La terre produit des plantes très diverses, des animaux et des humains très divers. Le processus d'évolution qui nous fait ce que nous sommes a son origine dans la nuit des âges ; que pourrait la volonté d'une minute contre la volonté accumulée de longs siècles ?⁵³

Cet argument en entraîne un autre qui est celui de son bonheur actuel et futur. En effet, si l'exploratrice était amenée à interrompre son voyage au moment précis où le lui demande son époux, elle en serait profondément bouleversée, tandis que si son voyage se poursuit, elle pourra jouir d'une vieillesse, emplie de souvenirs heureux et de travaux pour maintenir un esprit vif comme nous avons pu le constater ci-dessus. Le fondement de son bonheur s'ajoute quasiment à tous ses plaidoyers et se répète également dans ses lettres argumentatives. Elle alterne les arguments évoquant le bonheur présent, le bonheur futur et l'éventuel mal-être lorsqu'elle envisage le retour :

Ne crois pas, mon bien cher, que mon voyage est uniquement une suite de récréations. Il comprend beaucoup d'heures de travail. De ce voyage je dois faire quelque chose. Je dois, sur lui, bâtir mes vieux jours s'ils doivent venir... Peut-être me permettras-tu de dire : je dois bâtir nos vieux jours, car la vie à deux est différente de ce qu'elle est quand on est seul⁵⁴.

Le voyage est la clé de son épanouissement futur. Sans la somme de connaissances et d'expériences acquises, son retour serait un échec d'un point de vue professionnel et la chute dans une profonde amertume.

Je crois, je te l'ai dit, qu'une studieuse activité serait la voie meilleure à suivre pour ma fin de vie. Veux-tu « la petite vieille à lunettes » de ton rêve. Celle qui écrit des livres et fait des conférences. Celle-là a besoin de continuer l'étude qu'elle poursuit avant de revenir vers l'Occident...[...] Serions-nous heureux si je revenais sans le bagage que j'ai reconnu nécessaire à une vie de Philosophe érudit, en notre Occident. [...] Ceci est une question à résoudre dans mes méditations et, comme je ne cherche pas le bonheur mais la paix, la réponse peut-être assez aisément trouvée.

⁵³ Passage inédit de la lettre 1^{er} décembre 1912. Archives MADN. Digne-les-Bains.

⁵⁴ Lettre inédite du 31 juillet 1912. Archives MADN. Digne-les-Bains.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

J'ai dit serions-nous heureux et j'ai surtout pensé, serais-tu heureux avec l'espèce de moumi qui reviendrait demain. Cette espèce momentanée te plairait-elle et j'ai pensé que cela est douteux et que peut-être la sagesse veut-elle que l'on attende un peu que la nature momentanée du moumi ait changé, qu'il ait atteint son but et soit devenu celui qui pourra s'adapter à la vie d'écrivain orientaliste qui m'apparaît comme la seule possible pour lui en Occident. Pèse, vois, réfléchis, consulte-toi mon très cher, et, avant tout, ne te hâte pas de m'anathématiser.⁵⁵

Pour renforcer son postulat de l'obtention du bonheur grâce au voyage, l'épistolière a recours à différentes tactiques comme la création d'une image fictive d'elle-même dans un futur proche (le moumi changé). Elle parle d'elle-même à la troisième personne pour accentuer le détachement de sa personne actuelle à ce qu'elle deviendrait si le retour devait se faire. Elle utilise aussi des propos philosophiques garants de sa sagesse. Ils se présentent comme des arguments d'autorité et de valeur. Puis, elle fait usage d'interrogations que nous pourrions presque qualifier de rhétoriques ou oratoires⁵⁶. Elle questionne Philippe dans le but de l'inciter à réfléchir et à formuler les réponses qu'elle souhaiterait lire :

La question de mon retour me paraît, d'après tes lettres, devenir pressante. Les choses sont simples aux simples et terriblement compliquées aux « tout cerveaux » qui les dissèquent. Je te l'ai dit, tu es le maître de me dire de revenir et je reviendrai. Cela c'est un fait matériel, aisé à réaliser, mais il est sans importance. Ce qui est important et, cela qui est recherché, en l'espèce, ce sont les conséquences qu'il entraîne. Ce retour te rendra-t-il heureux ?... ce retour avant l'heure normale où il s'effectuerait de lui-même parce que les événements l'auraient harmonieusement amené. Ne peut-on pas se poser la question ? Je me la pose et je redoute que le résultat ne soit pas celui que tu souhaites⁵⁷.

Ces questions n'admettent, en effet, qu'une seule réponse en sa faveur. Elle l'amène directement à la conclusion voulue et son époux est d'ailleurs contraint d'y adhérer :

Tu le comprends avec une grande sagesse : « Un oiseau ramené de force à la cage, enfoncé dans un coin, la tête sous son aile, un oiseau qui ne chante plus », comme tu l'écris, est une triste et

⁵⁵ Lettre et passage inédit du 25 mars 1913. Archives MADN. Digne-les-Bains.

⁵⁶ Les interrogations dites rhétoriques, peuvent être considérées comme une figure littéraire ou une ressource expressive. On n'attend souvent pas de réponse posée à ces questions, ou d'autre réponse qu'insinue la question. Ces questions tentent de faire réfléchir le lecteur ou l'auditeur sur un problème ou de provoquer chez lui un changement de comportement. (Touratier, 1994 :489)

⁵⁷ Passage inédit de la lettre du 25 mars 1913. Archives MADN. Digne-les-Bains.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

misérable chose et penser que le maître de la pauvre bestiole puisse tirer d'elle grand plaisir est folie. Eh ! oui, tu as été prompt à la saisir la « solution extrême » peu désirable – ou du moins qui m'apparaît telle – que pourrait entraîner l'obligation d'un retour précipité et avant l'heure, ou même ce retour lui-même, s'il s'effectuait, ce serait la retraite définitive ; une hutte dans les Himalayas, ou une cellule dans un monastère de nonnes bouddhistes à Ceylan ou en Birmanie. Lettre du 10 juin 1913. (David-Neel, 2016 :270)

Les stratégies argumentatives de l'épistolière semblent fonctionner et elle fortifie son raisonnement, en troisième lieu, grâce aux arguments relatifs au travail :

Je sens que si je continue, si je vais au Japon, si je donne mes conférences en Amérique, j'arriverai à être ce que j'avais souhaité. Tout cela demande des mois encore, c'est évident, et tout est dans tes mains. Il y a cette question de sanskrit qui est aussi une grosse, très grosse affaire pour moi et peut-être le pivot de tout. Des gens très sérieux, des professeurs d'expérience m'ont dit : Donnez-nous quelques mois d'études suivies et, avec ce que vous savez déjà, nous vous mettrons en état de vous débrouiller et de continuer seule⁵⁸.

Le travail d'Alexandra David-Neel n'est, selon elle, réalisable que sur le terrain ; les études en bibliothèque ou dans un bureau ne sont pas crédibles :

Plus que jamais je prends en pitié nos érudits officiels, les Sylvain Lévi et autres qui dans toute leur carrière ont passé un unique mois en Asie. Ils ont lu, lu et encore lu des textes dans leur cabinet à Paris, à Londres ou ailleurs et ils ignorent que ces textes sont des jardins pleins de chausse-trappes, que les mots ont un double et que cette clef n'est confiée qu'à une minorité⁵⁹.

Elle démontre à Philippe qu'arrêter son voyage reviendrait à la fin de sa carrière d'orientaliste ou du moins au déclin de sa réussite professionnelle. Une grande responsabilité de son mal-être reposerait sur Philippe, s'il la forçait à rentrer.

Finalement, elle agrmente, de temps en temps, son discours d'éloges envers Philippe afin de consolider sa défense et de le mettre dans l'impossibilité de refuser :

Mon ami Sen, le Directeur du Journal, chez qui tu m'écris, a pour toi une admiration excessive et il entasse les épithètes élogieuses sanskrites pour glorifier un mari qui au lieu de tirer égoïstement sa femme vers ce que les Hindous appellent « la vie intérieure » l'aide à marcher dans le sentier

⁵⁸ Passage inédit de la lettre du 12 décembre 1912. Archives MADN. Digne-les-Bains.

⁵⁹ Passage inédit de la lettre du 16 septembre 1912. Archives MADN. Digne-les-Bains.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

du savoir. Tu riras un peu en entendant tout ce qu'écrit cet excellent homme et comme il te voit entouré d'une auréole⁶⁰.

La pratique de l'éloge dans l'argumentation remonte à l'Antiquité (Perelman et Olbrechts-Tyteca, 2008). L'épistolière use de cette tactique pour renforcer un bon comportement et ainsi l'ancrer. Si Philippe reçoit des compliments pour permettre à sa femme de voyager et de poursuivre ses études loin de lui, si l'image que les autres ont de lui est telle, comment pourrait-il la rompre ? Comment pourrait-il souhaiter donner une mauvaise image de lui ? Son éloge s'appuie sur un système de valeurs morales. Elle présente Philippe comme un vrai philosophe, comme un homme d'une intelligence extrême et surtout d'une grande générosité. Tous ces éléments flatteurs, donnent à Philippe une image de lui incomparable qu'il ne voudrait probablement pas ébranler. Avec ce type d'argument, Alexandra David-Neel amadou son époux qui doit sans doute se complaire dans ce rôle d'époux libertaire, philosophe et intelligent.

L'argumentation autour du thème du prolongement de son voyage se poursuivra jusqu'au début de la première guerre mondiale en 1914. Cet événement marquera une impossibilité du retour et clôturera donc le thème du retour jusqu'à la fin de la guerre en 1918.

Entre temps, elle justifie ses déplacements à Philippe et prépare le terrain de ses futurs projets. Par exemple, dans sa lettre du 8 juin 1917 lorsqu'elle évoque la possibilité de séjourner au monastère de Kum-Bum au nord-est du Tibet. Ce monastère de l'école Gelugpa du bouddhisme tibétain comprenait à l'époque plus de trois mille moines et l'orientaliste pensait y engranger un grand nombre de documents et d'informations à propos des enseignements de Tsongkhappa⁶¹. Comme elle écrit à son époux : « Je ne voudrais pas laisser inachevées les études tibétaines que j'ai commencées et pour lesquelles je me suis découverte une aptitude peu commune. J'espère pouvoir continuer à Pékin et plus tard, peut-être, pousser jusqu'au fameux monastère de Kum-Bum dont je rêve depuis plus de vingt ans. » (David-Neel, 2016 :453). Nous soupçonnons que son périple vers Kum-Bum était déjà plus que programmé. Elle y arrivera le 12 juillet 1918

⁶⁰ Lettre inédite du 19 août 1912. Archives MADN. Digne-les-Bains.

⁶¹ Professeur érudit et vénéré (1357-1419), fondateur du monastère de Kum-Bum et d'une branche du bouddhisme tibétain que suit le Dalai Lama.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

(Ibid. :514) un peu avant la fin de la première Guerre Mondiale. Souvent elle mentionne des projets comme une éventualité longtemps avant leur réalisation et en y faisant fréquemment allusion jusqu'à leur concrétisation. Ce fut le cas avec son séjour auprès du Gompchen de Lachen (1915-1916), au monastère de Kum-Bum (1918-1921) et son périple vers Lhassa (1921-1924).

En 1920, quand l'évidence du retour se représente à Alexandra David-Neel, l'argumentation, autour de la poursuite du voyage, s'installe à nouveau dans les lettres. Or, cette fois-ci, l'épistolière est beaucoup plus tranchante face à ses décisions et ne donne désormais plus le choix à son époux :

Tu penseras peut-être encore que, dans les circonstances exceptionnelles actuelles, le mieux serait de mettre un terme à mes pérégrinations asiatiques et de te rejoindre en Algérie. À cela je répondrai franchement, et ne t'en offense pas je te prie, que cela équivaldrait à un arrêt de mort pour moi. J'en ai fait l'expérience au Japon. Plus tard, quand j'aurais eu du Tibet tout ce que j'en souhaite, quand les traductions auxquelles je travaille seront achevées et quand j'aurai épuisé, si possible, l'enivrement, le charme magique de ce pays, il me sera possible de m'enfermer avec mes livres dans une chambre n'importe où. Lettre du 8 janvier 1920. (Ibid. :583)

Ainsi, quelques mois plus tard, elle expliquera également à Philippe qu'elle réalisera coûte que coûte son voyage vers Lhassa. Nous ne pouvons plus réellement considérer à ce stade du voyage le thème de la continuation de ses pérégrinations en lien avec l'argumentation puisqu'elle n'attend plus l'accord de son époux.

Néanmoins, Alexandra devra rétablir une stratégie argumentative, sur un second thème, pour convaincre Philippe, tout d'abord d'octroyer une somme à Aphur Yongden si elle décédait et finalement pour le ramener en France et l'adopter. Ce sujet apparaît en 1917 et ne cessera d'émerger de façon aléatoire dans ses lettres jusqu'en 1925, date du retour.

Dans sa lettre du 14 janvier 1918, Alexandra expose à Philippe à travers un sujet totalement administratif (l'héritage), ses sentiments envers Aphur. Cela fait déjà un an, qu'elle parle de lui, en indiquant son prénom, dans ses lettres, en racontant diverses anecdotes. Dans cette lettre, elle parle encore de lui comme d'un serviteur mais justifie son affection pour lui, pour la première fois, en raison de sa loyauté envers elle. Cet enfant, explique-t-elle a abandonné sa famille pour elle, a continué de la suivre dans toutes

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

ses aventures et est toujours prêt à la défendre. L'épistolière donne plusieurs exemples concrets de son dévouement et conclut de la sorte : « Eh ! bien, je ne crois pas que l'on puisse me taxer de sentimentalité exagérée si je m'intéresse au sort de ce petit Jaune et si je me crois en dette envers lui. Toi, mon grand ami, si tu as quelque affection pour moi, ne délaisse pas ce garçon si je viens à mourir. » (Ibid. :491).

Elle jongle entre le pathos et l'éthos, en faisant appel aux sentiments de Philippe envers elle et en démontrant qu'elle est aussi loyale que son jeune serviteur, créant de la sorte une image d'elle attachante et donc plus persuasive.

Alors qu'elle a écrit qu'elle ne reviendra plus sur ce thème dans cette lettre du 14 janvier 1918 (évoquée ci-dessus) : « Tu trouveras peut-être que j'exagère ma responsabilité envers mon serviteur. Écoute ceci, je n'y reviendrai pas, mais, si je venais à disparaître, je souhaite que tu t'en souviennes et agisses en conséquence. » (Ibid. : 489) ; elle y reviendra pourtant plus d'une fois dans ses lettres, comme par exemple dans la lettre du 22 mai et du 10 novembre 1922 où elle parle du bon travail qu'il réalise à ses côtés et encore à d'autres moments dans ses lettres.

Dès 1920, Alexandra suggère à Philippe qu'Aphur devrait continuer à ses côtés après la fin de ses périples :

Il me sera difficile de renvoyer le petit, il est tenace et hier encore, me disait : « Nous allons partir d'ici, vous, vous monterez sur la petite mule parce que ce serait trop fatigant de tant marcher ; nous chargerons la plus forte des deux bêtes et moi je porterai quelque chose sur mon dos. Je ne mangerai que de la tsampa (c'est-à-dire de la farine d'orge grillée) avec du thé, cela ne coûte presque rien. Quand nous serons arrivés dans une ville où les mules se vendent cher, nous vendrons les nôtres et achèterons des ânes en remplacement, ce qui donnera un gros profit. Pendant ce temps les choses iront mieux. » Tout un plan qu'il échafaudait. Je ne le persuaderai donc pas facilement de me quitter. Je ne m'illusionne pas sur son attachement. Il m'aime un peu, naturellement, je lui sers de maman, mais il est passablement orgueilleux. Il a quitté son pays pour me suivre contre l'avis de tous, il ne veut pas y revenir en vaincu et entendre leurs « je vous l'avais bien dit ». Il veut réussir, devenir un petit savant, écrire un dictionnaire français-tibétain, etc. Il veut, aussi, se faire naturaliser français. Il a un programme et ne lâchera pas celui-ci aisément. Il aime mieux jeûner avec moi, avec l'espoir de devenir un monsieur plus tard. Il faut savoir ce qu'est la condition des indigènes dans les petits états semi-indépendants, en partie sous la férule d'un petit despote du terroir, pour comprendre le désir ardent qu'un garçon un peu intelligent et qui a voyagé afin d'échapper à ce milieu. Lettre du 25 mai 1920. (Ibid. : 604)

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

Cette lettre s'avère fort révélatrice quant aux plans qu'elle projette. Non seulement elle insère le mot « maman » et le désir d'Aphur de se faire naturaliser français. Tout juste ce qui se réalisera neuf ans plus tard à Digne-les-Bains lorsqu'Alexandra adoptera officiellement Aphur Yongden, avec l'accord de Philippe. Bien entendu, avant cette victoire, l'épistolière a dû écrire nombre de lettres à ce sujet. Elle parle de Yongden comme de « son fils adoptif » en janvier 1923, alors qu'ils ont déjà entamé leur périple vers Lhasa (et échoué deux fois). Elle ne le considère désormais plus comme un serviteur :

Je veux te parler d'Aphur (Albert). Le garçon est venu avec moi en avril 1914. C'est-à-dire que dans deux mois environ il y aura 9 ans qu'il me sert de toutes les façons. Ce qu'ont été ses services divers, tu ne peux en avoir une idée. Je l'ai traîné dans toutes sortes d'endroits où il risquait d'être tué par des bandits ou d'être gelé dans les neiges. Tu as lu comment il a été à demi gelé l'hiver dernier. Les voyageurs qui sont passés par le Koukounor, tandis que j'étais à Jakyendo, payaient leurs domestiques de 50 à 70 dollars par mois et il leur était difficile d'en trouver qui consentissent à les suivre pour ce prix. Ces domestiques volaient leur maître tant qu'ils le pouvaient, prélevant des profits sur tout et se faisaient nourrir richement. [...] Il a été honnête avec scrupule bien que depuis longtemps ce soit lui qui ait la caisse en main. Il a été dévoué plus que beaucoup de fils ne l'auraient été pour une vieille mère parfois bien ronchonreuse. [...] Il a eu une confiance aveugle en moi parce que, selon l'usage oriental, il me considérait comme son maître spirituel qui lui enseignait la Doctrine du Bouddha. Pourrais-je lui dire que j'ai abusé de sa candeur, que je l'ai trompé, que je renie toutes mes promesses si souvent répétées ? Cela serait-il honnête et quelqu'un qui n'est pas absolument un coquin pourrait-il jouir d'un moment de paix après avoir agi ainsi ? Je t'en fais juge, tu as l'esprit trop droit pour ne pas me comprendre. Mais supposons que je veuille le désintéresser d'une autre manière. En évaluant ses gages à 40 roupies par mois pour des voyages ordinaires, je les chiffre au tarif de l'Agence Cook & cie de Calcutta qui fournit des domestiques à ce prix ou, du moins, en fournissait autrefois... [...] La roupie doit valoir environ 4 frs, si pas davantage. Donc $4\ 620 \times 4 = 18\ 480$ frs. Sommes-nous prêts à les déboursier ?... [...] Tu comprends bien que je ne veux pas commettre un vol de la plus honteuse espèce et priver un pauvre enfant de son salaire. [...] Une des choses les plus agréables que tu pourrais faire pour moi, toi qui m'as été dévoué tant de fois, ce serait de me rassurer au sujet de mon fils adoptif. Je suis plus que mal à l'aise à son sujet maintenant. Lettre du 7 janvier 1923. (Ibid. :705)

À ce stade, l'exploratrice considère Aphur comme son « fils adoptif » et se voit comme une « vieille mère ». Elle demande même à Philippe de prendre le rôle de père à son égard. En 1924, après leur réussite à Lhasa, elle confirme son affection maternelle :

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

« C'est vraiment un bien brave garçon et il n'est pas étonnant que je lui aie voué une véritable affection de maman » Lettre du 32 mai 1924. (Ibid. : 744)

Sa stratégie argumentative en place depuis déjà quelques années (1917), est déjà bien avancée. Elle se construit ici sur un raisonnement qu'elle utilise toujours quand elle argumente au sujet de Yongden : la légitimité de ses sentiments et de ses obligations envers lui. En effet, ayant renoncé à tout pour elle, il ne lui reste aucune autre solution que de rester à ses côtés. De surcroît, elle explique à son époux, qu'étant tous deux des personnes d'honneur, ils ne peuvent répondre autrement à cette situation. Elle joue sur les sentiments et l'honnêteté de Philippe. De plus, pour consolider sa thèse, elle rajoute l'aspect économique et prouve à Philippe qu'ils lui sont fort redevables. Finalement, elle démontre qu'Aphur est une personne profondément dévouée, possédant de rares qualités et qu'elle ne peut plus se passer de lui. Deux éléments qu'elle utilise souvent comme argument dans d'autres lettres.

Parfois, lorsqu'elle tente de persuader Philippe de la venue d'Aphur, elle soutient aussi le fait qu'il lui est devenu indispensable dans son travail ; sans lui, elle ne parviendrait pas à travailler de façon aussi efficace car elle s'est habituée à son aide. Ainsi les arguments sur lesquels repose la stratégie argumentative d'Alexandra David-Neel sont : la légitimité du retour (honneur et redevabilité), les qualités d'Aphur, puis le besoin de sa présence à ses côtés (travail et sentiments) :

Je n'ai pas beaucoup à te dire au sujet d'Aphur qui, selon toutes prévisions, doit m'accompagner en Algérie. Il y a longtemps que j'ai considéré la question et ne me suis décidée qu'après réflexion. Il n'est qu'équitable de l'emmener s'il continue à le désirer, parce qu'il a renoncé à sa part de terre d'héritage pour venir avec moi. Il aurait aussi pu avoir une place comme clerc ou autre occupation dans les bureaux du rajah, s'il était resté dans son pays. La plupart de ceux dont il devrait dépendre s'il rentrait pour s'y établir ont été très irrités de son départ et prendraient durement leur revanche de l'esprit d'indépendance dont il a fait preuve. [...] Il entre sans doute une bonne part d'égoïsme dans ma pensée d'emmener Aphur. Je me suis habituée à lui, je ne suis plus jeune et, à mon âge, il est agréable d'avoir auprès de soi quelqu'un qui connaît vos goûts, vos habitudes, et vous sert de façon qui vous agrée. Il y a plus. Aphur, tout en étant parfois cuisinier et blanchisseur, tailleur et maintes autres choses, fait aussi besogne utile comme secrétaire -j'entends comme secrétaire pour le genre de travail dont je m'occupe -et me sera nécessaire pour les nombreuses traductions et adaptations de livres tibétains que je veux publier. [...] je t'assure qu'à mon retour je me trouverais bien dépaysée sans ce petit Jaune, compagnon de tant d'années de voyage, pour arranger

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

ma bibliothèque, mes petites collections, ranger mes papiers et mon appartement. Lettre du 30 septembre 1920. (Ibid. :619)

Alexandra David-Neel est très explicite sur ce sujet et utilise un ton décisif dans sa lettre. Nous pouvons observer qu'elle utilise tous les arguments cités ci-dessus et qu'ils soient de type *ad hominem* (s'adaptant à la personnalité de Philippe et à sa sensibilité) en faisant appel à son honneur envers elle et par conséquent envers Aphur et des arguments de valeurs morales. Toute argumentation suppose, en effet, la reconnaissance d'un minimum de références et valeurs communes. L'épistolière se base sur ces prémisses. Tous les exemples cités sont démonstratifs voire argumentatifs car ils pourraient pour la plupart être considérés comme un argument à eux seuls. Ses plaidoyers à propos de son fils adoptif s'organisent, alors, selon un plan thématique où elle accumule les arguments en faveur du retour avec Yongden.

Philippe sera totalement contre toutes ces propositions, mais pour la dernière fois juste avant son retour en octobre 1924, Alexandra David-Neel sera formelle et tranchante en résumant tous les arguments qu'elle lui expose depuis le début de sa plaidoirie :

Tu verras le petit bonhomme et tu l'aimeras, j'en suis certaine. Je crois qu'avec les revenus de ce que j'ai en Belgique, je pourrai l'entretenir chez nous. Il est très raisonnable et très modeste. Avec lui, nous ne serons jamais à la merci d'une domestique car il pourrait toujours, temporairement, cuisiner ce qu'il nous faut. Je t'en prie, ne reviens pas sur cette question qui ne peut être résolue d'une autre manière sans bouleverser tous mes plans, me priver de mon collaborateur pour mes travaux tibétains et me forcer à différer mon retour pour aviser aux moyens d'établir le petit en Chine ou ailleurs, ce qui serait excessivement onéreux. Il y a douze ans que nous courons les déserts ensemble, nous avons plusieurs fois vu la mort de près tous les deux ; toute autre question à part, il me serait dur de me séparer de ce garçon que je traite en fils. Je suis toujours passablement égoïste : j'ai besoin de quelqu'un auprès de moi pour monter à bicyclette, excursionner, grimper...
Lettre du 13 octobre 1924. (Ibid. :766)

Philippe refusera cette requête de façon également catégorique. Alexandra en sera profondément déçue et n'acceptera pas pour autant la décision de son époux en rentrant avec Aphur Yongden. Ce n'est qu'une fois leur séparation officieuse organisée que Philippe lui signera les papiers nécessaires pour son adoption légale :

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

Il est exact que lorsque tu m'as demandé ma signature pour te permettre l'adoption officielle de ton compagnon de voyage, le jeune Yongden, j'ai commencé par t'opposer un refus ; je croyais qu'à aucun point de vue la chose n'était bonne mais, souviens-toi que, à Marseille dans une chambre du Terminus, au cours de notre entretien assez peu amical, je t'ai dit : « Fais ce que tu veux. Je te donnerai les autorisations indispensables. Je le confirme si tu l'as oublié. Lettre de Philippe Néel du 23 mars 1927. (Ibid. : 799)

Même si elle ne vit plus aux côtés de son époux, elle obtiendra ce qu'elle souhaitait de Philippe, les signatures et les autorisations dont une femme avait besoin à cette époque. Néanmoins, nous pourrions affirmer que contrairement à son premier plaidoyer, celui de la poursuite de son voyage, Alexandra a échoué dans sa demande d'adoption de Yongden. Trop catégorique et trop impliquée, elle n'a pas su amadouer son époux comme elle l'avait fait auparavant. D'une part, elle ne s'est pas mise à sa place et n'a pas tenté de comprendre sa position et d'autre part, elle s'est laissée trahir par ses sentiments maternels, ne pouvant envisager d'être séparée de d'Aphur. Ainsi, comme le remarquent Caroline Golder et Monik Favart :

En effet, argumenter, c'est, en premier lieu, rendre vraisemblable pour l'interlocuteur ce qui n'était qu'un possible, qu'une supposition ; le locuteur devra donc s'efforcer de donner des raisons, d'étayer ses arguments. L'étayage peut se réaliser en termes de causalité, finalité, recours à l'exemple,... Il n'existe donc pas de marqueurs linguistiques véritablement spécifiques de l'étayage, seul le contenu des énoncés peut constituer un critère généralement exploitable pour juger de la maîtrise des compétences à justifier un point de vue. En second lieu, argumenter, c'est accepter que les choses ne vont pas de soi, qu'on est dans le domaine du contestable; la prise en compte du destinataire est ici une composante cruciale, et probablement davantage dans l'argumentation écrite que dans les autres types de compositions : comme dans toute production écrite, l'absence de l'interlocuteur y rend nécessaire la médiatisation mais de plus, la maîtrise des opérations de négociation nécessite du rédacteur qu'il prenne encore plus de recul afin de se représenter la position du destinataire comme différente. Une argumentation ne peut en effet avoir lieu sans la reconnaissance d'un désaccord et donc l'expression de plusieurs positions. Pour intégrer la dimension fondamentalement dialogique propre à l'argumentation, le rédacteur doit de ce fait être cognitivement capable de se représenter la multitude des points de vue possibles sur la question à débattre. (Golder, 2003 :188).

Bien qu'elle se soit efforcée de rendre vraisemblable la venue d'Aphur, Alexandra ne s'est pas représentée la posture de Philippe et à aucun moment elle n'a envisagé son

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

point de vue, ce qui a sans doute encore plus contrarié Philippe dans cet échange et l'a définitivement fermé à cette proposition. Il finira pourtant par l'accepter lorsqu'ils seront clairement séparés.

Un autre problème s'installe, dans leur échange épistolaire, à la fin du voyage d'Alexandra autour de son retour en France. Il est compréhensible qu'après plus de treize ans d'absence, Philippe n'envisage plus le retour au domicile de son épouse. Déjà en 1914, trois ans après le départ d'Alexandra, Philippe lui avait suggéré de ne plus revenir pour des raisons évidentes :

Qu'est-ce que tu souhaites, mon grand Nouton cher, que je te promette de ne pas revenir, de ne pas gêner ta vie, de ne pas chercher un jour à reprendre ma place dans un foyer où tu en as installé une autre ? Est-ce cela ? Quand on parle de ces choses c'est qu'elles sont à moitié réalisées. Est-ce que tu as une liaison qu'il te plairait de rendre à peu près stable ? Pourquoi ne pas le dire franchement ? Lettre du 25 mai 1914. (David-Neel, 20016 :312)

À cette époque, l'exploratrice n'envisageait pas encore le retour et ne lui avait rien répondu à ce sujet. Elle s'était concentrée sur la question du divorce qu'elle refusa avec véhémence.

Or, en 1924, le retour est pour elle une issue nécessaire et obligatoire pour ses futurs travaux. Alors, une nouvelle stratégie argumentative est mise en place, cette fois-ci de la part des deux épistoliers. Philippe Neel, ayant sans doute refait sa vie, tente de persuader Alexandra qu'un retour ne la rendrait pas heureuse comme nous l'avons vu précédemment, il lui explique que sa vie est en Asie comme elle l'a tant de fois évoquée. Il insiste en précisant que la vie en France est extrêmement coûteuse et finalement, il lui conseille de partir pour les Etats-Unis afin de favoriser sa carrière professionnelle. Alexandra comprend qu'elle n'a plus de place à ses côtés :

Je ne suis pas sotté, mon bon Ami, et je comprends. [...] Mais je suis très entêtée aussi et je ne renonce pas au plan que j'ai conçu qui est de t'offrir un foyer agréable le jour où il te plaira d'en faire au moins l'essai. Je te le dois, pour la bonté que tu m'as témoignée, mais ce n'est pas le sentiment du devoir qui me guide. Je serais, moi, très heureuse de te retrouver. De te retrouver tout simplement, sans conditions, sans te dire : « tu auras cela à faire ou cela à ne pas faire ». (Ibid. : 768).

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

Entêtée, comme elle l'écrit, Alexandra va tenter de le persuader que la meilleure solution serait des retrouvailles :

Que tu te sois réhabitué à te trouver seul et seul maître dans ta maison, je le comprends sans peine. Cela me paraît fort naturel. Mais il me semble que le plan que j'avais conçu de deux pavillons dans un même jardin nous aurait, à tous deux, laissé complète liberté quant à nos habitudes de lever, de coucher, d'étude ou de musique tout en nous permettant d'être ensemble quand nous le désirerions. Cela aurait été possible quelque part sur la côte d'Azur. (Ibid. :774).

Ne pouvant se persuader l'un et l'autre, Alexandra rentrera tout de même en France accompagnée d'Aphur Yongden, mais pas aux côtés de Philippe.

Cet échange argumentatif était perdu d'avance, Philippe ayant refait sa vie sans Alexandra (sentimentalement ou non) n'était pas disposé à tout bouleverser pour son retour ce qui est logique et compréhensible, même pour Alexandra : « Tu as peur, je le sens, que je trouble, avec mon activité, la quiétude de la vie que tu t'es arrangée depuis mon départ. C'est compréhensible. » Lettre du 21 mars 1925. (Ibid. : 783). Or, de son côté, Alexandra David-Neel était résolue à rentrer, estimant cette solution la meilleure pour son avenir professionnel et elle le fera malgré les tentatives de dissuasion de Philippe.

L'argumentation occupe une grande place dans la correspondance d'Alexandra et Philippe Neel en toute logique, puisque converser revient à argumenter. Pourquoi écrit-on une lettre si ce n'est pour solliciter quelque chose à son correspondant ? L'exploratrice n'est-elle pas déjà en train d'argumenter lorsqu'elle énonce son journal de voyage ? N'est-ce pas une façon de le convaincre de sa réussite, de le persuader qu'il agit comme un époux idéal. Lui communiquer ses sentiments, n'est-ce pas le persuader de son amour profond et de sa gratitude envers lui pour lui permettre de réaliser ses rêves ?

Tout pourrait être effectivement considéré comme une mise en place de la stratégie argumentative. Cet acte est naturel chez Alexandra David-Neel et la lettre semble être le cadre idéal pour le réaliser. La conversation ne permet pas, en effet, une démarche aussi sereine et rigoureuse, elle comporte des imprévus, des soubresauts et des possibilités d'interruption, tandis que la lettre permet au scripteur de s'épancher librement et de faire preuve de ses atouts d'orateur.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

L'étude de l'argumentation dans les lettres d'Alexandra David-Neel nous aide à mieux cerner ses priorités et ses désirs, mais également à comprendre cette femme si complexe et hors normes. Nous saisissons mieux que le voyage et l'Asie sont pour elle un refuge à ses tendances dépressives du passé. Tenace, elle est prête à affronter l'adversité et franchir les plus insurmontables obstacles si l'objectif lui semble légitime.

À travers les arguments utilisés, elle laisse transparaître ses valeurs morales et éthiques, ses sentiments et sa vision de la vie. Elle s'avère être une femme reconnaissante, aimante, affectueuse et honnête. De plus, son recours fréquent aux arguments d'autorité philosophique et plus précisément bouddhiste révèle que cette doctrine a profondément influencé sa conception de la vie.

Finalement, pour en revenir à la notion de rhétorique et à l'art de convaincre d'Alexandra David-Neel, nous pouvons affirmer que ses plaidoyers sont composés des trois dimensions essentielles à l'argumentation et qu'elle sait en équilibrer l'articulation. Il s'agit, premièrement, des arguments valides et logiques qui constituent le *logos* du discours, en deuxième lieu des arguments qui visent à créer des émotions chez le récepteur, à savoir, le *pathos*, et enfin, des arguments fortifiant une image positive d'elle-même, développant ses valeurs morales ou éthiques : l'*ethos*. Ce dernier élément est d'ailleurs fort développé dans l'écriture des lettres de l'épistolière. Quels que soient ses intentions de communication lors de l'écriture, une mise en scène d'elle-même y est toujours présente. Comme le remarque Didier Tejedor de Felipe dans un article consacré à Alexandra David-Neel :

Dans tout discours qui se veut persuasif, le locuteur est amené à établir une stratégie argumentative, dans la prétention d'influer sur les opinions, les attitudes et les croyances de son/ses interlocuteur(s), dans le but de le(s) faire adhérer à ses idées ou de le(s) faire agir selon son vouloir. Pour que cette stratégie soit efficace, le locuteur peut construire une image favorable de lui-même qu'il projette entre-autre à travers son discours. (Tejedor de Felipe, 2002 :621).

Ainsi, l'épistolière met en place plusieurs stratégies où le rythme de l'écriture, les ressources comiques ou dramatiques sont au service de l'image qu'elle souhaite donner d'elle dans les lettres.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

3.2. Mise en scène de soi et théâtralité de l'écriture :

Après s'être concentré (ci-dessus) sur l'utilisation du *pathos* de l'épistolière comme stratégie argumentative dont la prétention serait d'influer sur les opinions de son époux à travers des propos le touchant personnellement, nous nous attarderons ici sur l'*ethos*, figure que nous considérons également comme perspective argumentative, à savoir sur l'image favorable qu'elle donne d'elle-même dans son discours pour assurer sa crédibilité.

Cette notion, présente déjà dans les travaux d'Aristote, a été reprise par nombre de linguistes. C'est tout d'abord Oswald Ducrot qui reprend ce terme en distinguant deux organismes dans la figure du locuteur. Il discerne le locuteur et l'énonciateur comme unicité du sujet parlant : « le locuteur en tant que tel (par abréviation « L ») et le locuteur en tant qu'être du monde (par abréviation « l ») » (Ducrot, 1984 :199). Analyser le locuteur dans le discours ne serait donc pas, selon Ducrot, étudier ce qu'il dit mais les vraisemblances que laissent transparaître ses propres paroles. L'éthos est alors rattaché au locuteur en tant que tel : « L'éthos est rattaché à L, le locuteur en tant que tel : c'est en tant qu'il est à la source de l'énonciation qu'il se voit affublé de certains caractères qui par contrecoup, rendent cette énonciation acceptable ou rebutante. » (Ibid. : 201). C'est dans ce sens que Barthes définit l'*ethos* comme les propos que le locuteur doit enseigner à son auditoire pour causer bonne impression (Barthes, 1970 :35). Conscient de cet enjeu, le locuteur construit son discours en fonction d'une intention de communication globale qui dirige tous les propos et les intentions concrètes des messages. En réalité, comme l'indique Georgiana Burbea dans un de ses articles :

Dès qu'il y a énonciation, il y a un ethos : à travers sa parole un locuteur fait naître chez l'autre la construction d'une certaine représentation de lui-même. [...] A cet effet, « il n'est pas nécessaire qu'il trace son portrait, détaille ses qualités ni même qu'il parle explicitement de lui » (Amossy 1999: 9). Son style, ses compétences langagières et encyclopédiques, ses croyances implicites suffisent à donner une représentation de sa personne. (Burbea, 2014 :17)

Par conséquent, comme l'indique Dominique Maingueneau, « le destinataire se construit une représentation du locuteur à travers ce qu'il dit et sa manière de dire »

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

(Maingueneau, 2014 :34)⁶². De ce fait la lettre est comme le remarque Beugnot « une mise en scène du moi » (Beugnot, 1990 :35). Dans le cas de la lettre, le lecteur dresse un portrait moral du scripteur en fonction de diverses données et caractéristiques que le locuteur laisse transparaître, comme le ton employé, les propos moraux auxquels il a recours, le rythme d'écriture et le style en général emprunté.

De la sorte, dans une correspondance de relation durable, l'image de l'épistolier varie et évolue tout au long de la correspondance en fonction de sa propre perception de lui-même, comme l'indique Ruth Amossy définissant l'ethos comme « une multiplicité d'images souvent diverses et contradictoires qui circulent en proposant du même auteur un kaléidoscope mouvant. » (Amossy, 2009 :10).

De plus, comme l'évoque Anne Jaubert (2010), grâce à l'absence physique de l'interlocuteur et donc la disparition des contraintes de l'interaction, l'épistolier peut construire en toute tranquillité l'image qu'il souhaite transmettre de lui-même. De ce fait, la correspondance est un lieu privilégié pour la mise en scène de soi et Alexandra David-Neel prend plaisir dans cette pratique, ayant recours à de nombreux procédés pour mieux jouer sur son image. L'image d'Alexandra David-Neel, est en effet, fortement présente dans son discours, elle possède une manière particulière d'écrire, où le rythme, les procédés d'écriture sont au service de ce qu'elle souhaite transmettre pour aboutir à une véritable mise en scène de soi. Ainsi, la conception de Goffman de l'*éthos* nous semble la plus proche de celle d'Alexandra David-Neel puisqu'il développe cette théorie à travers la métaphore de la dramaturgie en postulant que chaque locuteur est semblable à un acteur devant manifester ce qu'il est et ce qu'il souhaite, dans un jeu théâtral travaillé ou spontané. (Goffman 1973).

3.2.1. Le théâtre comme mode de vie et d'écriture :

⁶² Voir aussi ses articles suivants : MAINGUENEAU, Dominique, « Ethos, scénographie et incorporation. » Dans : AMOSSY, R. (éd). *Images de soi dans le discours : la construction de l'ethos*, Paris, Delachaux et Niestlé, 1999, pp. 75-100. Et « Problèmes d'ethos », Dans : *Pratiques*, n° 113-114, Paris, juin 2002.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

Alexandra David-Neel considère la vie comme une comédie, elle le répète à plusieurs reprises dans ses lettres :

Croire que cet amalgame d'évènements abracadabrants et incohérents que nous contemplons est autre chose qu'un jeu cinématographique me paraît vraiment une opinion de nigaud, de rustique qui s'assoit pour la première fois sur les bancs d'un théâtre et encourage l'héroïne, sympathise avec l'amoureux, lui donne de bons conseils, injurie le traître et le dénonce, lorsqu'il l'aperçoit, armé d'un poignard, se dissimulant derrière un arbre en papier. Les civilisés avertis savent que tout cela est un jeu. Les sages hindous eux aussi ont dit que le grand drame que nous appelons la vie n'est qu'un jeu, une scène de théâtre. Lettre du 13 février 1914. (Ibid. :301)

Selon les théories bouddhistes et les interprétations que l'orientaliste en fait, la vie est une pièce de théâtre qui termine par une tombée de rideau, puis le noir et le néant :

Où sont les hauts faits et les désespoirs tragiques des héros de l'Hellade, les prouesses des paladins, l'héroïsme des saints et des martyrs ? Le temps a tout emporté et la même comédie se poursuit aujourd'hui avec des larmes, des rires, du sang, des grands mots, des grands gestes... Théâtres des pauvres marionnettes ensorcelées qui s'évertuent et s'épuisent quelques instants et puis sombrent. Lettre du 12 janvier 1916 (Ibid. :404)

Alors, si sa conception de la vie repose sur la théâtralité, son mode de vie et, par conséquent, son discours s'en voit forcément influencé.

Elle considère que nous sommes des acteurs tout au long de notre vie et que les personnages doivent jouer et endosser plusieurs rôles selon les situations qui se présentent. Comme le remarque Ruth Amossy :

La métaphore théâtrale permet de saisir la nature des interactions sociales où chacun construit son identité à l'aide de connaissances préalables qui lui permettent d'endosser le rôle qui lui est dévolu ou qu'il choisit dans des circonstances données. Dans cette perspective, la présentation de soi est par définition une construction d'identité. En termes d'*éthos* : l'identité n'est pas le reflet d'une réalité préexistante, mais une construction dynamique en situation. Chaque individu construit des identités différentes qui correspondent à la variété des situations et des interactions dans lesquelles il est engagé. (Amossy, 2014 :17)

Alexandra David-Neel excelle dans cet exercice, la preuve est qu'elle fut femme de salon quand elle se trouvait à Paris, bonne bourgeoise lorsqu'elle recevait des

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

connaissances chez elle en Tunisie, orientaliste dans ses conférences et au travail, franc-maçonne dans sa loge, théosophe à la société théosophique, exploratrice au Tibet et prédicatrice du Bouddhisme quand elle le pouvait en Inde et au Tibet en particulier. Elle utilise des termes dramaturgiques pour raconter sa journée auprès du Dalaï-Lama : « Voici la comédie jouée mon bien cher. J'ai vu le pape jaune ce matin » (Ibid. : 144) dit-elle dans la lettre du 15 avril 1912. Elle a pour cela revêtu un costume, comme on le ferait au théâtre, une robe couleur aurore pour être comme une des leurs. L'habit est, pour elle, un élément clé pour l'interprétation de ses personnages :

Pour le savourer à loisir il fallait, cependant, me mettre au diapason, c'est-à-dire revêtir un costume de cérémonie. Me voici donc, une fois de plus, en chintab, jupe de serge grenat, chemisette de soie jaune d'or, veste de drap d'or et châle jaune ; coiffée d'un bonnet pointu de satin jaune broché, doublé de peau de mouton teinte en jaune et bordé de drap d'or. C'est le costume classique des lamas de marque de la secte jaune. Le châle peut être grenat ou jaune. Tous ont le droit de revêtir le grenat et c'est celui que je porte journellement, le jaune indique que celui (homme ou femme) qui le porte est un [...] ri-teu-pa, c'est-à-dire « a vécu plusieurs années dans un endroit solitaire », et, d'une façon générale, « demeure dans l'isolement ». J'ai tous les droits au châle jaune après ma vie d'ermite parmi les cimes himalayennes. Tu trouveras que ce costume est un peu théâtral, il le serait sans doute à Paris, mais, ici, il est classique, porté par beaucoup et ce seraient mes robes européennes qui deviendraient théâtrales et exciteraient la curiosité de la foule si j'avais assez peu le sens de l'harmonie et de la couleur locale pour m'en vêtir au pays de Tsong Kappa. Lettre du 3 novembre 1918. (David-Neel, 2016 : 534)

Alexandra David-Neel avoue que le port de ses robes est essentiel à sa mise en scène. Remarquons qu'elle parle de deux reprises de « costume » et non d'habit, et bien qu'elle justifie son droit et la valeur du port de ce vêtement, elle ne le prend tout à fait au sérieux, comme elle ne prend pas réellement la vie au sérieux. Elle se fond et s'harmonise avec le reste des personnages de cette pièce grâce à ses vêtements. Observons comme elle emploie le terme « théâtral » dans cet extrait qui laisse à nouveau transparaître sa vision du monde ou son désir de convaincre son époux à ce sujet. Elle n'hésite pas à porter une tenue ou une autre lui permettant d'obtenir une distinction ou une autre :

J'ai mon bonnet jaune sur la tête et mes ornements macabres autour du cou. Décidément, ils ne peuvent laisser une Khandoma dans l'embarras. Elle pourrait, sans nul doute, marcher sur les eaux, mais puisqu'elle ne le souhaite pas, il sera méritoire de l'aider. Ils nous offrent donc de revenir et

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

de me porter. Je flaire une heureuse intervention. Je leur fais crier par Aphur que je veux cinq hommes et cinq hommes sont aussitôt auprès de nous. Alors Aphur explique que ma divinité (les Khandomas sont des espèces de fées qui s'incarnent sur la terre ou apparaissent sous forme humaine) a des bagages et des bêtes à faire passer. Très bien, on les passera. Lettre du 17 juillet 1921. (Ibid. :659)

En effet avec ou sans costume l'exploratrice sait prendre à chaque moment le rôle requis et improviser en fonction de la situation. Elle fait preuve d'une correcte connaissance du public visé et d'une capacité presque inouïe. De plus, sa façon de reproduire la scène dans la lettre emprunte des procédés dramaturgiques dans le sens ou « au théâtre le principe de la représentation consiste à montrer les choses au lieu de les raconter. » (Stepanova, 2014 :3). En effet, nous pouvons observer cette tendance ci-dessus ; elle fait son apparition sur scène avec la description de son costume ce qui permet de l'imaginer et de la placer au centre de la scène telle une héroïne, elle fait appel à la litote et à un rythme empressé afin de mieux insister sur la réussite de son interprétation. Telle une actrice nous pouvons l'applaudir à la fin de la comédie.

Le jour de l'aventure en question, je marchais en tête et le petit un peu loin en arrière, en pleine forêt. Sept grands gaillards armés de longs sabres arrivent venant de la direction opposée à la nôtre. L'un d'eux me demande où je vais, je réponds brièvement et passe, bien que l'individu essaie de me barrer le chemin, mais il n'insiste pas. Je crois tout terminé. Je me retourne et vois Albert entouré, mais la conversation a l'air paisible de sorte que je ne doute de rien ; pourtant voici qu'un des hommes cueille quelque chose dans le coin du mouchoir du petit et les autres mettent la main sur son fardeau comme pour l'en soulager. Je comprends, mais que faire ? [...] Non seulement être volés serait malheureux, mais éveiller des soupçons sur notre identité serait pire. C'est alors que je trouvai le truc suivant : je me mis à hurler en désespérée, à invoquer tous les dieux tibétains « Oh ! les mauvaises gens qui dépouillent une pauvre vieille mère des deux seules roupies qu'elle avait. Ces roupies, son fils le lama les avait gagnées en récitant des offices pour les morts. Et qu'est-ce que je vais faire..., mourir de faim bien sûr...» Et je levais les bras et je m'asseyais sur les rochers, et je me relevais... et il n'y avait aucun opérateur cinématographique pour me photographier, j'y pensais, et le regrettais. J'ai dû être sublime ! Après tout, j'ai été artiste et je m'en souvenais. Bref, les bandits furent émus, ils rendirent l'argent, demandèrent à Albert de les bénir, ce qu'il fit avec dignité et à moi de réciter des prières à leur intention. Et nous partîmes, moi, lentement, en chancelant comme « brisée par l'émotion », puis, hors de vue, nous filâmes. Lettre du 13 octobre 1924. (Ibid. :764)

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

Ses lettres se transforment en un scénario qui comme le définit Olga Stepanova « représente un récit écrit découpé en séquences (une suite de scènes formant une unité narrative) qui contiennent un nombre de plans (fragments enregistrés en une seule prise de vue). » (Stepanova, 2014 :5). Alexandra David-Neel semble partager un scénario au service de l'exacte transmission de son succès en tant qu'actrice.

Son expérience en tant que chanteuse lyrique, mais surtout sa conception de la vie comme une continuelle représentation théâtrale lui permettent de prendre le rôle adéquat de façon naturelle et d'obtenir ainsi tout ce qu'elle souhaite. Sans aucune hésitation, elle insiste sur le rôle qu'elle a décidé de prendre pour son dernier périple, celui de la vieille mère. Comme l'indique George Forestier (1988 : 272), lorsqu'il y a déguisement, la personnalité authentique est évacuée, du moins temporairement, pour construire une identité fictive qui implique l'expression d'un discours fictif élaboré par la personne réelle. Il existe une fusion grâce au déguisement entre le personnage fictif et la personne réelle qui ne disparaît jamais complètement.

De plus, la description de cette aventure s'ébauche à travers une écriture où l'épistolière emploie des procédés comiques. Par exemple, elle se décrit en scène, avec des mouvements exagérés qui rappellent une farce :

La spécificité du jeu du comédien dans un rôle donné repose aussi sur le rythme de ses mouvements. Toute analyse du jeu devrait prendre en compte les différentes phases du mouvement : début de l'extension, diminution de tension, moment de repos. Outre sa forme et son énergie, la vitesse de réalisation du mouvement est un facteur important. Les rythmes binaires ou ternaires sont considérés comme fondamentaux. La plupart des mouvements dans une représentation ne sont pas simples, mais complexes, incluant différentes parties du corps. La direction, la hauteur, l'extension et la forme des gestes sont des éléments qui contribuent également à la formation des structures rythmiques. Les gestes constituent souvent des groupements, des séquences, définis par la répétition ou par une ampleur accentuée ; ces séquences qui reposent souvent sur l'alternance de déplacements et de stations constituent leurs structures hiérarchiques supérieures. Le jeu de tout comédien repose sur la vitesse de ses mouvements et la vitesse de leur enchaînement. Dans les déplacements, les trajectoires réalisées dans l'espace scénique forment des figures souvent récurrentes. (García, 2001 :74)

Alexandra se trouve constamment sur scène, la scène de la vie ; et elle démontre à quel point elle est une bonne actrice.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

D'autre part, pour accentuer l'effet comique de son récit, elle ouvre les guillemets pour reproduire ses propres paroles et elle interrompt le récit pour manifester son regret de ne pas avoir été filmée à ce moment précis, se vantant ainsi de la justesse de sa représentation comme dans l'exemple précédent. Cette façon de narrer des événements qu'elle a réellement vécus comme sortis d'un livre d'aventure provoque une double interprétation. Tout d'abord, elle réaffirme sa façon de concevoir la vie, comme un bref passage sur terre, en ôtant toute importance à ces événements pourtant si incroyables et impressionnants pour ceux qui ne considèrent pas la vie comme une frivole pièce d'opérette. Ceci provoque une sorte de litote qui transpose une image encore plus étonnante de l'exploratrice, non seulement capable de surmonter avec grâce et humour une situation périlleuse, mais de plus, en ne lui accordant qu'une légère attention amusée. Ses lettres fourmillent de ce type de démonstration et de mise en relation d'épisodes fortement dangereux avec une simple comédie théâtrale.

Tout en souhaitant montrer le peu d'importance qu'elle accordait aux événements difficiles et risqués de sa vie, elle indique également qu'elle ne redoutait rien et, encore une fois, qu'elle était prête à tout pour arriver à ses fins, en l'occurrence devenir une orientaliste reconnue. Ainsi, son but ultime était de parvenir à Lhassa. Et pour réussir, elle a dû endosser plusieurs rôles avant de prendre celui de la mère mendicante.

Lorsqu'elle voyage encore en tant qu'Alexandra David-Neel, française en Asie, elle n'hésite pas à jouer la comédie pour pouvoir poursuivre son chemin. Alors qu'un soldat lui barre la route, elle a recours à l'interprétation dramatique pour pouvoir obtenir son laisser-passer :

Je suis sur le bord de la route de Lhassa par Jakyendo. Je dis aux garçons : « Demain, réveil avant le jour et départ immédiat. » le lendemain, ce programme est suivi. Les deux Tibétains arrivent avec la viande promise et encore du beurre. On empaquette le tout, en dépit de leurs supplications renouvelées qui se haussent au ton pathétique : « Tuez-nous, s'exclament les deux hommes, nos chefs vont nous faire couper la tête. » « Bon, dis-je, je préfère vous laisser en vie jusque-là. » Sur ce, j'ajoute la formule polie tibétaine : « Asseyez-vous doucement » [...] « *Kalé jou den jak* » et, prenant ma canne, je me dispose à m'éloigner mais, prévoyant ce mouvement, les deux rusés fripons ont donné des ordres. Les voilà qui me saisissent par mes longues manches, posent leur tête sur mes mains, le gros gyapön⁶³ pleure réellement de grosses larmes ; les soldats ne jouent

⁶³ Officier militaire responsable d'une unité de 100 soldats.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

plus de leurs instruments, ne déploient plus leur lion héraldique mais me battent la route en me montrant leurs pouces relevés, à la façon des Vestales indiquant que la vie du gladiateur vaincu doit être épargnée. C'est ici un geste, soit de supplication, soit d'approbation. Et tous clament : « Longue vie ! longue vie ! » et le gyapön répète : « Tuez-moi, tuez-moi. » C'est comique, mais assommant. Puisque nous faisons du théâtre, je me mets dans le ton et déclare : « Vous avez des soldats (ils sont 6 ou 8), dites-leur d'aller chercher leurs fusils et tirez-moi dans le dos pendant que je m'en vais ! » L'horreur devient générale, les chefs écartent leurs hommes qui glapissent toujours des « Longue vie, longue vie ! », mais le cercle reste fermé devant moi. Sur ce, je fais le moulinet avec mon gourdin et pan ! pif ! paf ! ils reçoivent les coups et ne s'en vont pas. Alors, je deviens tout à fait machiavélique : « Apportez-moi mon revolver, je vais me tuer et le crime de m'avoir assassinée sera sur vous. Vous en verrez les conséquences ! » Je marche noblement vers ma tente où Aphur, tranquille comme Artaban, continue à emballer, prévoyant bien l'issue de cette comédie et ayant foi en mon habileté, mais le petit esclave effaré me devance, saisit toutes les armes et se sauve avec elles pour les cacher... Innocent, bon petit cœur ! Ces gens-là savent que le cadavre d'une Européenne serait dur à digérer... « Allez-vous-en donc doucement, s'il vous plaît », dit le gyapön. Je m'éloigne seule avec mon bâton dont la moitié me reste en main. Je m'en vais, comme la caravane chantée par Richepin : « vers l'espace » Lettre 17 septembre 1921. (Ibid. :685)

La description de la scène est à nouveau comique alors que nous comprenons que le moment vécu était plutôt tragique, puisqu'elle risquait de ne plus pouvoir poursuivre son voyage. Les nombreuses références à la littérature comme les Vestales, le personnage d'Artaban, ou les poèmes de Richepin montrent à quel point elle revit ses péripéties comme dans un livre d'aventure, et souhaite présenter sa vie comme un roman où elle y détiendrait le rôle principal.

Le ton comique est quasiment toujours présent lorsqu'elle narre ses aventures ou ses expériences, l'envie d'amuser son lecteur se manifeste dans presque toutes ses descriptions :

Le fauteuil du président est occupé par un maharadja laid comme plusieurs chimpanzés, avec de rares cheveux noirs retombant en crolles puériles sur son cou et coiffé d'un étonnant bonnet en or surmonté d'une aigrette, très mince comme un petit plumeau joujou. Il revêtait un costume de soie bleu tendre. Un autre monstre était en brocart blanc brodé d'or, coiffé d'un turban rose et or... [...] J'espère toujours qu'à un moment ils vont taper sur le plumeau de ce dernier, mais cet incident ne se produit pas. Lettre du 14 mars 1912. (Ibid. :137)

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

Encore une fois, nous pouvons observer une scène amusante qu'Alexandra rend presque bouffonne en ridiculisant les personnages. Le lecteur assiste à une véritable scène de théâtre et se divertit comme s'il était assis dans son fauteuil en tant que spectateur.

Alexandra David-Neel sait employer le ton et le rythme adéquat à ce qu'elle narre. Elle emploie souvent un rythme lent et un ton solennel lorsqu'elle traite de thèmes philosophiques, de sujets en rapport avec leur relation sentimentale ou de problèmes financiers, et un rythme énergique, cadencé, accompagné d'un ton humoristique pour conter ses aventures.

Comme l'indique Daniel Delas (1998), le rythme apparaît comme un concept clé pour interpréter le fonctionnement du discours, et même s'il est fort difficile de lui établir un sens ou une signification dans un texte poétique ou théâtral, il l'est encore plus dans un contexte épistolaire. Or, nous pouvons affirmer qu'Alexandra David-Neel instaure un rythme singulier dans son écriture avec une ponctuation très particulière, un recours aux virgules et donc aux pauses très fréquentes. Son rythme d'écriture rappelle parfois celui du théâtre, et même si l'écriture théâtrale ne suit pas une cadence préétablie, il existe, comme l'indique Manuel García Martínez (2001), une structure rythmique plus ou moins commune au genre théâtral comme la récurrence de certaines phrases, mots ou sonorités, les silences et les pauses dans le discours, une longueur de phrase qui conditionne la diction et le souffle des comédiens, la succession des répliques et donc le rythme du discours, l'enchaînement des scènes, le changement de décors et donc le rythme de la mise en scène. Ces caractéristiques sont observables dans les lettres de l'exploratrice, la plupart du temps elle emploie de longues phrases entrecoupées de nombreuses virgules qui pourraient être interprétées comme des respirations de l'acteur qui récite son texte.

Lorsqu'elle insère des répliques dans son récit, ces dernières, extrêmement vives et rapides, sont accompagnées de points d'exclamations. Les décors changent dans chaque lettre et le rythme de mise en scène évolue et se déplace en fonction de son voyage. Même la nature et son environnement sont perçus comme des décors théâtraux :

Arrivés là, le soir, et ne trouvant pas d'endroit pour camper, nous nous installons dans un vaste cimetière situé sur une colline, malheureusement très loin de l'eau (il faut 20 minutes pour aller la chercher à la rivière). L'endroit offre une belle pelouse pour les tentes, c'est jour de pleine lune

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

et, la nuit, toutes ces tombes, dont beaucoup sont à demi ruinées, émergeant entre les arbrisseaux et les herbes folles forment un romantique décor d'opéra. Lettre du 4 juillet 1921. (Ibid. :654)

Remarquons d'une part l'emploi caractéristique des virgules qui octroie au texte un rythme solennel, ensuite la répétition des sons consonantiques (en gras) « l », « s », « r » et « t » offrant une sonorité poétique à la description du décor et d'autre part, sa propre conclusion comparant ce cimetière à « un décor d'opéra romantique ».

Le décor et la situation spatiale sont des éléments très importants dans la mise en place de ses récits : « Et maintenant le drame... Ce drame c'est l'orage éclatant de toutes parts, en dessus et en dessous, éclairs sous les pieds et sur la tête et pluie, oh ! Quelle pluie. » (Ibid. :151) Lettre du 21 avril 1912. Très théâtraux en eux-mêmes, ils annoncent souvent des moments tragiques :

La nuit dernière un incident : une tempête terrible, les longs crampons de fer attachant la tente s'attachent du sol. Tout va me tomber sur la tête. J'ai sauté de mon lit. A deux bras je maintiens droit l'un des piquets. Je hurle parmi le bruit du vent, appelant à l'aide. Aphur, couché dans une tente voisine, accourt juste à temps pour maintenir une corde et, immobilisé comme moi, joint ses clameurs aux miennes. Il faut du temps avant que les gens logés plus loin s'éveillent. Tous accourent, le travail ne va pas tout seul dans la nuit noire, les toiles claquant au vent de tous côtés. Enfin cela s'arrange tout de même... Les charmes de la vie au grand air, quoi ! Lettre du 20 juillet 1919. (Ibid. :574)

Cette description très dynamique et hachée grâce aux courtes phrases donne un aspect dramatique à la scène. L'épistolière arrive à transmettre la situation angoissante et terrible qu'elle a vécue, et comme au théâtre ou dans une scène d'action, elle exagère les mouvements (« j'ai sauté de mon lit ») et pour dédramatiser la scène elle utilise l'ironie : « Les charmes de la vie au grand air, quoi ! ».

Les comparaisons et les mises en relation de la vie réelle avec le théâtre sont très fréquentes dans la correspondance d'Alexandra David-Neel, avec des moments où elle tâche fortement de rendre ses aventures les plus vivantes possible :

D'abord, j'ai été rendre visite au maharadjah que je n'avais pas encore vu et cette visite vaut une représentation d'opérette. [...] A pic sur le fleuve, est un vaste château fort, avec terrasses, donjons,

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

pont levis... c'est le palais de l'Altesse. [...] Enfin me voici arrivée ; un gros « Babu⁶⁴ », sans doute le secrétaire particulier, me reçoit quelques instants, après arrive le maharadjah qui est la plus réussie figure d'Offenbach que l'on puisse rêver. Habillé de violet et or, un petit toquet sur la tête. Je suis toute réjouie rien que de le contempler. L'ennui, c'est qu'il avait fixé une audience à deux allemands de la famille Rothschild⁶⁵ une heure avant la mienne et leur pneu a crevé deux fois si bien qu'ils sont arrivés en même temps et l'Altesse n'a pas l'air contente. Le secrétaire présente les Allemands dans les formes. Moi, on ne me présente pas, le maharadjah sait qui je suis et mon jeune ami du Sikkim qui lui a écrit lui a, je n'en doute pas, raconté une foule de choses élogieuses à mon sujet. Donc il m'aborde en vieille connaissance et nous passons au salon d'honneur qui est grand, grand et long sans fin avec une série de portraits (les ancêtres) accrochés à la cimaise, qui sont aussi réjouissants que l'est leur descendant. Il y en a un, notamment, peint de profil comme les Dieux égyptiens qui tient en main une fleur rose puérile et qui est inénarrable. [...] Les Allemands sont aussi inénarrables et aussi « Offenbach » dans leur genre que le maharadja. Où donc est l'orchestre, vraiment, il manque car tous ces gens-là vont sûrement se mettre à chanter des couplets et à danser dans quelques minutes⁶⁶.

Comme nous pouvons observer dans cet extrait, son rapport à la vie théâtrale se transcrit parfois également de façon très cinématographique. Elle présente tout d'abord le décor dans lequel va se dérouler la scène, comme le début d'un film. Elle décrit ensuite les personnages ou les acteurs avec leurs costumes style Offenbach. Puis elle glisse quelques informations nécessaires pour faire comprendre que dans cette scène, elle joue le rôle principal. En effet, alors que les allemands sont issus d'une riche et célèbre famille, il faut les présenter, tandis qu'Alexandra la bouddhiste est déjà connue et attendue par le maharadja qui a entendu des merveilles à son sujet. Elle transmet ainsi l'image d'une personne importante et appréciée en Asie.

Cette double relation au théâtre (vie réelle et écriture) lui permet d'être qui elle souhaite aussi bien dans la vie quotidienne que dans ses lettres. C'est ainsi qu'à travers l'écriture et les procédés stylistiques employés qu'Alexandra David-Neel construit son image et son identité narrative. Comme le remarque Dominique Maingueneau :

En dernière instance, la question de l'ethos est liée à celle de la construction de l'identité. Chaque prise de parole engage à la fois une prise en compte des représentations que se font l'un de l'autre

⁶⁴ Appellation honorifique des prêtres et des bureaucrates indiens durant la domination anglaise.

⁶⁵ Les Rothschild constituaient une riche famille allemande de banquiers.

https://www.lexpress.fr/actualite/societe/les-rothschild-rois-des-banquiers_474046.html

⁶⁶ Passage inédit de la lettre du 18 juin 1913. Archives MADN. Digne-les-Bains.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

des partenaires, mais aussi la stratégie de parler d'un locuteur qui oriente le discours de façon à se façonner à travers lui une certaine identité. (Maingueneau, 2002 :58)

Les lettres sont finalement un lieu propice pour se représenter comme on le souhaite et pour diffuser l'image du héros ou de l'héroïne que l'on désire être⁶⁷.

Dans les lettres d'Alexandra David-Neel, deux facettes prédominent dans sa volonté de créer une image d'elle-même : la femme exploratrice et la bouddhiste renommée.

3.2.2. La construction du portrait de la bouddhiste renommée et de l'exploratrice intrépide :

Partie en Asie pour approfondir ses connaissances en tant qu'orientaliste, Alexandra David-Neel exprime souvent sa puissante attirance pour les philosophies bouddhistes et comme nous l'avons observé antérieurement, elle évoque très souvent une attraction inexplicable pour ces contrées et ses doctrines. Elle ne parvient pas à expliquer son engouement pour le bouddhisme et le justifie par des forces extérieures.

Elle se définit comme une philosophe malgré elle, et une bouddhiste née. Il semblerait que son but dans ses lettres, serait de convaincre son époux de son statut de bouddhiste reconnue, de son talent, et de sa renommée.

Puis lorsqu'ils ont appris que je suis Bouddhiste ils me prient de leur parler du « Seigneur Bouddha », ainsi que l'on dit ici. Le bateau descend lentement le courant, ils se serrent les uns contre les autres et je parle ce qu'enseignait « le Seigneur Bouddha » il y a 25 siècles, plus haut sur le cours de ce même Gange, à Bénarès... Lettre du 30 décembre 1911. (Ibid. : 108)

À peine arrivée en Inde, l'épistolière signale à son époux ses dons d'éloquence et ses facultés pour divulguer la pensée bouddhiste. Non seulement elle prouve qu'on la reconnaît comme une figure de sage et d'érudit : elle se met en parallèle avec les grands mystiques, insinuant que, comme le Bouddha, elle transmet les mêmes enseignements aux mêmes endroits. Elle se considère comme l'un de ses porte-paroles.

⁶⁷ Voir MAINGUENEAU, Dominique, « Scénographie épistolaire », URL : <http://dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Scenographie-epistolaire.pdf> et

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

Elle évoque souvent Siddhartha Gautama (le Bouddha historique), le fondateur du bouddhisme, et l'influence qu'il exerce sur elle dans sa recherche de la sagesse et de la compréhension du monde :

Ne me crois pas ingrate et oublieuse parce que j'ai été emportée loin par le même rêve mystique qui fit oublier foyer et famille aux Bouddhas, aux Jésus... à bien d'autres dont les noms sont redits avec vénération en Asie. Sans être de leur taille, j'ai entrevu ce qu'eux, ont peut-être contemplé face à face, l'au-delà du tourbillon misérable et douloureux dans lequel s'agitent follement les êtres. Lettre du 3 avril 1916. (Ibid. :413)

Elle souhaite faire comprendre à Philippe que son attachement au bouddhisme est ancré en elle, qu'elle est envoûtée comme l'était Jésus ou Siddhartha. Dans cette ultime évocation, son discours dévoile un désir non avoué, celui du succès : « dont les noms sont redits avec vénération ». Bien qu'elle explique à plusieurs reprises que la vanité est vaine, que la gloire ne l'intéresse guère, ses propos en fait signifient le contraire, puisqu'elle aime renforcer son image de bouddhiste renommée : « Beaucoup de gens du Koukou-nor que j'ai rencontrés précédemment viennent me saluer, je ne les reconnais pas, mais fais semblant de me rappeler d'eux, par politesse. » (Ibid. :533) lettre du 3 novembre 1918. Elle aime cette image de femme célèbre, d'une personne que l'on reconnaît dans la rue, d'un visage que l'on n'oublie pas.

Dans cette confection de l'image de l'illustre bouddhiste, elle insiste sur son aspect exclusif : « Je vais être admise à voir ce que les européens ne voient pas, à aller où ils ne vont pas... Il y a quelque chose de prenant qui flotte dans l'air et qui grise... Si j'étais un personnage de Maeterlinck je dirais « il va m'arriver quelque chose⁶⁸ ». Alexandra s'est forgée un nom en Asie grâce à son travail, à ses études qui ont fait d'elle une personnalité dans le monde bouddhiste. Finalement, elle apprécie beaucoup ce rôle de spécialiste capable d'enseigner aux autres.

Or, bien que le but initial de son voyage était d'approfondir ses connaissances dans le domaine des philosophies orientales, l'épistolière découvre un profond plaisir dans les excursions et les randonnées à travers les forêts et les montagnes. Cet attrait pour

⁶⁸ Passage inédit de la lettre du 23 novembre 1912. Archives MADN. Digne-les-Bains.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

ces activités sportives l'amène à développer une nouvelle image d'elle dans sa correspondance ; celle de l'exploratrice téméraire :

Le Kumar a décidé d'aller à Fenzang, le lendemain et, de là, de rentrer à Gangtok. La route est longue, très difficile. Il est impossible d'emmener les chevaux ; il y a trois rivières à traverser sur des bambous, ce n'est faisable que pour les chevaux de cirque. Le directeur d'école qui est excessivement couard et craint la fatigue a suggéré que je retournerais par la route prise à l'arrivée et que lui, naturellement pour ne pas me laisser aller seule, ferait de même. Cette ruse a amusé le prince qui sait de quel bois je me chauffe et ne doute pas un instant que je ne raterais pas l'excursion de Fenzang. [...] Nous voici déambulant des côtes raides. C'est la jungle sans route. Des paysans ont abattu des branches, coupé des herbes pour faire un sentier, mais les pierres et les herbes restent en travers. Nous arrivons à la rivière. Quand le directeur d'école est au milieu des bambous formant pont, le prince lui crie qu'ils se cassent et le malheureux de « s'escagasser » comme tu le dis, pour la joie générale. Sans être le moins du monde une acrobate, ces ponts ne me causent aucun souci et comme je passe mon appareil au prince pour qu'il me photographie sur le pont je m'y promène un long moment. J'espère que les clichés seront bons et t'en enverrai des exemplaires aussitôt tirés⁶⁹. Maintenant c'est fini de rire. Il s'agit de grimper à pic sous un soleil aride. C'est dur, très dur. Je suis partie de Gangtok le jour même où je commençais à être fatiguée et j'ai des palpitations de cœur et des tendances à prendre un coup de soleil malgré mon casque. Le jeune maharadjah, lui, n'a ni cœur ni poumons, ou plutôt, a tout cela d'excellente qualité. Ce tout petit homme grimpe en vrai montagnard, qu'il est du reste. Cela m'ennuie quelque peu de rester en arrière, mais vraiment je suis incapable de soutenir son allure sous ce soleil et avec cette pente. Lettre du 1^{er} septembre 1912. (Ibid. : 212)

Alexandra David-Neel se montre courageuse, elle s'engage dans des randonnées que les locaux refusent, elle insiste sur la difficulté de l'expédition et elle confie finalement à son époux que sa fierté a été blessée par son incapacité à ne pas être aussi énergique que le maharadjah. L'exploratrice n'a jamais supporté sembler inférieure à ses proches⁷⁰, elle relèvera le défi de devenir également une véritable montagnarde. Ainsi, peu à peu, elle souligne ses progrès dans le but de dresser le portrait d'une véritable exploratrice :

⁶⁹ Photo existante et présente aux archives MADN. Digne-les-Bains.

⁷⁰ Marie-Madeleine Peyronnet, dernière secrétaire d'Alexandra David-Neel, et jusqu'en 2016, guide dans le musée de l'exploratrice, racontait lors des visites qu'Alexandra David-Neel aurait passé son permis à plus de 60 ans, ne pouvant tolérer que son fils adoptif Aphur Yongden le possède et pas elle, ce qui démontre son tempérament compétitif.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

Je vais te raconter mon excursion annoncée dans ma dernière lettre : un rêve à ajouter à ceux que je fais dans cette Asie que je comprends et qui me comprend. Nous sommes partis par un matin ensoleillé, le prince, le directeur de l'école, moi, une sorte de chambellan et d'autres satellites, une douzaine de personnes. Les porteurs de nombreux bagages ayant pris les devants avec les domestiques. J'ai déjà parcouru une partie de la route que nous suivons. Rien à noter, sinon la singulière excitation de mon cheval, si sage d'ordinaire, qui se met à ruer et à donner des coups de pieds à d'autres chevaux ce qui lui attire des coups de fouets de ma part. Nous faisons à pied une partie de la descente, mais avant d'arriver à l'endroit où nous mettons pied à terre j'ai pu constater les réels progrès que j'ai faits comme amazone car je descends, sans la moindre hésitation, montée sur mon cheval, une partie vraiment difficile de la route que je n'avais pas osé entreprendre la première fois que j'étais passée par là⁷¹.

Telle une vraie cavalière, l'exploratrice est capable de dominer son cheval, elle se sent comme une « amazone » repoussant alors son statut d'exploratrice pour celui d'autochtone qui lui semble être supérieur à celui de l'étranger qui voyage. Pour élaborer ce portrait d'exploratrice, l'épistolière narre ses expériences comme dans un véritable roman d'aventure. Le lecteur a hâte de découvrir, lettre après lettre, quelles seront les nouvelles péripéties vécues par l'exploratrice et quels obstacles elle aura surmontés.

Depuis qu'elle parcourt l'Asie, elle monte les chevaux à califourchon, comme les hommes, ce qu'elle trouve bien plus commode. Après avoir voyagé sur le dos d'un yack, elle assure non sans humour qu'elle serait capable de « chevaucher » n'importe quelle bête ! « Ne désespère pas, très cher, de recevoir un jour mon portrait à califourchon sur un crocodile⁷². »

Alexandra David-Neel aime montrer ses progrès mais aussi sa capacité à contrôler les situations hasardeuses ou risquées. Elle a utilisé le fouet pour dompter son cheval, elle le réutilisera pour se faire respecter quelques années plus tard par des muletiers n'obéissant pas à ses ordres :

Ces muletiers, pas méchants, mais têtus et capricieux, s'imaginent facilement au début que, conduisant une femme, ils pourront en prendre à leur aise ; il faut leur démontrer leur erreur et, en Orient, surtout quand on ignore la langue du pays, cette démonstration, pour être bien comprise, doit être frappante. J'emploie le mot au propre. Nous autres qui avons eu, dès l'enfance, la cervelle farcie de théories sur la dignité humaine, nous n'aimons guère battre les gens, mais, bon gré mal

⁷¹ Passage inédit de la lettre du 1^{er} septembre 1912. Archives MADN. Digne-les-Bains.

⁷² Passage inédit de la lettre du 9 septembre 1912. Archives MADN. Digne-les-Bains.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

gré, les plus récalcitrants sont amenés à se plier aux coutumes locales. Je n'abuse pas du système cependant. Il n'empêche que si tu t'étais trouvé un certain matin sur la route de Si-an à Lan-Tchou tu aurais pu me voir, debout sur le devant de ma charrette, le fouet du conducteur en main, administrant à ce dernier une volée qui le faisait s'asseoir dans la poussière. C'était, d'ailleurs, un gaillard plus grand que toi, à puissante carrure et de force à supporter la correction. Il avait été impertinent et, la leçon lui ayant prouvé que la toute petite personne qu'il voiturait n'était pas timide, il est devenu tout à fait souple, respectueux et serviable. Durant le présent voyage c'est Aphur qui s'est chargé de distribuer quelques coups de parapluie, mais cela n'a pas le même prestige et ne produit pas le même effet que lorsque je procède moi-même. Lettre du 21 juin 1918. (Ibid. :511)

Cette description très imagée et théâtrale, nous dévoile une exploratrice puissante et orgueilleuse. Elle crée un arrêt sur image, pareil à un dessin d'aventuriers où on la verrait debout, le fouet à la main levé sur son charretier. Plus qu'une force physique, elle souhaite montrer une force de caractère en dressant une image d'elle de dominante et de meneuse. Cette esquisse lui tient à cœur, elle s'amuse à reproduire les scènes d'autorité et de suprématie dans ses lettres :

Les porteurs que ces Canadiens m'avaient procurés pour monter au sommet de la montagne croyaient que je me chauffais du même bois que leurs patrons. L'un de ceux qui portaient ma chaise s'amusait à me faire sauter, à me balancer, à me cogner contre les rochers tout en débitant des plaisanteries assez obscènes qui faisaient s'esclaffer les nombreux pèlerins sur la route. Je l'avais déjà prévenu qu'il eût à cesser. Malgré mes avertissements, il recommença. Alors sans faire arrêter la chaise, je sautai à terre entre les brancards et pif ! paf ! deux coups de boxe bien dirigés envoyèrent le malotru dans les buissons bordant le sentier. Pas un de ses compagnons n'essaya de prendre sa défense même en parole. Les pèlerins avaient cessé de rire et manifestaient clairement leur approbation pour ma façon « ancien régime » de le rappeler aux convenances. L'homme, tout penaud, n'eut qu'à continuer son travail en silence. Cet incident se passait à la montée. Au retour tous les coolies furent dociles comme des moutons et montrèrent une grande bonne humeur. Lettre du 28 juillet 1923. (Ibid. :724)

L'exploratrice confirme qu'elle n'a besoin de personne pour se faire respecter. Rien ne la fait reculer. Bien que le lecteur puisse avoir du mal à imaginer cette petite femme sautant de sa chaise à porteur pour donner des « coups de boxe » à un homme fort et l'envoyer dans les buissons. Nous pouvons conclure qu'à ce moment de la correspondance, Alexandra David-Neel a définitivement prouvé sa force physique et

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

mentale ainsi que son rôle de chef. Mais il ne lui suffit pas d'être respectée, elle veut aussi que ses serviteurs qui l'accompagnent le soient aussi :

Ensuite, toujours sur la route, comme le fonctionnaire s'emportait, un de mes jeunes gens de Kum-Bum lui dit : « Vous avez vu les papiers, maintenant ça ne sert à rien de vous mettre en colère. » L'autre furieux ordonne qu'on l'emmène en prison. Je ne comprends pas bien, mais je vois un soldat qui pousse mon garçon du bout du fusil. Si tu m'avais vue sauter sur ce guerrier jaune, l'attraper par le bras, le pousser et l'aligner lui et son flingot en lui ordonnant de ne pas bouger de la place où je l'avais planté et puis saisir mon serviteur et le coller dans un coin opposé... je devais être comique, mais le fonctionnaire n'osa plus rien dire. De même, il s'était emparé du vieux fusil tibétain de mon Lhassa-pa et l'avait remis à un autre soldat auquel je le repris vite pour le garder moi-même. Ah ! une belle aventure ! Mes gens m'aiment pour tout cela, je les tarabuste souvent, mais ils savent que je serai toujours devant eux pour les protéger de tout mon pouvoir. Lettre du 4 juillet 1921. (Ibid. :656)

Dans cette description, plutôt comique, elle emploie à nouveau le verbe « sauter » pour passer à l'action et l'utilisation du terme populaire « flingot » lui confère un aspect plus rudimentaire et à la fois autoritaire. Elle laisse entrevoir qu'en deux ou trois mouvements, elle est capable de dominer la situation et protéger ses hommes comme un véritable patriarche. Alexandra est un véritable chef-explorateur. Comme un militaire, elle dirige ses hommes en les menant à la baguette. Dans ses lettres, elle n'hésite pas à répéter et souligner ses incroyables aventures : « Oui, j'ai fait d'assez curieuses randonnées et dans des conditions bien particulières. Je ne vois guère, comme tu le dis, de femme et même d'homme qui ait déambulé ainsi avec deux serviteurs-compagnons, à travers des régions aussi peu civilisées que celles que je parcours. » Lettre du 23 janvier 1920. (Ibid. :586).

« Ces curieuses randonnées » lui ont conféré des capacités presque hors du commun à force de vivre dans la jungle ou dans l'Himalaya, et d'observer la nature en percevant ses moindres signes :

Encore plusieurs heures s'écoulaient, puis je distingue une sorte de brume bleuâtre très au-dessous de nous parmi les sapins. C'est à peine visible, mais, dans mes pérégrinations, j'ai développé des facultés du genre de celles des héros de Fenimore Cooper. Je dis à mes gens : « Il y a un feu là-bas, ce doit être nos hommes. » C'est bien un feu et ce sont bien mes hommes ; nous les rejoignons plus d'une heure après. Lettre du 4 juillet 1921. (Ibid. :654)

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

Ses références littéraires sont toujours en rapport avec les héros d'aventures, c'est évidemment l'image d'elle-même qu'elle souhaite élaborer dans ses lettres. Ici elle se réfère aux héros de *La Prairie* ou du *Dernier des Mohicans*, ceux qui traversent les jungles et se mélangent aux indiens pour vivre des aventures. Elle a l'œil vif, l'oreille attentive et reste toujours alerte pour pouvoir survivre tout au long de ses épopées. A force, elle semble développer son intuition, voire un sixième sens :

Je ne sais quel dieu ami parmi mes nombreux petits camarades dévas m'avait, ce matin-là, suggéré l'idée de chausser, pour la première fois, mes bottes américaines en caoutchouc et j'avais recommandé au petit de faire de même. Seule devant ce lac mouvant parsemé d'obstacles, je bénis mon inconsciente prévoyance et j'attaquais l'obstacle de divers côtés, enfonçant, trébuchant, revenant en arrière pour essayer plus loin jusqu'à ce que j'eusse enfin effectué le passage. Ce fut ensuite la rivière qui avait débordé sur le chemin encaissé entre des rochers et l'eau était profonde sur la partie inondée, atteignant presque aux genoux et roulant avec une rapidité double de celle d'un cheval au galop. Lettre du 4 juillet 1921. (Ibid. :652)

Sa condition de lama (religieux enseignant le bouddhisme tibétain) alliée à ses qualités d'exploratrice, lui permettent de développer des facultés d'intuition, lui octroyant une réelle perspicacité et une finesse fort utile en voyage. Dans ses récits son personnage est extrêmement audacieux et chevaleresque.

Comme les plus grands explorateurs, elle est toujours prête à poursuivre ses aventures. Au cours de l'année 1918, par exemple, elle vient en aide à des malades grâce à ses quelques connaissances en médecine (comme pouvait l'avoir n'importe quel européen de l'époque possédant des médicaments). Ceci la propulse au rang de « médecin » aux yeux des autres :

Moi, je suis médecin ce qui, ici, signifie à peu près « sorcier ». Il serait tout à fait de circonstance qu'Aphur et moi connaissions quelques tours différents de ceux que pratiquent les « Böns », sorciers locaux. Cela, dans cet étrange pays, peut sauver la vie, éviter d'être dévalisé par les hordes de pillards. Cela a l'air très absurde ce que je dis, mais ne l'est pas pour qui connaît la région et, pour tout dire, c'est un haut Lama, homme instruit, qui m'a soufflé en partie l'idée d'une façon indirecte en m'apprenant que, lui, à Pékin, avait pris des leçons de prestidigitation pour « épater » des Chinois qui tourmentaient les gens sous sa dépendance et leur inspirer un salutaire respect. Aphur s'est montré enthousiasmé de cette idée, moi, beaucoup moins... J'ai horreur de duper les

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

gens, n'empêche qu'en cours de route, en cas de danger, tenir les assaillants en respect en extrayant un œuf de leur nez est une plaisanterie qu'on peut, je crois se permettre. Lettre du 4 mai 1919. (Ibid. :565)

Elle n'hésite pas à user de son prestige pour continuer ses équipées. Pourvue d'une audace et d'un aplomb digne des héros de Jules Verne, elle joue tous les rôles que les aventuriers accompliraient dans les plus rocambolesques romans de fiction.

Alexandra David-Neel arrive finalement à véhiculer l'image d'une exploratrice hors-norme. Elle se prouve à elle-même aussi bien qu'à son époux qu'elle a vécu et surmonté des situations bien plus dangereuses et saugrenues, dignes des meilleurs romans d'aventures.

La représentation de soi dans le contexte épistolaire est donc une activité performative pour reprendre les termes d'Austin dans le sens où elle décrit l'action réalisée et en même temps, elle implique cette action dans le texte pour la rendre romanesque ou théâtrale. De la sorte, l'art de mise en scène d'Alexandra David-Neel est au service de ses péripéties dans la vie réelle, de son récit dans les lettres et finalement à l'élaboration de son autoportrait. En retraçant ses aventures et se projetant comme l'héroïne de ses récits, l'épistolière construit son portrait à sa guise. Comme l'indique Geneviève Haroche-Bouzinac, les différents rôles que joue l'épistolier dans ses lettres le projette à autant de « scénarios constructeurs » au fil de la correspondance. (Haroche-Bouzinac, 1992 :126). L'épistolier peut ainsi selon le moment de sa vie qu'il retrace dans la lettre, et selon la façon dont il se met en scène, transmettre l'image de lui-même désirée, construire son image et connaître la personne qu'il souhaite être.

De ce fait, les lettres s'avèrent d'une part, être le meilleur moyen pour l'épistolier de se découvrir, se comprendre et de s'analyser et d'autre part, le moyen idéal pour nous, de connaître et saisir le scripteur au plus profond de son être.

Alors que nous avons observé l'image qu'Alexandra David-Neel souhaite transmettre à son époux, nous percevons à travers son discours une femme orgueilleuse, fière de ce qu'elle accomplit, une femme avide de savoirs et de découvertes, mais c'est surtout une femme avec un ardent besoin de dépassement. Ses forces aussi bien physiques que psychiques sont toujours mises à l'épreuve et ses lettres sont une continuelle démonstration de surpassement de soi.

Chapitre 3. Approche stylistique de la correspondance d'Alexandra David-Neel

Son écriture théâtrale reflète sa compréhension de la vie, à savoir la comédie humaine. Pour elle la vie est une continuelle interprétation, une éternelle représentation où les êtres doivent prendre différents rôles selon les moments et les étapes de leur vie. La vie n'est rien d'autre que ce moment éphémère où l'on joue, il n'a aucun sens à part le moment présent. Pour cette raison, il faut en profiter et exagérer s'il le faut. Son écriture traduit l'exégèse de sa vie, et cette écriture comique a deux finalités :

- La première consiste à rendre son récit agréable et divertir son époux dans le cadre de leur pacte épistolaire.
- La seconde cherche à démontrer la futilité de la vie. Ainsi les événements vécus, malgré leur danger, ne sont pas à prendre au sérieux.

Néanmoins, même si ses objectifs d'écriture cités précédemment ont bien ces deux finalités, il semblerait que son écriture théâtrale et les effets comiques employés soient une façon de rendre encore plus extraordinaires et légendaires ses épopées, au point qu'elles pourraient égaler celles des grands héros romanesques, ceux à qui elle se compare très souvent d'ailleurs.

Ce dernier point révèle une nouvelle facette d'Alexandra David-Neel, celle de l'exploratrice, qui désire vivre les plus fabuleuses aventures. Depuis son plus jeune âge, l'orientaliste s'est alimentée de littérature de voyages. Durant son épopée tibétaine, elle vit et écrit son propre roman d'aventure. En d'autres mots, Alexandra vit son rêve, elle s'est convertie en l'héroïne de son récit et de ses lectures, c'est sans doute pour cela qu'elle parle souvent de « rêves réalisés » dans ses lettres. Comment mettre fin à la rédaction du roman de sa vie ? Du roman de ses rêves ?

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

Celui qui voyage sans rien conter de l'autre ne voyage pas, il se déplace.
Alexandra David-Neel

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

En 1911 Alexandra David-Neel a débuté son voyage vers l'Asie, comme nous l'avons déjà signalé, pour plusieurs raisons. La première fut le besoin vital qu'elle éprouvait de voyager. Quant à la seconde, elle souhaitait approfondir ses connaissances à propos des différentes philosophies et religions orientales, mais surtout elle cherchait à démontrer aux orientalistes de l'époque que son approche, consistant à étudier sur le terrain, était bien plus efficace que les recherches exclusivement livresques.

On trouve autant de de types de lecteurs que de voyageurs-et de voyages. Certains préparent le leur comme une conférence en lisant rapports d'expédition, traités de géographie et livres d'histoire ; d'autres prolongent dans l'épaisseur d'une culture, se gavent de romans et de poésie locale ; d'autres encore lisent et relisent différents guides plus ou moins culturels, regardent les horaires des bus et des trains pour savoir comment rejoindre Samarcande et Boukhara le plus rapidement possible. (D'Hardivilliers, 2013 :15)

Alexandra fait partie de ceux qui cherchent à se rendre le plus vite possible sur le lieu d'étude et à s'alimenter de littérature locale. Enfin, et d'un point de vue plus personnel, l'exploratrice était attirée par la sagesse orientale, plus précisément, par le bouddhisme. Elle partait alors également, en quête du nirvana¹ que seuls les bouddhas étaient capables d'atteindre. Ces trois priorités se retrouvent dans son journal de voyage, (elle y décrit les lieux, les paysages, les coutumes des asiatiques et des hindous, leurs rites en lien avec ce qui l'intéressait avant tout : les religions hindouistes ou bouddhistes). Le regard d'Alexandra ne privilégie que ces faits, tout en rendant compte régulièrement des étapes de son voyage, souvent accompagnées de photographies afin de corroborer ses faits et ses exploits. La description est donc dans ce journal de voyage un élément clé. L'exploratrice ne veut absolument perdre aucun détail de ce qu'elle a vu, d'où l'appellation de cette correspondance « Journal de voyage ».

Cette étude sur les descriptions se propose d'observer d'une part celles consacrées aux lieux visités et aux objets acquis en Asie, d'autre part aux pratiques et rites religieux,

¹ Liberté et possibilité d'atteindre la sagesse lorsqu'un individu s'est détaché de tout désir et ainsi de toute souffrance. Concept fondamental dans la religion bouddhiste qui représente le but ultime.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

et enfin, constater son extrême sensibilité à la nature, aux paysages tibétains et himalayens.

4.1. Procédures descriptives :

Avant de nous pencher de façon plus concrète sur les éléments qui ont suscité l'intérêt d'Alexandra David-Neel au cours de ses périples, nous avons souhaité dégager, de façon générale, les procédés et les tendances adoptés lors des descriptions réalisées dans les lettres.

La description dans le genre du récit de voyage est plus qu'acceptée en tant qu'objet d'étude puisqu'il s'agit d'un acte obligatoire dans ce type de littérature. La correspondance d'Alexandra David-Neel regorge de peintures et de portraits de l'Inde et de l'Asie. Dans la plupart de ses récits de voyage, ce sont des descriptions ambulatoires, pour reprendre le terme de Philippe Hamon, que l'exploratrice dessine dans ses lettres. Ses descriptions suivent la logique de son regard, de ses étapes et ses démarches au fur et à mesure de sa pérégrination. En outre, on pourrait la qualifier de « bavard descripteur » (Hamon, 1993) car Alexandra ne fait pas que décrire ; elle émet des jugements, elle donne des explications et montre un regard savant sur l'altérité :

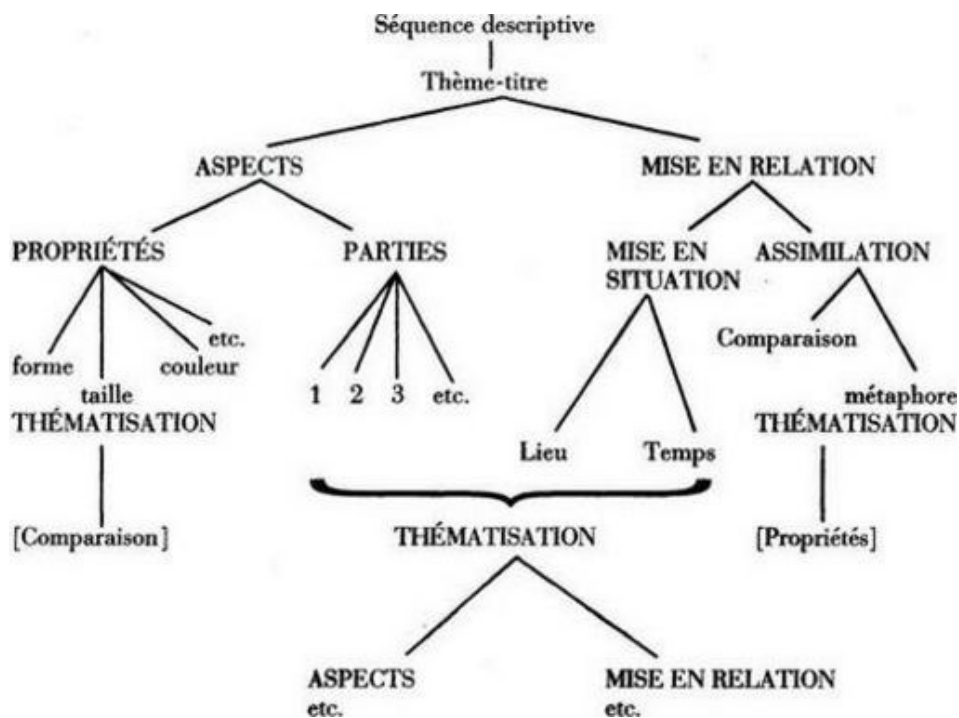
Au lieu de « voir » un spectacle, le personnage « parlera » le spectacle, le commentera pour autrui, le personnage parlera donc d'une unité textuelle qui apparaîtra écrite. L'énoncé descriptif est délégué à une énonciation descriptive, déléguée et incarnée ; le personnage est ici, essentiellement, porte-parole. Cette parole descriptive demandera cependant, comme dans le cas de la description « optique », une certaine mise en scène spécifique dans le texte, et c'est précisément cette mise en scène qui deviendra le signal à la fois introductif et justificatif de la description. » (Hamon, 1993 :185)

Quant à la structure de ce regard ambulateur et bavard, l'épistolière donne la plupart du temps un jugement général sur ce qu'elle va décrire, ce qui conditionne la lecture à venir du lecteur: « Chez lui c'est rudimentaire et barbare » (David Neel, 2016:91) dit-elle, avant de décrire la demeure d'un Brahmane, ou encore: « Le jeune héritier de ce trône, plus puéril que celui de Tunisie, a sa maison particulière dont le style participe du cottage anglais et de la maison chinoise. Ce pouvait être horrible, mais je ne sais quoi a sauvé ce mélange incongru de la laideur et le grotesque » (Ibid. :154). Ces

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

appréciations témoignent du regard critique sur ce qu'elle voit mais également de l'influence qu'elle souhaite exercer sur son lecteur, en l'occurrence son époux.

La plupart des descriptions sont donc conditionnées par ses commentaires et si l'on se base sur le schéma de la séquence descriptive de Jean-Michel Adam (2009 :84), il faudrait ajouter sous l'ancrage (Thème-Titre) : « l'appréciation subjective ».



Alexandra David-Neel a tendance à décrire de l'extérieur vers l'intérieur suivant les étapes de son regard.

Imagine une vaste propriété d'une cinquantaine d'hectares, en partie sur le bord de la mer... à travers le sable, des routes sont tracées et, de-ci de-là, s'élèvent des bâtiments entourés de jardins. Je loge pour ma part, assez loin de la mer dans une grande villa qui me rappelle les Trianons avec ses colonnades à la Louis XVI. Dedans aussi c'est Versailles : des chambres blanches, en rondes, boiseries blanches, portes vitrées à petits carreaux. Je suis gratifiée d'une chambre qui mesure environ 8x6 avec un plafond de six mètres ou pas loin. Lumière électrique. Salle de bain avec vastes dégagements, toujours blanc et en ronde. Avec du mobilier on ferait là-dedans une installation tout à fait grand style. Mais le mobilier est sommaire et les serviteurs hindous ne le respectent guère. J'ai une coiffeuse avec une grande glace, une armoire à quatre portes, deux fauteuils cannés, un fauteuil de rotin garni de coussins, un large bureau ministre et une étagère bibliothèque. Et le lit ? Demandes-tu. Ah ! C'est là le clou, le joyau parmi la banalité des meubles

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

genre anglais. Oui, au milieu de ces meubles européens, pas trop camelote, trône avec un air de défi le lit primitif, l'ascétique lit brahmanique, fait d'un châssis de bois dégrossi peint en bleu-gris et dont le fond est formé par des sangles entrecroisées ; des bambous antiques supportent la moustiquaire, le matelas est absent remplacé par le razaï, la très mince couverture ouatée, et les oreillers sont de petits sachets minuscules. Lettre du 27 novembre 1911. (David-Neel, 2016 : 93)

Cette tendance répond à la volonté de transformer le lecteur en voyageur. Dans l'extrait ci-dessus, elle décrit sa chambre au siège de la société théosophique en Inde. De cette façon, le lecteur découvre les lieux de la même façon que l'a fait le voyageur. Cette description est de plus accompagnée d'appréciations qui font voyager le lecteur non seulement à travers les yeux, mais aussi à travers l'esprit d'Alexandra David-Neel. Elle ne tente à aucun moment de réaliser une description objective ; au contraire, elle instaure son point de vue au rythme de sa description. Pour la description de l'intérieur, elle regarde de la grandeur de la chambre jusqu'à l'élément le plus petit, le lit ou une table de nuit. Elle apprécie l'espace : « Je suis gratifiée d'une chambre qui mesure environ 8x6 avec un plafond de six mètres ou pas loin », pour ensuite se concentrer sur le mobilier : « J'ai une coiffeuse avec une grande glace, une armoire à quatre portes, deux fauteuils cannés, un fauteuil de rotin garni de coussins, un large bureau ministre et une étagère bibliothèque. Et le lit ? ».

Si jamais des personnes se trouvent dans le tableau à dépeindre, Alexandra David-Neel suit alors le prototype indiqué ci-dessus (de l'extérieur vers l'intérieur/ du général au particulier) pour terminer avec les personnes à décrire comme touche finale de la description :

C'est dans un quartier excentrique, difficile à trouver, une maison blanche contrastant, par son extrême propreté, avec ce qu'on a coutume de rencontrer ici. Le rez-de-chaussée est occupé par le bureau de publication de la mission Ramakrishna. Le swâmi éditeur y demeure. C'est un gros homme très affable, très simple. Il est prévenu de ma visite par ses amis de Belur et m'offre gracieusement quelques livres. Nous montons ensuite voir la vieille dame qui occupe l'étage. A mi-chemin de l'escalier, le swâmi me prie, en s'excusant beaucoup, de bien vouloir enlever mes souliers car la chambre où nous allons est une chapelle. [...] En haut c'est en effet une chapelle avec un petit trône, un dais et le portrait de Sri Ramakrishna tout comme à Belur, mais en plus petit. Sur le bord d'un large lit en planches, sans matelas, la veuve est assise tout en blanc. Lettre du 16 janvier 1912. (Ibid., 117).

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

La description suit la même logique que les autres en partant de l'extérieur vers l'intérieur et en suivant la logique du regard et de la découverte de la maison. Les personnes sont décrites à la fin de chaque description de l'habitation où ils demeurent. Le swâmi est décrit après avoir évoqué les détails importants du rez-de-chaussée et la veuve de Sri Ramakrishna après avoir détaillé la pièce où elle se trouve et le lit où elle siège. Quant aux personnes, Alexandra David-Neel les peint en évoquant tout d'abord un jugement appréciatif sur le physique et/ou son caractère : « c'est un gros homme très affable », elle suggère ainsi l'aspect général du personnage en conditionnant la vision du lecteur par ses appréciations. Si les vêtements sont hors du commun ou s'ils révèlent un trait caractériel, l'épistolière s'y attarde. C'est ce dernier point qui l'intéresse le plus. Tel Balzac, elle accorde au physique, aux traits du visage ou à la façon de s'habiller, des attributs révélateurs psychologiques. Ainsi des yeux peuvent « pétiller d'intelligence », certains ont une « tête intelligente », d'autres personnes au contraire « ont un visage fermé » ou encore « semblent imbéciles ».

D'autre part, lorsqu'Alexandra se trouve parmi la scène qu'elle est en train de décrire, elle se place toujours à la fin de la description, ce qui crée une mise en valeur de sa personne :

Dans ce décor, assis « en lotus » sur des tapis, un personnage étrange et fascinant : le supérieur du monastère (gômpa) de Lachen, un homme jouissant d'une extraordinaire réputation. Une sorte de Siddhipurusha² magicien et saint qui vit la moitié de l'année hors de son couvent, seul dans une grotte, à l'abri d'un rocher dans des endroits écartés, seul, méditant, à l'exemple des grands Yoguis dont parlent l'histoire et les légendes. Les gens du pays lui prêtent des pouvoirs merveilleux, entre autres le classique pouvoir de voler à travers l'espace. Il n'a rien du type du pays. C'est un géant, mince sans être osseux, il porte sa chevelure en une tresse qui lui bat les talons. Il est vêtu de rouge et de jaune d'un costume tibétain très différent des lamas du Sikkim. Sa figure est extrêmement intelligente, hardie, décidée, éclairée par ces yeux spéciaux, ces yeux du fond desquels jaillit une lumière, une sorte d'étincelle, que donnent les pratiques yoguistes. Et devant lui, une chaise, le révérend Owen et, près du révérend sur une banquette de bois courant le long de la muraille, moi-même, qui ai refusé la chaise couverte d'un tapis que l'on m'avait préparée, me sentant moins

² Siddhi/ Purusha: *accomplissement-perfection d'un homme-héros* ayant acquis par le yoga des pouvoirs psychiques supranormaux comme la projection de l'esprit en de multiples images de soi-même; l'invisibilité; le pouvoir de traverser les obstacles solides (murs, montagnes); le pouvoir de marcher sur l'eau; le pouvoir de voler dans les airs, etc. (David-Neel, 2016: 944)

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

étrangère et plus à mon aise sur ce siège bas, devant mon hôte siégeant au bas du sol. Lettre du 18 mai 1912. (Ibid. : 168)

La description décerne au yogui une place prépondérante, elle lui manifeste une profonde admiration, en attribuant à son physique des qualités psychiques : « Sa figure est extrêmement intelligente, hardie, décidée, éclairée par ces yeux spéciaux, ces yeux du fond desquels jaillit une lumière, une sorte d'étincelle, que donnent les pratiques yoguistes ». Finalement c'est elle qu'elle place en fin de description, afin de mieux démontrer sa supériorité par rapport au révérend assis sur une chaise à l'occidentale et elle sur une banquette basse à la coutume asiatique. Elle se montre à ses hôtes comme un confrère et non un étranger et crée ainsi dans sa description un coup de théâtre en se donnant un certain prestige.

Jusqu'à présent, Alexandra David-Neel suit dans ses descriptions les trois fonctions majeures que les théoriciens réalistes assignent à cette activité (Petitjean, 1987 :62) : la fonction mathésique, c'est à dire l'insertion de son savoir, celui qui prouve son regard érudit, comme l'usage de noms bouddhistes, leur explication, sa posture dans les descriptions, etc. ; la fonction mimésique pour construire un cadre réel, proche de la réalité, fonction qui suit le schéma de Jean-Michel Adam évoqué ci-dessus ; puis finalement la fonction sémiosique pour donner du sens et un ordre à la description (justification, explication, cadrage).

Quant aux descriptions des étapes de sa pérégrination, l'exploratrice le fait dans l'ordre chronologique des évènements. La plupart du temps elle accompagne la présentation de ses étapes de l'atmosphère qui y règne, qu'elle soit liée aux intempéries, à la beauté des paysages, ou encore à la spiritualité des lieux ou des personnages.

Me revoilà, sinon par les routes, du moins par les sentiers. J'ai quitté Gangtok, il y a trois jours, pour le nord du Sikkim. La première marche a été toute en descente, nous avons couché à 600 m d'altitude. Cela me paraît, maintenant, dans la cave. Cela faisait à peu près 1 100 m à descendre et par des chemins tout en pierres et si raides ! J'ai fait, à pied, huit miles, sur les treize de l'étape, la chaleur croissant à mesure que l'on descendait, et suis arrivée à l'étape quelque peu fatiguée. Le paysage est merveilleux. Entièrement différent de ce que j'ai vu jusqu'ici. L'on suit des vallées resserrées entre les montagnes gigantesques, la jungle a repris un caractère tropical, les orchidées pendent des arbres, les bégonias de toutes espèces, les lianes gigantesques donnent l'impression d'être dans une serre géante un jour d'exposition horticole. Mais quelles proportions a

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

l'exposition ! Je note, en traversant un torrent, une gigantesque montagne, deux fois au moins notre Bou Kourmine, dont le versant à pic est garni, jusqu'au sommet, de bananiers sauvages. L'étape s'appelle Dikchu : un bungalow sur le bord de la rivière roulant avec fracas parmi les roches. On est comme au fond d'un gouffre dans cette gorge si étroite avec, des deux côtés, ces montagnes à pic. La nuit vient peu après mon arrivée, chaude et lourde, une vraie nuit des tropiques qui me rappelle Ceylan 28°C dans ma chambre à coucher. Au dehors la nuit est d'encre, avec le vivant feu d'artifice des mouches lumineuses qui voltigent par myriades parmi le feuillage épais de la jungle environnante. Lettre du 18 mai 1912. (David-Neel, 2016 :161)

Lorsque les étapes de son aventure datent de la veille ou de quelques jours en arrière, elle les relate en alternant l'imparfait et le passé composé, tandis que les événements s'étant produits le jour même sont contés au présent. Ceci crée un ton narratif mais aide également le lecteur à situer le déroulement du voyage d'un point de vue chronologique. Ce ton narratif n'est pas anodin. En effet, elle accorde une importance primordiale au récit de son périple, elle est toujours la protagoniste et le point central de sa narration. Alexandra David-Neel crée ainsi une mise en valeur d'elle-même très marquée dans sa correspondance ; nous développerons ce point un peu plus tard dans notre étude.

J'entends à peine ce que me crie mon compagnon : « Le bungalow est là », tellement la tempête fait de vacarme. Je pousse mon cheval vers une habitation que j'entrevois, mais pour la gagner il faut tourner et faire face à la grêle, ma pauvre bête gronde, hennit de douleur et de peur. Mon saïs qui crie qui, lui-même, a grand peine à se tenir debout se précipite pour saisir la bride mais nous sommes tous les trois poussés par le vent et collés contre un hangar, moi toujours en selle, ne pouvant pas descendre, tant mon cheval se démène. Le directeur d'école survient avec un parapluie qu'il a ouvert par je ne sais quel miracle, non sans m'enfoncer les baleines dudit parapluie dans les cheveux et m'enlève de ma bête que le saï tient par la tête. A travers les grêlons j'entrevois, en face, sous une véranda une femme qui me crie come in, come in, ployés en deux, agrippés l'un à l'autre, le pauvre maître d'école et moi arrivons à franchir le petit espace qui nous sépare de cet asile et je me trouve en un instant, dépouillée de mon waterproof ruisselant et emmenée devant un bon feu par l'aimable personne qui me dit : « vous êtes la dame française que l'on attend, n'est-ce pas ? » je suis en effet la personne attendue ; mon hôtesse est la femme d'un capitaine anglais. Lettre du 22 avril 1912. (Ibid. : 153)

Les effets de mouvement et de grande vivacité comme nous pouvons les observer dans cet extrait sont très souvent présents dans les descriptions de ces aventures et surtout

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

de ses mésaventures, ce qui octroie à ses récits un zeste de comique, que nous développerons un peu plus en profondeur lorsque nous aborderons la stylistique dans ses lettres de voyage.

Difficile d'établir la frontière entre le récit et la narration lorsqu'elle relate les aventures de son itinéraire ; nous nous en tenons aux propos de Philippe Hamon, que description et narration « réclament sans doute d'être considérées plutôt comme deux types structurels en interaction perpétuelle (il y a toujours du narratif dans le descriptif, et réciproquement) » (Hamon, 1993 : 91). Ainsi, Alexandra David-Neel utilise tous les éléments nécessaires à un bon récit et une description claire de ses acheminements. Elle indique avec précision les lieux parcourus, les dates, les kilomètres et l'altitude de ses déplacements ainsi que le temps de marche, les heures de réveil et de coucher.

Dans la logique du récit de voyage, un nombre important de déictiques spatio-temporels sont présents et nous rapportent directement à la situation d'énonciation : « Hier soir », « À 5 heures », « il y a », « au bout d'une heure », « au bord de la rivière », « à peu près pendant 10 km », etc. Les déictiques présentatifs « voici » et « voilà » sont nombreux dans son journal de voyage. Elle les utilise généralement pour structurer son récit. Ils servent à présenter ou clôturer le récit : « Voici un second col et sous un autre aspect, les neiges s'étendant en une ligne immense courant dans le ciel d'un bout à l'autre de l'horizon. » (David-Neel, 2016 :238), « Voilà des choses difficiles à voir et inconnues des touristes. » (Ibid. :121). Ces déictiques octroient aux descriptions les caractéristiques propres à l'oralité comme si le lecteur était là au moment où elle écrit, comme l'indique la citation suivante :

Voici / voilà » sont les signes démarcatifs d'une séquence descriptive quand leur fonctionnement est cotextuel mais ils peuvent aussi se doubler d'une valeur de déictiques situationnels quand ils font appel au contexte, à l'univers extra-textuel : ils sont alors les outils qui font surgir le réel au travers des mots. [...] Ils sont aptes par ce fait à annuler l'écart temporel entre moment de la rédaction et moment de la lecture et, abolissant de surcroît les distances, ils donnent l'illusion au lecteur d'assister lui-même, de concert avec le voyageur, aux visions décrites. (Magri-Mourgues, 1995 :7)

Ces déictiques sont les bases graphiques de la reproduction fidèle de la vision du voyageur. Le voyageur invite le lecteur à fondre son regard avec le sien.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

Lorsqu'Alexandra écrit : « Voici un second col » il est facile de s'imaginer à ses côtés nous montrant cette montagne. Elle nous offre la possibilité avec ses mots de l'accompagner dans son voyage. Cette caractéristique n'est-elle pas la base d'un bon récit de voyage ?

Il est aisé de remarquer que la procédure descriptive de l'exploratrice suit plus ou moins fidèlement, en ajoutant comme nous avons dit antérieurement le « jugement personnel », le schéma prototypique de la séquence descriptive de Jean-Michel Adam.

Quant à la mise en relation, elle est effectivement toujours présente, car comme l'indique Véronique Magri-Mourgues (1996) la comparaison ou la mise en relation sont une nécessité de traduction de l'altérité. Il s'agit ainsi de retrouver un *alter ego* dans le lieu visité, en l'occurrence en Asie. Ainsi, « Le procédé de l'assimilation nie la différence au profit d'une uniformisation arbitraire » (Ibid. :58). C'est bien dans ce but qu'Alexandra David-Neel émet continuellement des comparaisons, mises en relation et assimilations avec par exemple le Maghreb (lieu de résidence des Neel) : « Mon arrivée à Tuticorin hier a ressemblé à celle de Port Saïd » (David-Neel, 2016 : 85), « Très peu hindou, le décor me rappelle Djerba [...] La traversée rappelle énormément celle de Zarzis-El-Kantara à Djerba » (Ibid. : 87) dit-elle en parlant d'une gare à Rameswaram et d'un trajet en barque ; « Le prince est arrivé en voiture sans escorte, je l'ai vu entrer à la gare, il n'y avait aucun service d'ordre et à côté de la portière, le regardant passer, était un noir, nu, avec une caisse de « gazouze ³ » sur la tête. C'est tout à fait comme chez nous. » (Ibid. :90), « Les intérieurs de tous ces gens sont encore plus ridicules, si possible, que ceux de nos Arabes » (Ibid. :99). Ces mises en relation sont censées permettre à son époux Philippe Neel de se faire une idée plus concrète de ce qu'elle voit et foncièrement de rendre compte du peu de différence sur certains points entre une culture et une autre. En deuxième lieu, elle a aussi tendance à comparer les paysages avec la Belgique, lieu de son enfance, la France son autre lieu de résidence et globalement avec l'Europe : « Je pense à un été mouillé de Hollande ou de Bretagne » (Ibid. :89) dit-elle en le comparant à l'humidité de Trichinopoli, « Calcutta mon bien cher, à part la foule en haillons bariolés qui encombre les rues, c'est Londres dans toute la ville européenne. » (Ibid. : 109), « Ces

³ « Gazouze » c'est ainsi que les Arabes appelaient les boissons gazeuses.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

pandits du collège sanskrit de Calcutta sont choisis parmi les membres les plus éminents du corps universitaire, ils représentent, ici, nos professeurs du Collège de France ou de la Sorbonne et le principal les commandait à peu près comme je commande mes boys. Les autres n'en paraissaient, du reste, pas choqués. Affaire d'habitude ! » (Ibid. : 111).

L'exploratrice aime aussi comparer ses exploits et ses aventures aux héros de la littérature ou de l'histoire Antique : « Aujourd'hui nous avons eu des kilomètres en descente raide parmi des pierres et de la boue, et nous avons bien failli, Bucéphale et moi, nous aplatis dans un de ces trous boueux qui s'est trouvé profond sans que nous puissions le voir. » (David-Neel, 2016 : 148) : elle compare son cheval à celui d'Alexandre Le Grand et donc elle-même à ce grand héros de l'Antiquité. Ce n'est pas par hasard si elle surnomme son cheval de son prénom homonyme masculin. Mais c'est surtout pour apporter un ton comique à ses descriptions qu'elle choisit ces procédés :

Je me dis : « Moi non plus je ne sais pas comment on monte à cheval, on ne me l'a jamais dit. » Je suis partie en avril dernier, par un matin enveloppé de brumes roses, partie sur un cheval tenu à la bride, une baguette à la main, songeant à Don Quichotte, à sa lance (à cause de la baguette) et à ma folie, égale à la sienne, qui me faisait m'aventurer sur ce véhicule instable pour une suite d'étapes à travers le Sikkim... Lettre du 21 décembre 1912. (Ibid. : 247)

Il ne s'agit pas de n'importe quel chevalier auquel Madame Neel se compare et s'identifie ! C'est Don Quichotte de la Manche, cet homme approchant la cinquantaine comme elle, guidé par ses passions, qui accomplit toute sorte d'exploits imaginaires tous plus rocambolesques les uns que les autres. Il a pour but de surpasser ses idoles livresques comme veut le faire Alexandra ayant pour référence depuis sa plus petite enfance les histoires de Jules Verne. Les comparaisons et références aux romans de Jules Verne sont fréquentes tout au long de son voyage. Dès qu'Alexandra sera émerveillée par un paysage ou une situation vécue, elle se souviendra de ses voyages imaginaires à travers les romans de son auteur favori. « Que peut-on rêver de plus « Jules Verne » (Ibid. :255), dit-elle dans sa lettre du 19 janvier 1913 en relatant ses aventures ; ou encore dans la lettre du 21 décembre 1912, lorsqu'elle se trouve près de Katmandou en train de camper dans la jungle, elle écrit : « Ce sont mes rêves de petite fille sauvage que je vis aujourd'hui, mon bien cher... toutes les belles images des livres de Jules Verne... ». (Ibid. :249)

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

Elle aime aussi comparer ses expériences à celles des Bouddhas :

Je t'aime très sincèrement, je crois que tu es la seule personne au monde pour laquelle j'ai vraiment de l'attachement, mais je ne suis pas faite pour la vie conjugale. Le Bouddha aussi, très vraisemblablement, aimait sa femme, l'histoire de leur rencontre, lorsque plusieurs années après l'avoir quittée il la revit chez son père montre qu'il l'estimait et lui gardait des sentiments très vifs d'affection ; mais « c'est la vie sans maison qui est lourde chaîne », comme disent les Écritures pâlies. Je me souviens d'avoir pensé cela à Saint-Mandé quand j'avais 5 ans. Lettre du 10 août 1914. (Ibid. :325).

La comparaison et la mise en relation apparaissent donc indissociables du voyage. La voyageuse crée un double système de parallélisme : le premier qui met en rapport deux mondes et deux histoires permettant de mieux saisir et assimiler l'altérité, puis le deuxième qui s'effectue à travers un rapprochement de sa personne avec des personnages héroïques, octroyant certes un ton comique au récit, mais évoquant aussi, la représentation de soi dans le voyage, liée à la recherche de son identité d'aventurière et de bouddhiste.

Finalement et dans la même lignée, ces mises en relation constantes avec le déjà vécu ou le déjà vu sont une traduction de l'altérité. Il s'agit d'établir des généralités à partir d'éléments particuliers pour tenter de comprendre l'autre. Véronique Magri-Mourgues dit : « L'étrangeté ne peut être traitée que par comparaison et assimilation » (Magri-Mourgues, 1996), de sorte qu'Alexandra David-Neel excelle dans cette pratique qu'elle exerce dans toutes ses descriptions, parfois même à plusieurs reprises pour accentuer l'idée ou l'image qu'elle souhaite transmettre.

4.2. Altérité et représentation de soi :

Le voyage, comme le remarque Odile Gannier est inévitablement un rapprochement à son être intérieur :

Le voyage confronte l'exotisme et l'introspection, il projette le voyageur souvent isolé, dans un milieu régi par des lois différentes, dans lesquelles la recherche de repères connus est une manière d'appréhender la différence et de gérer la solitude et le dépaysement. Le voyage est la réalisation de supposition, et de rêves. Le voyage permet d'évaluer sa capacité à deviner le monde, ou à

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

soumettre le réel à ses vues. N'est-il pas toujours en quelque manière un voyage d'exploration ?
(Gannier, 2001 :3)

Il y a dans le voyage plusieurs éléments qui bouleversent les repères et la vie intérieure du voyageur, et l'un de ces facteurs est l'Autre, les autochtones qui sont à la fois égaux et différents et obligent le voyageur à s'adapter à cette nouvelle différence. Alors, l'altérité et la représentation de soi sont étroitement imbriqués, de sorte qu'un jeu de miroir s'établit entre la description des autres et la description de soi où le reflet de la perception des autres se réfléchit inévitablement sur l'image de soi. Comme l'indiquent Elena Vladimirska et Thierry Pochon :

Le mot altérité provient du bas latin *alteritas*, qui signifie « différence », et, d'après les dictionnaires, s'oppose à *identité*. Or, depuis que l'humanité s'interroge sur le soi, (*même/ego/je/moi*), l'Autre surgit inéluctablement en faisant du rapport altérité/identité ou altérité/ipséité un des sujets de réflexion privilégiés avant tout en philosophie, mais aussi bien en anthropologie qu'en sciences sociales et de l'éducation, en psychologie et en psychanalyse qu'en sciences du langage. (Vladimirska, 2016 : 9)

Le rapport à l'autre et à soi sont reconnus par pratiquement toutes les sciences humaines pour être fortement liés. La façon de décrire l'autre, de voir le monde et de se voir soi-même dans le voyage, révèlent de nombreuses facettes de la personne qui écrit. En effet comme l'indique Aline Gohard-Radenkovic dans son article « L'altérité » dans les récits de voyage : « La représentation est une interprétation acquise dans un contexte socioculturel circonscrit, projetée sur un autre contexte non seulement en fonction de son vécu, de ses connaissances et de son ouverture d'esprit, mais aussi de ses différents centres d'intérêts. » (Gohard-Radenkovic, 1999 :87). L'altérité est un processus extrêmement personnel et conditionné par le vécu.

Or, Gérard Lenclud remarque que, « l'observation requiert l'attention, donc l'éveil de l'intérêt ; et l'attention ne naît pas au seul contact du spectacle du monde. » (Lenclud, 1996 :10). Le voyageur observe ce qui l'attire pour une raison quelconque. Par exemple certains voyageurs ne verront rien d'intéressant dans la rencontre avec une tribu primitive tandis qu'un ethnologue, lui, sera fasciné.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

Par conséquent il existe un rapport étroit entre la représentation de l'autre et le vécu et les goûts de celui qui décrit. Si le regard du voyageur est conditionné par ses centres d'intérêts, sa largeur d'esprit et ses connaissances préalables, sa façon de décrire et de reproduire l'altérité est également influencée par son ou ses lecteurs. Encore une fois, comme le remarque Gérard Lenclud, « les voyageurs s'en forment à leur usage et à celui de leurs lecteurs des versions fortement contrastées. » (Ibid. :13). Nous définissons en effet les autres en fonction de ce que l'on connaît de soi ou de notre entourage. Il faut alors tenir compte de la distinction entre les deux types d'altérité qu'expose Denise Jodelet:

« L'altérité du dehors » qui concerne les pays, peuples et groupes situés dans un espace et/ou un temps distant et dont le caractère « lointain » voire « exotique », est établi en regard des critères propres à une culture donnée correspondant à une particularité nationale ou communautaire ou à une étape du développement social et technoscientifique. D'autre part, « l'altérité du dedans », référant à ceux qui, marqués du sceau d'une différence, qu'elle soit d'ordre physique ou corporel (couleur, race, handicap, genre, etc.), du registre des mœurs (mode de vie, forme de sexualité) ou liée à une appartenance de groupe (national, ethnique, communautaire, religieux, etc.), se distinguent à l'intérieur d'un même ensemble social ou culturel et peuvent y être considérés comme source de malaise ou de menace. (Jodelet, 2005 : 26)

Néanmoins, dans le cas d'Alexandra David-Neel et son rapport à l'autre, il est nécessaire d'ajouter une nuance à « l'altérité du dehors » dans le sens où l'exploratrice ne s'est jamais sentie comme appartenant à un pays en particulier. Née dans la région parisienne et ayant passé son enfance en Belgique, elle n'a cessé de voyager dès que l'âge le lui a permis et s'est installée à Tunis lorsqu'il l'a fallu, comme elle le dit dans sa lettre du 25 mai 1920 : « Laissant de côté mes cinq premières années qui ne comptent pas au point de vue des impressions, j'ai peut-être, en tout, vécu cinq ou six années en France contre quarante à l'étranger, dont vingt en Orient. » (David-Neel, 2016 : 602).

Même si elle s'identifie à la France par sa nationalité et l'usage de sa langue : « Au fait, j'ai des hérédités mêlées et j'ai été élevée à l'étranger. Cela ne m'empêche pas de souhaiter la victoire de la France et de faire ressortir ma nationalité chaque fois que je fais quelque chose de pas trop mal. » (Ibid. :447) ; elle démontrera à plusieurs reprises qu'elle ne se sent pas attachée d'un point de vue identitaire à ce pays : « D'abord, j'ai une

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

hérédité mélangée où le côté français n'entre physiquement que pour l'ascendance paternelle et, je le crois bien, est très faible en ce qui concerne la mentalité. Je « pense » beaucoup plus comme une asiatique que comme une parisienne. » (Ibid. :602). Si le rapport à l'altérité « du dehors », selon Alexandra David-Neel, est très vaste puisque nombreux sont les pays où elle a résidé, l'altérité du « dedans » s'avère encore plus complexe puisque sa mentalité ne s'attache non plus à celle, tout du moins, de l'Europe. Depuis son plus jeune âge, Alexandra David-Neel a développé sa propre pensée et façon d'interpréter le monde et celle-ci semble se rapprocher plus de l'Asie que de l'Occident.

Souvent, elle exprimera à quel point elle se sent en osmose avec la mentalité asiatique et les paysages du Tibet : « Que je suis Asie-jaune, tout au fond de mes cellules. Volontiers je m'arrêteraï ici et oublierai à tout jamais l'Europe. » (Ibid. :421). Il pourrait paraître étrange qu'un continent qui n'est pas le sien, une région aux mœurs si divergentes de celles de l'Occident fascine autant Alexandra David-Neel. Or, comme elle dit dans sa lettre du premier septembre 1912 à propos d'une excursion dans la jungle du Sikkim : « un rêve à ajouter à ceux que je fais dans cette Asie que je comprends et qui me comprend. » (Ibid. :209). Ouverte au monde et aux différences qu'il présente, Alexandra David-Neel a trouvé au Tibet tout ce qui correspondait à ses attentes et ses besoins.

Les premières années de son voyage entre 1911 et 1913, alors que l'exploratrice parcourt l'Inde, puis le Sikkim et le Népal, elle s'intéresse plus particulièrement aux traditions et aux rites monastiques et religieux en général, mais ce sont toujours les moments philosophiques et/ou spirituels, vécus auprès des grands penseurs qu'elle privilégie : « Ah ! Que de minutes d'exquise sensualité intellectuelle m'a données [sic] ce séjour au Sikkim ! » (Ibid. :235). Telle est l'une des raisons de sa satisfaction lors de son séjour.

Plus tard, après avoir déjà montré son respect et son admiration pour les sannyâsins⁴ et les yoguis⁵ : « Moi, je les admire sans réserve ces *sannyâsins*, ces *yogis*

⁴ Sannyasin: religieux errant, qui dédie sa vie à la croissance spirituelle. Retiré du monde, il vit dans la pauvreté et la méditation. (David Neel, 2016 : 944)

⁵ Yogui: celui qui pratique un yoga. Un yogui ou un yoguin (au féminin, yoguini) est un ascète qui peut être sannyasin, un sâdhu ou un guru. Le mot ne désigne pas une fonction mais une forme d'engagement spirituel. (Ibid. :946)

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

qui ont rompu avec tous ces jeux de nursery et qui demeurent seuls avec leur pensée audacieuse... » (Ibid. :224) ; elle aura l'opportunité de séjourner auprès d'un maître sannyâsin à Lachen (un village de l'Himalaya). Ces personnes qui pourraient paraître fort différentes de nous, occidentaux et, de mœurs fort étranges pour un bourgeois du début de XX^{ème} siècle, sont dignes d'un grand respect pour Alexandra David-Neel. Le rapport à l'autre s'établit dans ce cas à travers l'envie ou le souhait d'être l'autre. Pour cette raison, elle ne pourra pas refuser cette opportunité. Elle y prendra tellement goût, que cette expérience durera plus de deux ans et, au moment de poursuivre son voyage, elle se sentira autre. Son séjour dans les Himalayas a changé son rapport au monde et aux autres, mais surtout il a été révélateur quant à son attachement à ce pays. La conception du monde et l'interprétation de la vie des asiatiques semblent être en accord avec la sienne :

Vrai, j'aurai grande joie à vivre parmi mes amis d'Asie, à ausculter leur âme, à disséquer leur esprit qui, comme une fleur, laisse sous le scalpel une moisson de pétales chatoyants et embaumés. Ah ! qu'il est facile de comprendre que ces peuples aient si peu fait dans la voie du progrès matériel. N'ont-ils pas créé un paradis mental qui les enchante, les retient prisonniers, les empêche de voir l'immondice des rues et le délabrement des maisons et les haillons qui couvrent leurs hôtes. (Lettre du 7 juillet 1912⁶)

Alexandra David-Neel exprime ses pensées et ses convictions grâce à son identification aux pensées et aux pratiques bouddhistes, et ce dernier séjour dans les Himalayas n'a fait que renforcer ses pensées : « Oui je vais en rêver longtemps..., toute ma vie, et un lien restera entre moi et cette contrée des nuages et des neiges, puisque ma pensée traduite et imprimée en tibétain va s'en aller qui sait où, à travers le pays. » (Ibid. :181).

Elle s'est attachée au Tibet au point de se sentir étrangère ailleurs et de voir les autres pays de l'Asie comme profondément différents :

Avec cela, il me semble entrer dans un monde inconnu, comme si j'avais oublié la vie durant mes six mois de retraite. C'est un choc brusque, déplaisant ; plus que déplaisant, douloureux comme si je tombais de quelque paradis dans un monde inférieur. A l'hôtel, on m'a gardé une chambre très convenable que je regarde avec les yeux d'un paysan sorti pour la première fois de son village. Je m'étais accoutumée à la nudité des chambres de bungalow, à une sorte d'austère dénuement...

⁶ Archives MADN. Digne-les-Bains.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

L'avouerais-je, j'ai presque envie de pleurer... Je ne pleure pas, cependant, mais que tout cela me semble laid, déplaisant après la jungle où voltigent les papillons multicolores et où les lampes électriques dansent vivantes dans la nuit. Mon pauvre ami – faut-il dire hélas ! ou tant mieux ! – ces mois de méditations solitaires m'ont bien profondément enfoncée dans ma sauvagerie native, dans mon aversion du monde. Lettre du 10 octobre 1912. (Ibid. :236)

En poussant son voyage jusqu'au Japon, elle s'y sentira complètement démunie et étrangère, avec un fort sentiment de nostalgie pour le « pays des neiges » :

Je te l'ai écrit : le Japon ne me réussit pas. Il y a trop de différence entre ce pays initiateur de la civilisation occidentale où la vie est mesquine, étroite, tout comme en Europe. Les solitudes grandioses que j'ai quittées. Mon regret s'accroît d'avoir dû descendre, de n'être pas morte, là-haut, dans ma caverne, au milieu de mon rêve. J'avais atteint le summum de mes désirs, jamais je ne retrouverai rien de pareil et toute autre vie m'apparaît fade et pénible.⁷

Ce n'est pas pour autant que cette civilisation ne l'intéressera guère, au contraire, elle aimerait la comprendre et mieux connaître sa philosophie et sa mentalité, mais l'exploratrice se laisse guider par ses sentiments nostalgiques et elle retournera d'ailleurs vers le Tibet et la Chine, car ces contrées ne cessent de la fasciner. Alors qu'elle se trouve au monastère de Kum-Bum en Chine, elle repense au Japon et se persuade de sa bonne décision de n'avoir pas poursuivi ses études et recherches dans ce pays :

C'est loin le Japon... Y ai-je jamais été ?... Je me le demande parfois. Étrange pays, gens étranges, monde différent de tout, inscrutable, désorientant, irritant et qui serait pourtant intéressant à connaître si on pouvait l'étudier. J'aurais pu, certainement, apprendre le japonais parlé, mais la langue littéraire me serait restée inconnue et, alors, que peut-on savoir d'un peuple si l'on ne peut pas lire ses écrivains ?» Lettre du 12 juillet 1919. (Ibid. :516).

Alexandra David-Neel était consciente que pour comprendre un peuple, une mentalité, il fallait non seulement s'immiscer dans le quotidien culturel d'une région, mais surtout maîtriser sa langue pour pouvoir mieux lire et comprendre les héritages littéraires de ce nouveau monde. Elle connaissait parfaitement le tibétain parlé, et encore mieux le tibétain littéraire de même que le sanskrit, ce qui lui a permis de saisir l'esprit et la mentalité de l'Inde d'antan et du Tibet. En conséquence de quoi, Alexandra

⁷ Lettre inédite du 22 mai 1917 à Kyoto. Archives MADN. Digne-les-Bains.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

s'attardera particulièrement sur ces deux contrées dans ses lettres. Nous observons que certains aspects attirent plus son regard et ont tendance à se répéter, comme le rapport aux rites, les coutumes de la cour du Sikkim lorsqu'elle accompagnera son ami le prince Kumar, puis les coutumes lamaïques dans les monastères.

D'ailleurs, rares sont les fois où l'exploratrice s'étonnera ou s'insurgera contre des coutumes, des rituels ou des paroles de l'Asie. Tout au long de ses lettres, elle rapporte différentes traditions et pratiques, parfois insupportables, d'autres fois hilarantes difficiles à imaginer pour des occidentaux, qu'elle considère tout à fait normales :

Un garçon meurt au village, c'est un pauvre, pas d'argent pour acheter le bois nécessaire à un bûcher ; les hommes sont tous descendus avec les troupeaux, personne pour porter le corps jusqu'à la rivière, alors on le traîne seulement jusqu'à des taillis voisins. Grand régal pour les chiens. L'un d'eux emporte le crâne presque totalement dépouillé de chair près de la maison d'un paysan et l'abandonne là. Celui-ci voit un objet dans un coin, regarde et, sans s'étonner ; « Tiens, ça doit être la tête d'un tel. » Mon cuisinier et un jeune lama se trouvent être là au moment de la découverte. Par manière de plaisanterie, ils emportent le crâne en revenant de la Gömpa, mais le laissent à mi-chemin près d'un mur. Le lendemain le lama raconte la chose à un autre. Le yogi l'apprend, il ordonne qu'on aille chercher le crâne dans lequel il veut découper une coupe. On l'apporte à la Gömpa où le yogi, n'ayant pas sous la main les instruments nécessaires, s'évertue à le scier avec une scie gigantesque et n'arrive à aucun résultat. Obligé de renoncer à son entreprise il repousse les débris dans la neige. Le lendemain on l'en extrait pour le faire sécher au soleil, mais, alors, mes instincts de civilisée s'éveillent, je prépare une forte solution d'acide carbonique et je m'en vais arroser et nettoyer l'ossement en question, un de mes boys le retournant avec un bâton. Après cela au moins il sera propre et n'empoisonnera pas ceux qui le toucheront...
Lettre du 7 février 1915. (Ibid. :356)

Même si l'exploratrice, très attachée à l'hygiène et la propreté ne peut s'empêcher de se sentir différente par rapport au manque d'inquiétude des yoguis et autres membres de la Gömpa quant aux microbes ou maladies que pourraient propager les os du défunt, elle ne critique à aucun moment leurs coutumes, les décrit de façon absolument naturelle et ne s'offusque à aucun moment à l'idée que les personnes avec qui elle partage ses études, boivent dans des crânes humains. Elle ne s'était d'ailleurs pas étonnée quelques années plus tôt (en 1911 à Rajahmundry) lorsque trois hommes de la secte Vishnouïte⁸

⁸ « Vishnou ou Hari : il est le deuxième dieu de la trinité hindoue « trimûrti ». Cette trinité incarne le cycle de la manifestation, conservation et dissolution de l'univers dont Brahmâ est le créateur, Vishnou le

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

l'invitent à se retirer du monde, se dénuer de tout (vêtements inclus), auprès d'eux pour vivre tel un véritable yogui et comprendre ce qu'aucun occidental n'a pu effleurer. Ni choquée, ni offensée, Alexandra David-Neel, décline aimablement leur offre et en profite pour poser des questions à propos du Védanta. Même si elle avoue que la scène fut comique : « À distance tout cela aisément paraîtra saugrenu, ridicule, et après le départ de mes visiteurs j'ai, moi-même, ri, un instant, de bon cœur ; mais dans le moment même il n'y avait là rien de comique. » (Ibid. : 104) ; Alexandra David-Neel, n'a rien trouvé d'ahurissant dans cette scène. Il en sera de même avec toutes les traditions attachées ou proches du bouddhisme. En ce sens nous pouvons qualifier Alexandra David-Neel d'ethnologue ou d'anthropologue. Elle se plonge du mieux qu'elle peut dans toutes les coutumes des autres. Elle les accepte, les pratique si elle peut et les décline avec le plus grand respect si elles ne l'intéressent pas. Elle est finalement comme l'anthropologue de Reichler : « L'anthropologue se déplace, il a affaire à un terrain, c'est-à-dire à une situation humaine totale, qui met en jeu son corps entier où toutes ses perceptions concourent » (Reichler, 1995 :7).

Son regard est toujours intéressé par les pratiques bouddhistes, elle ne se révolte que contre toute démonstration de fanatisme ou d'extrémisme quelle que soit sa provenance et, dans ces là, ses jugements sont extrêmement critiques. Il faut néanmoins ajouter que le regard d'Alexandra David-Neel, bien que critique est suffisamment instruit. Elle juge les autres et leurs coutumes seulement si elle connaît profondément le sens, les textes ou les vérités que ces personnes professent. Toutes ses observations s'appuient sur ses lectures et ses connaissances :

Adyar est monastique, mais d'un monachisme mauvais d'asile. C'est bien, en effet, la maison d'aliénés. À part trois érudits qui sont payés pour travailler à la bibliothèque et demeurent ici parce qu'ils gagnent leur pain et peuvent y trouver les loisirs nécessaires pour écrire des ouvrages pour leur compte, le reste (composé en majorité de vierges mûres) est plus effrayant que ridicule. Si tu voyais ces yeux égarés et entendais ces propos extravagants ! [...] Ce cercle de fous rangés autour de ce groupe d'invertis dans une adoration béate m'a été un spectacle répugnant, que je ne tiens pas à revoir. Lettre du 3 décembre 1911. (Ibid. :97).

protecteur et Shiva le destructeur. Visnou est plutôt adoré sous la forme de ses avatars, par exemple Râma et Krishna. » (David Neel, 2016 : 945)

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

Les êtres enfermés dans des croyances superstitieuses répugnent Alexandra David-Neel et encore plus lorsqu'il s'agit de soi-disant autorités religieuses. Son discours critique est sec et déterminé, elle n'a aucun respect pour ce type de pratique religieuse. C'est aussi pour cette raison qu'elle n'appréciera guère le Dalaï Lama, se prenant pour un être supérieur, tout autant que le Pape, ou tous les membres des institutions religieuses ayant un statut « supérieur ». Elle n'a pas de goût, non plus, pour les cérémonies religieuses en général, les rites ou les fêtes en honneur aux dieux. Au départ, elle s'intéressait à tous ces événements d'un point de vue culturel, mais après quelques années passées en Asie et avoir assisté à la plupart des fêtes religieuses, elle préfère s'en éloigner :

Comme je n'aime ni le spectacle de ces gueuletons barbares, ni celui des cérémonies rituelles renforcées de tambourinades assourdissantes, j'ai fui dans la montagne tous ces jours-ci. La neige a complètement fondu sur les versants ensoleillés, je m'asseyais sur un rocher, me ligotais avec ma ceinture à la manière des yoguis tibétains - un procédé ingénieux qui supplée au manque de dossier et vous procure une position des plus confortables – et je restais là, à lire du tibétain et à rêver. (Ibid. :354).

Nous nous rendons compte que chez Alexandra David-Neel l'altérité s'opère selon que les personnes ou coutumes croisées ont une caractéristique intellectuelle ou nomade similaire aux siennes. Elle rejette les cérémonies festives en l'honneur des dieux mais adhère à la vie méditative des yoguis ainsi qu'à leurs pratiques. Tout dépend, en fait, du rapprochement d'esprit. Sont autres tous ceux qui n'ont pas atteint la même lucidité ou connaissance qu'elle. Les superstitieux, les personnes dogmatiques, ou encore ceux qui ne se préoccupent que de simples mondanités sont ceux qui s'éloignent le plus de ses pensées.

Pour cette raison elle ne se sent pas proche de la France. Elle ne supporte plus les mœurs et la mentalité de la bourgeoisie parisienne à laquelle elle était censée appartenir. Même loin de son pays, alors que l'être humain a tendance à se rapprocher de ses compatriotes, elle préfère la compagnie des anglais plutôt que celle des français : « Mon voyage au bord de la Cordillère m'a fixée sur le peu de plaisir que j'éprouve dans la compagnie de mes compatriotes. Ils m'ont paru des êtres d'un autre monde. Je me sens beaucoup plus à l'aise parmi des Anglais. » (Ibid : 446). Néanmoins ce sont les

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

« afternoons » et les soirées des colonies britanniques qui sont le plus critiquées dans ses lettres. Elle apprécie davantage les événements et festivités des asiatiques que ceux des européens. Elle se sent mieux avec les Anglais que les Français, mais elle n'apprécie guère leur frivolité.

À vrai dire, elle a parfois plus d'estime pour les asiatiques que pour les européens. L'altérité n'a alors plus rien à voir avec l'identité et la culture passée, c'est après avoir dû refuser l'hospitalité de ses amis du Sikkim pour loger chez des résidents anglais qu'elle écrit à son époux :

Ces gens sont si franchement bons et cordiaux et les Européens se chargent si souvent, si mesquinement, de leur faire sentir qu'ils ne sont plus rien, que je me sentirais portée à accentuer mes marques de déférence pour ce vieux prince jaune qui me gratifie candidement d'un hibou et se gêne fortement pour me céder une des deux chambres qui constituent le bungalow de Rhenok, s'obligeant, ainsi, à manger, à coucher et à donner audience dans une unique petite pièce. Je trouve cela très gentil et partant d'un bon cœur. Lettre du 25 juin 1912. (Ibid. : 190)

Alexandra David-Neel, ne se sent pas supérieure aux autres pour être européenne ou française, tout au contraire. Elle juge, s'identifie et se différencie des autres selon leurs qualités : bonté, largeur d'esprit...

En réalité et comme nous avons pu le voir précédemment, Alexandra David-Neel, se sent avant tout bouddhiste, et elle est fortement attachée au Tibet. Son rapport et son identification avec eux sont tels que la poursuite de son voyage va l'amener à l'errance à la mode tibétaine et même jusqu'à se déguiser en pèlerine et jouer le rôle d'une vieille mère tibétaine. Tout a commencé lors de son séjour à Chen Ashram où elle a vécu pendant près de deux ans dans une caverne et où elle s'y est fait construire une petite bâtisse. L'exploratrice, à partir de ce moment vit comme l'autre et oublie ses coutumes antérieures. Elle construit alors une demeure à la mode tibétaine :

Tu comprends, il ne s'agit pas d'une vraie maison selon l'idée qu'un Européen se fait d'une maison. Je bâtis un ermitage de yogi tibétain, dans le style des demeures des villageois avec quelques petites améliorations et, comme le terrain n'est pas de niveau, les différentes chambres s'accrochent les unes aux autres en échelons, formant autant de petites cahutes à toits séparés. Les paysans de Lachen ont entrepris la construction à forfait. Tous les hommes valides du village, environ soixante-dix, se mettent à l'œuvre dans quinze jours et ils comptent avoir terminé le

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

« palais » dans l'espace de deux semaines. Ils toucheront 160 roupies pour ce travail. Ce qui fait 275 frs. Il y aura le bois à payer et quelques autres frais, mais, ici cela ne va pas très loin. On coupe le bois à même dans les forêts et l'on paie un tout petit droit à l'État. L'ermitage s'élèvera à la place où j'ai séjourné dans une caverne l'automne dernier une partie de mon « appartement » sera même formé par cette caverne. Le site est splendide, très ensoleillé, l'altitude doit être d'environ 3 900 m, compte fait d'après celle d'un point voisin officiellement mesuré. C'est un peu plus bas que notre Mont Blanc, mais le climat des Himalayas est différent de celui de l'Europe. [...] Lettre du 6 mai 1915. (Ibid. :367)

Nous pouvons constater la fierté et les joies que lui procurent cette construction à travers les termes qu'elle emploie comme son « palais », mon « appartement », « le site est splendide », etc. Non seulement elle va vivre comme dans une maison tibétaine, mais surtout vivre comme les plus grands yoguis. Comme l'indique Jean-Marc Lamarre à propos des assertions d'Emmanuel Levinas (1990), seul l'absolument autre enseigne, et l'enseignement est acquis lorsque l'on devient l'autre (Lamarre : 2006) ; ceci nous amène aux propos de Paul Ricoeur qui nous explique dans son œuvre *Soi-même comme un autre*, qu'il existe chez tous les êtres une quête de l'autre, une envie de maîtriser l'autre, de le comprendre pour pouvoir l'accepter. Le philosophe nous rappelle que le soi n'existe pas sans l'autre et que la reconnaissance mutuelle est nécessaire pour obtenir un équilibre avec soi-même. Il semblerait qu'Alexandra David-Neel avait compris cette problématique. Elle remarque à plusieurs reprises dans ses lettres que l'apprentissage in situ était beaucoup plus enrichissant que toute lecture de textes dans une bibliothèque à Paris, elle pousse cette affirmation jusqu'à se transformer en ceux qu'elle admirait. Elle finira par être considérée comme un maître yogui, comme un détenteur de la sagesse, comme un disciple de Bouddha, et habillée en lama Tibétain, les dévots se prosterneront à ses pieds sur son passage la reconnaissant comme l'un des leurs.

Déjà aux débuts de son voyage, Alexandra David-Neel faisait preuve d'adaptation et était largement acceptée dans des milieux fermés aux occidentaux comme les Maths⁹ ou certains monastères bouddhistes, elle y était reçue par des dignitaires comme le Dalai et le Tashi Lama. Elle parviendra même un peu plus tard à séjourner plus de deux ans

⁹ Math ou matha: «sorte de monastère» bouddhiste et hindouiste (David-Neel, 2016 : 277)

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

(1918-1921) dans le monastère tibétain de Kum-Bum où résident 3800 lamas. Alexandra David-Neel a la faculté de s'intégrer et de devenir autre.

Elle possède d'ailleurs cette qualité depuis toujours, son attitude éclectique l'a amenée à fréquenter divers milieux comme la société théosophique, la franc-maçonnerie, les salons littéraires parisiens, les cercles orientalistes, anarchistes, féministes, etc. ; et elle y a toujours été bien reçue et considérée. Peut-être, l'admission dans ces sociétés pourrait sembler plus facile que celles de l'Asie, néanmoins il faut reconnaître cette capacité d'intégration et de gestion de l'altérité. En effet Alexandra devient facilement autre. Peut-être faut-il attribuer ces habilités à son don pour le théâtre, ayant pendant ses années de jeunesse été cantatrice ? Son ultime et majestueuse démonstration se fait lors de sa dernière exploration à travers l'Himalaya, déguisée en mère tibétaine mendicante pour pouvoir entrer au seul endroit qui lui fut fermé : la cité interdite de Lhasa.

Plusieurs costumes ont été nécessaires pour atteindre son triomphe. C'est avec la robe-lama qu'elle débute son voyage depuis Kum-Bum en 1921, mais elle attire l'attention de tous les pèlerins et les habitants des villages qu'elle traverse. Tenue trop voyante, elle remplacera la robe de lama par des habits chinois. Après trois échecs successifs pour atteindre la capitale du Tibet, elle se défait de tout ce qui lui restait de ses coutumes occidentales (porteurs, domestiques, chevaux et yacks) et part complètement seule avec Yongden, déguisée cette fois-ci en sa vieille mère. Pour cela, elle noircira ses cheveux à l'encre de chine et brunira son visage grâce à un mélange de braise et de cacao. Ainsi, ils voyageront aisément à travers le Tibet et parviendront à Lhasa en février 1924.

Cet exploit démontre avant tout et surtout la capacité de l'exploratrice de vivre comme un autre. Voici l'extrait d'une interview d'Alexandra David Neel :

Marine Lorrain : Et ces gens que vous rencontriez, par exemple, vous savaient blancs et mendiants ?

Alexandra David-Néel : Ah ! Pas du tout qu'ils ne nous savaient pas blancs. Ah si..., nous aurions été bienvenus ! [*Sic*]. On ne nous aurait pas tués, non. On nous aurait ramenés au premier magistrat venu pour qu'on nous remette à la frontière. D'abord, mon fils n'était pas blanc, il était tibétain, lui. Il n'y avait que moi. Moi, j'étais la vieille mère. Naturellement, j'étais beaucoup plus jeune que maintenant, mais enfin je n'étais pas très jeune. Mais alors j'imitais tout à fait la vieille caduque et tout ce qu'il y a de plus misérable. Alors, qui aurait pensé que c'était une femme

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

blanche ? Je parle très bien tibétain et puis je sais très bien me conduire en tibétain. Et puis, alors, n'est-ce pas, on ne se lavait pas, alors on était un peu bruns, tout de même. Alors, on était très respectables. Nous faisons un pèlerinage, c'était très bien. Nous étions des gens très pieux, très respectés, et puis le lama [son fils] est un lama somme toute, et un lama instruit. Alors, il lisait les livres religieux. Il prêchait à ces gens-là des sermons très édifiants. Ça allait très bien. Voyez-vous, au Tibet, c'est comme partout : il y a des riches et des pauvres. Et même chez les paysans : il y a des paysans riches qui ont beaucoup de bétail, qui ont des terres assez considérables, et puis il y a les paysans minables. Alors, chez les paysans minables, eh bien, la vie est assez restreinte. On mange de la *tsampa*, c'est-à-dire de la farine d'orge grillée ou du thé, et puis très rarement de la viande. Chez les paysans riches, au contraire, la maison est confortable, suivant leur idée du confort, et alors là, ils ont de la viande séchée, du fromage, du beurre, du thé en quantité et, ma foi, la vie est très agréable.

Marine Lorrain : D'où, au fond, le Tibétain est accueillant pour l'étranger qui frappe à sa porte ?

Alexandra David-Néel : Eh, eh... Ici, il faut ouvrir une parenthèse. Ils sont accueillants... Ah, mais pas toujours ! Non, non. Voyez-vous, il y a, à propos des voyageurs, une superstition au Tibet. On dit que les voyageurs sont souvent suivis par des démons. Ces démons pénètrent dans les maisons où les voyageurs sont accueillis. Et alors, s'il y a des gens faibles, des gens malades, alors ces démons, dont la spécialité est de se nourrir des souffles – vous diriez peut-être l'âme, vous –, enfin du souffle vital des gens, ces démons font leur proie de ces êtres faibles ou de ces êtres malades. Alors, comme les Tibétains croient à cela, ils se méfient très fort des voyageurs parce qu'ils craignent les démons qu'ils traînent à leur poursuite. Si bien que, souvent, s'il y a un malade dans une maison, on vous ferme la porte au nez et on vous dit : « on n'entre pas, on n'entre pas ». Et on vous laissera là, dehors, à la proie des chiens quand il y en a. Maintenant... Oh, ce n'est pas toujours comme ça, moi j'ai souvent été très bien accueillie dans les maisons et j'y ai demeuré avec les gens, j'ai pu les voir vivre de près. Mais j'avais déjà vu tout cela avant ce voyage-là. J'étais parfaitement au courant de la vie des Tibétains.¹⁰

Alexandra David-Neel tout en expliquant son parcours, se décrit comme une autre qui est à la fois elle-même. Cela nous ramène aux propos de Paul Ricoeur (1990) qui s'interroge sur qu'est-ce qu'être soi-même ? À savoir, comme il dit, une ipséité étroitement attachée à autrui au point de se considérer comme un autre. Ipséité et altérité sont donc étroitement liées, le soi rencontre l'autre tout au long de sa vie et se bâtit en

¹⁰ Archives sonores de la Radio Suisse Romande, Radio-Genève, MP 56.101, 4 août 1956 (enregistrement), 21 janvier 1957 (diffusion) : *Entretien avec Alexandra David-Neel, la plus grande exploratrice de l'Orient (1/6) : Voyage à Lhassa, la ville interdite du Tibet*. Interviewée par Marine Lorrain, collaboratrice Radio-Genève. Durée du document : 22'24''. Durée de l'extrait : 4'46''. Cet extrait est publié dans : *Entretiens avec Alexandra David-Neel, Tibet, Inde, Chine*, RSR et Éditions Zoé, 2006 (2 CD, 1 livret).

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

fonction de lui. L'un sans l'autre n'est guère possible, et pour cela il faut comprendre l'autre pour pouvoir acquérir ce qui nous intéresse pour notre propre construction.

L'exploratrice montre à quel point elle connaissait la vie tibétaine et comment, avant de se travestir, elle avait étudié et intégré les mœurs tibétaines. Comme l'indique Manuela Ledesma Pedraz dans son article « Alexandra David-Néel ou l'art de la fugue et du déguisement » : « ce voyage n'a été possible que par l'entremise du déguisement, condition *sine qua non* de son succès. Ce fait nous renvoie à la question essentielle ici, de la confrontation du sujet qui voyage à l'expérience de l'*autre* sous toutes ses formes, c'est-à-dire à la problématique de l'altérité. » (Ledesma, 2011 : 2). De toute évidence, le déguisement seul n'était pas suffisant pour réussir et pouvoir se promener pendant près d'un an en tant que tibétaine. Un processus d'intégration et de mimétisme s'est établi au cours de ses années de voyage (depuis 1911). Sa capacité d'observation, son intérêt pour les autres, son regard d'ethnologue et le savoir accumulé (connaissance parfaite du tibétain parlé et des mœurs) lui ont permis de circuler pendant plusieurs mois avec le respect, l'hospitalité et les dons de nourriture des tibétains ne se doutant à aucun moment qu'elle était étrangère.

Nous ne sommes capables de comprendre l'autre que si nous vivons comme lui. La compréhension de l'altérité n'est possible que si nous entamons une transformation physique et mentale de nous-même, vers celui que nous devons devenir, et Alexandra David-Neel avait compris parfaitement cet exercice.

Ce dernier périple s'avère non seulement comme l'accomplissement glorieux de l'exploratrice mais aussi celui du saisissement complet de l'altérité. Elle s'est confrontée intrinsèquement à l'expérience de l'autre sous toutes ses formes, depuis son rôle de disciple du Gomchen du haut des Himalayas, par celui du lama érudit à Kum-Bum, jusqu'à la pauvre mère tibétaine, sans jamais susciter chez les « autres » le moindre doute ou sentiment de différence.

Cette dernière expédition, ou plutôt cet irrésistible appel au voyage, semble évoluer en un voyage au fond de soi-même qui conduit l'exploratrice à la transformation personnelle.

Lors d'un entretien avec Jean-Fléchet en février 1969, Alexandra David Neel expliquait son amour précoce pour la solitude et disait à propos de sa première fugue : « Mais être seule, oui être... j'appelais ça être « soi ». Je voulais être « moi ». Et alors

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

c'est comme ça, c'est assez comique que, (plus tard) j'ai compris une philosophie dans laquelle on dit qu'il n'y a pas de moi : le bouddhisme. » (Fléchet, 2015 :23) Elle avait fait le rapport, dès son enfance, entre la nécessité d'être seule pour être soi. Plus tard, le bouddhisme l'aurait aidé à comprendre, à travers la théorie de l'impermanence des choses, qu'elle pouvait être qui elle souhaitait à un moment déterminé de sa vie. Avant son grand périple vers Lhassa, elle s'était déjà transformée en yogui, en vivant isolée dans une caverne, pendant près de deux ans, du haut des Himalayas et, en érudit tibétain au monastère de Kumbum, à l'identique des personnages pour lesquels elle éprouvait une profonde admiration.

C'est en réalité ce qui s'est passé pour ce qui est de sa dernière excursion. Ce n'est évidemment pas l'image de la mendicante qu'elle admirait, mais celle des nomades, ceux qui partent sans rien avec eux et voyagent à travers l'espace et le temps. Elle évoque souvent et ouvertement dans les lettres son admiration envers eux, nous ne partagerons ici qu'une seule référence à titre d'exemple :

L'autre soir, vers le crépuscule, trois hommes arrivent dresser leur tente près des nôtres. Il n'est pas possible de décrire cela et je crois que la scène défierait tout pinceau. Les hommes sont des nécromants de l'antique religion du pays appelé Bön (Bön du reste signifie « religion »). Ils portent des houppelandes qui ont peut-être été bleues ou mauves mais que le soleil et la pluie ont déteintes jusqu'à un indéfinissable gris rosé, bleuté délicieux. Les vêtements de dessous montrent des bandes d'étoffes élimées jadis orange, ornant les fourrures de peau de mouton. Ils ont selon la coutume du pays passé la manche gauche seulement, la droite demeure pendante laissant libre le bras dans une veste d'un rouge déteint. La vie au grand air, l'absence de soins de toilette leur ont donné des visages d'hindous. Ils sont beaux comme les héros des contes exotiques sur les images et derrière eux le lac couleur de perle et d'opale fournit un fond incomparable aux couleurs de leurs habits. Cela ne s'écrit pas, je viens de te le dire ; c'est une fête sensuelle pour les yeux, une joie de regarder mouvoir ces couleurs à la fois douces et chaudes... Lettre du 20 juillet 1919. (David Neel, 2016 :573)

N'est-ce-pas à ces nomades qu'Alexandra David-Neel a ressemblé lors de son épopée vers Lhassa, n'est-ce pas l'accomplissement d'un rêve ultime, celui de prendre le rôle des héros de ses lectures de jeunesse ? Son admiration est perceptible à travers la description de ces nomades, qui auraient pu être décrits comme sales et repoussants, elle qui était si attachée à la propreté, mais pour la voyageuse et l'aventurière qu'elle était, cette saleté représente les kilomètres parcourus, la couleur de leurs vêtements est

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

synonyme de vécu, tandis que le tout semble être sorti d'un rêve. La vision est si belle qu'elle n'a pas les mots pour la décrire. Bien qu'elle ait joué le rôle de vieille mère n'est-ce pas en eux qu'elle s'est transformée ? N'était-elle pas devenue une nomade comme dans ses plus profonds désirs ?

Nous pourrions rapprocher l'altérité chez Alexandra David-Neel au désir d'être autre. Voyager est pour elle l'opportunité de renaître ailleurs, comme l'indique Frank Michel : « La quête de soi par le biais de la rencontre de l'autre est bien connue comme la redécouverte de l'ici en passant par l'ailleurs. » (Michel, 2005 : 121) ; ou encore comme l'indique Cristine Lacaze : « La quête identitaire est intimement liée à la quête de l'étranger, et donc du voyageur. Aller à la rencontre de l'autre pour mieux s'accorder les uns les autres, c'est aussi aller à la rencontre de soi pour harmoniser la cohabitation de soi avec soi. » (Lacaze, 2009 :63). L'altérité est donc étroitement liée au rapport à soi, dans le sens où l'altérité est perçue comme un rejet ou une attirance, en d'autres termes, un individu conçoit le rapport à l'autre de deux façons, soit par le désir d'être comme l'autre, soit par le désir de ne pas lui ressembler et donc le rejet.

Pour Alexandra David-Neel, le voyage est une manière d'être, mais surtout l'initiation à une autre vie, la remise en question de ses propres choix et de soi. Ce n'est qu'après son ultime périple qu'elle décide de rentrer en France. Sa randonnée vers Lhasa n'avait aucun rapport direct avec ses motivations initiales du voyage (perfectionner ses connaissances en philosophie orientale) ; pourtant ce sera après avoir accompli cet exploit qu'enfin, après 13 années de vagabondage en Asie, elle prendra le chemin du retour. Avant ce dernier périple, elle n'arrivait pas à envisager le retour car elle sentait que son voyage intérieur ne s'était pas accompli. Pendant toutes ces années elle a risqué sa vie pour tenter de vivre comme elle l'avait toujours rêvé, c'est-à-dire, vivre d'errance¹¹, à travers l'espace et le temps. Elle a pu y

¹¹ Nous comprenons ici le terme errance comme une posture intellectuelle impliquant un certain rapport au monde, au langage, à l'Autre et à soi. Voir à ce propos l'ouvrage de Bouvet Rachel et Latendresse-Drapeau Myra (dir), *Errances*, Montréal, Université du Québec à Montréal, coll. « Cahiers Figura. Texte et imaginaire » n°13, 2005.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

confirmer que le bonheur pour elle, résidait dans la solitude au sein d'une nature grandiose.

4.3. Curiosité du regard et le rapport à l'espace :

L'écriture de l'espace dans la pratique épistolaire implique plusieurs niveaux. En effet, le premier espace serait celui de la lettre en elle-même, l'espace graphique lié à l'écriture de la lettre ; en deuxième lieu, le voyage de la lettre durant son envoi et l'espace de la lettre entre les mains de celui qui la lit, en l'occurrence, son époux, Philippe Neel. Ces espaces pourraient être considérés comme les espaces réels ou les espaces physiques face aux espaces textualisés, ceux que l'épistolier rapporte dans ses lettres. Également, ces espaces diffèrent les uns des autres ; il y aura la description de l'espace où se trouve le scripteur au moment de l'écriture, le souvenir d'un espace parcouru ou encore l'imagination d'un espace à découvrir. Ces espaces peuvent être variés : espace intime, conventionnel ou inédit, et devenir emblématique dans l'écriture comme les temples, les monastères ou les lieux de culte fermés aux occidentaux dans l'écriture d'Alexandra David-Neel.

Rapporter l'espace observé dans la lettre revient à transcrire, grâce au langage, le « dehors » parcouru et vécu. Transcrire le « dehors » est en réalité rapporter son vécu et sa vision personnelle du monde, à savoir, un reflet intime de notre vision du monde. C'est de cette façon que le rapport à l'espace en dit long sur l'essence de l'épistolier, sans oublier que, de par son rapport au langage, l'espace s'ouvre à d'autres interprétations et peut-être d'autres dimensions lors du moment de la lecture de la lettre. Cette lettre plonge le lecteur dans un autre monde que le sien pour parcourir celui de l'autre, aussi bien les contrées réelles parcourues comme les contrées intimes et intérieures que laisse entrevoir l'épistolier dans cet espace graphique qu'est la lettre.

Le voyage dans la lettre se transforme alors en une figure de langage, une mise en scène du monde perçu par le scripteur qui évolue après avoir séjourné ou visité un lieu précis. Le rapport à chaque lieu, paysage, ou encore à une personne sera conditionné par plusieurs facteurs : tout d'abord, par le propre vécu et les endroits visités précédemment,

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

ensuite par les centres d'intérêt du voyageur, puis par le regard étranger ou connaisseur de ce dernier. Ainsi, l'influence qu'auront les espaces parcourus sur le corps, les sentiments et l'esprit, sera transcrite dans l'écriture, dans l'espace littéraire d'une manière inévitablement personnelle, et d'autant plus dans une correspondance intime. Pensons à Gérard Genette qui établit la différence entre le monde référentiel et le monde littéraire qui est, selon lui, une illusion de la réalité produite par des mots : « L'illusion du réalisme est de croire que ce que l'on nomme est tel qu'on le nomme » (Genette, 1969 : 247).

Alexandra David-Neel crée son propre espace dans ses lettres. Nous nous intéresserons à cette double perspective, à savoir, la représentation de l'espace réel et la perspective de l'exploratrice sur le monde. Nous observerons alors la symbolique des espaces mentionnés selon son expérience personnelle ainsi que ses connaissances sur l'endroit visité. Comme l'indique Julio César Zárate Ramírez : « Écrire un espace renvoie à une façon d'être, de connaître, de se reconnaître dans le monde et de le mettre en relation avec des espaces connus ou inconnus. Dans l'écriture, la projection des espaces est intérieure : le monde de l'écrivain fait face au monde réel ». (Zárate, 2014 : 36).

De même que l'espace perçu est subjectif et interne, il est également dépendant de l'instant présent et donc éphémère. Le seul moyen de le rendre éternel est de l'écrire noir sur blanc. Le temps se mêle alors inévitablement à l'espace. Ces deux aspects sont indéniables et indissociables puisque c'est ainsi qu'Alexandra David-Neel se situe dans le monde. Elle se positionne continuellement dans le temps et dans l'espace, rendant absolument véridiques ses déplacements et ses expériences. Toutes les lettres ont pour en-tête la date et le lieu d'où elle écrit et toutes les villes, plaines et steppes traversées sont mentionnées. C'est en racontant qu'elle positionne ses gestes et leur donne un sens, c'est en racontant qu'elle donne un double sens à son voyage, à sa vie et à sa perception du monde.

4.3.1. Les objets d'intérêts :

Les objets représentent les preuves de la réalisation du voyage et une matérialisation de l'espace visité. Ces aspects peuvent s'observer à travers l'étude des objets personnels et les ustensiles de la voyageuse. En effet, quels sont les objets utiles

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

au voyage selon Alexandra David-Neel ? Quels sont les objets matière de désir, de plaisir ? Quels sont donc finalement les objets dont se munit l'épistolière dans son voyage ? De quelle façon les objets de sa vie quotidienne participent au voyage ? Et dans quelle mesure les objets en général sont révélateurs du type de voyage qu'elle entreprend, du type de voyageur qu'elle est, et donc de l'identité du détenteur. Les objets sont alors des facteurs clés pour mieux la comprendre et la connaître. Ils établissent une relation au corps et à l'esprit significatifs. Selon le matériel désiré ou nécessaire, nous pourrions déterminer le genre de voyageuse qu'elle est.

Au tout début de son voyage (1911) Alexandra David-Neel voyage comme une européenne, accompagnée de ses porteurs, de ses domestiques et dort dans des hôtels ou des résidences britanniques. Petit à petit son voyage évolue vers des excursions plus rudimentaires, à cheval, à dos de yack ou à pied, elle dort sous la tente ou dans des monastères, pour terminer lors de son ultime voyage, accompagnée seulement de son fils adoptif, le lama Yongden, sans tentes, et avec très peu d'ustensiles de bien-être, dormant souvent à la belle étoile et à même le sol.

Au fur et à mesure que l'exploratrice se défait des objets de voyage, elle évolue en tant que voyageuse. La non possession de matériel de confort devient aussi révélateur qu'un objet ou un autre. Les éléments du voyage qui semblent les plus éloquents, puisque ce sont ceux auxquels elle fait référence dans les lettres sont en premier lieu : l'acquisition d'un stylo plume ou un « Foutain pen », évidemment fort nécessaire pour l'écriture de ses lettres (David-Neel, 2016 : 140) ; en deuxième lieu, les valises et les malles¹² qu'elle utilisera pour conserver tous les objets acquis ou reçus, et enfin ses tentes¹³ et lits de camp utilisés pour ses excursions. Ses tentes représentent ses petites maisons, elle avait depuis son plus jeune âge rêvé de vivre de la sorte, à pouvoir emporter son chez soi sur son dos. Le fait de les décrire et de les évoquer démontre bien combien elle y était attachée. De plus, les malles et les valises montrent son désir de conserver dans de bonnes conditions les objets acquis au long du voyage.

¹² Un grand nombre des malles du périple entre 1911 et 1925 sont conservées à la Maison Alexandra David Neel à Digne-les-Bains.

¹³ *Idem.*

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

Le rapport aux objets et au matériel dans le voyage détient un rôle bien différent que dans la vie de tous les jours. Dans l'interaction, ils ont leurs propres rôles et leur propre langage et parfois, ces objets sont le meilleur moyen de communication, de gratitude, de reconnaissance et surtout de connaissance culturelle de l'endroit visité, d'autant plus s'ils détiennent une signification symbolique. Ainsi, « Progressivement l'objet se fait parole » (Briand, 2007 : 4), et il supplante le langage verbal. Les objets ont parfois dans le contexte du voyage, beaucoup plus de significations que les propres mots, ce qui rend souvent difficile l'expression de l'analogie de l'objet dans la lettre.

L'échange d'objets constitue une sorte de dialogue, ainsi qu'une démonstration ou représentation culturelle de la compréhension du monde des autochtones. De ce fait, ils sont également une manifestation de l'estime pour le voyageur en fonction de la symbolique et de la valeur de l'objet, et se transforme en médiateur de la fraternisation.

Ainsi, lorsque la langue constitue une impasse à l'échange communicatif, l'échange d'objets se transforme en le meilleur moyen de prise de contact et de dialogue culturel¹⁴ :

L'objet trône ainsi comme intermédiaire privilégié des premiers contacts. Cette substitution de la parole par l'objet, qui se l'octroi, découle de l'incompréhension linguistique des participants, cantonnés et soumis au mutisme qu'impose la barrière langagière. L'objet apparaît, et par la voix de cette tierce présence s'instaure un dialogue non pas verbal mais matériel. À travers cette « communication matérielle, objectale », s'instaure une « rhétorique de l'objet » entremetteur des premiers contacts, qui vole au secours de la parole, se faisant lui-même parole. (Briand, 2007 :5)

Les actes, les gestes et les objets remplacent le langage verbal quand ce dernier n'est pas envisageable. Ce sera parfois le cas dans le voyage d'Alexandra David-Neel, surtout en Chine et au Japon puisqu'elle n'a pas eu le temps d'apprendre ces langues. Lorsqu'elle reçoit des présents, elle tente d'en faire en réponse, ce qui établit un véritable échange communicatif à travers les objets. Pour les personnes qui ont fait beaucoup pour elle, ou pour lesquels elle a beaucoup d'estime, elle souhaite le leur prouver à travers des

¹⁴ Voir aussi: MOLES, Abraham, «Objet et communication. » Dans : *Communications*, 13, Les objets, 1969, pp. 1-21. DOI : <https://doi.org/10.3406/comm.1969.1183>

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

gestes matériels. C'est par exemple le cas avec son ami le prince Kumar, à qui elle doit de beaux moments à travers le Sikkim et le Népal :

À propos, le prince serait désireux d'avoir des dattes de Tunis. Veux-tu noter que dès qu'elles seront bonnes, je te prie de lui en envoyer une caisse (caisse peinturlurée, ce qui fera beaucoup mieux). J'aimerais bien aussi que tu lui expédiasses un album de vues de Tunisie. [...] Il a été tout à fait cordial pour moi, m'a aidé de mille façons et je lui dois tout l'intérêt de ce séjour au Sikkim, cela vaut bien une petite marque de reconnaissance. Lettre du 5 octobre 1912. (David-Neel, 2016 : 233)

Ou encore après avoir reçu de nombreux cadeaux et d'aides de la mère d'un grand lama de Tashilumpo, elle demande à son époux de lui préparer un présent comme démonstration de sa gratitude :

Autre chose, je te prie instamment d'acheter deux ou trois douzaines de cartes postales illustrées en couleur ou un joli album de vues en couleur. Cela peut représenter des paysages arabes, des vues de grandes villes, etc. Il faudrait envoyer le tout comme lettre recommandé à l'adresse ci-jointe. Tu n'auras qu'à coller, sur les paquets, les étiquettes que je t'envoie et tu recommanderas les paquets. Je tiens énormément à ce que tu fasses cet envoi sans tarder et que l'album et les cartes soient jolis. C'est pour la mère du grand lama de Tashilumpo. Elle m'a dernièrement envoyé deux cadeaux et, ici, il n'y a rien que je puisse acheter pour lui offrir. Elle adore « les images » et sera ravie si elle en reçoit. J'ajoute une note en tibétain pour joindre au paquet. Sois assez bon pour ne pas différer l'expédition de ces vues. Ces gens de Shigatze, la bonne vieille dame et le très haut lama son fils ont été tellement bons pour moi que je ne sais comment leur témoigner mon fidèle et reconnaissant souvenir. Lettre du 23 août 1918. (Ibid. : 523)

Un réel échange communicatif s'établit entre ces personnes grâce aux objets qu'ils s'offrent, ils expriment ainsi leur respect, leur estime et l'attachement qu'ils éprouvent. Les plus grandes marques de respect qu'aura reçu Alexandra David-Neel, resteront l'écharpe offerte par le lama de Thangu (le Gomchen de Lachen, son maître) et la petite statuette du Bouddha Gautama¹⁵, relique d'un monastère (Ibid. :237), offerte par le maharadja du Sikkim. Les objets acquièrent une valeur symbolique irréfutable, comme

¹⁵ Alexandra David Neel, fort touchée par ce présent historique s'était promis de la rendre après sa mort au Sikkim. Elle l'a formulé dans son testament de 1969 et Marie Madeleine Peyronnet a respecté sa volonté après lui avoir trouvé une place dans un petit musée mémoriel consacré à Alexandra David Neel au Sikkim en 1993.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

par exemple celle de l'écharpe bouddhiste symbole de pureté et de bienveillance. Elle est d'ordinaire en soie, généralement blanche, mais l'on en trouve également de couleur jaune or et représente le cœur pur du donateur. Ces écharpes sont, en plus, comme dans pratiquement tous les pays, un symbole de fonction ou de haut grade.

De ce fait, les maharadjas n'en offrent, en principe, qu'au Dalaï Lama ou au Tashi Lama. En en offrant une à Alexandra David-Neel, le prince maharadja du Sikkim, l'élève au rang de cette élite et lui montre surtout à quel point il l'apprécie, respecte et admire son savoir et ses idées. Il lui offrira d'ailleurs de nombreux autres présents, comme son portrait en grandeur nature avec un cadre en bois, et un petit carré de broderie tibétaine ancienne ! (Ibid. : 245).

Après la mort du Maharadja du Sikkim, sa famille continuera à offrir des objets à Madame Neel, comme le tapis tibétain reçu de la sœur du maharadja (Ibid. :408), ce qui montre la haute estime, voir l'affection que cette famille éprouvait pour la bouddhiste européenne. Comme nous l'avons vu ci-dessus, le Tashi Lama et sa mère lui feront aussi de nombreux cadeaux, comme un vêtement de lama de haut rang ainsi qu'un chapeau de soie jaune bordé d'argent et d'or (Ibid. : 422), le plus important d'entre eux, sera pour elle, le long mémoire en réponse aux questions qu'elle avait préalablement formulées (Ibid. : 251).

Du maharadja du Népal, elle recevra de belles pièces de monnaie népalaise d'une grande valeur qui se trouvent actuellement au musée MADN à Digne-les-Bains. Cette offrande était la manière de lui manifester ses égards et sa respectabilité :

Son altesse m'envoie les produits nationaux de son pays. D'abord, l'arme nationale des guerriers gourkahs, le Kookri de luxe à poignée d'argent ciselée aux armes du maharadjah [...] Ensuite, deux séries complètes de monnaie népalaise or, argent et cuivre. C'est très joli et cela représente plus de trois cent francs de notre monnaie. [...] Il y avait aussi une collection complète de timbres népalais et de cartes postales (ils n'ont cours que dans le pays, la poste anglaise dessert l'étranger) et, enfin, des muscs enfermés dans des pochettes de peau cachetées. Les émissaires accroupis étalaient tout cela avec respect, à mes pieds, sur le tapis. Ma femme de chambre, accourue, baragouinait, entre des soupirs, dans son anglais rudimentaire : so much money ! so much money ! N'est-ce pas que c'est gentil ce cadeau tout en produits du pays ? Je ne m'y attendais pas le moins de monde. Lettre du 21 décembre 1912. (Ibid. :251).

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

De son maître spirituel, le Gömpchen de Lachen, elle avait reçu un rosaire macabre, très difficile à obtenir :

Ils sont composés d'une centaine de rondelles taillées chacune dans un crâne humain différent, pas deux rondelles ne sont extraites du même crâne, comme enjolivement et en même temps, rappel symbolique de tamdrin, un des yidam du panthéon lamaïste, des boules de corail sont mêlées aux rondelles d'os, des deux côtés sont des perles en argent et le dorjee et la clochette symbolisant l'intelligence et l'habileté ou la méthode. Il y avait longtemps que je convoitais un de ces machins-là. Mon ami yogui le savait et sans rien me dire, faisait faire des recherches. Bref, il y a quelques jours, il m'aborde sur la terrasse où je me promenais, tire un rosaire de son gilet et me le met dans la main : « voilà c'est pour vous ». Ce rosaire se trouve avoir appartenu à un Lama mort il y a quelques années (4 ans) à Chemtung et considéré comme un grand saint.¹⁶

Le désir de l'orientaliste de posséder un rosaire tibétain de ce style atteste de sa compréhension et sa connaissance des traditions lamaïstes. D'autre part, la façon dont elle rapporte son acquisition est émouvante, car le Gömpchen qui n'avait pas pour habitude d'offrir quoi que ce soit, a apparemment fait des recherches pour trouver ce qu'elle convoitait. En outre, la manière brusque et enfantine de le lui donner dans la main, dévoile une affection pure et un profond respect. Il lui a également légué un livre ancien tibétain, digne du musée Guimet comme elle aimait le dire (Ibid. : 354).

D'autre part, le maharadjah de Bénarès lui a offert les services d'un pandit qui pourra répondre par écrit à toutes ses questions (Ibid. : 259), un cadeau de grande valeur pour ses futures études d'orientaliste en Europe. Encore une fois ces présents révèlent la haute estime qu'ils avaient pour elle, mais aussi la fraternisation que nous évoquions au début.

Ces gestes la mettent au même rang qu'eux, et la possession de ces objets, la rapproche un peu plus d'eux. La robe de lama en est un exemple. Il ne s'agit plus d'un simple objet décoratif, mais d'un vêtement qui la transforme, la rend égale à un lama et donc l'associe à eux. Sa première robe elle l'a reçu en janvier 1914 de la part des lamas himalayens, et lui procura à l'époque un immense sentiment de bonheur :

En fait de cadeaux, le Nouvel An m'a apporté une superbe robe de lamani (lama femme) de haut rang. Robe qui a été dûment consacrée selon les rites lamaïstes, ce qui en fait un objet tout

¹⁶ Lettre inédite du 7 février 1915. Archives MADN

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

autrement précieux que celle que l'on pourrait acheter. Parce que revêtir achetée ne serait qu'une mascarade, tandis que j'ai le droit de porter légitimement la mienne, et ceci n'est-il pas un savoureux souvenir de voyage que d'avoir pris rang parmi des lamas tibétains. J'y vois plus que cela ; une marque de sympathie et de respect des lamas himalayens et ceci, comme tous témoignages de ce genre, est toujours bienvenu. Lettre du 4 janvier 1914. (Ibid. : 290)

Nous pouvons ainsi voir dans quelle mesure les relations d'Alexandra David-Neel se sont matérialisées à travers les objets, quels rôles ils ont exercé, mais surtout ce qu'ils ont signifié pour elle, car pour en revenir à l'exemple de l'écharpe, qui est le plus illustratif, elle en a reçu plusieurs, même du Dalaï-Lama, mais seules ont compté pour elle celles offertes par le lama de Thangu (Ibid. :179) et celle offerte par son ami Kumar, le maharadja du Sikkim :

L'entrevue finie – ah ! tu sais, lui aussi m'a proposé une écharpe (l'écharpe offerte par le 13^{ème} dalaï-lama) sur l'épaule. Une large, blanche, en soie et qui sent horriblement mauvais, quoique paraissant très propre. Je ne sais où la fourrer, pour le moment elle pend dans la bathroom. J'espère que l'odeur va s'en aller car je vais la garder en souvenir – souvenir de voyage simplement, curiosité de vitrine. Elle ne contient rien de l'émotion sincère de la misérable petite loque de mousseline que j'ai reçue et promis de garder, sur la route de Tongu à Kampa-Dzong, parmi les rhododendrons en fleur, un matin où, pour une minute du moins, trois esprits, bien différents, celui d'un ermite du lamaïsme rouge, d'un prince jaune qui est une incarnation et le mien ont communiqué dans un même désir, une même aspiration. Celle-là est, non pièce de vitrine, mais pièce de reliquaire, souvenir de ces heures vibrantes et rares que l'on peut compter dans une vie. Lettre du 25 juin 1912. (Ibid. : 192).

L'importance qu'elle accorde aux objets n'a rien à voir avec leur valeur économique mais avec leur valeur sentimentale, tout comme cette petite boîte insignifiante mais qui vient de son pays de cœur, le pays des neiges qu'elle a choisi comme le sien. Elle ne peut qu'apprécier cette relique :

J'ai reçu hier une boîte à talismans qui m'arrive du Tibet avec des brimborions, des chiffons de soie consacrés d'après certains rites magiques qui passent pour porter bonheur et qui ont aussi une autre signification, d'ordre plus relevé, trop longue à expliquer. La boîte est vieille, elle s'est promenée, suspendue au dos d'un vieux lama pèlerin, par monts et par vaux. C'est un souvenir et un naïf témoignage d'estime venus de loin... J'ai placé ce puéril reliquaire sur ma table... il n'est

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

pas joli du tout, mais il raconte des histoires du Pays des Neiges et des rafales. Lettre du 17 septembre 1913. (Ibid. : 284)

Elle préfère les objets offerts par ceux qu'elle apprécie et les babioles de moindre valeur lui remémorant un lieu ou une personne d'affection. C'est l'histoire que possèdent les objets en eux qui les rend uniques : « C'est quand l'objet devient « chose », c'est-à-dire absolument unique, qu'il prend le plus de valeur. » (Bazin, 1994 :7). C'est bien pour cette raison sentimentale et de son histoire personnelle que ses objets posséderont une valeur immesurable. D'ailleurs, même si elle n'était pas matérialiste, elle a pris grand soin de n'égarer aucun des objets reçus, elle a pour cela acheté plusieurs malles tout au long de son voyage pour les rapatrier. Ces objets, qui constituaient des preuves de ses voyages, étaient surtout témoins de ses exploits, de ses mérites et de son haut rang en Asie. Alors que les objets eurent un rôle communicatif durant son voyage, ils furent encore plus fortement porteurs de sens à son retour. Plus fort que la parole, ses objets parleraient à sa place et Alexandra David-Neel en était fort consciente, car effectivement, « les objets participent à la fois à la conservation de la mémoire collective d'une société¹⁷ et à la conservation de la mémoire individuelle ». (Kaufmann, 1997 :115).

De multiples objets utilisés ou bien offerts pendant son voyage sont évoqués dans ses lettres. Ils sont pour la plupart disponibles comme preuve de ses exploits à Samten Dzong, le musée dédié à Alexandra David-Neel ou encore au Musée Guimet¹⁸ à qui Alexandra a légué un bon nombre de son patrimoine matériel. La conservation et l'importance qu'elle leur prête montrent à quel point ses objets de voyage, ses objets d'Asie comptaient pour elle. Avant de mourir, Alexandra David-Neel a rédigé devant notaire le 20 mars 1963 son testament, auquel elle y ajoutera une annexe en mai 1963 et un codicille en février 1966 à propos de l'héritage de Mlle Marie Madeleine Peyronnet. Elle désigne la ville de Digne-les-Bains comme son héritier universel et Gabriel Monod-Herzen¹⁹ comme exécuteur testamentaire. Ce dernier a organisé la répartition des biens

¹⁷ Les objets, les photos et les annotations d'Alexandra David-Neel disponibles au musée de Digne-les-Bains apportent de nombreux éclaircissements à des études ethnologiques et anthropologiques réalisées de nos jours.

¹⁸ Musée National des Arts Asiatiques Guimet, 6 place d'Iéna à Paris.

¹⁹ Monod-Herzen Gabriel (1899-1983), professeur de physique en Inde dans les années 1930. Il organise le Centre d'Études Indiennes à Pondichéry (1946) et à son retour en France en 1956, il enseignera à l'Université de Rennes.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

et des collections de l'orientaliste à sa mort. Au commencement, Alexandra souhaitait envoyer à la Mâhâ Bôdhi Society à Calcutta tous ses objets de caractère bouddhiste ; Monsieur Monod-Henzen a préféré les léguer au Musée de l'Homme et au Musée Guimet pour être sûr qu'il n'y ait aucune vente ou fraude. Nous lui devons la survie des collections de l'exploratrice²⁰.

Pour avoir une légère idée de l'immense amoncellement d'objets rapportés d'Asie, une mise au point sur la répartition actuelle de ses biens semble souhaitable. Le musée Guimet a hérité, en 1970, essentiellement les livres tibétains d'Alexandra David Neel, environ cinq cents ouvrages, ainsi que huit peintures himalayennes (Thangka) et deux masques tibétains selon l'étude de Geneviève Gascuel (2018), chargée des collections à la Maison d'Alexandra David-Neel et des listes d'objets et de malles à expédier que Marie Madeleine Peyronnet avait réalisée à l'époque. Ces listes sont encore disponibles aux archives de la Maison Alexandra David-Neel.

Quant au Musée de l'Homme, il recense depuis 1971 plus de deux cents objets asiatiques (statuettes, objets utilitaires, objets de rites, vêtements et thangkas) dont vingt-cinq instruments de musique, plus de quatre cents ouvrages de la bibliothèque personnelle d'Alexandra David-Neel dont une centaine de revues contenant des articles de l'écrivaine, et des photos et plaques de verre en lien avec le Tibet et le Sikkim.

En ce qui concerne la ville de Digne-les Bains, elle détient en tant que légataire universel :

- La maison d'Alexandra David-Neel (dont son mobilier d'environ 200 objets utilitaires et meubles) et son terrain actuellement Musée/Maison d'écrivain, inscrit au titre des monuments historiques depuis 1996 ;

²⁰ En effet, le seul objet rendu à l'Asie (la statuette du Bouddha Gautama) afin de respecter les vœux d'Alexandra David-Neel a été volé 3 années plus tard. Marie Madeleine Peyronnet, reçoit un appel d'une journaliste qui souhaite l'interviewer à propos de la disparition de la statuette alors qu'elle n'en savait rien. Au jour d'aujourd'hui la statuette reste portée disparue.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

- La Bibliothèque de l'écrivaine (avec 4737 ouvrages : 4250 sur le site dans les archives MADN et 487 actuellement en dépôt aux archives départementales.
- Une collection d'environ 350 objets (domestiques, valises, meubles, costumes, d'arts graphiques) rapportés d'Asie (Chine, Japon, Tibet, Inde, Népal, Sikkim...) dont 296 sont labellisés Musée de France, datant pour la plupart de la fin du XIX^{ème} et du début du XX^{ème} siècle.
- Plus de 100 manuscrits, dont 37 originaux et 64 versions de travail de ses ouvrages déjà publiés.
- Un fond photographique composé de 5054 clichés et 50 objets liés à la pratique de la photographie.
- Ses correspondances (3000 lettres et documents)
- 120 carnets de notes et agendas.
- 3710 cartes postales.
- 80 objets d'équipement de voyage dont ses fameuses tentes et des cartes manuscrites²¹ réalisées et utilisées lors de son périple de 1921 et 1924 pour parcourir le Tibet interdit.
- Une collection en relation avec la musique (30 éléments de costumes et 160 documents).²²

²¹ À l'occasion de l'anniversaire des cinquante ans de la mort d'Alexandra David-Neel et de la réouverture du Musée-Maison qui lui a été consacré à Digne-les-Bains, le CAIRN centre d'art a invité l'artiste Jean-Jacques Rullier à explorer les archives de l'écrivaine orientaliste. Jean-Jacques Rullier a étudié la riche collection de cartes et de notes qui orientaient l'exploratrice pendant ses itinérances, notamment au Tibet. Lui-même marcheur et explorateur, il a aussi traversé les régions proches de l'Inde et de l'Himalaya qu'on retrouve dans ses dessins où il évoque des symboles et une iconographie propre à ces territoires. Une exposition qui a eu lieu du 13 juillet au 22 septembre 2019, a proposé un parcours à travers les manuscrits, les cartes dessinées, les livres et les objets issus des archives de la Maison Alexandra David-Neel, des documents provenant de la Bibliothèque Nationale de France, de la Bibliothèque du Musée du Quai Branly (Paris), de la Médiathèque de Digne-les-Bains ainsi que des œuvres anciennes issues d'une collection privée.

L'artiste nous propose de découvrir un parcours interrogeant la notion de cartographies ; progressant depuis des cartes de lieux physiques jusqu'à des schémas rendant compte de perceptions immatérielles. <https://www.cairncentredart.org/fr/archives-3/double-exploration-jean-jacques-rullier-alexandra-david-neel/>

²² Information extraite du livret de visite élaboré par l'équipe de la Maison Alexandra David-Neel, plus concrètement Nadine Gomez-Passamar, conservateur en chef et directrice des musées de la ville de Digne-les-Bains à l'occasion de la réouverture du musée le 25 juin 2019.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

Cette liste très résumée, bien qu'elle ne rende pas compte de la richesse d'objets présents au musée de Digne-les-Bains, montre à quel point la conservation de ses biens amassés au fil du temps, était cher à Alexandra David-Neel. Or comme l'indique Geneviève Gascuel :

Les modes d'acquisition de ces objets restent souvent incertains. Depuis 2016, toutes les archives permettant d'apporter un éclairage sur la manière dont David-Neel a pu obtenir ses collections sont étudiées (dépouillement de lettres, traduction de listes, comparaison et datation de photographies). Elle livre à son mari son sentiment d'attachement à l'égard de ses objets « Il y en a que j'ai depuis ma jeunesse, même avant d'avoir été pour la première fois en Asie, et devant lesquels je rêvais à l'Inde, à la Chine avec le désir de m'en aller par là. D'autres ont été acquis au cours de mes premiers voyages... bref c'est toute ma vie passée qui est en eux, toute ma vie de voyageuse.²³ ». [...] C'est surtout lors du premier long voyage (1911-1925) que se constitue le cœur de sa collection orientale. Étant partie à la rencontre des deux grandes religions pratiquées en Asie, l'hindouisme et le bouddhisme, elle recherche en premier lieu des livres pour ses études, mais elle ramène également des objets rituels et des représentations religieuses (peintures, gravures, etc). La rencontre avec de hauts dignitaires politiques et religieux (Dalaï-Lama, Panchen-Lama, Maharadjahs du Népal et du Sikkim, etc.) lui permet d'obtenir des documents précieux, l'accès à des manuscrits, des présents, des dons d'objets rituels, des monnaies. Contrairement à la maigre documentation concernant les objets acquis avant 1911, de riches descriptifs existent après son départ grâce aux récits qu'elle envoie à son mari. L'acquisition de certains objets est parfois très bien documentée. (Gascuel, 2018 :8)

Bien que la plupart des objets accumulés entre 1911 et 1925 soient mentionnés dans ses lettres et pratiquement tous, décrits minutieusement (leur valeur, leur symbolique et leurs fonctions), force est de constater, après un séjour de recherche dans les archives de la Maison Alexandra David-Neel et avoir pu observer le grand nombre de documents, de livrets, de photos et de livres, que tous les souvenirs de son voyage n'ont pas donné lieu à une description dans ses lettres, ni même à une simple évocation. Néanmoins, pour rendre compte du nombre d'objets mentionnés et pouvoir constater leur présence au musée, nous avons réalisé un tableau divisé en quatre parties rendant compte des principaux objets évoqués dans ses lettres : photos, cadeaux, acquisitions, et les articles orientalistes, puis nous avons indiqué si ces éléments sont tout d'abord identifiés et

²³ Lettre inédite d'Alexandra David-Neel à son mari du 9 décembre 1928. Archives MADN, Digne-les-Bains.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

ensuite conservés²⁴ dans l'un des trois musées contenant les collections d'Alexandra David-Neel. En jaune sont signalés les objets identifiés et en bleu ceux qui sont introuvables, disparus ou non identifiés.

Lettres	Photos ²⁵
26 avril 1912	- quelques photos de vues du Sikkim (peut-être DN1722, DN1723 ²⁶) DN1084b, 1084d, DN1145, DN1121a, b, c ; dn1025, dn1023, dn1024, dn48 et dn47, dn1071, dn1133, dn1134, dn1135a, b,c.
1 ^{er} mai 1912	- Photos de la maison et du jardin du jeune Maharadja (dn1065, dn1066, dn1067, dn1068, dn1069, dn1070) et photo d'ADN dans le jardin du Maharadjah (grimace à cause du soleil) dn1072, dn1073
18 mai 1912	- Photo d'un enfant aux cheveux embroussaillés avec deux lambeaux d'étoffes en guise de costume. (Peut-être DN643)
30 mai 1912	- photo du monastère du Sikkim visité avec le maharadja dn137a, dn138a, dn1045, dn1044, dn1043, dn1027, dn1027b,c.
9 juin 1912	- Photo sur un yack prise par le prince : dn53
23 juin 1912	- Photo du cortège du Dalaï Lama dn376a

²⁴ Je dois ici remercier l'équipe du musée d'Alexandra David-Neel, et plus précisément Patricia Maillard pour m'aider à y voir plus clair dans les photographies de l'exploratrice, Geneviève Gascuel pour son aide dans l'identification des objets et Morgane Malenfant pour ses heures de recherches à mes côtés dans le but de retrouver des articles, des extraits de journaux et le moindre papier envoyé à son époux.

²⁵ Voir annexes n°10: dossier de photos inédites envoyé par Patricia Maillard et Morgane Malenfant du Musée Alexandra David-Neel à Digne-les-Bains.

²⁶ Les identifications indiquées dans le tableau ci-dessus sont celles correspondant à chaque objet répertorié du musée ADN.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

1 ^{er} septembre 1912	- Photo du prince du Sikkim sur le pont et d'elle-même : dn52
9 septembre 1912	- Achat d'une centaine de photos du Tibet et du Sikkim
16 septembre 1912	- Photo devant un temple exotique au centre d'un groupe de lama
22 septembre 1912	- Envoi de photos non décrites
14 octobre 1912	- Album de vues des neiges
13 novembre 1912	- lot de plusieurs photos dont une d'elle-même entre deux yogis tibétains : dn56
1 ^{er} décembre 1912	- Photo pour Mrs Shower sur son cheval à Katmandu : dn72b, dn71, dn70
13 décembre 1912	- Photo/ carte postale de Philippe avec une veste queue de pie qu'elle n'aime pas : dn1918b1 - Photo de Philippe à Anduze : dn1887
2 février 1914	- Photo d'Alexandra à cheval entouré d'un abbé du monastère et d'un riche noble lettré : éventuellement dn73, mais les dates ne semblent pas correspondre en raison de la présence de Dawasamdup, selon l'analyse photographique de Patricia Maillard.
17 octobre 1914	- Alexandra indique avoir fait 96 photos
31 janvier 1916	- Envoie de photos inédites de la cabane (une seule est bien) : dn86, dn86a, b, c, d, e, f, g, h, i, j.
6 juillet 1917	- Portrait d'elle publié dans un journal. Dn11a
21 décembre 1918	- Photo de l'oriflamme (réalisée par Alexandra et Yongden, à l'occasion de la victoire de la France)
30 mars 1921	- Grande photographie du monastère de Lhabrang : dn437, dn438, dn436, dn435. - Photo du jeune grand lama, enfant de 6 ans qui a déjà appris la façon de s'asseoir d'un air grave... dn556, dn559, dn557
30 novembre 1921	- Lettre accompagnée de 22 photographies (écrit en haut à gauche de la lettre)
27 novembre 1924	- Photo d'elle devant le palais du Dalaï Lama à Lhassa, figure enduite selon la coutume des femmes tibétaines en voyage : dn353
18 décembre 1924	- Envoi de photos non précisées : dn108a, b, dn133, dn116

Lettres	Cadeaux
26 février 1912	- Chaîne en galon doré que l'on pose sur l'épaule. - Panier en métal doré pour fleurs aux Dieux offert par le directeur du journal Indian Mirror. > Non identifié
1 ^{er} mai 1912	- Kakemono ancien du Tibet offert par le maharadja du Sikkim (il en existe plusieurs aussi bien au musée ADN qu'au Musée Guimet) -thangka : « une très vieille bannière de temple, une vraie pièce de musée, représentant le bouddha sur son trône, selon la conception tibétaine » (DN1,3,4,8,10,12).

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

9 juin 1912	- Le Gomchen lui offre l'Écharpe (un bout de mousseline) sur l'épaule que lui avait remise le prince du Sikkim (Dans la chambre tibétaine de la Maison Alexandra David Neel, plusieurs écharpes de mousseline sont accrochées à l'autel qu'elle avait érigé)
25 juin 1912	- écharpe de mousseline offerte par le Dalaï Lama (Idem)
14 octobre 1912	- Statuette en bronze de Bouddha, vieille de plusieurs siècles (rendue au sikkim en 1993 par MMP. Copie dans le bureau bleu dans la maison MADN). DN 150) l'original peut se voir sur la photo DN 197. - Écharpe lamaïque et morceau de soie jaune offerts par le Maharadja du Sikkim (beaucoup sont présentes dans la chambre tibétaine)
31 octobre 1912	- On lui offre un Lotus pour son anniversaire > Non identifié
12 décembre 1912	- Portrait du maharadja du Népal dans un cadre de bois grandeur nature PHDN 1149 a, b, c mais non conservé comme tel.
21 décembre 1912	- Kookri (arme nationale des guerriers du Népal), série de monnaies népalaises en or, argent et cuivre d'une valeur d'environ 300 francs, timbres et cartes postales du Népal. Pièces en or : DN 183 (collier). + autres monnaies népalaises de valeur qui ne sont pas inventoriées en réserve et pas encore triées. Arme : DN 121.
28 décembre 1912	- Clarinettes de lama mqB 1970.51.172 et 173
17 septembre 1913	- Boîte à Talismans du Tibet avec des brimborions, des chiffons de soie. La boîte est vieille. > vitrine 2 du musée, reliquaire en argent + reliquaire en bois entouré de tissu. Il y en a d'autres aussi dans la chambre tibétaine. Impossible de savoir lequel est-ce vraiment.
4 Janvier 1914	- Robe de lamani et bonnet : Voir vitrine « dame lama » du musée ADN + photo où DN pose avec sa parure tantrique
24 janvier 1914	- Reçoit une écharpe d'un petit noble en cours de route (Non indentifié)
12 mars 1914	- Bagues symboliques des Gompchen offertes par un Gompchen : DN 100 et 101 (vitrine dame lama musée MADN)
10 janvier 1915	- deux lingam de marbre comme on en fabrique à Bénarès, l'un cadeau d'un Brahmin de mes amis, l'un représente shiva.
7 février 1915	- Rosaire tibétain composé de rondelle de crâne humain offert par le Gompchen DN 73 (les parties en métal et turquoises ont disparues). + Photo de David-Neel qui le porte
27 mars 1915	- Deux bagues : anneaux classiques portés par les Gömpchen des sectes Nga Lu. L'une des bagues, représentant une clochette, est en argent avec de petites turquoises et l'autre figurant un dorji (c'est le foudre tibétain) est en or avec de minuscules rubis.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

2 mai 1915	<ul style="list-style-type: none"> - Queues en soie chinoise (qu'on accroche aux tambours) > 1 accrochée au meuble autel dn204e, visible sur photo 3 Fi 939 (damaru inscrit au MH en 1988). Objet non inventorié et disparu depuis. - Carpette en laine > peut-être DN 199/DN 200, - Bottes de feutre brodées > peut être Musée Quai Branly 71.1935.94.1.1-2=
18 mai 1915	<ul style="list-style-type: none"> - Une miniature représentant le Bouddha, peinte pour ADN de la part d'un lama du monastère de Phodang-Tumbong
19 juin 1915	<ul style="list-style-type: none"> - Écharpe de laine blanche cadeau de la sœur du Maharadja
25 janvier 1916	<ul style="list-style-type: none"> - Reçoit peignoir bien chaud tant sollicité à Philippe
32 janvier 1916	<ul style="list-style-type: none"> - Tapis tibétain de la part de la sœur du maharadja (n'aime pas les couleurs trop criardes) > peut-être DN 199/DN 200
12 juillet 1918	<ul style="list-style-type: none"> - Belle veste à fleurs d'or et d'argent que le Tashi Lama lui a offert à Shingatze
17 septembre 1921	<ul style="list-style-type: none"> - Écharpe de soie du grand lama - Cadeau d'un petit roi local (sur la route de Lhassa) : tapis et vivres > non identifié
20 octobre 1924	<ul style="list-style-type: none"> - A l'issue d'une conférence on lui offre une malle de luxe tout en cuir, du genre dit « crocodile », l'intérieur doublé en satinette brune avec des pochettes et un compartiment qui s'enlève > non conservée - Une plus petite de même pour Yongden

Lettres	Objets trouvés/ acquis
21 janvier 1912	<ul style="list-style-type: none"> - Achat de reproductions d'aquarelles : un Shiva pleurant la mort de Parvati, et une impressionnante veuve entrant dans le bûcher où repose le cadavre de son époux et d'autres encore, de divers formats.
11 avril 1912	<ul style="list-style-type: none"> - Foutain pen (stylo plume) > non identifié
29 décembre 1912	<ul style="list-style-type: none"> - livres sur le Népal
12 mars 1914	<ul style="list-style-type: none"> - Tambourin et clochette tibétaine tambourin peut être DN 71 ou DN 72 ou Musée Quai Branly 71.1970.51.183 ou 71.1970.51.184
1 juin 1914	<ul style="list-style-type: none"> - achat de nombreux livres (ne précise rien d'autre dans la lettre, donc non identifiés)
17 octobre 1914	<ul style="list-style-type: none"> - rapporte du monastère de Chorten 2 pierres sculptées, 1 du bouddha historique et l'autre de son successeur présumé > non identifiés
Gompa de lachen	<ul style="list-style-type: none"> - a amassé beaucoup de livres de grande valeur depuis le début de son voyage > non identifiés
3 juin 1915	<ul style="list-style-type: none"> - achat d'un dictionnaire tibétain pour 55 frs > Musée Guimet
13 janvier 1917	<ul style="list-style-type: none"> - Acquisition de la traduction du Saga finnois : le Kale-vala (antiques poèmes épiques que chantaient les vieux bardes scandinaves, finnois et islandais). Archives MADN (deux tomes de 1907 et 1914) <i>Kalevala, The land of heroes</i>

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

	translated from the original finish by W.F. Kirby. FLS.FES. Volume one, London, Dutton and Co. 1914
Lettres	Ustensiles de voyage
6 juillet 1912 29 mars 1912	- Description de ses valises (de nombreuses malles sont conservées au musée, mais il est difficile de les identifier selon les descriptions de l'exploratrice) - Lettre de Yongden pour Philippe (non conservée) - Empreintes des lames en pierres gravées de Sp'an-rou. Un portrait de
26 avril 1912 21 juin 1918	- Tentes pour camper dans les monastères (de nombreuses tentes ont été conservées) - Confucius, 1 autre des oiseaux aquatiques et un troisième le paysage de Tai-shan, une des montagnes sacrées de la Chine (pas de valeur mais reproduction d'objets)
1 ^{er} septembre 1912	- Petit lit de camp (plusieurs ont été conservés) 161 ou DN 242
14 octobre 1912	- Livret de chemin de Fer illustré > (non conservé) - Costume de cérémonie. Chintab, jupon de serge grenat (peut être Musée Quai Branly 71.1970.51.144)
11 janvier 1914	- Nouvelle tente kaki à l'extérieur et jaune à l'intérieur > tentes kaki conservées au musée, chemisette de soie jaune (non identifiée)
03 novembre 1918 1 juin 1914	- Achat de 12 malles en acier (certaines malles sont conservées dans des archives départementales destinées à une meilleure conservation) - Bonnet pointu de soie jaune (certaines malles sont conservées dans des archives départementales destinées à une meilleure conservation) de la secte
	- Informations sur le lit de camp qu'elle demande à Philippe de confectionner pour son départ vers Lehassa > 1 lit de camp conservé, dessin du lit dans la lettre
15 mars 1920 21 décembre 1918, Kum Bum	- Confection d'une oriflamme (longue bande de tissu sur laquelle nous allons mettre une inscription que les Tibétains placent au sommet des montagnes > non conservé
05 février 1919	- De Pékin : lot de plusieurs douzaines de cartes postales. - Du Japon : un fort lot de livres-guides illustrés d'images > un grand nombre de cartes postales du Japon et de Chine sont présentes aux archives MADN
14 avril 1919	- lettre au crayon envoyée du Sinin (Non conservée)
4 décembre 1919	- Collection des œuvres de Nagarjuna (dont les originaux sanskrits sont perdus) = philosophe mahayâniste >> Cahier de note= Note Book intitulé Nagarjuna archives MADN: IMG_20190718_112850.jpg
15 juin 1924	- Demande de conserver un timbre de l'expédition de Gaourisankar que les anglais appellent Mont Everest où elle dit avoir séjourné à la fin octobre et novembre de cette année) : non identifié
21 octobre 1924	- 400 livres et manuscrits > collection musée Guimet.

Lettres	Articles et livres
26 février 1912	- Sa conférence donnée en anglais à Calcutta. > des notes en anglais sur le Védanta sont conservées= environ 80 pages (CADN12 et CADN13)
20 avril 1912	- Article pour les Annales du Musée Guimet sur Padmasambhava
4 mai 1912	- L'Indian Mirror publie une de ses conférences et le Statesman une réplique de l'orientaliste à propos de sa visite chez le Dalai Lama (présent dans "scan divers "archives MADN
23 mai 1912	- Une brochure à l'usage bouddhiste traduite en tibétain > non identifié

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

5 août 1912	<ul style="list-style-type: none"> - Fin de son livre pour l'instruction religieuse de la jeunesse en tibétain (non identifié)
16 septembre 1912	<ul style="list-style-type: none"> - Recueil de documents pour son travail (doctrines bouddhistes) : notes des cours auprès du pandit (Dawa Samdup) que le maharadja lui octroie CODN990 (boîte 4) et CODN989 et une boîte de documents non enregistrés) + notes dans carnet CADN11 p 52 à 71 + cf <i>Mysthique et magicien du Tibet</i> p. 31-32 et p. 50 où elle en parle - Article « Auprès du Dalaï Lama » au Mercure (demande à Philippe s'il est enfin publié) = oui * réédition en 2018 sur vélin du Sikkim et au Mercure 01 p 466-476 ; octobre 1912, tome - Article pour <i>l'Illustration</i> accompagné de 7 photos (non conservé en archives)
13 novembre 1912	<ul style="list-style-type: none"> - Article de Mrs Rhys Davids sur Alexandra David-Neel (traductrice de Pali et présidente de la pali texte society fondée par son mari) Non conservé
12 décembre 1912	<ul style="list-style-type: none"> - Elle joint la conférence de Calcutta dont elle parlait dans la lettre du 26/02/12
13 décembre 1912	<ul style="list-style-type: none"> - Livre de Mrs Rhys David > conservé au musée du Quai Branly Jacques-Chirac : « <i>Buddhism</i> » - Une note pour la Dépêche pour que Philippe réclame= non conservé
21 décembre 1912	<ul style="list-style-type: none"> - Très long mémoire du Tashi Lama sous forme de rouleau (conservé dans archives MADN)
19 janvier 1913	<ul style="list-style-type: none"> - Article pour le Mercure sur la perception des religions et des théories hindoues selon le point de vue oriental et occidental (non identifié)
16 septembre 1917	<ul style="list-style-type: none"> - Elle rappelle dans sa lettre les quelques pages d'histoire qu'elle a écrit à propos de la guerre russo-japonaise.> MYRIAL Alexandra, « Prisonniers russes au Japon », <i>Le Soir</i>, Bruxelles, 31 juillet 1905 MYRIAL Alexandra, « Prisonniers russes au Japon », <i>Reforme</i>, 2 août 1905
17 septembre 1916	<ul style="list-style-type: none"> - Des articles en anglais signés de son nom hindou, parus « à Londres, dans l'Inde et en Amérique : des études orientalistes qui, réunies, formeront sans doute un livre ». > SUNYĀNANDA, « Mahāyāna studies », <i>The Buddhist Review</i>, vol. VIII, n°2, May, June, July 1916, London, pp. 72-85 (Bibliothèque MADN)
31 octobre 1917	<ul style="list-style-type: none"> - Elle fait référence à son livre <i>Pour la vie</i> écrit à ses 25 ans et préfacé par Elisée Reclus publié par La Bibliothèque des Temps Nouveaux à Bruxelles présent aux archives MADN.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

	<ul style="list-style-type: none"> - Un article traduit en chinois pour le Bulletin de l'Université de Pékin sur une question d'orientalisme (coupure du journal présente aux archives MADN = CADN 1019/ IMG 20190724_164748.jpg)
27 décembre 1917	<ul style="list-style-type: none"> - Envoi d'une coupure de journal d'un article qu'elle a écrit (plusieurs coupures de journaux sont présentes aux archives)
12 janvier 1919	<ul style="list-style-type: none"> - Envoi de son article « Le japon tel que je l'ai vu » présent aux archives = non classé dans boîte n°4 1912 à 1924 - « La légende allemande en Orient » non identifié - « L'Inde avec les anglais » cf Loti « L'inde sans les anglais »
20 février 1919	<ul style="list-style-type: none"> - Copies de traités philosophiques sanskrit de Kum-Bum en français et anglais
4 mai 1919	<ul style="list-style-type: none"> - Extrait de journaux sur les troubles en Mongolie
21 janvier 1921	<ul style="list-style-type: none"> - Deux articles écrits au sein du monastère de Kum-Bum sur des sujets d'actualité en Chine (pour le Mercure)
10 novembre 1922	<ul style="list-style-type: none"> - Article « germanisation au kansu » pour le Mercure - Article « Missionisme tibétain » - Un conte pour Philippe (qu'elle ne peut publier car trop léger) « Conte drolatique du pays des Neiges. Le Champignon » NC12 carton 1
23 mai 1923	<ul style="list-style-type: none"> - Article sur la monnaie et la façon de compter en Chine - Second conte drolatique tibétain NC12 carton 1 - « socialisme de primitifs » possibilité de l'avoir publié en anglais sous le titre de « Himalayan socialism » selon les notes de Marie-Madeleine Peyronnet dans sa liste d'articles ADN. - Les « rites mystiques tibétains ». Est conservée une lettre de Philippe dirigée au Mercure de France parlant d'un article d'ADN sur ce sujet
28 juillet 1923	<ul style="list-style-type: none"> - Joint deux articles : « arithmétique chinoise », « Le rés Kyang »
23 décembre 1923	<ul style="list-style-type: none"> - Lettre du père Ouvrard témoin de son passage ici (Tsétchong)
6 mai 1924	<ul style="list-style-type: none"> - Joint une lettre au crayon (non conservée)
16 mai 1924	<ul style="list-style-type: none"> - Journaux qui parlent d'elle : The Indian Daily Mail 23 octobre 1924 ; - Gros volume tibétain avec des contes drolatiques.
31 mai 1924	<ul style="list-style-type: none"> - Lettre charmante du directeur de la mission catholique à Pédong (abbé Douénel) > Non conservée
21 octobre 1924	<ul style="list-style-type: none"> - Envoi d'un article en anglais la concernant : il existe plusieurs coupures d'articles en anglais la concernant
10 juillet 1924	<ul style="list-style-type: none"> - Article pour le Mercure « le bouc émissaire des thibétains » > Publié dans Mercure de France, N°636, 35^{ème} année. Tome CLXXVI 15 décembre 1924, p649-660

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

27 novembre 1924	- Parle de son projet sur le poète Milarepa > Manuscrit Milarepa, enveloppe 91 environ 130 pages et la traduction en tibétain.
------------------	--

Comme nous pouvons le constater à travers le tableau ci-dessus, ces quatre types d'objets comptaient fortement pour Alexandra David-Neel et peuplent fortement ses lettres. La photographie faisait partie de son voyage et de son journal de voyage. Il était important pour l'exploratrice de conserver une trace de ses passages, pouvoir emporter avec elle un instant de ce qu'elle avait vu. La photographie a l'avantage, comme le remarque Marta Caraion (2003 :46), d'offrir une représentation de l'espace mais aussi de fixer l'instant. Pour Alexandra David-Neel les photographies sont un trésor qui procurent deux plans d'analyse et de démonstration : l'espace et le temps. Ce sont essentiellement des photos de paysages, des personnages insolites asiatiques ou des photos d'elle-même devant certains monuments qui constituent son répertoire photographique. D'autre part, la manifestation des présents reçus se répète souvent dans les lettres ; en effet, ces objets détenaient une forte symbolique quant à l'estime dont elle jouissait en Asie, ce que nous développerons dans le chapitre suivant. Par contre, les objets acquis sont également souvent mentionnés et tout autant conservés, ce qui atteste l'importance qu'elle accordait à tout objet pouvant lui rappeler son voyage ou démontrer son passage sur le continent asiatique. Finalement, la preuve du travail réalisé et des documents amassés est sans doute le plus personnel des mérites. En effet, Alexandra David-Neel était partie en Asie pour cette raison, pour se faire une place dans le monde orientaliste de l'Occident, et elle ne perdra jamais de vue son premier but du voyage : le travail.

Il faut ajouter, pour comprendre à quel point ses objets lui étaient précieux que dès l'achat de sa demeure à Digne-les-Bains en 1928, elle explique à son époux dans la lettre du 7 décembre 1928 qu'elle aimerait récupérer tous les objets qu'elle lui avait envoyés et demandés de conserver ; elle les qualifie même de vieux compagnons :

Je serai heureuse de m'installer un peu plus confortablement et de retrouver mes anciens amis : des objets que j'ai eu près de moi, sous mes yeux, pendant plus de trente ans. Quand on voyage, le voyage lui-même tient lieu de tout, mais lorsque l'on devient sédentaire l'on aime bien vivre dans un décor agréable. Et pour moi, rien n'est plus agréable que les choses, si communes soient-elles, qui apportent l'Orient avec elles. Lettre du 7 décembre 1928 (David-Neel, 2016 : 809)

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

Une fois le voyage achevé, ses objets sont tout ce qui lui reste, au point qu'elle les personnifie. Alors que l'orientaliste a prôné durant son voyage le détachement des choses matérielles, qu'elle a réfuté toute attache, à son retour se voit prise par le besoin de se retrouver parmi tous ses biens. Or, hormis l'aspect sentimental, comme elle l'indique dans sa lettre du 7 décembre 1928, Alexandra David-Neel ne perd pas de vue l'utilité de ces derniers :

Je dois gagner ma vie et m'appuyer pour cela sur ma qualité d'exploratrice orientaliste. Je n'ai pas besoin de te dire que notre époque exige de la réclame, de l'apparence extérieure, que la manie de photographier les auteurs dans leur intérieur, de les interviewer chez eux et de décrire jusqu'à leur salle de bains. Donc tout ce que je possède en objets orientaux : statues, broderies, kakemonos, etc., ne sera pas de trop pour former, avec les objets rapportés en dernier lieu, une petite collection présentable. Lettre du 16 décembre 1928, (Ibid. : 811).

Elle était fort consciente que les objets constituaient des preuves de ses voyages et une sorte de publicité pour ceux qui pourraient s'y intéresser. Ainsi l'agencement de sa fameuse chambre tibétaine de sa maison de Digne les Bains lui vient à l'esprit et deviendra sa grande fierté dès son exécution. Il s'agit d'une pièce très particulière, très colorée, impressionnante même. Un endroit dédié exclusivement aux objets amassés pendant ses voyages, où chacun d'entre eux a été placé méticuleusement à un endroit précis. Ainsi, comme le remarque Serge Tisseron :

Le rapport intime et complexe que nous entretenons avec les objets, les images, peut être très profond. Ceux-ci sont en fait, à notre insu, des prolongements de notre esprit, assimilés à des fragments de soi : ranger son espace familial procure par exemple à beaucoup un sentiment de confiance et de détente intérieure. Nous instaurons ainsi de véritables relations humaines avec nos objets. (Tisseron, 1999a :7)

Alexandra se présentait tout entière à travers ses objets et dans la disposition de ces derniers. Le but de sa vie était représenté dans ses objets de voyage : l'accomplissement de ses rêves et donc elle toute entière. Il faut ajouter que cette pièce se trouvait juste à côté de la porte d'entrée pour créer un véritable effet chez ses spectateurs ; comédienne dans l'âme, elle connaissait tous les secrets de la mise en scène. Elle recevait ses visiteurs (non intimes) à cet endroit. Selon Geneviève Gascuel (2018),

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

les photographies les plus anciennes de cette pièce datent de 1948 où l'on peut y voir le meuble autel toujours présent aujourd'hui, la bibliothèque de livres tibétains, des thangkas accrochés aux murs, des tapis, des statuettes et nombre d'autres objets comme les fameuses écharpes en mousseline reçues des différents lamas.



[Chambre tibétaine Maison Alexandra David-Neel - François-Xavier Emery © Ville de Digne-les-Bains | 2019]

Une fois l'aménagement de la pièce terminé, Alexandra David-Neel compose elle-même une interview, se mettant à la place d'un journaliste qui apercevrait pour la première fois sa maison. Elle qualifie cette pièce, dans ce texte inédit²⁷, comme « son petit musée » et comme « la reconstitution d'une chambre d'un grand lama tibétain ».

Il est reconnu que les objets permettent la construction ou la reconstruction d'un univers référentiel que ce soit en littérature, au théâtre ou dans la vie quotidienne. Pour Alexandra David-Neel, il s'agit, ici, de reconstruire un bout d'Asie, de revivre à travers

²⁷ Archives MADN. Document manuscrit non daté, note à Brockaus.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

ses objets, ses voyages, ses aventures et les moments qui lui ont été chers. Les objets sont tous dotés d'une histoire et ils transmettent également une mémoire (Leroi-Gourhan²⁸). Elle souhaite, en conservant les objets asiatiques, transmettre leurs histoires, transmettre une culture et une autre vision du monde de façons différentes qu'à travers ses écrits. Ses objets reflètent alors son principal objectif d'orientaliste, instruire l'Occident à propos du monde bouddhiste. Or si nous nous en tenons aux propos de Jean-Claude Kauffman, la relation aux objets participe à la construction de soi :

L'objet sort de son extériorité abstraite et entre dans le monde de la personne : il acquiert du sens et devient repère. Qu'importe ce que ce savoir nouveau pour celui qui le découvre vienne d'un passé lointain ou soit inventé par l'individu : l'ensemble fusionne dans un mouvement unique de construction d'un monde personnel qui ait du sens (Kauffman, 1997 : 115)

Une fois que l'objet appartient à une personne, une nouvelle histoire se développe et prend sens, un tout autre sens que son passé historique ou symbolique. De sorte que l'attache à cet objet révèle une partie de la personnalité, et révélerait même selon Serge Tisseron, une partie de l'inconscient : « Avant d'être des reliques de ce que nous cachons aux autres, ils sont des tombes de ce que nous nous cachons à nous-mêmes. » (Tisseron, 1998 : 240).

Dans le cas d'Alexandra David-Neel, tous ses objets ne seraient-ils pas la clé de la gloire qu'elle a quelque part toujours souhaitée ? Ces objets ne seraient-ils pas la vitrine de ses exploits à montrer au monde ? Nous verrons, ci-dessous, dans le chapitre des « fonctions de la lettre » comment l'exploratrice avait un profond besoin de reconnaissance même si elle indique souvent dans les lettres à son époux qu'elle ne cherchait ni le succès, ni les louanges. Or Alexandra David-Neel était avant tout une actrice dans l'âme, nous l'avons vu, une femme éclectique, capable de se mettre dans la peau de n'importe quel personnage et sa pièce tibétaine était une véritable scène de théâtre. Tous ses objets étaient là pour impressionner les visiteurs, le public, et pour

²⁸ Grâce à une bourse du gouvernement japonais, André Leroi-Gourhan y passe deux ans (du printemps 1937 au printemps 1939). Il explore le Japon, de Kyu-Shyu à Hokkaido, pour une enquête ethnologique sur les mutations du Japon moderne, tout en enseignant le français à Kyoto. Simultanément, il collecte des objets pour enrichir les collections du Musée de l'Homme, mais aussi celles du Musée Guimet, voire du Louvre et il écrira plus tard de nombreux ouvrages sur les objets de ce pays et sur l'importance qu'il leur prêtait.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

participer à l'image qu'elle souhaitait donner d'elle, en tant que femme d'exception, hors normes, mais surtout : orientale.

4.3.2. Les lieux d'intérêt :

Le regard de la grande orientaliste s'attarde principalement sur les lieux hors du commun, à savoir non seulement ceux qu'aucun touriste n'a eu la possibilité de voir, mais surtout ceux qu'aucun orientaliste n'a eu l'occasion d'approcher. Elle tente continuellement d'approcher les milieux les plus exclusifs et hermétiques de l'époque.

Au fil de la correspondance d'Alexandra David-Neel, nous pouvons observer que trois types de lieux prévalent sur les autres. En premier lieu, les monastères, les temples ou les lieux propices à ses études orientalistes ; en deuxième lieu, les résidences personnelles de la haute société britannique ou asiatique qu'elle a pu visiter puis les chambres, tentes, bungalows où elle a passé ses nuits et ses heures de travail.

4.3.2.1. Temples, monastères et lieux d'intérêt orientalistes :

Il est aisé de comprendre au fil de la lecture des lettres de Madame Neel qu'un de ses objectifs était de visiter des lieux encore inconnus des autres orientalistes. Tel un explorateur qui cherche à franchir les derniers endroits de terres inconnues, l'orientaliste tente de se faufiler dans un monde à l'époque méconnu et impénétrable pour les européens. Comme le remarque Pierre Rajotte, les voyageurs dès le XIX^{ème} siècle ont tendance à rechercher l'originalité et l'inédit plutôt que de retrouver ce qu'ils ont lu dans leur lecture :

Rappelons en effet que la littérature française du XIX^{ème} siècle prédétermine en grande partie la valeur d'une œuvre en fonction de son originalité. [...] Tout comme la poésie et le roman, le récit de voyage n'échappe pas au discours de la modernité qui valorise l'originalité individuelle et la subjectivité. (Rajotte, 1997 :120).

Alexandra David-Neel sera fortement influencée par cette tendance à vouloir obtenir une certaine exclusivité dans le monde de l'orientalisme et cette volonté transparaît à travers le regard qu'elle pose sur les différents lieux.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

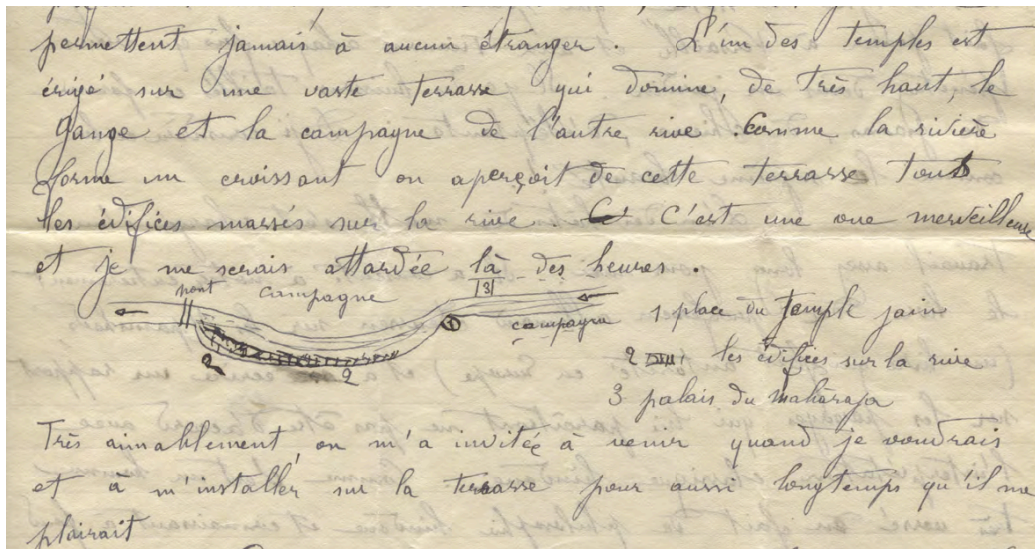
Les descriptions des temples en eux-mêmes d'un point de vue esthétique ou architectural sont brèves. Alexandra David-Neel s'intéresse surtout aux coutumes et aux rituels des religieux. Elle n'a pas l'œil d'un touriste qui s'intéresserait à des détails décoratifs. Les monastères ou les temples ne sont pratiquement jamais décrits de l'extérieur et, le peu de fois où elle le fait, ce sont de courtes peintures parce que ces derniers ont suscité soit un certain dégoût, un amusement ou une délectation, comme par exemple pour le temple des Jains à Calcutta « tout en cristal, porcelaine et marbre blanc, amusant et claquant, une pièce montée en sucre ! Entouré de jardins à la chinoise. » (David-Neel, 2016 : 139). Nous ne trouvons jamais de description plus détaillée à propos de l'aspect des lieux visités. Néanmoins, tous les endroits parcourus, bien que non décrits physiquement, sont tous jugés par une impression subjective. À titre d'exemple, Alexandra dira dans la lettre du 22 novembre 1911 : « Je suis allée ce matin à des temples situés en dehors de la ville et au retour j'ai gravi les trois cents marches menant au sommet du roc où trône Ganesh. Piteux tout cela ; la pluie a changé la tonalité des couleurs. L'Orient sans soleil n'est qu'un morceau d'immondices. » (Ibid. :89). Ou encore, elle indique dans la lettre du 13 novembre 1912 que le temple de Dakshinehwar est « l'un des plus beaux du nord de l'Inde » (Ibid. : 115) ou dans la lettre du 17 octobre 1914, « J'ai passé quelques jours exquis dans ce monastère de Chöten Nyiama La. Qui peut imaginer un site aussi extraordinaire que celui-là. » (Ibid. : 332) ; ou bien, qu'elle s'est « retrouvée avec grand plaisir à Kum-Bum après mon séjour à Sinin » (Ibid. : 578). Elle émet ainsi pour tous les lieux parcourus des appréciations positives ou négatives d'ordre personnel, sans jamais rien ajouter par rapport à leur intérêt plastique.

D'ailleurs, dans la lettre du 24 juin 1913, alors qu'elle pénètre à Bénarès dans un temple Jain²⁹ interdit aux étrangers, la seule description qu'elle formule et accompagnée d'un petit dessin, ne concerne pas le temple en lui-même mais la vue « merveilleuse » du haut d'une des terrasses :

²⁹ Lieu de culte des adeptes du Jaïnisme, l'une des trois grandes religions de l'Inde dont son fondateur est Mahavira, contemporain de Bouddha. Le but de la vie pour les Jains est le même que pour le bouddhisme et l'hindouisme, c'est-à-dire l'atteinte de l'illumination donnant fin aux métamorphoses de l'âme. Elle préconise le respect des hommes, des animaux, le végétarisme et la méditation comme mode de vie. Ces temples sont pour la plupart restreints à leurs adeptes.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

J'ai été ensuite conduite aux deux temples et, à mon profond étonnement, invitée à y entrer, ce que les Jains ne permettent jamais à aucun étranger. L'un des temples est érigé sur une vaste terrasse qui domine, de très haut, le Gange et la campagne de l'autre rive. Comme la rivière forme un croissant on aperçoit de cette terrasse tous les édifices massés sur la rive. C'est une vue



merveilleuse et je me serais attardée là des heures. (Croquis de la vue). Très aimablement, on m'a invitée à venir quand je voudrais et à m'installer sur la terrasse pour aussi longtemps qu'il me plairait.³⁰

Contre toute attente, c'est sur la vue qu'elle s'attache dans son récit, et les mots lui manquant, elle réalise un petit dessin³¹ afin que son époux puisse mieux percevoir la dimension, la beauté du lieu, apparemment difficile à exprimer.

Un écueil du verbal par rapport au visuel est bien connu : c'est l'inaptitude du langage à « peindre d'un seul mot comme l'œil voit d'un seul regard », autrement dit une construction verbale n'échappe pas à l'ordre du successif. Dès lors, la tâche du descripteur consiste à rechercher des procédés compensatoires pour éluder le successif comme entrave à la globalité de l'image vue ou à le faire servir à la construction de l'image même, l'ordre successif de l'écrit mimant le parcours du regard ou le parcours du voyageur. (Magri-Mourgues, 1996 : 46)

Dans ce cas, Alexandra David-Neel adopte comme procédé compensatoire, l'insertion d'un élément visuel qui se révèle être plus apte à transcrire son émerveillement. Un peu plus tard, plus exactement le 28 juillet 1913 à Bénarès, après une visite culturelle

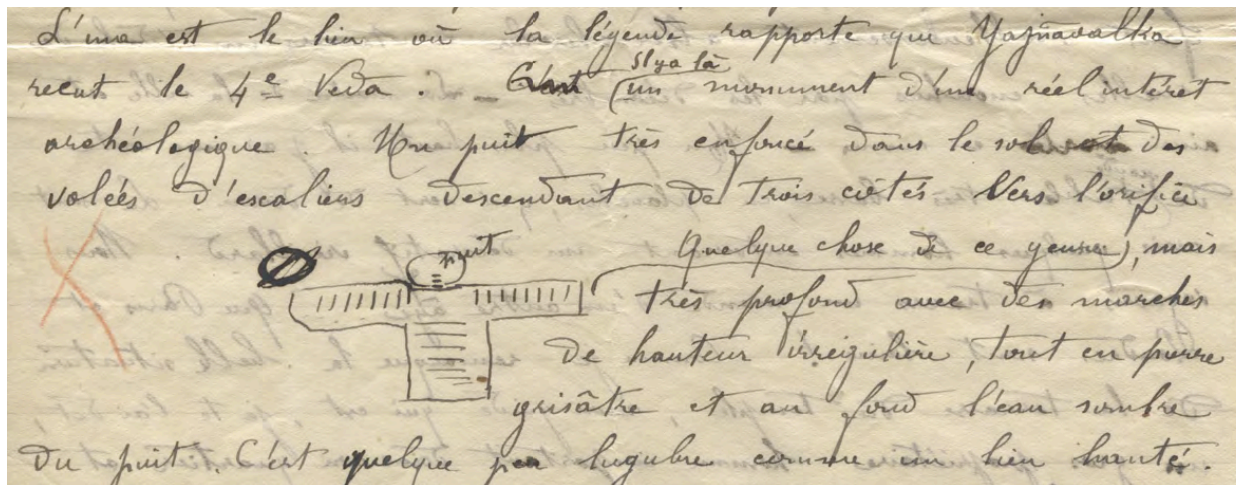
³⁰ Citation extraite de la lettre inédite du 24 juin 1913. Archives MADN. Digne-les-Bains.

³¹ Photo extraite de la lettre inédite du 24 juin 1913. Archives MADN. Digne-les-Bains.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

avec un lama dans un lieu à valeur historique, l'orientaliste a apparemment été interloquée par un puits³² qui a attiré son attention, au point de réaliser à nouveau un croquis dans sa lettre pour que son époux puisse mieux se rendre compte de ces particularités :

Mon interprète propose une visite à deux places historiques proche de sa demeure. L'une est le lieu où la légende rapporte que Yajnavalkya reçut le 4^{ème} Véda. Il y a là un monument d'un réel intérêt archéologique. Un puits très enfoncé dans le sol et des volées d'escaliers descendant de trois côtés vers l'orifice quelque chose de ce genre (dessin), mais très profond avec des marches de hauteur irrégulière, tout en pierre grisâtre et au fond l'eau sombre du puits. C'est quelque peu lugubre comme un lieu hanté.³³



34

Les lieux d'intérêt pour l'exploratrice n'ont pas un profil précis. Et nous pouvons voir à travers ces deux exemples que les endroits historiques ou touristiques en eux-mêmes ne l'intéressent guère puisque sur toutes les descriptions de lieu qu'elle fait dans ses lettres, les seuls schémas qu'elle réalise sont ceux d'une vue splendide et d'un puits à intérêt archéologique ce qui de prime abord n'est pas censé l'intéresser par rapport à ses études orientalistes. Son regard sentimental occupe dans la lettre une place considérable ; toujours sensible aux beaux paysages qu'offre la nature, ils seront toujours prédominants sur n'importe quel autre élément. Enfin la description du puits ajoute une nouvelle

³² En réalité il s'agit d'un bâoli. Ils sont fréquents en Inde pour réaliser les bains rituels ou encore comme réservoir d'eau.

³³ Lettre inédite du 28 juillet 1913. Archives MADN. Digne-les-Bains.

³⁴ Photo extraite de la lettre du 28 juillet 1913. Archives MADN. Digne-les-Bains.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

dimension sentimentale de l'espace puisque cette particularité intéressait sans doute son époux. Ceci indique que Philippe est présent lorsqu'elle parcourt l'espace et le lui démontre dans la retranscription de sa perception.

D'autre part, les monastères ou les lieux orientalistes en général, semblent intéressants pour Alexandra David-Neel si des personnes remarquables et utiles à son travail y sont présentes ou mieux, si ces lieux renferment des livres ou matière à ses futurs travaux, voilà pourquoi elle ne s'épanche pas sur des tentatives de description authentique de ce qu'elle aperçoit. Néanmoins, le regard de l'exploratrice, lors de ses passages dans les temples ou les monastères, se pose sur les rites ou les événements hors du commun, exceptionnels qui ont lieu dans les temples visités. Par exemple, lors de sa visite au sanctuaire de Rameswaram au sud de l'Inde, elle ne décrit que des petites filles brahmines qui exécutent une danse traditionnelle, rien que pour elle. Ce moment, dit-elle « a été délicieux et très en dehors de ce que voient les touristes vulgaires. » (David-Neel, 2016 : 89). Il en sera de même au monastère de Fenzang au Sikkim où ne décrivant aucun élément extérieur ou architectural du temple, elle observera et appréciera les danses religieuses :

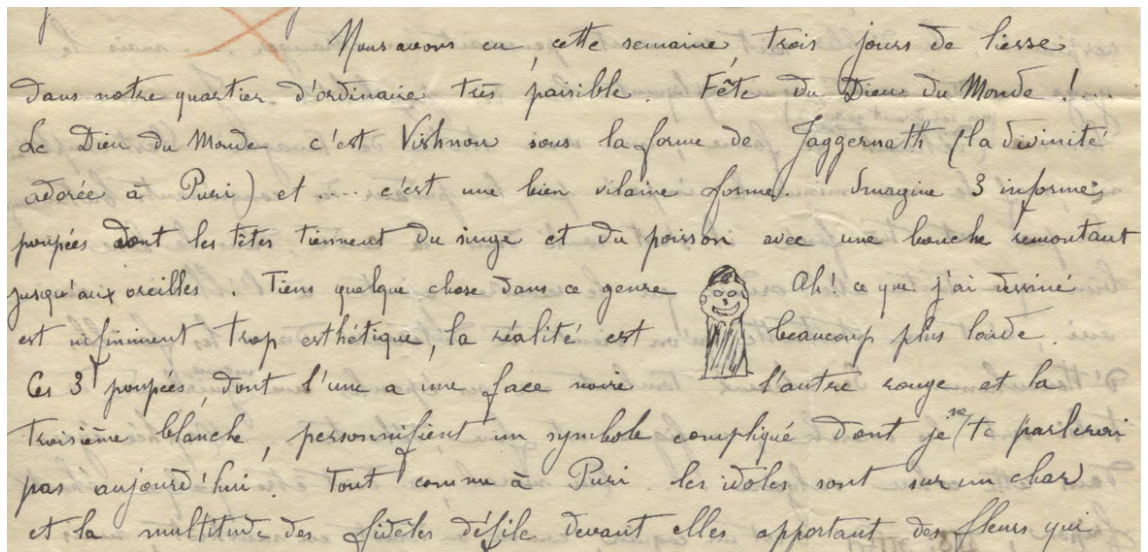
Nous nous installons au balcon du monastère et le prince ordonne des danses de jeunes garçons. Ils dansent la danse des squelettes. C'est Yâma le roi des morts qui envoie des émissaires sur la terre à la fin de l'année. Tu trouveras que le thème manque de gaîté, mais le lamaïsme est une religion terrifiante, on y jongle avec des crânes, il n'y est question que de choses macabres. Si leur religion est telle, les Thibétains, eux, sont gais et tandis que les squelettes évoluent devant nous, le prince et le directeur de l'école racontent de grosses plaisanteries rabelaisiennes, de celles qui ont amusé nos arrière grand pères : farces grossières, ni obscènes ni grivoises, mais qui chez nous ne font rire que les paysans. [...] Les danses sont loin d'être grotesques comme on les proclame, elles me font penser à celle des guerriers scandinaves. Nous ne comprenons la danse que comme évocation lascive et, comme telle, exécutée par des femmes. Mais, ici la danse est une pantomime. Lettre du 1^{er} septembre 1912. (Ibid. :214)

Les danses représentent à la fois un élément culturel et religieux. Assister à ce genre d'événement n'était pas accessible à tous. Et très peu d'occidentaux auraient été en capacité d'interpréter ces spectacles lamaïstes. Par ses propos, Alexandra souligne sa connaissance de la religion tibétaine. Remarquons que la description d'un point de vue

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

esthétique est encore une fois très brève. La voyageuse aurait pu décrire les costumes, les mouvements, les lumières ou encore la musique, mais son esprit se concentre sur la conversation du prince et du directeur de l'école, preuve, encore une fois que les observations sur les mœurs du pays attirent davantage l'attention d'Alexandra. Un peu plus tard, elle s'amusera encore une fois dans sa lettre du 9 juillet 1913, à tenter de dessiner la représentation de Vishnou³⁵ qu'elle a vu lors d'une fête en son honneur à Bénarès :

Fête du Dieu du Monde !... Le Dieu du Monde c'est Vishnou sous la forme de Jaggermath (la divinité adorée à Puri) et... c'est une bien vilaine forme. Imagine 3 informes poupées dont les têtes tiennent du singe et du poisson avec une bouche remontant jusqu'aux oreilles. Tiens quelque chose dans ce genre (dessin). Ah ! ce que j'ai dessiné est infiniment trop esthétique, la réalité est beaucoup plus laide.³⁶



37

Bien que le dessin traduise plus l'amusement que lui a causé l'évocation du dieu hindou et l'envie de distraire son époux à son tour, elle s'attarde ensuite à décrire les gestes et les rites qu'exécutent les fidèles lors de cette fête ainsi que toutes les attractions comme les stands, les figurines en vente, etc. Elle est consciente que ce type

³⁵ Vishnou est un dieu hindou. Dieu protecteur, il a pour mission de préserver l'ordre du monde.

³⁶ Citation extraite de la lettre du 9 juillet 1913. Archives MADN. Digne-les-Bains.

³⁷ Photo extraite de la lettre du 9 juillet 1913. Archives MADN. Digne-les-Bains.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

d'informations intéressera, d'une part, plus son époux et d'autre part seront matière pour ses livres, conférences ou articles à venir, du fait que peu d'occidentaux n'avaient à cette époque, l'occasion de vivre et participer à ce type d'évènements. De cette façon elle répond au besoin d'originalité qu'expose Pierre Rajotte par rapport au récit de voyage ; il précise d'ailleurs : « L'une des solutions à laquelle les auteurs ont recours pour marquer l'originalité de leur récit consiste à rechercher tout ce qui peut donner au référent une valeur nouvelle, tantôt en n'en retenant que le pittoresque, tantôt en rejetant la façon traditionnelle de le percevoir » (Rajotte, 1997 :121). Si d'autres européens ont pu séjourner dans le monastère où elle se trouve, sans doute personne n'aura assisté à ce type de cérémonie ou n'aura vu une danse brahmine exécutée en son honneur.

Lorsqu'Alexandra David-Neel parvient dans un endroit interdit aux occidentaux, un lieu qu'aucun autre orientaliste n'a pu franchir, elle tâche de décrire ce lieu de façon plus détaillée. Elle s'intéresse alors, avant tout, à la disposition du mobilier, ensuite aux peintures ou aux fresques s'il y en a, ou bien aux éléments décoratifs, puis elle s'attache à la situation des personnes présentes, observe encore une fois, leurs gestes et les rites exercés. Par exemple, dans la lettre du 13 janvier 1912 elle tente de dépeindre le Sanskrit Collège, difficile d'accès et surtout où elle y fut accueillie, dit-elle, comme « Saraswati la déesse du Savoir » (David-Neel, 2016 :111). Elle expose tout d'abord la disposition des salles de classe pour en venir à l'emplacement des personnes présentes :

Ne pas t'imaginer des classes comme les nôtres... Ce sont de vastes et hautes salles dallées de marbre. Des tapis sont posés de-ci, de-là, la plupart bleu et blanc à raies comme les couvertures arabes. Au milieu du tapis, un petit matelas court et plat, un énorme coussin en forme de cylindre, le tout recouvert de hausses blanches... C'est là la chaire où siège le maître dans la posture de mon Bouddha du salon. Autour du matelas, les étudiants sont rangés en cercles dans la même pose. Lettre du 13 janvier 1912. (Ibid. :111)

Malgré l'inaptitude, comme nous l'avons vu ci-dessus, dont parle Véronique Magri-Mourgues du langage à « peindre d'un seul mot comme l'œil voit d'un seul regard » (1996 :45), nous observons qu'Alexandra en tant que descripteur tente de transposer son coup d'œil sur papier où la syntaxe reproduit le trajet du regard. En effet, alors que Jean-Michel Adam estime que la description des lieux se caractérise par « la fréquence élevée d'organismes spatiaux » de types cardinaux et énumératifs (Adam,

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

1989 :75), celles d'Alexandra David-Neel se caractérisent par leur brièveté et l'absence d'organismes cardinaux. La brièveté de ses descriptions signale, en effet, la rapidité de son visionnage des éléments de fond. Ces brèves indications servent d'introduction à la longue description qu'elle fera ensuite des professeurs de l'école et de l'analyse de son fonctionnement. Il en est de même, lors du rapport de sa visite au Math de Belur en 1912, où elle décrit dans un premier temps pour le « côté matériel » les tablées de riz et les chaudrons de curry préparés pour les pauvres venus de diverses contrées (David-Neel, 2016 :114). Elle expose aussi quelques concises descriptions des gestes des pratiquants en rapport avec la fête qui a lieu à ce temple de Belur, en l'honneur de Sri Ramakrishna Paramahansa³⁸. Elle décrit brièvement l'autel qui a été mis en place avec le portrait du défunt et ensuite un peu plus en profondeur, l'oratoire, à la base, réservé aux hindous.

Je demande à monter à l'oratoire, ce qui est un peu hors la règle devant tout ce monde, car strictement, les Hindous doivent seuls y pénétrer. Mais l'un des swamis³⁹ dit : « Et pourquoi n'entreriez-vous pas ? » J'ôte mes souliers et pénètre dans le petit sanctuaire. Des gens sont là prosternés devant une sorte de trône où repose le portrait de Sri Ramakrishna Paramahansa devant le trône, sont des objets lui ayant appartenus, ses cendres sont dans le trône même, c'est en somme une chapelle funéraire claire et propre. Dans le parvis, divers tableaux religieux décorent les murs et je séjourne devant une Kâli dansant sur Shiva, très impressionnante, très parlante comme très parlant, aussi, le Siva blanc étendu sous les pieds de la furie et qui me regarde à travers ses paupières closes. La différence énorme des études faites à l'aide de livres morts dans les bibliothèques d'Europe et des études poursuivies, ici, parmi les choses vivantes et un peu celle – si je puis hasarder cette irrévérencieuse comparaison – que tu as souvent faite entre les eaux minérales bues à la source ou en bouteilles exportées. Qu'est-ce que Shiva à Paris, même au musée Guimet ? un nom ! Hier, c'était le vivant symbole d'une chose vivante qui m'a révélé un des aspects de ce mythe compliqué. (Ibid. :114)⁴⁰

La seule explication plausible au pourquoi elle s'attarde plus sur l'oratoire est la raison que nous avons commentée ci-dessus, c'est-à-dire, l'envie d'apporter du nouveau

³⁸ (1836-1886) mystique Bengali Hindouiste qui professait la spiritualité au-dessus de tout rite ou religion. Il fut considéré comme un avatar du dieu Vishnou en Inde.

³⁹ « Swami ou svâmi : celui qui sait, qui est maître de lui-même ou encore libre des sens. C'est un religieux qui a prononcé des vœux, notamment de célibat, et qui est au service des autres, ayant renoncé au monde afin de se consacrer pleinement à l'effort de l'expérience directe de la plus haute réalisation spirituelle. » (David-Neel, 2016 :945)

⁴⁰ La dernière partie de la citation à partir de « la différence énorme des études faites » jusqu'à la fin a été extraite de la lettre originale se trouvant aux archives MADN. Digne-les-Bains en France

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

et de ne s'intéresser qu'aux lieux inconnus, voire inaccessibles. D'ailleurs, la visite dans ce sanctuaire l'amène à la valorisation de son voyage et de ses études sur le terrain. En effet comment aurait-elle pu avoir accès à tous ces sites, comment aurait-elle pu pénétrer l'esprit oriental en demeurant dans une bibliothèque à Paris ?

L'orientaliste était partie pour accéder à une nouvelle connaissance des philosophies orientales, celle qui n'était pas disponible dans les livres mais sur le terrain. Les lieux parcourus ne sont satisfaisants pour elle que lorsqu'ils lui apportent matière à ses futurs travaux. Les descriptions évoquées dans ses lettres sont, de ce fait, accompagnées de réflexions personnelles ou philosophiques, mais toujours en rapport avec l'orientalisme. Sans doute pour cette raison, son regard a tendance aussi à se pencher sur les fresques rencontrées dans les différents monastères. Représentantes et témoins des textes sacrés, ces fresques permettent à Alexandra de comprendre les interprétations que les asiatiques font des textes sacrés, de dégager ses propres conclusions et de méditer sur les symboles orientaux. Les descriptions de ces dernières sont souvent très imagées et humoristiques :

Mon bien cher, *Réalise* (comme disent les Anglais), si tu le peux, l'étrangeté de la scène. C'est un oratoire lamaïste : sur l'autel, sont Chenrésie, le Bouddha et Padmasambhava le grand apôtre du Tibet. Sur les murs, des fresques, où les divinités symboliques, sous leur forme terrible, rappellent aux initiés l'activité de l'existence, la destruction produisant la vie et la vie ne surgissant que pour être happée par la mort. Ce sont les couples aux formes horribles s'unissant, des cadavres sous leurs pieds et des guirlandes de crânes autour de leur cou, ce sont... enfin toute la symbolique effrayante du tantrisme qui a si absolument pris Mr Woodroffe. Des bannières anciennes pendant au plafond très bas, deux masques démoniaques ornent les piliers trapus peints en rouge violent avec un chapiteau à dessin de style chinois bleu et vert. Lettre du 28 mai 1912. (Ibid. :167)

Tout est sujet à réflexion pour Alexandra David-Neel, comme nous pouvons le constater ci-dessus. Alors que les fresques et les peintures se prêtent aux interprétations et aux aphorismes, l'épistolière délibère sur toutes ses observations. Lors de sa visite au temple de Tofukuji à Kyoto (Japon) bien qu'elle se sente fascinée par la beauté du cimetière, elle observe avant tout les traditions et commente d'un œil érudit :

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

Il y a quelques beaux temples dans l'immense enclos du monastère, mais le plus remarquable est le cimetière, une antique et vaste nécropole dans la forêt formant une sorte d'antichambre énorme à la tombe du célèbre fondateur de la secte Shingon : Kobo Daishi. Il y a là des monuments imposants et de simples petites pierres de vingt centimètres de haut avec tous les échelons compris entre les deux. Des tombes seigneuriales et d'autres anonymes de très humbles fidèles. Certaines même n'abritent qu'une infime partie d'une dépouille humaine : un doigt, une touffe de cheveux, le transport du corps tout entier étant trop onéreux pour des bourses médiocres. De plus pauvres encore ne peuvent même pas payer le droit à la moindre pierre personnelle et à ceux-là est réservée une construction commune, ossuaire où se confondent les infimes débris d'os des tout à fait prolétaires. Tous ont voulu demeurer en compagnie du grand saint, dormir à ses côtés pour des siècles... lui, cependant, repose tout au bout de la nécropole dont les stèles forment sa garde d'honneur. Sa tombe est un simple tertre, haut d'environ 2m, entouré de lanternes et de lotus en bronze, nuit et jour, dans un grand brûle-parfum, l'encens fume en son honneur. Ceci serait suffisant en sa simplicité et, volontiers, l'on resterait là, dans l'ombre et le silence de la forêt, à rêver à la vie du sage, mais ses disciples ne l'entendent pas ainsi, devant la tombe austère, l'isolant, le reléguant dans l'humidité et la moisissure des feuilles mortes accumulées, ils ont construit une baraque coûteuse avec des bois précieux et de volumineuses lanternes d'or. Là-dedans, quelques centaines de tables minuscules supportent des offrandes faites aux mânes du grand homme qui déniait non seulement la survivance, mais l'existence du « moi ». Des bonzes y vendent aussi différentes espèces d'amulettes et évoquent l'esprit du célèbre Kobo en faveur de quiconque leur verse 5 cens (environ 15 centimes). C'est pour rien, pas vrai ! Lettre du 5 avril 1917. (Ibid. : 441)

L'orientaliste est ici subjuguée par la beauté naturelle du site et en contrepartie interloquée par les coutumes et les rites des fervents qui ne sont, selon elle, pas en accord avec la doctrine bouddhiste. Nous remarquons le regard philosophe et savant dans sa description qui se concentre avant tout sur les pratiques pieuses et les coutumes.

Les descriptions des temples et des monastères ne respectent finalement aucune logique descriptive réelle. Le point de vue est pratiquement toujours brouillé par la logique interprétative de l'orientaliste. Son regard est toujours guidé par son esprit qui s'intéresse avant tout aux comportements, aux rituels ou encore à une belle vue plutôt qu'à l'édifice en lui-même. Le déplacement du regard est ainsi guidé par ses propres réflexions et préjugés. Si Chupeau estime que la description est « un exercice obligé du voyageur, qui doit rendre compte avec précision de ce qu'il a vu » (Chupeau, 1977 : 542), Alexandra David-Neel, en tant que voyageuse, ne répond pas directement à ce devoir, du moins du point de vue esthétique. Ces visites sont l'occasion pour Alexandra de mieux comprendre les interprétations et les différents degrés de spiritualité en Asie.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

Il en est de même lorsque l'exploratrice franchit les demeures, les résidences ou les palaces des personnalités présentes. Si elle décrit un peu plus en profondeur les espaces visités, ce qui prévaut est toujours en lien avec les traditions et les coutumes plutôt que les aspects architecturaux ou esthétiques de ces logis.

4.3.2.2. **Résidences et demeures des personnes importantes en Asie :**

Alexandra David-Neel effectue comme première visite insolite lors de son séjour en Inde celle d'une maison de brahmane, à savoir un membre de la caste indienne la plus haute placée de la pyramide indienne. Ceci représenta un fait, « exceptionnel » selon elle, puisque « leur caste leur interdit de recevoir chez eux des étrangers. » (David-Neel, 2016 : 91). Nous découvrons une demeure, ou plutôt une pièce, puisque la maison se réduit à une seule chambre qui reflète l'ascétisme hindouiste.

Chez lui c'est rudimentaire et barbare. Imagine un patio fermé avec quatre colonnes rondes plus minces à la base qu'au sommet. Un rideau jaune ocre ferme un côté et, sous ce rideau, on aperçoit les pieds d'un divan, un bout de housse blanche, des nippes pendues. Ce doit être la chambre à coucher du maître. Devant le rideau, pendue à des chaînes de fer peintes en noir, est une large escarpolette sur laquelle est un oreiller, un autre côté est fermé par des paravents tendus d'andrinople par-dessus lesquels apparaissent des têtes regardant avec curiosité, le troisième côté forme passage allant de la rue à l'intérieur de la maison et sur le quatrième nous siégeons autour d'une table recouverte d'un morceau de coton groseille, supportant la boîte de bétel, en forme de livre. Dans ce décor où flottent des relents de parfum du temple – les mêmes que l'on brûle sur l'autel familial – jasmin, encens, huile et beurre rancis, nous parlons de ces choses inexprimables en nos langues occidentales et qui, heureusement, me sont familières sous leurs noms sanskrits. Lettre du 2 novembre 1911 (Ibid. :91)

La description s'organise à partir d'un point fixe, à savoir là où l'orientaliste est assise. Elle s'orchestre autour d'un mouvement circulaire pour décrire chaque pan de mur qui, en fonction de l'impression ressentie, est distribuée de haut en bas ou de bas en haut ce qui crée un effet de grandeur et d'émerveillement pour le lecteur. L'ambiance régnant dans la pièce est notamment introduite grâce à l'évocation des odeurs et des conversations qui semblent flotter dans l'air telle la fumée de l'encens. Bien qu'Alexandra se soit ici efforcée de décrire cette demeure inédite, elle ne s'attarde pas minutieusement sur chaque

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

détail de la pièce. En réalité cette esquisse n'est que la mise en scène, la peinture du décor pour mieux traduire l'atmosphère dans laquelle elle s'est trouvée, et s'attarder plus longuement sur les comportements des brahmanes :

Et ils en oubliaient la réserve habituelle, répétant devant moi les Mantrams⁴¹ sacrés, discutant sur leur sens et leur vertu, me dévoilant les mystères du Chutram⁴² interdit à tous, sauf aux Brahmanes. Je savais ce que cachait ce sanctuaire, cœur du temple, entouré de tant de corridors, d'autels, de divinités ; mais bien peu de non-initiés connaissent ce détail qui ne doit pas être divulgué. Le sanctuaire des sanctuaires est divisé en deux par un vaste rideau et la flambée rapide projetant sa clarté derrière le voile saint n'éclaire aucune statue, aucun n'objet, car derrière lui, il n'y a rien. Et voilà parmi la foule des idoles grimaçantes, des dieux ou des déesses éléments ou terribles que redoutent et implorent la masse des dévots, centre de ce polythéisme effréné, le lieu que les fidèles appellent la demeure du dieu est une chambre vide. On ne doit pas le savoir, c'est là le secret, l'initiation ... Elle est terriblement symbolique ! Un frisson passe dans l'étroit patio où est évoquée la vision du voile derrière lequel il n'y a rien. Lettre du 22 novembre 1911. (Ibid. :91)

Voilà les détails qui captivent réellement la philosophe, les éléments riches en symboles et en matière orientaliste. Si Alexandra s'est attardée à décrire le cadre de cette maison Brahmane, c'est parce que ce qui s'y est déroulé l'a profondément intéressée. Si les événements vécus n'avaient pas été dignes d'être contés, Alexandra aurait juste mentionné sa visite sans intérêt dans une résidence Brahmane, ce qui fut très souvent le cas dans ses lettres.

Il en est de même avec les personnes rencontrées. Si elles sont dignes d'intérêt pour son travail, elles donneront un motif à Alexandra David-Neel d'apprécier le lieu visité. Comme elle dit dans sa lettre du 7 mars 1917 à Tokyo : « Bref, je suis enchantée de mon séjour à Tokyo, c'est-à-dire des gens que j'y ai rencontrés – la plupart appartenant à l'Université. » (Ibid. :435).

En avril 1912, Alexandra réalise un long rapport, après son incroyable rencontre avec le treizième Dalaï Lama à Kalimpong. Nous parlons de rapport et non de description, car encore une fois, l'orientaliste retrace à sa façon son expérience. Consciente qu'aucune

⁴¹ Formules auxquelles on accorde un pouvoir spirituel de transformation grâce à ses évocations et répétitions.

⁴² Sanctuaire des temples hindous.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

occidentale avant elle, n'avait pu relater une quelconque expérience sur le grand représentant des Bouddhistes, elle tentera d'évoquer dans sa lettre les éléments pertinents pour ses futurs articles, mais ce qui l'intéresse avant tout, ce sont ses conversations et le remue-ménage autour du grand émissaire bouddhiste.

On n'approche pas de la demeure pontificale en véhicule, mes porteurs me déposent au commencement d'une sorte d'avenue jalonnée de longues perches portant des banderoles à dâranis⁴³. Il ne pleut plus. Deux agents de la police urbaine montent la garde devant la maison. Pauvre garde d'honneur ! La maison ?... C'est une bâtisse à un étage, pas très vaste, peinte de diverses couleurs et d'aspect propre... un chalet campagnard. Beaucoup de curiosité m'accueille. [...] L'intérieur de l'habitation paraît cependant propre. Il paraît, aussi, pauvre et nu. Je passe dans la salle d'attente qui doit être en même temps utilisée, parfois, pour des audiences, car il y a une sorte de trône peinturluré qui ressemble à une estrade de foire ; derrière, tendue sur la muraille, une cretonne au dessin et à la couleur inénarrables... Lettre du 14 avril 1912. (Ibid. : 146)

Voici les seuls éléments descriptifs de la demeure du Dalai Lama que nous dévoile Alexandra David-Neel sur plus de cinq pages de sa lettre et du récit de son expérience. Elle dresse sa description depuis l'extérieur vers l'intérieur dans le même ordre que sa visite. Tout d'abord depuis un point fixe, elle présente la demeure depuis une perspective éloignée. Il n'y a pas de déplacement dans la description, nous arrivons brutalement à l'intérieur où Alexandra ne décrit que la salle d'attente depuis un point fixe ne livrant que deux éléments : le trône en premier plan et un tissu suspendu en deuxième plan. Les fonctions de la description sont tout à fait symboliques puisqu'elles révèlent le peu d'importance qu'Alexandra attache d'un point de vue intellectuel à cette visite en utilisant des termes négatifs : « pauvre et nu », « peinturluré », « estrade de foire », etc. Dès le début de la transcription, elle laisse transparaître ses impressions négatives aussitôt son arrivée à l'intérieur de la maison.

Cette visite chez le « Grand Manitou », pour reprendre ses propres termes, met en évidence plusieurs réalités. D'une part, lorsqu'Alexandra désirait quelque chose, elle employait tous les moyens pour y parvenir. En effet, au moment où elle apprend que le Dalai Lama part pour Kalimpong car sa ville, Lhassa, est envahie par les Chinois, elle n'hésite à aucun moment à modifier son itinéraire et à employer toutes ses ressources

⁴³ Une Dharani est comme un mantra, à savoir une séquence rythmique de sons qui exprime, à travers ses vibrations spirituelles, la vérité essentielle transcendant toute dualité.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

pour obtenir un entretien avec le haut représentant spirituel bouddhiste. Après plusieurs lettres envoyées et un long chemin sinueux et fiévreux, elle aura la possibilité de le rencontrer. Et rien ni personne n'a pu l'arrêter.

Il faut remarquer que l'épistolière, bien qu'elle consacre plusieurs pages à raconter son expérience auprès du chef d'État de Lhassa, n'attache que très peu d'importance aux détails matériels. De plus, le ton comique utilisé dans sa description, montre qu'elle souhaite discréditer le caractère sacré du Dalaï Lama, et qu'elle ne se laissait pas impressionner, ni éblouir par ce personnage.

L'emploi d'un ton comique dévoile sa façon de considérer les traditions religieuses. Alexandra David-Neel se définissait comme bouddhiste et percevait cette doctrine comme une philosophie et non pas comme une religion. Elle repoussait certains rites religieux, superstitions ou dévotions exagérées, qu'elle trouvait ridicules. Sa pensée se traduit par le ton comique et les expressions dévalorisantes : « Voici la comédie jouée mon bien cher. J'ai vu le pape jaune ce matin. » (Ibid., 144) commence-elle sa lettre pour ôter tout prestige et importance à l'événement surprenant qui vient de se passer. Elle émet même des jugements sur sa personne, ce qui pourrait être considéré comme une offense « ce n'est pas un imbécile, évidemment, mais ce n'est pas un intellectuel à notre manière ». Elle est difficilement impressionnée par de hautes personnalités et apprécie plus l'intelligence d'esprit que la célébrité. Voici comment elle achève sa longue lettre du 15 avril 1912 :

La gent pontificale me regarde avec respect et ébahissement pour être restée si longtemps à causer avec l'incarnation de Chenrésî⁴⁴. Et moi, je pense ... que tout cela fera un joli article pour le Mercure. Au retour je vois, à mon bungalow, le gentil petit maharadjah Kumar. Il est bien autrement intelligent et il est très désireux de faire œuvre utile dans son minuscule État. Pauvre petit prince héritier aux ailes coupées... Il a été à Paris et à Pékin. Il a vu tous les pays d'Europe. Il sort d'une université anglaise et il a beau porter un costume de même coupe et de même couleur que le pape de Lhassa, sa mentalité est toute différente et nous pouvons parler presque en amis. Ah ! Si j'étais le Dalaï Lama me dit-il, si j'avais le pouvoir de réformer le Bouddhisme ! et je lui réponds, en riant : Si vous étiez le Dalaï Lama vous ne penseriez pas comme vous pensez, vous

⁴⁴ C'est le grand bodhisattva, celui de la compassion ultime. Il est le plus vénéré et le plus populaire parmi les bouddhistes.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

n'auriez ni voyagé, ni vu, ni étudié, comme vous l'avez fait et vous seriez ce qu'il est. Lettre du 14 avril 1912. (Ibid. : 147).

Cette intéressante conclusion indique que ce qui la motive dans cette visite, ce n'est pas ce qu'elle pourra en extraire au niveau intellectuel et philosophique mais plutôt ce qu'elle va lui procurer : popularité et crédibilité. De quoi pourra-t-elle bénéficier grâce à cette rencontre ? De matière pour ses articles où elle y décrira les habitudes et les coutumes du Dalaï Lama. Lors de son deuxième entretien avec lui, elle sera encore plus claire à ce sujet : « N'importe, cet homme n'a pas ma sympathie, j'entends ne la possède qu'à titre général de frère en l'humanité. Je n'aime pas les papes, je n'aime pas l'espèce de catholicisme bouddhiste auquel celui-ci préside. Tout est apprêté en lui, il n'a ni cordialité ni bienveillance. » (Ibid. :191)

Le Dalaï Lama vient de lui indiquer qu'il restera à sa disposition pour toutes les questions qu'elle souhaitera lui faire à propos du Bouddhisme. Or, elle a les idées claires et n'apprécie guère, comme elle l'indique, toutes les figures de supériorité religieuse qui selon elle ne peuvent pas symboliser réellement la philosophie bouddhiste. Sa propre vision du Bouddhisme repose sur le savoir et non sur ce qu'une autorité religieuse pourrait lui transmettre.

Selon les types de description réalisées nous nous rendons compte de l'existence de deux sortes de visites : celles qui participent au développement de ses connaissances et celles qui impulseront sa notoriété, comme cette visite chez le Dalaï Lama où elle emploie un ton comique et un vocabulaire très ironique.

Elle décrira plus tard de la même façon la ville de Lhassa, ou encore la rencontre avec la femme du « Dieu Défunt », Sri Ramakrishna Paramahansa⁴⁵, un homme divinisé par les hindous pour qui elle n'avait aucune estime. La description de la visite s'organise plus ou moins de la même façon que sa réception chez le Dalaï Lama. Elle dépeint en premier lieu, la maison vue de l'extérieur pour passer d'un seul coup au rez-de-chaussée puis directement à la chapelle où se trouve la dame. Néanmoins sa description révèle qu'elle semble avoir davantage de considération pour cette femme :

⁴⁵ (1836-1886) mystique Bengali Hindouiste qui professait la spiritualité au-dessus de tout ritualisme. Il fut considéré comme un avatar du dieu Vishnou en Inde.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

C'est dans un quartier excentrique, difficile à trouver, une maison blanche contrastant, par son extrême propreté avec ce que l'on a coutume de rencontrer ici. Le rez-de-chaussée est occupé par le bureau de publication de la mission Ramakrishna. Le swâmi éditeur y demeure. [...] Nous montons ensuite voir la vieille dame qui occupe l'étage. A mi-chemin de l'escalier, le swâmi me prie, en s'excusant beaucoup, de bien vouloir enlever mes souliers car la chambre où nous allons est une chapelle. [...] En haut, c'est en effet une chapelle avec un petit trône, un dais et le portrait de sri Ramakrishna tout comme à Belur, mais en plus petit. Sur le bord d'un large lit en planches, sans matelas, la veuve est assise tout en blanc. Suivant l'usage des Bengalis, pareil à celui des musulmans, elle se cache la figure parce que le swâmi n'est pas son parent. Du reste il s'en va et me laisse pour interprète le jeune homme qui est de la famille. La vieille dame me montre alors son visage, et c'est un bien joli visage, très jeune, extraordinairement jeune pour une femme de soixante ans et une Orientale. Elle n'a pas de ride et ses yeux sont les plus beaux du monde, pleins d'intelligence et de vie. J'ai rarement vu chez les femmes hindoues une tête aussi intelligente. Lettre du 16 janvier 1912 (Ibid. :116)

Les codes, les règles et les postures dominant la description, et comme la conversation a été très brève et donc peu féconde pour son travail d'orientaliste, Alexandra a pu s'attarder sur son physique qu'elle trouve d'ailleurs exceptionnel. Elle allie les traits physiques à des traits de caractère ou d'intelligence comme nous l'avions évoqué antérieurement. Si la rencontre avait été avec Sri Ramakrishna, aussi beau fut-il, elle n'aurait sans doute pas réalisé cet éloge puisque sa personnalité ne lui plaisait guère.

Lorsqu'Alexandra fait des rencontres captivantes, elle ne s'attarde sur aucun autre détail que l'échange en lui-même. Les demeures en elles-mêmes importent peu, et seul un attribut physique reflétant l'intérêt ou l'intelligence de la personne rencontrée est mentionné. C'est le cas lorsqu'elle rencontre Aurobindo Gosh⁴⁶ au tout début de son périple, à Pondichéry en 1911 ; cet hindou n'étant pas encore reconnu comme le grand Sage qu'il sera plus tard, Alexandra le décrit ainsi à son époux :

J'ai passé deux heures très belles à remuer les antiques philosophies de l'Inde avec un interlocuteur d'une rare intelligence appartenant à cette race peu commune, et qui a toute ma sympathie, des mystiques raisonnables. Je suis vraiment reconnaissante aux amis qui m'ont conseillé d'aller voir cet homme. Il pense avec tant de netteté, il a une telle lucidité dans son raisonnement, un tel

⁴⁶ Sri Aurobindo (Calcutta 1872-Pondichéry 1950). Philosophe, poète hindou, écrivain spiritualiste ; l'un des leaders du mouvement de l'indépendance de l'Inde.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

rayonnement dans son regard qu'il vous laisse l'impression d'avoir contemplé le génie de l'Inde tel qu'on le rêve après la lecture des plus hautes pages de la philosophie hindoue. (Ibid. : 94)

À part l'intelligence reflétée dans ses yeux, l'orientaliste ne s'attache sur aucun détail physique ou vestimentaire de son interlocuteur ou encore sur ce qui les entoure puisque l'échange en lui-même l'a satisfaite. Il en est de même lorsqu'elle rencontre le Panchen Lama⁴⁷ : « J'ai reçu le plus excellent accueil du Tashi Lama qui me connaissait déjà par correspondance, et de sa mère, une vieille dame fort aimable. J'ai rendu visite à plusieurs lamas de haut rang. Bref, un séjour intéressant mais voyage passablement fatigant pour l'amazone de trop fraîche date que je suis. » (Ibid. : 422).

Ces descriptions appartiennent à la deuxième catégorie d'échanges que l'on pourrait qualifier d'ordre spirituel et d'apprentissage, les rencontres avec de beaux esprits. Pour ces dernières, le lieu ne la captive plus. Aux côtés d'un grand esprit plus rien d'autre ne l'intéresse. L'exemple le plus illustratif demeure celui de l'anachorète tibétain, le Gomchen de Lachen auprès de qui elle passera plus d'un an dans une caverne sur les hauteurs de l'Himalaya pour acquérir les enseignements du bouddhisme tantrique. Elle dit de lui : « J'ai grande estime pour ce personnage extraordinaire. C'est un penseur et de haute envergure, dépourvu de toute pédanterie et toujours simple et accueillant. » (Lettre du 20 octobre 1914)⁴⁸. Elle redira plus tard à son sujet :

J'ai, je te l'ai dit, la plus haute estime pour cet homme. C'est un penseur de haute envergure. Il a fréquenté les lamas les plus en renom du Tibet et a un sens critique et une largeur de vues étonnants. Au demeurant c'est un de ces penseurs libres (je n'ose écrire libre penseur le mot a été si gâché !) comme en produisent les grandes philosophies de l'Orient. Lettre du 2 novembre 1914. (Ibid. :333)

Le Gomchen correspond à ce deuxième type de relation par excellence, à savoir, les personnes qui fascinent réellement Alexandra, les philosophes, les bouddhistes qui ont compris et intégré la discipline telle qu'elle la comprenait, ceux qui se sont défaits de

⁴⁷ Le Panchen Lama ou Tashi Lama est la deuxième autorité religieuse la plus importante du Tibet, placée juste après le Dalaï Lama, il est censé être en connexion avec le Bouddha de la lumière infinie.

⁴⁸ Citation extraite de la correspondance inédite des archives du Musée Alexandra David-Neel à Digne-les-Bains.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

tout artifice religieux. Ceux-ci pourront lui apporter des savoirs et connaissances spirituels. Ces rencontres seront fréquentes au cours de son voyage et elle aura la chance de croiser plusieurs lamas, philosophes et éminences spirituelles dans nombre d'endroits différents. L'admiration ne sera pas toujours aussi grande que pour le Gomchen de Lachen, mais elle les différenciera bien dans ses lettres des contacts peu enrichissants pour ses études.

Il existe aussi une autre catégorie de personnages, qu'Alexandra dépeint dans son *Journal de Voyage*. Il s'agit de toutes les personnes qui l'ont accueillie que ce soit à dîner, à dormir ou séjourner pour faciliter son voyage. Elles y sont décrites ou du moins mentionnées. Ceci a lieu essentiellement lors des premières années de son voyage (1911 et 1912), préférant ensuite séjourner dans les monastères lamaïques ou camper dans la nature, puis entre 1917 et 1918 lorsqu'elle reprend ses activités sociales au Japon et en Chine pour pouvoir élargir ses contacts. Comme elle le précise dans sa lettre du 21 février 1917 : « Il est utile que j'entre tout de suite en relation avec le plus de gens possible susceptibles de mener à bien des études philosophiques » (Ibid. : 434) avant de pouvoir réaliser un de ses rêves, séjourner pendant près de trois ans au monastère de Kum-Bum, en Chine, réservé, en principe, strictement aux hommes lamas.

Lors de son séjour en Inde (1911-12) et plus tard au Japon (1917) et surtout lorsqu'elle se trouve dans les grandes villes, Alexandra David-Neel est invitée à de nombreuses réceptions qui sont, en fonction de l'événement, bien retranscrites dans ses lettres. Ces réunions mondaines sans intérêt pour sa formation d'orientaliste, lui permettent de s'attarder plus longuement sur les détails de la décoration des lieux. Ainsi nous avons pour ce type de demeures et réceptions des descriptions esthétiques plus développées que les précédentes :

Je reviens d'une garden party chez la maharani d'Utva. Ces genres de réceptions sont somptueuses et funèbres. Assistance choisie : le vice-roi et Lady Hardinge, lady Carmichaël de Madras chez qui j'ai déjeuné, lady Jenkins chez qui je dois aller pour une après-midi musicale et thé (femme du chef justice, c'est le chef de toute la justice en Inde, une sorte de petit ministre) et d'autres gens de même marque. Du côté indigène, le dessus du panier également. Il n'y a, évidemment aucune cordialité, on se salue de côté et d'autre, on échange quelques mots, mais les natives sont gênées

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

et les Anglais préoccupés de garder leur dignité de « Blancs ». Les femmes seules sont admises à monter saluer la maharani qui est une toute petite créature à l'air timide, tellement couverte de bijoux, de pierreries, qu'on ne lui voit que les yeux au milieu de toutes ces pendeloques. Les salons sont à l'européenne du plus mauvais goût... mais pleins d'objets très coûteux. Il y a des rideaux en dentelle rose et des meubles en brocart et peluche feu. Tout de même ne t'imagines pas que cela ressemble au palais Bey. Il y a de beaux vases de Sèvres au lieu des boules en verre et de réelles œuvres d'art. Dans les jardins, il y a des amusements divers, des acrobates hindous, des jongleurs japonais, des diseurs de bonne aventure [...] Au départ les jardins étaient illuminés, les dames sont allées prendre congé de la maharani. On nous a présenté sur un plateau d'or, un petit pot d'or contenant de l'essence de rose, chacune y a appuyé légèrement le bout de son mouchoir et puis on nous a gratifié d'une sorte de chaîne en galon doré que nous avons emporté sur notre épaule gauche. Lettre du 26 février 1912. (Ibid. :127)

Il est aisé de différencier ce type de description des antérieures. Cette dernière est beaucoup plus complète que les autres. Nous observons alors que pour les grandes fêtes, les grandes réceptions ou les cérémonies, c'est-à-dire des événements occasionnels voire exceptionnels, Alexandra David-Neel a tendance à être plus précise dans ses descriptions. Si elle se déplace chez des maharadjas, des officiers ou encore des gouverneurs, elle ne s'attardera sur aucun détail, à moins que quelque chose sorte du commun. Mais si ce n'est pas le cas, elle n'émet qu'une appréciation subjective sur le déroulement de l'invitation. Par exemple, pour un dîner chez le Maharadja et la Marani de Burdwan, elle ne dira que : « J'ai été chez les Burdwan. Le maharadja m'a tenu d'extraordinaires et incohérents discours philosophiques. » (Ibid. : 237). Elle n'est pas du tout curieuse de connaître et de dépeindre les foyers d'autrui, ceci n'étant en aucun cas professionnel et intéressant pour ses études. Néanmoins, les mœurs et le besoin de comprendre l'homme attirent toujours son regard. Il en est de même pour toutes les invitations chez les anglais résidant en Inde. L'épistolière observe avant tout les mœurs et ne compte que les réceptions d'intérêt ou parce que quelque chose a suscité chez elle un intérêt quelconque, comme par exemple chez les Woodroffe à Calcutta en mars 1912 :

Je sors d'une afternoon chez les Woodroffe... Toujours les mêmes femmes en mousselines d'or, moins dorées, pourtant, que lorsqu'elles sont en visite chez les hindous. Thé par petites tables, au jardin, puis, musique au salon. Et quelle musique ! Ah ! Mon petit mouton, les « tout cerveau comme moi » ainsi que tu dis, s'usent autant les nerfs en leurs « orgies » que les tout... « autre chose » ... Sur un tapis, accroupi, un artiste indigène joue de la vina et chante. Un grand

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

artiste, rien de ceux que le commun des touristes entend de par la ville, et, bien que le cadre ne ressemble en rien au salon familial et ancestral des Tagore⁴⁹, c'est du rêve qui s'échappe de l'antique instrument. Lettre du 14 mars 1912. (Ibid. : 134)

Alors qu'Alexandra David-Neel critique les attitudes occidentales, elle concentre sa description sur cette mélodie qui l'a envoûtée. La description de la prosodie ne s'achève pas à ce point. Alexandra poursuit sa description sur ce que la mélodie lui fait ressentir et à partir de cela, elle philosophe sur la vie, les hommes, sur elle, son attirance pour l'Asie et sa relation avec Philippe. Les événements, les rencontres, les personnes et les lieux ne sont qu'intéressants et décrits que s'ils sont susceptibles de lui apporter une nouvelle conception ou compréhension de la vie et du monde.

Même si les lettres renferment de nombreuses critiques des réceptions, des « afternoon » et en général de toute l'agitation sociale qu'elle n'appréciait guère, elles témoignent d'une certaine reconnaissance pour ces personnes qui lui ont ouvert les portes de leurs logis et amicalement aidé lorsqu'elle en avait besoin. Le nom de Mrs Suzuki lors de son séjour au Japon ou des Woodroffe lors de son séjour en Inde reviennent très souvent et même si elle critique parfois leurs réceptions, leurs occupations ou leurs attitudes, elle répète très souvent à quel point son voyage a été meilleur grâce à eux :

M. Woodroffe va partir dans 3 semaines, j'espère le voir avant son départ à Calcutta. Il vient encore de m'écrire pour me demander s'il ne peut rien faire pour moi, m'aider en rien. Je lui dois, ainsi qu'à sa femme, beaucoup de gratitude. Grâce à eux, mon séjour à Calcutta a été absolument différent de ce qu'il aurait été sans eux. J'ai rarement vu des gens aussi aimables.⁵⁰

Il existe dans sa correspondance, un dernier type d'échange et de description qu'il faut classer à part, car il ne suit pas les mêmes procédures que les précédentes. Il s'agit

⁴⁹ Rabindranath Tagore (1861-1941) fils d'un des fondateurs du Brahmo Samaj (mouvement religieux fondé en 1828 qui rejette tout culte d'image et d'idolâtrie et qui prône la méditation), poète, musicien et philosophe Bengale, prix Nobel de Littérature en 1913.

⁵⁰ Lettre inédite du 11 août 1912. Archives MADN. Digne-les-Bains.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

de sa relation avec le prince, son éternel ami, le maharadja Kumar de Kapurthala⁵¹, connu sous le nom de Sidkéong Tulku Namgyal⁵².

Nombreuses sont les marques de reconnaissance à son égard dans les lettres, plus d'une dizaine de lettres attestent de sa gratitude : « Tu comprends qu'il serait difficile d'organiser des voyages de ce genre par soi-même et je dois bénir ma bonne étoile qui m'a procuré toutes ces choses par la grâce d'un maharadjah qui a quelque estime pour mon modeste savoir. » (Ibid. : 255).

Les descriptions en rapport avec lui et sa famille diffèrent de toutes les autres car elles sont plus fréquentes et approfondies, sans doute en raison de leur amitié et des échanges entre eux durant les années 1912 et 1914 (jusqu'au décès inattendu de Kumar à la fin de l'année 1914, à l'âge de 36 ans).

Son journal de voyage se révèle être une opportunité pour le lecteur de faire la connaissance du prince Sidkéong et de sa cour dans ce petit pays du Sikkim. L'épistolière relate au fil des lettres les doutes, les projets, les problèmes de famille et les histoires d'amour compliquées du prince avec sa fiancée birmane. Parfois, les demeures du prince seront décrites, mais encore une fois, ce sont comme elle dit, les usages et les coutumes qui l'intéresseront le plus : « Je me suis franchement intéressée, durant mon séjour ici, à étudier de près cette petite cour jaune. » (Ibid. :214).

Nous découvrons les traditions, la mentalité du prince, du maharajah, des serviteurs et des fervents qui attirent l'œil d'Alexandra. Le lecteur apprend que le maharajah ou le prince, son fils, se déplacent toujours avec un cortège musical qui annonce leur passage ou leur arrivée à tel ou tel endroit, que tous les monastères leur réservent un accueil festif, que tous les habitants du Sikkim se prosternent sur leur passage et les vénèrent profondément. Le journal révèle les attitudes, les conduites des Maharadjas du Sikkim, les règles en ce qui concerne la hiérarchie, la bienséance, la vie maritale, jusqu'à leurs habitudes alimentaires.

Nous pouvons extraire des lettres un portrait assez complet de Sidkéong. Nous faisons connaissance d'un homme instruit, dont l'éducation s'est déroulée en partie en

⁵¹ District appartenant à l'État du Penjab. Chaque district avait sa principauté. La principauté de Kapurthala est d'ailleurs réputée pour ses palais et ses beaux jardins.

⁵² Sidkéong Tulku Namgyal (1879-1914) : fils aîné et héritier de maharaja Sri Panch sir Thutob Namgyal et donc chef spirituel, ainsi que, pour une brève période en 1914, du 10 février au 5 décembre, le maharaja et le chogyal du Sikkim.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

Europe, mais à la mentalité asiatique, un homme bon, généreux et entièrement disposé à transformer les coutumes néfastes de son pays, un homme parfois tourmenté par les obligations royales, mais finalement et surtout un homme intelligent pour qui Alexandra avait beaucoup d'estime et de tendresse. A tel point d'ailleurs que certains biographes ont sous-entendu une possible relation amoureuse entre eux⁵³. Les lettres et la sincérité d'Alexandra avec son époux prouvent que ce n'était pas le cas et qu'il ne s'agissait que d'une profonde amitié et fraternité.

Dans la même lignée, nous trouvons une description tout à fait différente des autres, celle d'Aphur Yongden. Elle y fera référence pour la première fois dans la lettre du 10 mai 1914 où elle y explique à Philippe, qu'un jeune boy du frère du Maharadja souhaite entrer à son service si elle veut bien l'instruire :

J'ai appris qu'un boy qui a été au service du jeune frère du maharadja souhaite vivement entrer à mon service. Il m'a fait dire que si je voulais consentir à l'instruire « dans la religion » (C'est sa façon de s'exprimer) il ne demandait point de gages, rien que sa nourriture. Il a été élève à l'école de Gangtok, appartient à une honnête famille et sait, dit-on, suffisamment d'anglais. J'ai dit qu'on l'envoie quérir et un messenger doit partir demain matin pour le village où réside le garçon et le ramener.⁵⁴

Les lettres témoignent de la profonde évolution de leur relation. Ce jeune lama tibétain, consciencieux, a tout d'abord servi et accompagné de manière dévouée l'orientaliste et s'est peu à peu révélé comme un élément indispensable de son voyage et surtout de la vie de l'orientaliste. La correspondance témoigne de l'évolution de l'affection qu'Alexandra développe envers lui. Tout d'abord considéré comme un simple serviteur, il se transforme peu à peu en compagnon de route :

Puisque je te parle de lui, il me faut ouvrir une parenthèse. Voici plusieurs années qu'il est avec moi. Il m'a accompagné dans des expéditions difficiles et même dangereuses. Je ne dirai pas qu'il a toujours été parfait, nul ne l'est, mais je l'ai toujours trouvé prêt à prendre mon parti et mes intérêts même contre ceux de son pays. [...] Je t'en ai dit assez pour te faire comprendre ma

⁵³ Foster, Barbara and Michael (1989). *The Secret Lives of Alexandra David-Neel - A Biography of the Explorer of Tibet and Its Forbidden Practices*, HarperCollins, Nueva York.

⁵⁴ Lettre inédite du 11 mai 1914. Archives du Musée Alexandra David-Neel. Digne-les-Bains.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

responsabilité morale. S'il m'arrive de mourir en Orient, ou ailleurs, c'est mon désir formel que, naturellement, il soit rapatrié et qu'une certaine somme lui soit versée pour lui permettre de se construire une maison dans son village, de se marier ainsi qu'il est permis aux lamas de sa secte – et de s'établir comme lama. En conscience je lui dois cela, tu seras du même avis. Lettre du 9 mai 1917. Lettre du 9 mai 1917. (Ibid. :450).

Puis, Yongden devient aussi compagnon de travail : « je ne chôme pas, lisant et traduisant du tibétain et du sanskrit avec le même serviteur à tout faire devenu, momentanément, secrétaire et collaborateur. » (Ibid. :465) et finalement lors de leur long périple vers Lhasa, Alexandra David-Neel finit par le considérer comme son fils adoptif :

Mon petit gamin qui est vraiment extraordinaire de désintéressement, avait autrefois acheté à Jakyendo un petit morceau d'or avec les économies qu'il avait faites sur les menus cadeaux reçus de moi au nouvel An et en d'autres occasions semblables. L'autre jour, à Phari-Dzong, il a vendu son or, sans que j'en sache rien, et puis, il est venu dans la chambre où j'étais et a posé sur la table les billets de banque qu'il avait reçus. Et il ne prend pas de grands airs en faisant cela, il est tout simple. C'est vraiment un bien brave garçon et il n'est pas étonnant que je lui ai voué une véritable affection de maman. Lettre du 31 mai 1924. (Ibid. :744)

Après son voyage à Lhasa, elle exigera de Philippe, qu'Aphur revienne avec elle. Alexandra, en effet, ne conçoit plus sa vie sans lui :

Vois-tu mon grand cher, je serai désolée de te contrarier. Tu as été excessivement bon pour moi et ce serait être ingrate que de te causer de l'ennui quand nous nous retrouverons, mais le gamin doit venir. Il y a un engagement d'honneur de ma part. Je ne puis pas bien t'expliquer cela en détail, il ne doit pas rester ici. [...] J'ai absolument besoin de lui pour mon travail et tout le profit que j'escompte deviendrait impossible, s'il n'était pas auprès de moi. Tu verras le petit bonhomme et tu l'aimeras, j'en suis certaine. [...] Je t'en prie ne reviens pas sur cette question qui ne peut être résolue d'une autre manière sans bouleverser tous mes plans, me priver de mon collaborateur pour mes travaux tibétains et me forcer à différer mon retour pour aviser aux moyens d'établir le petit en Chine ou ailleurs, ce qui serait excessivement onéreux. Il y a douze ans que nous courons les déserts ensemble, nous avons plusieurs fois vu la mort de près tous les deux ; tout autre question à part, il me serait dur de me séparer de ce garçon que je traite en fils. Lettre du 13 octobre 1924. (Ibid. :766)

Volonté à laquelle Philippe s'opposera formellement, mais qu'évidemment, Alexandra David-Neel ne tiendra pas compte. Aphur Yongden, deviendra officiellement

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

son fils adoptif en 1929 peu après l'acquisition de la demeure d'Alexandra à Digne-les-Bains en 1928.

Innombrables sont donc les différents types de descriptions de lieux et des coutumes observées et des personnes rencontrées dans le journal de voyage d'Alexandra David-Neel. Toutes les descriptions ont pour seul point commun l'extrême subjectivité de l'orientaliste qui n'aspire à aucune exactitude dans ses rapports, mais tout au contraire, les guide et les anime par son savoir, ses opinions, sa vision de la vie, ses choix et ses désirs. Cette grande diversité de descriptions montre à quel point son voyage a été riche aussi bien sur le plan de ses connaissances orientalistes que des multiples rencontres avec les Asiatiques (maharadja, personnalités religieuses, lettrés ou petit peuple), ainsi que le pittoresque qui est constamment présent au fil de ses récits.

4.3.2.3. **Chambres et lieux de résidence :**

Les chambres et les lieux de résidences où l'orientaliste a séjourné, sont les éléments matériels les plus décrits dans sa correspondance. À chaque halte Alexandra tâche de dépeindre avec précision les lieux où elle a passé quelques heures, une nuit, plusieurs semaines, voire plusieurs mois. Les lieux où elle a dormi ont parfois été de belles résidences ou de simples couvertures empilées sur un plancher. Ces endroits indiquent diverses facettes du voyage d'Alexandra David-Neel et sont témoins de nombreuses expériences vécues durant plus de 4900 nuits passées en Asie.

Le rapport qui s'établit avec ces logis, est guidé par plusieurs éléments. En principe, la voyageuse cherche des sites peu coûteux et profite au maximum de ses relations personnelles pour se loger. Le lecteur découvre le réseau de connaissances de madame Neel et la plupart des missions chrétiennes en Asie. Bien qu'elle ne partage en aucun cas leurs dogmes et leurs croyances, les missionnaires l'acceptent toujours en tant que compatriote européenne et respectent, la plupart du temps, son attachement au Bouddhisme. Il existe, en toute logique un rapport de bien-être ou mal être avec les résidences, les chambres ou les campements fréquentés. Le rapport à ces habitacles se convertit en un moyen de la découvrir un peu plus en profondeur. En effet, la chambre

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

signifie aussi le moment où le voyageur se retrouve avec lui-même, elle constitue le lieu le plus intime du voyage et permet à l'explorateur de revenir mentalement sur ses pas, de se remémorer les heures de marche, et tous les éléments qui ont composé le voyage. Les demeures sont l'incitation à la poésie de l'espace, où tous les autres lieux parcourus en dehors de la maison, sont remémorés. Ainsi, comme observait Bachelard dans sa *Poétique de l'espace* : « Dès lors, tous les abris, tous les refuges, toutes les chambres ont des valeurs d'onirisme consonantes. » (Bachelard, 2012 :25). En effet, les maisons, les chambres sont les lieux qui préservent le rêveur, qui offrent la possibilité de fantasmer, ou encore de rêvasser en toute tranquillité. C'est ce dont nous parle Alexandra David-Neel dans ses lettres en revivant ses aventures et en projetant ses futures promenades : « Dans de telles rêveries qui s'emparent de l'homme méditant, les détails s'effacent, le pittoresque se décolore, l'heure ne sonne plus et l'espace s'étend sans limite. » (David-Neel, 2016 :173).

Les chambres sont également le lieu où Alexandra David-Neel écrit à son époux et ainsi l'endroit qui la rapproche un peu plus de lui. Ces alcôves sont, de toute évidence, les lieux les plus en fusion avec l'épistolière. Les descriptions minutieuses de ces espaces sont alors extrêmement révélatrices puisque selon Bachelard, la description des chambres correspond au plus profond de l'intime et de l'inconscient : « chambre et maison sont des diagrammes de psychologie qui guident les écrivains et les poètes dans l'analyse de l'intimité. » (Bachelard, 2012 :51).

Dès le début de son voyage Alexandra rapporte de nombreux détails sur les résidences qu'elle a fréquentées. Ces domiciles furent de tout type : riches, majestueux, sales, élémentaires, exécrationnels, hors du commun, etc. Mis à part les quelques chambres de gares qu'elle a occupées, pour la plupart sales et inconfortables (à la station de Mandapam au sud de l'Inde en novembre 1911, à la gare de Kurda Road où elle crut attraper la peste ou le choléra...) à l'exception de la gare népalaise de Katmandou qui fut « propre et spacieuse »⁵⁵, Alexandra David-Neel a souvent logé dans des grandes résidences ou des bungalows conçus pour les voyageurs et dans le meilleur des cas dans les monastères.

⁵⁵Lettre inédite du 23 novembre 1912. Archives MADN. Digne-Les-Bains.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

Pour une étude phénoménologique des valeurs d'intimité de l'espace intérieur, la maison est, de toute évidence, un être privilégié, à condition, bien entendu, de prendre la maison à la fois dans son unité et sa complexité, en essayant d'en intégrer toutes les valeurs particulières dans une valeur fondamentale. (Bachelard, 2012 : 23)

Il existe chez l'épistolière deux types de relation avec ses logements. La première est positive si ces derniers sont propres et la deuxième est négative s'ils sont sales. Le rapport à la propreté de la voyageuse est extrêmement développé. Elle observe toujours cet élément en premier lieu, et il reste tout au long de son voyage une priorité, bien qu'elle ne puisse pas toujours y avoir accès en fonction des étapes. Cet attachement à l'hygiène n'est en aucun cas révélateur d'une manie ou un trouble obsessionnel mais plutôt une marque de sa culture occidentale. Néanmoins et toujours en suivant les préceptes de Bachelard dans sa *Poétique de l'espace*, ce rapport à la propreté indique le besoin de la voyageuse de se sentir bien dans son foyer. La maison est pour les occidentaux, du moins intrinsèquement, liée au bien-être et à l'être.

En fonction, du degré de propreté, Alexandra David-Neel présentera de manière différente la chambre où elle a dormi ou va dormir. Si l'habitable se trouve être sale, l'épistolière fait une fixation sur les éléments qui la dégoûtent et ne décrit rien d'autre, comme par exemple à Zacolo au Szechuan où elle observe qu'il y a des puces et des punaises (lettre du 7 juin 1921) ou près du monastère de Dzogchen : « Nous trouvons là un infecte logement séparé seulement par un rideau de l'écurie. Aphur et moi nous devons nous y caser tandis que mes gens, de l'autre côté d'une cloison de branchages et bouse sèche, dorment et cuisinent au milieu de nos bêtes. » (David-Neel, 2016 : 681) ; ou plus tard à Lanchow elle ne parle que de la saleté repoussante dans une auberge chinoise (lettre du 9 mai 1922) et ainsi, tout au long de ses lettres si elle a eu la malchance de fréquenter des lieux crasseux.

En revanche, si la chambre est décente, les descriptions ne suivent pas forcément un archétype concret mais quelques éléments sont pratiquement toujours présents et mis en valeur. Elle signale tout d'abord où se situe son logis et décrit l'habitable de l'extérieur vers l'intérieur. Elle suit un prototype logique de description qui associe d'un point de vue psychanalytique, l'extérieur/physique à l'intérieur/intimité et bien-être.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

Comme une personne, une demeure s'examine d'un point de vue esthétique depuis l'extérieur, et l'intérieur se rapproche de la notion de paix et bien-être. Alexandra David-Neel suit pratiquement toujours cette logique descriptive. Par exemple dès son arrivée à Madras elle profite de ses contacts pour loger au Quartier Général de la Société Théosophique⁵⁶ à Aydar en Inde. Nous distinguons tout d'abord dans la lettre du 27 novembre 1911, une riche villa avec des colonnades néoclassiques, entourée de longs sentiers parmi les palmiers jusqu'à la plage pour finalement arriver à la chambre de l'épistolière. Elle nous présente une chambre à l'européenne avec un lit typiquement d'ascète hindou. Comme dans chaque élément de son voyage, Alexandra David-Neel ajoute ensuite une appréciation ou un jugement. Cette chambre lui suggère le contraste qui existe entre l'Inde et l'Occident, et cela convient parfaitement à l'orientaliste. En effet, l'architecture reflète, selon elle, l'optique théosophique qui allie la sagesse hindoue à l'érudition occidentale. Elle s'y sent en l'occurrence à l'aise.

Une fois parvenue à l'intérieur de la chambre, l'épistolière indique, avant tout, si cette dernière est confortable ou non, et donne des informations la plupart du temps sur le type de construction, ce qui apporte des données pittoresques sur les modes de construction asiatiques. Parfois ses chambres n'ont pas de cheminée alors qu'il y fait froid, ou bien elles sont tout simplement très mal isolées en raison de leurs constructions. Par exemple à Pékin, dans sa chambre avec des murs tout en papier, il y fait froid et n'a presque pas de feu, dit-elle dans sa lettre du 9 décembre 1917 (Ibid. :485) ; elle manquera de confort à Gangtok à cause de l'humidité et la froideur de la chambre car on ne peut fermer les fenêtres. Lettre du 4 janvier 1914. (Ibid. : 290) Dans d'autres habitations elle s'y sentira extrêmement bien et pourra s'y reposer aisément comme à New Taochou près de Lhabrang : « je me vis installée dans une bonne chambrette où je passais une nuit confortable » (Ibid. : 635) ou encore lors de son passage dans une excellente auberge musulmane à Sungpan où elle peut s'y reposer trois jours d'affilée. Le confort fait ainsi partie de toutes les descriptions des chambres côtoyées. Cet élément est en effet l'un des premiers critères que tout voyageur aura tendance à prendre en compte.

Ensuite, elle élabore une description architecturale ou une vision générale de l'habitable et décrit même parfois les matériaux et le type de construction : « Nous

⁵⁶ Alexandra David-Neel s'était lors de ces années à Paris fait de nombreuses relations dans divers milieux et particulièrement avec ceux de la Société Théosophique qui était très bien implantée en Inde.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

trouvons un gîte dans une petite auberge, le gîte c'est toujours, dans ce cas, simplement quatre murs en terre et un toit de chaume. » (Ibid. : 505), lettre du 11 avril 1918. Elle se plaît aussi à décrire la façon dont elle réaménage les chambres qui lui ont été octroyées, ou du moins comment elle s'organise dans ces demeures. Cette habitude est sans doute la plus révélatrice. En effet, la manière dont elle réaménage ses demeures ou ses chambres avec de simples couvertures, des draps, des manteaux parfois, ou encore des paravents, nous révèlent de quelle manière elle se sent mieux, tel un enfant qui construirait sa cabane. Alexandra David-Neel a besoin d'apporter, dans la plupart des cas, son grain personnel pour pouvoir accéder au bien-être dans ces lieux de passage.

Toutefois, nous ne pouvons oublier que son rapport au foyer ne suit en aucun cas la logique commune des occidentaux qui auraient plutôt tendance à s'attacher à une demeure, la rendre la plus confortable possible et s'y enraciner le plus longtemps possible... En ce sens l'étude de l'espace intime selon Bachelard ne peut directement s'appliquer à l'exploratrice. Non seulement elle ne peut concevoir de s'attacher à un endroit, mais en plus elle s'écarte du confort superflu, qui selon elle est ce que recherche la plupart des gens :

Au fait, je crois que cela m'a toujours été et me serait plus que jamais pénible de demeurer quelque part. Drôle et inconcevable idée qu'ont les gens de s'attacher à un endroit comme des huîtres à leur banc, quand il y a tant à voir de par le monde et tant d'horizons divers à savourer ». Lettre du 24 juin 1913. (Ibid. : 276)

Mis à part le fait que l'appel de la route et du voyage l'empêchait de s'attacher à une demeure, même dans les meilleures maisons, elle n'exigera que le strict nécessaire pour manger, se laver et dormir. Quant au lit, nous le verrons plus tard, une planche pouvait lui suffire. Ce rapport au logis est peut-être en lien à la relation avec sa mère et aux souvenirs de sa première demeure. Nous le savons, sa relation maternelle fut plus que mauvaise et l'austérité a toujours marqué le caractère de sa mère et sans doute celui de toute son enfance. Cette impossibilité de s'accrocher ou de créer un foyer ainsi que cette indifférence envers les éléments douillets qui composent la maison venaient peut-être du mal-être de sa jeunesse, lié au manque d'affection et de compréhension de la part de son entourage.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

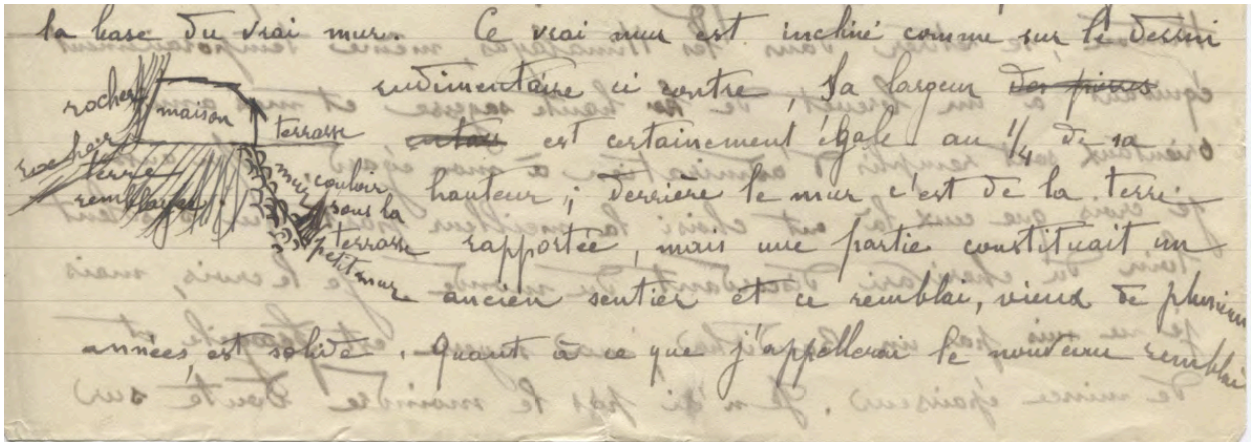
Lors de son séjour sur les hauteurs de l'Himalaya auprès du Gompchen de Lachen, Alexandra semble s'y sentir extrêmement bien. Son séjour dans une caverne la réjouit : « Je suis à jouer la femme de la période quaternaire dans un abri de roche dont l'entrée est pourvue d'un mur en pierre sèche et d'une porte primitive » (Ibid. :333). Selon Jung (1932) la caverne représente, d'un point de vue psychanalytique, le sépulcre maternel et renforce l'idée de la relation étroite entre son rapport au logis et son enfance. Cette grotte qui est également selon Durand (1979) l'archétype de l'intime, sera l'endroit où l'exploratrice se sentira le mieux et aura même l'ambition d'y créer sa demeure. Par surcroît, la grotte est selon Montserrat Serrano Mañes (2007) le refuge maternel, à savoir le substitut du ventre maternel car comme le remarque S. Vierne : « La grotte est vraiment le sein maternel de la terre » (Vierne, 1972 :467). Il existe une relation évidente entre la relation de la grotte avec la terre et de la grotte avec l'intimité féminine et la mère. Cela explique le temps qu'elle va consacrer à partir de 1914 à la description dans ses lettres de l'aménagement de sa future extension de la caverne qu'elle construira et fortifiera peu à peu.

Une cahute qui lui vaudra plus tard de tendres souvenirs. Elle l'évoquera pour la première fois dans sa lettre du 6 décembre 1914 :

Oh ! Combien primitive et rustique, cette cahute de lama de village. Tu n'en a pas idée ! La demeure du plus déshérité de nos paysans français est un palais en comparaison de la mienne. Mais, tu sais, avec la vie de quasi explorateur que je mène j'ai appris à me contenter de peu, et à arranger avec ce peu une manière de confort. (David-Neel, 2016 : 341)

Bien que sa cabane soit dénuée de tout agrément. L'exploratrice s'y plaît et se sent fière de s'y trouver bien. Après plus d'un an auprès du Gompchen, Alexandra recevra comme présent du Maharadja du Népal la possibilité de se faire construire un ermitage afin de passer un meilleur hiver et y conserver ses livres et études. Cette maisonnette sera accolée à la caverne qu'elle avait initialement occupée comme nous l'avons vu précédemment. Sachant que la construction de son ermitage est un sujet qui peut intéresser son époux, Alexandra en parlera souvent dans ses lettres et lui demandera même conseil :

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.



Enfin me voici transformée momentanément en chef de chantier dans la jungle. Je navigue parmi des arbres, des planches, des terrassements. Tout cela n'est pas de dimensions gigantesques, mais l'ouvrage est difficile. Il y a un certain mur retenant un terre-plein qui me cause quelque angoisse. Est-ce que tu crois que sur un mur de pierres sèches posées les unes contre les autres sans mortier, on pourrait appliquer une couche de ciment ? Tu me rendrais service en me donnant ton avis d'homme compétent. Lettre du 3 juin 1915. (Ibid. :374)

Nous allons assister à toutes les étapes de construction de sa demeure et pouvoir connaître les modes de construction de la région himalayenne, ce qui enrichit son voyage d'un point de vue ethnologique et sociologique. Existera-t-il un explorateur qui aura comme elle la possibilité, l'honneur de faire construire sa demeure à près de 4000 mètres d'altitude dans l'Himalaya ?

Merci des conseils techniques que tu me donnes au sujet de mon mur. Je viens de l'observer pendant près de 3 mois, les plus mauvais, ceux de la saison des pluies où ont lieu les éboulements de terrain. Il n'a pas bougé. Je l'ai cependant fait consolider, en construisant, à son pied, un autre petit mur d'environ 50 c de hauteur destiné à soutenir les pierres formant la base du vrai mur. Ce vrai mur est incliné comme sur le dessin rudimentaire ci-contre, la largeur est certainement égale au $\frac{1}{4}$ de sa hauteur ; derrière le mur c'est de la terre rapportée, mais une partie constituait un ancien sentier et ce remblai, vieux de plusieurs années, est solide⁵⁷.

Cette construction correspond à ses véritables besoins et attentes. Elle atteste qu'Alexandra David-Neel se plaît à vivre comme un lama tibétain, loin de la civilisation, dans les confins et les solitudes des sommets enneigés. De cette façon, elle nous révèle un peu plus son idéal de vie et son rapport à l'intimité. Après quelques déboires, dont une

⁵⁷ Passage inédit de la lettre de mi-août 1915. Archives MADN. Digne-les-Bains.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

nécessaire reconstruction en raison de la fragilité initiale des travaux comme nous l'avons vu ci-dessus, elle pourra enfin décrire son « hôtel particulier » comme le nommait Philippe Neel :

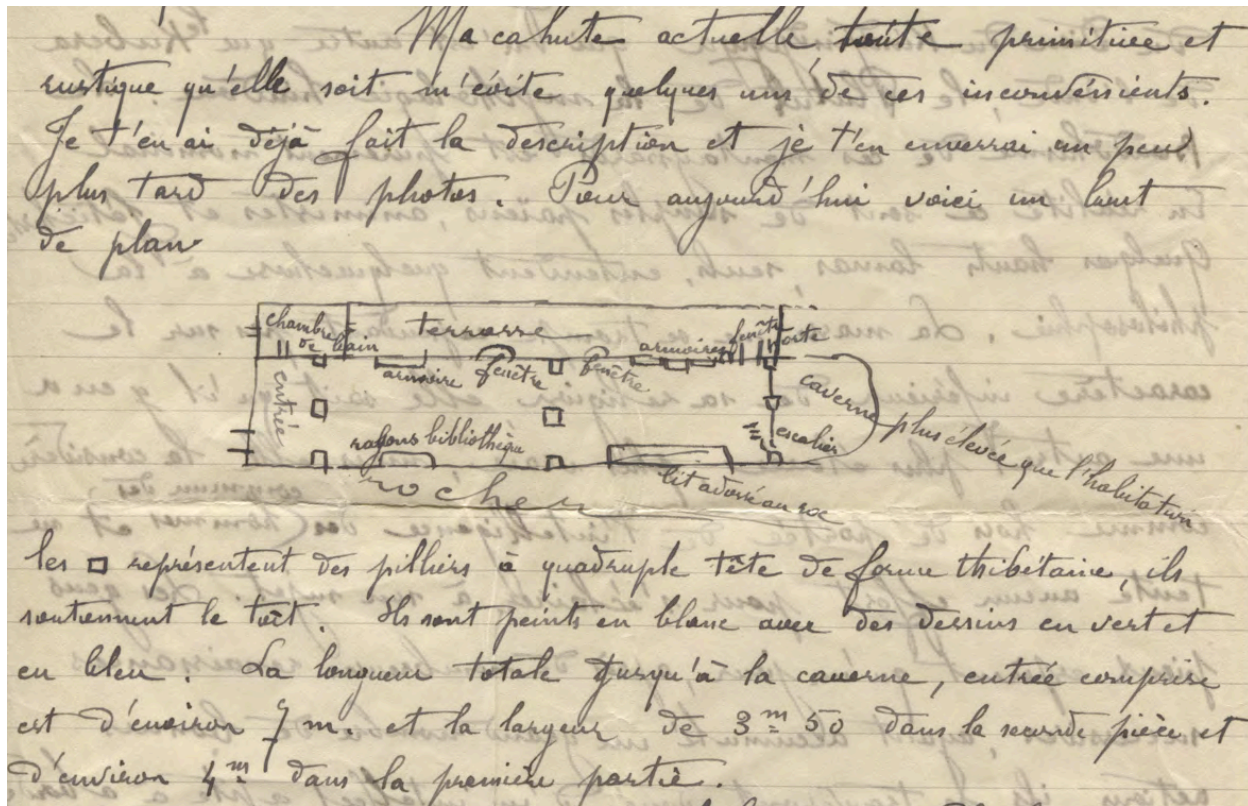
Adossée au roc, il y a une chambre longue que je divise en deux avec des rideaux. La première partie sera mon cabinet de travail où je prendrai aussi mes repas, la seconde sera ma chambre à coucher. Cette dernière communique par un escalier de trois marches, avec la caverne où j'ai logé lors de mon précédent séjour ici. Courant le long de cette chambre longue, il y a une sorte de balcon assez large sur le côté duquel est un minuscule cabinet de toilette. Sous ce balcon est le couloir menant à la cuisine et, ouvrant sur ce couloir, les W.C. Plus haut que la chambre longue, s'étagent en gradin deux cellules. L'une servira, au besoin, de chambre d'hôte quand mes amies de la mission viendront ici, l'autre renfermera une partie de mes provisions. A l'écart se trouve une autre cahute formant le logement des domestiques et comprenant une autre petite chambre à provisions. Cette description donne l'idée de quelque chose d'assez spacieux, mais c'est en réalité, tout petit. Lettre du 8 août 1915. (Ibid. :381)

Très vite, elle lui fera un nouveau plan, cette fois-ci de l'intérieur afin qu'il puisse l'imaginer plus concrètement avant la réception des photos :

Ma cahute actuelle toute primitive et rudimentaire qu'elle soit m'évite quelques-uns de ces inconvénients. Je t'en ai déjà fait la description et je t'en enverrai un peu plus tard des photos. Pour aujourd'hui voici un bout de plan. (Dessin) Les □ représentent des piliers à quadruple tête de forme tibétaine, ils soutiennent le toit. Ils sont peints en vert et bleu. La longueur totale jusqu'à la caverne, entrée comprise est d'environ 7 m et la largeur de 3 m 50.⁵⁸

⁵⁸ Passage et dessin inédit de la lettre du 20 août 1915. Archives MADN. Digne-les-Bains.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.



L'édification de cette demeure nous livre certains points révélateurs sur l'exploratrice. Comme le remarque Gilbert Durand : « On peut demander : « Dis-moi la maison que tu imagines, je te dirai qui tu es. » » (Durand, 1969 : 277) et c'est en effet que « la maison redouble, surdétermine la personnalité de celui l'habite. » (Ibid. :278).

Le premier point important est que cette demeure s'adapte à la nature ; de même que sa propriétaire, la maison s'adapte et se fond avec les protubérances de la terre des montagnes himalayennes. Même son lit s'adosse au roc, comme elle le dessine dans la lettre de mi-août 1915. Il ne serait en effet aucunement question de modifier et encore moins de détruire des éléments de la nature pour édifier son logis.

En deuxième lieu, remarquons dans la lettre du 8 août 1915 que c'est son cabinet de travail qu'elle évoque en premier. Elle propose une visite de sa cahute en fonction de l'importance accordée à chaque pièce. De plus, sur le dessin inédit de la lettre de mi-août 1915, nous pouvons observer le coin réservé à sa bibliothèque qui tiendra également une grande importance pour l'orientaliste. Ainsi son lieu de travail et des repas représentera sa pièce par excellence. Ses priorités sont différentes de celles d'un occidental édifiant sa propre demeure. Elle indique ensuite sa chambre ; cette pièce répondant à un autre besoin

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

vital ne pourra se combiner à aucune autre activité et sera donc exclusivement dédiée au sommeil. En troisième lieu, elle mentionne son balcon, un élément pour elle indispensable ; c'est souvent sur les balcons qu'Alexandra s'émerveille au cours de ses séjours dans les monastères. Cette petite parcelle donnant accès à l'extérieur tout en étant une partie intime de la maison, plaît fortement à l'orientaliste. Plus tard en 1921, alors qu'elle ébauchera un plan de sa demeure idéale, elle fera remarquer à Philippe combien elle apprécie les terrasses : « J'ai pris goût dans l'Inde et au Tibet aux terrasses s'étendant devant l'appartement privé, c'est une chose bien agréable de pouvoir se lever de son bureau et se promener à l'air libre dès que le cœur vous en dit. »⁵⁹. Finalement cette demeure constitue ce que les Upanishads entendaient par ces lieux : le siège de l'illumination intérieure. (Durand, 1919 : 279)

À plusieurs reprises elle se rappellera dans les lettres de son ermitage comme le lieu où elle s'est le mieux sentie. Dans les lettres, sa cahute occupe une part importante par rapport aux autres habitations. Cette maison restera ancrée dans ses souvenirs comme ceux d'un enfant qui se souviendrait de sa demeure natale. Ne possédant pas de souvenir heureux de maison, c'est elle-même qui la construira et la forgera en sa mémoire. Alexandra David-Neel créera de la sorte son foyer idéal à travers les souvenirs de sa caverne aménagée. D'une part pour sa localisation sur les hauteurs himalayennes et d'autre part car cette petite maison répondait exactement à ses besoins, mais surtout à ses rêves les plus profonds, c'est-à-dire un contact direct avec la nature et un isolement absolu, éloignée de toute civilisation.

Toutefois, malgré l'immense bien-être que lui procurait cet endroit, Alexandra David-Neel savait que ce n'était que temporaire, son âme vagabonde ne pouvait rester trop longtemps immobile. L'appel du voyage la reprit vite en partant en expédition au Tibet. Puis, entre 1917 et 1920, Alexandra va parcourir le Japon, la Corée, la Chine et nous faire partager les particularités singulières des chambres de ces contrées. En Chine, la plupart sont de grands espaces ouverts et sont construites avec une estrade où le chauffage de braise se situe sous le plancher :

⁵⁹ Passage inédit de la lettre du 30 novembre 1921. Archives MADN. Digne-les-Bains.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

Mais revenons à Kum-Bum. On m'y a donné une gentille habitation dépendant d'un des grands temples du monastère mais complètement isolée, c'est à dire que je puis fermer la porte de mon patio donnant sur la cour d'honneur du temple. Les bâtiments à Kum-Bum sont de style chinois, généralement bien entretenus et d'aspect cossu. Ma demeure comprend un petit patio avec appartements de trois côtés et un mur orné de fresques chinoises sur le quatrième côté. Au rez-de-chaussée, il y a la chambre principale divisée en trois parties, celle du milieu, en face de la porte, étant flanquée de deux compartiments dont le plancher est surélevé d'environ 40 centimètres. En hiver, l'on allume du feu sous ces sortes d'estrades et l'on s'y assoit sur le plancher chaud, l'on y étend ses couvertures pour la nuit. C'est l'usage dans toute la Chine du Nord et de la Mongolie. Arphur occupe l'appartement du rez-de-chaussée qui doit aussi servir à recevoir les visiteurs. Les murs sont décorés de fresques [...] Ma chambre est l'exacte reproduction de celle d'Arphur moins les fresques. Mes boiseries sont uniformément peintes en jaune, l'encadrement des panneaux étant en rouge vif. J'ai atténué l'effet violent des couleurs en étendant des nattes japonaises comme lambris et en couvrant le plancher du plus grand des compartiments qui, maintenant, avec sa petite table haute de 20 centimètres, son coussin pour s'accroupir devant et sa large fenêtre où le papier remplace les vitres, figure assez exactement une chambre japonaise... (Ibid. :516)

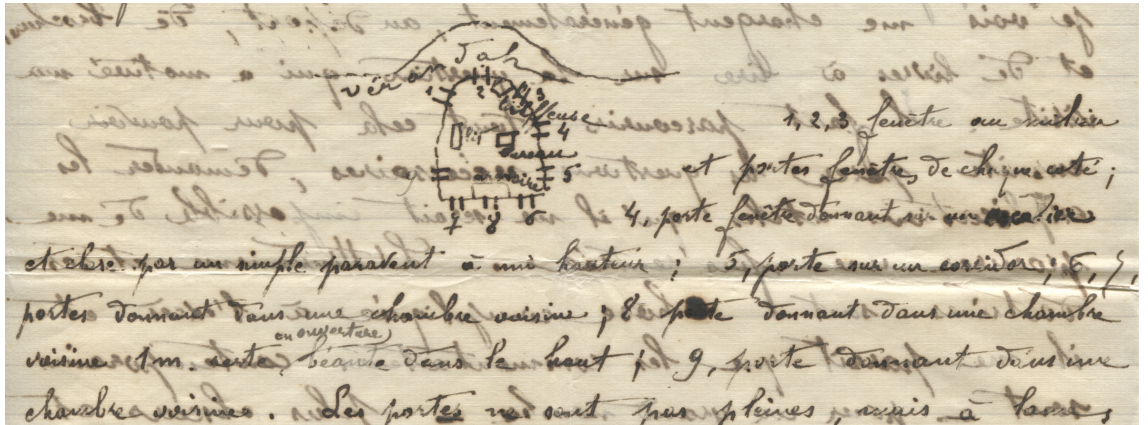
Cette description très détaillée, se centre avant tout sur les aspects exotiques et pittoresques de la pièce, notamment sur le système chinois de chauffage qui vaudra d'ailleurs plusieurs risques d'asphyxie à l'exploratrice et à Yongden comme par exemple, quelques mois plus tard près de Kum-Bum, en janvier 1919 alors qu'ils seront logés chez de riches villageois. (Ibid. : 547)

Un voyageur parcourt de multiples demeures, et présente plusieurs types de chambres ; selon Bachelard, l'exercice et l'interprétation à tirer de cette description est « la coquille », c'est-à-dire le petit élément où le narrateur trouve son bien-être, voire son bonheur dans la demeure. Par exemple à Kum-Bum, l'exploratrice est gênée par les couleurs vives, elle a besoin d'apaisement pour ses nuits et n'aurait pu comme elle l'indique dormir au milieu des fresques chinoises. Sa nature nécessite du calme et de la sérénité. Habitée à un décor ascétique, elle supporte difficilement ce décor exubérant.

Par contre, si la demeure est hors du commun que ce soit d'un point de vue positif, négatif ou insolite, Alexandra fait un dessin à Philippe pour bien signifier ses particularités. Étant donné que l'épistolière dessine à nombreuses reprises dans ses lettres, des plans ou des schémas des demeures, tentes ou habitations, nous n'indiquerons ici que quelques exemples révélateurs du genre de croquis dressé.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

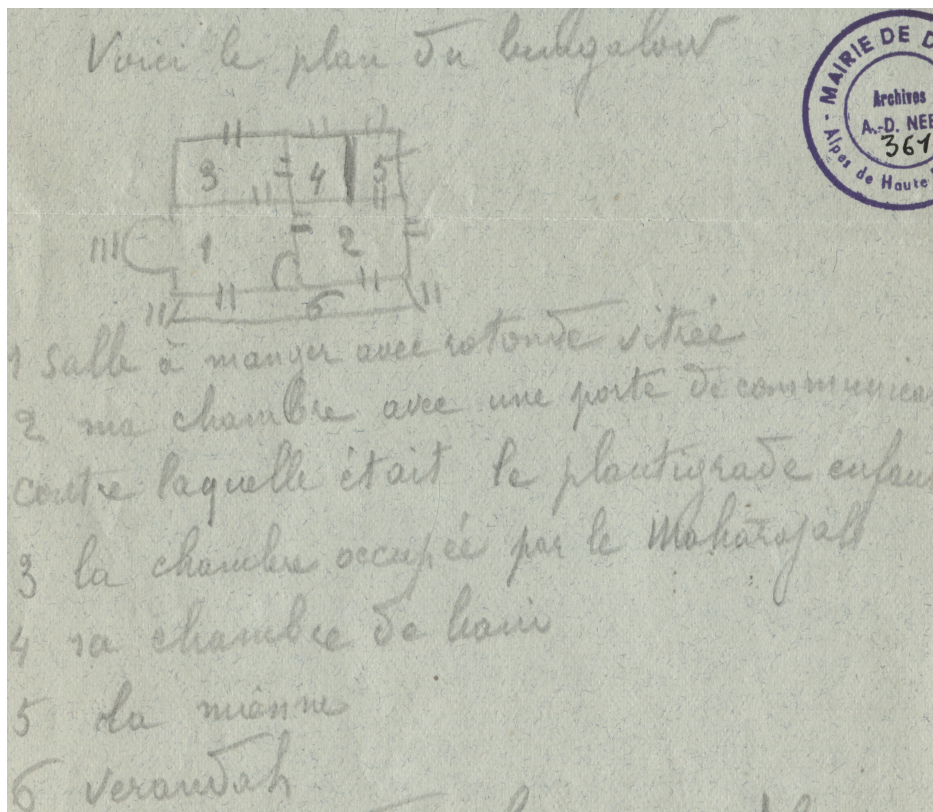
Par exemple dans sa lettre du 3 décembre 1911 à Madras elle explique grâce au dessin pourquoi « le vent souffle comme sur une place publique⁶⁰ » dans sa demeure. Le recours au dessin indique la volonté de s'assurer la compréhension des caractéristiques indiquées par écrit, mais il renforce également le comique de la situation vécue par l'exploratrice :



Un peu plus tard, dans la lettre du 24 juin 1912, elle fait un croquis du bungalow où elle réside pendant son expédition avec le Maharadja du Sikkim. Ces nuits au milieu de la jungle sont si extraordinaires qu'elle ne peut illustrer le privilège de dormir si proche d'un roi qu'avec un plan. Ici le dessin est utilisé dans le but de transmettre son bien-être, sa joie et la bonne fortune dont elle jouit à ce moment du voyage.

⁶⁰ Lettre inédite du 3 décembre 1911. Archives MADN. Digne-Les-Bains en France.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.



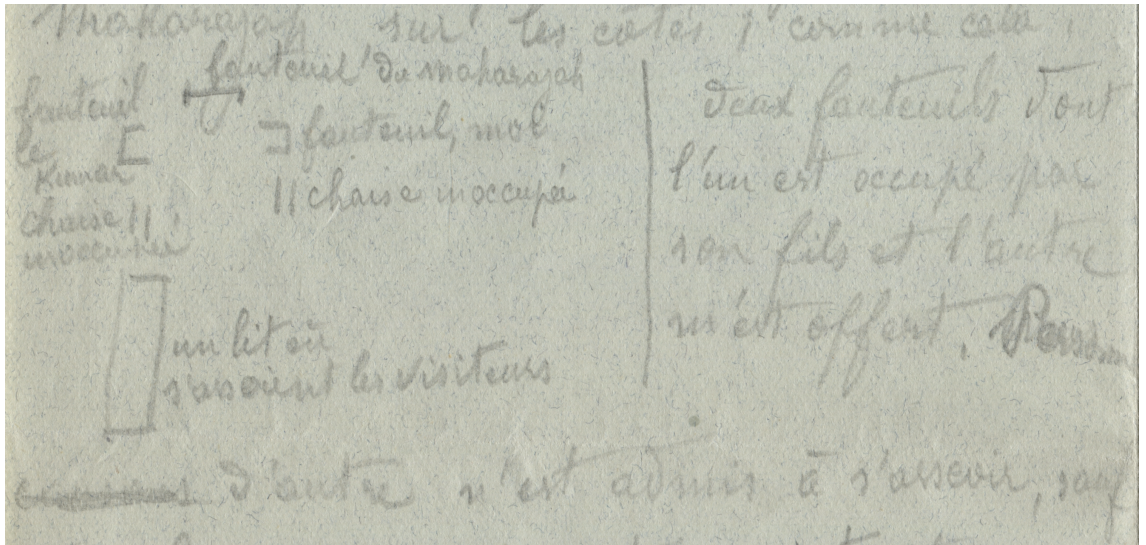
Le plan lui permet de signaler à son époux, à quel point elle est bien reçue par le maharadja et combien il l'apprécie. Le croquis indique qu'elle possédait une chambre et une salle de bain d'égales dimensions à celles du prince. Elle jouissait d'une situation exceptionnelle à ses côtés et le dessiner met en évidence plusieurs éléments : ses privilèges, la sympathie et la générosité du maharadja du Sikkim envers elle.

De même, dans la lettre du 25 juin 1912, le dessin renforce l'extraordinaire de la situation :

Revenons dans la tente. Nous y sommes à la Cour. (Dessin de la disposition des meubles dans la tente) Un fauteuil au fond pour le Maharadjah, sur les côtés, comme cela deux fauteuils, dont l'un est occupé par son fils et l'autre m'est offert. Personne d'autre n'est admis à s'asseoir, sauf deux lamas qui viennent en visite et que l'on fait asseoir sur un lit simulant un canapé.⁶¹

⁶¹ Passage et dessin inédit de la lettre du 25 juin 1912. Archives MADN. Digne-les-Bains.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.



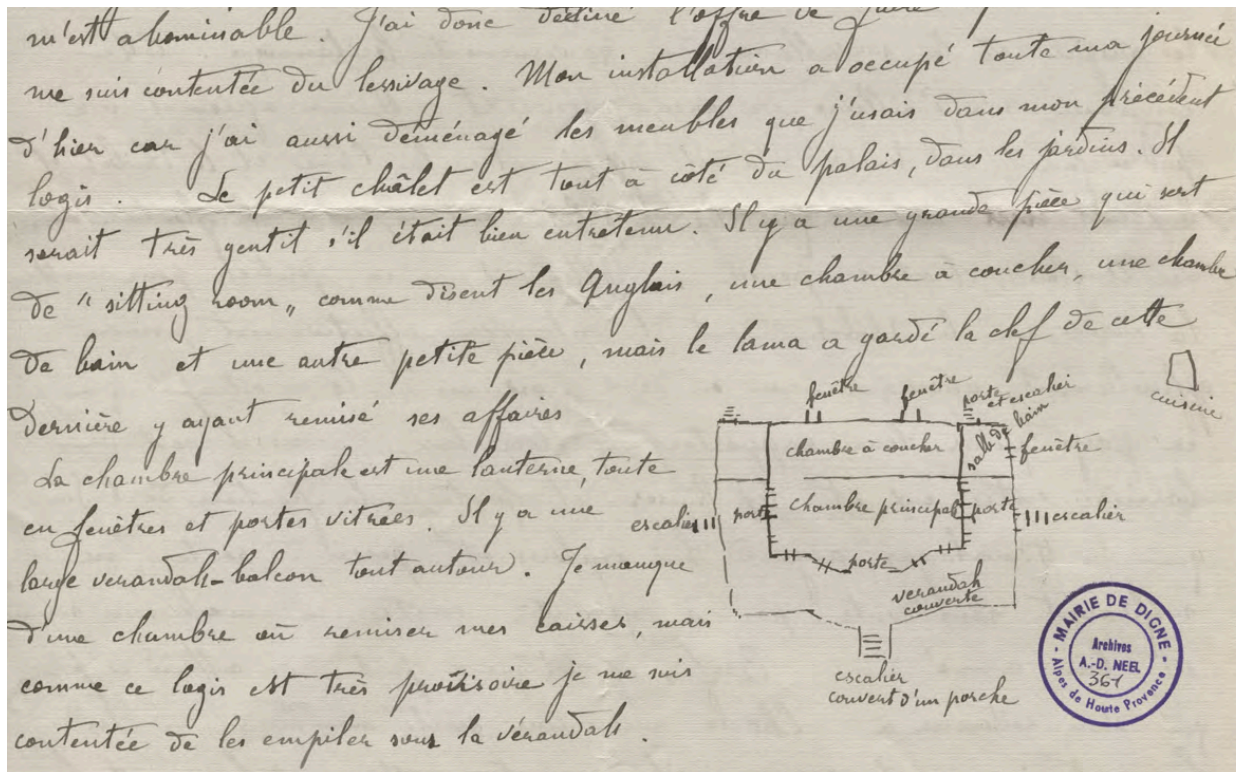
Le dessin répond ici au désir de faire comprendre à son époux la situation qu'elle occupe à la Cour du maharadja du Sikkim. Ce schéma, comme le précédent deviennent des symboles du respect que le maharadja lui réserve mais aussi de l'importance qu'elle a acquis au sein de ce petit royaume. Les croquis permettent sans prétention d'enseigner des idées, des faits qui pourraient paraître ici enfantins, voire mesquins à travers l'écriture. L'emploi du dessin dans ces cas sert de révélation et d'insistance sur une situation exceptionnelle où le rapport à la demeure devient un signe de distinction et de prestige.

Finalement, elle utilisera aussi les croquis pour mieux rendre compte des nuits insolites passées dans différentes demeures de personnalités asiatiques. Ainsi en juillet 1918, elle écrit :

J'ai trouvé asile dans un chalet qui, d'ordinaire, est habité par un très haut lama, une sorte d'évêque dirait-on chez nous, qui est chapelain de la cour [...] Il est aussi comme la plupart de ses compatriotes, très sale et son logis aurait dû être repeint mais je ne pouvais entrer dans des chambres sentant la peinture, cela m'est abominable. J'ai donc décliné l'offre de faire repeindre et me suis contenté du lessivage. Mon installation a occupé toute ma journée d'hier car j'ai aussi déménagé les meubles que j'usais dans mon précédent logis. Le petit chalet est tout à côté du palais, dans les jardins. Il serait très gentil s'il était bien entretenu. Il y a une grande pièce qui sert de « sitting room » comme disent les anglais, une chambre à coucher, une chambre de bain et une autre petite pièce, mais le lama a gardé la clef de cette dernière y ayant remis ses affaires. La chambre principale est une lanterne, tout en fenêtres et portes vitrées. Il y a une large véranda-

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

balcon tout autour. Je manque d'une chambre où remiser mes caisses, mais comme ce logis est très provisoire je me suis contentée de les empiler sous la véranda.⁶²



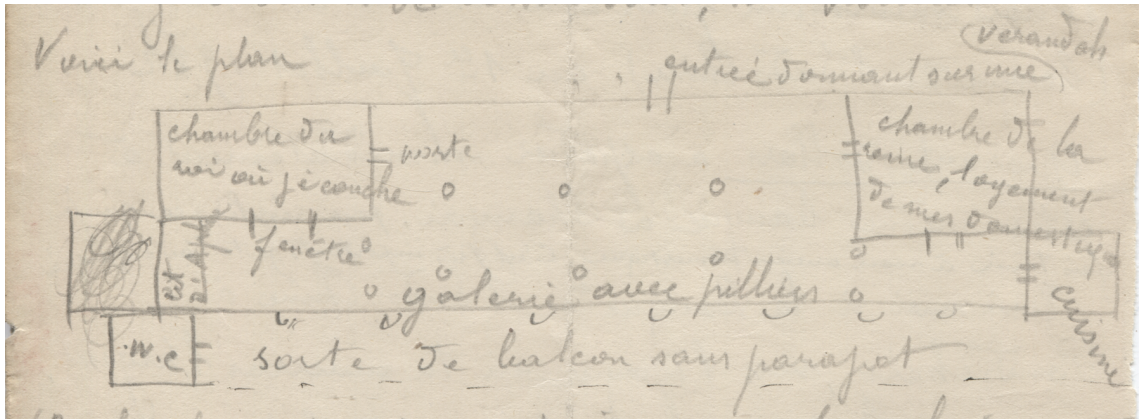
Puis en août 1921 :

Je loge, depuis hier soir, au palais de Tchaou. Palais est un titre prétentieux pour une série de bicoques que les troupes chinoises ont incendiées au moment de la révolte il y a 8 ans environ et qui gardent les traces du feu et du pillage. Mon appartement est celui où vivait autrefois le roi et la reine du pays. Toutes les boiseries, jadis peintes en rouge et ornées de dessins dorés sont noircies : voici le plan (dessin). Les chambres qui ne prennent jour que sur la galerie sont noires comme des fours. J'imagine mal des gens y vivant tout le temps⁶³.

⁶² Lettre et plan inédits du 28 juillet 1914. Archives MADN. Digne-les-Bains.

⁶³ Lettre et dessin inédits du 14 août 1921. Archives MADN. Digne-les-Bains.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.



Cette nuit pittoresque dans la chambre d'un roi méritait une illustration. Elle complète la description manuscrite qui offre les couleurs et les sensations tandis que le dessin révèle la disposition des pièces. À nouveau, le plan apporte une touche de comique lorsqu'elle précise l'usage qu'elle fait des pièces. Ses domestiques dorment dans la chambre de la reine, tandis qu'elle-même dort dans la chambre du roi et Yongden dans la galerie des piliers, sur un lit. Ces deux dessins servent bien sûr à compléter la description et permettre à Philippe Neel de mieux comprendre et visualiser l'habitation de l'exploratrice, mais aussi à renforcer l'originalité de la situation.

Les images deviennent finalement une sorte de communication visuelle indispensable à la transmission de ses visions et de ses sentiments. Elles ont une visée pratique et absolument pas artistique. Il en sera de même pour toutes les esquisses de son journal de voyage.

D'autre part, l'élément qui ne manque pratiquement jamais dans les présentations des demeures visitées, surtout si celui-ci est intéressant ou différent, est le lit ou ce qui va lui servir de lit comme élément central de la description. Ce dernier peut être un lit dans un palanquin, des planches de bois, un lit de camp, de simples tapis ou bien son manteau et des peaux de moutons pour une grande partie de ses nuits. Devrions-nous rappeler l'importance du lit et l'importance que nous y attachons ? Mise à part sa fonction de lieu pour dormir, le lit est l'endroit où l'on laisse l'esprit s'évader, l'endroit où on fait place à l'onirisme, aux divagations, l'endroit où sans doute, enfant, Alexandra David-Neel a rêvé qu'elle dormait en plein milieu de la jungle. Endroit aussi où notre inconscient ressurgit

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

et nous envoie des messages à travers nos rêves. D'ailleurs, quelques fois, si les rêves ont été choquants, amusants ou révélateurs, l'épistolière en a fait part à son époux dans les lettres. Grâce aux descriptions des lits et surtout grâce aux jugements qu'elle émet à leur propos, nous verrons qu'Alexandra ne craint pas une planche en bois pour y passer la nuit. Elle dort parfaitement bien à même le sol avec une simple couverture comme nous le verrons ci-dessous.

Parfois, l'épistolière s'attarde sur ses gestes quotidiens durant ses séjours, comme ses douches, ses heures de lever, d'étude, de souper ou encore de méditation, surtout si ces derniers sont en rapport avec la culture orientale et spirituelle :

Je viens de passer quelques jours dans un tout petit temple, occupé par un seul moine et son jeune disciple. Vie rustique en plein. Je couchais sur l'unique couverture que j'avais emportée, l'étendant sur les dalles de ma cellule, c'était encore plus dur que des planches et je me baignais à même le ruisseau derrière des nattes formant paravent. Le réveil est à 3 heures du matin, en pleine nuit. A 5 heures on sonne la cloche dans tous les ermitages disséminés dans la montagne et l'on s'assied au dehors sous la véranda pour continuer la méditation commencée à 3 heures dans sa chambrette. Ce programme s'observe l'hiver comme l'été. C'était le mien aussi à De-Chen dans la neige. Lettre du 25 août 1917. (Ibid. :463)

Souvent lorsqu'elle dépeint sa chambre, son lit ou dans ce cas l'endroit qui va lui servir de lit est au centre de la description pour ensuite évoquer les pratiques rituelles qu'elle réalise dans ce petit temple de Choang-ji en Corée. Ces habitudes de méditation sont importantes pour elle, car elles sont en rapport avec sa pratique le bouddhiste. Elle continuera de les effectuer à son retour en France. D'autres coutumes diffèrent d'avec l'Occident, ne serait-ce que de se laver dans un ruisseau. Une bourgeoise de plus de 40 ans ne fait pas ce genre de chose à Paris. Alexandra David-Neel vit un tout autre type d'intimité dans ces abris au fin fond de l'Asie, une intimité beaucoup plus proche de la nature, beaucoup plus proche de l'essentiel, éloignée du superflu.

Quand elle est hébergée chez des hôtes, elle explique leurs marques d'attention comme par exemple la préparation d'une chambre avec un feu, la confection d'un dîner, ou un bain comme chez le fonctionnaire des finances du département du Népal où « un

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

bain et un bon repas l'attendent, et tout cela gratuitement !»⁶⁴. Les actes de bienfaisance en faveur de l'exploratrice sont d'ailleurs innombrables. A chaque fois, elle a été reçue chez des hôtes anglais, hindous, riches ou paysans, ou encore chez des missionnaires ; tous ont montré une grande générosité en lui offrant le gîte et le couvert avec parfois des offrandes. Les plus généreux à son égard furent le Maharadja du Sikkim et les Woodroffe (riche famille anglaise vivant en Inde) qui tant qu'ils l'ont pu, ont facilité son voyage.

Si la pièce possède un intérêt par rapport à la qualité des meubles, à la disposition de ces derniers parce qu'ils représentent une coutume asiatique ou bien si elle renferme des objets spirituels, avec une signification symbolique, alors elle décrit de façon minutieuse les lieux. A ce moment, l'aspect pittoresque reprend le dessus dans la description. Par exemple, lors de son séjour à Pékin, Alexandra va loger dans un monastère de style chinois et elle détaille ce lieu qui possède un intérêt historique et culturel :

Moi, j'habite dans un monastère, un endroit historique, jadis résidence d'un empereur avant son ascension au trône. Les cours, ici, sont larges, les murs hauts, les portes gardées par des lions fantastiques, les toits ornements. Mon logis est immense, garni de meubles en ébène sculpté, grands comme des maisons. C'est très beau selon le canon chinois et absolument inconfortable selon celui de l'Occident. La maison est très bien exposée et le beau soleil la chauffe pendant le jour, mais, dès qu'il disparaît, le froid se fait sentir. Je crois que l'endroit serait intenable en hiver, même avec un grand feu. Lettre du 12 octobre 1917. (Ibid. :469)

Dans ce cas, bien qu'elle suive le prototype descriptif de l'extérieur vers l'intérieur, elle met au centre de la description, le mobilier hors du commun qui compose sa demeure, au lieu de la disposition des pièces comme elle a l'habitude de faire. Ceci indique que ces meubles sont si rares et si imposants qu'ils absorbent tout autre détail présent dans ce logis. Remarquons que la notion de confort reste toujours présente comme nous l'indiquions précédemment, cet élément ne pouvant se dissocier de la demeure. Parfois, elle aura l'honneur de dormir dans des lieux inédits, où jamais un occidental n'y a eu accès ou encore dans des lieux sacrés. Les descriptions des chambres suivent alors plus ou moins l'archétype que nous avons commenté ci-dessus, mais s'attarde beaucoup plus longuement sur l'élément sacré ou inédit :

⁶⁴ Citation extraite de la lettre du 5 janvier 1913. Archive MADN. Digne-Les-Bains.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

Au monastère, un trapa me cède sa cellule, double comme d'usage, une moitié servant de cuisine, l'autre de chambre, Arphur dans la cuisine et les deux garçons avec les soldats s'en vont se faire hospitaliser par un autre moine. La chambre ne possède aucun mobilier en dehors d'une table haute de 30 centimètres devant laquelle on s'accroupit, un brasero pour l'hiver, deux couvertures pour dormir et un long bâton horizontal suspendu au plafond pour prendre les effets. ... J'accroche tout mes effets au bâton, en revêt de secs, bois du thé, mange quelque chose de froid emporté le matin, fais mon lit et me couche non sans avoir eu l'indiscrétion d'entrouvrir l'armoire aux tormas du trapa pour voir ce qu'un bön-po⁶⁵ pouvait y cacher. Cette armoire, parfois dissimulée dans un recoin, parfois trônant au milieu de l'autel domestique soigneusement cadennassée ou scellée, est peut-être d'origine bön-po, mais tous les lamas tibétains l'ont adoptée en y associant des idées empruntées au tantrisme hindou. Des explications à ce sujet ne t'intéresseraient guère, je me bornerai à te dire que ces armoires sont liées à des pratiques tendant à s'assurer les services de certaines divinités et, en général, à une sorte de sorcellerie d'un ordre assez bas, dans la majeure partie des cas. Les tormas représentant les divinités sont de petits cônes faits en farine. Devant elle se placent les offrandes, toujours d'un caractère sanglant : viande, sang, souvent aussi alcool et d'autres substances secrètes. Une fois consacrées, les tormas ne doivent être vues par personne d'autre que par celui pour l'usage duquel elles ont été construites. [...] La boîte à secret de mon hôte contenait 10 « tsa-tsa » (petits édifices funéraires construits avec des os pilés d'un défunt et de la terre glaise) sans doute commémorant la mémoire des 10 sages des bön-pos, et, comme offrandes, un tas poussiéreux d'os de côtelettes qui, par leur forme, m'ont paru provenir d'un porc. Rien de plus. C'était sans intérêt, je me glissais dans mon lit au pied des « tsa-tsa » et des os de côtelettes et dormis paisiblement. Lettre du 27 juillet 1921. (Ibid. :667).

Bien que le secret contenu dans l'armoire sacrée soit sans intérêt pour l'orientaliste il y a une pause évidente dans la description, pour transmettre à son époux tout le symbolisme et le mysticisme qu'il y a autour de ce meuble mais surtout pour communiquer l'enchantement de sa cellule. La « coquille » réside ici dans la joie de pouvoir vivre une nuit emplie de mystères, une nuit si proche des rituels et des pratiques de sorcelleries auxquelles elle n'adhère pas.

Si la magie d'un paysage d'Asie s'ajoute à l'expérience de séjourner dans un monastère de façon exclusive, la description se convertit en une véritable image poétique :

⁶⁵ Un Bön-po est un chamane tibétain qui appartient à l'ancienne tradition chamannique, antérieure au Bouddhisme Tibétain.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

Tous les monastères du Sikkim comprennent deux sanctuaires superposés. Je regarde toutes chose puis nous sortons et le prince me montre une très grande chambre en face de la porte du temple me demandant si elle me convient. Elle me convient à merveille car la vue est superbe du haut du large balcon. [...] Je vais m'accouder au balcon. La lune éclaire un émouvant paysage de nuages et de montagnes. Je suis la première femme qui ait passé la nuit dans ce monastère. Ma chambre avec ses fenêtres en bois treillagé et au papier déchiqueté ressemble à un décor de théâtre. On a pendu de ci de là quelques rideaux mais l'air frais et humide de la nuit entre à flots. Mon tout petit lit de camp avec sa moustiquaire basse a l'air de danser dans la vaste pièce. On a étendu un grand tapis bleu à terre et la table est couverte par une splendide pièce de soie cramoisie toute brodée. La lune pénètre par toutes les ouvertures béantes et touche les choses de sa clarté bleue. Il faut se pincer pour s'assurer qu'on ne rêve pas⁶⁶.

Dans ces cas-là, les sentiments et les sensations prédominent sur tout élément spatial ou descriptif des meubles ou objets de la pièce. La situation dans laquelle elle se trouve dans cette chambre, dépasse l'intérêt architectural. Elle souhaite partager avec son lecteur les sentiments éprouvés. Elle s'y retrouve en osmose avec la nature, l'air frais et humide semble embrasser son corps, tandis que la lune touche chaque élément de la chambre. Sa lettre respire le bonheur, et ressemble à un rêve, comme elle-même le remarque. Cette sensation, elle l'exprimera souvent lorsqu'elle dormira sous sa tente⁶⁷ au milieu de la jungle, sur une montagne de l'Himalaya ou en faisant une halte sur la route d'un de ses périples. Son attachement pour ses tentes de camping est particulier. Les tentes correspondent au style de vie dont rêve l'exploratrice. Comme elle le dit dans sa lettre du 21 décembre 1912 alors qu'elle réalise une expédition avec le Maharadja du Sikkim :

J'aime ces nuits de solitude dans la jungle, dans la chambre de toile. Mieux qu'en la plus rudimentaire des maisonnettes on se sent parmi la nature, un avec les choses. La tente, mince cloison dont les parois chantent, clapotent et vivent avec le vent, la tente oiseau mouvant, aujourd'hui ici, demain là... un navire de terre ferme. Oh ! Je n'aimerais pas, par exemple, les « campings » fastueux des résidents où les tentes redeviennent presque une maison, où nombreuse compagnie tient salon. Il faut être seul blotti dans l'étroite couchette à écouter les cris des oiseaux nocturnes. Les frôlements d'êtres invisibles de l'autre côté de l'étoffe. L'autre nuit j'ai cru à la

⁶⁶ Citation inédite extraite de la lettre du 1er septembre 1912. Archives MADN. Digne-Les-Bains.

⁶⁷ Alexandra David-Neel a pu ramener plusieurs de ses tentes. Elles sont conservées par le Musée ADN. Digne-les-Bains.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

visite d'un serpent. Ce sont mes rêves de petite fille sauvage que je vis aujourd'hui, mon bien cher... toutes les belles images du livre de Jules Verne. Lettre du 21 décembre 1912. (Ibid. : 249)

Les tentes n'ont pas lieu d'être décrites comme des demeures puisqu'elles sont plus ou moins toutes pareilles, mais en revanche, les nuits passés sous la tente sont souvent accompagnées d'aventures ou du moins d'exotisme, comme par exemple lorsqu'elle plante sa tente sur un toit à Taou en Chine, lettre du 27 juillet 1921, (Ibid. :664) ; ou lorsqu'ils doivent veiller en plein milieu d'une immensité blanche de neige, le fusil à la main car des loups affamés rôdent autour de leurs chevaux (Ibid. :693) ; ou encore, en juillet 1923, lorsque les soldats du Nord du Szetchuan au début de la guerre civile chinoise, ont été déroutés et passent à côté de sa tente durant la nuit (Ibid. :721) et bien d'autres aventures et mésaventures, comme se réveiller ensevelie sous 60 cm de neige et devoir retirer cette grosse couche de neige durant la nuit entière. Si au départ les nuits passées sous la tente étaient occasionnelles et ne dépassaient pas la semaine, sauf durant le mois de septembre 1914 où elle y passa un mois, elles deviendront de plus en plus fréquentes à partir de 1921 lorsqu'elle débutera son grand périple vers Lhassa. Les nuits finiront du reste à la belle étoile durant cette périlleuse randonnée. Ces dernières nuits sont à peine décrites étant donné qu'Alexandra a dû cesser d'écrire d'octobre 1923 à février 1924, puisqu'elle empruntait des chemins inconnus et dans le secret le plus total.

Néanmoins, lorsque l'épistolière peut décrire une nuit passée à la belle étoile, celle-ci est également empreinte de rêveries. Pour elle « rien de plus Jules Verne » que cette pratique. Rien de plus poétique et fusionnel que dormir en pleine nature. De même que son expérience sous la tente, les nuits à la belle étoile seront exceptionnelles au départ et deviendront une habitude, sauf lors de sa randonnée vers Lhassa car les tentes pouvaient attirer les brigands. Une fois après avoir franchi Lhassa, Alexandra David-Neel écrira à son époux à ce sujet :

Veux-tu croire que, rétrospectivement, le frisson de la peur me prend en songeant à ce que j'ai fait, à ces courses parmi les forêts solitaires, ces nuits passées en plein air, seuls, le gosse et moi, couchés près d'un brasier flambant ou, d'autres fois, tapis entre des rochers ou des buissons. Silence... Désert... [...] C'est bien, mais je ne suis pas exempte d'une certaine nostalgie en songeant aux heures étranges que j'ai vécues pendant cet extraordinaire voyage. Lettre du 31 mai 1924. (Ibid. :745).

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

L'exploratrice, à l'âme aventureuse et « sauvage » pour reprendre ses termes, s'est sentie épanouie et en osmose avec ses plus profonds désirs lorsqu'elle a dormi sous sa tente ou à même le sol en pleine nature. Certaines nuits aussi, au sein des monastères ont été parfois source d'émerveillement surtout si ces derniers étaient situés dans un cadre magnifique. Les haltes dans les villes parmi la société mondaine étaient quelquefois nécessaires mais absolument pas de son goût.

Au fur et mesure de ses voyages, nous nous rendons compte qu'Alexandra David-Neel se sent mieux lorsqu'elle est proche de la nature, sa caverne dans l'Himalaya et les nuits à la belle étoile en sont la preuve. Elle est profondément en accord avec les préceptes bouddhistes, en étant capable de se défaire de tout et d'apprécier la nature. Alexandra ne pouvait concevoir une vie sédentaire. La pérégrination et l'exploration étaient les activités qui convenaient et répondaient le mieux à ses aspirations. Ce dédain pour les demeures bourgeoises répondait à son mal-être enfantin dans sa maison natale sans affection. Son amour pour la nature représentait sans doute une compensation affective, une capacité qu'elle avait développée très jeune en s'évadant de chez elle et en jouant dans la forêt à proximité de sa demeure enfantine. Alexandra a su rester proche des choses essentielles de la vie. Elle disait d'ailleurs au cours de son enfance, que ses meilleurs amis étaient les arbres, ce qui révélait déjà sa sensibilité face à la nature.

4.3.3. Paysages et atmosphères :

Les paysages détiennent une place très importante dans la correspondance de Madame Neel ainsi que dans sa vie. Il était pour elle impossible de rester insensible à la beauté de la nature ou au contraire à la laideur des villes surpeuplées. Le rapport à l'espace dans le voyage en dit long sur le voyageur et sur son rapport au monde, à la terre et à la vie. Chez Alexandra David-Neel ce lien est tout à fait particulier et différent de la plupart des voyageurs de son époque qui, généralement perçoivent l'Asie avec un regard occidental. Alexandra David-Neel se sent chez elle dans les Himalayas, elle s'identifie et se définit à travers les paysages tibétains, ou croit vivre comme dans un rêve lorsqu'elle dort en pleine jungle. Plus les espaces parcourus sont sauvages plus la voyageuse s'y sent

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

bien. A plusieurs reprises, elle parle à son époux de son âme sauvage et sa description des paysages en est l'écho.

Nous tâcherons d'observer comment Alexandra David-Neel transcrit l'espace parcouru, l'appréhende et le représente pour tenter de découvrir la mise en place de la poétique et la symbolique de l'espace naturel dans ses lettres, à savoir comment elle interprète les espaces inconnus et éloignés de la civilisation. Comment, alors qu'elle-même essaie de comprendre le monde spirituel oriental, elle tente d'établir une relation avec la Nature pour mieux appréhender les philosophies découvertes, ce qui la transforme en véritable nomade intellectuel selon les concepts de géopoétique :

Le nomade intellectuel tente en effet d'échapper aux codes (de l'autoroute), aux conditionnements (d'ordre socio-psychologique) et aux définitions simplistes, enfermantes. Mais il ne prétend pas échapper à tout conditionnement. Au contraire, il cherche les meilleures conditions, le meilleur conditionnement possible (espace où respirer, espace où se concentrer, etc.). Il se travaille, ne perdant jamais de vue la base animale et naturelle. (Jamet, 2002 : 504)

4.3.3.1. Poétique et symbolique de l'espace :

Le rapport à l'espace et au paysage varie en fonction de ce que souhaite transmettre l'épistolière dans ses lettres. Dans un premier temps, et en toute logique, nous observons que les descriptions de paysages sont en rapport avec l'itinérance du voyage. Le paysage défile sous les yeux du lecteur en suivant les pas de l'exploratrice :

Nous avons continué notre marche, avançant de plus en plus dans les montagnes depuis Ho-jo jusqu'à ce que nous ayons atteint le sauvage pays d'Amdo où le paysage n'a plus rien de chinois et rappelle cette fois parfaitement le Sikkim septentrional. Des vallées étroites parcourues par de claires rivières aux eaux vertes, ou du moins qui paraissent telles, et des torrents bondissant parmi les rocs éboulés. La contrée a dû être autrefois une vaste forêt. Des pentes de montagnes sont encore couvertes de beaux pins, mais les sauvages qui vivent là coupent avec acharnement sans jamais reboiser, et la plus grande partie des montagnes est maintenant nue, prête pour les éboulements. On parcourt des centaines de kilomètres au milieu de cette dévastation. Lettre du 30 mars 1921. (David-Neel, 2016 : 631)

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

La description du paysage marque le rythme de ses randonnées de sorte que l'évolution et les changements du panorama témoignent des progrès et des avancées de la marche :

La route est encore longue, nous entrevoyons, droit devant nous, une étroite vallée couverte de belles forêts de sapins et, dans le lointain, un pic neigeux. Nous descendons ; bientôt les pâturages cessent et nous retombons dans les vertes et sombres forêts (au bas du sol, les buissons n'ont pas encore de feuilles et bourgeonnent seulement, cela m'a révélé l'altitude avant qu'on ne me l'apprenne, nous sommes à la fin juin). Lettre du 4 juillet 1921. (Ibid. : 654)

Dans ce type de description, Alexandra David-Neel, ne s'arrête pas dans son parcours pour peindre le paysage, elle le décrit à l'allure de son excursion. Il ne s'agit pas de décrire un paysage pour le rapporter au lecteur comme un élément de découverte mais plutôt pour marquer la cadence, les conditions et l'évolution du voyage dans les lettres. Le paysage et la nature sont au service de la transcription du progrès et de l'avancée. Si le paysage est changeant, il y a évolution dans le déplacement et donc progression dans le voyage. Ce rapport au paysage est surtout présent lors de ses premières excursions en 1911 et 1912, notamment à travers la jungle puis lors de son dernier périple vers Lhassa, de 1921 à 1924. À ce moment du voyage, la nature lui parle et lui transmet des informations sur les étapes de son voyage comme ci-dessus lorsqu'elle devine l'altitude en fonction de la pousse des bourgeons.

Dans ces circonstances, le paysage n'est pas observé comme quelque chose de neuf, ou d'étranger, mais comme un allié du voyage, et c'est en ce sens que l'exploratrice se transforme en nomade :

Il est des espaces qui d'emblée appellent un parcours, qui impliquent un mode de vie nomade. Vivre dans le désert, sur l'océan, sur les flancs des hautes montagnes, dans le Grand Nord, nécessite une longue expérience des lieux et des manières de les traverser, des points de repère, des itinéraires établis d'avance. Les populations nomades, de même que les marins au long cours, possèdent ce savoir géographique, qu'ils se transmettent de génération en génération. Dans ce mode de vie en voie de disparition, l'être humain s'adapte à l'environnement plutôt que de le façonner de manière à le rendre habitable. Le parcours apparaît donc comme un élément essentiel du nomadisme, un élément premier ; il est issu du mouvement, de la mobilité, qui déterminent le rapport de l'être humain à son environnement. C'est en fonction de l'itinéraire à suivre, en fonction

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

de la position des étoiles dans le ciel, des points cardinaux, des éléments du paysage servant de points de repère que le nomade appréhende les lieux. (Bouvet, 2006b : 43)

Alexandra David-Neel envisage le paysage de cette façon. Il est alors décrit en fonction de son accueil. Le temps peut être ensoleillé, doux, agréable et les chemins propices à la marche ou tout au contraire, ses excursions peuvent être confrontées à une grêle blessante, un soleil accablant ou des chemins sinueux et dangereux :

Oui marché, car il a fallu, à plusieurs reprises, descendre de cheval, la pente devenant vraiment dangereuse. Nous avons dû passer deux cols et traverser deux rivières, cela représentant chaque fois, une différence de quelques centaines de mètres à descendre et remonter. La vallée de la seconde rivière, la Rishikola, est très belle, j'allais presque dire riante, mais la nature est toujours grave dans les Himalayas. Lettre du 21 avril 1912. (David-Neel, 2016 :150)

Les descriptions du paysage ne sont en aucun cas des toiles de fond, des peintures ou des tentatives de reproduction exacte d'une vision quelconque comme nous l'avons évoqué précédemment. Nous assistons à travers son écriture à l'individualisation du paysage dont parle Gérard Coge (2004) à propos des récits de voyageurs du XX^{ème} siècle. Lorsque l'épistolière voyage, les descriptions de paysages se classent selon si la nature et les routes seront avenantes ou accidentées :

Aphur m'avait dit : « Quand je verrai cette route, je me prosternerai trois fois. » Il ne le fait que mentalement car il est à cheval, mais il s'exclame : « Voilà donc enfin cette route que j'ai tant regardée sur la carte ! » Je ne réponds rien. La nouvelle vallée où nous entrons maintenant par un gai soleil est large, les monts qui l'entourent ronds et herbeux, le paysage est un contraste parfait avec celui parmi lequel nous avons vécu des mois. Finies les gorges resserrées, les pittoresques montagnes chinoises aux roches dentelées, aux arêtes aiguës, tout le décor s'est élargi et adouci ; le calme enveloppe les choses ; une sorte de placidité forte, sûre d'elle-même, s'affirme et s'impose. Un air de mystère plane sur cette route blanche et droite qui s'enfonce tout au loin entre les montagnes bleuissantes... Nous la savons si longue, si longue s'en allant par les steppes herbeuses, les grands lacs salés bleu sombre, les pics neigeux, rejoindre les Himalayas. Ici est le seuil d'un monde qui nous a été familier au petit et à moi, d'un monde pareil à nul autre et l'émotion passe en nous, rapide, tandis que nous regardons, de notre sentier haut perché sur le flanc des montagnes, la caravane qui s'en va, paisible, sur la route, loin au-dessous de nous côtoyant la rivière. Lettre du 27 juillet 1921. (Ibid. :671)

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

Dans cet extrait de la lettre du 27 juillet 1921, nous observons les deux aspects de la description du paysage au service de la marche. Les deux voyageurs retrouvent une route paisible, aisée et sont accompagnés d'un doux soleil après l'accomplissement d'une difficile randonnée. Le paysage marque la frontière entre deux pays, mais il signale aussi l'avancée du périple et l'achèvement d'une étape, d'une réussite. Sortant de Chine, ils retrouvent un décor propice à la marche et de plus, qui leur est familier : l'Himalaya.

D'autre part, les deux citations ci-dessus montrent un autre versant du rapport au paysage d'Alexandra David-Neel, à savoir, une interprétation mystique de ces derniers. Ce procédé est extrêmement présent dans les lettres et passe aussi par la divinisation :

Il y a surtout un certain col au milieu duquel bondit un large torrent qui est entièrement boisé d'arbres morts et tous ses arbres sont brisés, ont les branches arrachées, sont décapités, coupés en deux, les morceaux gisant sur place. C'est une scène de muet carnage, un champ de bataille parmi des êtres d'un autre règne, l'effet est extraordinaire. Et tout cela est éclairé par cette étrange lumière himalayenne unique et surtout saisissante par les jours de soleil. Tout est brumeux, sombre et, chose invraisemblable, une luminosité blanche enveloppe les choses et l'ombre rayonne mystérieusement d'une clarté qui n'est ni soleil ni lune, qui semble ne pas descendre du ciel mais émaner des objets eux-mêmes, ou, plutôt, de quelque chose qui serait en eux, derrière leur forme matérielle. Quel pays... Lettre du 4 mai 1912. (Ibid. :159)

Les éléments de la nature sont ici des « êtres d'un autre règne ». Ils semblent avoir leur propre vie, ils pourraient être considérés comme d'un autre monde. La lumière est en eux et ne vient pas du ciel. Cette évocation octroie à la nature une sorte d'émanation divine, en effet, la lumière qui en principe descend du ciel et que l'on associe aux divinités, paraît ici être directement présente dans les éléments de la nature. Il n'existe pas d'autre Dieu que la Nature pour l'exploratrice. Elle traduit sa vision métaphysique du paysage. La nature en général la transporte dans un univers de déités. Le temps, les arbres, les fleurs, les rivières, les montagnes, etc. communiquent constamment à la voyageuse des sensations, des sentiments et des intuitions. Dans ses lettres, elle essaie de transmettre ses impressions et sa compréhension de la Nature.

Des génies chuchotant entrent, portés par un bout de nuage qui pénètre par la croisée, tout le monde étrange des légendes himalayennes vous entoure, il y a des couleurs singulières sur les montagnes, les arbres vêtus de draperies moussues font des gestes étranges et on est au seuil de « quelque

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

chose » et cela est attirant et vertigineux comme les abîmes bordant les sentiers que l'on suit. (Ibid. :158)

Alexandra se sent inspirée par cette nature grandiose et féérique, on y croise des génies, et un monde étrange, celui des légendes himalayennes. La nature est toujours fascinante et grandiose pour Alexandra David-Neel, le champ lexical autour de la « grandeur » abonde dans ses descriptions de paysages :

L'on suit des vallées resserrées entre les montagnes gigantesques, la jungle a repris un caractère tropical, les orchidées pendent des arbres, les bégonias de toutes espèces, les lianes gigantesques donnent l'impression d'être dans une serre géante un jour d'exposition horticole. Mais quelles proportions a l'exposition ! Je note, en traversant un torrent, une gigantesque montagne, deux fois au moins notre Bou Kourmine, dont le versant à pic est garni, jusqu'au sommet, de bananiers sauvages. L'étape s'appelle Dikchu : un bungalow sur le bord de la rivière roulant avec fracas parmi les roches. On est comme au fond d'un gouffre dans cette gorge si étroite avec, des deux côtés, ces montagnes à pic. La nuit vient peu après mon arrivée, chaude et lourde, une vraie nuit des tropiques qui me rappelle Ceylan 28° dans ma chambre à coucher. Au dehors la nuit est d'encre, avec le vivant feu d'artifice des mouches lumineuses qui voltige par myriades parmi le feuillage épais de la jungle environnante. Lettre du 18 mai 1912. (Ibid. :162)

L'épistolière subjuguée par ce qu'elle a vu, ne peut s'empêcher de répéter trois fois le mot « gigantesque », le mot « géant » apparaît aussi et des images comme le fond d'un gouffre ou le feu d'artifice vivant ne font qu'amplifier la sensation d'immensité et de suprématie de la nature. Les paysages sont souvent présentés aussi comme merveilleux et paradisiaques :

Avant de parvenir aux régions dénudées, il y a des vallées qui sont des jardins paradisiaques pleins de fleurs merveilleuses, des rhododendrons de toutes nuances, des espèces de roses des Alpes mais de nuances tendres, rose, chair, thé qui semblent en porcelaine diaphane. Certains coins sont tout mauves présentant toute la gamme des violets, de la pensée foncée au mauve rose presque blanc. Au milieu de tout cela des cascades géantes, des torrents bondissant parmi les rocs couverts de fleurs... Un rêve. Lettre du 8 juin 1912. (Ibid. :179)

Cette palette de couleurs naturelles émerveille l'exploratrice, extrêmement sensible à la flore depuis sa jeunesse ; ce spectacle est inouï et à nouveau colossal aux yeux d'Alexandra David-Neel. Parfois ces paysages fleuris lui donnent une impression

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

de « paradis féérique » : « De tous côtés les rhododendrons sont en fleurs et la montagne est un vrai paradis de féerie » (Ibid. :367) dit-elle alors qu'elle se trouve à Lachen. Les nombreux attributs prodigieux autour de la nature enseignent au lecteur les sensations de l'exploratrice et ses sentiments face à ce qu'elle vit. Il en est de même lorsqu'elle croise des animaux et des insectes, sa sensibilité s'exacerbe et son plaisir s'accroît :

Et parmi cette lumière voltigent les oiseaux rouges, des oiseaux bleus et d'autres avec des queues extravagantes et des papillons merveilleux dont certains sont eux-mêmes gros comme des oiseaux. Le soir l'étape s'appelle Singhikh. Bungalow sur la hauteur dans un endroit dégagé avec un superbe panorama de montagnes qui bleussent dans le soir, s'enveloppent lentement de nuages pour dormir. Et tout cela est grand, démesuré. Lettre du 18 mai 1912. (Ibid. :163)

Les animaux, les couleurs, l'immensité et la personnification de la nature sont autant d'images qui persistent et se répètent. Ses descriptions de paysages sont une succession d'impressions d'un autre monde, de son univers idéal :

Beaucoup de beaux oiseaux sur la route. Il y en a de toutes les couleurs dans ce pays, mais j'en ai vu de matin, un microscopique jaune à la poitrine, et rouge sur le dos. Un oiseau du pays des fées. Les papillons aussi sont ravissants. Tant de sortes différentes. Il y en a des petits tous bleus qui ressemblent à des fleurs, et des noirs aux larges ailes lisérées de bleu et un très grand, aussi grand que le petit oiseau, qui a un long corps en fuseau, comme un « dirigeable », strié de noir, rouge et blanc avec des ailes en gaze noire transparente. Lettre du 24 mai 1912. (Ibid. :167)

L'exploratrice transmet à travers ces fragments de paysages, une « fantasmagorie himalayenne » pour reprendre les termes de Samuel Thévoz (2010 : 345). Chaque paysage est magie et lui provoque des émotions et des sensations ineffables. De plus, l'écriture de ses impressions semble aider Alexandra David-Neel à s'évader de nouveau et de réinterpréter le paysage à sa façon :

J'ai vu cet après-midi-là un pays de rêve, un pays ressemblant à notre Sahara, avec des monts orange tranchant sur un ciel d'un bleu intense, mais les sommets des monts orange se couronnaient d'une coiffure de neige et, en d'étroites vallées, dormaient de petits lacs aux eaux gelées. Une neige à demi glacée, une sorte de « gelati » à l'italienne tombait par instants et vous cinglait cruellement. Les gens que j'avais emmenés et qui étaient insensibles au paysage semblaient au

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

martyre, et de les traîner derrière moi gémissants me fit brusquer mon retour, ce que je regrette infiniment. Lettre du 9 juin 1912. (Ibid. :177)

C'est elle qui l'écrit : « un pays de rêve », où les montagnes prennent le rôle de reines aux couronnes blanches et dominant le monde ayant le pouvoir de trancher le ciel. Elle écoute la nature, la regarde, la comprend et en fait sa meilleure associée pendant le voyage. Cette Nature peut être « riante » et « grave » ou encore « douce », « calme » et « mystérieuse ». Elle lui transmet des messages par rapport aux chemins à parcourir et aux pensées à recueillir.

Le temps, l'atmosphère et les couleurs de la nature accompagnent souvent ses sentiments. Ils sont le reflet de son bien-être ou de son mal-être. C'est le troisième rapport de l'exploratrice à l'espace. Très sensible au paysage, il est souvent en osmose avec ce qu'elle ressent. En janvier 1912, alors qu'elle se trouve à Calcutta au bord du Gange, on lui demande de parler du bouddhisme et, ainsi, spontanément les gens forment un grand cercle autour d'elle pour l'écouter. Cet événement la rend particulièrement heureuse et voilà comment Alexandra David-Neel achève la description de cette expérience : le soleil se couche « tout rouge » dans les nuages, le Gange coule, gris bleuté à reflets de cuivre, sous nos pieds... » (Ibid. :116). Tout comme dans les préceptes bouddhistes, la vie ne cesse de suivre son cours ; le soleil se couche, et l'eau continue de couler. Néanmoins le soleil se couche tout rouge, il traduit sa passion pour ce qu'elle est en train de vivre et la réverbération du soleil sur le Gange ne serait-il pas le reflet des paroles transmises à ses auditeurs ? Ses paroles s'écoulent et se répandent aussi bien sur le fleuve que dans l'esprit de ceux qui l'écoutent et les réchauffent doucement comme le soleil sur le Gange.

Parfois, la description du temps et du paysage peuvent en revanche exprimer un certain mal-être, voyons par exemple en novembre 1911, alors qu'elle vient à peine d'arriver en Inde, elle ne se sent pas satisfaite de ses découvertes et de ses rencontres, elle fait part de ses impressions à Philippe : « Des nuages bas, uniformément gris, des arbres verts, des champs verts,... trop verts, des routes boueuses où les roues s'enfoncent en faisant gicler une eau rouge brique et des averses qui vous transpercent, des nuits où l'on grelotte recroquevillé dans ses couvertures. » (Ibid. :89). Elle se sent enfermée, encerclée et ne trouve aucune issue dans cet espace et cette vie trop monotone à son arrivée. Elle ne

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

trouve pas ce qu'elle est venue chercher et son ressenti se répercute dans son interprétation du paysage.

Finalement, nous observons que les éléments que l'exploratrice se plaît à décrire le plus à son époux dans toute sa correspondance, ce sont les paysages de ses rêves. De tous les éléments de son voyage décrits dans sa correspondance, la nature est celle que l'épistolière prend le plus de plaisir à transcrire, celle sur laquelle elle pourrait s'attarder pendant des pages, celle qu'elle comprend le mieux. D'ailleurs, Alexandra écrira les plus belles pages de sa correspondance lorsqu'elle les évoquera :

Atami est ravissant, un coin de Provence, en plus majestueux. L'océan est bleu, et le ciel tout bleu aussi. Il y a des pins sombres contrastant avec les bambous, c'est tout à fait beau. Beaucoup de très grosses oranges pendent aux arbres, les pruniers gardent encore quelques fleurs de leur neige d'il y a quelques semaines, les pêchers et les cerisiers sont tout éblouissants. Il faut voir cela à l'écart, en dehors des villages, car les villages, comme partout, sont laids. Lettre du 7 mars 1917. (Ibid. :435)

Alexandra David-Neel tâche de restituer ce que ses yeux observent, comme elle l'indique ; elle ne s'attardera jamais dans sa correspondance à décrire les villes ou les villages qui selon elle, se ressemblent tous de par leur laideur. Malgré le fait que les descriptions de paysages des récits de voyage aient longtemps été sous-estimées dans le monde littéraire, comme l'indique l'écrivain allemand Jean Paul dans son *Cours préparatoire d'esthétique*⁶⁸, elles sont pourtant dans le journal de voyage de l'exploratrice d'une finesse assez recherchée.

Il n'est pas téméraire d'affirmer qu'Alexandra David-Neel tente de créer à travers sa vision des paysages une vision personnelle, et surtout la transmission d'une sensation, d'un sentiment ou d'une pensée, comme pourrait le faire un écrivain. Dans ses descriptions de paysages, il n'y a jamais d'excès, tout est décrit de la façon la plus harmonieuse possible en se rapprochant de ce qu'énonce justement Jean Paul :

⁶⁸ « Les paysages des récits de voyage apprennent au poète ce qu'il devrait omettre dans les siens ; combien le déversement chaotique de montagnes, fleuves et villages, les mensurations des plantes et plates-bandes prises une à une, bref, combien un sombre ramassis de couleurs entassées crée difficilement de lui-même un tableau qui soit uni. » (Paul, 1979 :289)

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

En poésie, un paysage doit faire un tout pictural ; l'imagination d'autrui ne doit pas avoir à pousser péniblement des rochers et des arbres les uns contre les autres, comme sur une scène, avant de reculer de quelques pas pour contempler l'installation : il faut au contraire que le paysage se déploie et se présente de lui-même, avec ses sommets et ses ravins, comme du sommet d'une montagne au lever du jour (Paul, 1979 : 271).

Même s'il ne s'agit pas véritablement de poésie, ses descriptions de la nature s'en approchent :

Nous avons franchi six cols, déambulé à travers des pâturages pleins de yacks et de moutons, traversé des steppes désertes. Tout cela nous a menés au bord d'une claire rivière, au pied de hautes montagnes dont les sommets sont déjà couverts de neige, décor qui me rappelait vivement le Tibet septentrional et mon propre ermitage : De-Chen Ashram d'inoubliable mémoire. Après avoir marché d'un bon pas pendant environ cinq heures, nous avons trouvé la résidence des ermites, perchée à flanc de coteau parmi des peupliers dont l'automne a jauni les feuilles et des buissons devenus d'un rouge éclatant. Le paysage eût tenté un peintre. Autour, solitude complète et cette atmosphère de majestueuse sérénité propre aux hautes montagnes. Ah! Que l'on était bien là, mille fois mieux que dans la lamaserie, pourtant très silencieuse, de Kum-Bum, et que je comprenais ceux qui s'y étaient retirés !... Lettre du 5 octobre 1918. (David-Neel, 2016 :528)

Plus elle goûtera à la solitude et à cette nature silencieuse, plus son besoin d'être en contact direct avec elle sera fort. C'est cette sensation qu'elle transmet à travers cette description. Le lecteur ressent combien ce paysage qu'elle est en train d'observer la fascine par sa beauté, mais en même temps, déclenche chez elle de profonds regrets. Sa description est dynamique et vivante, les verbes employés comme « franchir », « déambuler », « d'un bon pas » et « traverser » donnent du mouvement à la description qui, de plus, renvoie une forte luminosité entre la « neige », la « claire rivière » et le beau temps. La neige détient d'ailleurs une place importante dans les descriptions de ses excursions : « Le spectacle des monts géants, tous vêtus de blanc, a été inimaginablement grandiose lors de la dernière pleine lune. Avec cela un silence extraordinaire. (David-Neel, 2016 : 415). Remarquons à nouveau le terme « spectacle » qui évoque l'étendue des émotions que la nature peut lui provoquer. « Les monts » sont personnifiés comme très souvent dans ses descriptions. Les neiges seront alors parfois qualifiées de « manteau blanc », « perpétuelles » et éternelles. Elles représentent généralement l'habit des

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

montagnes mais aussi l'idée d'infini puisque la neige sera toujours là pour les vêtir. Symbole de pureté et de luminosité, la neige couvre la terre de sa texture blanchâtre et dévoile au loin toute présence vivante par le contraste des couleurs. La neige de l'Himalaya est de plus éternelle et s'étend à perte de vue, elle crée ainsi une image de candeur infinie. Alexandra David-Neel s'aventure dans sa correspondance à transmettre les sensations éprouvées:

Il ne cesse plus de geler, ici, même en plein soleil. On n'y fait plus attention et j'ai enlevé successivement deux gilets de laine que les premiers froids m'avaient fait endosser sous ma robe de peau de mouton. Et il fait beau ! Beau ! Quel climat merveilleux ! Aphur et moi nous avons fait notre première grande promenade sur la neige à travers les montagnes. C'était bien joli, je te l'assure, de se trouver courant sur la belle neige blanche avec de hautes bottes de feutre rouge qui tiennent les pieds chauds. Lettre du 3 décembre 1918. (Ibid. :541)

Le contraste des bottes rouges sur le blanc évoque l'opposition du chaud et du froid, mais ses bottes sur la neige reflètent également sa passion pour ces espaces purs. Les couleurs rehaussent la vivacité de la description. Encore une fois le mouvement est présent avec les termes « promenade » et « courant ». La description du paysage est toujours rapide, tel un coup d'œil.

Ici, l'exploratrice défie la nature avec ses bottes de feutre qui, malgré le grand froid se balade dans la neige glacée. Ces moments fugaces du bonheur deviennent presque poésie. Alors que Jean Paul énonçait les descriptions de paysage dans les récits de voyage comme une suite quelconque trop chargée de détails, il est facile de constater que les lettres de l'épistolière ne correspondent pas à ce type d'esquisses. Elle ne laisse généralement apparaître qu'une brève vision, une toile de couleurs et donc une toile de fond pour mieux faire passer les idées et sentiments qu'elle ressent : « Les couchers de soleil sont merveilleux, les montagnes environnantes prennent des teintes exquises comprenant toute une gamme de mauves, de roses, de bleuâtres. C'est un vrai régal pour les yeux. Pas très loin, au sud, la neige demeure pendant l'été à moins de 4000 m. » (Ibid. :702). Il serait même aisé d'affirmer que ses descriptions de paysages constituent une nouvelle poésie, à savoir sa façon de vivre et d'interpréter la nature. Nous pourrions alors reprendre les termes de Jean Paul pour considérer le talent d'Alexandra David-Neel

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

lorsqu'il s'agit de peindre la nature : « Le génie se distingue précisément en ceci qu'il a de la nature une vision plus riche et plus complète, tout comme l'homme se distingue de l'animal, demi aveugle et demi sourd ; chaque génie crée pour nous une nature nouvelle, dans le geste par lequel il nous dévoile mieux l'ancienne » (Paul, 1979 : 37).

Alexandra David-Neel détient ce génie, elle ne dépeint pas les paysages de façon passive comme un simple rédacteur de récit de voyage ou tel l'inventaire d'un botaniste ; elle est un descripteur actif du paysage réfléchissant sur ce qu'elle voit et sur ce que cette perspective lui évoque. Elle se présente telle une véritable nomade diffusant les messages de la nature, propageant dans les lettres les secrets qu'elle lui révèle. Parfois elle s'interroge sur le sens de la nature qui lui échappe, mais qui cependant lui apporte des sensations inédites. Elle offre au lecteur une nouvelle façon de regarder et d'interpréter la nature.

Nous avons vu jusqu'ici que le rapport au paysage d'Alexandra David-Neel est extrêmement personnel et allégorique. Au fil des descriptions des espaces de l'exploratrice, il est aisé de constater que ses lieux de prédilection et d'inspiration sont avant tout les montagnes et les steppes. Nous souhaitons nous attarder sur ces éléments hautement symboliques car ils détiennent une place considérable dans le journal de voyage de l'exploratrice.

4.3.3.2. Les montagnes et les steppes :

L'Himalaya a envouté Alexandra David-Neel. Ceux qui la connaissent un peu, savent que ces montagnes marqueront à jamais les pensées de la philosophe, de l'exploratrice et de l'orientaliste qu'elle était.

Faut-il rappeler que son maître et ami Élisée Reclus, pour qui elle avait une grande estime intellectuelle avait écrit *Histoire d'une montagne* ? Nous retrouvons dans sa façon d'interpréter les montagnes et le monde en général une forte influence du géographe. Pour ce dernier, la montagne représentait un lieu mystérieux, un symbole de l'univers, de la force de la nature mais aussi de l'énigmatique commencement de la vie :

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

Ainsi, jusque dans sa plus petite molécule, la montagne énorme offre une combinaison d'éléments divers qui se sont mélangés en proportions changeantes ; chaque cristal, chaque minéral, chaque grain de sable ou parcelle de calcaire, a son histoire infinie, comme les astres eux-mêmes. Le moindre fragment de roche a sa genèse comme l'univers ; mais, tout en s'entraînant par la science les uns des autres, l'astrologue, le géologue, le physicien, le chimiste, en sont encore à se demander avec anxiété s'ils ont bien compris cette pierre et le mystère de son origine. Et l'origine de la montagne elle-même, est-il certain qu'ils l'aient dévoilée ? A la vue de toutes ces roches, grès, calcaires, ardoises et granits, pouvons-nous raconter comment la masse prodigieuse s'est accumulée et dressée vers le ciel ? En la contemplant dans sa beauté superbe, pouvons-nous faire un retour sur nous-mêmes, faibles nains qui regardons, et dire à la montagne, avec l'orgueil conscient de l'intelligence satisfaite : « La plus petite de tes pierres peut nous écraser, mais nous te comprenons ; nous savons quelles ont été ta naissance et ton histoire » ? (Reclus, 1882 :41)

Puis comme le remarque Françoise Besson (2017), la montagne est le lieu du contact le plus étroit entre l'humain et le non humain. Pour cette raison, les montagnes ont captivé les peuples depuis la nuit des temps⁶⁹. Carolina Pinzón explique également cette fascination :

L'eau et la montagne contiennent le mystère du monde. Ils sont la mémoire de nos jours et de nos siècles. Leur voix chante l'éternité et la mort. Leur voix pénètre et enveloppe. Leur haleine subjugue et libère. Toujours dans un double jeu, dans leur paradoxale forme d'agir sur nous, elles exercent leur pouvoir et accompagnent les hommes pour leur donner leur fertile essence ou enlever tout espoir. Cette fascination pour les éléments de la nature n'est pas unique à une période de l'histoire de la littérature, elle est commune aux mythologies grecques, aux philosophes classiques anciens, aux mystiques du Moyen Âge ou aux écrivains indigènes. Toute notre littérature présente l'indéniable image de l'homme et son lien à la nature au moins selon des formes métaphoriques. (Pinzón, 2016 : 271)

On retrouve dans pratiquement toutes les contrées des héritages mythiques et des légendes autour des montagnes. En Grèce, le Mont Olympe, demeure des Dieux, nous vient tout de suite à l'esprit, ou le mont Athos, cité sainte abritant exclusivement des moines ; mais aussi le temple construit sur le mont sacré de l'Acropole d'Athènes

⁶⁹ Voir aussi à ce propos, l'article de GUY, Hélène. « La figure de l'Everest dans le récit d'expédition. » *Tangence*, n° 65, 2001, p. 115–127. <https://doi.org/10.7202/008234ar>

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

partagée en trois lieux : l'Acropole (le ciel), L'Agora (la surface) et le Cimetière (sous terre). Mais l'on retrouve des montagnes sacrées, chargées d'histoire et de légendes un peu partout à travers le monde. L'Uluru (Ayers Rock) des aborigènes en Australie, le Mont Agung, centre du monde et demeure des dieux pour les Balinais, ou encore le Machu Pichu (Pikchu en Quechua signifie montagne), sanctuaire sacré de l'empire Inca, en sont quelques exemples.

Les montagnes sont naturellement assimilées au monde cosmique et liturgique, aux légendes, aux mythes et à la spiritualité. Dans d'autres civilisations où la terre n'offre pas de montagnes naturelles, les hommes construisent des temples imitant sa forme comme les Dolmens, les menhirs des Celtes, ou au Mexique, en particulier au Yucatan où de nombreuses pyramides mayas sont construites, la plus connue étant celle de Chichen Itza ou encore les pyramides égyptiennes symboles de l'élévation et de l'ascension vers le ciel pour se rapprocher des Dieux.

En Asie, terre de monts et de montagnes, il en est de même. En Inde, tous les temples sacrés sont élevés sur des monts et il existe une forte tradition symbolique autour de la montagne. Les monts Meru, Semeru et Kailasha font partie de la mythologie indienne et sont considérés comme le lieu de séjour des Dévas (des dieux)⁷⁰.

En Chine, les montagnes sont les lieux sacrés par excellence. Les cinq monts sacrés (Taï, Hua, Song et les monts Heng du sud et du Nord) de la religion taoïste sont des lieux de cultes de même que les quatre montagnes bouddhistes (Emei, Jihua, Putuo et Wutai) dont chacune d'entre elles est consacrée à un Bodhisattva⁷¹. Pour les bouddhistes, le voyage vers la montagne symbolise le voyage allant de l'ignorance vers l'illumination. Au cours de leur pèlerinage vers le mont Kailas, les pèlerins peuvent passer d'un état d'esprit matériel et individualiste à la spiritualité et la possibilité de connecter leur être à toutes formes de vie. Le mont Kailas représente pour les Bouddhistes

⁷⁰ Voir TOFFIN, Gérard. « La montagne cosmique dans les mondes indien et tibétain : mont Meru et mont Kailas ». Dans : *Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie*, n°1-2/1988. *La haute montagne. Visions et représentations de l'époque médiévale à 1860*. pp. 13-29. DOI : <https://doi.org/10.3406/mar.1988.1355>

⁷¹ Terme bouddhiste qui désigne le degré antérieur de sagesse au Bouddha. Le Bodhisattva est le sage qui a franchi tous les degrés de la sagesse hormis le dernier qui fera de lui un Bouddha.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

le centre de l'Univers. Alexandra David-Neel connaît toutes ces légendes et n'y est sans doute pas indifférente.

Les montagnes ont attiré les voyageurs et les explorateurs surtout depuis le XVIII^{ème} siècle comme le remarque Alain Guyot dans son article « Le récit de voyage en montagne au tournant des Lumières » :

L'intérêt scientifique et esthétique pour la montagne est en effet une « invention » du XVIII^{ème} siècle, liée à toute une série de facteurs déterminants, au rang desquels on mettra le développement des échanges européens, les recherches des naturalistes (de Scheuchzer à Ramond de Carbonnières), mais aussi la sensibilité complexe de ce qu'on a coutume d'appeler le « préromantisme », avide de sensations nouvelles liées aux grands spectacles de la nature. La montagne devient, au cours du XVIII^e siècle, l'enjeu de pratiques multiples : parcours (de la promenade à l'exploration), enquêtes (de l'inventaire à la recherche de soi), représentations (de la note brève à l'ouvrage copieux, de l'esquisse au tableau). Ces pratiques sont le fait d'acteurs variés : philosophes, poètes, artistes, journalistes, géographes, naturalistes et « touristes » avant la lettre. Elles engendrent une multiplicité de discours, qui s'entrecroisent, se reprennent et s'interpénètrent, mais qui, imprégnés qu'ils sont de tradition classique, manifestent, en dépit de leur hétérogénéité, des stratégies et une vision du monde relevant, à un titre ou à un autre, de l'analyse littéraire. (Guyot, 2006 :121)

À cette époque, en France, ce sont les Alpes qui fascinent, le Mont-Blanc, la Savoie, les montagnes italiennes et d'Europe en général. Le 18^{ème} siècle, siècle des lumières voit apparaître l'engouement pour la montagne et les débuts de l'alpinisme. En 1786 Balmat et Paccard accomplissent l'exploit de l'ascension et la conquête du Mont Blanc. Au XIX^{ème} siècle, cette pratique séduira de plus en plus, notamment les bourgeois avides de sensations, ce siècle verra se développer la pratique professionnelle de l'alpinisme. Les voyageurs français du XIX^{ème} siècle se tournent pour leur part vers l'Europe, l'Espagne et sa Sierra Morena, Sierra Nevada, mais aussi vers les monts de l'Orient. Les voyageurs y trouveront une source d'inspiration, le moyen de partir à l'aventure ou à la découverte de soi. Cet attrait pour les montagnes se traduit dans les récits de voyage de façon différente au cours des différents siècles selon Jean Lacroix :

Nous trouvons une montagne de type beaucoup plus métaphorique que réel, repérable surtout dans la seconde moitié du XVIII^e s. ; une montagne du dialogue, décelable dans les toutes dernières

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

décennies du XIX^e s., en pleine période révolutionnaire ; enfin une montagne révélée, dévoilée qui devient peu à peu, à elle seule, une véritable institution narrative, à partir des années trente du XIX^e s. (Lacroix, 1988 :206)

Cette quête de sommet envahit toute l'Europe au XIX^{ème} siècle et se poursuit au XX^{ème} siècle. Ce sera désormais le dépassement de soi qui sera recherché dans ce type d'expériences. Et d'une certaine façon, les randonnées en montagne d'Alexandra David-Neel peuvent s'envisager sous cet angle. Mais pour elle, le voyage en montagne n'est pas seulement une recherche du dépassement, il est toute une expérience profonde et intérieure : « L'ascension constitue donc bien le 'voyage en soi', le 'voyage imaginaire le plus réel de tous'⁷² dont rêve la nostalgie innée de la verticalité pure, du désir d'évasion au lieu hyper, ou supra céleste. » (Durand, 1969 :141).

Les montagnes exercent sur Alexandra David-Neel une puissante fascination. Nous pouvons l'observer à travers les nombreuses récurrences dans ses dernières lettres. Les montagnes sont toujours qualifiées par des adjectifs d'émerveillement et de grandeur : « Je suis assise à un petit bureau près de la fenêtre ouverte, devant moi est un grandiose paysage de monts géants couronnés de noires forêts. (David-Neel, 2016 : 319) ; ou encore « Merveilleuses montagnes illuminées par le soleil levant.⁷³ ». Comme le remarque Bachelard, « C'est la même opération de l'esprit humain qui nous porte vers la lumière et vers la hauteur » (Bachelard, 2018 :55). Le regard de l'exploratrice voit ces deux composantes dans la chaîne de montagnes asiatiques. Les montagnes peuvent aussi être éblouissantes :

L'un de mes précédents camps a été au pied des hauts pics glacés du Kangchenjunga. Je souhaitais voir ces géants de tout près, sans aucune autre chaîne de montagnes entre eux et moi. J'ai eu là un grandiose spectacle et la vue d'une gigantesque moraine s'étendant des kilomètres au pied des neiges étincelantes. Lettre du 28 septembre 1914. (David-Neel, 2016 : 329)

Au point que, s'il existait un endroit sur la terre où demeurer, malgré son rejet total d'une sédentarisation, ce serait celui des montagnes :

⁷² Bachelard, *L'Air et les songes*, p. 33; cf. Le platonisme sous jacent à cette imagination.

⁷³ Lettre inédite du 12 septembre 1914. Archives MADN. Digne-Les-Bains.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

Le beau soleil et la neige sur les monts font le paysage splendide. On s'attarderait bien à demeurer ici longtemps, longtemps. Cet instinct du home qui est au fond du cœur de chacun de nous et qui du reste a été la source de la civilisation se prendrait volontiers à pousser des racines. Il faut secouer tout cela ; toutes attaches sont mauvaises, toutes chaînes sont à briser et tout enchantement à rompre. Lettre du 24 novembre 1915. (Ibid. :397)

Comme elle l'indique, Alexandra est complètement tombée sous le charme des montagnes himalayennes. On retrouve définitivement l'influence des textes d'Elisée Reclus :

Si dès mes premiers pas dans la montagne, j'avais éprouvé un sentiment de joie, c'est que j'étais entré dans la solitude et que des rochers, des forêts, tout un monde nouveau se dressait entre moi et le passé, mais, un beau jour, je compris qu'une nouvelle passion s'était glissée dans mon âme. J'aimais la montagne pour elle-même. (Reclus, 1882 : 5)

Comme lui, l'exploratrice éprouve cette passion pour la montagne : « Le second jour je me suis dirigée vers le pied des immenses pics neigeux. J'ai côtoyé d'énormes moraines et ai atteint un cirque où sommeille un petit lac aux eaux opalines merveilleux, un vrai lac pour ondines et fées. » (David-Neel, 2016 : 390). Les conations aux êtres surnaturels dénotent la vision fabuleuse qu'elle a de ces lieux. Elle donne une valeur sacrée aux montagnes en évoquant leur éternité : « La montagne à traverser et les pics avoisinants sont tout blancs. Ces pics sont, je crois, couverts de neiges perpétuelles. » (Ibid. :653).

La montagne offre des tableaux si sensationnels qu'elle ne semble pas être une terre d'hommes. Proche du ciel, elle s'avère être un lieu propice aux foyers des êtres merveilleux et des dieux. En effet, comme nous l'avons vu toutes les religions coïncident dans cette considération cosmique, et pour les Bouddhistes les montagnes représentent le centre de l'Univers (mont Kailas) et symbolisent l'élévation spirituelle vers la libération et le Nirvana. C'est dans cette optique qu'Alexandra David-Neel considère les montagnes :

Le décor était blanc de neige ou s'émaillait de fleurs, selon la saison, on était, là, seul avec la nature, dans un pays aimanté par les légendes millénaires et les adorations de tout un peuple : les Himalayas, demeures des dieux et des sages ! Rêve vécu que j'ai su goûter intensément, sachant,

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

dès le premier jour, que le réveil viendrait. Mais quoique son amertume ait été prévue et savourée d'avance elle n'en est pas moins cruelle. Lettre du 8 juin 1917. (Ibid. : 454)

Elle a atteint en haut des Himalayas et surtout lors de son séjour solitaire dans sa caverne, la paix intérieure et un certain détachement de la vie matérielle. Après avoir fréquenté les sommets elle a peur de retourner à la vie quotidienne et ne plus sentir cette plénitude qui seule semble pouvoir se trouver dans les montagnes. Elles resteront à jamais son oasis :

A vrai dire, j'ai le « mal du pays » pour un pays qui n'est pas le mien. Les steppes, les solitudes, les neiges éternelles et le grand ciel clair de « là-haut » me hantent ! Les heures difficiles, la faim, le froid, le vent qui me tailladait la figure, me laissait les lèvres tuméfiées, énormes, sanglantes, les camps dans la neige, dormant dans la boue glacée et les haltes parmi la population crasseuse jusqu'à l'in vraisemblance, la cupidité des lamas et des villageois, tout cela importe peu, ces misères passaient vite et l'on restait perpétuellement immergé dans le silence où seul le vent chantait, dans les solitudes presque vides même de vie végétale, les chaos de roches fantastiques, les pics vertigineux et les horizons de lumière aveuglante. Pays qui semble appartenir à un autre monde, pays des titans ou de dieux. Je reste ensorcelée. J'ai été voir là-haut, près des glaciers himalayens, des paysages que peu d'yeux humains ont contemplés, c'était dangereux peut-être et, comme dans les fables antiques, les déités se vengent. De quoi se vengent-elles ? de mon audace d'avoir troublé leurs demeures ou de mon abandon après avoir conquis une place auprès d'eux ? Je n'en sais rien, pour le moment je ne sais que ma nostalgie. Lettre du 12 mars 1917. (Ibid. :437)

Nous retrouvons, dans cette citation, la divinisation des montagnes, l'association des hauteurs avec le foyer des dieux. La voyageuse a la sensation de les avoir côtoyés, pour elle les dieux sont les pics enneigés et leurs lacs turquoises. Dieu est finalement Montagne et elle précise que « peu d'yeux humains ont contemplé » ce bout de terre où elle a eu la hardiesse de séjourner. Seuls les plus courageux, les plus dignes auront pu vivre dans ces lieux. Il s'agit en effet de bravoure, peut-être même d'imprudence car peu d'explorateurs se lancent dans de telles ascensions et peu d'entre eux sont capables de séjourner des mois à ces hauteurs.

Le rapport à la montagne se révèle, comme nous l'avons dit, être en relation avec la recherche et le dépassement de soi, mais cette fois-ci non plus d'un point de vue physique mais spirituel. Cette montée vers les sommets, est aussi le détachement de

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

l'homme, de l'ordinaire et des futilités de la vie quotidienne pour atteindre la spiritualité et la sagesse intérieure. Gravier une montagne revient à franchir sa propre montagne intérieure, le sommet de la montagne représentant le point culminant de l'être, le point le plus haut et le plus élevé, à savoir son esprit :

Les montagnes sont enfin la preuve ultime de la capacité humaine, de sa bravoure, car « le fait de gravir une montagne n'est plus une action anodine : elle consacre ou non l'Élu, le héros. Tous les mythes ascensionnels expriment ainsi le désir permanent du progrès humain : l'ascension permet de transcender la simple condition humaine. » (Pinzón, 2016 : 517).

S'élever en haut d'une montagne revient à surpasser son corps et son esprit. Les descriptions des excursions montagnardes de l'exploratrice rendent compte de cette recherche et de ce désir de transcender ses forces physiques et psychiques. Ce goût pour les randonnées dans les montagnes va perdurer tout au long de son voyage :

Nous voici de plus en plus en hiver, les rares peupliers qui, seuls, parent de quelques maigres bouquets nos cimes herbeuses ont laissé tomber leurs dernières feuilles d'or. Il a neigé à plusieurs reprises, abondamment ; le paysage environnant, étrangement transformé par son manteau blanc, rappelait certains aspects du Transhimalaya proche des hautes cimes. Cela me faisait ressouvenir de campements d'allures épiques où le froid vous glaçait la moelle et d'un pays qui reste ineffaçablement gravé dans ma mémoire : les steppes de Kampa et de Trinkye-Dzong. Mais la neige ne dure guère dans le climat ultra sec de la région où je suis. Le soleil reparait, clair, chaud, aveuglant, dans un ciel d'un bleu qui vaut celui de l'Afrique et l'on se sent emporté par le désir de vagabonder à travers les montagnes. Lettre du 3 novembre 1918. (David-Neel, 2016 :530).

Cette soif de vagabondage à travers les montagnes est aussi motivé par l'envie de conquête de la montagne, par le désir de se dépasser et devenir le héros qui a gravi les sommets. Comme le remarque Gilbert Durand :

La fréquentation des hauts lieux, le processus de gigantisation ou de divinisation qui inspire toute altitude et toute ascension rendent compte de ce que Bachelard nomme judicieusement une attitude de « contemplation monarchique » liée à l'archétype lumino-visuel d'une part, de l'autre à l'archétype psycho-sociologique de la souveraine domination. (Durand, 1969 :152)

L'Himalaya se transforme en l'allégorie de la domination. En franchissant ces chaînes de montagne, Alexandra David-Neel s'élèvera non seulement au plus haut

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

sommet de la gloire mais atteindra aussi un haut degré de sagesse et de savoir. D'ailleurs, l'exploratrice n'arrivera à cesser ce besoin de pérégrination à travers les cimes qu'après son long périple de plus de deux mille kilomètres à travers le Tibet pour arriver à Lhasa :

Et les hauts cols vers lesquels on montait pendant plusieurs jours avant d'en atteindre le sommet. On grimpait et il faisait de plus en plus froid, il n'y avait plus qu'un paysage muet de pierres et de neige et nous étions si petits, si perdus dans ces immensités, mon gamin et moi... Il y avait des jours que nous n'avions pas aperçu un être humain. Où allions-nous ?..., nous ne le savions pas toujours, nous marchions devant nous... Lettre du 31 mai 1924. (Ibid. :746)

Cette lettre écrite depuis Chumbi au Tibet, quelques mois après sa pérégrination à travers l'Himalaya et le Tibet pour atteindre Lhasa, prouve que le plus important, le plus extraordinaire ne fut pas de déroger à la loi en entrant dans la ville interdite mais de s'être surpassée, d'avoir survécu à un tel périple. Ce qui demeure dans son esprit, ce qu'elle met en valeur dans sa lettre, ce sont les difficultés du voyage, d'avoir surmonté la faim, le froid, et ce qui prédomine et s'accroît vers la fin de la lettre, c'est l'idée d'ascension avec « les hauts cols », « on montait », « le sommet », « on grimpait » et le fait d'avoir traversé les paysages déserts. Alexandra et Arthur se sont retrouvés seuls, complètement isolés dans cette nature, perdus dans son « immensité ». Elle crée une image de leur petitesse, de leur insignifiance au milieu de cette nature grandiose.

Les expéditions à travers les montagnes rappellent à l'homme sa faiblesse et sa taille lilliputienne par rapport au monde, par rapport à la nature. Alexandra David-Neel retrouve cette sensation à travers les steppes et le désert. En réalité ces deux éléments la fascinent tout autant que les montagnes et elle l'évoque à plusieurs reprises dans les lettres :

Là-haut c'est je te l'ai déjà dit, un pays immense qui ressemble à notre Sahara avec au Sud, la barrière formidable de l'Himalaya. Mais les sommets de 6000 et 7000 mètres d'altitude de paraissent pas, de là, plus élevés que notre Zagouan tunisien, tant l'on est haut sur les steppes. Pourtant on sent leur hauteur, leur masse gigantesque, réellement l'aspect est fort différent de celui des Alpes ou des Pyrénées. Ce pays-là fascine comme le fait notre désert africain. Je crois

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

qu'ils sont bénis des Dieux ceux qui ont pu, si peu que ce soit, contempler le Sahara et les steppes du Transhimalâya. Lettre du 19 mai 1916. (Ibid. :416)

Tout comme les montagnes, les déserts sont des paysages grandioses, farouches et énigmatiques, et ils envoûtent l'exploratrice. Les steppes sont, quant à elles, des espaces vides, dénuées de ressources essentielles comme l'eau ou la nourriture et dépourvus pratiquement partout de toute présence humaine en raison des conditions climatiques. Et si quelques fleurs, animaux ou insectes s'y trouvent, l'exploratrice s'en émerveille instantanément car ces lieux hostiles à l'être humain le sont aussi pour tout être vivant. Peut-être, est-ce pour cette raison que les déserts attirent autant les explorateurs⁷⁴. S'agit-il encore une fois du désir de se surpasser ? Et de transcender la frontière de la condition humaine ? Dans le cas d'Alexandra David-Neel, la recherche du vide et des zones désertiques sont une évidence. Plus les lieux sont dénués de civilisation et de mouvement, plus ces lieux deviennent merveilleux à ses yeux : « Comme de coutume aussi, quelques incartades des charretiers ont agrémenté les heures paisibles passées à déambuler parmi un pays qui, décidément, devient de plus en plus désert et majestueux. » (Ibid. :511).

Cette attirance, s'associe avant tout à l'amour pour la nature et à la recherche des espaces vides dans l'optique d'atteindre ce qui n'est pas réalisable parmi la civilisation, mais possible dans la nature, à savoir se retrouver avec soi-même et quelque part, transcender la frontière de l'humain. Elle recherche une synergie totale avec la nature, de sorte que cette dernière ne détienne plus aucune énigme pour elle et pouvoir alors mieux se connaître, atteindre la sagesse, objet de son voyage, mais aussi en lien avec ce qu'enseigne le Bouddhisme. Dans ces paysages désertiques, ce qu'elle aime c'est le silence. Alexandra fuira toute sa vie les villes bruyantes et les lieux bruyants.

A l'égal des montagnes, des steppes et des déserts, le silence est une condition *sine qua non* à la méditation et à la philosophie ; comme l'indique Cristina Noacco, « Le silence est l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin de tout ; par lui tout se tient

⁷⁴ Voir à ce sujet : BOUVET, Rachel, *Pages de sable. Essais sur l'imaginaire du désert*, collection documents, Montréal, XYZ éditeur, 2006.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

aussi, car il est le véritable trait d'union entre tout ce qui existe, le monde matériel comme le monde spirituel. Le silence est le code pour comprendre le mystère du réel » (Noacco, 2018 : 89). Pour pouvoir apprécier ce qui l'entoure, Alexandra David-Neel a besoin de ce silence sacré : « J'ai soif de repos, de tranquillité, de lait frais et du silence des steppes. » (David-Neel, 2016 :507) dit-elle alors qu'elle se trouve en Chine en avril 1918 (Shensi). Elle ne supporte pas le brouhaha des villes, les conversations mondaines et les bruits de la civilisation. Seul le silence est favorable à l'étude et à la méditation. Là où le silence règne, elle aime s'attarder, que ce soit dans sa caverne himalayenne ou à Kumbum, au monastère bouddhiste tibétain :

Le silence qui règne parmi les temples est un délice après tant de temps passé parmi le bruit. Il y a à Kum-Bum, répartie entre les différents temples, une population évaluée à 3 800 lamas, mais un silence complet enveloppe tous ces bâtiments étagés sur le flanc de deux montagnes enserrant une étroite vallée. On n'entend que le bruit des longues trompettes tibétaines appelant aux exercices religieux et de lointaines harmonies de musique sacrée partant de la demeure du pontife de Kum-Bum, actuellement un gamin de 10 ans. Lettre du 12 juillet 1918. (David-Neel, 2016 :516)

Les fréquentes répétitions en rapport avec le silence prouvent que l'orientaliste fut envoûtée par ce lieu pour cette raison. Le silence est une condition indissociable de l'écoute et la compréhension de soi, en effet, le silence et la solitude font ressortir les pensées les plus enfouies dans notre esprit, il est aisé de comprendre qu'Alexandra David-Neel cherche tous les éléments propices à l'écoute de soi.

Néanmoins, ce n'est pas le silence absolu que l'exploratrice désire, c'est plutôt une recherche de symphonie de la nature, elle aime écouter la musique qu'elle lui offre :

Dans la montagne, il gèle toutes les nuits, même en août, cela ne me ravit pas, pas plus que de quitter le lac qui est merveilleux. Une mer en miniature, couleur de turquoise un peu verte, avec des vagues qui font de petits moutons les jours de vent et chantent en sourdine une petite chanson comme un faible écho de la grande voix de l'Océan. Lettre du 20 juillet 1919. (Ibid. :572)

Elle se trouve à ce moment du voyage en juillet 1919 au Koukou-nor (lac Qinghai de son nom chinois, c'est le plus grand lac salé de Chine à 3200 mètres d'altitude) en train de camper face au lac qu'elle cite ci-dessus. La Nature lui offre un spectacle poétique enveloppant ses sens qu'elle tente de reproduire ici. Pour Alexandra David-Neel, chaque bruit de la nature représente un concert unique, chaque vision de cette dernière en état

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

sauvage constitue un tableau irremplaçable. La nature est, pour elle, plus belle que tout ce que l'homme a pu créer.

Finalement, nous avons observé d'une part, que son attrait pour les montagnes peut être mis en relation avec sa recherche de la sagesse comme l'indique Carolina Pinzón « Les montagnes sont des lieux de sagesse. La montagne est un lieu de reconnaissance identitaire » (Pinzón, 2016 :261). En somme, tout revient toujours à la quête de soi car cette attirance pour les monts, les steppes, les déserts et la neige, se traduit aussi comme l'indique Gaston Bachelard dans le rapport entre l'immensité et l'intimité :

L'immensité est pourrait-on dire, une catégorie philosophique de la rêverie. Sans doute, la rêverie se nourrit de spectacles variés, mais par une sorte d'inclination native, elle contemple la grandeur. Et la contemplation de la grandeur détermine une attitude si spéciale, un état d'âme si particulier que la rêverie met le rêveur en dehors du monde prochain, devant un monde qui porte le signe d'un infini. (Bachelard, 2016 : 168).

En effet, pour Alexandra David-Neel, l'intimité ou le rapport à elle-même ne pouvait se contempler que depuis les hauteurs. N'est-ce-pas du haut de sa montagne himalayenne dans sa caverne, tels les dieux qu'elle aurait aimé finir ses jours :

Mon petit vois-tu, j'en ai le pressentiment, je ne me réhabituerai pas à d'autres paysages. Maintenant, dans l'ombre de ma maison japonaise, passent des visions de monts géants, des processions de yacks s'en allant, graves, vers les lointains. Mon cœur se serre, je ne me guérirai pas de la nostalgie, ou, peut-être, il me faudrait partir vers la Mongolie retrouver un reflet du désert. Lettre du 9 mai 1917. (David-Neel, 2016 : 451)

Son attachement à ce lieu est dû au site, comme elle le dit, et à la combinaison des éléments évoqués antérieurement : les hauteurs, la solitude et le silence. Comme l'indique Gaston Bachelard, « L'immensité dans le désert vécu retentit en une intensité de l'être intime. » (Bachelard, 2016 : 185). Après avoir ressenti cette plénitude, après avoir goûté au repos, il est difficile d'envisager pour elle une nouvelle vie auprès du commun des mortels et plus éloignée d'elle-même. L'écho de son attachement pour le Tibet, l'Himalaya et sa caverne en haut des montagnes, de même que son vif regret d'en avoir été chassée se fait fort puissant dans les lettres lors de son séjour au Japon :

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

J'ai un peu peur que mes yeux habitués à la majesté des Himalayas, ne trouvent pas grand charme aux petits paysages du Japon. [...] Veux-tu le croire ? tous ces mois passés à Déwa-Thang, ma maison « bâtie sur le roc », tout cela semble n'avoir jamais été. On dirait un rêve, je revois toutes ces choses comme de nébuleuses images et pourtant elles datent de la veille. J'aimais fort ce coin de montagne solitaire. Il eût fait bon vivre là. Vraiment seule. Lettre du 6 septembre 1916. (Ibid. :425)

Son ancienne bicoque au milieu des roches himalayennes devient un objet de vénération. Souvent, Alexandra se souviendra de sa caverne aménagée dans ses lettres et ce sont ces paysages et la solitude qui lui manqueront le plus comme nous le constatons dans les extraits précédents. Pourquoi s'est-elle sentie si proche du Tibet ? Pourquoi cette cabane a-t-elle suscité un tel engouement ? Elle l'explique à longueur de lettres : le ciel bleu, l'atmosphère, les animaux, mais surtout les cimes enneigées, l'immensité des paysages et les visions désertiques ont comblé ses rêves d'ermite. Il s'agit bien d'une fascination pour l'infini, de la recherche d'un espace « vierge » où ancrer ses propres désirs, ses propres rêves. Un espace vide où écrire son histoire, où être soi-même sans les autres. Comme l'indique Catherine Delmas :

Pour pénétrer dans le désert, il faut atteindre les limes du monde connu, laisser derrière soi la civilisation, franchir le pas, se laisser porter par le chant du sable et le sifflement du vent. Espace haptique, sonore, où le regard se noie dans la lumière et la brume d'horizon, où le corps reprend contact avec la nature et les forces cosmiques, lieu de l'immanence, il offre aussi la transcendance [...] Le désert est un au-delà de la limite, un infini spatio-temporel qui apporte la plénitude, qu'elle soit psychique ou mystique, physique ou mentale, un hors-lieu et un hors temps, promesse de liberté, vers quoi le marcheur, tel Orphée, retourne inévitablement, inlassablement. (Delmas, 2005 : 185)

Les montagnes, les steppes et les déserts ont les mêmes effets sur les voyageurs. Tous ont en commun l'aspect mystique et farouche et tous offrent la possibilité de se dépasser, de se détacher du quotidien et de la vie vulgaire de la civilisation, ils donnent une sensation de grandeur et d'infini. Ses séjours dans les steppes, les montagnes ou encore la jungle l'ont accoutumée à vivre au jour le jour, sans vraiment penser au lendemain, sans savoir vraiment où elle allait, ce qui la rapproche d'un monde sans fin, sans limites, qu'elle cherche à la fois dans son voyage en Asie et dans le Bouddhisme.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

L'été est venu et les quelques jours qui nous séparent de la saison des pluies sont agréables. Des cigales se sont mises à chanter me rappelant celles des basses vallées himalayennes et spécialement un endroit : Dikshu où j'ai passé des heures paisibles à regarder le feu d'artifices des mouches lumineuses lors de mon dernier voyage au Sikkim, je me rappelle t'avoir écrit de là mon rêve d'une demeure dans ces parages avec un jardin fleuri d'hortensias bleus je me souviens que je te disais : s'arrêter là dans une paisible maisonnette, ce serait sans doute la sagesse plus tard, je l'ai eue, la maison himalayenne, non pas dans la douceur du climat de Dikshu, mais sur les cimes froides ; plus altère et moins stable que celle de mon premier rêve qui s'entourait simplement d'hortensias couleur de ciel. Envolé tout cela, pour ne revenir jamais ! En risquant ce voyage au Tibet je me suis fermée le Sikkim, je m'en doutais avant de partir ; mais quoi, les êtres vont où le vent de l'esprit les pousse et je ne regrette pas les jours de Shigatze et les jours de voyages et les horizons de Phu-bra. Quel que soit le prix à payer, il vaut la peine d'avoir hanté l'étrange pays de là-haut. Comment aurais-je pu m'asseoir à la frontière et résister à la curiosité de voir le pays qui s'étendait devant moi, si étrange, si différent de tout. Lettre du 31 octobre 1917. (David-Neel, 2016 :480)

Alexandra David-Neel, en se laissant guider par « le vent de son esprit », exprime d'une part sa profonde connexion avec la nature et d'autre part la liberté de son esprit et de sa vie qui se déplace tel le souffle du vent, au gré de la nature. L'orientaliste apprécie les espaces suffisamment dégagés et élevés afin qu'ils soient à la hauteur de ses pensées et de son esprit. Cette recherche de la grandeur, de l'infini dans la nature s'accorde avec sa philosophie bouddhiste qui par l'atteinte de la sagesse permet de se libérer de tout égo, du matériel et est ainsi de se rapprocher de l'Univers grâce à l'accès à une nouvelle conscience.

Sa façon de voir les paysages s'accorde à ses pensées puis aux philosophies auxquelles elle adhère, nous enseigne une nouvelle conception de la nature, ce qui la transforme en véritable nomade intellectuel, celui que Kenneth Withe, fondateur de la géopoétique, entend comme rapporteur de nouveaux espaces et nouvelles énergies.

4.3.3.3. Paysages et pensées philosophiques : approche géopoétique du voyage :

La géopoétique est une théorie-pratique transdisciplinaire applicable à tous les domaines de la vie et de la recherche, qui a pour but de rétablir et d'enrichir le rapport Homme-Terre depuis longtemps

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

rompu, avec les conséquences que l'on sait sur les plans écologique, psychologique et intellectuel, développant ainsi de nouvelles perspectives existentielles dans un monde refondé.⁷⁵

Fondée dans les années 1980 par Kenneth White⁷⁶, bien après les écrits d'Alexandra David-Neel qui semblent pourtant être en harmonie avec tous les principes de cette approche, la géopoétique souhaite rendre compte de plusieurs postulats. Tout d'abord, la terre est le seul élément qui nous unit en tant qu'êtres humains et elle doit être au centre de toute recherche :

À un moment donné, après de longues années de recherches en histoire et en culture comparée, je me suis demandé s'il existait une chose sur laquelle, au-delà de toutes les différences d'ordre religieux, idéologique, moral et psychologique qui foisonnent et parfois sévissent aujourd'hui, on pouvait – au nord, au sud, à l'est et à l'ouest – être d'accord. J'en suis arrivé à l'idée que c'est la Terre même, cette planète étrange et belle, assez rare apparemment dans l'espace galactique, sur laquelle nous essayons tous, mal la plupart du temps, de vivre.⁷⁷

La géopoétique a pour centre d'intérêt la terre (Gaïa) et elle organise un dialogue entre la science, la littérature et la philosophie pour tenter d'établir les fondements d'une poétique de la vie sur terre. En ce sens, Alexandra David-Neel comprend la Terre comme élément fondamental de la vie et souligne fréquemment dans ses lettres la supériorité de la nature : « Tout de même c'est une singulière idée de s'assembler à la lueur des lampes pour écouter des mélodies érotiques ! Là-haut dans les Himalayas, la bise chante magistralement de si superbes hymnes ! » (David-Neel, 2016 :269) dit-elle après avoir assisté à une soirée chez un riche marchand ayant fait venir une célèbre chanteuse à Bénarès. Il est étrange pour elle que des êtres humains préfèrent entendre des chants

⁷⁵ Définition en ligne sur la page officielle du site : <http://www.kennethwhite.org/geopoetique/>

⁷⁶ « Lorsque White défend en 1979 une thèse de doctorat sur le thème du « nomadisme intellectuel » à la Sorbonne, son étude est reconnue par le jury comme l'ouverture d'un nouveau domaine de recherche. De 1983 à 1996, White occupe à l'Université de Paris IV la chaire de « Poétique du XXe siècle » qui est la seule de son espèce en France. En 1989, il fonde l'Institut International de Géopoétique, une association dont le but est de renouveler l'espace culturel contemporain, et qui regroupe d'une manière transdisciplinaire des chercheurs et des créateurs à la poursuite d'un même but, mais qui envisagent la question de plusieurs perspectives différentes (écrivains et artistes, mais aussi philosophes, anthropologues, psychologues, biologistes, géographes, architectes, etc.). Basé à Trébeurden, en Bretagne, l'Institut publie la revue Cahiers de géopoétique et compte plusieurs centres de recherches à travers le monde. White organise par ailleurs des conférences, des séminaires et des expositions un peu partout en Europe. Le site www.geopoetique.net abrite « L'Archipel », serveur d'informations de l'Institut international de géopoétique. » (Koo, 2015 :261)

⁷⁷ *Ibid.*

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

érotiques plutôt que la mélodie du vent. Elle ne comprendra jamais non plus l'acharnement des hommes à détruire la nature pour imposer leurs constructions dites « civilisées » :

C'est si beau une rivière qui coule comme elle peut, se frayant un chemin toute seule, des arbres non élagués, des plantes non domestiquées qui vivent leur vie naturelle de lutte, de défaites et de triomphes parmi leurs congénères, des montagnes qui ne sont pas transformées en étagères à supporter des hôtels ou en piédestal pour des phares ou des appareils de télégraphie sans fils. Lettre du 15 janvier 1917. (Ibid. :430)

La Nature est belle tant que l'homme ne l'a pas bouleversée. L'exploratrice ne conçoit la terre que vierge et sauvage. Mais là n'est pas simplement le champ de la géopoétique, ni le rapport qu'Alexandra David-Neel établit avec elle. Certes il est nécessaire de s'intéresser à la Terre, à la Nature mais pas seulement pour la contempler mais pour qu'elle devienne un centre d'études et de réflexions.

Il faut préciser que par « poétique », Kenneth White sous-entend une dynamique de la pensée et non pas un genre littéraire :

Par « poétique », j'entends une dynamique fondamentale de la pensée. C'est ainsi qu'il peut y avoir à mon sens, non seulement une poétique de la littérature, mais une poétique de la philosophie, une poétique des sciences et, éventuellement, pourquoi pas, une poétique de la politique. [...] En véhiculant énormément de matière, de matière terrestre, avec un sens élargi des choses et de l'être, la géopoétique ouvre un espace de culture, de pensée, de vie. En un mot, un monde⁷⁸.

Il s'agit pour le fondateur de la géopoétique de « construire une géographie de l'esprit » et de constater quels sont les rapports entre l'esprit et la terre qui fondent notre monde. Kenneth White souhaite ouvrir un nouvel espace intellectuel, instaurer une nouvelle culture de l'espace. Alexandra David-Neel s'inscrit parfaitement dans cette conception géopoétique puisqu'elle affirme et démontre à plusieurs reprises dans ses lettres et ses récits que la compréhension du monde émerge du contact entre l'esprit et la

⁷⁸ Texte fondateur extrait de la page officielle du site: <https://www.institut-geopoetique.org/fr/textes-fondateurs/8-le-grand-champ-de-la-geopoetique> consulté le 07/06/2019

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

terre. La représentation de l'espace dans la correspondance d'Alexandra David-Neel nous révèle en effet l'interprétation et sa compréhension du monde.

Par exemple, sa rencontre avec l'Himalaya est révélatrice du divin. Elle affirme la supériorité de la nature sur l'homme à travers la magnificence de ces montagnes et la petitesse des êtres humains dans ce milieu :

Le minuscule plateau où j'ai dressé mes tentes est encadré de montagnes sauvages terminées par des arêtes aigües de rocs déchiquetés. Plus bas s'étend une étroite vallée pleine de ces arbustes nains au feuillage aromatique emplissant l'air de cette odeur spéciale particulière aux hautes régions de l'Himalaya. La vallée se heurte à un cirque de montagnes couronnées de neige perpétuelles d'où descendent des torrents. C'est très beau, très grand, un peu terrible, un décor qui dépasse la taille de l'homme. Il en est ainsi partout dans les Himalayas dès qu'on atteint les hautes altitudes. Je n'ai jamais rien vu qui ressemble à ce pays-ci. Il y a entre 4000 et 6000 m d'altitude, des paysages extraordinaires, gigantesques, qui paraissent appartenir à un autre monde. Oui c'est bien là, le mot propre, on avance, à travers ces solitudes, timidement, comme un intrus qui s'est faufilé dans une demeure étrangère. Lettre du 12 juin. (David-Neel, 2016 : 375)

Son séjour à travers ces montagnes lui permet de mieux comprendre les philosophies orientales et de mettre en relation les enseignements acquis avec sa perception du monde. Comme le préconisera la géopoétique, Alexandra David-Neel se rend compte que pour comprendre le monde et les pensées qui en découlent, une relation étroite avec la nature est nécessaire :

Une ville à la rigueur, cela se « comprend » assez facilement, mais la Nature est plus rebelle aux confidences et quand cette Nature s'appelle Sahara, Himalaya ou Tibet, elle exige de nous un long temps de probation avant de nous initier à sa vie spéciale, de nous admettre dans son intimité. Il faudrait habiter le Sahara au moins un an, le contempler en diverses saisons pour avoir une idée de ce qu'il est. Il est une de ces farces terribles et grandioses de ce que les philosophes de l'Inde appellent la Mâyâ, l'illusion, le mirage de la matière. C'est un pays propice aux méditations solitaires et je lui ai une dette de reconnaissance pour quelques heures pleines de pensées qui m'ont conduite ici dans un désert, bien différent d'aspect, mais qui parle la même langue. Lettre du 20 juin 1915. (Ibid. : 376)

Tout comme les philosophies, la nature apporte des enseignements à l'exploratrice et l'aide à mieux se connaître elle-même et à établir un rapport entre les

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

idées qui naissent en elle. La contemplation de la nature devient une philosophie virtuelle de ses pensées : la façon dont elle l'interprète, comment elle s'y sent et ce qu'elle lui suggère est révélateur de sa conception de la vie.

L'Himalaya l'aide à saisir, de même que le Sahara, l'illusion de la permanence des choses dont parlent les philosophies bouddhistes. Seule la nature est éternelle, seule la terre possède la permanence d'une façon ou d'une autre et s'avère supérieure à l'homme pour cette raison. Ce type d'association entre la philosophie, la nature et la compréhension du monde rappelle à nouveau les écrits de son ami Elisée Reclus dans *Histoire d'un ruisseau* :

L'histoire d'un ruisseau, même de celui qui naît et se perd dans la mousse, est l'histoire de l'infini. Ces gouttelettes qui scintillent ont traversé le granit, le calcaire et l'argile ; elles ont été neige sur la froide montagne, molécule de vapeur dans la nuée, blanche écume sur la crête des flots ; le soleil, dans sa course journalière, les a fait resplendir des reflets les plus éclatants ; la pâle lumière de la lune les a vaguement irisées ; la foudre en a fait de l'hydrogène et de l'oxygène, puis d'un nouveau choc a fait ruisseler en eau des éléments primitifs. Tous les agents de l'atmosphère et de l'espace, toutes les forces cosmiques ont travaillé de concert à modifier incessamment l'aspect et la position de la gouttelette imperceptible ; elle aussi est un monde comme les astres énormes qui roulent dans les cieux, et son orbite se développe de cycle en cycle par un mouvement sans repos. (Reclus, 1869 :1)

Il établissait déjà un rapport entre la science, la nature et la pensée. Ces trois éléments l'amènent à la démonstration de l'existence de l'infini et donc de la puissance et la supériorité de la nature. Alexandra y ajoutera un élément essentiel à cette façon de comprendre le monde : le voyage. Comme le remarque le mouvement géopoétique :

À travers le voyage, le paysage géographique agit directement sur l'espace mental du voyageur : la redécouverte du *landscape* provoque l'épuration et la clarification du *mindscape*. Mais au-delà du niveau géographique et mental, le voyage va plus loin et permet une exploration des cultures, des civilisations et des sociétés, et ce loin des abstractions, des théorisations et des préjugés : « pour nous le voyage n'était pas seulement géographique, il était transhumain. Il fallait sortir d'un vieux tissu, de vieux textes, de vieux contextes et faire peau neuve⁷⁹ ». (Koo, 2015 :262)

⁷⁹ WHITE, Kenneth, « Petit album nomade ». Dans : *Pour une littérature voyageuse*, Bruxelles, Éditions complexe, 1992.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

Il existe alors une relation entre la pensée et le paysage et Alexandra David-Neel fait preuve dans ses réflexions du rapport entre la pensée et le milieu. Selon elle, un être pense de manière différente selon le milieu où il réside. Elle écrira à Philippe à ce sujet dans sa lettre du 13 janvier 1913 :

Une philosophie ne descend pas du ciel, elle naît dans le cerveau des humains et ce cerveau est fils de son milieu... Je t'assure que lorsqu'on rumine les théories hindoues dans la jungle où elles sont nées, on les voit sous un tout autre jour que les éminents chers maîtres qui ne les ont jamais connues que dans un cabinet de travail européen ». (David-Neel, 2016 : 256).

Pour parvenir à la sagesse, pour arriver aux pensées bouddhistes, à la compréhension des philosophies orientales, il fallait se trouver dans le même endroit où sont nées ces théories afin de les assimiler profondément et de les vivre réellement. Alexandra met en relation la région qu'elle découvre et les pensées philosophiques qui y sont nées. En voici un exemple, lorsqu'elle se trouve à Rumindei en janvier 1913 :

Notre camp est dans un bosquet de manguiers. Ceci ne te dit rien, mais pour un lecteur des Sûtras bouddhistes cela rappelle des épisodes classiques et je songe à Ambapâli, la belle courtisane propriétaire de « bois de manguiers » et mangue elle-même (amba signifie mangue en pâli), mangue savoureuse, disent les vieux récits. C'est la Magdeleine de l'Évangile bouddhiste, mais une Magdeleine d'un tout autre caractère, sans passion, sans sentimentalité : Ambapâli était une intellectuelle et une lettrée, une Aspasia hautement honorée, « la gloire de la ville de Vaiçali ». Le Bouddha fut son hôte et c'est à elle qu'on fait dire : « Rares sont les femmes capables de comprendre la profondeur et la subtilité de de la doctrine... » [...] Bon, voilà qui t'intéresse peu et je te prie de m'excuser si je me suis laissée allée aux réminiscences que m'inspire ce bosquet de manguiers où mon camp est dressé. Je voudrais que tu le visses. C'est très pittoresque, tu sais, et de plus en plus « Jules Verne » avec les coolies qui dorment, de-ci de-là, autour de petits feux et les éléphants et les pèlerins tibétains à qui mon jeune boy a donné quelque aide en leur servant d'interprète et de pilote, de Raxaul à ici. Lettre du 8 janvier 1913. (Ibid. :254)

Le milieu où elle se trouve lui rappelle, et lui permet de mieux intégrer les lectures philosophiques. Elle établit le rapport entre l'immensité des paysages et la grandeur des pensées philosophiques nées dans ce milieu : « Oh ! Je comprends la fascination que, depuis des siècles et des siècles, les Himalayas exercent sur les hindous et comme quoi ils en ont fait la demeure de leur grande déité : Shiva. » (Ibid. : 375). À ce propos le

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

géographe Lévy (2006 :13) indique que chaque lieu possède un Esprit, chaque région une identité, chaque ville une personnalité concrète ainsi que chaque nation un caractère déterminant. De ce fait, le paysage nous invite à penser autrement que si nous nous trouvions dans un lieu différent. (Collot, 2011 :12).

Dans les lettres d'Alexandra, ses promenades, ses excursions, ses expériences et de manière générale, son voyage, sont constamment agrémentés de mises en relation entre la nature et ses pensées littéraires et philosophiques :

Deux jours auparavant, j'avais été conviée à une séance musicale qui m'a enchantée. On y exécutait de la musique mongole. J'aurais voulu que tu eusses été là. Il y avait des flûtistes merveilleux. Pour terminer, il y a eu un morceau pour cymbales seules. Imagine 6 ou 7 paires de cymbales de cuivre de dimensions diverses et accordées entre elles de façon à produire des intervalles musicaux. Les artistes les frappent chacun suivant un rythme différent et l'ensemble produit un véritable air. Quelque chose d'étrange et de prenant, évoquant l'idée d'une galopade de chevaux accourant du fond des steppes, amenant les hordes de Gengis Khan. Je me suis délectée jusqu'au tréfonds de mon âme de musicienne ! Peut-être, surtout, parce que la musique avait, ici, épousé les chansons que le vent répand parmi les solitudes, qui environnent les camps perdus au milieu du désert et accompagnent la caravane en marchant à travers l'immensité. « Au pas lent des chevaux, Par les monts par les vaux, la caravane passe. Où va-t-elle en rêvant ? Où s'en va la poudre au vent ? Et vers l'espace... » a dit Richepin dans ses *Chansons touraniennes*. Lettre du 20 février 1919. (Ibid. :552)

Alexandra David-Neel mêle dans son récit les sensations éprouvées et les associations émises à propos de la musique qu'elle a écoutée. Si cette mélodie l'a émerveillée c'est parce qu'elle s'est mélangée à la nature et parce que la fusion de ces deux dernières lui ont rappelé les vers du poète Jean Richepin. Ses expériences deviennent inoubliables et valent la peine d'être vécues si elles mêlent trois éléments comme dans l'exemple suivant : « une jolie course à éléphant à travers la campagne au crépuscule et un retour poétique sous les étoiles, avec des hymnes à Hari-Vishnou et des cris de « Victoire à Râma Chandra ! » à la cantonade. » (Ibid. :285).

La fusion de la nature, la musique ou la poésie et les pensées que ces dernières font naître, forment la combinaison idéale pour l'exploratrice qui ne se borne pas à observer le paysage et vivre son voyage comme une simple touriste, mais qui cherche à vivre et pénétrer ce monde asiatique qu'elle parcourt.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

Nous l'avons aperçu depuis le début de ce chapitre : toutes les observations sur des lieux, des cérémonies ou des rites sont des sujets à réflexion, mais c'est dans la nature qu'Alexandra trouve sa meilleure inspiration.

L'épistolière émet une vision inédite de la vie par rapport aux Européens de son époque. Peu de ses compatriotes envisageaient la vie comme elle le faisait. Elle possède une façon différente d'envisager le monde. Alexandra David-Neel va en effet apporter à travers ses écrits la possibilité d'interpréter le monde en alliant la compréhension de soi, la philosophie et la nature. Comme l'indique Kenneth Withe :

Un monde, bien compris, émerge du contact entre l'esprit et la Terre. Quand le contact est sensible, intelligent, subtil, on a un monde au sens plein de ce mot, quand le contact est stupide et brutal, on n'a plus de monde, plus de culture, seulement, et de plus en plus, une accumulation d'immonde.⁸⁰.

Alexandra David-Neel a profondément atteint ce monde et le communique dans ses lettres en mêlant ses visions de la nature à sa façon d'interpréter la vie grâce aux enseignements acquis. L'évocation des paysages et ses mises en relation avec les pensées philosophiques transforment son récit de voyage en un grand réservoir de la sagesse orientale et elle devient la propagatrice d'un nouveau système de pensées et de perceptions du monde associant une meilleure compréhension de la terre et de soi, ce qui revient à la définition du nomade intellectuel selon les théories géopoétiques. Michel Maffesoli (1998) définit le nomadisme comme une sorte d'ascèse permettant un élargissement de soi à quelque chose de plus grand englobant la terre, le monde et les autres. Le nomade ressent une double tension en direction de l'étranger puis en direction du monde qui lui permet de comprendre la vie d'une façon différente. De son côté, Rachel Bouvet (2006b) entend par nomadisme une façon de construire le monde à travers une manière particulière de le concevoir, à travers le rapport à la terre qui se fait durant l'itinéraire et à travers l'écriture qui crée la mémoire des lieux parcourus. Alors, pour s'approprier le monde, il faut s'être baladé à travers lui et pour réinventer le monde il faut l'écrire. Le voyageur est nomade à travers son parcours mais surtout à travers

⁸⁰ Citation extraite des textes fondateurs de Kenneth White (Plateau de l'Albatros : 1994) du site officiel : <https://www.institut-geopoetique.org/fr/textes-fondateurs/19-sur-l-autoroute-de-l-histoire>

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

l'écriture du voyage qu'il a entrepris : « C'est en se positionnant grâce à la narration, dans l'espace et le temps recréés de la traversée qu'il se l'approprie et l'intègre dans son histoire personnelle et qu'elle devient part de son identité. » (Aelbrecht, 2009 :49).

Nous retrouvons dans la correspondance d'Alexandra David-Neel plusieurs références aux principales pensées bouddhistes. Les thèmes du changement, de l'impermanence, ou de l'éphémère, sont récurrents :

Après tout, comme je te l'écrivais un jour. Tu t'en souviens peut-être, je savais que le moment viendrait où je descendrais la montagne, où je regarderais ma bicoque pour la dernière fois, comme l'autre jour j'ai regardé, pour la dernière fois, les montagnes bleuissantes du Transhimalaya et la terre tibétaine. Les choses sont comme le sable fin qu'on s'efforce de garder, de serrer dans sa main, comme l'eau qu'on veut saisir entre les doigts, aussi crispés qu'ils soient, sable et eau coulent, coulent... Tout passe, tout fuit... « Anica ! » impermanence partout a dit le Bouddha. Le monde est ainsi fait d'impermanence, de perpétuel changement. Lettre du 24 août 1916. (Ibid. :424)

L'instabilité des choses est certes une pensée philosophique commune à tous les grands penseurs du monde entier, mais Alexandra David-Neel rattache cette notion à une perception de la philosophie bouddhiste : l'impermanence. Elle l'illustre avec des éléments de la nature pour affirmer que toutes les réponses se trouvent en elle. Elle applique les philosophies à sa propre expérience et illustre ses pensées grâce à la combinaison de la philosophie et la nature. Elle fait aussi souvent référence à l'insignifiance de la vie humaine sur terre et de la petitesse de l'homme face à la grandeur de la nature :

Aujourd'hui c'est un organisme animal ou humain qui se dissout, demain ce sera notre globe ou quelque gigantesque soleil arrivé au terme de ses jours sans nombre... un moustique ou un monde, dans l'infini, la différence est nulle. On est bien pour rêver à ces choses avant l'aube, sur la petite terrasse que l'air glacé balaie, en regardant les étoiles pâlir dans le grand ciel vide de nuages de l'Asie centrale. Lettre du 11 novembre 1918. (Ibid. :539)

Sa vision du ciel étoilé, seule sur sa terrasse la ramène à la sagesse orientale et aux pensées bouddhistes comparant la vie humaine semblable à n'importe quelle autre vie. L'ego, autre concept important dans le Bouddhisme, pousse l'homme à croire que sa vie

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

est importante. Alexandra, elle, a conscience que nos vies sont insignifiantes par rapport à la Terre et que la seule chose dont nous devrions nous préoccuper serait la conservation de notre foyer : la planète ; de nombreux conflits seraient épargnés. En septembre 1918, à Kumbum, Alexandra s'afflige de cette première Guerre Mondiale qui n'en finit pas et de toutes ces personnes qui s'agitent et se battent, et meurent sans aucune raison :

Est-ce que l'existence de notre planète tout entière, elle-même, tient une place importante parmi l'infini de l'espace peuplé de terres et de soleils sans nombre ? Regarde, un soir, le scintillement des étoiles impossibles à compter, pense aux profondeurs infinies d'où nous parvient la petite lumière vacillante que nous entrevoyons de chacune d'elles, regarde la voie lactée, poussière de mondes, semble-t-il, pense aux éternités après éternités, aux infinis après infinis dans lesquels tout se meut et puis compare ce qu'est en regard de cela la vie d'un homme, la vie d'un peuple... N'était toi, le seul lien qui me reste, je ne remettrais jamais les pieds en Europe. Mon « moi » asiatique s'y trouve mal. L'Asie m'a toujours été douce, c'est une terre calme que toutes les agitations superficielles qu'on peut rencontrer n'ébranlent pas profondément. L'Inde a pensé des choses que les Occidentaux ne comprendront sans doute jamais et que, sans les biens saisir non plus, les plus simples, les plus illettrés de ses fils de race ou d'adoption pressentent pourtant. Lettre du 16 septembre 1918. (Ibid. :526)

À nouveau, le milieu est propice au développement de ses pensées, comme elle le remarque, même des hindous illettrés sont conscients de certaines évidences philosophiques que les Européens ne sont pas capables d'entrevoir et d'admettre. Le lieu où elle se trouve lui permet de vivre en osmose avec les idées enracinées en elle depuis toujours, et intensifiées par ses recherches et son expérience en Asie.

Nous pouvons confirmer l'affirmation de Charles Sorel (1970) lorsqu'il indiquait que les Livres de voyage sont des livres de philosophes où chaque interprétation du monde se transforme en une nouvelle leçon. Nous pouvons également dire de celui qui écrit le voyage en tant que géographe qu'il crée une nouvelle pensée spatiale à travers le paysage, qui est le produit d'un échange entre l'homme et l'espace. Le Journal de Voyage d'Alexandra David-Neel illustre complètement ses propos car elle adresse à son époux, un véritable guide de connaissances et de réflexions sur l'Asie, voire même un guide spirituel.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

Sa perception de l'espace et son rapport à la nature, nous aident à mieux entrevoir qui était Alexandra David-Neel. Sa façon de décrire et d'envisager la terre et le monde qu'elle découvre, se convertit en une nouvelle définition d'elle-même.

4.3.3.4. Définition de soi à travers la conception de l'espace :

L'espace est perçu de façon différente selon chaque voyageur. Le récit de voyage se doit de transcrire l'espace de la façon la plus objective ou la plus réaliste possible, de sorte que le lecteur puisse se faire une idée de tout ce que l'œil du voyageur a pu observer. Nous trouvons en général dans les journaux de voyage des transcriptions de l'espace à travers des données documentaires, descriptives, des cartes, des dessins, etc. Néanmoins, toute divulgation de l'espace parcouru révèle d'une certaine façon la conception du monde du scripteur, comme l'indique Sylvie Requemora :

L'espace de la terre est organisé en sous-ensembles inventoriés successivement selon la technique de l'énumération, déclinant les avantages et inconvénients que recèle le pays abordé. Un jugement de valeur est ainsi toujours émis, et c'est en ce sens que l'on peut parler d'une axiologie de l'espace. (Requemora, 2002 :34)

Dès lors, un jugement de valeur dans l'écriture et la description est pratiquement inévitable pour le voyageur qui reconstruit différemment l'espace selon sa sensibilité. Le voyageur se définit au fur et à mesure de la transcription de l'espace aperçu. Le géographe Avocat nomme cette particularité perceptive : « l'acte de paysage » qui consiste en :

Le point de rencontre entre deux réalités totalement différentes : d'un côté, (une ou plusieurs) image(s) sensorielle(s) correspondant à notre « vision » du monde, c'est-à-dire filtrées par notre imaginaire, notre psychologie, nos expériences antérieures, notre esthétique, de l'autre une réalité physique objective, tridimensionnelle. (Avocat, 1984 :14)

Il ne faut pas oublier que la représentation du monde varie selon l'environnement dans lequel se déplace le voyageur, « la géographie intime se dessine et se déploie en fonction de son itinéraire, il découvre des lieux et des langues forgées à partir de cet environnement physique particulier. » (Bouvet, 2013 : 20) et la description de ce paysage sera forcément établie, en accord ou bien en désaccord avec ce milieu. Il y a donc un

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

rapprochement de l'écriture viatique et le genre autobiographique dans le sens où celui qui écrit est personnage, auteur et narrateur. Les lettres de l'exploratrice sont construites à travers un langage habité par son entendement du monde. Elle transpose à travers ce qu'elle voit, nous l'avons vu, sa propre philosophie.

Dans le cas d'Alexandra David-Neel, le rapport entre l'intime et la perception de l'espace nous rappelle les vers de Milosz : « Je contemplais le jardin de merveilles de l'espace avec le sentiment de regarder au plus profond, au plus secret de moi-même ; et je souriais, car je ne m'étais jamais rêvé si pur, si grand, si beau ! » (Milosz, 2004 :64). Nous avons pu constater que face à un paysage merveilleux (en principe naturel) elle crée des images poétiques tandis que face à des lieux surpeuplés, trop urbanisés ou manquant d'espaces naturels elle s'insurge dans ses lettres. Sa conception de l'espace s'aligne donc complètement à son esprit et à sa représentation de la vie :

Le monde dit civilisé avec ses façons d'être compassées, sa vie étroite d'animal en cage, m'a toujours fait horreur et me répugne de plus en plus. Y a-t-il rien de plus laid qu'une rue avec des maisons-pigeonniers de chaque côté, où chaque famille occupe une cage ! Et que dire de nos citadins qui n'ont jamais vu le ciel qu'entre des cheminées et qui n'ont aucune idée de ce qu'est l'espace pur, vierge, non borné par de vilaines constructions humaines. Que dire aussi du paysan qui, lui, ne conçoit l'espace que comme une succession de champs de blé, de luzerne, de potagers, etc., alternant et qui ne comprend la terre que comme une chose à faire produire, où déverser des immondices fécondantes et asservie au point que toute velléité d'indépendance manifestée sous l'aspect d'une herbe folle ou d'une fleurette sauvage est immédiatement réprimée, écrasée. Longtemps j'ai cru, avec désespoir, que jamais je n'arriverais à goûter les joies de la solitude et de la liberté ; grâce à toi, vraiment, j'ai une belle fin de vie et, ris si tu veux, il me semble que je m'en vais vers mes dernières années marchant dans une apothéose. Lettre du 20 février 1919. (David-Neel, 2016 :554)

Esprit trop libre et indépendant pour vivre en société, Alexandra David-Neel aime les espaces vides de gens ; en effet, la première manifestation de son interprétation de la Terre s'établit à travers son profond rejet des villes et des progrès dit « civilisés » :

Depuis qu'il y a eu deux hommes sur la terre, cela a été un écœurant spectacle de les regarder agir, cela n'a pas changé depuis et ne changera vraisemblablement jamais. C'est pourquoi celui qui a

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

deux onces de sagesse dans le cerveau préfère la solitude, les grands espaces vides. Lettre du 1^{er} juin 1920. (David-Neel, 2016 : 605)

Nous trouvons dans ses lettres plus d'une cinquantaine d'évocations où elle se révolte contre la construction des villes, la destruction de la nature, le dégoût qu'elle éprouve pour les endroits surpeuplés ou encore la tristesse qu'elle ressent lorsqu'elle revient plus tard sur des lieux enchanteurs mais défigurés après le passage des hommes :

Cela va me faire revoir Saïgon, je n'y pensais guère. Mieux vaut ne jamais revenir sur ses pas, garder les souvenirs jolis sans chercher à les revivre. J'ai passé, ici, une des plus délicieuses heures de ma vie, une nuit, sur une route, arrêtée devant une villa cachée derrière un rideau de gigantesques palmiers éventails. La villa était perchée sur un monticule, ornée de lanternes chinoises qui balançaient dans les ténèbres des dragons lumineux ; à l'intérieur, des musiciens jouaient en sourdine des airs étranges... La nuit était pleine d'étoiles, de parfum... J'ai refait ce matin, à deux reprises, en allant et revenant du port, le chemin parcouru autrefois ; les palmiers ont été rasés, disparue la villa... Il y a des rangées de huttes pour loger les coolies chinois, débardeurs sur les quais et tout un quartier de bâtisses hideuses !... La civilisation qui passe et qui conquiert !!! Lettre du 15 janvier 1917. (David-Neel, 2016 : 429)

Sa perception du monde est beaucoup plus proche de la nature que ceux de son temps qui s'en sont éloignés au profit du progrès, elle a du mal à comprendre cette prétendue évolution et souffre en contemplant certains paysages :

Le Kham est une riche contrée ne ressemblant en rien aux majestueuses mais improductives régions qui avoisinent l'Himalaya. Les champs d'orge, de blé, d'avoine sont superbes. Les montagnes pourraient être couvertes de forêts de sapins si on n'avait pas coupé tous les arbres sans jamais reboiser. Les spécimens d'arbres qui demeurent de-ci de-là en font preuve. Il y a de la place pour des millions de yacks et de moutons là où l'on en compte à peine quelques milliers. Lettre du 17 septembre 1921. (Ibid. :676)

Les espaces perdent de leur beauté si les êtres humains les modifient. Elle ne supporte plus les foules et les remue-ménages des grandes villes qui ne font qu'altérer la beauté suprême de la terre :

Est-ce qu'il reste un bout de solitude au Japon ?... J'ai si peur de tout trouver affreusement peuplé et surpeuplé ! Oui je sais je suis invitée dans des bonzeries où la règle de silence est, dit-on, austère.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

C'est déjà quelque chose ! mais il ne suffit pas que les oreilles soient en paix, il faut que les yeux le soient aussi, qu'ils échappent à ce tournoiement d'êtres s'agitant, se trémoussant vilainement, gâtant la sérénité des paysages, salissant la terre et le ciel avec leurs industries, leurs fumées d'usine, détruisant toute beauté en rendant les choses « utiles ». Lettre du 15 janvier 1917. (Ibid. :429)

C'est ainsi qu'au fil de sa correspondance nous découvrons une épistolière de plus en plus misanthrope :

En somme, je crois bien que je n'éprouve d'attraction pour les gens d'aucun pays spécial. J'aime surtout les espaces vides de *gens*, les solitudes où l'on n'a pas de voisins à 50 km à la ronde. C'est à cela que je rêverai quand l'âge m'aura définitivement condamnée à la vie sédentaire en quelque région civilisée. Ce sera sans doute ma dernière vision, amenant avec elle l'ombre d'un regret, au moment de clore mes yeux pour jamais et si je croyais à une autre vie et la souhaitais, mes vœux iraient vers un paradis fait de monts géants et de steppes infinies où les bienheureux, au tintement des sonnailles des yacks, déambuleraient en lentes caravanes vers des horizons jamais atteints, de lumière éclatante et de pics neigeux. Je sais que je retournerai en Occident comme, avant la lettre, que j'éprouverais un jour à l'avoir quitté, j'ai en moi l'avant-goût de l'amertume que la petite vieille décrépite aura au fond du cœur et que nul ne saura. Dans tout cela il n'y a que toi qui compte. Lettre 7 avril 1917. (Ibid. :447)

Elle ne peut tolérer que ses êtres chers. Les autres êtres humains l'horripilent de plus en plus, au point de lui provoquer des sensations déplaisantes : « Tous ces gens autour de moi me produisent l'effet d'orties irritantes, leur agitation désordonnée et folle m'est pénible. J'ai hâte de retrouver des montagnes, la solitude et la paix. » (Ibid. :432). Il est intéressant de noter que ses points de comparaison sont des éléments naturels (les orties) ce qui renforce son image d'âme sauvage n'ayant d'autre référence. Il faut dire que son « âme de sauvage » s'est renforcée après son séjour écarté du monde, du haut de l'Himalaya, elle l'avoue elle-même :

Il faut avoir, comme je l'ai fait, vécu cette vie d'isolement parmi des sites grandioses pour savoir combien odieuses sont les villes bruyantes, les foules vulgaires qui s'y pressent et toutes ces hideurs, depuis les réclames lumineuses qui troublent la beauté des nuits jusqu'aux trains beuglant à travers les campagnes et salissant tout de leur fumée, jusqu'aux hôtels abritant des touristes snobs et niais... jusqu'à, enfin, tout ce que le commun des mortels décore du nom pompeux de civilisation. Lettre du 5 octobre 1918. (Ibid. :528)

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

Elle est une femme qui rêve de solitude, d'un endroit en altitude loin du monde, loin de l'agitation humaine où la nature sauvage prédominerait sur le reste. Son voyage a développé des sentiments et des prédispositions à la solitude qu'elle possédait déjà avant son départ mais que son éducation et sa vie européenne avaient plus ou moins enfoui.

D'autre part, son rapport à l'espace et à la nature nous dévoile le type d'exploratrice qu'elle était. Dans la lettre du 28 février 1924, après son entrée triomphale à Lhasa, elle n'aura de mots positifs que pour son excursion dans ce Tibet méconnu :

Ce qui m'a enchantée, c'est ma visite à ce que l'on peut appeler les vallées chaudes d'un pays froid. J'ai vu un Tibet inconnu des explorateurs, contemplé des paysages extraordinaires qui surpassent en splendeur tout ce que j'ai vu dans l'Himalaya et ailleurs et j'ai pu, au mois de janvier, accrocher à mon sac une branche fleurie d'orchidées sauvages. Qui pense à ce pays-là quand on parle du Tibet glacial qui borde l'Himalaya ou le Turkestan chinois ? On ne nous a parlé que de celui-là et moi-même je n'en connaissais guère d'autre, à part la région de Kham. Je crois bien qu'à l'heure actuelle, je suis, parmi tous les voyageurs blancs, celui qui connaît le mieux le Tibet. Lettre du 28 février 1924. (Ibid. :736)

Pour l'exploratrice, il est beaucoup plus extraordinaire d'avoir pu contempler des paysages sauvages, des contrées désertes et inconnues de tous, plutôt que d'avoir franchi la cité interdite. Accrocher son sac à une branche fleurie d'orchidées sauvages, est un détail qui démontre sa sensibilité. Il est bien plus original pour elle d'être en contact avec une nature inconnue de tous, une nature vierge de l'empreinte humaine. À ce propos, l'extrait suivant de la lettre du 3 novembre 1918 est encore plus révélateur. Alors qu'elle se trouve dans une situation dangereuse aux alentours de Kum-Bum en raison des voleurs qui viennent attendre les paysans revenant des marchés, elle s'extasie de sa course sous les étoiles, tandis que son compagnon est complètement apeuré :

La lune s'est levée, c'est délicieux cette marche dans la nuit, si seulement nous ne courions pas si vite ! Mais le boy, à toutes les propositions de ralentir, répond : « Pensez-y, "femme de seigneur" vous n'avez pas de revolver » ou bien : « Que "votre révérence" regarde, les Lamas ne veulent même pas nous attendre, on ne les aperçoit même plus ! » On ne les aperçoit plus parce que la nouvelle lune n'est pas assez brillante pour éclairer très loin, mais ils ne sont pas si loin car ils nous hèlent comme nous allions continuer sur le chemin principal au lieu de prendre un sentier de

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

traverse. Nous marchons, courons, grimpons, cela n'en finit pas. Il est tard quand nous nous retrouvons devant la porte massive de notre temple-forteresse. [...] Il ne va pas, lui, s'attarder à rêver au charme de cette course nocturne. Lettre du 3 novembre 1918. (Ibid. :532)

Aventurière depuis son plus jeune âge⁸¹, Alexandra David-Neel ne craint pas les brigands et la peur n'a pas d'emprise sur elle, contrairement à son accompagnateur ; seule la marche, dans l'obscurité de la nuit ayant pour unique reflet celui de la lune, compte et c'est ce qu'elle met en avant dans sa lettre. Elle écrivait déjà à Philippe en 1912, dans sa lettre du 22 septembre, dans une concise et poétique description, sa définition d'elle-même comme une sauvage et une solitaire :

Les vrais compagnons, ce sont les arbres, les brins d'herbe, les rayons de soleil, les nuages qui courent dans le ciel crépusculaire ou matinal, la mer, les montagnes. C'est dans tout cela que coule la vie, la vraie vie, et l'on n'est jamais seul quand on sait la voir et la sentir. Mon petit bien cher, je suis née une sauvage et une solitaire et ces dispositions ont crû tout le long des ans que j'ai vécus. Je leur dois des joies que je n'aurais jamais connues sans elles. Lettre du 22 septembre 1912. (Ibid. : 229)

Quelle meilleure définition d'elle aurait-elle pu donner ? Rien ne pourrait égaler les arbres, le ciel, les nuages..., ou n'importe quelle promenade au milieu de ses meilleurs compagnons de route. Il faut dire, encore une fois, que son modèle Elisée Reclus a dû influencer cette façon de ressentir la nature, il écrivait d'ailleurs :

Ce que j'ai appris, je le dois à la collaboration de mon berger, et aussi, puisqu'il faut tout dire, à la collaboration de l'insecte rampant, à celle du papillon et de l'oiseau chanteur. Si je n'avais passé de longues heures, couché sur l'herbe, à regarder ou à entendre ces petits êtres, mes frères, peut-être aurais-je moins compris combien est vivante aussi la grande terre qui porte sur son sein tous ces infiniment petits et les entraîne avec nous dans l'insondable espace. (Reclus, 1882 :8)

Dans ses mots, nous retrouvons quasiment la même conception qu'avait Alexandra David-Neel, où les éléments de la nature sont ses meilleurs compagnons, alors qu'Elisée Reclus lui parle de ses frères. Ils ont tous deux la même relation de proximité et la même entente avec la nature. Elle n'a jamais perdu le contact de l'enfant qui

⁸¹ Lors d'une interview télévisée, filmée chez elle par l'ORTF quelques semaines avant ses 101 ans, elle se plaisait à raconter sa première fugue ayant eu lieu à 5 ans.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

s'émerveille devant les simplicités de la nature, de l'enfant qui ne s'est pas encore éloigné du véritable sens de la vie. Elle a conservé le regard enfantin qui permet d'ouvrir plusieurs mondes dont parle Bachelard :

L' « homme à la loupe » barre — bien simplement — le monde familier. Il est regard frais devant objet neuf. La loupe du botaniste, c'est l'enfance retrouvée. Elle redonne au botaniste le regard agrandissant de l'enfant. Avec elle, il rentre au jardin, dans le jardin [...]. Ainsi la minuscule porte étroite s'il en est, ouvre un monde. Le détail d'une chose peut être signe d'un monde nouveau, d'un monde qui, comme tous les mondes, contient les attributs de la grandeur. La miniature est un des gîtes de la grandeur (Bachelard, 2012 : 146).

Ainsi la nature ouvre plusieurs voies d'interprétation. Comme tous les grands penseurs, Alexandra a compris que les plus grandes révélations, les pensées les plus profondes et les réponses aux questions existentielles se trouvent dans la nature et dans la capacité à l'interpréter. Alexandra David-Neel regarde à la manière du botaniste dont parle Gaston Bachelard et elle extrait de chaque promenade dans un lieu sauvage, une pensée, une sensation de bonheur. Il s'agit finalement de l'aspect le plus personnel des lettres et de son journal de voyage. L'exploratrice livre à son époux le plus profond de son être à travers la communication de son amour pour la nature. En effet, cet aspect ne sera pas développé dans ses futurs livres de voyage. Elle utilisera bien évidemment les belles images inspirées de ces excursions à travers l'Asie comme toile de fond de ses récits, mais nous ne retrouverons pas la définition de son être profond à travers eux, ni l'expression de sensations et sentiments comme nous le trouvons dans le journal de voyage.

L'observation des descriptions paysagistes dans le journal de voyage d'Alexandra David-Neel nous a permis de découvrir un paysage tibétain empreint de subjectivité, d'observer des panoramas et non des peintures où l'épistolière retient seulement les lignes de force du paysage, donnant libre cours à l'imagination du lecteur. Ses paysages sont lumière, horizon et spiritualité. « Dans ses descriptions de paysage, le monde visible est l'émanation d'un monde invisible : il n'est pas en lui-même un monde de qualités, mais relève des propriétés d'un monde spirituel qui se tient en arrière. » (Thévoz, 2010 :352). L'exploratrice évoque toujours, depuis son point de vue érudit et mystique les lieux qu'elle découvre.

Chapitre 4. L'écriture de l'ailleurs ou l'écriture de soi.

Nous avons pu également apercevoir le lien que l'exploratrice émet entre la nature et la philosophie. Comme le prétendait Élisée Reclus, Alexandra David-Neel confirme que la nature est maîtresse des meilleurs enseignements comme l'impermanence des choses, l'aspect dérisoire de toute vie humaine sur terre ou encore l'inexorable temps qui passe.

Ainsi, nous avons constaté qu'Alexandra David-Neel ne regarde pas seulement le paysage, elle le sent, le touche et le comprend. Sa manière de le vivre, offre au lecteur une meilleure compréhension d'elle ainsi qu'un nouvel entendement du monde et une nouvelle appréhension de la vie. Ses descriptions de l'espace ne font que confirmer et amplifier ce que le lecteur et Philippe Neel sans doute connaissaient déjà : Alexandra David-Neel détestait la vie mondaine, elle avait peu de confiance en l'homme civilisé ; elle était profondément amoureuse de l'Asie, de ses espaces désertiques et sauvages. Son idéal de vie se trouvait dans les hauteurs himalayennes. En partant de Lachen en juin 1912, elle confie : « Oui je vais en rêver longtemps..., toute ma vie, et un lien restera entre moi et cette contrée de nuages et des neiges » (Ibid. :181).

Nous nous sommes finalement rendu compte que l'écriture de l'ailleurs favorise l'expression d'une individualité, il s'agit comme le remarque Pasquali de « voir le monde à travers un tempérament » (Pasquali, 1996 :73). En découvrant le monde qu'elle parcourt, c'est son monde intérieur qui nous est révélé, sa vision de la vie, sans doute aussi parce que la forme choisie pour son journal de voyage est la lettre qui favorise encore plus l'expression de soi. La correspondance ouvre effectivement la voie à nombre de confidences, de fonctions différentes et d'utilisations que nous verrons au cours du chapitre suivant.

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

Tu ne peux pas voyager sur un chemin sans être toi-même le chemin.
Paroles de Bouddha.

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

Les lettres détiennent selon les scripteurs différentes fonctions plus ou moins explicites tout au long de leur correspondance. Ces fonctions se distingueront selon le type de lettre et selon l'intention de communication.

Néanmoins, il existe selon Brigitte Diaz une constante dans l'écriture épistolaire de femmes, qui serait l'exploitation de l'écriture au service de « l'invention de soi » (Diaz, 2006 :12), nous avons constaté au cours du chapitre 3, en effet, qu'Alexandra David-Neel a ardemment travaillé sur son autoportrait dans la lettre. Notre épistolière forge également son identité intellectuelle et surtout son identité spirituelle au fil de son écriture en transformant de la sorte sa correspondance en un référentiel de ses pensées.

Or, en premier abord, elle attribue à sa correspondance des fonctions un peu plus évidentes. En effet, Alexandra David-Neel a très vite pris conscience que son échange épistolaire avec Philippe était un véritable journal de voyage où tous ses itinéraires y seraient détaillés ainsi que ses progrès et réussites. Plus encore, ses lettres reflètent une véritable conscience autobiographique, où l'épistolière retrace tous ses exploits, ses pensées et avancées dans le domaine du Bouddhisme.

Même si Alexandra David-Neel, comme elle le disait à sa secrétaire Marie-Madeleine Peyronnet, ne souhaitait en aucun cas écrire son autobiographie, un genre qu'elle trouvait trop subjectif (Peyronnet, 1991), nous avons pu jusqu'ici observer comment le rapport de ses aventures, de ses découvertes et ses expériences est imprégné de sa propre vision du monde d'une façon presque inconsciente. De plus, ses lettres ont été relues et réutilisées après ses voyages puisqu'elles sont annotées au crayon de papier par Alexandra David-Neel, et certains passages sont soulignés en bleu, en rouge ou mis en exergue sous ce même code couleur.

A plusieurs reprises au cours du voyage elle a imploré Philippe Neel de conserver précieusement ses lettres. Prévoyante et perspicace, Alexandra David-Neel était fort consciente qu'elle en aurait besoin, d'une part pour ses futurs récits de voyage et pour apporter des preuves à l'appui de toutes ses prouesses, en plus des objets, photos et

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

documents attestant les rencontres avec plusieurs personnalités importantes. Ces biens matériels et ces preuves physiques sont comme nous l'avons étudié, signalées dans sa correspondance, datée et imprégnée des lieux concrets de ses prouesses.

Notre premier postulat réside dans le fait qu'un des objectifs de l'écriture du voyage d'Alexandra David-Neel à travers sa correspondance, était l'obtention d'un véritable témoin de ses exploits et la démonstration de son importance en tant qu'exploratrice et orientaliste.

5.1. La lettre comme témoin d'exploits.

5.1.1. Les exploits d'une exploratrice :

Amenée à vivre plusieurs aventures au cours de son voyage, Alexandra David-Neel a une façon particulière de rendre compte de ses exploits d'exploratrice dans sa correspondance avec Philippe. Elle agence ses lettres plus ou moins toujours de la même manière. Le premier point intéressant et répétitif est qu'elle crée une véritable scène romanesque dont le personnage principal est elle-même : « On s'en va (on, c'est nous les trois personnages !) causant de différentes choses » (Ibid. :209) et ce personnage (elle-même) vit toujours des mésaventures rocambolesques dignes des romans de Jules Verne ou de Don Quichotte qu'elle aimait tant ! Quant à la construction, elle suit le plus souvent le schéma suivant :

- Petit résumé de l'itinéraire permettant au lecteur de se faire une idée de la distance réelle : « De Piemonchi on a été à Dentam en s'arrêtant au monastère de Sangachelli où le Kumar avait fait mander quatre anachorètes vivant dans les forêts. Ah ! pour pittoresques, ils l'étaient ! » (Ibid. :233). Il s'agit d'une mise en bouche qui nous donne la tonalité du récit, parfois axée sur un registre comique, d'autres fois sur un registre tragique en fonction de la visée communicative choisie.

- En deuxième lieu, elle se fait plus précise et indique l'heure de départ, et/ou les heures de route, et/ou les kilomètres parcourus, ainsi que l'altitude atteinte lorsqu'il s'agit d'une montée : « La route est longue : six heures de marche sans arrêt. » (Ibid. :186), « Je me suis hissée aux 5 000 m d'altitude et même un peu plus haut » (Ibid. :176), « Moi, je

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

me mets en route à 7 heures. » (Ibid. :186), etc. Les lettres montrent alors une tendance à mettre en exergue la difficulté de ses randonnées. L'exploratrice ne donne de la valeur qu'aux excursions qui ont demandé de surmonter des difficultés, qu'elles soient d'ordre physiques ou naturelles. Elle doit constamment se surpasser et faire face à de nombreux obstacles. Elle prouve ainsi ses capacités à se surpasser. Ceci induit, comme l'indique Hélène Guy, l'envie de se sentir comme un héros et finalement de découvrir ses propres limites : « Ces chemins parcourus leur permettent-ils d'obtenir une reconnaissance à même de les transformer en héros après avoir subi les épreuves du parcours ? Se découvrir soi-même n'est-il pas leur ultime but ? » (Guy, 2005 : 205)

- En même temps ou en troisième lieu, elle indique les conditions météorologiques qui accompagnent son voyage. Très sensible à la nature et à ses signaux, l'écrivaine y est toujours très attentive : « Oui, tous ces jours passés sous la tente avec de 3 à 4 degrés à midi et un vent terrible ont été durs » (David-Neel, 2016 :176). La description du temps est une preuve de distinction par rapport aux simples touristes qui changeraient leur itinéraire à la moindre goutte de pluie. Ainsi elle se plaît également à se comparer aux grands explorateurs de son temps comme Paul Pelliot¹. Elle insiste parfois même sur le fait qu'elle a plus de mérite et de courage, puisqu'elle n'a pas les mêmes moyens financiers qu'eux et doit prendre de plus grands risques :

La plupart des explorateurs s'en vont en compagnie et même ceux qui comme Pelliot qui est maintenant à Pékin (attaché militaire) n'ont droit, de même que moi, qu'au titre plus humble de voyageurs, ont toujours plusieurs hommes à leurs niveaux avec eux. Maintenant, en y réfléchissant, peut-être se privent-ils ainsi d'une partie du charme de l'aventure qui consiste précisément « à sortir de sa peau », à devenir un autre et vivre une foule de sensations neuves. Ces messieurs, le soir, en buvant leur café, dans leurs tentes, doivent parler de Paris, de théâtres, de courses, de femmes... que sais-je ? D'une foule de choses inadéquates avec l'ambiance et qui éloignent la meilleure part des impressions qu'on peut y recueillir ! Ah je ne les envie certes pas ! Ils ne connaîtront jamais combien de rêve et de poésie l'on peut envelopper dans une houpelande

¹ Paul Pelliot, dont nous avons déjà parlé dans le premier chapitre de cette thèse, fut, rappelons-le, un linguiste, tibétologue et explorateur français, contemporain d'Alexandra David-Neel, élève également du professeur Sylvain Lévi à l'Université de la Sorbonne. Il fut chargé de nombreuses missions par le ministère français. Il est reconnu aujourd'hui comme spécialiste des *manuscrits de Dunhuang* (textes datant du V^{ème} siècle concernant le bouddhisme, le taoïsme, le manichéisme et le nestorianisme. Ces documents sont reconnus comme source majeure pour les études de la religion mais aussi pour les études linguistiques et de l'histoire).

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

crasseuse de peau de mouton, près d'un grand feu de bouse de yack, une écuelle de thé au beurre à la main, tandis que les sauvages de la caravane, autour d'un brasier un peu distant, chantent les aventures de Guésar, le Conquérant des hommes du pays de Hor... Lettre du 3 décembre 1918. (Ibid. :543)

Elle revendique ici d'une part la définition de l'explorateur, qui selon elle n'est plus celui qui part à la découverte de nouveaux territoires mais celui qui vit et découvre le pays selon ses coutumes, selon son histoire et sa littérature. Elle prône une découverte bien plus profonde que le simple fait de décrire de nouvelles routes et de nouveaux peuples. Elle fait part d'un nouveau type d'exploration, celui de la recherche d'une mentalité, d'une pensée, en d'autres mots, d'une façon d'envisager la vie et le monde, et de pouvoir en parler comme ayant vécu, compris et intégré cette mentalité.

- L'annonce des conditions météorologiques est généralement accompagnée du récit de sa prouesse qui consiste, la plupart du temps, en une mésaventure surmontée comme par exemple, avoir dû descendre une pente de « pierres croulantes », résister à plusieurs « glissades », traverser des rivières, des torrents marécageux, marcher sans avoir mangé depuis plusieurs jours, mais aussi traverser la jungle pleine de sangsues ou même avancer durement lors d'une tempête de grêle provoquant blessures et hématomes. En effet, les intempéries augmentent le danger du périple :

Il ne pleut plus, mais les routes sont affreusement boueuses et glissantes – tu te souviendras que ces routes sont des sentiers de montagne. Le début est une descente raide et ininterrompue de plus de dix kilomètres. J'ai le bras rompu de retenir mon cheval qui glisse tout le temps. Si tu me voyais dans les descentes raides et pierreuses, à travers les torrents, tu ne pourrais t'empêcher de me reconnaître quelque audace. Et cela mon ami, c'est une victoire « de l'esprit sur la matière, de la volonté sur la chair. Lettre du 23 juin 1912. (Ibid. :186)

Elle exprime un véritable sentiment de triomphe sur le corps et l'esprit. En effet, peu de personnes sont capables de réaliser de telles prouesses viatiques durant des heures et des heures dans de mauvaises conditions climatiques. Il est facile de déduire que ses lettres ont pour but d'attester qu'elle n'était pas une simple touriste mais une authentique exploratrice, que les intempéries n'empêchaient pas ses déplacements comme lors d'un voyage touristique. Ni tempêtes, ni soleil aride, ni torrents, ni descentes raides, ou encore la faim n'arrêtent Alexandra David-Neel. Elle est prête à surmonter les douleurs, les

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

ouragans, les contre-temps ou encore la maladie pour atteindre son but. Ses lettres dévoilent un désir constant de se prouver à elle-même et à son époux ce dont elle est capable, et ce besoin l'amène à se surpasser chaque jour un peu plus. Sans doute pour cette raison, la description de ses exploits se fait pratiquement toujours à travers le fruit de mésaventures surpassées, confirmant la grande exploratrice qu'elle était. Citons quelques exemples comme : avoir traversé une guerre, avoir échappé à des voleurs, à un tigre, avoir passé une nuit à moins vingt degrés sous zéro, avoir eu comme seul repas de la neige fondue avec un bout de cuir bouilli ou encore avoir marché des heures et des heures les pieds enfouis dans la neige. Ses exploits reposent sur plusieurs circonstances : la nature, les hommes et les imprévus, mais tous sont en étroit rapport avec le besoin incessant de se surpasser.

5.1.1.1. Faire face aux dangers :

Comme tout bon récit de voyage, Alexandra David-Neel dresse dans son journal toutes les étapes de ses itinéraires. La plupart du temps l'exploratrice doit faire face aux dangers de la Nature. Elle a connu toutes sortes d'intempéries, par exemple, des averses qui transforment les rues en rivières à Rameswaram en Inde en 1911 (Ibid. :88) ou qui change la pluie en grêlons qui la blessent (Ibid. :153) avant son arrivée à Gangtok en 1912. Mais elle a dû franchir aussi de nombreuses rivières et torrents, de Padong à Paykong au Tibet en avril 1912 (Ibid. :148), de Kalimpong à Gangtok (Ibid. :152) ; et de Gangtok à Piémonchi (Ibid. :230) ; supporter la neige à maintes reprises (Ibid. :177 et 741), marcher dans une neige de cinquante centimètres de hauteur lors de son séjour avec le Gompchen en 1914 (Ibid. :330). Elle s'est retrouvée enfouie sous la neige pour sauver un chiot, lui-même prisonnier de la neige en 1915 lors d'une excursion (Ibid. :358), ou encore elle s'est réveillée ensevelie sous la neige et a dû se démener pour sortir de sa tente un matin lors de son périple au Koukou-nor au cœur de la Chine en 1919 (Ibid. :576).

Par conséquent, l'exploratrice a dû affronter le froid et les rafales de vent cinglantes des plateaux tibétains en 1912 (Ibid. :177), mais aussi lors de sa pérégrination sur les pas de bouddha à Katmandou, où le froid et le vent étaient si rudes (Ibid. :247). Elle retrouvera cette sensation dans la vallée de Lonak dans les Himalayas où elle a dû traverser une tempête de neige à plus de 5000 mètres d'altitude (Ibid. :329). Finalement,

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

ces dangers seront quotidiens lors de son ultime acheminement vers Lhassa où neige et tempête de vent furent bien souvent au rendez-vous (Ibid. :741).

Ces intempéries lui ont causé de maux multiples comme de la fièvre, des pneumonies, ou encore, des brûlures au visage : « je n'ai plus de peau sur la figure, mes yeux sont complètement brûlés avec de gros bourrelets rouges aux paupières, mon nez couvre toute ma figure, la peau en tombant, mes lèvres sont, de bout en bout, une énorme cloque, dans le genre des ampoules à fièvre. » (Ibid. :178), ce qui lui arrivera à nouveau en 1916 lors d'un périple vers Choten Nyîma au Sikkim (Ibid. :420). Elle dormira à plusieurs reprises par un froid insurmontable pour le commun des mortels, à Katmandou par exemple (Ibid. :242), ou en 1914 lors de son séjour auprès du Gompchen dans sa caverne aux frontières du Tibet où elle se réveillait avec moins dix degrés, ou encore lors de son expédition vers Lhassa à moins vingt degrés à Kanchow (Ibid. :704) alors que la neige l'empêchait parfois de faire un feu et donc de manger (Ibid. :421). Mais le froid ne l'arrêtait pas, ni « le soleil féroce » de Gangtok (Ibid. :212) ou la chaleur écrasante de mai 1923 à Tsingtchow dans un village chinois (Ibid. :712). En réalité, aucun de ces désagréments que la nature lui imposait, n'ont pu arrêter notre exploratrice.

D'ailleurs, pas même les chemins escarpés ne lui faisaient peur. Elle indique qu'elle a parcouru de nombreux kilomètres de « routes impossibles à décrire » (Ibid. :648), de la boue, de Kalimpong à Padong par exemple en 1912 (Ibid. :148), de même que de Gangtok à Karponang où elle a risqué sa vie lors d'une marche de plus de 5 heures à travers un chemin pentu (Ibid. : 157). Elle dû aussi surmonter les pentes raides en éboulis rocheux de Gangtok à Rangpo en février 1914 (Ibid. :293) et ces descentes, elle a dû ensuite les remonter, comme de Kwezin à Piémonchi où elle a grimpé à pic pendant plus de vingt kilomètres (Ibid. :230), parfois elle a escaladé ces montagnes sous un soleil aride lui provoquant des palpitations (Ibid. :212).

Mais le périple le plus dangereux a bel et bien été celui vers Lhassa où elle a rencontré bien souvent routes difficiles (Ibid. : 653), a marché entre 40 et 60 kilomètres par jour sans s'arrêter, sans avoir nulle part où dormir (Ibid. :648 et 654), à se hisser sur des rochers en guise de route (Ibid. :679), avoir couru le risque de recevoir des pierres sur la tête et en mourir de Sinkaitze au Szechuan en 1921 (Ibid. :658) de même que de Likiang à Tzedjrong en octobre 1923 (Ibid. :732). Dans ces chemins tortueux, elle dû faire face aux créatures des jungles et des forêts, comme les sangsues rencontrées sur le chemin de

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

Padong en 1912 (Ibid. :148), qu'elle retrouvera lors de son périple vers Piémonchi (Ibid. :230), mais aussi voir comment les loups et les ours rôdaient autour de leur campement à Jakyendo en novembre 1921. Dans sa lettre du 19 janvier 1913, elle raconte aussi son incroyable expérience face à un tigre dans une forêt du Népal et qui semble sortie d'un véritable roman d'aventures :

Sous les arbres, de belles plumes bleues jonchent le sol indiquant que les oiseaux de proie font carnage parmi les beaux oiseaux bleus si jolis et qui se font si rare maintenant dans l'Inde. Plus loin, derrière un buisson, nous découvrons un vrai ossuaire... Shiva ! Shiva ! cette jungle est un champ de bataille ! Bref, je trouve une place, m'assois, et le garçon s'en va vagabonder dans les taillis. Moi, je suis là comme le yogi classique de ce pays, je songe à la parole revenant si souvent dans les textes : « Que la jungle est un délicieux séjour pour les sages... » Je ne suis pas un sage mais je trouve la jungle délicieuse tout de même. Je suis partie, les yeux clos, en des méditations dont le sujet importe peu, lorsque j'entends, vers ma gauche, des pas ouatés dans des feuilles mortes. Des pas précautionneux de chat, mais de chat pesant. Je me dis que la distraction est chose mauvaise et m'efforce de ramener mes pensées sur mon sujet. Pourtant, au bout de quelques instants j'ouvre les yeux et regarde. A ma gauche, dissimulé à demi par le feuillage, à une vingtaine de mètres, il y a un corps long au pelage strié de noir, de la tête je ne vois que les oreilles droites. Ma première pensée est idiote, je dis : un zèbre ! Et puis je songe qu'il n'y a pas de zèbre dans le pays et que le pelage est trop roux pour être celui d'un zèbre et alors je songe : un tigre. Nous sommes près du crépuscule mais il fait tout à fait clair, je vois bien le corps long et les oreilles dressées. Je dis : un tigre et, ma foi, confessons-le, j'ai un battement de cœur, dont je souris très railleusement pour moi-même. Eh ! oui quoi, un tigre qui me voit probablement comme je le vois et qui songe immobile, comme je songe immobile. Que faut-il faire ? Me lever, m'en aller ? S'il le souhaite en deux bonds il m'aura atteinte... Et puis il est de tradition, dans l'Inde, qu'un sannyâsin ne fuit devant aucun danger, cela m'intéresse de sentir le petit reste d'émotion nerveuse qui s'agite en moi, je me demande : que vas-tu faire s'il sort du taillis, s'il s'avance vers toi ? et je sais déjà que l'espèce d'entraînement, d'autosuggestion, si tu veux, pratiquée de longue date seront les plus forts, que je ne bougerai pas, que je ne déshonorerai pas la robe couleur d'aurore qui m'enveloppe. Et puisque je le sais, je me dis qu'il convient aussi de laisser ce tigre pensif à ses méditations et de reprendre les miennes. Lettre du 19 janvier 1913. (Ibid. :256).

A-t-elle réellement été confrontée à ce tigre ou est-ce le fruit de son imagination ? Nous ne le saurons jamais ; néanmoins cette aventure, qu'elle soit imaginaire ou véridique, fait partie de son journal de voyage et la mise en scène élaborée autour de son récit est très poétique et symbolique. Elle prend le rôle d'un sage, ne s'altérant pas face au danger et souhaite faire honneur à l'habit qu'elle revêt. L'image qu'elle crée autour de

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

l'habit « qui l'enveloppe » établit une relation presque mystique avec l'Asie. Alexandra porte la robe couleur d'aurore, revêtue par les sannyasins qui consacrent leur vie à la connaissance spirituelle. Dans sa description, l'aurore représente la lumière qu'elle porte en elle et cette lumière émane de ses pensées et se diffuse vers l'extérieur.

Le fait d'employer des images dans le récit signale qu'elle était extrêmement fière de raconter cette péripétie et que déjà, non seulement elle revit cette scène d'une façon romanesque, mais elle travaille dès lors sur ses futurs travaux. Cet épisode fera bien évidemment partie de ses futurs récits de voyage.

Elle vivra une expérience similaire à Tungchow en mars 1918, lorsqu'elle se retrouve en plein milieu d'un conflit militaire en pleine guerre civile chinoise. Elle s'oubliera dans des méditations et passera inaperçue aux yeux des soldats se souvenant alors du même exercice vécu auprès du tigre du Népal (Ibid. :499).

Alexandra David-Neel aura à faire face également à la violence des hommes. Elle sera bloquée plusieurs jours dans un misérable hameau en raison de la guerre civile (Ibid. :493), et marchera pendant la nuit obscure sur les routes du nord de la Chine, infestées d'insurgés et de brigands (Ibid. :506) pour pouvoir échapper au danger. Elle devra vaincre l'épreuve du voyage sans ses chevaux qu'elle se fera voler au Koukou-nor en juillet 1919 (Ibid. :570), braver les brigands une première fois en mai 1921 de Siku à Sungpan (Ibid. :645), puis une deuxième fois en septembre 1921, de Tchaou à Jakyendo (Ibid. :686), où elle fera preuve de courage et d'audace pour les affronter. Elle a dû, aussi, remédier à l'abandon de ses serviteurs alors qu'elle était si proche de son but en octobre 1923 (Ibid. :732), ou encore faire face à leur insolence. Elle devra s'imposer comme un chef, ce qui était une rude épreuve dans une époque et un pays où l'homme s'imposait toujours comme le maître :

Je me souviens qu'une après-midi, alors que nous voyagions au Tibet, Aphur fatigué ou un peu malade peut-être insistait pour s'arrêter et camper dans une steppe marécageuse parmi des nuages de moustiques. Nous y aurions passé la nuit que, le lendemain, pas un de nous n'aurait échappé à un accès pernicieux de malaria. Je lui expliquai la chose posément et clairement, mais rien n'y fit, il tâcha d'intéresser les autres hommes par ses doléances, traîna en arrière, se cacha derrière tous les monticules qu'il rencontra pour m'induire à m'arrêter pour faire chercher où il se trouvait. Cela

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

ne réussit, d'ailleurs, en aucune façon. J'ai appris mon rôle de chef de caravane. Je déclarai que je ne m'arrêterais pas avant d'avoir trouvé un plateau sec où camper ; je sifflai les yacks, poussai mon cheval derrière eux, manœuvrai une corde en guise de fouet pour maintenir les animaux en groupe et puis je dis aux hommes : « Vous dormirez dans la vase si vous le voulez et Aphur trouvera sa route comme il le pourra ; moi, j'emporte les tentes et les vivres ; débrouillez-vous. » Quand les deux conducteurs de yacks m'ont vu m'en aller avec les bêtes, ils m'ont naturellement suivie de toute la vitesse de leurs jambes, protestant qu'ils n'avaient nul désir de camper dans le marais, qu'ils savaient que c'était malsain, mais qu'ils pensaient qu'Aphur ne pouvait vraiment plus nous suivre... Celui qui ne pouvait plus, soi-disant, se traîner, effrayé d'être laissé seul, fit encore, ce jour-là, une vingtaine de kilomètres jusqu'au bord d'un joli petit lac de montagne où nous nous arrê tâmes. Lettre du 3 décembre 1918. (Ibid. :542)

L'exploratrice, jamais prête à se laisser faire, montre sa force de caractère, et s'impose comme le véritable chef. Elle en viendra même à battre ses serviteurs pour se faire respecter, alors qu'elle était censée être contre ces coutumes barbares :

Ces muletiers, pas méchants, mais têtus et capricieux, s'imaginent facilement au début que, conduisant une femme, ils pourront en prendre à leur aise ; il faut leur démontrer leur erreur et, en Orient, surtout quand on ignore la langue du pays, cette démonstration, pour être bien comprise, doit être frappante. J'emploie le mot au propre. Nous autres qui avons eu, dès l'enfance, la cervelle farcie de théories sur la dignité humaine, nous n'aimons guère battre les gens, mais, bon gré mal gré, les plus récalcitrants sont amenés à se plier aux coutumes locales. Je n'abuse pas du système cependant. Il n'empêche que si tu t'étais trouvé un certain matin sur la route de Si-an à Lan-Tchou tu aurais pu me voir, debout sur le devant de ma charrette, le fouet du conducteur en main, administrant à ce dernier une volée qui le faisait s'asseoir dans la poussière. C'était, d'ailleurs, un gaillard plus grand que toi, à puissante carrure et de force à supporter la correction. Il avait été impertinent et, la leçon lui ayant prouvé que la toute petite personne qu'il voiturait n'était pas timide, il est devenu tout à fait souple, respectueux et serviable. Lettre du 21 juin 1918. (Ibid. :511)

La mise en scène de cet acte et la façon de raconter l'incident confirme qu'Alexandra était fière de savoir se faire respecter. Fière de prouver que, même étant femme, elle savait hors de chez elle, hors de son pays, se faire respecter comme un homme, et pas n'importe lequel. Margot Irvine (1996) remarque dans un de ses articles que les récits de voyage au féminin du XIX^{ème} siècle étaient imprégnés de la peur des écrivaines à voyager à un endroit ou un autre, en raison des constantes indications à propos des lieux que les femmes pouvaient ou non fréquenter. Née à la fin du XIX^{ème} siècle, Alexandra a souffert de cette éducation restrictive, elle s'est plusieurs fois

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

échappée de la maison familiale pour voyager et s'est toujours fait réprimander par sa mère pour ses ambitions soi-disant masculines. Néanmoins, son écriture ne correspond absolument pas au profil des écrivaines voyageuses de cette époque. Jamais elle ne reculera devant la peur. Elle ne l'évoque qu'à peine dans ses récits, tout au contraire elle met toujours en avant son courage et son intrépidité.

Elle révèle dans ses lettres comment son audace et son tempérament lui auront permis de continuer son voyage et de s'opposer aux mauvaises intentions des hommes souhaitant l'empêcher de poursuivre son périple ou lui voler son argent (Ibid. :657). Pour cela elle fera usage de ses dons d'actrice et saura bluffer à sa guise devant les personnes malveillantes. De même, elle sera prête à défier la loi et les interdictions pour prolonger son chemin jusqu'à Lhassa (Ibid. :683).

Alexandra David-Neel réalise dans la description de son voyage une véritable démonstration de son caractère trempé, toujours disposée à se faire respecter, de son audace face aux barrières que les hommes ont tenté de lui imposer sur son chemin, de son intrépidité et témérité, toujours prête à relever n'importe quel défi, à emprunter n'importe quel chemin tant qu'il pouvait l'amener vers son but. Stoïque et résistante, elle a réussi à triompher des douleurs et des maladies et a dû affronter à ses propres maux et à ses propres peurs pour pouvoir accomplir ce grand voyage.

5.1.1.2. Faire face à soi-même et se surpasser :

Il est facile de constater l'étroite relation entre le physique, l'esprit et le voyage dans la description de ses itinéraires. Elle fait toujours part de la difficulté physique de ses randonnées (Ibid. :668) ;(Ibid. :711) ; (Ibid. :715), et elle tient à ne jamais renoncer malgré les blessures reçues lors des excursions (Ibid. :646). Elle décrit les sensations de chaleur et d'asphyxie, provoquées par le soleil et les hautes températures (Ibid. :212) ; (Ibid. :459) ; (Ibid. :712), ou encore, les frissons (Ibid. :247) et la douleur causée par le vent tibétain sur sa peau brûlée (Ibid. :178 et 420), puis les difficultés physiques éprouvées à résister au froid (Ibid. :212) ; (Ibid. :418), mais elle affiche toujours sa force. Dans ses voyages, il a fallu plusieurs fois vaincre la faim (Ibid. :391) ; (Ibid. :670), se

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

contenter pour tout repas d'un peu de tsampa (farine d'orge grillée) avec du thé (Ibid. :604), ou accepter des dîners déplaisants par politesse lors d'une invitation (Ibid. :108), ou tout simplement par manque de vivres lors de sa dernière randonnée notamment (Ibid. :670).

D'autre part, elle indique toutes les fois où elle a dormi dans de mauvaises conditions, que ce soit en raison du danger (brigands, animaux, voleurs) (Ibid. :636), ou en raison de la saleté comme ce fut le cas à Kurda Road en Inde, en décembre 1911, où elle dort le visage caché par son casque et un voile pour se protéger des maladies et du choléra, puis au Kansu en Chine en 1918 (Ibid. :510) ou plus tard au Shensi en 1923 où elle a dû dormir assise sur une chaise tellement les lieux étaient sales (Ibid. :713). Elle fait parfois part de la fatigue naturelle du voyage, qui lui rappelle sa condition humaine (Ibid. :212) ;(Ibid. :461) ;(Ibid. :507) ;(Ibid. :643), mais elle n'y fait pas souvent allusion lors des excursions. La fatigue est plutôt en rapport avec un manque de motivation ou l'envie d'être ailleurs : « Je suis très fatiguée. Il me paraît que tout est fini pour moi depuis que j'ai quitté ces cimes himalayennes et les steppes tibétaines qui s'étendent derrière elles. » (Ibid. :461).

Les troubles psychologiques engendrent chez Madame Neel des souffrances physiques et elle parle beaucoup, pour cette raison, de son corps dès qu'elle déprime. En l'occurrence sa nostalgie du Tibet, le besoin de toujours poursuivre son périple et les obstacles qui l'empêchent d'avancer lui provoquent des troubles : son corps extériorise ses maux intérieurs, les douleurs de son âme. Parfois Alexandra signale les maladies et les blessures dont elle souffre, souvent les conséquences de longues heures de marche (Ibid. :390 ;(Ibid. :402);(Ibid. :416) ;(Ibid. :496), mais à chaque fois elle parvient à les vaincre, comme par exemple, la pneumonie à laquelle elle doit faire face, au Sikkim en 1912 (Ibid. :177) ou l'influenza (sorte de grippe) qui la prend elle et Aphur à leur arrivée à Lhassa et qui les empêchera pendant plusieurs semaines de poursuivre leur voyage et de pouvoir rentrer (Ibid. :735). La fièvre est pareillement compagne de maintes excursions, témoin des excès infligés à son corps (Ibid. :163) ; (Ibid. :571) ; (Ibid. :629) ; (Ibid. :653) ; (Ibid. :654) et (Ibid. :710). La dépression la guette dès qu'elle s'arrête un peu trop longtemps : sa « neurasthénie » lors de son séjour au Japon en 1917 dure

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

plusieurs semaines (Ibid. :453 et 456). De même, elle ne supporte plus d'être immobilisée si longtemps à Kum-Bum en mars 1920 et de ne pas pouvoir avancer dans son voyage faute d'argent (Ibid. :591). C'est aussi le cas à Jakyendo en 1921 (Ibid. :690). En effet, comme elle l'explique elle-même dans sa lettre du 30 mars 1921, Alexandra ne pouvait s'arrêter : « Tant que je chevauche ou que je marche cela va à peu près. Mais dès que je m'arrête rhumatismes et, chose singulière, un retour de mon ancienne neurasthénie m'assaillent. » (Ibid. :635). Nos propos peuvent se résumer ainsi : tant qu'Alexandra David-Neel marche, sa santé et son esprit vont bien. (Ibid. :415) ; (Ibid. :648) et (Ibid. :675).

Finalement, les randonnées effectuées par Alexandra David-Neel et ce besoin de toujours se déplacer, découvrir et finalement marcher toujours un peu plus loin, représentent un besoin de s'abandonner au temps et à l'espace. De vivre le véritable *καίρός*², à savoir de vivre le temps qualitatif et non quantitatif comme le *Κρόνος*³. Dans ce type de voyage, celui qui marche abandonne toute notion de temps et d'espace et vit en osmose avec lui-même. Il ne s'arrête pas à un endroit et une heure concrète, mais lorsque son corps le lui demande ou le temps l'y oblige. En outre, l'explorateur ne cherche pas un endroit douillet pour s'y reposer, mais l'endroit même où par besoin il doit s'arrêter. Il s'expose ainsi à grand nombre de périls et d'inconforts qui, finalement, amplifient le rapport de l'écoute du corps et de l'esprit. Car c'est « dans le rythme de l'effort, dans la confrontation quotidienne avec le terrain et les éléments, dans l'action qu'il puise sa force ; c'est la tension du but à atteindre qui l'amène à se dépasser. » (Fisset, 2015 : 16). C'est en réalité le seul mode de vie adapté à notre exploratrice. Victime d'une enfance tourmentée, d'un esprit anarchiste en désaccord avec son temps, avec la société, Alexandra David-Neel était faite pour ce type d'expédition, où elle seule pouvait décider de tout et atteindre la liberté de mouvement, de regard, et surtout cette liberté d'esprit que procure l'exploration. Une fois partie, une fois en marche, la simple idée de l'arrêt la terrorisait, d'où la raison d'un voyage de quatorze ans au lieu de quelques mois.

² « Kairos » : contrairement au « Cronos », le temps « Kairos » est qualitatif, un point décisif, un temps métaphysique qui ne se mesure pas mais se ressent. C'est une dimension du temps qui crée un sens et de la profondeur à l'instant.

³ Cronos: le temps quantitatif.

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

La description de ses itinéraires confirme que la marche et l'exploration étaient des éléments vitaux pour elle, mais également que la marche et l'exploration lui ont permis de se découvrir, de penser et réfléchir : « Le but de ces excursions est de voir le pays, c'est évident, mais elles en ont un autre qui est d'éprouver mes forces. » (David-Neel, 2016 : 608). Car en effet, dans ce type de déplacements, le rapport à soi est beaucoup plus présent que le rapport à l'autre. Lorsque le voyageur établit son voyage en tant qu'expédition, à savoir, un voyage dans des lieux inconnus, éloignés où l'on s'expose à différents risques, le récit s'axe inévitablement sur soi et sur l'activité physique plus que sur les interrelations. Tous ces déplacements qui n'en finissent jamais, toutes ces épreuves surmontées, toutes ces rétrospections sur son voyage et son désir de réaliser des actions hors du commun dévoilent ses véritables intentions, à savoir, découvrir ses propres limites, réfléchir sur elle-même ; en bref, la découverte de soi comme la plupart des aventuriers du XX^{ème} siècle, comme l'indique Hélène Guy (2005). Cette recherche de soi, évidente dans l'écriture de Madame Neel, rapproche le récit de voyage du récit autobiographique où l'auteur-voyageur mélange le récit de ses déplacements au récit de sa vie intérieure, ce que nous verrons ultérieurement de façon plus approfondie. Il existe donc un rapport entre la marche et l'écriture dans cet approfondissement de soi où l'un permet à l'autre de mieux se développer. C'est ce que tente de démontrer Rachel Bouvet à propos du roman d'Andrée Chédid, *Les marches de sable* :

Écrire et marcher : deux actions distinctes, qui ne semblent pas a priori avoir quelque chose en commun, et pourtant, on peut considérer avec Michel de Certeau⁴ que « les jeux de pas sont façonnages d'espaces que « les récits sont des parcours d'espace ». Le roman de Chédid nous invite en effet à penser les deux actions en parallèle, à superposer ces deux trajets dans l'espace, l'un s'effectuant de gauche à droite, à l'aide de doigts manipulant un crayon ou un clavier, consistant à dessiner un parcours composé de caractères graphiques séparés par des interstices ; l'autre étant involontaire, simple résultat du mouvement naturel des jambes. (Bouvet, 2000 :11)

Propos que nous pourrions assimiler à notre auteure. Sans la marche, sans le voyage, l'écriture ne serait possible, mais sans cette marche, l'analyse de soi n'aurait pas la même acuité. Le voyage d'Alexandra est en réalité bien plus complexe que le simple approfondissement de ses connaissances. Elle sait que le voyage donne un enseignement

⁴ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, Paris, UGE, 1980, p. 179.

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

que nul livre ne peut offrir. Il s'agit d'un apprentissage à la manière d'un ethnologue, sur la connaissance de l'humain à travers les rencontres, des personnes observées. Les découvertes sur un terrain inconnu sont beaucoup plus enrichissantes qu'en terres connues où nous ne nous intéressons pas de la même manière aux personnes et aux choses différentes.

En effet, ses lettres montrent qu'à chaque rencontre, Alexandra a tous ses sens en alerte. Elle observe, elle analyse et s'imprègne de la pensée de chaque personne. Mais le plus grand apprentissage, reste celui de son propre fonctionnement intérieur. La marche, comme en témoignent de nombreux essais philosophiques et de récentes études en psychologie, apaise et aide à se trouver.

Soi, voilà la grande affaire du voyage. Soi, et rien d'autre. Ou si peu. Des prétextes, des occasions, des justifications en quantité, certes, mais, en fait, on se met en route mû seulement par le désir de partir à sa propre rencontre dans le dessein, très hypothétique, de se retrouver, sinon de se trouver. [...] Le voyage suppose une expérimentation sur soi qui relève des exercices coutumiers chez les philosophes antiques : que puis-je savoir sur moi ? Que puis-je apprendre et découvrir à mon propos si je change de lieux habituels, de repères et modifie mes références ? Que reste-t-il de mon identité dès la suppression des attaches sociales, communautaires, tribales, quand je me retrouve seul, ou presque, dans un environnement sinon hostile, du moins inquiétant, troublant, angoissant ? Que subsiste-t-il de mon être dès soustraction des appendices grégaires ? Quid du noyau dur de ma personnalité devant un réel sans rituels ou conjurations constituées ? Le grand détour par le monde permet de se retrouver, soi, tel qu'en nous-même l'éternité nous conserve. (Onfray, 2007 : 82)

Les lettres témoignent à ce sujet d'une évolution intérieure profonde. Petit à petit, elle se défait de ses objets, abandonne l'aspect matériel face à la liberté, elle apprend à connaître non seulement les langues orientales comme le sanskrit et le tibétain, mais aussi le langage de la nature. En effet, comme nous l'avons déjà montré les lettres révèlent une sensibilité croissante à la nature au fur et à mesure que le temps passe. La nature offre au voyageur un spectacle nouveau chaque jour. Qu'aurait été le grand voyage de l'exploratrice sans ce coup de foudre ressenti face au spectacle grandiose de l'Himalaya ? Cette chaîne de montagnes lui procure un véritable sentiment de bonheur. Et l'exploration lui donne aussi la possibilité de mieux comprendre les hommes.

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

Le périple d'Alexandra à pied ou à dos de yack lui a donné l'occasion d'observer et d'analyser les différentes populations. La lente marche à pied et les séjours prolongés auprès d'autochtones lui ont permis d'accéder à leurs coutumes et de les étudier comme un véritable ethnologue. Ses connaissances et son expérience ont aidé Alexandra à réussir sa dernière tentative déguisée en mendicante tibétaine, pour parvenir à Lhassa, la cité interdite aux étrangers. Seul ce type de voyage, en immersion dans des populations alors inconnues, est essentiel pour cette exploratrice. Ces voyages deviennent peu à peu une réelle addiction. Avec ce voyage, qui lui offre sans cesse de nouveaux horizons, elle ne sent plus les limites de son corps et plus elle s'éloigne de la civilisation et des commodités quotidiennes, plus elle est capable de se surpasser. Comme l'indique Émeric Fisset :

Tout voyage à pied est une forme de pèlerinage, car le piéton, par la constance de l'effort qu'il fournit, tend à magnifier la destination qu'il s'est fixé, au point qu'elle en vient à revêtir une dimension d'ordre spirituel. Le lieu visé est, de fait, libérateur, au sens où l'atteindre libère le marcheur du désir qui l'étreignait, voir du vœu que, sans se l'avouer pleinement, il avait formulé de le gagner par ses propres forces. Le but atteint marque la fin de l'itinérance « sacrée » et, d'une certaine manière, le retour à la vie « profane ». (Fisset, 2015 :45)

Voilà pourquoi la destination finale n'est pas le plus important. Même lorsqu'elle arrive à Lhassa qui pourtant était son but ultime, la ville interdite, la plus difficile à atteindre ! Une sorte d'amertume se dégage dans les lettres lorsqu'elle décrit, en 1924, les détails de son exploit. La longue randonnée compte bien plus pour elle, à part évidemment, la satisfaction d'avoir réalisé une prouesse. Ceci démontre encore une fois que le voyage était le moyen de se surpasser et de connaître les limites et les frontières de son propre corps et de son esprit. Alexandra David-Neel, traverse plusieurs territoires en guerre, échappe aux brigands, résiste aux températures extrêmes et aux longues heures de marche, parfois dans des conditions inhumaines. Et pourtant, comme nous l'avons déjà signalé, c'est lorsqu'elle s'arrête qu'elle tombe malade. La sédentarité ne lui réussit pas, la marche lui donne la force de vivre qu'elle avait perdue après son mariage à Tunis.

En outre, la marche alimente sa raison d'être, à savoir la philosophie. Encore une fois des études démontrent de nos jours que la marche amène à philosopher. Comme l'indique Frédéric Gros à propos de son livre *Marcher, une philosophie* (Carnet Nord,

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

2009) lors d'un entretien avec Nicolas Truong dans le *Monde*⁵, l'acheminement aide à penser, de même que, comme nous l'avons vu antérieurement, la marche offre un rapport à l'espace et au temps différents. L'expérience de la marche permet aussi d'illustrer un certain nombre de paradoxes philosophiques, comme par exemple : l'éternité d'un instant, l'union de l'âme et du corps dans la patience, l'effort et le courage, une solitude peuplée de présences, le vide créateur, etc. On connaît la promenade de Kant dans les jardins de Königsberg, les voyages du jeune Rousseau à pied, d'Annecy à Turin, de Paris à Chambéry, les promenades de Nietzsche dans les hautes montagnes de l'Engadine, les sorties quotidiennes de Thoreau en forêt. Tous les penseurs ont-ils été aussi de grands marcheurs ?

Est-il nécessaire de rappeler qu'Alexandra David-Neel avait pour but de connaître les secrets de l'existence, ce qui l'avait à la base poussée vers les philosophies bouddhistes et son grand voyage ? Ses pérégrinations se révèlent alors bel et bien une aide à la compréhension du sens de l'existence, et une invitation à la philosophie, particulièrement avec l'étude constante des philosophies asiatiques. Ses lettres montrent également qu'elle éprouvait le grand désir de se faire une place dans l'orientalisme et de montrer son savoir à propos de la sagesse orientale.

5.1.2. Les exploits d'une orientaliste :

Alexandra David-Neel voulait être différente des autres théoriciens, supérieure aux érudits de bureaux qui n'étudiaient le bouddhisme, le tantrisme, le yogisme et autres pratiques religieuses qu'à travers les livres. Madame Neel voulait connaître les coutumes religieuses de l'intérieur, savoir quels étaient les rituels vécus par les hindouistes, les bouddhistes et en particulier les lamaïstes, et comment réalisaient-ils concrètement la méditation et le yoga : elle souhaitait apprendre auprès des plus grands maîtres du bouddhisme. Voilà pourquoi son journal de voyage ne se limite pas à une simple description d'itinéraires mais constitue également un véritable rapport sur son travail et ses recherches. Ce compte rendu de son travail se divise en trois blocs thématiques :

⁵ http://www.lemonde.fr/idees/article/2011/06/24/frederic-gros-philosophe-la-marche-est-un-authentique-exercice-spirituel_1540510_3232.html#Z4XIGk657uRJQWA.99. Consulté le 12 janvier 2018.

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

- Le premier consiste en la description de toutes les expériences extraordinaires vécues.
- Le deuxième contient toutes les marques de reconnaissance qu'elle a reçues lors de ses quatorze années en Asie.
- Enfin le troisième, est l'inventaire de tous les documents amassés et des divers apprentissages acquis durant cette longue épopée tibétaine.

5.1.2.1. Expériences extraordinaires vécues :

L'une des raisons du voyage d'Alexandra David-Neel, comme nous l'avons déjà remarqué, était le besoin de perfectionner ses connaissances des philosophies orientales et ainsi d'alimenter ses futurs livres. Manifestement décidée à se faire une place à travers les grands noms de l'orientalisme, Alexandra avait pour but de se faire connaître en Asie, de rencontrer un maximum de personnes pouvant l'aider à poursuivre son voyage et ses études et pour cela, il lui fallait exposer ses connaissances en matière de philosophie bouddhiste. Elle a si bien réussi dans ce rôle mondain qu'elle a rapidement obtenu la reconnaissance et la sympathie de nombreuses personnalités asiatiques et, de fil en aiguille, elle a vécu des moments et des expériences extraordinaires, faisant de son journal de voyage un récit inédit que nul voyageur de son époque ne pouvait égaler.

Ainsi le lecteur assiste à toutes les entrevues avec les plus grandes personnalités du bouddhisme et les grands maîtres tibétains. Son voyage se définit par ce que nous pourrions qualifier d'étapes d'enrichissement de ses connaissances qu'elle décrit parfaitement dans sa correspondance. Les lettres témoignent d'entretiens avec des brahmanes, « ce qui est assez exceptionnel, car leur caste interdit de recevoir chez eux des étrangers » (Ibid. :91), d'une conversation avec le fameux philosophe Sri Aurobindo Gosh (lettre du 27 novembre 1911), ou avec le « charmant bhikkhu⁶ bengali » (Ibid. :106) avec qui elle réalisera des traductions pâlies⁷. La voyageuse détaille également, comme nous avons déjà vu, sa visite chez la veuve de Sri Ramakrishna Paramahansa, un

⁶ Moine bouddhiste qui vit selon la loi monastique vinaya. Son style de vie est orienté vers la consécration de la vie spirituelle. Il vit sans argent, loin de tout matérialisme versus une méditation constante pour atteindre le nirvana.

⁷ Langue indo-européenne parlée autrefois en Inde et que l'on retrouve dans les premiers textes bouddhiques.

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

mystique hindou divinisé de son vivant. Elle ajoutait : « Se trouver en face de la femme d'un dieu !... il n'y a qu'en Inde où pareilles choses arrivent et sont considérées comme tout à fait naturelles » (Ibid. :116) (lettre du 13 janvier 1912). C'est dans ce cadre religieux qu'elle rencontrera quelques années plus tard, en 1917 en Chine, « un Khoubilgan, c'est à dire un lama supposé être la réincarnation d'un saint personnage. » (Ibid. :474). Alexandra décrit aussi minutieusement son tête-à-tête avec le treizième Dalaï-Lama, lors de la longue lettre du 14 avril 1912. Quel voyageur aura pu apporter une telle description dans son journal de voyage à son époque ? Qui aura eu ces privilèges à part elle ? Ses lettres deviennent un trésor dans le sens où non seulement elle décrit les demeures ou les lieux dans lesquels résidaient les interviewés au moment de la rencontre, mais également parce que toutes les coutumes, les habitudes et les rituels autour de ces personnalités sont présentés ainsi que leur portrait physique et psychologique. Elle y ajoute un regard critique positif ou négatif, sur leurs idées, leur comportement. Son journal de voyage exprime en ce sens une vision analytique des personnalités hindoues et tibétaines et des différentes connaissances acquises grâce à ces rencontres. En définitive, elle dresse un véritable tableau autour de chaque rencontre pour tenter d'immortaliser à jamais ces moments. Il en est de même lorsqu'elle rencontre le Tashi-Lama au Tibet, expérience décrite dans la lettre du 2 juillet 1916 ou encore les conversations philosophiques avec les représentants des multiples variantes du bouddhisme comme les Brahmo Samaj (lettre du 13 janvier 1912), les lamas en général des monastères tibétains, puis les différents moments vécus auprès des Maharadjas, du Burdwân (Ibid. :238), du Népal (Ibid. :253), de Bénarès (Ibid. ; 2016 : 258). Au Sikkim, nous l'avons vu, le prince Sidkeong Tulkou lui témoigna beaucoup d'amitié et Alexandra vécut grâce à lui des moments inoubliables et extraordinaires au long de l'année 1912-1913. Elle l'exprime dans sa lettre du 8 janvier 1913 : « C'est tout de même bien joli de connaître des maharadjahs qui vous offrent des tournées de ce genre. » (Ibid. :255). En effet, elle découvrira ce qu'est la vie d'un maharadja, mais aura également la possibilité d'entrer dans des lieux sacrés généralement clos aux étrangers voire même aux femmes. Elle pourra ainsi passer de longues séances de travail avec le directeur de l'école de Sanskrit de Gangtok (Ibid. :198), mais également faire la connaissance du Gompchen de Lachen et de son ermitage avec qui elle discutera pendant plus de quatre heures d'affilée lors de son premier contact (Ibid. :262) et avec qui, plus tard, elle passera deux ans de sa vie pour

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

apprendre les plus grandes techniques de méditation. Peu d'explorateurs et encore moins d'orientalistes ont vécu perchés à 3900 mètres d'altitude dans une grotte, à méditer...

Elle sera également accueillie par les représentants les plus importants du bouddhisme de chaque ville, comme ce fut le cas du « professeur Sonada, directeur de l'université bouddhiste [de Kyoto au Japon] et ami de Sylvain Lévi. » (Ibid. :433), mais aussi par le biais du consul de France à Moukden en Chine (Ibid. ; 2016 : 468) qui l'invita à rendre visite aux lamas mongols pour mieux connaître leur philosophie bouddhiste et leurs rites. Puis le gouverneur du Koukou-nor en Chine (Ibid. :485) lui fera rencontrer un lama de haut rang qui l'accompagnera dans son voyage vers le monastère de Kum-Bum. Toutes ces personnalités s'offrent, à chaque fois, à lui faciliter son voyage et ses apprentissages. Ce sont aussi les personnalités de haut rang, comme l'érudit de « haute noblesse » rencontré à Kyoto (Ibid. :446), le lama de Ditza en Chine (Ibid. :556), d'une « naldjorma⁸ » qui suit les préceptes du yoga (Ibid. :559), mais aussi les lamas de Nam-Dzong vivant retirés dans un ermitage solitaire, le lama supérieur de Kum-Bum (Ibid. :572), et le grand lama du monastère de Lab à Jakyendo qui lui apporteront de nouveaux acquis autour du bouddhisme.

Des moments insolites caractérisent également son voyage comme par exemple, pouvoir écouter les Brahmanes répétant les Mantrams⁹ sacrés, dévoilant ainsi « les mystères du chutram¹⁰ interdit à tous, sauf aux brahmanes. (Ibid. :91). Ou encore assister à une fête intime dans la maison de Brahmanes érudits. Elle aura aussi l'occasion d'entendre la psalmodie d'un yogi de la secte tantrique à trois heures matin. Elle précise dans la lettre du 24 janvier 1914 « Quoi qu'il en soit, j'ai savouré en gourmet le régal exotique de ce concert nocturne, que peut-être nul Européen n'a jamais entendu » (Ibid. :294). Elle reçoit aussi la proposition de Vishnouïtes de vivre nue pour connaître les véritables rites et coutumes des sannyâsins (Ibid. :103). De même, elle fait la connaissance d'un très jeune lama tulkou, âgé de six ans ! (Ibid. :633). Elle assiste aussi aux fêtes et cérémonies religieuses de divers monastères comme celles du Math de Belur (à Calcutta) où comme elle précise, elle fut le « seul Européen et seule femme, car ces

⁸ Femme qui suit le système mystique que les hindous appellent yoga.

⁹ Du Sanskrit. Hymne sacré bouddhiste répétitif basé sur le pouvoir du son, qui aurait le pouvoir de modifier son environnement et les personnes qui le récitent.

¹⁰Sanctuaire hindou.

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

cénacles ne reçoivent guère d'étrangers. » (Ibid. ; 2016 : 114). Elle participe également aux cérémonies du monastère de Podang (Ibid. ; 2016 : 301), aux rites religieux à Bénarès autour du Gange.

D'autre part, elle reçoit d'incroyables demandes des malades qui veulent être soignés de façon « divine ». (Ibid. :530). Elle aura la chance de vivre à Kum-Bum au moment des festivités et puis, celles de l'année du pèlerinage qui a lieu tous les douze ans ! (Ibid. :567). Au Japon, elle aura la possibilité de voir des spectacles de Geisha à Tokyo (Ibid. :444).

Enfin, il faut ajouter les innombrables visites et découvertes de monastères bouddhistes qui étaient un des buts de son voyage. Découvrir et faire connaître l'essence des religions bouddhistes vécues dans les monastères et dans les temples bouddhistes, se révèle être sa vocation. Les lettres témoignent de ses visites aux monastères du Sikkim étant « la première femme qui ait passé la nuit dans ce monastère » (Ibid. : 211) ; elle fera de même dans le monastère zen de Kyoto et le monastère de Tofoku de Tokyo, puis elle visitera les monastères de Gangtok, des monastères de « Bhikkus de la secte jaune » (Ibid. :235) au Sikkim, les trois-cents temples du monastère du Mont Koya au Japon situé au sommet d'une montagne d'environ huit-cents mètres d'altitude. Elle passera aussi quelques jours au monastère de Panya à Kongo-San et au grand monastère de Lhabrang en Chine (Ibid. :631). En Inde, elle fréquente d'autres sites bouddhistes, à Bénarès celui des érudits de l'université de Calcutta (Ibid. :277), celui de la « secte de Kabir » (Ibid. :280), ou encore la visite de lieux sacrés comme l'autel en l'honneur de Sri Krishna normalement interdit aux étrangers (Ibid. :223), ou encore la Gömpa de la Chöten Nyima La, perchée en haut d'une falaise (Ibid. :331) ; citons aussi son séjour de plus de deux ans au monastère de Kum-Bum en Chine qui compte plus de trois mille moines (Ibid. :514) et dont elle rêvait enfant, et aussi, des ermitages pittoresques comme celui de Nam-Dzong (la Forteresse du ciel) (Ibid. :558). Mais le point culminant de son voyage reste cependant son périple vers la ville interdite de Lhassa, et la découverte du Potala et des monuments sacrés.

À part ces visites et rencontres exceptionnelles, Alexandra David-Neel a pu savourer d'autres moments exclusifs pour une orientaliste en Asie. Elle a donné plusieurs

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

conférences, ce qu'elle raconte par exemple dans les lettres du 30 juin 1912 à Gangtok, du 26 février, 11 août 1912 et 17 septembre 1916 à Calcutta et Rangoon et du 18 juin 1913 à Bénarès où elle y réalise déjà sa troisième conférence. Elle a également émis des discours dans des écoles Sanskrit et a « prêché », comme elle le disait, la parole de Bouddha provoquant à chaque fois une forte admiration autour d'elle : « Puis on désire que je parle, que je parle du bouddhisme. La foule est compacte sur l'étroit ponton, les gens font cercle, s'entassent et je parle... » (Ibid. :116). La diffusion de la parole de Bouddha s'est faite lors de diverses occasions, aussi bien par hasard sur une barque longeant le Gange ou de façon plus formelle comme au temple du monastère de Gangtok le 23 juin 1912 où elle raconte : « Je suis évidemment l'unique Européenne ayant prêché en tels lieux. » (Ibid. :186) ; elle le fera également au monastère de Podang, ce qu'elle évoque dans la lettre du 12 mars 1914, ou encore dans le grand temple de Gangtok, « assise sur une peau de léopard, deux longues files de moines rouges accroupis, de l'autel au portail, sur des tapis, le prince-abbé siégeant sur son trône épiscopal en face de moi et le directeur de l'école, interprète debout à côté de moi » (Ibid. :211).

Toutes ces expériences dans des lieux sacrés qu'aucun européen n'a vécu en Asie, et ces interventions en tant que personnalité bouddhiste mettent en évidence plusieurs faits :

Le premier est qu'Alexandra David-Neel avait le don de rencontrer les personnes adéquates pour pouvoir progresser dans ses études, ce qu'elle faisait déjà en Europe avant son grand voyage.

En deuxième lieu, sa volonté était extrêmement puissante et lui a ouvert les portes de tous ses rêves de jeunesse. Elle y fait souvent allusion lorsqu'elle les a accomplis.

En troisième lieu, son savoir, ses recherches, ses études sur des doctrines bouddhistes étaient de qualité et d'un haut niveau. Il faut reconnaître qu'elle n'aurait pas pu obtenir autant d'entrevues et de personnalités prêtes à l'aider si elle n'avait pas fait preuve d'une grande érudition. Finalement, il est aisé de constater que l'Asie lui a offert les expériences tant souhaitées que l'Europe ne pouvait pas lui offrir. L'Asie bouddhiste s'est montrée très tolérante en acceptant une étrangère et une femme comme digne représentante du monde bouddhiste. Ce n'est pas par hasard si elle se sentait plus asiatique qu'européenne.

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

De plus, elle a bénéficié de marques de reconnaissance peu de temps après son arrivée en Asie qu'elle n'avait pas réussi à obtenir en France. Ces marques se sont manifestées de diverses façons, surtout lors d'organisations de fêtes, cérémonies et dîners en son honneur mais aussi au travers de nombreux présents.

5.1.2.2. **Marques de reconnaissance :**

Tout au long de son périple, Alexandra David-Neel se voit octroyer différents présents ayant une valeur matérielle ou non, mais attestant tous de la bonne impression qu'elle produisait auprès des personnes rencontrées. Elle a reçu un grand nombre de présents de la part du maharadja du Sikkim, qui admirait et respectait la vision du bouddhisme d'Alexandra. Elle appréciera toujours les cadeaux reçus, qu'ils soient complètement extravagants comme le hibou qu'elle reçoit juste avant sa visite au Dalai Lama (Ibid. :189), ou très utiles comme des provisions alimentaires, comme le fera à nombreuses reprises le maharadja du Sikkim ou le maharadja du Népal, ou encore une aide financière (Ibid. :364). Quel que soit le don, Alexandra David-Neel en fait part dans ses lettres, ces présents font partie de son journal de voyage et sont une preuve de plus de sa réussite et de sa place en Asie.

Elle ne peut néanmoins éviter de faire une distinction entre les présents offerts par ceux qu'elle respectait mais n'admirait point, de ceux accordés par les personnes bénéficiant de sa propre reconnaissance, comme nous l'avons vu antérieurement (cf. écharpes lamaïques). Des écharpes, elle en recevra à plusieurs occasions, étant la marque de reconnaissance tibétaine par excellence. Mais les cadeaux les plus significatifs ou représentatifs pour l'orientaliste sont ceux qui ne sont pas palpables, ceux qui attestent de son succès et de sa reconnaissance en tant que spécialiste du bouddhisme voire en tant que bouddhiste. Il est aisé de découvrir que ce type de reconnaissance est la plus satisfaisante pour Alexandra, comme lorsqu'elle obtient le surnom tibétain « Yishé-Töm mé » ce qui signifie Lampe de Sagesse. (Ibid. ; 2016 : 458). Les surnoms en tibétain étaient octroyés aux lamas ayant atteint un niveau supérieur de méditation et de connaissances bouddhistes. Elle recevra ce surnom après avoir reçu les secrets des grands maîtres tibétains auprès du Gompchen de l'Himalaya.

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

D'autre part, elle se sent fière et amusée lorsque certains passants la prennent, en Chine, pour une Kandhoma, à savoir une sorte de fée qui s'incarne sur terre sous une forme humaine. (Ibid. ; 2016 :659-660) N'est-ce pas le meilleur présent pour une bouddhiste, la meilleure démonstration de son savoir, face aux orientalistes parisiens qui restaient dans leurs bureaux ? Ces manifestations de reconnaissance s'amplifient tout au long de son voyage jusqu'à la limite de l'in vraisemblable lorsque des personnes se jetteront à ses pieds la vénérant tel un dieu. À son arrivée en Inde, ce sont tout d'abord des réceptions ou des dîners qui ont lieu en son honneur. Par exemple, des petites filles brahmines dansent et chantent pour l'arrivée de Madame Neel au Temple de Rameswaram au sud de l'Inde, en novembre 1911 (Ibid. :88). Le collège Sanskrit de Calcutta s'excuse de ne pas lui avoir organisé une réception en raison de sa visite imprévue. Toutefois, un fameux poète improvise des vers en sanskrit, en son honneur (Ibid. :111). De plus, elle est reçue par une société littéraire et par des sannyâsins¹¹ à Bénarès, et précise « ceci sort des habitudes du pays » puisqu'ils n'ont pas coutume de recevoir des étrangers (Ibid. :273).

Lors de son arrivée à Gangtok, tout un défilé de processions de bienvenue a lieu en son honneur (Ibid. :286), de même le commissaire des Postes organise un dîner pour elle à Lanchow (Ibid. : 627).

Petit à petit, son nom et sa personne deviennent célèbres au point que les gens la saluent dans la rue : « Beaucoup de gens du Koukou-nor que j'ai rencontré précédemment viennent me saluer » (Ibid. :533), et ces personnes finiront même par se prosterner à son passage la reconnaissant tel un bouddha vivant, celui qui a atteint la sagesse et a éliminé toute souffrance de son être. Ainsi elle a vu au monastère de Kum-Bum, « des gens se prosterner le front dans la poussière sur son passage » (Ibid. :518) de même qu'à New Taochou en Chine, où ces prosternations étaient accompagnées de dons de nourriture et d'argent pour qu'elle puisse continuer son périple (Ibid. :636). L'admiration atteindra son plus haut degré à Kum-Bum lorsqu'Alexandra devra « bénir » les gens sur son passage la reconnaissant comme une autorité bouddhiste et lui octroyant ainsi la plus belle légitimation de son voyage en quête de sagesse. Elle va alors bénir des centaines d'individus (Ibid. :534), ainsi qu'un village tout entier et les champs d'orge du village de

¹¹ Homme ou femme qui a reçu l'initiation diksha et qui mène une vie errante, passant de lieu saint en lieu saint, renonçant à l'action et consacrant sa vie à la réalisation du Brahmane (la réalisation du Soi).

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

New Taochou en Chine (Ibid. :635). On en viendra même à déployer des tapis sur son passage pour qu'elle puisse accomplir le rite de bénédiction (Ibid. :566), un rite qui, à la différence de la bénédiction papale se réduisant à un simple mouvement de main, est beaucoup plus fatigant pour les bouddhistes, puisque celui-ci consiste à toucher les gens pour leur transmettre le savoir et la sagesse à travers les mains.

Bien que ces manifestations soient démesurées pour n'importe quel occidental et pour Alexandra David-Neel, ils sont la preuve qu'aux yeux des pratiquants bouddhistes, elle avait atteint ce qu'elle était venue chercher en Asie, à savoir la connaissance de la voie¹², celle que Siddhartha Gautama avait tenté de transmettre. Toutes ces marques de reconnaissance sont les preuves à la fois matérielles et spirituelles de sa réussite en Asie. Finalement, elle obtiendra également la reconnaissance des orientalistes occidentaux, comme le renommé Sylvain Lévi de Paris, ou des éditeurs de New-York, ou encore la Cie Macmillan de la société géographique de Washington (Ibid. :758), qui, après son incroyable pérégrination vers Lhassa, la solliciteront pour des articles, des photos ou des témoignages, et lui conféreront un des autres buts qu'elle était venue chercher en Asie : la reconnaissance de son savoir en Occident.

Tout au long de son voyage, elle accumulera recherches, documents, livres, qui pourront lui servir pour ses futurs travaux et comme preuve de ses recherches. Si Alexandra conserve autant de livres et d'objets, ce n'est pas par souci de posséder des choses de valeur, elle ne le fait pas dans un but matérialiste. Il est toutefois évident qu'Alexandra était consciente de ce qui l'attendait à son retour en Europe, à savoir, de nombreuses manifestations de méfiance, de contestations et d'interrogations sur son voyage. Il était donc essentiel de signaler et conserver les preuves de ses expéditions à travers l'Asie.

5.1.2.3. Rapport de son travail :

¹² Siddhartha Gautama prétend qu'il existe un remède à la vision erronée de la vie. Ce remède se trouve dans un mode de vie grâce auquel le désir ne s'exprime pas et ne donne pas naissance à l'insatisfaction : il consiste à suivre une Voie, une discipline de vie déclinée en huit aspects nommée « Le noble chemin octuple ou chemin du milieu ». Le bouddhisme insiste particulièrement sur la possibilité de parvenir par soi-même à l'éveil.

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

Alexandra David-Neel réalise dans son journal de voyage un véritable rapport de son travail, une illustration de la travailleuse acharnée qu'elle était. Son journal de voyage, en ce sens, n'est plus ni un simple rapport d'itinéraires ou d'évènements insolites, mais un voyage à travers la connaissance. Elle reconnaît d'ailleurs comme premier but de son voyage l'acquisition de matériaux, données et thématiques pour ses futurs livres d'orientaliste : « Je suis venue, ici, pour faire quelque chose comme écrivain, quelque chose qui me serve dans la carrière que je poursuis, je pense qu'il est sage de placer ce but en première ligne... » (Ibid. :109). Le compte rendu de son travail dans ses lettres, occupe la même place que celles de ses itinéraires et déplacements, ce qui prouve l'importance qu'elle octroyait à son travail. Son journal de voyage se présente comme un inventaire des différents documents amassés durant toutes ces années. Alexandra David-Neel, telle une petite fourmi, accumule un maximum de matériaux pour ses futurs travaux comme autant de preuves de ses itinéraires et rencontres en Asie. Ainsi, lors de sa visite chez le Dalai Lama, l'orientaliste ne pense qu'à une chose : les documents qu'elle pourra extraire de cette visite :

Enfin c'est le moment de se rendre chez le Dalai Lama. J'y vais avec le prince, comme interprète. Nous causons du manuscrit qu'il m'a envoyé, de certaines choses qui ne me paraissent pas claires et il me fait cette proposition à laquelle je ne m'attendais pas : « Demandez-moi les explications que vous voudrez, M Bell (c'est l'agent politique anglais) se chargera de me les faire parvenir au Tibet et je vous répondrai toujours. » Ça c'est gentil de sa part, et le fait de rester en relation avec un Dalai Lama est une aubaine que nombre d'orientalistes m'envieront. Lettre du 25 juin 1912. (Ibid. :192)

Grâce à cette entrevue elle pourra rédiger un article qui intéressera le *Mercur de France*. Elle laisse entendre que c'est la seule chose qui lui importe vis-à-vis du Dalai-Lama comme nous l'avons dit antérieurement (Ibid. :147). Ses véritables aspirations transparaissent à travers ses mots : obtenir la reconnaissance et l'admiration de ses collègues orientalistes européens. La reconnaissance acquise tout au long de ses pérégrinations ne lui suffisait pas ; elle avait aussi besoin de cette acceptation voire admiration de ses compatriotes, ne l'ayant pas obtenue lors de ses études d'orientaliste en France.

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

Au fil des lettres nous découvrons une Alexandra avide de travail, qui ne sait en réalité pas vivre sans maintenir son esprit en activité. Pour cela, elle explique souvent à Philippe qu'elle songe aux livres à écrire au retour (Ibid. :197), elle prépare des notes, donne même les futurs noms de ses œuvres et comment elles seront présentées. Dans sa correspondance Alexandra évoque plusieurs projets de livres :

- « Un volume sur le Védânta »¹³ qui débute en 1912 et auquel elle fait allusion tout le long de son voyage.
- « Une étude sur le yoguisme » puis « écrire quelque chose sur les leaders religieux de l'Inde contemporaine, Vivekananda et autres, enfin une étude sur les Brahmo réformistes » (Ibid. : 109).
- Un mémoire sur l'enseignement moral pour le congrès de la Haye au Comité de Paris en mai 1912 (Ibid. :165).
- Elle projette dans la lettre du 30 juin 1912, de publier « Au pays des Lamas » avec des illustrations » (Ibid. :197).
- Une étude comparée entre le lamaïsme et le Védânta en novembre 1914 (Ibid. : 333) avec l'aide du yogi auprès duquel elle a passé deux ans.
- Une œuvre sur la vie du poète Milarepa¹⁴, qu'elle aimait beaucoup. Elle y fait allusion à plusieurs reprises dans ses lettres mais plus précisément dans celle du 19 mai 1916 (Ibid. :417).
- Un récit de voyage, souvenir de ses steppes tibétaines, un récit sur lequel elle s'étendra pendant des pages sur la beauté des paysages, dans sa lettre du 8 août 1917 (Ibid. :461).
- Plusieurs contes, écrits juste pour le plaisir, et offerts à son époux en novembre 1922 (Ibid. :703) et en mai 1923 (Ibid. :713) sans vouloir les publier.
- La traduction abrégée de la Prâjnâparamita qui l'accapare de février 1920 (Ibid. :587) jusqu'à son départ de Chine. Il s'agit d'un ouvrage en trois volumes dont chaque tome comprend environ neuf-cent pages comme elle

¹³ Des cahiers complets de notes en anglais sur le Védânta sont conservés aux archives de la Maison Alexandra David-Neel à Digne-les-Bains. Environ 80 pages (référence : CADN12 et CADN13)

¹⁴ Deux manuscrits sont présents aux archives de la Maison Alexandra David-Neel et d'autres sont censés être conservés à la Mairie de Digne les Bains. Alexandra David-Neel n'a finalement jamais publié cette œuvre sur Milarepa malgré les précieuses recherches qu'elle a mené à son sujet et les manuscrits qui en ont découlé, sans doute parce que son collègue Jacques Bacot l'avait devancée en 1925 en publiant *Le poète tibétain Milarepa, ses crimes, ses épreuves, son Nirvâna*, Classiques de l'Orient - 11, Éditions Bossard, Paris.

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

l'explique lors de la lettre du 9 décembre 1922 ; à cette date elle a déjà plus ou moins traduit deux volumes de l'ouvrage. (Ibid. :704).

- Un manuscrit sur son dernier voyage en mai 1924 (*Voyage d'une Parisienne à Lhasa*). (Ibid. :744)

D'un point de vue plus pratique, elle signale dans ses lettres de la préparation de nombreuses interviews, des questions pour les grands chefs spirituels tibétains (le Dalaï et le Tashi-Lama) ce qui aura une forte valeur aux yeux des orientalistes occidentaux (Ibid. :197). De surcroît, elle effectue de longues séances de travail avec divers pandits, lamas ou érudits pour traduire des ouvrages tibétains accompagnés de notes, ou encore des lectures qui pourront lui servir. C'est ce qu'elle fait chez les brahmanes de Trichinopoli en novembre 1911 (Ibid. :91) et de Madras en décembre 1911 (Ibid. :99) ; avec le directeur de l'école de Gangtok en juillet 1912 à propos des « Écritures de l'école du sud pour usage de quelques lettrés du Sikkim. » (Ibid. :198), ou encore avec son « ami Munshi-Rama » avec qui elle lit sur le bord du Gange du Sanskrit pour améliorer ses connaissances sur le Vedanta. Elle dit à ce sujet :

Je veux jeter les bases de mon ouvrage sur le Védânta (*faire mon arbre* suivant mon expression) tandis que je suis dans l'Inde pour être bien sûre que j'ai tous les matériaux nécessaires. Ah ! mon grand ami, je me charge de travail pour dix ans. [...] Garde aussi toujours bien mes lettres, elles sont mon seul journal de voyages.¹⁵

Cet ouvrage lui tient à cœur et elle ne perd jamais son premier but cité ci-dessus, celui d'amasser un maximum de connaissances pour ses futurs livres et en reparle souvent dans ses lettres, voire même des possibles critiques que pourra recevoir cette étude à sa publication. En demandant à son époux de garder ses lettres, elle leur assigne une fonction concrète à part le journal de voyage, à savoir, un aide-mémoire, encore une fois, pour ses futures productions. Elle travaillera aussi avec un moine érudit mahâyâniste avec qui elle tentera de réaliser « un travail comparatif entre le bouddhisme du Tibet et celui de la secte japonaise Shingon » (Ibid. :446).

¹⁵ Lettre inédite du 12 décembre 1912. Archives MADN. Digne-les-Bains.

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

Elle rappelle toutes les fois où elle aura la chance de se faire offrir des traductions ou des ouvrages annotés pour faciliter son travail, ce qui est encore une fois une sorte de reconnaissance. En juillet 1913 à Bénarès l'une de ses connaissances au Math où elle étudie, consent à « noter entièrement le livre du professeur allemand Deussen sur les Upanishad (un livre qui fait autorité en Europe) et à écrire un rapport sur les passages qui lui paraîtront ne pas être d'accord avec l'interprétation classique hindoue. » (Ibid. :278). Et comme il s'agit d'un homme très instruit, ses notes se révéleront fructueuses, précise-t-elle. D'une grande utilité lui seront également les documents envoyés par le Tashi Lama et d'autres érudits tibétains comme elle le remarque dans la lettre du 21 décembre 1912 :

J'ai appris que le *Tashi Lama* a envoyé pour moi un très long mémoire en réponse à mes questions. Cela est à traduire. D'autres érudits tibétains sont occupés, également, à me fournir des notes. Un de mes amis ermites m'envoie une longue épître de sa caverne... Quand je suis partie je n'avais pas la moindre idée de recueillir des documents lamaïstes. Je pensais que cela serait en dehors du possible et, maintenant, ceux-ci vont former la grosse partie, la plus intéressante de mon bagage. Il y a là des choses absolument inédites en fait d'orientalisme. C'est bien curieux comme les choses s'enchaînent. J'avais bien cru qu'en fait de bouddhisme, mes études seraient presque exclusivement confinées au Hinayana, l'École du Sud, et, maintenant, il semble que je vais non seulement produire des documents Mahâyâna mais aussi Tantrayâna. Ces lamas tibétains se sont intéressés très vivement à mon travail d'études modernes. Je dois dire qu'ils en ont saisi l'intérêt bien mieux que les védantistes hindous et ils sont tout décidés à m'aider autant qu'ils le pourront. Lettre du 21 décembre 1912. (Ibid. 252).

Ses lettres témoignent bel et bien d'une compilation de documents de valeur garantissant l'authenticité de son voyage et donnant une valeur scientifique à ses futures publications. Elle fait aussi copier des traités philosophiques lors de son séjour au monastère de Kum-Bum en 1919 (Ibid. :553) et traduit elle-même des textes tibétains une fois la langue dominée (Ibid. :206) et (Ibid. :414). Finalement, elle ajoute à ses documents de valeur, des photographies qu'elle utilisera dans ses futurs récits de voyage, comme elle le précise à Philippe lors de la lettre du 7 juillet 1912. Elle indique aussi la collection de livres tibétains dont elle s'enrichit pendant ses longues années en Asie (Ibid. :699).

Faire part de ses projets et des documents accumulés, confère à la lettre la fonction de témoin, comme il est le cas pour le récit de ses aventures en Asie. La lettre en elle-

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

même d'un point de vue matériel, est déjà témoin du voyage, chaque enveloppe et chaque timbre donne à la lettre qui s'y enferme une preuve de la véracité du voyage et en principe de ce qui y est raconté. Le désir de laisser une trace de tous ses faits et gestes est évident, ainsi, le travail occupant une place primordiale dans sa vie, se reflète forcément dans le journal de voyage. Elle ne se borne d'ailleurs pas à parler seulement de la compilation des documents amassés, mais elle réalise un authentique inventaire des articles, ouvrages et traductions réalisés et publiés, ainsi que les conférences et les instructions données durant ces quatorze années de voyage. Le journal de voyage certifie l'écriture d'une douzaine d'articles pour la plupart envoyés à Philippe :

- Un article pour les Annales du musée Guimet sur Padmasambhava, en avril 1912 (Ibid. :148).
- *L'Indian Mirror* publie une de ses conférences et le *Statesman* une réplique de l'orientaliste à propos de sa visite chez le Dalaï Lama, comme elle le note dans sa lettre du 4 mai 1912 (ibid. : 160)
- Article sur sa visite chez le Dalaï Lama au *Mercure* et au *Soir*, en mai 1912. (Ibid. :165)
- Une brochure à l'usage bouddhiste traduite en tibétain (Ibid. :165)
- Un article pour le *Mercure* sur la perception des religions et des théories hindoues selon le point de vue oriental et occidental, en janvier 1913 (Ibid. :256).
- Des articles en anglais signés de son nom hindou, parus « à Londres, dans l'Inde et en Amérique : des études orientalistes qui, réunies, formeront sans doute un livre. » (Ibid. :426), en septembre 1916.
- Un article traduit en chinois pour le Bulletin de l'Université de Pékin sur une question d'orientalisme, en décembre 1917. (Ibid. :485)
- Deux articles écrits au sein du monastère de Kum-Bum sur des sujets d'actualité en Chine, joints à la lettre du 21 janvier 1921, pour que, comme la plupart du temps, son époux les transmette au *Mercure de France*. (Ibid. :626)
- Elle lui envoie de même : « Germanisation au Kansu » et le « Messianisme tibétain » proposés au *Mercure*, en novembre 1922 (Ibid. :703)

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

- Puis les deux articles suivants : « Socialisme de primitifs » et les « Rites mystiques tibétains- Le champ de la suppression » en mai 1923. (Ibid. :713)
- Enfin deux articles « l'un sur la monnaie chinoise « Arithmétique chinoise », l'autre « Le rés Kyang », un type d'ascète tibétain. Puis un autre en préparation sur la guerre civile au Szetchuan, en juin 1923. (Ibid. :718)

Elle souhaite aussi laisser une trace des idées qu'elle a diffusées à travers les différentes conférences et discours qu'elle a prononcés en Asie. Dans ce but, elle explique brièvement à son époux le sujet de son exposé et généralement comment ce dernier a été accueilli par ses auditeurs. Elle se plaît à lire des textes bouddhistes à Adyar devant des étudiants et répondre à des interviews en anglais en décembre 1911 (Ibid. :101) ou encore à parler tout simplement du bouddhisme, ce qu'elle fait au collège Sanskrit de Calcutta en janvier 1912 (Ibid. :116). Elle « prêche » aussi, comme elle dit, au grand temple de Gangtok (Ibid. :211). De plus, elle fera de véritables conférences : dans le temple du monastère de Gangtok pour les jeunes lamas et les lettrés de cette enceinte (Ibid. : 183) sur le bouddhisme, et l'histoire des études orientalistes (Ibid. :194), plusieurs conférences à Bénarès sur des sujets orientalistes (ibid. : 273), à Calcutta sur les points communs existant entre le védantisme et le bouddhisme (ibid. : 205). Petit à petit, étant reconnue comme une autorité en matière de philosophie bouddhiste, on la réclame pour des explications de textes philosophiques : « Tout à l'heure j'ai interrompu ma lettre pour aller expliquer un sūtra (texte philosophique pâli) à deux douzaines de lamas, la plupart jeunes étudiants, à qui je fais quelques petites conférences de temps en temps. » (Ibid. : 292).

Voilà comment les lettres manifestent l'immense activité scientifique lors de son séjour en Asie, comme bon chercheur et érudit qu'Alexandra David-Neel était. N'importe quel chercheur actuel pourrait envier l'ampleur de son travail et son succès à l'époque. Voilà encore une fois comment la lettre se place comme un témoin d'exploits d'une femme du début du XX^{ème} siècle qui publie, donne des conférences et s'acharne au travail. D'ailleurs, comme si les évocations de ses conférences, de ses traductions, de ses articles ou ouvrages n'étaient pas suffisantes pour justifier son voyage, Alexandra insiste, maintes fois, sur le dur travail qu'elle réalise seule ou auprès de différents lettrés. La première

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

partie de son voyage est représentée par de longues heures d'études auprès de personnes instruites avec qui, comme elle le dit, réalise un travail classique (Ibid. : 121) : celui de lire, résumer et donner ses devoirs à son professeur afin qu'il les corrige. Elle fait de longues séances avec le directeur de l'école de Gangtok lors de l'été 1912 connu sous le nom de Dawa Samdup¹⁶, qui lui lit et traduit des textes tibétains et répond à nombre de ses questions à propos des philosophies bouddhistes tibétaines (Ibid. : 198). C'est notamment avec lui qu'elle rencontrera en audience le XIII^{ème} Dalaï Lama en avril 1912. Ce professeur lui fut confié par son ami le Maharadja du Sikkim Sidkeong Tulku Namgyal.

Elle profite aussi des lamas que Dawa Samdup met à sa disposition et suit des séances de six heures sans interruption où elle effectue plus ou moins le même travail de philologue évoqué ci-dessus (Ibid. :227). De retour à Bénarès en mars 1913, elle passe ses journées à étudier le sanskrit avec un pandit, assigné pour cette tâche (Ibid. :263) et en plus réalise « des interviews intéressantes » auprès de plusieurs lettrés de cette ville pour approfondir ses connaissances sur différentes branches du bouddhisme (Ibid. : 268). Elle n'arrête jamais son dur labeur à lire et traduire du tibétain, ou du sanskrit (Ibid. : 288) ; (Ibid. :291) ; (Ibid. :465) ; (Ibid. :605) ou bien préparer des conférences et ses futurs livres (Ibid. : 516 et 744), ou encore lorsqu'elle se lance dans la difficile entreprise de la traduction de la *Prâjnâparamita* avec le lama Yongden¹⁷. (Ibid. :587). Madame Neel veut convaincre son époux que son voyage est une grande entreprise, et que chaque seconde passée en Asie est un temps précieux. Écrire est pour elle, aussi vital que le fait de voyager : « je voudrais faire halte ici, travailler, écrire car la plume me démange et j'ai un tas de sujets en tête » (Ibid. :516) disait-elle lors de son séjour à Kum-Bum en 1918.

Véritable humaniste, le travail lui procure une satisfaction intérieure immense. Elle se plaît à parler de son évolution constante en Sanskrit (Ibid. :281) qu'elle connaissait déjà grâce à ses études à la Sorbonne auprès de Sylvain Lévi. Son apprentissage passe par différents stades : de la compréhension écrite (Ibid. : 262) à

¹⁶ Une grande caisse aux archives de la Maison Alexandra David-Neel renferme un nombre important de notes prises auprès du professeur Lama Kazi Dawa Samdup, de lettres d'échanges et de traduction et de nombreuses réponses à des questions formulées par Alexandra David-Neel. Tous leurs échanges se faisaient en anglais.

¹⁷ Ce livre a finalement été publié en 1958 sous le nom de : David-Neel, Alexandra et Lama Yongden, *La connaissance transcendante*, Éditions Adyar, Paris.

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

l'expression écrite. Il en est de même pour l'apprentissage du tibétain « J'ai écrit toute seule aujourd'hui une lettre en tibétain. » (Ibid. :320). Son niveau s'améliore au fil du temps et elle peut s'exprimer oralement : « Moi je progresse en tibétain. J'en sais assez maintenant pour discuter des problèmes philosophiques avec le lama, mais il faut dire que celui-ci possède une intelligence remarquable et sait comprendre à demi-mot. » (Ibid. :411) ; jusqu'à devenir complètement bilingue (Ibid. :453), démonstration qui culmine avec sa traversée vers Lhassa où, se faisant passer pour une mendicante tibétaine, son langage n'a jamais interpellé qui que ce soit !

Comme preuve de sa soif insatiable de connaissance, Alexandra informe son mari sur tous les types d'apprentissage dont elle a bénéficié. Le lecteur voit comment elle est initiée aux mantras¹⁸ et aux mandalas¹⁹ (Ibid. :283), à manier les tambours tibétains (Ibid. :362) et plus tard tourner les tambours chinois, à Kum-Bum (Ibid. :545) ou alors à maîtriser des techniques, comme celle de se procurer « une sensation de froid au milieu de la plus haute chaleur » (Ibid. : 298), ou au contraire celle qui consiste à engendrer une sensation de chaleur parmi de très basses températures, désignée sous le terme de pratique du tumo,²⁰ mais aussi « faire Tsam » sorte de retraite sans voir personne pendant plusieurs semaines. (Ibid. : 404 et 545), des pratiques qu'elle obtiendra auprès du Gompchen de Lachen (séjour en haut des Himalaya). Ces différents types d'apprentissages qui à nos yeux relèvent d'une grande expertise, étaient pour elle un pur divertissement et le moyen de s'évader de ses réelles recherches et de son véritable travail.

Son voyage se définit comme une suite d'apprentissages et de découvertes de tous ordres : géographiques, culturels, théoriques à travers tous les textes et les enseignements reçus, ou encore d'ordre philosophique et religieux. La place importante qu'occupe la relation à son travail dans les lettres manifeste qu'au-delà de la découverte de l'essence de son véritable bonheur à travers la marche, Alexandra David Neel, n'a jamais perdu de vue son premier but, celui pour lequel elle était partie : enrichir son savoir et obtenir de

¹⁸ Phrase sacrée dans l'hindouisme qui contient un pouvoir spirituel.

¹⁹ Diagramme symbolique, dans le tantrisme hindou et bouddhique, représentant l'évolution et l'involution de l'univers par rapport à un point central.

²⁰ Alexandra David-Neel, expliquera cette pratique qu'elle a apprise auprès du Gompchen de Lachen au chapitre VI de *Mystiques et magiciens du Tibet*, Plon, Paris, 1929, intitulé « Comment l'on se réchauffe sans feu parmi les neiges » p.222-236.

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

la matière pour ses futurs livres. Toutefois, comme nous avons pu le constater, ses désirs allaient au-delà d'une simple compilation de données, documents et idées pour ses livres. Les manifestations de reconnaissance et ses relations avec les hauts représentants du bouddhisme montrent qu'elle éprouvait le besoin de se faire un nom, non seulement parmi les orientalistes mais aussi parmi les maîtres bouddhistes. La forte mise en valeur d'elle-même, de ses exploits et de ses découvertes tout au long des lettres révèlent qu'Alexandra était une femme ambitieuse, cherchant la reconnaissance et la renommée.

5.1.3. Procédés d'insistance :

5.1.3.1. Sur ses exploits :

D'un point de vue rhétorique de la chronique de ses itinéraires, Alexandra a tendance à utiliser de nombreux procédés d'insistance, le plus courant étant la litote où elle atténue l'ampleur de ses prouesses pour finalement insister sur ce qu'elle a fait. Ce procédé très souvent exploité au théâtre pour son caractère fortement dramatique nous rappelle le talent de l'épistolière à théâtraliser ses descriptions. La litote qui réside sur le principe d'atténuation pour en dire moins de ce qu'on en pense, par pudeur ou modestie, laisse entendre au lecteur les véritables sentiments, sensations et pensées du scripteur :

Me voici redescendant des nues, mon bien cher. J'ai complété la traversée de l'Himalaya de part en part, de l'Inde au Tibet à peu près en ligne droite, directement du sud au nord. Je me suis hissée aux 5 000 m d'altitude et même un peu plus haut. Dois-je dire que l'entreprise est difficile ? Ce serait exagérer, il suffit de jouir d'une bonne santé et de l'argent nécessaire aux frais, bien médiocres, du voyage. Je mentirais, pourtant, si je prétendais que c'est là une simple promenade, à la portée de tous. Venir à cheval jusque dans le haut du Sikkim, par des chemins extravagants, camper ensuite dans les vallées de la frontière, affronter le vent des plateaux tibétains à ces hautes altitudes, non, c'est là plus que du simple jeu. Je suis robuste et, cependant, l'autre matin j'ai cru mourir. J'étais arrivée à l'étape bien avant mes porteurs et mes tentes, c'était le jour où je quittais le maharadjah continuant vers Gyan-tze. Il me fallut attendre trois heures durant, sans abris, sous les rafales de la neige cinglante. (Ibid. :176)

Ces descriptions redoublent d'antithèses où elle oppose la difficulté du voyage à ses capacités d'exploratrice. Elle décrit la difficulté de ses acheminements dans les moindres détails pour affirmer ensuite qu'il suffit d'une bonne santé pour les accomplir.

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

Pourtant elle glisse de temps en temps des affirmations telles : « cette excursion aurait été considérée comme fort hardie pour un homme jeune et robuste, qu'une femme de mon âge l'entreprît pouvait passer pour pure folie, néanmoins mon succès est complet, mais l'on m'offrirait un million pour recommencer l'aventure dans les mêmes conditions que je crois bien que je refuserais. » (Ibid. :733), dit-elle dans la fameuse lettre du 28 février 1924, écrite à Lhassa. Il s'agit de convaincre son époux à quel point son mérite était extraordinaire.

Surtout au début de son échange épistolaire, elle a tendance à se comparer à d'autres explorateurs, chercheurs ou orientalistes. En effet, au début de son périple, en 1912, Alexandra David-Neel justifie une de ses interventions de la sorte : « Ce matin j'ai prêché au monastère, comme je te l'avais annoncé. Oh ! certes il y en a qui sont beaucoup plus érudits que moi en religions asiatiques, mais il n'y en a pas beaucoup qui aient pénétré si près dans leur intimité » (Ibid. :193). Elle souligne l'originalité de son intervention par la raison même de son voyage : connaître les religions asiatiques de l'intérieur et se différencier de la sorte des autres orientalistes érudits dits de « bureaux » :

Plus que jamais je prends en pitié nos érudits officiels, qui ont passé un unique mois en Asie. Ils ont lu, lu et encore lu des textes dans leur cabinet à Paris, à Londres ou ailleurs et ils ignorent que ces textes sont des jardins pleins de chausse-trappes, que les mots ont un double sens et un triple sens, que tous ces livres tantriques ou mantriques ont été écrits pour être expliqués par ceux qui en ont la clef et que cette clef n'est confiée qu'à une minorité. En dehors de la question de savoir, je dois rendre hommage à l'extrême cordialité des lamas rouges. Tous les savants, comme les ignorants, sont parfaitement affables et sont bien moins engoncés dans leur morgue cléricale que beaucoup de Bhikkus de Ceylan. Lettre du 16 septembre 1912, (Ibid. :225).

Cette insistance dévoile non seulement sa conviction de la supériorité d'apprendre et découvrir les secrets de ces philosophies du dedans mais aussi le besoin de se démarquer et de démontrer sa supériorité par rapport aux soi-disant érudits orientalistes. Elle insiste : « Une philosophie ne descend pas du ciel, elle naît dans le cerveau des humains et ce cerveau est fils de son milieu... Je t'assure que lorsqu'on rumine les théories hindoues dans la jungle où elles sont nées, on les voit sous un tout autre jour que les éminents chers maîtres qui ne les ont jamais connues que dans un cabinet de travail européen » (Ibid. :256). Elle insiste d'ailleurs souvent sur ce fait, en démontrant que nombre de ses préjugés initiaux étaient erronés et s'octroie le mérite et d'avoir eu raison d'effectuer ce

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

voyage : « Toutes mes prévisions ont été renversées. Sur la foi de ceux qui ont écrit sur le Lamaïsme, je m'attendais à des impressions différentes. (Ibid. :225), ou encore : « Je suis évidemment restée ici très longtemps mais, au point de vue des documents recueillis, je n'ai pas à le regretter. Ce champ que je croyais devoir être stérile s'est montré très fertile » (Ibid. :227). La comparaison aux autres orientalistes est, au départ, utilisée pour justifier et renforcer les idées de son voyage. Au fur et à mesure qu'Alexandra n'a plus besoin de prouver à son époux que ses voyages sont nécessaires pour se faire une place dans l'orientalisme, ce qui a lieu au cours de l'année 1914, elle se compare ensuite aux grands voyageurs ou explorateurs lorsqu'elle traverse de fâcheuses situations. Rappelons comme elle mentionne Pelliot dans sa lettre du 3 décembre 1918 en rapport aux facilités financières et matérielles dont il jouit tout au long de son voyage, contrairement à elle qui n'a que très peu de moyens et vit comme les lamas autochtones. Il s'agit là d'une stratégie de mise en valeur : alors que les grands explorateurs ont d'énormes moyens et des aides importantes, Alexandra voyage non seulement avec très peu d'argent mais de plus entourée d'autochtones, ce qui lui procure un double mérite : celui d'avoir accompli un dur voyage avec peu de moyens et d'avoir connu le pays et les coutumes asiatiques de l'intérieur. Elle le réécrira à Philippe à plusieurs reprises, surtout pour mettre en évidence la difficulté de voyager avec peu d'argent : « Les Pelliot et consorts n'en ont fait de pareilles qu'avec des subventions qui montaient à plusieurs milliers de francs. » (Ibid. :609).

Finalement, comme nous l'avons observé antérieurement, ses lettres sont truffées de descriptions et d'explications des événements extraordinaires qu'elle a vécus au fil des années. Ces expériences et ces aventures tellement incroyables lui ont valu une tentative de remise en cause dans les années soixante-dix : *Alexandra David-Neel au Tibet (une supercherie dévoilée)*, de Jeanne Denys. A l'époque Marie-Madeleine Peyronnet a facilement démenti ces accusations, ce sujet est clos aujourd'hui.

Parmi tous les événements, hors du commun, vécus par la grande orientaliste, le lecteur remarque facilement qu'elle se plaît à relater les moments de reconnaissance et de considération envers sa personne. Dans une première étape, elle se bat pour se faire connaître en tant qu'érudit des philosophies orientales, ensuite en tant que pratiquante

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

bouddhiste, et elle atteint quelques années plus tard le rang de Lamani (femme Lama) de haut rang et parfois même à l'occasion de Khandoma (divinité féerique féminine du Tibet). Rien ne lui résiste, Alexandra David-Neel atteint tous les buts qu'elle se fixe. Preuve en est dans ses lettres :

Je vais probablement donner une conférence à Calcutta pendant les quelques jours où je vais y séjourner. Conférence sur un sujet orientaliste, naturellement. Je me propose de traiter des points de contact existant entre le védantisme et le bouddhisme. Ceci, je le sais, est bien présomptueux de ma part, d'autant plus que je compte donner ma conférence à l'Université devant des professeurs du collège de Sanskrit, des étudiants, etc., et qu'elle sera organisée par une société védantiste composée de brahmanes très calés en philosophie hindoue. J'ai d'ailleurs été membre d'honneur de cette société. (Ibid. :205)

Ainsi se déroulent les premières années d'Alexandra en Inde ; d'un monastère aux « Maths » (Ibid. :277), d'une université à une école sanskrite, elle se fait connaître, elle prêche, fait ses preuves en tant qu'érudite, et en tant que bouddhiste :

A propos de sermon, je vais en faire un, véritable, en grande pompe, à Gangtok, dans le temple du monastère, pour les jeunes lamas qui font là leurs études supérieures de langue tibétaine et de philosophie religieuse. La maharadjah Kumar y assistera et tous les lettrés de Gangtok. Naturellement, j'aurai un interprète qui répètera en tibétain ce que je dirai. Ceci aura lieu le jour de la pleine lune le 29, dans six jours, après un office lamaïste. Je pense à la stupéfaction d'Elie²¹, s'il me voyait parmi les lumières et les encens, devant les Bodhisattvas, les Guru et autres statues d'aspect étrange ! je suis évidemment l'unique Européenne qui ait prêché en tels lieux. On dit beaucoup de mal des lamaïstes et leur ignorance le mérite ; mais ne font-ils pas preuve d'une belle largeur d'esprit en m'appelant, moi, de croyances si différentes des leurs en prêchant contre leurs superstitions, à parler dans leurs temples ? Tu ne vois pas l'archevêque priant Cabantous²² de prêcher à la cathédrale ! Oui, certes, je jouis d'un pittoresque de la situation. J'en jouis avant et après, mais, en parlant vraiment, j'oublie tout... La vie éternelle, vois-tu : les mots que je redis, les idées que j'émet, les sentiments que j'exprime, ce sont ceux de Bouddhas... C'est une sagesse, une compassion qui vient de loin du fond des âges et qui emprunte, tantôt une bouche tantôt une

²¹ Elie était un des frères de Phillippe Neel qui était prêtre et pour qui Alexandra David-Neel semblait avoir de l'affection selon ses commentaires à ses propos dans ses lettres.

²² Cabantous : pasteur de l'Église Réformée envoyé par la section des colonies de la société centrale d'Évangélisation (l'actuel DEFAP). Il demeurera 46 ans en poste à Tunis (de fin 1903 à fin 1949). Il mourra à Tunis, où il prendra sa retraite, en 1962. Voir à ce sujet JACQUIN, François, ZORN, Jean-François (éds), *L'altérité religieuse: un défi pour la mission chrétienne*, Karthala 2001.

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

autre, pour se faire entendre, Aryasangha et Padmasambhava et tant d'autres ont prêché dans ce Pays, il y a des siècles et je regarde les images peintes parmi les fresques des murailles. Cela qui parle, cela s'est appelé de leurs noms, cela s'appelle aujourd'hui Alexandra David Neel. C'est une pensée...vieille, vieille... éternelle, c'est dans ce sens que les Hindous déclarent leurs Védas éternels. Lettre du 23 juin 1912. (Ibid. :185)

Si au départ, le fait de prêcher ou donner une conférence semble émouvoir l'orientaliste, cette pratique devient tellement récurrente que cela semble s'être converti en une expérience banale : « Or donc, Mouchy, j'ai donné, hier, une troisième conférence à Bénarès, mais ceci n'a rien de spécialement surprenant. » (Ibid. :273). En réalité, Madame Neel reprend les mêmes activités qu'elle avait entrepris quelques années plus tôt en Europe : se faire connaître, se faire un nom au sein des sociétés bouddhistes et orientalistes de l'Inde, et il est surprenant de voir comme elle excelle dans ce rôle. Pas même une once de trac ou de crainte de ne pas être à la hauteur n'est perceptible dans ses lettres. Elle décrit ces événements exceptionnels en toute simplicité, voire même d'un ton amusé :

Le lendemain matin, je prêche dans le grand temple, assise sur une peau de léopard, deux longues files de moines rouge accroupis, de l'autel au portail, sur des tapis, le prince-abbé siégeant sur son trône épiscopal en face de moi et le directeur de l'école, interprète debout à côté de moi [...] Faut-il ajouter, pour t'amuser, que le maharadjah m'a envoyé un interprète spécial et que j'ai prêché cet après-midi devant un nombreux auditoire de lamas, sur un passage d'un sūtra tibétain ! Lettre du 1^{er} septembre 1912. (Ibid. :211)

Plutôt que de s'émerveiller face à de tels exploits dans ses lettres, plutôt que souligner et insister sur ces incroyables faits, elle les raconte avec une certaine distance, avec humour et parfois même un peu blasée. En 1916 elle écrit : « Je vais conférencier à Calcutta et à Rangoon. La machine mise en marche continue à fonctionner par la force de la vitesse acquise. Tout cela est simple jeu, j'ai cessé de le prendre au sérieux et de me prendre au sérieux, voilà toute la différence. » (Ibid. :426).

Alexandra David-Neel est capable de s'intégrer et de s'adapter à n'importe quel rôle en relation avec sa passion : le monde du bouddhisme que ce soit pour un simple conseil ou pour une conférence au milieu d'érudits.

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

Les lettres représentent également l'évolution positive de la bouddhiste au fil des années. Grâce à ses conférences et ses interventions auprès des lamas elle arrive à se faire un nom et vivre tant d'expériences inédites. Finalement la correspondance est le reflet de sa persévérance. Le lecteur observe comment, grâce à l'enchaînement de ses efforts, de ses apprentissages et des diverses rencontres, elle a pu couronner son périple d'une victoire insolite et exceptionnelle, en séjournant à Lhassa et en devenant la première européenne à accomplir un tel exploit.

5.1.3.2. **Sur sa préséance :**

En premier lieu, le nombre de manifestations en relation à l'exclusivité et le mérite qu'elle s'accorde par rapport aux autres orientalistes convertissent les lettres en une source de valorisation personnelle. Alexandra ressent un besoin constant de démontrer et laisser une trace de ses exploits. A plusieurs reprises, le lecteur est confronté avec des commentaires comme celui-ci :

Pas mal d'écrivains ont décrit ces interminables dégustations de thé dans les temples tibétains mais ils le faisaient d'après des « on-dit » ou pour les avoir contemplées de la porte. Combien d'Européens se sont trouvés assis à côté des lamas en dégustant avec eux ? Très peu, s'il y en a, et certainement pas une Européenne. Et quant à avoir été assis sur un petit trône en face d'un grand chef religieux et « incarnation » à côté de l'autel et à avoir prononcé un discours de cette place avec une belle tasse d'argent et de porcelaine devant soi, cela, certainement, absolument certainement, nul Occidental, ne l'a fait. Lettre du 19 mars 1913. (Ibid. :261)

Madame David-Neel sait à quel point cette exclusivité vaut pour sa notoriété future, elle sait que toutes ces expériences insolites lui vaudront un succès incommensurable, voilà pourquoi il est essentiel de souligner tous les événements de la sorte en insistant sur ses privilèges, pas seulement pour l'expérience en elle-même mais surtout pour le fait d'être considérée comme l'une des leurs et donc comme quelqu'un d'exceptionnel par rapport aux autres occidentaux. C'est d'ailleurs à ce dont elle fait allusion lorsqu'elle va visiter le Dalaï Lama ; on lui demande de porter sa robe aurore pour se distinguer des autres dames et dissuader les autres européens qui voudraient rencontrer « le pape jaune ». Ainsi, la correspondance abonde d'évènements

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

extraordinaires et donc d'affirmations des honneurs vécus : « Je suis la première femme qui ait passé la nuit dans ce monastère » (Ibid. :211), en parlant d'un monastère au Sikkim ; « Il faut savoir que jamais une femme européenne n'est allée au Bhutan et que fort peu d'Européens et seulement quelques fonctionnaires y sont entrés. Ce petit pays est encore plus fermé aux étrangers que le Népal et le Tibet. » (Ibid. :286) ; ou encore « Je crois bien que, parmi les rares visiteurs à qui l'on a ouvert l'accès au Népal, je suis une des rares à qui l'on est témoigné tant de courtoisie » (Ibid. :253) ; « Je crois bien que je suis la seule au monde parmi les européens à correspondre avec ce personnage » (Ibid. :227) dit-elle en parlant du XIII^e Dalaï Lama. Remarquons les procédés d'insistance employés : « la seule au monde parmi les européens », plutôt que cette hyperbole, elle aurait tout simplement pu dire « la seule européenne ». En outre, elle appuie son jugement sur un « je crois » qui implique une fausse modestie dans le sens où elle savait parfaitement qu'elle était la seule à avoir rencontré et discuté avec le Dalaï Lama. Madame Neel, bien que maîtresse de ses émotions n'avait, en réalité, pas les mots suffisants pour exprimer la joie et la satisfaction intérieure d'avoir vécu cette expérience qu'effectivement peu d'autres personnes du monde occidental vivront.

Parfois elle insiste sur sa singularité, et l'honneur qu'on lui fait en rapportant les paroles des personnalités hindoues qui lui rappellent le cas exceptionnel qu'elle représente :

Un « saint homme » m'a écrit : « Je ne sais si vous saisissez bien toute la singularité et la portée de cette manifestation ; à nous hindous, elle semble stupéfiante. Que les *sannyâsins* et les pandits de Bénarès (la forteresse, le rempart de l'orthodoxie hindoue) décident, de leur propre mouvement, d'honorer une étrangère en tant que bouddhiste est un fait qui stupéfie ceux-là mêmes qui l'ont accompli. Songez à l'accueil que, quelques siècles auparavant, aurait reçu celui qui aurait osé venir prêcher le bouddhisme parmi nous. On l'aurait tué peut-être. Et voici que tout au contraire on vous prie d'expliquer la doctrine du Bouddha, on vous écoute sympathiquement et on vous témoigne une respectueuse admiration. Comment se fait-il que ce soit une femme étrangère qui ait produit ce miracle... » En effet, mon correspondant a raison, je ne puis comprendre qu'imparfaitement la singularité de la situation. Lettre du 24 juin 1913. (Ibid. :276).

N'est-ce pas là une véritable confirmation de sa préséance ? Qui d'autre, à part elle, aura eu l'honneur de prêcher la doctrine bouddhiste devant des hindous ? Les

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

orientalistes de Paris en auraient-ils été capables ? Ne démontre-t-elle pas dans cette lettre qu'elle a vécu les plus grandes expériences grâce à ce voyage ? Mais surtout ne démontre-t-elle pas l'importance qui lui était octroyée ?

Finalement, elle met en lumière, dans ses lettres, les paroles d'autrui louant ses capacités d'exploratrice. Par exemple, elle raconte comment le porteur du maharadja, lui apportant des provisions dans son ermitage, et n'ayant jamais fait de voyage aussi périlleux lui dit : « Ce n'est pas un endroit pour des hommes ordinaires, c'est bon pour des Sadhus, seulement, de vivre ici. Les sadhus (littéralement les saints) est l'appellation courante, dans le langage familier des hindous, désignant les sannyâsins » (Ibid. :379). Le fait de citer les paroles des autres renforce l'idée de sa singularité. Alexandra aime à montrer l'admiration qu'on lui porte, que ce soit pour ses idées, son savoir ou encore ses talents d'exploratrice. Ces paroles au discours direct font figure d'argument d'autorité, confirmant les descriptions initiales de ses exploits. De plus, lorsque l'épistolière insiste sur sa préséance, elle utilise un ton jovial dans la lettre, ce qui traduit une satisfaction évidente qu'elle essaie toutefois de dissimuler par ses principes bouddhistes excluant toute vanité.

5.1.3.3. Sur les marques de reconnaissance :

L'épistolière raconte comment à plusieurs reprises, des fêtes, des danses ou encore des repas sont organisés en son honneur et surtout comment peu à peu, elle est connue et reconnue où qu'elle aille, comment petit à petit elle est elle aussi considérée comme un dignitaire religieux, et comment quelques années avant la fin de son voyage des Tibétains la prennent pour une personne capable de soigner de façon miraculeuse. Ainsi elle est non seulement acceptée dans n'importe quel monastère bien que la plupart d'entre eux soient destinés aux hommes bouddhistes, mais surtout elle est la première femme ou personne européenne à voir, faire ou accomplir tel ou tel exploit dans le monde de l'orientalisme. Plusieurs points sont à mettre en évidence par rapport aux manifestations des prouesses reflétées dans les lettres d'Alexandra. Tout d'abord, elle fait part des offrandes reçues au long des années ; ensuite elle relate tous les événements qui ont eu lieu en son honneur, et finalement la montée en crescendo de son succès en tant que

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

bouddhiste et orientaliste culmine avec la reconnaissance et les sollicitations de la part des érudits orientalistes de l'Europe.

Elle met en valeur dans son texte la symbolique des gestes reçus. Comme nous avons déjà signalés. En effet, n'importe qui ne reçoit pas des cadeaux d'un Maharadjah, du Dalaï Lama ou du Tashi Lama. Elle décrit le respect et l'amabilité des personnes qui les lui offrent et ceci l'émeut davantage que le présent lui-même. Elle éprouve la même sensation lorsqu'elle reçoit la robe de lamani (lama femme). Ce présent est d'autant plus symbolique qu'il représente la confirmation qu'elle était considérée comme un lama de haut rang ! C'est le plus beau des cadeaux. La robe est la preuve matérielle de cette considération et la lettre, l'explication et la démonstration de ce fait. Les objets, comme nous l'avons vu au chapitre précédent de cette étude sont, selon Serge Tisseron (1999a) une extension du psychisme. Chaque objet est un support de relation et de communication, et implique une forme de socialisation. L'objet peut constituer un signe d'appartenance au groupe privilégié de celui qui le détient comme la possession de l'écharpe lamaïque. Le vêtement fait d'ailleurs partie pour Serge Tisseron (1999a) des catégories des objets extrêmement proches de nous et empreints de symbolique. Souvent à travers les vêtements s'établit le premier degré de reconnaissance sociale. Pouvoir revêtir la robe de lama, l'écharpe ou encore les bonnets tibétains permettent à l'orientaliste d'atteindre un statut que nul autre européen a acquis :

Pour cela, notre relation à tout objet contient une « réversibilité potentielle ». Selon le regard que nous portons sur lui et la façon dont nous l'utilisons, il peut être engagé dans le programme pour lequel il a été conçu, devenir le support statique de nos fantasmes ou encore être constitué en support de la symbolisation de nos expériences du monde. (Tisseron, 1999b :61)

De la sorte Alexandra David-Neel unit les deux objets : lettre-cadeau en leur donnant une nouvelle fonctionnalité, celle de la preuve de sa reconnaissance au sein du cercle bouddhiste asiatique et donc de son mérite en tant qu'orientaliste, en plus des nombreuses autres fonctions que ces deux objets détiennent de façon indépendante.

De même, elle souligne la réputation et la reconnaissance en tant que bouddhiste et philosophe érudit au fil des quatorze années en Asie. Cette reconnaissance a grandi peu à peu tout au long de son voyage. Au départ, on reconnaît son travail, son savoir : « Ces

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

lamas tibétains se sont intéressés très vivement à mon travail d'études modernes. Je dois dire qu'ils en ont saisi l'intérêt bien mieux que les védantistes hindous et ils sont tout décidés à m'aider autant qu'ils le pourront. » (David-Neel, 2016 : 252) ; et grâce à cela on parle d'elle dans le pays :

Tu ne sais pas qu'on parle de moi, maintenant, dans les monastères très reculés du « Pays des Neiges » et, comme dans les cerveaux orientaux la légende est tout de suite là, prête à éclore, il paraît que je suis en passe de devenir une « incarnation » des Dakînis (sorte de déités féminines). Ne raconte cela à personne, au moins. C'est gentil, poétique, assez prenant même, ces histoires-là dans leur cadre propre, transplantées ailleurs elles font pendant à celles de Tartarin. » Lettre du 21 décembre 1912. (Ibid. :252)

L'Asie lui procure la reconnaissance dont elle n'a pas pu réellement bénéficier en Europe ; cette gratitude est d'ailleurs supérieure à tout ce qu'elle pouvait imaginer. Madame Neel arrive tellement à faire parler d'elle qu'elle entre facilement dans tous les monastères et lieux de culte réservés aux lamas (Ibid. :223), ou encore, elle n'a pas besoin d'être présentée aux grandes personnalités puisque tout le monde a entendu parler d'elle (Ibid. ; 259). Mais ce qui est le plus gratifiant, le plus admirable pour la bouddhiste, ce sont les nombreuses réceptions organisées en son honneur :

Ce qui l'est d'avantage, c'est la réception d'honneur qui m'a été offerte par une société littéraire et par des *sannyâsins*. [...] Après ceci, le plus éminent des *sannyâsins* me lit une adresse et m'en remet le texte calligraphié dans l'ancien style sur papier jaspé d'or. L'adresse est enroulée dans un simple morceau de coton semblable au vêtement que portent les ascètes au lieu d'être enveloppée dans de la soie. Cela signifie qu'il émane de gens qui ont embrassé la vie religieuse et qu'il va à quelqu'un qu'ils regardent, de même, comme un personnage religieux, et cela, dans l'Inde, est un honneur très grand. Je m'étonne immensément que des *sannyâsins* de Bénarès, c'est-à-dire de la plus conservatrice et arrogante cité religieuse du pays, en soient venus à manifester en l'honneur d'une femme étrangère. Cette double qualité d'étrangère, de *mleccha* (ce qui m'équivaut à roudi chez nous) et de femme (les femmes sont fort méprisées ici) devait selon la règle m'interdire même l'approche des saints de l'hindouisme. Qu'est-ce qui leur a pris, je me le demande. Je pense qu'ils ont été charmés de mes connaissances touchant leurs doctrines philosophiques et de ma façon de les comprendre. [...] Lettre du 18 juin 1913. (Ibid. :273)

Au fil des années, ceci se répète plusieurs fois dans ses lettres ; elle a l'air de vivre ces invitations de façon naturelle et légitime. Elle les trouve prévisibles et

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

compréhensibles par rapport à ce qu'elle était et ce qu'elle faisait. Au-delà de toute attente, l'acceptation d'Alexandra et le retentissement de son nom et de sa personne ont dépassé les limites de l'imaginable. A Kumbum les gens veulent la voir comme s'il s'agissait d'une personnalité : « Je suis bien fâchée que l'empressement mis par quelques paysans à venir me regarder leur ait valu de la part de mes gardes du corps, des lamas à larges pattes, des gifles qui résonnaient de façon imposante. Les pauvres gens n'avaient du reste aucune mauvaise intention. Ils voulaient me voir, voilà tout. » (Ibid. :518). Comme le raconte madame Neel à son époux, elle atteint réellement cette réputation de divinité féminine. : « Mes musulmans leur disent que je suis une « Fioé », ce qui signifie littéralement, en chinois, un « Bouddha vivant », c'est le titre des lamas incarnés, traductions très erronées du mot tibétain tulkou. (Ibid. :560). « Bouddha vivant ou non » comme elle dit, elle en arrive au point que les hommes et les femmes se jettent à ses pieds sur son passage aux cérémonies de Kumbum. À nouveau, Alexandra vit ces événements complètement incroyables en toute simplicité et relate ces faits de la même manière : « Les naturels d'Amdo et du Koukou-nor, eux, sont dans une phase de dévotion intensive. J'en fais l'expérience, un peu fatigante, ayant à bénir une grosse centaine d'individus des deux sexes qui se précipitent sur mon passage, entrechoquant leurs têtes inclinées dans une cohue faisant penser à un troupeau de moutons effarés. » (Ibid. :534). D'ailleurs, dans cette lettre du 3 novembre 1918, Alexandra tente de normaliser l'adulation dont elle est l'objet en précisant à son époux qu'elle est tout simplement devenue un maître spirituel : « je suis celle qui connaît les livres », et que dans la religion bouddhiste la spiritualité se transmet par le contact direct. Ainsi elle réaffirme son importance dans la lettre tout en rendant la situation compréhensible. Parfois, Alexandra se trouve dans des situations où même toucher les fidèles ne suffit plus :

Le revers de la médaille fut que je me vis obligée de « travailler », j'entends de bénir tout le village qui vint défiler, de nouer des rubans en soufflant dessus pour assurer la longévité des gens, je fus aussi priée de bénir de l'orge que les paysans se partagèrent, d'exorciser la maison où j'étais pour expulser les démons qui pouvaient s'y loger, et comme bouquet, de déclarer où renaîtrait un vieillard mort deux jours auparavant. On se fait à tout, j'arrive à accomplir ces exercices variés sans rire, mais ils me peinent. Autrefois j'ai tâché d'expliquer aux crédules quémandeurs l'inutilité de tous ces rites, ils ne m'ont pas crue et m'ont accusé d'être une missionnaire chrétienne essayant de détruire leur vraie religion. Lettre du 9 avril 1921. (Ibid. :635)

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

Aussi farfelue que puisse paraître cette anecdote, Alexandra cherche à convaincre Philippe qu'elle avait à ce moment de son voyage, obtenu une véritable reconnaissance auprès du peuple tibétain. Bien qu'elle semble démolir l'importance de cette adulation par la crédulité et l'ingénuité des croyants, il est aisé de constater qu'Alexandra éprouvait du plaisir à raconter à son époux comment les autres l'admiraient. Cette citation fait également écho à la théâtralité de l'écriture évoquée au troisième de cette étude. Emportée dans un nouveau rôle, elle l'exécute à merveille et le retrace telle une farce comique.

Enfin, les pouvoirs d'Alexandra se sont accrus et sa personne s'est élevée au rang de sorcière ou soigneuse. Elle est appelée à maintes reprises lors de son séjour à Kumbum pour soigner diverses personnes. D'ailleurs, elle réussit pour la plupart du temps, ce qui augmente son succès. Ne prenant pas son rôle à la légère, elle demande à Philippe un grand nombre de manuels de médecine dans la lettre du 4 mai 1919 (Ibid. :565) afin de s'améliorer dans cette matière. Preuve qu'elle se plaisait dans ce rôle de guérisseuse. N'avait-elle pas voulu être médecin lors de sa jeunesse ? La voici comblée en tant que médecin bien que ce soit comme médecin-sorcier.

Dans les dernières lettres de l'épopée tibétaine, Alexandra met particulièrement en valeur la reconnaissance qu'elle a toujours désirée, celle du monde érudit occidental. Les lettres sont ainsi témoins de sa consécration : « Je reçois ce matin une lettre du président de la Société de géographie de Paris me félicitant de mon voyage et en me demandant une relation pour le bulletin » (Ibid. :753) ; « J'ai reçu une bonne lettre de Sylvain Lévi, le grand sanskriniste, professeur au collège de France. Tout-de-suite il veut publier un inventaire détaillé des livres tibétains que j'ai amassés et il veut que je fasse un cours à la Sorbonne. » (Ibid. :758) ; « J'ai reçu, aussi, une lettre du grand éditeur de New York, Cie Macmillan, qui me prie de lui envoyer, avant de soumettre à d'autres éditeurs, le manuscrit de mes aventures de voyage au Tibet. » (Ibid. :758) ; « Les journaux sont pleins de moi. » (Ibid. :758). L'exploratrice a atteint la gloire, il n'y a plus de frein dans son langage. Cette expression manifeste un désir ancré en elle. Cette phrase très révélatrice, indique que son rêve s'est réalisé, elle peut enfin rentrer avec une porte grande ouverte vers la reconnaissance en Europe. Avec ces mots Alexandra démontre à Philippe qu'elle a atteint le plus haut sommet, non pas celui de l'Himalaya, mais de la notoriété dans ce monde clos et restreint qu'était l'orientalisme occidental.

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

En revanche, même si une mise en valeur prononcée de ses exploits existe dans ses lettres, Alexandra David-Neel n'en n'abuse pas et garde à tout moment les pieds sur terre comme elle l'indique elle-même à son époux : « Tu vas te demander si, de retour chez nous, je trouverai d'assez grand chapeau pour contenir mon crâne gonflé d'orgueil. Mon grand Nouton la vanité est loin » (Ibid. :219). Alors que cette phrase pourrait sembler ironique, voire comique et même si toutes ces marques d'insistance semblent être le reflet de la vanité, cela n'était pourtant pas le cas, mais plutôt la preuve d'un immense besoin de reconnaissance. Ce besoin de reconnaissance trouvait sans doute son origine dans les souffrances intérieures ressenties au cours de son enfance. Alexandra s'est sentie dès son plus jeune âge différente des autres enfants et elle a développé des capacités intellectuelles, et un tempérament rebelle peu apprécié par sa mère. Ce besoin de reconnaissance elle l'attendait aussi de son époux, mais ce dernier lui en offrait peu également. Elle aurait aimé que Philippe lui dise à quel point elle était extraordinaire. Finalement, elle recevra cette reconnaissance du monde orientaliste et de ses contemporains. Le fait de l'écrire noir sur blanc, dans ses lettres, laisse transparaître le désir de se convaincre elle-même de ces incroyables épopées :

Dès qu'on entre, non plus seulement dans l'ordre de l'auto-observation, mais dans celui du langage, la dimension transformatrice de soi-même apparaît encore plus nettement. Lorsque le moi entreprend de s'écrire, il se modifie profondément. Il y a en effet passage de l'inconsistance du vécu à la consistance de l'écrit ; ce qui était mobile devient fixe et il se produit un effet de figement de l'existence. Il y a aussi remodelage de l'espace intérieur stratifié et simultané en vue de sa projection linéaire dans l'écrit (seuls les éléments les plus prégnants sont retenus et on oublie tous les arrière-plans de la conscience). Il y a enfin action sur la vie elle-même, dans la mesure où l'énonciation de soi – qu'elle le vise explicitement ou non produit des modifications de soi. (Jenny, 2003 :10)

Elle réalise dans ses lettres un véritable travail de construction de soi où en se séparant d'elle-même comme un sujet observateur, elle peut édifier son image à sa guise et se regarder à ce moment du voyage telle qu'elle l'avait toujours rêvé.

Néanmoins, il faut remarquer qu'elle préfère rendre compte de ses mérites à travers la description et le compte-rendu de ses différents travaux et progrès. En effet, ce

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

qui est le plus présent dans les lettres de madame Neel, ce qui pèse le plus dans sa correspondance, c'est la manifestation de son travail, que ce soit des articles, la rédaction de livres, la traduction ou la collaboration à des théories philosophiques, ou tout simplement l'accumulation de documents authentiques. Elle en fait part, de sorte que tous les travaux réalisés entre 1911 et 1925, date de son retour, sont scellés par une date et un lieu. Elle répertorie dans ses lettres quinze articles entre 1911 et 1925 avec une prédilection pour le *Mercure* de France, l'écriture de quatre livres dont deux en collaboration, plusieurs traductions du tibétain et du sanskrit et l'accumulation d'un grand nombre de documents (interviews, notes, textes, etc.) lui procurant une base fondamentale pour ses futurs travaux. Elle écrivait à ce sujet: « Tu diras que je rabâche, mais depuis mon arrivée à Calcutta mon voyage est devenu suprêmement intéressant. Il me semble que j'aurais des matériaux pour des années et des années de travail. » (David-Neel, 2016 :122) ; « Je vais posséder là des documents d'une sérieuse valeur au point de vue orientaliste. Je n'en espérais pas tant. » (Ibid. :147). Elle rappelle ainsi que le but de son voyage était en train de s'accomplir et de réussir, puis qu'elle ne perdait pas de vue la raison pour laquelle elle était venue progresser dans sa carrière d'écrivaine et d'orientaliste. Le lecteur connaît aussi les jours et les dates des progrès et réussites de l'orientaliste dans différents domaines. Elle offre à son époux la description d'une de ses facettes, celle de l'éternelle travailleuse et celle de sa soif d'apprentissage. Son besoin d'apprendre était tel que lorsqu'elle était fatiguée, elle se livrait à d'autres types d'apprentissage plus reposants :

Comme le cerveau se fatigue parfois à apprendre et à retenir des mots nouveaux, je me livre, en guise de récréation, à une étude d'un autre genre. J'avais depuis longtemps l'ambition de savoir manier les tambourins avec lesquels les lamas scandent leurs récitation. Cela n'a l'air de rien, mais on doit s'exercer quelque peu avant d'attraper le tour de main qui fait battre les deux petites balles attachées au tambourin selon les rythmes variés. Je suis presque au bout de mes peines pour le petit tambourin, reste à voir le plus grand, celui que les Gömpchens emportent au cimetière. Cela délasse pendant quelques instants. Lettre du 21 février 1915. (Ibid. : 362).

C'est de la sorte que ses lettres deviennent le manifeste d'une période de sa vie en y traçant chaque fait et geste. En effet, jusqu'à présent nous avons vu comment le journal de voyage de Madame Neel ne s'avère pas être un simple récit sur les contrées parcourues, mais le récit d'un voyage à travers la découverte de ses propres limites et en réalité sur la

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

connaissance de soi. Alexandra introduit dans ses lettres plusieurs rétrospections sur le passé, des réflexions sur la condition humaine, sur l'existence et le sens de la vie. Ces réflexions personnelles nous font découvrir peu à peu la véritable Alexandra. Ainsi se dessine au fur et à mesure de son récit de voyage, un autoportrait de l'exploratrice, voire la définition de son être.

5.2. Le rapport à elle-même dans les lettres :

Selon Adrien Pasquali le récit de voyage factuel se rapproche de l'autobiographie dans le sens où auteur, narrateur et personnage sont identiques (Pasquali 1996 :72).

L'écriture du voyage amène souvent Alexandra David-Neel vers une rétrospection de son enfance, ou plus généralement sur un passé douloureux, mais aussi sur des réflexions sur elle-même, sur l'existence, la condition humaine, etc. Toute une série d'intériorisations, d'explorations et de réflexions qui forment et qualifient son être.

Il s'agit en réalité du journal de son expérience personnelle qu'elle dresse dans ses lettres et le voyage à travers son esprit qui révèle son être le plus profond.

Ainsi, l'écriture et le voyage réorganisent son existence et l'aident à mieux se comprendre lettre après lettre.

Les lettres sont finalement, comme toute correspondance, l'essence du scripteur et donc l'essence pure de l'épistolière qui par la spontanéité de la lettre se dévoile sans même s'en rendre compte. Elle y fait part de ses plus grands désirs, des douleurs de son passé qui justifient son présent, de ses projets futurs, de ses envies, puis de ses besoins qui déterminent son être. Alexandra David-Neel manifeste tout ce qui est en rapport avec sa vocation et ses passions, à savoir le bouddhisme, les voyages et la philosophie, mais retrace aussi un passé pour la plupart du temps tourmenté qui façonne l'être qu'elle est au moment où elle écrit. En outre, les différentes réflexions philosophiques et son positionnement dans son domaine de formation bouddhiste expliquent aussi un peu plus son tempérament. Les lettres conservent les traces de ce qui a constitué sa personne en devenir, c'est-à-dire l'étonnante exploratrice et orientaliste que nous connaissons aujourd'hui. En effet, pourquoi avait-elle décidé d'étudier le bouddhisme, pourquoi se

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

sentait-elle proche de telle ou telle philosophie orientale ? Elle-même tente d'y réfléchir et d'y répondre dans ses lettres. Comme l'indique Caille :

Pourquoi chacun travaille sur tel ou tel objet ? Cela peut être lié à un événement de son existence et c'est justement la position de l'inconscient dans la relation à l'objet. Pour cette forme précise, on dit aussi « organisateur inconscient » avec nos intérêts dont l'origine nous est cachée. En ce qui concerne une mise en correspondance, le travail de l'implication permet de dire où nous allons, ce que nous sommes en train de chercher, avec qui, comment. Nous ne sommes plus aveugles de nos motivations et cette « analyse de moi », dans la situation de recherche, nous permet une forme de rigueur grâce à une vigilance sur nos discours idéologiques. Un travail de reconnaissance, sur les éléments subjectifs, peut se mettre en place avec la question de l'implication qui se déroule en continu. (Caille, 2017 : 3).

Les choix et l'identification de Madame Neel aux différentes écoles de pensée auxquelles elle s'attache, sont forcément liés à son passé dont elle évoque les points les plus importants. Nous tenterons d'établir les liens entre ces bribes du passé qu'elle confesse, ses réflexions philosophiques et son implication dans le bouddhisme pour tenter de comprendre l'essence d'Alexandra David-Neel.

Le fait d'écrire ses réflexions, de communiquer ses progrès dans sa formation aide à la construction non seulement de ses pensées, mais surtout de sa personne. Écrire à la première personne implique toujours la découverte de soi. De plus, dans le cas de la correspondance l'épistolier se construit et se découvre par le biais de l'image qu'il forge de lui-même. Madame Neel façonne à travers sa correspondance son portrait le plus complet, puis inconsciemment l'autoportrait de son être et de sa pensée.

5.2.1. Rétrospections sur le passé et définition de soi :

Selon les définitions de Philippe Lejeune (1996), l'autobiographie est un récit sur la vie individuelle, une forme narrative destinée à façonner l'existence et lui donner du sens. La plupart du temps, dans un récit rétrospectif l'enfance détient une importance significative. L'autobiographie est donc un discours orienté vers la reconstruction du moi qui doit respecter la première clause essentielle du pacte autobiographique : « dire toute la vérité et rien que la vérité » (Lejeune, 1996 :6).

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

Bien que le journal de voyage ou la correspondance d'Alexandra David-Neel ne soit pas un récit autobiographique, nous avons observé certaines similitudes avec ce genre, comme le but de donner un sens à l'existence (le but intime du voyage de l'exploratrice), les rétrospections et la clause référentielle (ne dire que la vérité). Or son journal de voyage ne constitue pas une reconstruction suivie de sa vie, ce détail étant l'une des premières caractéristiques de l'autobiographie ; nous ne pouvons donc pas envisager son journal de voyage dans ce sens.

Pour cette raison, nous avons antérieurement employé le terme d'autoportrait plutôt que d'autobiographie car « l'autoportrait se distingue de l'autobiographie par l'absence d'un récit suivi et par la subordination de la narration à un déploiement logique, assemblage ou bricolage d'éléments sous des rubriques que nous appellerons provisoirement des thématiques ». (Beaujour, 1990 :8). C'est ainsi qu'Alexandra David-Neel dresse son autoportrait dans les lettres, par bribes thématiques à travers ses réflexions, des rétrospections, des jugements de valeurs ainsi qu'à travers son tempérament :

L'éthique de l'autoportrait relève de l'art, qui impose une disposition aux parties de texte, aux facultés de l'âme, et un tempérament aux désirs, raison sans laquelle le texte ne pourrait composer ses lieux. Mais cette éthique impose également un mouvement inverse, qui bouscule les vertus, l'art, le contrôle. (Ibid. :24)

C'est exactement cette double éthique qui s'opère dans la correspondance de la voyageuse. Ses pensées guidées par son voyage sont parfois involontaires et s'expriment librement dans son écriture.

La lettre est considérée comme le miroir de l'âme (Haroche Bouzinac : 1999) car elle est propice aux réflexions personnelles et aux rétrospections sur son être. Elle appartient, comme l'indique Mireille Bossis dans son *Introduction à l'épistolaire*, au « domaine de l'Écriture du Moi » (Bossis, 1997 : 49). Aussi l'écriture de la lettre est considérée proche du journal intime. Tous deux sont, « comme est un livre ouvert, une écriture momentanée d'un moi en miettes. » (Gusdorf, 1999 : 317). La lettre est donc, avant tout, une écriture de soi, une écriture à soi :

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

Tout un pan de l'écriture épistolaire, par exemple, nous intéresse en ce que le narrateur s'adresse à un narrataire qui n'est d'abord autre que lui-même. Et cela de manières diverses, soit en épanchant ses émotions et ses sentiments grâce à l'écriture et cela moins d'abord pour un autre que pour lui-même, soit en s'analysant pour l'autre dans le miroir de l'écriture, faisant ainsi advenir une connaissance de soi. L'écriture épistolaire est certes une adresse à l'autre, mais elle est aussi une adresse à soi-même, soit par le détour réflexif exigé par l'écriture, soit parce que l'autre à qui l'on s'adresse est une image de soi-même. [...] La lettre est un monologue dans lequel le héros livre ses pensées les plus secrètes, tandis que le lecteur occupe la situation du voyeur indûment admis dans la confiance. (Montandon, 2004 : 9).

Alexandra David-Neel se livre souvent à des méditations intérieures lui permettant de se déchiffrer un peu plus chaque jour et de dévoiler les différentes facettes de son incroyable personnalité. Les lettres, en ce sens, aident à découvrir et mieux comprendre l'essence de l'exploratrice et se résument finalement en la définition de son être. L'épistolière revit de temps à autre des souvenirs de son enfance ; le premier, très révélateur, a lieu lorsqu'elle décrit son arrivée chez le treizième Dalai Lama, un moment qui, elle le sait, changera à jamais sa notoriété en tant qu'orientaliste et donc sa vie. Ce 14 avril 1912, alors qu'elle est sur le point de rencontrer ce chef spirituel, c'est à son père qu'Alexandra pense. Elle aimerait lui raconter cette incroyable aventure et explique qu'elle ne se sentait pas plus aimé par lui que sa mère, mais s'identifie et se voit à travers lui :

Et je songe à la Belgique, l'hiver. Avec mon père nous allions vers Uccle, où il est resté pour jamais, par des chemins semblables à ceux-ci. Pauvre père, il aurait aimé à entendre le récit de pareilles aventures. Il ne m'aimait pas plus que ma mère, c'était un égoïste comme elle et les sentiments affectueux ne pesaient pas lourds en lui, mais il était intelligent. C'était un cérébral, lui aussi, et si je suis « quelque chose », les longues causeries que j'eus tout enfant avec lui, par les routes où il m'emmenait promener, y sont pour beaucoup. En vieillissant je le comprends mieux, l'analyse de moi-même si semblable à lui en tant de points, me rapproche sympathiquement de lui... et je voudrais bien qu'il apparût, tout à coup, au détour de la route et que je pusse l'embrasser, ce papa qui m'avait faite tout entière de son sang, sans que ma mère m'ait rien donné d'elle. Lettre du 14 avril 1912. (David-Neel, 2016 :145).

Le lecteur découvre une enfant en manque d'amour et qui a besoin d'une forte reconnaissance de son père. Elle le répète à deux reprises. Elle aimerait que son père sache et voit jusqu'où elle a été capable d'arriver. Le fait d'accomplir un de ses buts, un

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

exploit, la transpose dans le passé auprès de son père. Ceci nous démontre qu'Alexandra voulait impressionner son père, et qu'au fond elle pensait qu'il pouvait l'aimer pour ce qu'elle faisait et non pour ce qu'elle était. Dans ses lettres, Alexandra s'identifie et se définit à travers son père : elle l'écrit à plusieurs reprises et s'en convainc elle-même : « Je suis, comme était mon père, peu prodigue d'expansions et de phrases sentimentales : une « tout cerveau » comme lui » (Ibid. :413). Elle explique souvent qu'elle aimait son père pour sa ressemblance intellectuelle avec lui. En revanche, lorsque l'exploratrice parle de sa mère, c'est un profond rejet que le lecteur constate. Elle n'avait de considération que pour son père. Sa mère, si traditionnelle et austère à ses yeux, ne provoquait que de l'aversion chez sa fille :

C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma mère. Elle a 86 ans. C'est un grand âge et elle marche sur les traces de mon père, mais mon père lui, était lucide jusqu'à la fin. Une demi-heure avant sa mort il me parlait très censément. Elle, la malheureuse, est une sorte de cadavre vivant ; sans raison, paralysée... triste fin que les circonstances actuelles rendent encore plus pénibles. Tout cela, d'ailleurs, c'est son ouvrage à elle, le résultat de toute sa vie, de son animosité sans fondement contre moi, de son égoïsme, son avarice, sa bigoterie. Oui, l'on voit bien les fautes des autres, mais la plupart de nous s'en vont ainsi construisant, inconsciemment, de la douleur pour eux-mêmes tout en se croyant très malins, très habiles et travaillant pour le mieux de leurs intérêts. Lettre du 31 janvier 1916. (Ibid. :407)

Béatrice Didier note très justement : « La présence de la mère prend inévitablement pour les femmes un autre sens que pour les hommes, puisque leur mère est leur exacte matrice, leur préfiguration » (Didier, 1981 : 25). Pourtant, Alexandra n'aimait rien de sa mère, elle détestait même tout d'elle et n'avait à son égard qu'un souhait, celui de ne pas lui ressembler : « Je vois ma mère devant moi. Les dieux qui me furent proches et amis me préservent d'une telle fin ! Si je dois vieillir, j'ambitionne la vieillesse travailleuse d'un Élisée Reclus et de tant d'autres qui sont demeurés lucides jusqu'à la fin ! » (Ibid. :161).

L'image qu'Alexandra donne de sa mère à son époux pourrait sembler cruelle car elle ne dégage pas même l'once d'un peu de tendresse. Mais l'épistolière est tout simplement sincère et livre sans tabous à son époux les plus douloureux souvenirs et sentiments qui déterminent son être et sa vie dans une pratique propice à ce type de

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

confidences : la correspondance. Ces confessions octroient une valeur incontestable aux lettres de sorte qu'elles confirment le degré de sincérité de l'épistolière. Convaincue d'avoir été victime du mariage désastreux de ses parents, elle fait constamment part d'une enfance douloureuse, une enfance empreinte d'une éternelle incompréhension :

C'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de mon père. Huit ans qu'il s'en allait... J'ai pensé à tout cela aujourd'hui. J'ai revu les circonstances qui ont entouré sa mort : la dureté de ma mère, son égoïsme méchant qui ne touchait même pas la vue d'un mourant. Et puis j'ai remonté le cours des années, j'ai revu avec plus de discernement que lorsque j'étais jeune, ce qu'ils ont été l'un pour l'autre pendant cinquante-trois ans de mariage et ce qu'ils ont été pour moi... tous deux peu faits pour la vie de famille qui veut l'union, la solidarité, l'amour dévoué. Comme ils se sont rendus malheureux et comme ils m'ont fait une triste jeunesse... nous étions tous trois si divers, si différents l'un de l'autre, comme si nous eussions appartenu à des races, à des mondes différents. Avec de l'intelligence, de la tolérance, nous aurions pourtant pu être si heureux. Oh ! quelle folie aveugle les êtres ! Pauvre papa, malgré nos divergences nous avons pourtant bien des points communs, mais cela il ne voulait, ou ne pouvait pas le voir et c'était ce qui, en moi, lui ressemblait qui l'exaspérait le plus. Ma mère, elle, voyait plus juste, elle ne se trompait pas sur les points en commun à mon père et à moi. C'était ce qui l'enrageait de retrouver, en moi, tout ce qui lui déplaisait dans son mari. Bien terrible chose que d'avoir des enfants, et terrible chose aussi, que d'être enfant ! [...] Lettre du 21 décembre 1912. (Ibid. :251)

Ces mots confirment bien le sentiment de ne pas être aimée de ses parents et pourrait expliquer son besoin constant de se surpasser car cela revient à se prouver que l'on vaut quelque chose. D'autre part, ce mal-être enfantin et ce mauvais souvenir du mariage raté de ses parents donnent un sens à son rejet du mariage traditionnel si critiqué dans ses lettres. Dès son plus jeune âge, Alexandra David-Neel était une grande observatrice des mœurs et des comportements, tentant toujours de réfléchir sur la vie de la société bourgeoise dont elle était issue. Depuis de nombreuses années Alexandra pensait que la maternité était selon elle un frein à l'évolution personnelle de la femme, une source de tristesse et d'angoisse constante et que la grossesse entravait la santé des femmes. (Déjà en 1903, dans un article publié dans le journal « La fronde » elle exprimait ses idées sur la maternité). Elle se réjouit à plusieurs reprises, dans ses lettres, de ne pas être mère et invite son époux à partager ses idées.

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

La maternité est une fonction naturelle, elle ne devrait logiquement pas entraîner de maladie ou d'accidents, mais l'expérience montre qu'il n'en est pas ainsi et que les grossesses démolissent les femmes. Ce que je me félicite de ma sagesse ! Parfois je regarde Aphur qui chemine près de moi, je pense : il a 26 ans, au lieu d'avoir ce gosse qui tient, pour moi, le milieu entre un toutou familier et un être utile, je pourrais avoir un vrai fils de cet âge. Il serait à la guerre, mort peut-être ; et, dans tous les cas, je ne déambulerais pas à travers la Chine. Ce serait peut-être lui le voyageur et moi, la bonne vieille maman, je pourrais, au coin de mon feu, lire les récits qu'il m'écrirait, je n'aurais pas de vie propre, je ne serais rien qu'une ombre ayant mis au monde un vivant... Toi aussi, grand cher, dis-toi que tu as échappé à ce qui a tué ce pauvre M. Reboul, à ce qui a navré tant de pères en France, la mort de leur fils. Le monde n'est pas si beau que l'on puisse désirer créer des êtres pour les y placer. Nous avons avec prudence épargné de la douleur à plusieurs tout en nous en épargnant à nous-mêmes, et tout ce que les rhéteurs pourront dire ne servira à rien ; c'est nous qui sommes dans le vrai. [...] Lettre du 21 juin 1918. (Ibid. :513)

Il est aisé de constater que sa vision de la maternité ne contenait aucun point positif et sa position était claire. Elle ne regretta à aucun moment sa décision. Il est intéressant dans cet extrait de la lettre du 21 juin 1918, d'observer comment elle fait allusion à Aphur Yongden qui pourrait être son fils et comment quelques années plus tard, il le deviendra, officiellement en 1929 à l'âge de trente ans. Même si au départ le jeune Yongden était avant tout un serviteur, au fur et à mesure du voyage, en particulier lors des différentes tentatives pour atteindre Lhassa, leur relation deviendra de plus en plus proche. Et un lien les unira à jamais, celui d'avoir bravé ensemble toutes les épreuves (maladies, brigands, famine) lors de leur périple vers Lhassa. Aphur est devenu au cours de ces années une personne essentielle dans la vie d'Alexandra et voilà pourquoi elle ne pouvait plus envisager le retour en Occident sans lui. Il était finalement le fils idéal, celui qui avait la même vision de vie qu'elle, un fils dévoué à qui elle a pu enseigner toute sa philosophie de vie.

D'autre part, elle critique la condition de la femme au foyer, dans cette société bourgeoise du début du 20^{ème} siècle. La vie bourgeoise aisée, mais étriquée et urbaine ne convient pas à l'exploratrice. Elle n'est pas faite pour mener une vie sédentaire, comme elle l'écrit à plusieurs reprises, ce type de vie ne peut s'ajuster à son besoin d'aventures, d'espace et de découvertes. Elle possédait une véritable aversion envers la vie bourgeoise parisienne, et avait peur de vivre comme ses parents, et de mener une existence banale de femme au foyer.

Peut-être pour cette raison, Alexandra, enfant, possédait déjà une vision assez

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

noire sur l'humanité. Ce point de vue ne changera pas au cours des années :

Fillette, je m'étais éprise du mot de Pierre Valdo : « Le monde est une charogne et ceux qui s'y attachent sont des chiens. » Je l'avais inscrit sur un carton et appendu au mur de ma chambre. Je viens de faire de même dans mon ermitage, mais au-dessous de la parole de l'hérétique méridional, j'ai écrit : « Le monde est un mirage et ceux qui paraissent s'y attacher ne sont que des ombres. »
Lettre du 11 juin 1916. (Ibid. :420)

Cette citation de Pierre Valdo illustre d'une part les enseignements de la religion protestante, transmis par son père et qui ont de façon évidente influencé la jeunesse d'Alexandra, et d'autre part les sombres réflexions émises par Alexandra alors qu'elle n'était qu'une enfant. Et elle a toujours été poursuivie par cette vision négative de la vie. Elle ne voyait aucune beauté en la société et l'humanité :

Tu n'en es pas à voir le monde comme « un monceau d'immondices », comme le disait le Bouddha, et moi je l'ai vu sous cet aspect depuis que j'étais fillette, bien que j'aie tenu à jouer, comme beaucoup, mon rôle de chien errant et ai donné mon coup de dent dans le tas malodorant. Ce qui m'a valu, d'ailleurs, d'assez pénibles nausées. Lettre du 7 septembre 1915. (Ibid. :387).

Heureusement, Alexandra a tout de même trouvé très jeune un sens à sa vie grâce à plusieurs éléments, et tout d'abord à travers la nature qu'elle qualifie de meilleure amie de l'homme. Elle indique couramment qu'elle privilégiait les moments de solitude dans la nature plutôt que la compagnie des hommes dans l'agitation des villes : « Les vrais compagnons, ce sont les arbres, les brins d'herbes, les rayons du soleil, les nuages qui courent dans le ciel crépusculaire ou matinal, la mer, les montagnes. C'est dans tout cela que coule la vie, la vraie vie, et on n'est jamais seule quand on sait la voir et la sentir. » (Ibid. :207). D'autre part, depuis son plus jeune âge, la meilleure façon d'occuper son temps se trouve dans les études et le développement de ses connaissances. Les lectures philosophiques l'ont envoûtée dès son adolescence, en particulier le stoïcisme, représentant pour elle un véritable enseignement :

L'Esprit pensais-je, devait mater le corps et s'en faire un instrument robuste et docile propre à servir ses desseins, sans faillir. De ces excentricités enfantines, j'ai gardé diverses habitudes étranges, entres autres, celle que j'ai emprunté aux stoïciens-les maîtres révéérés de ma jeunesse. De coucher sur un lit de planche. » (David-Neel, 1980 : 14).

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

De plus, un peu avant de s'adonner aux lectures philosophiques, Alexandra s'était découvert une passion pour les voyages. Cette passion alimentée grâce aux romans de Jules Verne, deviendra rapidement un besoin vital :

J'avais six ans quand, lisant ardemment Jules Verne, je formais mes premiers vœux de voyage. Bien des jours ont passé depuis, mais pas un seul parmi eux, où mon désir ait fléchi. Examinant les raisons d'une décision à prendre, la première question que je posais a, invariablement, été celle-ci : Cette voie, cette action, me permettront-elles de voyager et d'après les probabilités favorables au voyage je me décidais. Il est impossible qu'une telle concentration d'esprit n'amène pas des résultats. Lettre du 20 avril 1912. (David-Neel, 2016 :149)

Comme le remarque Laurent Maréchaux les lectures d'enfance sont des déclencheurs de rêves et de désirs de futurs voyages pour les écrivains en herbe :

Pendant leur enfance, la lecture de récits de voyage ou le décryptage des cartes et mappemondes nourrissent leurs rêves d'évasion. Adolescents, les plus téméraires se risquent à écrire leurs premiers textes pour d'éphémères revues scolaires ou quelque gazette locale. Les plus impatients sans même avoir un diplôme en poche -partirent avec un sac léger, la tête pleine d'images exotiques, sur les traces des livres qui les avaient tenus éveillés au cours des nuits agitées, s'appropriant l'adage de Gérard de Nerval : « je voyage pour vérifier mes rêves ». Les moins pressés attendirent d'avoir parcouru le monde et de s'en être rassasiés pour livrer au lecteur son usage et donner à partager leur émerveillement. (Maréchaux, 2017 :11)

Alexandra David-Neel répond entièrement à cette influence des lectures enfantines sur les choix futurs de sa vie. Elle définit une partie de son être comme étant une voyageuse née. Les lectures éveillèrent ce destin. Tout son esprit, son cœur, son corps et son âme ont travaillé pour pouvoir voyager. Les lectures de Jules Verne, ayant donné vie et nourri sa passion, seront toujours présentes à l'esprit de la voyageuse et seront un point de comparaison avec ses propres aventures de voyage : « Ce sera tout à fait comme dans les gravures de Jules Verne qui m'enthousiasmaient quand j'avais sept ans. » (David-Neel, 2016 :244). Plus qu'une passion les voyages, voire la migration, s'avèrent être une partie essentielle d'Alexandra, une caractéristique nécessaire à son bien-être, une raison de vivre :

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

Au fait, je crois que cela m'a toujours été et me serait plus que jamais pénible de demeurer quelque part. Drôle et inconcevable idée qu'ont les gens de s'attacher à un endroit comme des huîtres à leur banc, quand il y a tant à voir de par le monde et tant d'horizons divers à savourer. Et voilà, comme les cerveaux sont bâtis de façons différentes, toi, cela ne te dit rien le vagabondage, la vie d'errant qui n'a pas de foyer. C'est pourtant une belle chose de voguer libre, de s'arrêter où bon vous semble et pour aussi longtemps qu'on le souhaite, sans être tiré par quelque chose qui vous dit : « Allons, c'est assez, il faut rentrer. » Oh ! la tente qu'on emporte avec soi, le menu bagage qui constitue tout votre « intérieur ». Lettre du 18 juin 1913. (Ibid. :275).

Impossible de concevoir une vie sans vagabondage. A vrai dire, au fil des lettres nous nous rendons compte qu'il ne s'agit pas seulement d'une passion mais d'une véritable philosophie de vie : « Voyager, c'est, de même qu'étudier, faire un long bail avec la jeunesse. Il n'existe pas je crois, de plus efficace fontaine de jouvence que ces deux choses combinées : voyage et activité intellectuelle. (Ibid. :562). Ces deux activités furent effectivement le leitmotiv de sa vie et lui ont plutôt réussi puisque quelques mois avant sa mort, à l'âge de 100 ans, elle fit renouveler son passeport et continua d'écrire jusqu'au terme de son existence.

Il devient évident que l'épistolière dresse un véritable autoportrait au fil de sa correspondance. Cet autoportrait se construit par bribes de quelques lignes, seulement, qui agrémentent le récit de voyage. Toutefois, à certaines occasions l'épistolière arrête le récit de son voyage pour se livrer complètement à elle-même et à Philippe. Elle creuse au plus profond d'elle-même et se dévoile face à Philippe :

Parfois je songe : si Mouchy était ici, s'il pouvait aimer ces montagnes, ces rites sauvages, les longues heures de silencieuse méditation dans la solitude, les poètes tibétains et les philosophes hindous !... Comme notre vie serait différente ! Oui, mais Mouton cher n'aime rien de tout cela. Beaucoup partagent ta façon de voir, moi, c'est entendu, je suis un phénomène et je détonne dans le monde civilisé. Toute petite j'étais déjà comme cela. J'ai de l'atavisme de nomade asiatique dans les veines, c'est certain. Ici, où les gens croient aux existences successives, ils disent : « Mem Sahid a été autrefois un grand lama tibétain ! » Je n'en sais pas si long qu'eux à ce sujet. Mais, dans la mémoire de mes cellules chante un passé qu'illustrent poétiquement les vers de Richepin :

*Au pas lent des chevaux,
Par les monts, par les vaux
La caravane passe !*

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

Où va-t-elle en rêvant ?

Où s'en va la poudre au vent ?

Mais toujours en avant

Et vers l'espace !

Je crois que j'avais vingt ans quand j'ai lu cela dans les *Chansons touraviennes* et je m'en souvenais dans les steppes, là-haut, cet automne, bercée au pas lent des yacks qui me portaient, parmi les bruits de sonnaile des bêtes chargée de bagages, les sifflements stridents et monotones de leurs conducteurs se mêlant à la chanson de la rafale. L'on marchait, des jours, des jours dans un décor identique, immense, comme celui de l'Océan. Il semblait qu'on allait nulle part et l'on ne se sentait aucun besoin d'arriver quelque part. A quoi bon ! On allait « comme la poudre au vent, vers l'espace » ! Je m'en rends bien compte, il est plus que singulier que, née Parisienne, élevée dans une grande ville par des parents qui étaient tout autre chose que des chemineaux ou des poètes, je sois douée de cette mentalité si étrangère à celle de mon milieu. J'ai eu la nostalgie de l'Asie avant d'y avoir jamais été du premier jour où, il y a bien longtemps, j'ai débarqué en Indochine, je m'y suis sentie chez moi. Étrange ! Lettre du 10 avril 1915. (Ibid. :364).

À travers son souhait d'un « Nouchy » aux goûts différents, Alexandra David-Neel exprime ses propres prédilections. Le poème auquel elle s'identifie illustre, comme elle le remarque, au mieux ses plus fervents besoins : le nomadisme et cet attrait pour l'Asie dans le choix de ces vers comme l'essence de son être. A plusieurs reprises Alexandra indique qu'elle se sent plus asiatique qu'Européenne. L'Asie est sa terre d'élection pour reprendre les termes d'Anne Prunet :

« Terre d'élection » désigne l'endroit, ou les endroits où les écrivains ont élu domicile. Ces terres découvertes au cours d'un voyage, les voyageurs disent qu'elles les ont autant choisis qu'ils ne les ont choisies. L'attachement qui leur est porté est un attachement charnel et spirituel ; charnel, par la place importance accordée à la sensualité (ou sensorialité) : c'est par une approche sensorielle en effet que s'établit en premier lieu la relation entre la terre et le voyageur, car les terres d'élection valorisent le rapport au corps, les plaisirs charnels, et elles ne bannissent pas la violence physique ou la notion de sacrifice, celle-ci pouvant même être envisagée comme métaphore de la création artistique. En second lieu, les auteurs naissent une seconde fois au sein de leur terre d'élection, l'expression impliquant une terre non imposée par les hasards de la vie, mais choisie. Afin d'analyser les contrastes, mais aussi les similitudes entre les lieux, il est important de décrire la manière dont est vue la terre natale par les auteurs : comme un espace inapproprié, qui présente

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

des caractéristiques comparables pour chacun des quatre auteurs²³, et de laquelle tous éprouvent la nécessité de s'éloigner. (Prunet, 2007)²⁴

Son attrait et son bien-être en Asie sont si intenses qu'elle est persuadée que ses lointaines origines sont remontées à la surface à travers elle ; Alexandra aime à rapprocher son étrange attraction pour l'Asie à travers ses ancêtres :

On a beaucoup écrit sur ceux qu'on nomme les m'tournis, les Arabes francisés, cultivés, devenus fonctionnaires ou officiers au titre français et qui, un jour, quittent tout, pour retourner à la tente, au désert. On s'étonne et je les comprends, moi qui suis une sorte de m'tournis aussi. N'est-ce pas un cas curieux que le mien, cette persistance de caractère, de tendances qui dorment pendant une ou deux générations et ressuscitent impérieux, tyranniques chez un petit-fils, un arrière-petit-fils. Naturellement, je ne sais pas quel homme était mon grand-père et ce qu'il pensait, ma mère avait trois ans à peine quand il mourut et ignore tout de lui, car sa mère, remariée, ne lui en parlait jamais. Ma mère elle-même adorait son beau-père qui la gâtait tout comme ses propres enfants et n'a jamais eu la curiosité de se livrer à des investigations bien profondes au sujet de la mentalité de son père. Elle toucha sa part d'héritage de ce côté et n'en demanda pas plus long. Peut-être avait-il hérité, lui, l'âme de sa mère asiatique, peut-être que non, et celle-ci a-t-elle attendu jusqu'à moi pour revivre. Mystère ! Mais rien n'y a fait ; d'être née de gens paisibles comme mes parents, d'avoir été élevée pour être paisible comme eux, d'avoir vécu dans les villes d'Occident si longtemps, rien n'y a fait... mon home est ailleurs et dans ce Japon trop menu, j'en ai la douloureuse nostalgie. Mais voilà encore bien du rabâchage, tu sais tout cela et depuis longtemps. Pourquoi est-ce que je le répète ? Parce que, sans doute, je ne cesse d'y songer. [...] Lettre du 6 juillet 1917. (David-Neel, 2016 :459)

Cet extrait de la lettre écrite en juillet 1917 à Kyoto, montre également qu'à cette date Alexandra se cherchait encore, tentait de mieux se comprendre et enfin donner un sens à cet attrait pour l'Asie et surtout à ce sentiment d'appartenance à ce continent. Elle qui se disait une « âme jaune », se sentait plus asiatique que française. En 1920 lors de son séjour à Kum-Bum, elle confirme ce sentiment de dépendance au point qu'elle préférerait y finir ses jours si son époux ne l'attendait de l'autre côté du globe :

²³ Anne Prunet parle ici de Victor Segalen, Alain Daniélou, Michel Leiris et Nicolas Bouvier ayant comme point commun avec Alexandra David-Neel l'attache aux terres de leurs voyages.

²⁴ [En ligne] PRUNET, Anne, « Poétiques du voyage au vingtième siècle. » Dans : SEGALLEN, Victor, DANIÉLOU, Alain, LEIRIS, Michel, BOUVIER, Nicolas, CRLV : [http://www.crlv.paris4.sorbonne.fr/revue/crlvIFRIPage article detail.php](http://www.crlv.paris4.sorbonne.fr/revue/crlvIFRIPage%20article%20detail.php)

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

Moi, j'ai souhaité la victoire de la France, naturellement, et me suis fort réjouie de la défaite des Huns, mais mon attachement à la « Mère Patrie » ne va pas plus loin. Pourquoi ?... c'est facile à comprendre. D'abord, j'ai une hérédité mélangée où le côté français n'entre physiquement que pour l'ascendance paternelle et, je le crois bien, est très faible en ce qui concerne la mentalité. Je « pense » beaucoup plus comme une Asiatique que comme une Parisienne. Ensuite, j'ai très peu vécu en France. Laissant de côté mes cinq premières années qui ne comptent pas au point de vue des impressions, j'ai peut-être, en tout, vécu cinq ou six années en France contre quarante à l'étranger, dont vingt en Orient. Je me sens très étrangère parmi les Français, très peu « at home », nous n'avons guère de commun que le langage, ce n'est pas assez pour créer un lien. Ceci t'explique que je ne souhaite point m'installer en France pour y mener ce que tu dénommes dans ta lettre « l'existence d'une petite bourgeoise ». Cette médiocrité matérielle et morale m'épouvante et, quoi que tu puisses en penser toi-même, je suis convaincue qu'elle te pèserait lourdement et empoisonnerait ta vieillesse si tu avais l'imprudence de t'y astreindre. [...] Lettre du 25 mai 1920. (Ibid. :602)

L'exploratrice est claire dans ses lettres, elle exprime ses points de vue, ses vœux et sa volonté sans tabous ni demi-mots. Ses souhaits de vie future et de retraite sont clairs, elle aimerait les passer en Asie. Ce souhait est maintes fois répété, elle rêve de finir ses jours en Asie mais avec Philippe. Cette terre où elle a pu vivre de ses trois passions, de ses trois raisons d'être : l'itinérance, l'étude et l'osmose avec la nature. L'un des moments les plus heureux de sa vie se situe pendant les deux années passées près de la frontière tibétaine, dans sa caverne où tous les matins elle pouvait contempler l'immensité et la splendeur de l'Himalaya. Ce souvenir la poursuivra à jamais comme son plus beau rêve exhaussé, il confirme sa préférence pour la nature plutôt que pour la ville et la solitude à la vie en société. Cette retraite dans une caverne pas loin du Gomchen réunit tout ce qu'elle aimait, l'étude du Bouddhisme tibétain (le lamaïsme) auprès d'un grand maître qu'elle admirait, au sein d'une nature grandiose. Le bouddhisme, comme il est aisé de le constater à travers la correspondance, s'est avéré pour Alexandra une véritable vocation. Elle explique toujours et ceci maintes fois que cette philosophie était sa destinée :

Ne me crois pas ingrate et oublieuse parce que j'ai été emportée loin par le même rêve mystique qui fit oublier foyer et famille aux Bouddhas, aux Jésus... à bien d'autres dont les noms sont redits avec vénération en Asie. Sans être de leur taille, j'ai entrevu ce qu'eux ont, peut-être, contemplé face à face, l'au-delà du tourbillon misérable et douloureux dans lequel s'agitent follement les

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

êtres. Lettre du 8 juin 1917. (Ibid. :453)

Elle compare son enthousiasme et son « rêve mystique » à celui des plus grands représentants religieux : « Mon petit, il faudrait que je répète, dans chacune de mes lettres, la même chose. « Je suis égoïste » ... Oui, sûrement, c'est ainsi qu'Eva doit me qualifier oubliant que son Maître Jésus était un égoïste de la même race » (Ibid. :282). Voilà comment assez souvent et de manière récurrente Alexandra justifie son voyage. Elle se sent comme un être dévoué qui doit pour le bien de son peuple découvrir les clés de la sagesse et du bonheur pour ensuite pouvoir les diffuser. C'est ce qu'elle précise d'ailleurs dans sa préface du *Bouddhisme du Bouddha* réédité après ses expéditions et ses études en Asie :

Dès lors, ne convient-il pas que nous nous efforcions d'écartier de nous, hommes de l'époque actuelle, le plus grand nombre possible d'éléments producteurs de souffrance, et de multiplier les facteurs susceptibles de contribuer à notre confort matériel et spirituel ? – Or, il existe un enseignement dont le but, formellement affirmé, consiste précisément dans la suppression de la souffrance. Ne serait-il pas sage de lui accorder notre attention ? [...] Mon collaborateur²⁵ et moi n'avons eu pour but que de renseigner les lecteurs sur les particularités essentielles, ou les plus saillantes, des théories bouddhiques et des méthodes de culture mentale qui en découlent. (David-Neel, 1989 :8)

Son ambition de transmettre les enseignements bouddhistes aux Occidentaux, était très ancrée en elle. Cette tâche motive en partie ses études et ses voyages. De plus, son affinité avec les paroles du Bouddha est telle qu'elle en vient parfois à se comparer à ces mystiques :

Oui, certes, je jouis d'un pittoresque de la situation. J'en jouis avant et après, mais, en parlant vraiment, j'oublie tout... La vie éternelle, vois-tu : les mots que je redis, les idées que j'émetts, les sentiments que j'exprime, ce sont ceux des Bouddhas... C'est une sagesse, une compassion qui vient de loin du fond des âges et qui emprunte, tantôt une bouche tantôt une autre, pour se faire entendre, Aryasangha et Padmasambhava et tant d'autres ont prêché dans ce Pays, il y a des siècles et je regarde les images peintes parmi les fresques des murailles. Cela qui parle, cela s'est appelé de leurs noms, cela s'appelle aujourd'hui Alexandra David Neel. C'est une pensée...vieille, vieille... éternelle. C'est dans ce sens que les Hindous déclarent leurs Védas éternels. Lettre du 23

²⁵ Elle fait référence ici à son fils adoptif, le lama Yongden.

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

juin 1912. (David-Neel, 2016. :186)

Il ne faut pas prendre ces comparaisons qu'appliquait Alexandra David-Neel dans le sens premier du terme, loin de là, elle compare sa vocation et son enthousiasme à ces penseurs et s'identifie totalement à la vie de Bouddha qui était prêt à tout type de sacrifice afin d'atteindre la sagesse dans le but, plus tard, de l'enseigner. Alexandra David-Neel sent qu'elle peut apporter un peu de sérénité et les clés de la sagesse à la société occidentale.

Finalement, elle se définit comme une philosophe malgré elle : « Les chiens aboient, les chats miaulent, c'est leur nature, moi je philosophe, c'est la mienne, cela est tout aussi spontané et involontaire et n'a pas plus d'importance. » (Ibid. :388). Elle déclare d'ailleurs : « L'habitude de philosopher depuis que j'ai treize ans m'a créé un esprit très à part. Tu sais cela. » (Ibid. :245). Les innombrables réflexions philosophiques peuplant ses lettres attestent la justesse de cette affirmation. Ces considérations philosophiques sont une autre spécificité de son être et définissent au plus haut point l'esprit hors du commun de Madame Neel.

5.2.2. Réflexions philosophiques qui définissent son être :

Les réflexions philosophiques, comme il vient d'être indiqué, sont légion dans la correspondance d'Alexandra David-Neel. Elle ne peut s'empêcher de stopper ou agrémente son voyage dans la lettre en réfléchissant sur différents thèmes, tous liés en général à l'existence. Ces réflexions ne font que définir un peu plus l'épistolière. A travers ces affirmations, son être le plus profond se dévoile. Chaque explication philosophique montre au lecteur sa façon de voir et d'interpréter la vie. Nous découvrons comment elle privilégie la solitude de l'être face à l'agitation des hommes. Face à toute vie en société accompagnée de ses protocoles, Alexandra oppose une vie solitaire, à l'écart de la foule pour pouvoir atteindre la sérénité et vivre plus paisiblement : « Qui sait ! Et puis, qu'importe, tout n'est que rêve, rien de plus et il reste encore heureusement à notre époque quelque coin de terre déserte où s'isoler pour rêver d'autres rêves que les cauchemars du monde dit civilisé. » (Ibid. :498). Ces manifestations en faveur d'une vie solitaire

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

trouvent leur origine dans l'aversion de la philosophe envers la cruauté humaine. A plusieurs reprises, elle met en évidence la souffrance de l'homme :

Progrès, progrès ! C'est très bon d'en jouir loin des multitudes affairées où il fabrique, mais toutes les inventions jolies et charmantes pour ceux qui ont les moyens d'en jouir valent-elles vraiment la somme de misère et de souffrances que nos civilisations produisent ?... On peut se le demander philosophiquement, mais chercher à régir, comme certains tendent à le faire, est absurde. La quiétude du bœuf ruminant couché dans la prairie n'est pas un idéal. Le voulut-elle, l'humanité ne peut s'en tenir à ce stade d'existence, pas plus que nous ne pouvons demeurer enfants. Bon gré mal gré, nous grandissons, nous devenons un homme ou une femme. Nous pouvons regretter le temps où nous étions bébé, mais cela n'y change rien. Il faut marcher, changer. C'est le torrent qui coule, coule sans repos. Ceux qui croient à une finalité disent que c'est à force d'expériences, dont beaucoup sont pénibles, que la sagesse s'acquiert et qu'ainsi, à force d'erreurs et de souffrances, l'humanité marche vers le port qui est lumière et joie... D'autres se contentent de constater, de regarder couler l'eau du torrent sans prophétiser le sort qui l'attend. Ces derniers sont, je crois, les plus sages. Au surplus on peut aussi penser que toute cette fantasmagorie d'êtres et de choses est un rêve et je confesse que cette vue est, sinon mon opinion (je suis trop agnostique pour dogmatiser), du moins ma « sensation ». Lettre du 13 février 1914. (Ibid. :300).

Plus elle émet des jugements sur les hommes, plus ses appréciations sont négatives : « L'homme est, décidément, une bête méchante. » (Ibid. :507). L'épistolière a tendance à dénoncer assez souvent les vices des êtres humains, la méchanceté des hommes envers les femmes qui tentent de les surpasser dans un domaine quelconque, ou encore son incompréhension face à la guerre : « Bien terrible l'aveuglement des foules qui s'enivrent de bruits, de mots creux et s'en vont casser la tête à des inconnus et se faire casser la leur sans aucun profit personnel. » (Ibid. : 323). Elle pense d'ailleurs que cette folie est universelle chez les hommes. Peu importe d'où ils viennent :

Oui, mon très cher, on est loin de cette agitation meurtrière ici, mais les âmes sont les mêmes, querelleuses, égoïstes et brutales. Il y a le germe d'un soldat teuton dans la cervelle de plus d'un paysan de Lachen, mais le germe manque d'occasions favorables pour se développer avec toute l'amplitude dont il serait peut-être susceptible. Lettre du 10 janvier 1915. (Ibid. :350)

Ces réflexions signalent le peu de confiance et d'estime qu'elle avait pour la race humaine. Convaincue de l'aveuglement des hommes à croire en la « permanence des choses » et de la malfaisance de la société créant chez les hommes des désirs engendrant

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

la haine, Alexandra David-Neel explique dans ses lettres que « l'existence est lutte et souffrance par essence » (Ibid. :502). Elle en arrive toujours à la conclusion que seuls ceux qui « se sont affranchis de tout et marchent le cœur vide de désirs, d'attachement, d'amour et de haine [...] suppriment le rêve pénible du monde, soufflent sur le mirage, s'éveillent » (Ibid. :503), comme le prênaient les doctrines bouddhistes. Ses réflexions sur l'existence, le sens de la vie ou la mort sont extrêmement présentes dans les lettres. Il s'agit de sujets qui lui tenaient à cœur depuis son plus jeune âge. Cherchant depuis toujours un sens à la vie, cette quête l'a poursuivie toute son existence. Elle a cherché la réponse dans les philosophies bouddhistes, et en fait part régulièrement à Philippe. Peu à peu, elle se rend compte que « Le monde est un mirage et ceux qui paraissent s'y attacher ne sont que des ombres » (Ibid. :420). L'existence est pour elle une chimère, une brève scène de théâtre (Ibid. :320) où les hommes se bornent à croire en leur continuité et en la permanence des choses : « La vie, le monde, toute la peine que l'on s'y donne, toute l'agitation pénible et folle que l'on y coudoie, tout cela n'est qu'un rêve, un rêve fatigant, pénible, dont on se lasse et l'on souhaite le réveil et la sérénité, la paix. (Ibid. :270). La lecture de ses lettres enseigne en réalité l'essence de la sagesse bouddhiste, celle que prétendait madame Neel atteindre. Elle communique ainsi sa façon de voir, de comprendre et de considérer la vie. Selon elle, la vie est brève. Les hommes ne sont rien, ils disparaissent rapidement, cependant leurs idées, leurs interrogations, et leurs rêves restent pourtant toujours les mêmes.

Et les idées, tout immatérielles et fragiles qu'elles paraissent en présence des faits brutaux, les idées demeurent plus longtemps. Elles survivent aux hommes, aux cataclysmes de la nature et de l'histoire ; générations après générations se nourrissent d'elles pour les vénérer ou les honorer. Des livres comme la Bhagavad Gîta ou la Bible, depuis de longs siècles, marquent de leurs empreintes des millions de cerveaux... On peut aujourd'hui, dans la fièvre de l'action tragique, n'être que chair, nerfs et sentiments brutaux, la tourmente passera et, de nouveau, beaucoup parmi les hommes tourneront leurs regards inquisiteurs vers le mystère du ciel parsemé de mondes, vers le mystère de leur être et de leur existence. Je ne sais, je n'oserais dire, si de leurs méditations résultera autre chose que du tourment ou de la béatitude pour eux-mêmes, mais je sais que l'humanité est incapable de renoncer à ces rêves. [...] Lettre de fin août ou début septembre 1915. (Ibid. :385).

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

Elle réfléchit à plusieurs reprises sur ce thème, sur l'attitude des hommes face à leur propre existence, selon leurs coutumes, leurs mœurs ou encore leurs croyances. Elle s'interroge sur les raisons de leurs comportements, sur le pourquoi de leur haine, de leur incrédulité et de leur aveuglement face à l'existence. Elle remarque qu'au fond les hommes ont tous les mêmes peurs et les mêmes tendances face aux croyances : « Quand les hommes ont peur ils se tournent vers les dieux, vers le surnaturel, comme les enfants qui s'accrochent aux jupes de leur mère. » (Ibid. :356) Tous cherchent un équilibre intérieur et tous ont finalement besoin d'être rassurés et croire en une vie meilleure. L'homme a peur et agit en fonction de cette crainte de l'inconnu et du changement. C'est ainsi que le thème du bonheur hante sa correspondance et elle tente à maintes reprises de le définir et de l'expliquer à son époux. Si bien elle reconnaît que la conception du bonheur varie selon les individus, pour elle et pour les sages, comme elle l'écrit, le bonheur se trouve d'une part dans l'amour de la nature et d'autre part en soi. Nous sommes les seules personnes responsables de notre bonheur et de notre bien-être : ce dernier ne dépend de personne d'autre. Ses lettres montrent à quel point elle croyait dans les capacités de l'individu. Elle avait compris l'existence comme un mirage, un moment fugace où les idées pour perdurer dans le temps, doivent être diffusées, ce qu'elle a tenté de faire tout au long de sa vie. Il est ainsi possible, au fur et à mesure de sa correspondance, de dresser un portrait sur la véritable personnalité de l'épistolière.

Selon Alexandra, ce qui la différenciait essentiellement des autres était sa conception de la mort, à savoir un passage obligatoire de la vie qu'elle ne craignait absolument pas. Alors que la plupart des hommes sur terre redoutent la mort, Alexandra la perçoit comme naturelle et légitime. Elle l'attend à plusieurs reprises durant son périple, heureuse à chaque fois d'avoir pu vivre ses incroyables expériences. Le bonheur est alors simple pour Alexandra, il s'agit de s'éloigner de la foule comme nous l'avons indiqué antérieurement, n'attendre rien de personne, et trouver en soi-même la paix intérieure.

5.3. Les lettres comme laboratoire d'écriture :

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

Il est connu qu'entre la production littéraire et la correspondance des écrivains se tissent des liens étroits. Comme le précise Brigitte Diaz (2002), la lettre est un genre « nomade » qui refuse les cloisonnements et sert « d'arrière-pays de la création littéraire », en devenant souvent le premier support d'expression des théories esthétiques des écrivains. Pensons à Flaubert, George Sand, Voltaire, Gide, Colette, Yourcenar et encore tant d'autres écrivains dont la correspondance a éclairé la compréhension de l'œuvre. Pour certains, la correspondance s'est avéré un moyen de déblocage, pour d'autres la correspondance aide à situer chronologiquement la genèse de leurs œuvres et pour d'autres, comme pour Alexandra David-Neel, la correspondance constitue un véritable laboratoire d'écriture.

Le plus souvent considérée comme un « avant » et un « à côté » de l'œuvre, la correspondance d'un écrivain est utilisée pour fonder des études de sources afin de résoudre des problèmes de datation dans la genèse d'un texte. Comme le remarque Françoise Simonet, « si le journal manuscrit n'a pas d'avant texte, il peut lui-même constituer l'avant-texte d'une œuvre dont il a été le banc d'essai. » (Simonet-Tenant, 2001 :75). Le journal de voyage ou la correspondance comme l'écrit Geneviève Haroche-Bouzinac permettraient ainsi d'entrevoir les souterraines fondations d'une œuvre érigée en monument (Haroche-Bouzinac, 1995 :109).

C'est exactement le cas d'Alexandra David-Neel. La mise en parallèle de ses récits de voyage et certains passages de ses lettres mettent en lumière à quel point ses lettres lui ont servi pour l'élaboration de ses récits de voyage et à quel point lors de l'écriture des lettres elle était consciente de l'utilité de son écriture épistolaire pour ses futurs travaux. L'insistance sur la conservation de ses lettres à son époux prend ainsi tout son sens. Au moment de la rédaction de ses lettres, Alexandra contait ses aventures, ses impressions et ses expériences telles qu'elle les aurait narrées dans un récit de voyage destiné au public. En outre, Geneviève Haroche-Bouzinac ajoute dans un autre de ses articles, une dimension encore plus existentielle au besoin de conservation des lettres : « priver le souvenir de son support de papier, c'est se couper de son passé, abandonner la personne que l'on a été. Se séparer de soi. » (Haroche-Bouzinac, 2003 :306). Au-delà de l'aspect laborieux de la conservation des lettres il existe aussi un besoin intime et personnel qui, bien que ce ne soit ici le sujet, nous ne pouvons nier et oublier.

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

Par rapport à l'épopée tibétaine (1911-1924), nous avons remarqué après plusieurs lectures minutieuses que l'exploratrice a réutilisé ses lettres pour les ouvrages suivants : *Mystiques et magiciens du Tibet*, publié en 1929 sans doute écrit dans la foulée du retour ; *Au pays des brigands gentilshommes* publié en 1933, huit ans après son départ d'Asie; *Au cœur des Himalayas* publié en 1949, soit 37 ans après son voyage au Népal, puis *L'Inde où j'ai vécu* publié presque quarante ans après son voyage.

Après avoir examiné et comparé de près les lettres et les livres, nous avons découvert les nombreuses et étroites similitudes entre les lettres et les récits de voyage cités ci-dessus. Nous n'évoquerons ici que quelques passages illustratifs de cette investigation qui fera l'objet d'une étude postérieure comparée plus approfondie. Nous souhaitons démontrer ici qu'un des rôles octroyés à ses lettres durant son voyage était déjà le laboratoire de ses futures publications, ce qui nous amène à une nouvelle considération de la lettre de voyage pour l'orientaliste-exploratrice.

L'écrivaine replonge alors dans ses lettres pour plusieurs types de réécriture, que ce soit pour agrémenter ses récits de voyage d'anecdotes comme dans la lettre du 13 janvier 1912 :

C'était un cadavre, en effet, devenu rose comme certaines poupées communes faites en peau, la tête était méconnaissable, les lèvres rongées laissaient les dents à nu. Les pieds étaient attachés ensemble et la chair paraissait pas mal dure, malgré son séjour dans l'eau, car le chien tirait de toutes ses forces, soulevait dans ses efforts les jambes et les bras, remuait le corps tout entier, et ne semblait pas réussir à manger grand-chose. J'ai fait arrêter la barque pour prendre une photo. C'était un peu loin, malheureusement, et la marée étant basse je ne pouvais descendre dans la vase pour me rapprocher du sinistre objet. Je ne crois donc pas que la photo donnera un bon effet, le cadavre avait peu de relief dans la boue grise. J'ai pris deux clichés. Cela s'améliorerait peut-être un peu par agrandissement. C'est un charmant document à montrer aux chantes de l'Inde antique. Note que nous ne sommes pas à Bénarès et qu'il est strictement interdit, à Calcutta, de jeter des cadavres au fleuve. Après tout, l'homme n'était peut-être pas cadavre quand il y a été ou s'y est précipité ! (David-Neel, 2016 :114)

Qu'elle reprend de façon presque intacte dans son récit de voyage, *L'Inde où j'ai vécu* :

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

C'était vraiment un cadavre : un cadavre devenu rose, de ce rose violacé qui rappelait la couleur de certaines poupées dont le corps est en peau. La tête était méconnaissable, les lèvres qui avaient été rongées laissaient les dents à nu. Comme nous approchions de l'épave macabre, je remarquai que ses pieds étaient liés ensemble ; malgré son séjour dans l'eau la chair paraissait être dure, car le chien avait de la peine à l'entamer, il tirait de toutes ses forces sur les membres, soulevait tour à tour les jambes ou les bras, traînait le corps dans la vase et ne paraissait pas manger grand-chose. Nous n'étions pas à Bénarès mais dans le voisinage de Calcutta et il y est défendu de jeter des cadavres dans les fleuves... Mais, après tout, ces pieds attachés ensemble donnaient à réfléchir : l'homme était peut-être vivant quand il avait été précipité dans l'eau quelque part, qui pouvait savoir où, peut-être très loin en amont du lieu où le courant l'avait fait échouer ? Qui se soucie de ces choses dans l'Inde aux foules innombrables ? (David-Neel, 2011 : 149).

Alors que dans la lettre, elle laisse libre cours à ses impressions personnelles et ses désirs, comme celui de voir le cadavre de plus près, elle ôte dans son récit de voyage ces éléments subjectifs pour rendre son observation plus objective voire scientifique. Néanmoins, il est aisé de remarquer le travail esthétique déjà amorcé dans la lettre pour ses futurs récits de voyage.

Elle réutilise aussi des anecdotes la concernant personnellement comme sa chute de cheval qu'elle relatait dans la lettre du 18 octobre 1914 alors qu'elle se rendait dans la caverne du Gomchen de Lachen :

Le gardien du bungalow est propriétaire d'un poney que je devais user selon mes besoins. Donc on selle l'animal et me voici sur son dos pour aller rendre visite à un yogui qui réside à quelques kilomètres d'ici dans une caverne (je t'ai plusieurs fois parlé de lui). Le cheval fait quelques pas tranquillement mais arrivé à l'entrée d'un petit sentier en pente raide grim pant à flanc de montagne, sans que rien puisse prévoir ce changement d'humeur, il se dresse, puis rue avec violence, tout à fait comme au cirque. Je ne m'attendais à rien, occupée à ranger ma robe sur mes jambes. Je suis jetée de côté et m'en vais m'aplatir sur le côté en pente où instantanément, je me mets à rouler comme une balle. Enfin, je m'arrête avant d'avoir embrassé les rochers qui sont en dessous. Je suis presque évanouie, mais pas tout à fait. Mes serviteurs sont très effrayés, mais je n'ai rien de cassé, tout est bien, je ris et ils sont soulagés, le propriétaire de la bête, surtout, qui se sent responsable. Il m'assure que son bucéphale est le plus paisible du monde, il ne comprend rien à l'accident²⁶.

²⁶ Lettre inédite du 18 octobre 1914. Archives MADN. Digne-les-Bains.

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

On la retrouve presque à l'identique dans *Mystiques et magiciens du Tibet* :

Me voyant sans monture, le gardien du bungalow me propose de m'en amener une qui lui appartenait. L'animal, disait-il avait le pied très sûr et grimperait parfaitement le mauvais sentier, très escarpé, qui conduisait à la caverne du Gomchen. J'acceptais et, le lendemain, j'étais en selle sur une petite bête au poil rouge, pas trop laide. Les chevaux ont un morse et une bride, mais les yacks n'en ont point et, quand on monte ces derniers, on monte les mains libres. Cette habitude m'était restée, si bien que pensant à autre chose, me voici mettant mes gants sans songer à la bride que j'aurais dû tenir, ne connaissant pas le caractère du cheval que je montais. Ce caractère devait être fantasque, car, tandis que je continuais à rêver, l'animal se souleva sur ses pieds de devant et envoya une ruade dans la direction des nuages. L'effet en fut instantané. Projetée en l'air, je retombais sur une pièce de terre (par bonheur gazonnée) en contre-bas du sentier. Le choc, très rude me fit perdre connaissance. (David-Neel, 1929 : 68)

Au premier abord, nous aurions pu penser que cette anecdote, faisait partie intime et informative de la lettre, mais elle s'avérait déjà un outil de son récit de voyage. Les lettres acquièrent une nouvelle dimension, car il existe dès leur élaboration une conscience de la dimension de ses futurs récits de voyage.

D'autre part, le ton comique utilisé dans la lettre, à travers les comparaisons et les quiproquos, est supprimé dans le récit de voyage tandis que la fin de l'histoire c'est à dire la chute, est beaucoup plus romanesque et dramatisée dans le récit où elle y perd connaissance, alors que dans la lettre elle rit de la chute et s'est « presque » évanouie. Cette tendance à légèrement magnifier ses aventures dans les récits de voyage se retrouve à de nombreuses occasions. Voyons par exemple, sa fameuse rencontre avec un tigre dans la jungle qu'elle avait relaté à son époux dans la lettre du 13 janvier 1913, comme elle est reprise dans son récit *Au Pays des brigands gentilshommes* : alors que dans sa lettre elle avait repéré le tigre « par le feuillage à une vingtaine de mètres » (David-Neel, 2016 :257), dans son récit de voyage la distance entre elle et le tigre s'est considérablement réduite « à moins de deux mètres un tigre me regardait, le tigre et moi nous nous regardions fixement aussi immobile l'un que l'autre » (David-Neel, 2004 : 165).

Dans son travail de réécriture, elle rend plus palpitante son aventure qui était déjà fort impressionnante. Grâce à la correspondance, elle a pu tester les réactions de son

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

époux qui détient alors, en tant que récepteur, un rôle important. Grâce à lui, elle peut savoir quels éléments de son voyage plaisaient le plus et attisaient sa curiosité.

La correspondance est alors d'une part le moyen de tester son lecteur pour déceler quels seront les parties de son voyage qui auront du succès. D'autre part elle devient, le réservoir de ses futurs travaux. Comme le remarque Geneviève Haroche-Bouzinac : « la correspondance joue, plus ou moins directement et explicitement, le rôle de réservoir. Elle devient la source qui alimente la création : des paragraphes entiers vont, à peine transposés, nourrir la fiction. » (Haroche-Bouzinac, 1995 :114)

Nous avons observé jusqu'ici comment une inspiration et un travail d'écriture se réalisent à partir des lettres, mais voyons à continuation comment parfois, elle reprend presque mot à mot les passages contés dans ses lettres.

Dans sa lettre du 15 mai 1921, elle écrivait :

Aphur et moi suivions en arrière à pied, et j'arrive lorsque la scène est déjà dans son vif. Je fends la foule et je vois, devant mes trois hommes et les mules, **un énergumène qui vocifère, les yeux hors de la tête, gesticulant de façon menaçante.** Les gens autour ne disent encore rien, ne sachant pas trop quel parti prendre, mais ces situations sont dangereuses et **il faut se hâter d'en sortir, sous peine de les voir tourner vilainement.** Je regarde vite, **compte à peu près la foule,** une cinquantaine d'hommes sans armes, nous tiendrons avec celles que nous avons si les choses doivent tourner au pire. Le domestique de Lhassa **me demande laconiquement : « Faut-il taper ? » Naturellement il le faut, sous peine de recevoir les horions nous-mêmes.** Je réponds en tibétain quelque chose qui peut se traduire par « vas-y » et « pan ! ». **L'orateur furibond reçoit un coup de poing solide au creux de l'estomac, une gifle à étourdir un bœuf** suit sans retard, appliquée par un de mes jeunes serviteurs tandis que l'autre, par-derrière, laboure les côtes du personnage avec son gourdin. **Celui-ci s'affaisse et la foule recule. L'effet est produit, on ne se frotera pas à nous. Nous avisons une place libre.** Je dis : « Placez les fusils et les revolvers en évidence, plantez les tentes et dites que personne ne s'avise de venir rôder autour pendant la nuit car nous tirerons immédiatement. » **Le vide se fait. Une vieille femme bravant les ordres du chef vient nous apporter une brassée de bois pour allumer du feu.** (David-Neel, 2016 : 638)

Une péripétie que nous retrouvons presque à l'identique dans son récit *d'Au pays des brigands gentilshommes* :

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

J'étais demeurée un peu en arrière avec mon fils ; lorsque nous arrivons, la scène est déjà fort animée. J'écarte vivement la foule pour voir ce dont il s'agit et je trouve devant mes trois domestiques **un énergumène qui vocifère, les yeux hors de la tête et gesticule de façon menaçante.** Les villageois sont encore calmes et silencieux, hésitant quant au parti qu'ils doivent prendre, mais les situations de ce genre sont dangereuses. **Il faut se hâter d'en sortir sous peine de les voir mal tourner.** Dans quelques minutes, les indigènes sont capables de nous assommer. Je jette un regard rapide sur ceux qui nous entourent, **en fais le compte approximatif** : il y a là une cinquantaine d'hommes sans armes. Nous tiendrons contre eux un bon moment avec celles que nous avons si les choses en viennent au pire. **Sotar mi dit laconiquement** : - « **Faut-il taper ?** » **Naturellement, il le faut, et rapidement, sous peine de recevoir les coups nous-mêmes.** Ma réponse tient en un seul mot : - « Doung ! » (tape). Et pan ! **le furibond orateur reçoit un solide coup de poing au creux de l'estomac, une gifle capable d'étourdir un bœuf** suit immédiatement, appliquée par Seunam tandis que le troisième garçon laboure les flancs du personnage avec son gros gourdin. **L'homme s'affaisse et la foule recule. L'effet est produit, on ne se frotera pas à nous. Nous avisons une place vide** et propre qui est, il me semble, une aire où l'on bat le grain. Je commande aux miens : « **Placez les fusils et les revolvers en évidence, plantez les tentes et recommandez que personne ne vienne rôder dans notre voisinage pendant la nuit. Faites savoir qu'un veilleur sera de garde et qu'il tirera immédiatement sans prévenir.** » Le vide se fait autour de nous. Nous commençons à nous installer. **Bravant la défense du magistrat, une vieille femme vient nous apporter une brassée de bois pour allumer du feu.** Le lama la récompense généreusement. (David-Neel, 1980 :104)

À peine modifié, nous pouvons affirmer que cet extrait a été emprunté à sa lettre de voyage. De plus ces passages sont soulignés ou mis en exergue au crayon rouge ou bleu dans ses lettres originales, ce qui confirme le travail de réécriture de la part de l'épistolière, mais sans doute ses intentions initiales par rapport à l'écriture de la lettre. Au moment où elle écrivait à son époux, elle travaillait probablement sur ses futures publications.

Après son retour, elle replongera alors dans ses lettres pour reproduire ses aventures dans ses récits de voyage afin de rapporter l'altérité le plus fidèlement possible à ce qu'elle a vu et vécu. De la sorte, nous retrouvons dans son récit *Mystique et Magicien du Tibet* la description du Gompchen de Lachen. Dans sa lettre du 28 mai 1912, elle le décrit pour la première fois :

Dans ce décor, assis « en lotus » sur des tapis, un personnage étrange et fascinant : le supérieur du monastère (gômpa) de Lachen, un homme jouissant d'une extraordinaire réputation. Une sorte de

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

Siddhipurusha²⁷ magicien et saint qui vit la moitié de l'année hors de son couvent, seul dans une grotte, à l'abri d'un rocher dans des endroits écartés, seul, méditant, à l'exemple des grands Yoguis dont parlent l'histoire et les légendes. Les gens du pays lui prêtent des pouvoirs merveilleux, entre autres, le classique pouvoir de voler à travers l'espace. Il n'a rien du type du pays. C'est un géant, mince, sans être osseux, **il porte sa chevelure en une tresse qui lui bat les talons**. Il est vêtu de rouge et de jaune d'un costume tibétain très différent des lamas du Sikkim. Sa figure est extrêmement intelligente, hardie, décidée, éclairée par ces yeux spéciaux, ces yeux du fond desquels jaillit une lumière, une sorte d'étincelle, que donnent les pratiques yoguistes. (David-Neel, 2016 :168) :

Et nous retrouvons cette première rencontre dans son œuvre de 1929 :

Je dis un lama, mais l'homme qui survenait ne portait pas l'habit monastique bien qu'il ne fût pas non plus vêtu à la façon des laïques. Son costume se composait d'une jupe blanche descendant jusqu'à ses pieds et d'un gilet grenat, de forme chinoise, dont les larges emmanchures laissaient passer les manches très amples d'une chemise jaune. Un chapelet fait de rondelles d'une substance grisâtre (j'appris, plus tard, que ces rondelles étaient découpées dans des crânes humains) entremêlées de boules de corail, pendait comme un collier sur sa poitrine ; de grands anneaux d'or, ornés d'une turquoise, étaient passés dans ses oreilles, et sa chevelure, rassemblée **en une natte épaisse, lui battait les talons**. (David-Neel, 1929 : 41)

Alors que dans la lettre, la description s'attache beaucoup plus à tout le symbolisme et le mode de vie du Gompchen pour laisser transparaître l'admiration et le respect qu'elle avait pour lui, nous ne retrouvons dans cet extrait du récit de voyage que les aspects de son physique qui offrent une image typique orientale. Ceci est dû au fait que dans la lettre, Alexandra David-Neel se concentrait plus sur sa visée argumentative, à savoir commencer à persuader son époux de rejoindre le Gompchen pour un enseignement approfondi des techniques de méditation et de maîtrise du corps et de l'esprit. Elle souhaite aussi dans le récit de voyage s'attarder sur ce personnage plus longuement mais en ne distillant l'information que petit à petit.

Ici le travail de réécriture est plus conséquent entre le récit de voyage et la lettre, car les informations sur le Gompchen de Lachen dans le récit de voyage sont plus

²⁷ « siddhi/purusha : accomplissement-perfection d'un homme héros ayant acquis par le yoga des pouvoirs psychiques supranormaux comme la projection de l'esprit en de multiples images de soi-même ; l'invisibilité ; le pouvoir de traverser les obstacles solides (murs, montagnes) ; le pouvoir de pénétrer la terre comme si c'était de l'eau ; le pouvoir de marcher sur l'eau, le pouvoir de voler dans les airs, etc. (David-Neel, 2016 : 944)

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

romancées et détaillées au fil du récit, tandis que dans les lettres l'épistolière se concentre plus sur son savoir, ses qualités en tant que Lama de haut rang et les avantages de vivre auprès de lui pour approfondir ses connaissances.

En revanche, l'extrait suivant d'*Au pays des brigands gentils hommes* et l'emprunt à la lettre sont pratiquement identiques. Dans sa lettre du 30 mars 1921, elle écrit :

Les gens d'Amdo sont des Tibétains, mais de ceux que les habitants des provinces centrales appellent « hommes des extrémités », ce qui a le sens, de même qu'en sanskrit, de « non civilisé, sauvage ». De fait, nus dans leurs peaux de mouton crasseuses, hommes et femmes ont beaucoup du sauvage quand on les examine de près. De loin l'effet est différent. La crasse sur la peau du vêtement lui donne une chaude patine bronzée qui joue le velours. Sur leur houppelande, qu'elles portent très longues, rasant la terre, les femmes cousent des ornements de coton de couleur vive : rouge, vert, bleu cru et suspendent des écharpes de mêmes couleurs à leur ceinture. Toutes portent des chapeaux, les uns pointus, les autres ronds en forme de bourrelet, de fourrure de renard, parfois simplement d'agneau. A les voir ainsi s'occuper dans les champs, on a l'impression d'une étrange réunion de châtelaines du Moyen-Âge attelées à des charrues primitives ou défonçant la terre pour les semailles. Les maris des belles dames travaillent aussi, mais en moins grand nombre. Une partie d'entre eux bat le pays en quête de voyageurs à détrouser tandis que l'épouse veille sur la propriété familiale. Mœurs naïves ! Touchante ingénuité ! (David-Neel, 2016 : 631)

Et nous retrouvons dans le récit de voyage :

Les tibétains d'Amdo diffèrent passablement de ceux des provinces centrales autour de Lhasa ou de Jigatzé. Ces derniers se montrent pleins de mépris pour leur lointains compatriotes du Nord et les appellent dédaigneusement des thapas, c'est-à-dire des « gens des extrémités », des gens des frontières, un terme qui, en tibétain, a le sens de « non civilisé ». Le fait quand on les examine de près, les naturels d'Ando, nus dans de crasseuses houppelandes de peau de mouton, ont bien l'apparence de barbares. Cependant, vus à distance, leur aspect change. La crasse étendue sur la peau du vêtement, le poil porté à l'intérieur, lui donne une chaude patine bronzée simulant à merveille un velours olive ou brun sombre. Qu'un sabre au fourreau orné d'argent et de corail soit passé à la ceinture du rustaud, qu'il ait son fusil en bandoulière et soit campé sur un cheval et le voilà, avec sa haute stature et l'air assuré qui lui est habituel, transformé en noble chevalier. L'effet est surtout surprenant chez les femmes. Sur leurs robes très longues, presque traînantes, aussi « patinées » que celles des mâles de leur tribu, les coquettes d'Amdo cousent, en guise de garniture, des biais étroits de cotons de couleurs vives : rouge, vert et bleu crus. A leur ceinture, souvent en argent ciselé ou tout au moins enjolivée par des ornements en argent, elles suspendent

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

des écharpes des mêmes couleurs éclatantes. Toutes sont continuellement (à l'intérieur comme au dehors) coiffées de chapeaux pittoresques, les uns pointus comme ceux de nos pierrots, les autres ronds formant un bourrelet, confectionnés en peau de renard ou bien encore en feutre bordé d'astrakan blanc. Ainsi vêtues dans les champs, elles semblent autant de châtelaines du Moyen-Âge, invraisemblablement attelées à des charrues primitives ou défonçant la terre à coups de houe pour les semailles prochaines. [...] Pour tout dire, les fiers époux des châtelaines coiffées de fourrure et ceinturées d'argent battent le pays en quête de voyageur à détrousser. Ainsi, tandis que le mari se charge d'augmenter la fortune commune avec le butin conquis, la femme fait valoir la propriété familiale. Aimable « division du travail » ... (David-Neel, 1980 :45)

Nous pouvons observer l'étroite similitude entre la lettre de 1921 et le récit postérieur de 1933. Bien que dans le récit de voyage elle tente d'une part, d'être plus objective et explicite, et pour cela elle ôte le ton comique de la lettre ; d'autre part, elle embellit le passage dans son récit de voyage. Elle ne parle plus « d'agneaux », mais « d'astrakan » ou encore les « belles dames » deviennent « des châtelaines coiffées de fourrure et ceinturées d'argent ».

En ce qui concerne le récit de voyage d'Alexandra David-Neel intitulé *Au cœur des Himalayas* où elle conte son séjour au Népal, nous avons également aperçu plusieurs passages directement extraits ou inspirés des lettres, bien que de façon moins persistante que dans le récit *Au pays des brigands gentilshommes*. Nous retrouvons par exemple quasiment le même texte dans la lettre du 1^{er} décembre 1912 :

Imagine qu'on coupe une artère carotide de l'animal et qu'on le fasse ensuite marcher jusqu'à l'autel, alors là, quelqu'un met ses doigts dans la plaie et tire violemment sur l'artère pour l'amener au-dehors, ensuite il n'a plus qu'à s'en servir comme nous faisons d'un tuyau de caoutchouc, c'est-à-dire à le pincer et à le fermer alternativement pour faire gicler le sang sur l'image du Dieu. Quelquefois on coupe les deux artères. On m'a dit que certains « praticiens » habiles savaient prolonger l'agonie d'un buffle pendant deux heures. Il ne faut pas en savoir davantage pour comprendre la mentalité des habitants, n'est-ce-pas ? et l'espèce de malaria psychique qu'exhalent les temples de toutes dimensions dont la contrée est hérissée. (David-Neel, 2016 :243)

Et dans le récit de voyage :

Les méthodes de sacrifices sont particulièrement horribles. Le sang des victimes doit gicler sur les idoles. Un des procédés employés consiste à saisir l'artère carotide du buffle ou de la chèvre dont

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

la gorge a été tranchée et de la pincer entre les doigts comme on le ferait d'un tuyau d'arrosage en caoutchouc pour forcer le liquide à jaillir plus loin ou plus haut. Certains sacrificateurs se vantent de pouvoir, ainsi, faire durer l'agonie d'une bête pendant plus d'une heure. (David-Neel, 2004 :78).

Il y a donc deux versants d'utilisation des lettres comme nous l'avons vu ci-dessus, celles qui lui servent telles quelles dans ses récits et celles qui lui servent d'inspiration pour agrémenter son récit, comme c'est le cas par exemple à partir de la lettre du 23 novembre 1912 (David-Neel, 2016 :239), qui donneront lieu à un récit de plusieurs pages dans *Au cœur des Himalayas*. De « Les orientaux ne peuvent pas travailler en silence » (David-Neel, 2004 :15) à « je l'estime plus modestement » (Ibid. :21), soit six pages de son livre.

Que ce soit mot pour mot ou sous forme d'inspiration pour ses futurs travaux, les lettres ont indéniablement servi comme laboratoire d'écriture à Alexandra David-Neel, ce qui nous amène à la conclusion que sa correspondance constitue la fabrique de l'œuvre de l'écrivaine. Ses lettres se caractérisent par une véritable conscience d'auteur où Alexandra y a exercé une profonde réflexion sur l'esthétique de la narration de ses voyages, ce qui expliquerait la théâtralisation de l'écriture, le travail sur les images et les impressions des paysages si poétiques dans ses lettres. Cette découverte nous amène à une nouvelle interrogation à propos du genre de la lettre de voyage, une question que se pose également Laure Depretto : « doit-on lire les lettres pour elles-mêmes comme des textes à part entière et/ou les intégrer dans la généalogie d'autres écrits dont elles seraient les ébauches, les premiers balbutiements, les matrices ? » (Depretto, 2007 : 3). Dans le cas de la correspondance d'Alexandra David-Neel, les lettres pourront tantôt être appréhendées comme un brouillon de ses futurs travaux et dans ce sens une pratique d'écriture à valeur littéraire, tantôt comme une pratique intime de l'écriture, moment où elle se livre et se dévoile à Philippe Neel, aspect que nous avons plus amplement observé dans ce travail.

Pour aboutir à de plus amples conclusions au sujet de ses lettres comme laboratoire d'écriture, un travail de comparaison exhaustive serait nécessaire pour déterminer en quoi le journal de voyage participe à l'invention de son style ; mais cela

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

fera objet de futures recherches n'étant pas le but concret de cette thèse. Néanmoins il nous semblait important de rendre compte de cette découverte de la lettre comme réservoir et pensée de ses futurs travaux.

5.4. Les lettres d'Alexandra David-Neel et la poétique de soi :

Alexandra David-Neel a une façon bien particulière de raconter son voyage où toute description repose sur sa vision personnelle, ses propres jugements et ses connaissances. Elle décrit son voyage de façon intime où elle constitue le personnage principal de son histoire. Nous avons observé qu'Alexandra a d'abord tendance à communiquer les exploits qu'elle a accomplis, comme surmonter multiples dangers naturels, ou divers contretemps l'empêchant de poursuivre son parcours. Elle fait souvent part des maux et des difficultés, imposés par son corps mais toujours maîtrisés. Cette tendance démontre qu'Alexandra avait ce besoin ou le désir de prouver à son époux et à elle-même ce dont elle était capable. Ce type de description devient habituel dans son journal de voyage, et les exploits apparaissent de plus en plus incroyables au fur et à mesure de son voyage, culminant avec son expédition à Lhassa. Une marche que peu d'êtres humains auraient été capables de mener à bien. Tout ceci nous induit à penser que ce besoin de démontrer aussi bien ses forces physiques que ses capacités intellectuelles, constitue un point essentiel dans son voyage. D'un autre côté, son journal de voyage se compose d'une suite inouïe d'expériences extraordinaires vécues auprès de grands représentants de l'Asie, du bouddhisme ou de l'orientalisme. Partie pour se faire un nom dans le monde de l'orientalisme plutôt clos en Europe, Alexandra confirme dans ses lettres qu'elle n'était pas partie en vain. En ce sens, son périple répond à l'obligation que présente Margot Irvine :

Le récit de voyage permet à la femme d'établir une identité professionnelle en publiant des textes spécialisés dans des domaines tels que l'histoire de l'art, l'ethnographie, l'orientalisme ou la sociologie, la plume d'une femme étant mieux accueillie sous la forme de récits de voyages que sous des formes « savantes ». (Irvine, 1999 : 69).

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

Alexandra est partie pour compléter ses études, mais aussi pour se faire une place légitime au sein du monde orientaliste. Cette place ne pouvait se justifier que par ce voyage et la découverte en profondeur du monde bouddhiste. Comme l'indique Margot Irvine, le seul moyen d'obtenir une certaine reconnaissance dans le monde professionnel pour les femmes de l'époque était le voyage, et Alexandra David-Neel n'avait pas pris ce challenge à la légère, elle l'avait exploité et élevé jusqu'au plus haut point. Ainsi elle arrive à rencontrer des grands gourous de l'Inde, faire la connaissance du treizième Dalaï Lama, du Tashi Lama, elle reçoit les secrets d'un grand maître tibétain. Peu à peu, elle est, elle-même, considérée comme une lettrée parmi les bouddhistes. Elle réalise en Inde et en Asie ce qu'elle n'aurait jamais pu faire en Europe, et obtient une reconnaissance de son travail, supérieure à ce qu'elle n'aurait jamais pu imaginer. Nous l'avons vu, son besoin de reconnaissance était indéniable, ne serait-ce que d'obtenir celle de son époux. L'Asie a satisfait son orgueil dont elle parle fréquemment dans ses lettres. Celles-ci montrent la poursuite infatigable de la connaissance, de ses rêves mais surtout de la sagesse intérieure. La correspondance montre qu'Alexandra David-Neel avait entrepris une quête intérieure à la recherche de la sagesse. Nous observons au fil des lettres cette recherche de soi à travers des rétrospectives sur les étapes de sa vie, sur ce passé douloureux, mais aussi la manifestation de ses passions qui étaient le voyage et les philosophies bouddhistes, puis à travers une justification de ses choix, comme par exemple ne pas désirer être mère ou ne pas vouloir mener une existence bourgeoise. Elle entreprend deux voyages parallèles, l'un terrestre et l'autre spirituel. Ils se complètent et lui permettent d'atteindre son but. Alexandra évolue grâce à l'alliance du voyage et de l'écriture qui lui offrent la possibilité d'avancer un peu plus chaque jour et de décrire ce cheminement à la fois physique et psychique sur le papier. Partie à la recherche de la sagesse orientale, Alexandra la trouve, en partie grâce à la marche, seule, dénuée de toute attache avec la société. La marche lui a permis de réaliser un véritable pèlerinage intérieur. En effet, la marche à pied développe une conscience surdéveloppée de notre corps, de notre esprit et du rapport avec le monde, « En marchant on pense à toutes sortes de choses. On revient sur le passé, on refait ce qui a été, on contredit ou on arrange son existence, parfois jusqu'à la contrefaire. Vrai le marcheur est aussi son inventeur. Là où il se repose, il se pose. Là où il foule la terre, il se défoule l'esprit » (Lanzmann, 1991 :61). Alexandra David-Neel a pu ainsi contempler ses questionnements intérieurs à travers ses

Chapitre 5. Les fonctions de la lettre de voyage pour Alexandra David-Neel.

pas et atteindre des réflexions et des jugements philosophiques qui peut-être n'auraient pu être formulés dans un bureau. Non seulement la marche lui a permis d'approfondir ses pensées mais aussi de mieux se connaître. Peu à peu Alexandra se rend compte que son bonheur dépend du voyage, et que sa vie est en lien avec la nature et la méditation.

Nous remarquons qu'en général les éléments principaux du journal de voyage sont les rapports de l'énonciateur à l'espace, au temps, et surtout à soi. En s'abandonnant au temps, et en ne calculant plus, on vit réellement le voyage. Ce rapport au temps et à l'espace de l'explorateur est intrinsèquement lié au rapport à soi qui « marqué par cette force intérieure qui est requise lors des déplacements énergétiques et risqués effectués en régions éloignées » (Guy, 2005 : 205). Il amène à une « dépossession de soi accélérée » lorsque l'explorateur « se retrouve seul avec lui-même, luttant pour sa survie. » (Ibid. : 227). Ainsi ce type de voyage, à travers la marche, offre un enseignement que nul livre, ni expérience, comme le disait Alexandra David-Neel, n'est capable d'engendrer. Une connaissance de soi, de son corps, des autres dans un contexte que nous ne pourrions jamais trouver dans notre zone de confort. Il s'agit d'une connexion avec son être le plus profond, « face à soi, plus que jamais contraint à se regarder, sinon à se voir, on plonge plus profondément vers son centre de gravité » (Onfray, 2007 :86). Voilà pourquoi l'écriture du voyage est guidée par la découverte de soi et passe par d'inévitables rétrospections traçant en parallèle au voyage terrestre, un voyage à travers la mémoire émotionnelle. Cette écriture vient de l'intérieur. Si le langage représente la personne d'un point de vue social, éthique et moral, l'écriture spontanée du journal de voyage représente encore plus en profondeur le moi intérieur de celui qui écrit. Le voyage pour Alexandra David-Neel sert à trouver le sens de la vie, et cette quête est indissociable de l'écriture qui permet de rendre compte de toute cette recherche intérieure à travers la marche, le rapport aux autres et aux connaissances nouvelles. C'est grâce à cette équation entre le voyage et l'écriture qu'Alexandra David-Neel se surpasse un peu plus chaque jour, établit ses priorités et va toujours de l'avant. Écrire le voyage la pousse inévitablement à voyager à travers elle et se connaître un peu mieux chaque jour. En somme, l'écriture du voyage devient une véritable poésie de soi.

Conclusions générales

Choisissez une étoile, ne la quittez pas des yeux. Elle vous fera avancer loin, sans fatigue et sans peine. Alexandra David-Neel

Conclusions générales.

Alexandra David-Neel, exploratrice audacieuse et courageuse a accompli au cours de son épopée tibétaine maints exploits qui, pourtant de nos jours, sont encore peu connus. L'un de nos premiers objectifs de cette étude était la faire connaître davantage dans le cadre universitaire espagnol. Il se voit réalisé notamment avec ce travail, sa présentation lors de la soutenance, mais également grâce aux différentes communications effectuées à son sujet lors de divers congrès tout au long de mon cursus doctoral. Un long chemin reste à parcourir pour faire découvrir en Espagne, ce personnage hors du commun, tour à tour chanteuse lyrique, orientaliste, exploratrice...mais surtout femme de lettres qui nous laisse une œuvre éclectique (récits de voyage, romans, études sur les spiritualités orientales, etc) et dans laquelle prédomine sa passion pour l'Asie. C'est dans ce contexte que nous souhaiterions poursuivre cette dynamique de diffusion.

D'un point de vue plus précis et théorique nous avons observé dans ce travail de recherche que les lettres envoyées par Alexandra à son époux entre 1911 et 1924 détenaient plusieurs fonctions pour l'exploratrice.

La première et la plus évidente est celle de journal de voyage, l'épistolière remémore à son époux à diverses occasions que ses lettres constituent son seul et unique rapport de voyage et l'implore de les conserver. L'exploratrice y fait part, de ses déplacements, de ses localisations, puis des personnes rencontrées sur la route et des expériences positives ou négatives vécues. Ces aspects, communs à tout récit de voyage sont en l'occurrence évoqués de façon particulière notamment à travers le regard révélateur des centres d'intérêts de la voyageuse.

Quant à ses expéditions, nous avons vu qu'Alexandra David-Neel, expose avant tout les difficultés de ses périple et met en avant les embûches surmontées. Elle se positionne dans le récit comme un personnage d'aventure et se plaît même à se comparer aux aventuriers des romans de Jules Verne ou de *Don Quichotte*.

Les personnes croisées tout au long du périple sont multiples et se classent en deux catégories : celles pour qui elle avait de l'estime (en général pour leurs qualités intellectuelles, leur charisme ou leur bienveillance), comme le maharadja du Sikkim et sa famille, le Tashi Lama et sa mère, Sri Aurobindo Gosh, le Gompchen de Lachen auprès de qui elle a approfondi ses connaissances lamaïstes. Ces personnes qu'elle affectionne

Conclusions générales.

ou admire, sont souvent décrites sous leur meilleur jour et elle ne fait référence qu'à leurs qualités intellectuelles. Leur physique n'est que très rarement détaillé et, si elle le fait, c'est pour renforcer un trait de caractère positif ou souligner l'intelligence de ces derniers. C'est avant tout leur ouverture d'esprit et leurs connaissances qui importent à Alexandra David-Neel. La seconde catégorie concerne les personnes qui au contraire ne lui inspiraient guère de sympathie, comme le treizième Dalaï Lama, ou tout individu ayant un esprit fermé sur des doctrines dogmatiques, enraciné dans des croyances superstitieuses. Ces derniers sont dépeints de façon péjorative. L'épistolière réalise des descriptions comiques en commençant souvent par leur aspect physique pour en arriver à leur intellect, les tournant bien souvent en ridicule. D'autre part, elle mentionne toutes les personnes lui ayant porté de l'aide comme par exemple les Woodroffe ou son futur fils adoptif Aphur Yongden. Alexandra les décrit alors de la façon la plus objective possible laissant transparaître leurs qualités et leurs défauts mais toujours avec une profonde reconnaissance envers eux.

De plus, nous avons observé que les descriptions de lieux ne prédominent pas dans le rapport de voyage d'Alexandra David-Neel ; son regard ne s'intéresse qu'aux éléments insolites et inconnus des européens ou encore aux lieux contenant un fort sens symbolique ou spirituel. Dans ce cas, ces endroits sont représentés plus en profondeur. Néanmoins, les fêtes et les réceptions organisées par la gente britannique ou hindoue auxquelles elle fut invitée font l'objet de descriptions plutôt subjectives, mais plus que sur les aspects esthétiques du lieu de réception, l'épistolière relève les mœurs, les coutumes et les attitudes des convives. Ces évocations deviennent comiques lorsqu'elle ne les apprécie guère et tout au contraire sublimes quand elle les aime. Ces réceptions sont rarement dépeintes de manière exhaustive.

Seuls les espaces où Alexandra David-Neel passera ses nuits, font l'objet d'une description très minutieuse et détaillée. Le rapport du voyageur à la chambre est toujours très étroit dans le sens où c'est l'endroit où il retrouve son intimité. Pour l'épistolier, il s'agit de l'endroit où il va écrire ses lettres et se retrouver avec son correspondant. Ces lieux possèdent donc une double importance pour Alexandra David-Neel. Elle suit toutefois le même modèle de description que pour les autres lieux : plus sa chambre est insolite, mieux elle la détaille, ou encore, plus sa chambre s'ajuste à son modèle idéal de vie plus elle y manifeste son bien-être. Elle se plaît, par exemple, dans les chambres des

Conclusions générales.

temples fermés aux étrangers, mais aussi en général dans les chambres s'ajustant à sa conception ascétique des demeures (comme sa chambre à la Société Théosophique de Calcutta, celle de sa caverne auprès du Gompchen de Lachen ou encore celles aménagées dans ses tentes), et finalement, elle transcrit avec lyrisme ses nuits passées à la belle étoile où son alcôve était la nature même.

La nature est, en effet l'élément qui retient particulièrement son attention. Les paysages naturels sont peints en détail dans sa correspondance. L'épistolière est particulièrement sensible aux beautés de la nature et surtout aux panoramas grandioses qu'offrent le Tibet et l'Himalaya. La contemplation des montagnes, des horizons à perte de vue et des plaines désertiques sera révélatrice pour l'exploratrice et sera soumise à une description poétique et personnelle dans la lettre.

Le regard de l'exploratrice nous aide, en somme, à mettre à jour ses intérêts, comme les lieux désertiques, loin de grandes villes, propices à la méditation mais aussi à mieux cibler sa sensibilité qui, en l'occurrence, s'avère être plus intéressée par les mœurs, les coutumes des sociétés rencontrées plutôt que par les sites, l'architecture des lieux même s'il s'agit de temples. Son rapport à l'altérité nous est alors révélé, Alexandra David-Neel est captivée par les mentalités, la façon de comprendre et d'interpréter la vie des peuples asiatiques, mais ce sont surtout les rites et les pratiques de méditation qui intéressent l'exploratrice.

La seconde fonction de la correspondance que nous pourrions mentionner, est celle d'inventaire. Ses lettres constituent un recensement de tous les objets et documents amassés ainsi que de ses photos prises au long du voyage. Nous avons constaté qu'Alexandra David-Neel était fort attachée à ses objets de voyage qu'elle nommait même « compagnons ». Le tableau présenté au chapitre 4 témoigne de l'abondance des objets ramenés de ses voyages d'autant plus que dans leur grande majorité, ils sont encore présents aujourd'hui dans sa demeure devenue musée. Les objets qui comptaient le plus pour elle étaient ses photographies, constituant des preuves formelles de ses différentes étapes, puis les cadeaux reçus par les différentes éminences asiatiques et les objets à valeur sentimentale comme n'importe quel souvenir de voyage. Néanmoins, les objets pour lesquels elle a manifesté le plus d'intérêt dans ses lettres sont ceux qui lui octroyaient un certain statut dans le monde bouddhique, comme sa robe et son bonnet de lamani ou encore ceux offerts par les personnes qu'elle appréciait comme l'écharpe en mousseline

Conclusions générales.

reçue du maharadja du Sikkim ou encore le rosaire tibétain, inestimable don du Gompchen.

Le rapport aux objets de l'orientaliste dans les lettres nous apporte d'importantes informations comme le nom des personnes pour lesquelles elle éprouvait du respect, ou au contraire qu'elle n'appréciait guère ou encore sur sa façon d'envisager le monde et sa vie à travers le matériel, car comme l'indique Serge Tisseron (1999a) le rapport intime que nous maintenons avec les objets peut être très profond. Ceux-ci sont à notre insu, des prolongements de notre esprit, et s'assimilent à des fragments de notre être. Pratiquement tous les objets qui intéressent Alexandra David-Neel ont une valeur symbolique, comme par exemple, le rosaire tibétain fabriqué avec des os de crânes que seuls les grands lamas pouvaient porter. En outre, cette attache au matériel révèle d'une part le besoin de conserver des preuves de ses exploits, mais aussi de maintenir l'histoire de ses objets. En effet, chaque objet de voyage contient une histoire et devient une extension de ce que l'on fut durant le voyage, voire même une extension de soi au présent.

Alors que les préceptes bouddhistes rejettent toute attache au matériel, Alexandra David-Neel prouve à nouveau qu'elle suivait ses propres lois et ses propres choix. Même si elle avait trouvé dans le bouddhisme sa meilleure philosophie de vie, elle ne se laissa jamais totalement absorber par ces préceptes. De plus, son affection pour les objets est en contraste ou au contraire en accord avec son détachement de toute demeure. Tandis qu'en général les êtres humains ont tendance à s'attacher à leurs pays, leurs villages, et leurs demeures, Alexandra David-Neel en avait horreur, mais elle reportait cet attachement à travers les objets. C'est avant tout pour les conserver qu'elle s'achètera sa maison à Digne-les-Bains et qu'une pièce complète sera dédiée à ces objets. Cela démontre la forte valeur qu'elle leur octroyait. Sa pièce tibétaine était la première pièce visible lorsque l'on pénétrait dans sa demeure, l'endroit où elle recevait ses visiteurs et évoquait ses voyages ainsi que l'image qu'elle souhaitait transmettre d'elle-même. Ces objets peuvent être considérés bel et bien comme une extension de ses voyages.

Une troisième fonction, en lien avec celle de l'inventaire, est le rapport de son travail. Comme nous l'avons vu, Alexandra David-Neel commente dans ses lettres tous ses projets, les conférences données, les entretiens réalisés, ses heures d'études, ses approfondissements dans les philosophies orientales, ainsi que tous les articles écrits durant son voyage, les livres et les projets de livres. Ses lettres constituent un véritable

Conclusions générales.

témoignage sur son travail assidu et prolifique, réalisé tout au long du voyage. Elle fait part également à son époux de ses progrès en langue tibétaine, de son évolution en écriture sanskrite et de ses nouvelles découvertes en matière d'orientalisme.

Cette habitude de rapporter son labeur était également une façon d'indiquer à son époux, combien son voyage était productif et nécessaire pour ses études et le développement de ses connaissances. Car, en effet, l'une des fonctions principales des lettres était d'informer et de convaincre son époux.

Nous avons vu selon les théoriciens de l'épistolaire, Vincent Kauffman (1990), Geneviève Haroche-Bouzinac (1995), Brigitte Diaz (2002), Guy Fessier (2003) ou Marie-Claire Grassi (2005) que la fonction informative de la lettre, est l'une des principales de la correspondance. Nous avons observé aussi, que la lettre de voyage a pour fonction d'informer sur l'avancée du voyage et les expériences vécues (Dufief, 2007). Or la fonction argumentative n'est pas forcément associée aux lettres, pourtant écrire une lettre n'est-ce pas déjà argumenter ? comme l'écrivait Demarolle (1992). Cette formule s'applique parfaitement au cas d'Alexandra David-Neel qui clairement octroie à la lettre une fonction argumentative. Écrire une lettre à Philippe Neel revient pour l'épistolière à convaincre son époux. D'une part, à poursuivre son voyage, d'autre part à lui envoyer des fonds et finalement à l'aider à revenir en France à la fin de son aventure. L'épistolière établit alors dans ses lettres toute une stratégie argumentative en fonction de ses demandes où la réflexion philosophique tient lieu, la plupart du temps, d'argument d'autorité. Elle place ainsi son correspondant, Philippe Neel, comme son agent personnel et l'administrateur de ses finances et de ses travaux. Ces fonctions informatives et argumentatives renferment la fonction phatique de la correspondance qui consiste à maintenir le lien entre les deux épistoliers. Le pacte épistolaire entre les deux époux s'est avéré solide et fidèle. L'exploratrice y dresserait son journal de voyage et son époux répondrait quand il le faudrait à ses besoins de voyageuse. Même si leur correspondance a subi quelques aléas, nous avons pu constater qu'elle a perduré dans le temps et que Philippe Neel fut un époux et un ami dévoué qui lui a procuré toute l'aide possible à sa correspondante.

Le cinquième rôle des lettres pour Alexandra David-Neel, découvert au moment ultime de nos recherches, est celle du laboratoire d'écriture. Nous avons remarqué après une lecture de ses différents récits de voyages que certains passages sont pratiquement

Conclusions générales.

identiques à ceux des lettres, ce qui nous amène à deux conclusions : tout d'abord qu'elle a réutilisé sa correspondance à l'heure de rédiger ses récits de voyage (d'ailleurs ses lettres originales sont annotées et certains passages soulignés par elle-même au crayon rouge et bleu) et deuxièmement, qu'il existe une conscience de réservoir au moment de l'écriture de la lettre ; l'épistolière exerce dans ses lettres un travail préalable pour ses futurs travaux, ce qui explique certaines de ses descriptions théâtrales lorsqu'il s'agit de décrire ses aventures, ou de ses peintures poétiques au moment de capturer ses impressions paysagistes. Or, comme le remarque Brigitte Diaz :

Si la pratique de la lettre semble propice à toutes les éclosions littéraires, c'est grâce à sa régularité répétitive qui fait d'elle une propédeutique à l'écriture. La tenue d'une correspondance induit une discipline et suscite un savoir-faire où s'exacerbe le désir d'aller plus loin dans l'aventure des mots (Diaz, 2002 :97)

S'agit-il alors d'un travail sur la lettre en tant que telle, comme fidèle épistolière qu'était Alexandra David-Neel ou pensait-elle déjà à ses futures productions littéraires ? Nous souhaitons étudier cette question plus en profondeur lors de futures recherches. Nous analyserons les lettres comme laboratoire d'écriture et nous intéresserons sur le travail de réécriture en lui-même, car comme nous l'avons observé au chapitre 5 de ce travail, les coïncidences entre les passages des lettres et ses récits de voyage sont flagrantes. Il nous semble qu'il existait au moment de l'écriture des lettres, une conscience de la lettre comme dépôt pour ses futurs travaux.

La dernière et sixième fonction de la lettre pour Alexandra David-Neel est celle de l'analyse et la réflexion personnelle. Pour Philippe Martin, étudier des lettres c'est ouvrir la porte vers l'intimité révélée de l'épistolier, c'est entrer dans un lieu secret ainsi que dans une chronique de vie. (Martin, 2014). Car comme le remarque Brigitte Diaz, « dans la correspondance, c'est soi-même qu'on cultive comme un jardin secret » (Diaz, 2002 :81).

Néanmoins, contrairement aux autres fonctions, celle-ci est sans doute involontaire, tout du moins, non calculée. Il n'existe pas dans la correspondance d'Alexandra David-Neel une conscience autobiographique. Si l'exploratrice avait bien l'intention de réutiliser ses lettres pour ses futurs travaux, elle n'a jamais eu l'intention de les publier. Les sujets extrêmement intimes dont elle fait part dans les lettres étaient

Conclusions générales.

destinés exclusivement à son époux Philippe Neel. Or, le fait d'écrire une lettre est déjà un travail sur soi-même : le fait de se séparer de nous-même comme un sujet observateur, construire son image à sa guise, se regarder et se construire à travers l'écriture est un exercice de réflexion et d'analyse personnelle.

Les lettres sont toujours, comme l'ont souligné les historiens de l'intime, inscrites dans un rapport dialectique entre le privé et le social. Dans les lettres réelles d'artistes et d'écrivains, figurent autant leurs rêves et leurs réflexions esthétiques que les nouvelles des activités journalières. La lettre est une inscription de la vie intime : comme le journal, elle témoigne des faits quotidiens. Toujours pensée et écrite dans un rapport distancé face à l'autre, elle s'inscrit dans une logique compromettante de révélation de soi, et, parce qu'elle est matérielle, elle se transforme dès sa conception en objet, en archive. (Irvine, 2015 :4)

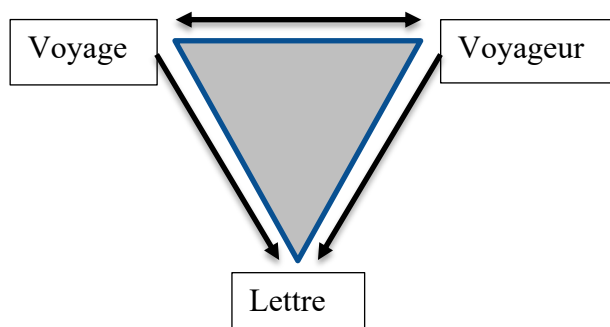
Pour cette raison, les correspondances ont toujours intéressé les biographes. Brigitte Diaz précise : « Intimement amarrées à un individu et à son histoire, les correspondances ont été appréciées pour autant qu'elles faisaient entendre la voix de l'homme privé. » (Diaz, 2002 :5). La lettre possède cette caractéristique fondamentale de laisser libre cours à l'épistolier pour s'auto-réfléchir. De plus, la lettre de voyage augmente cette spécificité d'approfondissement de soi, comme le remarque Adrien Pasquali :

Au récit d'exploration d'un monde de moins en moins inconnu se substituerait le récit d'une expérience individuelle qui repose sur l'ambivalence entre l'évasion hors des contraintes d'un lieu de départ et la formation d'une nouvelle identité du sujet au contact du monde. (Pasquali, 1996 :73)

La lettre de voyage fait place à une expérience comme nous l'avons montré, voire à une exploration intérieure. Alexandra David-Neel, a tendance dans ses lettres à revenir sur des événements de son enfance, sur la relation avec ses parents, à mentionner les personnes qu'elle admirait, mais aussi à parler d'elle, de sa façon d'envisager le monde et la vie. Elle tente de définir à sa façon des concepts universels comme l'atteinte du bonheur, de la sagesse, de la liberté, etc. En ce sens, ses lettres de voyage constituent un véritable vecteur de sa pensée. Toutes ces évocations démontrent le besoin de l'épistolier de réfléchir sur elle-même et la possibilité d'aller de l'avant grâce à cette auto-analyse épistolaire.

Conclusions générales.

Il existe alors un lien entre l'écriture et l'exploration intérieure, de même qu'il existe un lien entre le voyage et la même exploration intérieure. Cette combinaison établirait un dialogue entre ces trois éléments favorisant définitivement l'introspection.



Il est évident que le voyage pour Alexandra David-Neel était un mode de vie, voire toute sa vie, de même que l'était l'écriture épistolaire. Elle écrivait des lettres depuis son plus jeune âge à tous ses proches, à ses amis et ses contacts professionnels. Après la mort de son époux, Alexandra David-Neel a repris sa relation avec la lettre grâce à son échange avec Maria Lloyd, son amie, dont la quasi-totalité des lettres se trouve aux archives du Musée Alexandra David-Neel¹. Ceci prouve qu'elle n'a jamais cessé de se confronter à l'écriture de la lettre.

Ainsi, le voyageur apprend à mieux se connaître et s'écouter pendant le voyage. S'écrire pendant le voyage permet au voyageur de prendre du recul sur ses performances, ses réussites, ses désirs et ses objectifs. Aussi bien le voyage que la réécriture du voyage permettent au scripteur de se réinventer.

Le rapport entre le voyage et l'écriture correspond à la découverte de l'espace géographique et de l'espace intérieur. Ainsi, il existe un rapport entre la façon dont le voyageur comprend et ressent les espaces géographiques qu'il parcourt et le développement de son moi profond. Selon Frank Michel : « Les espaces du voyage sont à l'image de la géographie à la nuance près que les voyageurs expriment des préférences

¹ Un corpus de lettres qui correspond à la dernière étape de sa vie et de ses pensées, une correspondance sans aucun doute très intéressante que nous souhaiterions également étudier dans l'avenir.

Conclusions générales.

bien particulières pour des lieux précis qui répondent à leur débordante imagination et à leur savoir acquis. » (Michel, 2004 :11). Nous avons pu observer qu'Alexandra David-Neel ne supporte pas les villes et les grandes agglomérations tandis que son attirance pour la nature, notamment les paysages désertiques, silencieux et particulièrement les montagnes l'attirent. Grâce aux différentes études sur la symbolique des paysages, nous avons vu que le désert, la forêt et la jungle correspondent à un voyage de révélation (spirituelle) et que les montagnes correspondent au besoin d'élévation (personnelle). À propos de ces lieux Frank Michel écrit : « Ce sont des lieux mythiques qui conservent jalousement enfouis leurs secrets et gardent la marque du sacré, des *terrae incognitae* où l'on se sent tout petit et où l'on a tout à apprendre. » (Ibid. :111). Le voyageur qui privilégie ce type de lieu a pour désir de se découvrir, d'apprendre à se connaître au même moment qu'il tente de comprendre la grandeur et les mystères de la nature. De la sorte plus l'on voyage à travers les lieux profonds de la nature, comme les forêts, les déserts et les montagnes, plus on voyage autour de soi.

La prédilection d'Alexandra David-Neel pour ces espaces répond d'une part, au besoin de la découverte intérieure et d'autre part à ses questionnements spirituels ; de même que son amour pour les montagnes et ses pulsions de marche et d'ascension répondent à l'envie de prouver ses forces physiques et son désir de s'élever à la hauteur du ciel, de la connaissance et de la révélation cosmique. Ainsi l'orientaliste observe méticuleusement le paysage, tâche de le comprendre. Elle élabore sa philosophie à travers l'espace qu'elle parcourt. Elle émet de la sorte, une compréhension métaphysique du paysage.

De plus, l'exploratrice ressent un appel de la route constant, nous avons pu observer que dès qu'elle se sédentarise (hormis son séjour dans sa caverne de l'Himalaya), la neurasthénie la reprend et pour y remédier la marche, les épreuves, la mobilité lui sont indispensables.

L'aventure est une tentation de l'ailleurs et un appel de l'autre pour mieux apprécier le bonheur de vivre. L'aventure défriche les recoins du globe pour retrouver le sens perdu dans notre univers quotidien, elle isole de l'humanité bruyante pour retrouver la musique du monde. (Ibid. : 199)

C'est bel et bien ce qu'Alexandra David-Neel était partie chercher : le sens de la vie, et l'ataraxie. L'aventure procure une sensation de plénitude à l'orientaliste. Alors

Conclusions générales.

qu'elle était partie pour l'approfondissement de ses connaissances dans les philosophies orientales, à propos précisément de la recherche de la sagesse, de la paix intérieure et du bonheur, c'est paradoxalement à travers la marche, l'ascension et l'aventure que l'exploratrice trouve son salut.

Sans doute pour cette raison, son voyage ne peut terminer sans son périple épique vers Lhassa. Alors qu'elle avait atteint le statut de lama, de sage, qu'elle avait appris le tibétain, le sanskrit et qu'elle avait amassé suffisamment de documents pour pouvoir divulguer les philosophies et les pratiques bouddhistes acquises, elle n'était pas encore satisfaite, une épreuve manquait à son périple : l'alliance de l'épreuve physique et mentale. Elle n'avait pas encore pu mesurer ses aptitudes en tant que voyageuse dans des contrées inconnues de tous. Alexandra David-Neel ne voulait pas seulement être orientaliste, elle voulait être exploratrice, elle voulait être la première femme à réaliser une telle prouesse. Connaissant déjà ses forces, il fallait les démontrer et les prouver en réalisant un exploit : atteindre la ville interdite : Lhassa. L'exploratrice évoque ce projet dans sa correspondance comme un rêve glorieux, à savoir celui qui lui octroierait le prestige, l'honneur et la célébrité.

Afin que ces quatorze années passées en Asie ne soient pas vaines, un retour glorieux était nécessaire. Pour obtenir toute sa crédibilité Alexandra devait devenir célèbre et cette fin prestigieuse du voyage donne un sens définitif à son voyage mais aussi à sa vie. Alexandra David-Neel obtiendra la reconnaissance du monde orientaliste, des explorateurs, mais surtout, la reconnaissance de son exceptionnalité, qu'elle aurait sans doute aimé se voir attribuer depuis son enfance.

Selon Certeau, pratiquer l'espace, c'est « répéter l'expérience jubilatoire et silencieuse de l'enfance : c'est dans le lieu, être autre et passer à l'autre » (Certeau, 1990 :64). Mais de plus, « La correspondance s'offre comme un lieu privilégié d'une autoformation de soi volontiers conçue comme un acte de résistance, voire de rébellion contre le dressage familial. » (Diaz, 2002 :80)

Conclusions générales.

Alexandra David-Neel a révélé dans ses lettres avoir vécu une enfance malheureuse, où dès son plus jeune âge on lui a interdit les voyages et les escapades, une enfance où elle était privée d'être soi et d'être différente. Son orgueil (dont elle parlait souvent) l'a poussée à marcher vers l'accomplissement de ses rêves et à l'affirmation de ses convictions.

Si le voyage permet de se découvrir, l'écriture permet de s'affranchir et de mieux se comprendre. C'est bien dans l'écriture du voyage qu'Alexandra discute avec son époux et avec elle-même et qu'elle trouve en elle les réponses à tous ses questionnements ontologiques. L'écriture journalière démontre en effet le pouvoir insoupçonné que l'on a entre nos doigts, celui de discuter avec son inconscient, et de trouver en soi toutes les réponses à nos doutes et interrogations existentielles. Comme le remarque Brigitte Diaz, il existe un double bénéfice dans l'exercice épistolaire : le dialogue avec l'autre et l'entretien avec soi : « Tout se passe comme si la récurrence continuelle du geste d'écrire et surtout de « s' » écrire, que la lettre induit, conduisait à une épistémophilie du moi qui ne saurait se borner aux seules annales existentielles de la correspondance. (Ibid. :88).

L'écriture se transforme en un soutien mystérieux qui permet à Alexandra David-Neel, de prendre du recul dans les situations dans lesquelles elle est actrice, ce qui lui permet de se détacher de la scène et de l'analyser avec un regard extérieur. S'écrire, nous l'avons vu, c'est s'inventer.

Et si à travers l'écriture l'épistolier peut se réinventer, le voyage passe aussi par la réinvention de soi et d'autant plus dans le cas d'Alexandra David-Neel, qui sait se métamorphoser en anachorète, en yogui, en lamani, en en chef d'expédition ou encore en mendicante tibétaine s'il le faut. De cette manière, elle quitte l'univers du voyage lorsqu'elle décide de se sédentariser et se fondre dans une nouvelle identité, délaissant la sienne.

Se fondre dans la peau de l'autre pour recommencer une vie qui n'est plus vraiment la nôtre relève également du défi personnel, caractéristique de notre mentalité occidentale. L'exotisme peut ainsi conduire à l'endotisme- cette forme d'entrisme dans l'univers de l'autre-, et la frontière entre les deux altérités est plus floue qu'on ne le pense. Le rêve de fusion libératrice n'est jamais loin, il peut aussi se nourrir du besoin social de distinction (Bourdieu) afin de redonner un sens à sa vie

Conclusions générales.

éclatée et tenter de « retrouver le monde » (Le Bris). » (Michel, 2004 : 144)

Selon Frank Michel, la démarche endotique consiste à devenir l'autre tandis que la démarche exotique signifie devenir autre. Dans le cas d'Alexandra David-Neel, la démarche endotique lui permet d'accéder à l'exotisme représenté tout d'abord, dans son ultime périple ou pendant près d'un an, l'exploratrice est devenue mendicante tibétaine, mais surtout dans l'aboutissement de ce déguisement qui l'a menée à être autre que celle qu'elle était à son départ en France. Elle retourne en Europe comme l'une des plus grandes exploratrices de son temps et avec une place au sein de l'orientalisme.

Son rapport à l'altérité se veut très étroit et nous avons vu grâce à Paul Ricoeur que le rapport à l'autre est étroitement lié au rapport à soi. Ainsi, le voyage et tout ce qu'il engendre, uni à l'écriture sont deux éléments propices à la découverte et à l'analyse de soi. Pour cette raison, la correspondance de voyage d'Alexandra David-Neel constitue l'essence même de la voyageuse.

Comme le signale M. Chabot, tout échange épistolaire est « un morceau de notre vie pour une autre personne. Une pensée pour l'autre. Un autre visage de ce que nous sommes. » (Chabot, Chaput, 2002 :11).

Gustave Lanson et Charles Augustin Sainte-Beuve considéraient la correspondance comme l'essence de l'écrivain et donc de l'œuvre. Pour eux l'intérêt majeur était de montrer l'épistolier dans sa plus profonde confidentialité et donc réalité. Or, pour Philippe Lejeune (1996) ou encore Jacques Lecarme (2004), l'épistolier n'est absolument pas lié à l'autobiographie car les lettres esquissent l'évolution d'une pensée. Le but d'une lettre, selon Philippe Lejeune (2003), n'est pas de retracer la vie mais d'exposer ses pensées.

Néanmoins, nous pouvons affirmer que nous ne sommes pas loin de l'autobiographie car l'épistolier se dessine, s'invente et se livre dans la lettre. Les lettres sont le reflet de ce que nous avons été à un moment de notre existence, celui que nous ne sommes déjà plus au moment de son envoi. Brigitte Diaz, indique d'ailleurs que « tout comme l'autobiographie, la correspondance a ses âges et ses tournants. » (Diaz, 2002 : 69). La correspondance démontre une évolution de l'épistolier car nous ne sommes plus la même personne, et surtout nous n'avons plus tout à fait les mêmes pensées selon l'âge, le temps, le moment et le lieu. Dans le cas d'Alexandra David-Neel, nous avons vu que

Conclusions générales.

le lieu est particulièrement transformateur, il la change et ceci se reflète dans ses lettres ; selon l'endroit décrit, différents sentiments et pensées émergent.

Outrepassant l'analyse de la correspondance d'Alexandra David-Neel en tant que discours épistolaire et en tant que journal de voyage, nous pouvons certifier que ses lettres constituent un métissage énonciatif qui transforme ses lettres tantôt en essais, en journal, voire même en confession. En effet, sa correspondance réunit des anecdotes biographiques, mais aussi des examens de soi, des réflexions philosophiques, des envois de poèmes et des commentaires de textes, des preuves de ses connaissances, des listes d'achats et de livres.

Grâce à cet échange épistolaire, le lecteur en apprend beaucoup sur l'exploratrice, surtout sur ses pensées et son être profond. En premier lieu, nous avons découvert ses pensées philosophiques qui tournent essentiellement autour du bonheur, du sens de l'existence et de la condition humaine. Les hommes sont aveuglés selon elle par plusieurs éléments qui les empêchent d'atteindre le bonheur et qui les privent de la compréhension du véritable sens de la vie. De ce fait, les hommes ont tendance à développer des désirs qui engendrent la haine, la souffrance et la tristesse. Pour elle, la vie n'est qu'une scène de théâtre, un bref mirage.

Pour cette raison, l'exploratrice prône la solitude afin de pouvoir atteindre la sérénité, elle rejette les grandes villes et la vie sédentaire. Ses véritables compagnons se trouvent dans la nature et dans les livres : les lettres nous montrent ainsi en second lieu ses goûts et ses choix existentiels.

D'autre part, dans la lettre on rêve et on vit en parlant de projets futurs, le troisième apport de ces lettres se situe dans l'accès aux rêves de l'exploratrice, au moment où elle écrit et la plupart du temps à l'accomplissement de ces rêves, comme vivre auprès d'un anachorète dans une caverne himalayenne, visiter le Japon, étudier au monastère de Kumbum, parvenir à Lhassa, revenir en Europe en tant qu'orientaliste reconnue, etc.

Quatrièmement, grâce à son rapport à l'altérité, nous découvrons un peu plus l'exploratrice. Elle se montre très ouverte à toutes les pratiques bouddhistes, et lamaïstes, tandis qu'elle rejette toute figure d'autorité religieuse ou toute personne croyant posséder une vérité absolue à propos d'une doctrine ou d'une croyance. Elle apprécie assister aux

Conclusions générales.

fêtes hindoues et asiatiques en général, tandis que les réceptions anglaises la fatiguent et l'ennuient. Ce rapport à l'altérité ne fait que confirmer les traits du caractère d'Alexandra David-Neel. Étant profondément attirée par l'Asie et ses philosophies, c'est auprès des asiatiques et surtout des grands maîtres bouddhistes qu'elle souhaite consacrer son temps. Son attirance pour l'Asie s'assimilerait d'ailleurs selon Frank Michel à sa recherche du bonheur : « L'Asie pourrait être cette terre lointaine, à la fois sainte et sacré, où l'imaginaire occidental puise ses dernières ressources pour conquérir le bonheur terrestre. » (Frank, 2004 : 159). Sa quête du bonheur est d'autant plus affirmée dans le choix de son lieu de voyage. D'autre part, la fréquentation des Européens lui rappelle sa condition de bourgeoise qui l'horripile.

En cinquième lieu, les lettres nous dévoilent l'amour profond que l'épistolière a éprouvé pour son époux Philippe Neel. Elle n'interrompra jamais l'écriture de ses lettres, même lorsque leur relation flanchera, même lorsque Philippe cessera de lui écrire. Elle aura toujours une pensée affectueuse pour lui dans ses lettres et lui souhaitera toujours le plus profond des bonheurs. Son amour et son affection envers lui sont évidents. Ses lettres seront le manifeste, par ailleurs, des personnes qu'elle a admirées, aimées ou au contraire, des personnes qu'elle a rejetées et dédaignées.

Enfin, en dernier lieu, nous pouvons reconstruire, grâce à sa correspondance, les bribes d'une enfance malheureuse et incomprise, d'un mariage au départ raté, d'une vie à la recherche de soi qui se perpétue le long de son voyage. Nous découvrons une femme hors du commun qui a fui le rôle qui lui était assigné en France, et qui finalement est partie vivre sa propre vie, celle qu'elle a décidée de construire à sa façon. Le fort besoin de reconnaissance qu'elle manifeste à son insu dans les lettres atteste tout de même une attache à son passé, restée latente en elle. Elle a bénéficié en Asie de la reconnaissance et de l'admiration dont elle avait toujours rêvé en Europe et elle n'a pu interrompre son voyage que lorsqu'elle fut certaine d'obtenir la même légitimation en France.

Finalement, la correspondance d'Alexandra David-Neel est le portrait de l'Asie bouddhiste et hindouiste, en particulier des recoins les plus secrets et mystiques de l'Inde et du Tibet, et elle constitue un témoignage d'une fabuleuse expérience et le manifeste

Conclusions générales.

des pensées d'Alexandra David-Neel. L'épistolière construit dans son journal de voyage une poétique existentielle où elle tente d'arriver à réparer, dans l'affluence du devenir, l'unité métaphysique de sa vie et de son œuvre. La correspondance d'Alexandra David-Neel est donc à la fois chronique d'une étape de sa vie, le tableau de l'Asie focalisé sur les couleurs des rites et des croyances ; le berceau de ses futurs œuvres ; puis le registre de son âme et de ses pensées.

Conclusions générales.

Bibliographie d'Alexandra David-Neel¹ :

Ouvrages :

- DAVID Alexandra, *Le Philosophe Meh-ti (ou Mo-tse) et l'Idée de solidarité*, Londres : Luzac et Cie, 1907 ; rééd. sous le titre *Socialisme chinois, Meh-Ti et l'idée de solidarité*, Paris : Giard et Brière ; rééd. dans *En Chine*, Paris, Plon, 1970.
- DAVID Alexandra, *Les Théories individualistes dans la philosophie chinoise*, Paris : Giard et Brière, 1909 ; rééd. dans *En Chine*, Paris : Plon, 1970.
- DAVID Alexandra, *Le Modernisme bouddhiste et le bouddhisme du Bouddha*, Paris : Alcan, 1911 ; rééd. sous le titre *Le Bouddhisme du Bouddha*, Paris : Éditions du Rocher, 1977.
- DAVID-NEEL Alexandra, *Souvenirs d'une Parisienne au Thibet*, Pékin, 1925: [s.n.], (épuisé).
- DAVID-NEEL Alexandra, *Voyage d'une Parisienne à Lhassa, à pied et en mendiant de la Chine à l'Inde à travers le Tibet*, Paris : Plon, 1927, trad., rééd.
- DAVID-NEEL Alexandra, *Mystiques et magiciens du Thibet*, préface de A. d'Arsonval, Paris : Plon, 1929, trad., rééd. (sans la préface).
- DAVID-NEEL Alexandra, *Initiations lamaïques. Des théories, des pratiques, des hommes*, Paris : Adyar, 1930, trad., rééd.
- DAVID-NEEL Alexandra, *La Vie surhumaine de Guésar de Ling : Le héros tibétain, racontée par les bardes de son pays*, préface de Sylvain Lévi, avec la collaboration du Lama Yongden, Paris : Adyar, 1931, trad. ; rééd. sous le titre *La Vie surhumaine de Guésar de Ling : Le héros tibétain*, Paris : Éditions du Rocher, 1978.
- DAVID-NEEL Alexandra, *Grand Tibet : Au pays des brigands gentilshommes*, Paris : Plon, 1933, trad., rééd. 1935 ; 1980 (version utilisée).
- DAVID-NEEL Alexandra, *Le Bouddhisme du Bouddha, ses doctrines, ses méthodes et ses développements mahâyânistes et tantriques au Tibet*, Paris : Plon ; rééd. Paris : Éditions du Rocher, 1936, trad., rééd.
- DAVID-NEEL Alexandra, *Magie d'amour et magie noire : Scènes du Tibet inconnu*, Paris : Plon, 1938, trad., rééd. 1940
- DAVID-NEEL Alexandra, *Sous des nuées d'orage : Récit de voyage*, Paris : Plon, 1938, rééd.
- DAVID-NEEL Alexandra, *À l'ouest barbare de la vaste Chine*, Paris : Plon, 1947, trad., rééd.
- DAVID-NEEL Alexandra, *Au cœur des Himalayas : Le Népal*, Bruxelles : Dessart, 1949, trad. ; rééd. Paris : Pygmalion, 1978 et Paris : édition Payot pour l'édition de poche, 2004 (version utilisée).
- DAVID-NEEL Alexandra, *L'Inde. Hier, aujourd'hui, demain*, Paris: Plon, 1951, trad. ; rééd. augmentée sous le titre *L'Inde où j'ai vécu*, Paris : Plon, 1969 ; Paris : Pocket, 2011 (version utilisée).
- DAVID-NEEL Alexandra, *Astavakra Gîtâ : discours sur le Védânta Advaita* (traduit du sanscrit par), Paris : Adyar, 1951 ; rééd. dans *Astavakra Gîtâ suivi de L'Avadhuta Gîtâ*, Paris : Éditions du Rocher, 1979.
- DAVID-NEEL Alexandra, *Les Enseignements secrets des bouddhistes tibétains : La vue pénétrante*, Paris : Adyar, 1951, trad., rééd. revue et augmentée.
- DAVID-NEEL Alexandra, *Textes tibétains inédits*, traduits et présentés par Alexandra David-Neel, Paris : La Colombe, 1952; trad., rééd. Paris : Pygmalion-Gérard Watelet, 1977.

¹ Cette bibliographie a pu être réalisée grâce au travail minutieux de Morgane Malenfant assistante archiviste aux Archives du Musée Alexandra David-Neel jusqu'en décembre 2019 et de l'équipe du musée Alexandra David-Neel à Digne-les-Bains.

- DAVID-NEEL Alexandra, *Le Vieux Tibet face à la Chine nouvelle*, Paris : Plon, 1953; trad., rééd. 1954.
- DAVID-NEEL Alexandra, YONGDEN Lama, *La Connaissance transcendante : d'après le texte et les commentaires tibétains*, Paris : Adyar, 1958; rééd.
- DAVID-NEEL Alexandra, *Avadhuta Gîtâ de Dattatraya : Poème mystique Védânta Advaita avec notes et commentaires*, Paris : Adyar, 1958 ; rééd. dans *Astavakra Gîtâ suivi de L'Avadhuta Gîtâ*, Paris : Éditions du Rocher, 1979.
- DAVID-NEEL Alexandra, *Immortalité et réincarnation : Doctrines et pratiques. Chine, Tibet, Inde*, Paris : Plon, 1961; trad. ; rééd. Paris : Éditions du Rocher, 1978
- DAVID-NEEL Alexandra, *Quarante siècles d'expansion chinoise*, Genève-Paris : La Palatine (épuisé) ; rééd. Paris : Plon, 1964
- DAVID-NEEL Alexandra, *L'Inde où j'ai vécu. Avant et après l'Indépendance* ; éd. augmentée de *L'Inde. Hier, aujourd'hui, demain*, Paris : Plon, 1969; trad., rééd.
- MYRIAL, Alexandra, *Pour la vie*, Bruxelles : Bibliothèque des Temps Nouveaux ; rééd. Paris : Les nuits rouges (1998 et 2000), rééd. dans *En Chine*, Paris : Plon, 1970.
- YONGDEN Lama, DAVID-NEEL Alexandra, *Le Lama aux cinq sages : roman tibétain*, Paris : Plon, 1933, trad., rééd.
- YONGDEN Lama, *La Puissance du néant : roman tibétain*, préface d'Alexandra David-Neel, Paris : Plon, 1954, trad., rééd.

Manuscrits inédits :

- DAVID-NEEL Alexandra, *Asie*, texte dactylographié, archives MADN ; rééd. partiellement dans DAVID-NEEL Alexandra, *Voyages et aventures de l'esprit*, Paris : Albin Michel, Le Grand Livre du Mois, 1985, pp. 117-129 ; pp. 132-134 ; pp. 135-143 ; pp. 145-152 ; pp. 153-161 ; pp. 163-170 ; pp. 171-179²
- DAVID-NEEL Alexandra, *Milarépa*, texte manuscrit, archives MADN

Ouvrages posthumes :

- DAVID-NEEL Alexandra, *En Chine. L'amour universel et l'individualisme intégral. Les Maîtres Mo-Tsé et Yang Tchou*, Paris : Plon, 1970.
- DAVID-NEEL Alexandra, *Le Sortilège du mystère. Faits étranges et gens bizarres rencontrés au long de mes routes d'Orient et d'Occident*, Paris : Plon, 1972; rééd.
- DAVID-NEEL Alexandra, *Journal de voyage. Lettres à son mari (11 août 1904-27 décembre 1917)*, Paris : Plon, 1975 ; rééd. augmentée sous le titre *Correspondance avec son mari*, Paris : Plon, 2000.
- DAVID-NEEL Alexandra, *Vivre au Tibet. Cuisine, traditions et images*, Mane : Éditions Morel, 1975 ; rééd. sous le titre *Gargantua au pays des neiges*, Saumane : Éd. Dharma, 1993.
- DAVID-NEEL Alexandra, *Journal de voyage : Lettres à son mari (11 août 1904 - 27 décembre 1917)*, Vol. 1, Paris : Plon, 1975 ; rééd. augmentée sous le titre *Correspondance avec son mari, édition intégrale 1904-1941*, Paris : Plon, 2000.

² Certains textes compilés par Marc de Smedt sont tirés du manuscrit *Asie* et ont été séquencées en chapitres puis nommés pour la publication.

- DAVID-NEEL Alexandra, *Journal de voyage : Lettres à son mari (14 janvier 1918 - 31 décembre 1940)*, Vol. 2, Paris : Plon, 1976 ; rééd. augmentée sous le titre *Correspondance avec son mari, édition intégrale 1904-1941*, Paris : Plon, 2000.
- DAVID-NEEL Alexandra, *Le Tibet d'Alexandra David-Neel*, album de photographies conçu et réalisé par Françoise Borin, Préface de Marie-Madeleine. Peyronnet, Paris : Plon, 1979.
- DAVID-NEEL Alexandra, *Astavakra Gîtâ suivi de L'Avadhuta Gîtâ*, Paris : Éditions du Rocher, 1979.
- DAVID-NEEL Alexandra, *Voyages et aventures de l'esprit*, textes recueillis et présentés par Marc de Smedt et Marie Madeleine Peyronnet, Paris : Albin Michel, Le Grand Livre du Mois, 1985.
- DAVID-NEEL Alexandra, *Voyages et aventures de l'esprit : textes et documents inédits*, textes recueillis et présentés par Marc de Smedt et Marie Madeleine Peyronnet, Question de, n°60, Paris : Albin Michel, 1985.
- DAVID-NEEL Alexandra, *La Lampe de Sagesse*, Paris: Édition du Rocher, collection Gnose, 1990.
- DAVID-NEEL Alexandra, *Sodétchéen l'invisible : Conte Tibétain*, Digne-les-Bains : Éd. Fondation Alexandra David Néel. 1994
- DAVID-NEEL Alexandra, *Grand Tibet et Vaste Chine*, Paris : Plon, Le Grand Livre du Mois, rééd. 1998
- DAVID-NEEL Alexandra, *Pour la vie, et autres textes libertaires 1895-1907*, présentés par Joëlle Désiré-Marchand, Paris : Les nuits rouges, 1998.
- DAVID-NEEL Alexandra, *Correspondance avec son mari, édition intégrale 1904-1941*, éd. augmentée de *Journal de voyage (1975 et 1976)*, Paris : Plon, rééd, 2016. (version utilisée)
- DAVID-NEEL Alexandra, *Le Féminisme rationnel*, suivi par *Les femmes, ces immigrées de l'intérieur* de Catherine Lafon, Paris : Les nuits rouges., 1998.
- DAVID-NEEL Alexandra, *Dieux et démons des solitudes tibétaines*, Paris : Plon, 2004.
- DAVID-NEEL Alexandra, *Féministe et libertaire. Écrits de jeunesse*, éd. augmentée de *Pour la vie* (1998), Marseille : Les nuits rouges, 2013.
- DAVID-NEEL Alexandra, *Le Grand Art : journal d'une actrice : mœurs de théâtre*, préface de Samuel Thévoz, Paris : Le Tripode, 2018.
- DAVID-NEEL Alexandra, *Auprès du Dalai-Lama*, Saint-Clément : Fata Morgana, 2018.

Articles: (Noms et pseudonymes utilisés : *Mitra ; Myrial ; Alexandra Myrial ; Sunyananda ; Alexandra David ; Alexandra David-Neel ; A. D.)*

- ALEXANDRA, « Au pays des brigands - gentilshommes », *Dépêche coloniale*, mai 1933³
- ALEXANDRA, « Au Pays des Brigands - Gentilshommes », *Le Peuple*, mai 1933⁴
- ALEXANDRA, « Femmes du Thibet », *La Revue Belge*, 10^e année, Tome II, n°4, 15 mai 1933, pp. 299-312
- Alexandra, « Au pays des Brigands Gentilshommes », *Vu*, 6^e année, n° 275, 21 juin 1933, pp. 927-928.
- ALEXANDRA, « Au pays des brigands gentilshommes dans les montagnes du Thibet », *Le Vingtième Siècle*.
- ALEXANDRA, « Au pays des brigands gentilshommes », *Le Noël*, août 1933⁵

³ Idem.

⁴ Idem.

⁵ Idem.

- ALEXANDRA, YONGDEN Lama, « Some Mahayanist Theories in Tibet », 12 p.
- DAVID Alexandra, « Fête antique au théâtre romain de Carthage », *Mercure de France*, Tome LXVII, n°237, 1^{er} mai 1907, pp. 148-150 ; rééd. dans DAVID-NEEL Alexandra, *Voyages et aventures de l'esprit*, Paris : Albin Michel, Le Grand Livre du Mois, 1985, pp. 33-35.
- DAVID (Myrial) Alexandra, « L'idée de solidarité en Chine au V^e siècle avant notre ère : Le philosophe Meh-Ti », Extrait des *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, juillet 1906, pp. 335-343.
- DAVID Alexandra, « L'idée de solidarité en Chine au V^e siècle avant notre ère : Le philosophe Meh-Ti », Extrait de *La Revue de l'Université de Bruxelles*, janvier-février 1907, Liège, pp. 3-10⁶
- DAVID Alexandra, « Les Divins Ancêtres des Mikados », *La Dépêche tunisienne*, 3 juin 1907, p. 3.
- DAVID (Myrial) Alexandra, « Le pacifisme dans l'Antiquité chinoise », *Mercure de France*, Tome LXVII, n°239, 15 juin 1907, pp. 465-471
- DAVID (Myrial) Alexandra, « Le pacifisme dans l'Antiquité chinoise », Extrait du *Mercure de France*, 1907, pp. 465- 471
- DAVID Alexandra, « Réflexion », *La Dépêche tunisienne*, 3 juillet 1907
- DAVID (Myrial) Alexandra, « Le pacifisme dans l'Antiquité chinoise », *La Dépêche tunisienne*, 19^e année, n°6175, 11 juillet 1907.
- DAVID Alexandra, « Une Jeanne d'Arc annamite », *Mercure de France*, Tome LXVIII, n°244, 15 août 1907, pp. 742-744.
- DAVID (Myrial) Alexandra, « Notes sur la Philosophie japonaise – I. Écoles confucéistes », *La Société nouvelle*, 13^e année – 2^e série, n° 6, décembre 1907, pp. 322-340
- DAVID Alexandra, « La libération de la Femme des Charges à la Maternité », *La Fronde*, 1908, pp. 115-119 DAVID Alexandra, « Notes sur la Philosophie japonaise », Edition de *La Société nouvelle*, 1908, 41 p.
- DAVID (Myrial) Alexandra, « Notes sur la Philosophie japonaise – II. Écoles bouddhistes (suite et fin) », *La Société nouvelle*, 13^e année – 2^e série, n°s 7-8, janvier-février 1908, pp. 60-78 .
- DAVID Alexandra, « Echos du Congrès des femmes italiennes », *La Dépêche tunisienne*, 31 mai 1908.
- DAVID Alexandra, « Comment voir le Pape », *Le Soir*, 22^e année, Edition B, n° 163, 12 juin 1908, p. 1.
- DAVID Alexandra, « L'instruction des indigènes en Tunisie (opinion de la jeunesse intellectuelle musulmane) », *Mercure de France*, 19^e année, Tome LXXIV, n°265, 1^{er} juillet 1908, pp. 61-72.
- DAVID Alexandra, « Un « Stirner » chinois », *Mercure de France*, 19^e année, Tome LXXVI, n°275, 1^{er} décembre 1908, pp. 445-452 ; rééd. dans DAVID-NEEL Alexandra, *Voyages et aventures de l'esprit*, Paris : Albin Michel, Le Grand Livre du Mois, 1985, pp. 37-43
- DAVID Alexandra, « Le féminisme rationnel », Edition de *La Société nouvelle*, 1909, 41p.

⁶ « Premier chapitre d'un ouvrage sur Meh-ti, en préparation. », note de bas de page, p. 3

- DAVID Alexandra, « Devant la face d'Allah : Conte du désert », *Le Soir*, février 1909 ; rééd. dans DAVID-NEEL Alexandra, *Voyages et aventures de l'esprit*, Paris : Albin Michel, Le Grand Livre du Mois, 1985, pp. 45-67⁷
- DAVID Alexandra, « Les colonies Sionistes en Palestine », *Mercure de France*, 20^e année, Tome LXXX, n°290, 16 juillet 1909, pp. 266-274.
- DAVID Alexandra, « Le Mouvement socialiste dans le Protestantisme français », *Les Documents du Progrès*, août 1909, pp. 152-157.
- DAVID Alexandra, « Les Bouddhistes Européens », *Le Soir*, 23^e année, Edition B, 26 octobre 1909.
- DAVID Alexandra, « Quelques écrivains bouddhistes contemporains », *Mercure de France*, 20^e année, Tome LXXXII, n°300, 16 décembre 1909, pp. 637-647.
- DAVID Alexandra, « Le Sionisme », *Le Soir*, 24^e année, 29 janvier 1910.
- DAVID Alexandra, « Buddhism and Social Problems », translated by F. Payne, *The Buddhist Review*, vol. II, n°3, July – August - September 1910, pp. 194-201.
- DAVID Alexandra, « The Buddhism of the Buddha and Modernist Buddhism », translated by F. Payne, *The Buddhist Review*, vol. III, n°I, January - February - March 1911, pp. 18-39
- DAVID-NEEL Alexandra, « Correspondence: Madame Alexandra David and Ourselves to the Editor, C.C. Messenger », [s.n.], 24 September 1911⁸
- DAVID-NEEL Alexandra, « Brahma Samsad. An Address by Madame Alexandra David-Neel », *The Indian Mirror*, 1912⁹
- DAVID-NEEL Alexandra, « A lecture on “Arya Marga” by Madame Alexandra David-Neel, Professor of Philosophy at the New university, *The Indian Mirror*, 24 April 1912¹⁰
- DAVID-NEEL Alexandra, « A Visit to the Dalai Lama », *The Indian Mirror*, 21 May 1912
- DAVID-NEEL Alexandra, « Madame Alexandra David-Neel's views on the separation of Church and state in France », *The Indian Mirror*, 19 May [1912]
- DAVID-NEEL Alexandra, « Brahma Samsad. Madame David Neel's address », *The Indian Mirror*, 12 November 1912 .
- DAVID Alexandra, « Auprès du Dalai-Lama », *Mercure de France*, 23^e année, Tome XCIX, n°367, 1^{er} octobre 1912, pp. 466-476 ; rééd. DAVID-NEEL Alexandra, *Auprès du Dalai-Lama*, Saint-Clément : Fata Morgana, 2018.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Les statues de Vajrabhairava : au Temple des Lamas à Pékin », *La politique de Pékin*, 19 février 1918, pp. 6-7
- DAVID-NEEL Alexandra, « Le Japon tel que je l'ai vu », texte manuscrit, archives MADN¹¹
- DAVID Alexandra, « En Asie : L'Inde avec les Anglais », *Mercure de France*, 31^e année, Tome CXXXVIII, n°520, 15 février 1920, pp. 92-104.
- DAVID Alexandra, « En Asie : La question du Thibet », *Mercure de France*, 31^e année, Tome CXL, n°527, 1^{er} juin 1920, pp. 366-375

⁷ Conte paru en feuilleton dans la revue *Le Soir* les 4 – 5 – 6 – 7 février 1909 et également publié en français dans la revue *Le Soir* de Bruxelles et en espagnol.

⁸ Retranscription d'une lettre d'Alexandra David-Neel dans laquelle elle évoque sa venue en Inde en 1911.

⁹ Retranscription d'une lettre d'Alexandra David-Neel adressée à la Société Brahma Samsad.

¹⁰ Republié le 25 avril 1912.

¹¹ Voir Lettre d'Alexandra David-Neel à Philippe Néel du 12 janvier 1919, archives MADN.

- DAVID Alexandra, « L'Illiade thibétaine et ses bardes », *Mercure de France*, 34^e année, Tome CLXVI, n°606, 15 septembre 1923, pp. 714-725.
- DAVID-NEEL Alexandra, « A brief exposition of the principal points of the Buddhist doctrine », *The Buddhist annual of Ceylon*, vol. II, n°2, 1924, pp. 11-14.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Tibet », *The Maha-Bodhi*, vol. XXXII, n°11, November 1924, pp. 552-560 DAVID-NEEL Alexandra, « Tibet – The people And Their Religion », *The Bengalee*, 7 December 1924¹²
- DAVID Alexandra, « Le bouc émissaire des Thibétains », *Mercure de France*, 35^e année, Tome CLXXVI, n°636, 15 décembre 1924, pp. 649-660.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Les Thibétains : Leur mentalité et leurs mœurs », Conférence, Section de Psychologie collective, Extrait du *Bulletin de l'Institut général psychologique*, 25^e année, n°4-6, Paris, 1925, pp. 111-131¹³
- DAVID-NEEL Alexandra, « Vie religieuse. Prophéties et légendes thibétaines : le futur héros du Nord », *La vie des Peuples*, 61, mai 1925, pp. 156-161¹⁴
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Souvenirs d'une Parisienne au Thibet]. Sur la route de Lhasa : La difficile traversée du col de Rakchi et l'accueil hostile des pasteurs nomades et de leurs chiens féroces », *Le Matin*, 42^e année, n° 13268, 21 juin 1925, p. 1-2.
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Souvenirs d'une Parisienne au Thibet]. Comment, à cause d'un chapelet, la voyageuse fut en grand danger de mourir de faim I. (suite) », *Le Matin*, 42^e année, n° 13269, 22 juin 1925, p. 1-2.
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Souvenirs d'une Parisienne au Thibet]. Après avoir passé le pont de fer elle pénètre dans la zone indépendante du pays : Reconnue elle est obligée de revenir sur ses pas I. (suite) », *Le Matin*, 42^e année, n° 13270, 23 juin 1925, p. 1-2.
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Souvenirs du Thibet]. La caravane dans le désert d'herbes II. », *Le Matin*, 42^e année, n° 13271, 24 juin 1925, p. 1-2.
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Souvenirs du Thibet]. Une nuit de veille au camp : Les voleurs, dont on avait craint l'irruption nocturne se présentent au matin II. (suite) », *Le Matin*, 42^e année, n° 13272, 25 juin 1925, p. 1-2.
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Souvenirs du Thibet]. Sur les rives du grand Lac Bleu. Comment une parisienne est douée par la grâce du dieu To-ouo du pouvoir de divination II. (suite) », *Le Matin*, 42^e année, n° 13273, 26 juin 1925, p. 1-2.
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Souvenirs d'une Parisienne au Thibet]. Le cinquième départ vers Lhasa la ville mystérieuse ou le début d'une "simple excursion" III. », *Le Matin*, 42^e année, n° 13274, 27 juin 1925, p. 1-2.

¹² Réédité de *The Maha-Bodhi*.

¹³ Cette Conférence a été donnée sous les auspices de l'Institut Général Psychologique et sous la présidence de M. Le Professeur d'Arsonval, Membre de l'Académie des Sciences, le 7 décembre 1925, au Collège de France.

¹⁴ Cette publication est une commande, comme son auteur l'explique dans une lettre adressée à Philippe Néel datée du 26 septembre 1924.

- DAVID-NEEL Alexandra, « [Souvenirs d'une Parisienne au Thibet]. Du crépuscule à l'aurore à travers les forêts de Kha-Karpo III. (suite) », *Le Matin*, 42^e année, n° 13275, 28 juin 1925, pp. 1-2.
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Une parisienne au Thibet]. Les bonnes et mauvaises rencontres sur la route interdite aux blancs : Les léopards, le pèlerin moribond, les fonctionnaires III. (suite) », *Le Matin*, 42^e année, n° 13276, 29 juin 1925, pp. 1-2.
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Une parisienne au Thibet]. L'oracle du lama : Des obligations qui s'imposent à une pauvre et à son compagnon parvenu aux bords de la Salouen IV. », *Le Matin*, 42^e année, n° 13277, 30 juin 1925, pp. 1-2
- SUNYANANDA, « Notes sur le Mahâyâna », *La Revue théosophique : Le Lotus Bleu*, XXXVI^e année, n°5, juillet 1925, pp. 175-185.
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Une parisienne au Thibet]. Une soirée édifiante dans une ferme thibétaine : Le triomphe inespéré du lama IV. (suite) », *Le Matin*, 42^e année, n° 13278, 1^{er} juillet 1925, pp. 1-2.
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Une parisienne au Thibet]. La nuit à la ferme : Comment dorment les Thibétains pauvres sans se dévêtir IV. (suite) », *Le Matin*, 42^e année, n° 13279, 2 juillet 1925, p. 1.
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Une parisienne au Thibet]. Après les cimes glacées, la descente dans les merveilleuses vallées des Popas V. », *Le Matin*, 42^e année, n° 13280, 3 juillet 1925, p. 1.
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Une parisienne au Thibet]. L'appel de la colère divine : Les éléments, menaçants répondent aussitôt V. (suite) », *Le Matin*, 42^e année, n° 13282, 4 juillet 1925, pp. 1-2.
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Une parisienne au Thibet]. La fausse mendicante chez les vrais mendiants : Un repas où le rôle de convive est difficile à jouer VI. », *Le Matin*, 42^e année, n° 13283, 6 juillet 1925, pp. 1-2.
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Une parisienne au Thibet]. Le passage du "pont" de cuir : où l'existence ne tient plus qu'à un fil à 50 ou 60 mètres au-dessus d'un torrent VI. (suite) », *Le Matin*, 42^e année, n° 13284, 7 juillet 1925, pp. 1-2
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Une parisienne au Thibet]. Le revenant du désert d'herbe : L'étrange rencontre d'un fantomatique ascète qui buvait dans un crane VII. », *Le Matin*, 42^e année, n° 13285, 8 juillet 1925, pp. 1-2.
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Une parisienne au Thibet]. La terre promise : Les voyageurs arrivent enfin sur le territoire de Lhassa VII. (suite) », *Le Matin*, 42^e année, n° 13286, 9 juillet 1925, pp. 1-2.
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Une parisienne au Thibet]. Une soirée édifiante dans une ferme thibétaine : Le triomphe inespéré du lama IV. (suite) », *Le Matin*, 42^e année, n° 13278, 10 juillet 1925, pp. 1-2.
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Une parisienne à Lhassa]. Pour la première fois dans l'histoire du monde une étrangère contemple la ville interdite : Une tempête de sable avait favorisé son entrée dans la Rome thibétaine VII. (suite) », *Le Matin*, 42^e année, n° 13287, 10 juillet 1925, p. 1.
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Une parisienne au Thibet]. Les merveilles du Potala palais du dalaï-lama VIII. », *Le Matin*, 42^e année, n° 13288, 11 juillet 1925, p. 1.

- DAVID-NEEL Alexandra, « [Une parisienne au Thibet]. Les diverses demeures du dalaï-lama et les curiosités de Lhassa VIII. (suite) », *Le Matin*, 42^e année, n° 13289, 12 juillet 1925, pp. 1-2.
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Une parisienne au Thibet]. Les spectacles de la rue dans la ville du dalaï-lama : cortèges militaires et réjouissances publiques VIII. (suite) », *Le Matin*, 42^e année, n° 13291, 14 juillet 1925, pp. 1-2.
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Souvenirs d'une parisienne au Thibet]. Le pays des monastères : Ceux-ci, refuges des penseurs et des lettrés forment de petits États dans l'État », *Le Matin*, 42^e année, n° 13292, 15 juillet 1925, pp. 1-2.
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Souvenirs d'une parisienne au Thibet]. Derrière les murailles des monastères : Certains de ces palais lamaïques sont de véritables musées pleins de trésors artistiques IX. (suite) », *Le Matin*, 42^e année, n° 13293, 16 juillet 1925, pp. 1-2.
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Une parisienne au Thibet]. Le séjour dans un ermitage : Le mysticisme des lamas isolés dans leurs cavernes inaccessibles IX. (suite) », *Le Matin*, 42^e année, n° 13294, 17 juillet 1925, pp. 1-2.
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Une parisienne au Thibet]. Les adeptes des sciences occultes : Rebouteux, médiums dépositaires de poison, ... X. », *Le Matin*, 42^e année, n° 13295, 18 juillet 1925, pp. 1-2.
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Une parisienne au Thibet]. La conquête du poignard magique X. (suite) », *Le Matin*, 42^e année, n° 13296, 19 juillet 1925, pp. 1-2.
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Une parisienne à Lhasa]. Comment prêche "Ser Ti Rimpotché" le grand philosophe du Thibet ; [Le voyage d'une parisienne au Thibet]. La belle procession qu'on appelle "Ser Pang" X. (suite) », *Le Matin*, 42^e année, n° 13298, 21 juillet 1925, pp. 1-2.
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Une parisienne au Thibet]. La périlleuse aventure est terminée : L'exploratrice quitte Lhassa X. (suite et fin) », *Le Matin*, 42^e année, n° 13299, 22 juillet 1925, pp. 1-2.
- DAVID-NEEL Alexandra, « First White Woman to Enter Forbidden City of Tibet : Writes Own Story for Sunday Post --- Escaped Death From Spies and Wild Dogs Seeking Asiatic Mystery --- Made Perilous Journey », *Boston Sunday Post*, 2 August 1925.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Story of the first white woman to enter Lhasa , "The forbidden city" : Makes Long Journey Disguised as Beggar », *Chicago Herald and Examiner*, 2 August 1925.
- DAVID-NEEL Alexandra, « First White Woman Reaches "Forbidden City" of Tibet : French Author Tells Story of Great Perils », *Los Angeles Examiner*, 2 August 1925.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Story of the first white woman to enter Lhasa , "The forbidden city" : Wily Lama Protects Reputation for Magic », *Chicago Herald and Examiner*, 9 August 1925.
- DAVID-NEEL Alexandra, « First White Woman to Dare Holy Tibet – Near Death : Surrounded by Wild Bandits of Forbidden Land --- "Makes Magic" --- Escapes --- Disguised as Native to Attend Festival », *Boston Sunday Post*, 9 August 1925
- DAVID-NEEL Alexandra, « II – Robbers and Magic in the Solitudes », *The McClure Newspaper Syndicate*, 9 August 1925 DAVID-NEEL Alexandra, « I Ate Strychnine for Strength », *Boston Sunday Post*, 16 August 1925.
- DAVID-NEEL Alexandra, « III – Towards Victory : The Grim Gateway of Dokar Pass Which Guards Ancient Tibet », *The McClure Newspaper Syndicate*, 16 August 1925

- DAVID-NEEL Alexandra, « Story of the first white woman to enter Lhasa , “The forbidden city” : Passes Grim Gateway of DolsarPass Key to Tibet », *Chicago Herald and Examiner*, 16 August 1925
- DAVID-NEEL Alexandra, « Story of the first white woman to enter Lhasa , “The forbidden city” », *Chicago Herald and Examiner*, 23 August 1925
- DAVID-NEEL Alexandra, « Story of the first white woman to enter Lhasa , “The forbidden city” : Mme. David-Neel Tells How She Entered the Sacred Temple of Lhasa, the Capital of Tibet and Saw the Famous Ruler, the Dalai Lama », *Chicago Herald and Examiner*, 30 August 1925
- DAVID-NEEL Alexandra, « IV – “Lha Gayalo ! (The Gods Win)” », *The McClure Newspaper Syndicate*, 23 August 1925
- DAVID-NEEL Alexandra, « V – At Lhasa », *The McClure Newspaper Syndicate*, 30 August 1925
- DAVID-NEEL Alexandra, « VI – Farewell to Lhasa », *The McClure Newspaper Syndicate*, 6 September 1925
- DAVID-NEEL Alexandra, « [Une parisienne au Thibet]. Une communauté de montagnards régie selon les principes d’un socialisme primitif », *Le Matin*, 5 octobre 1925
- DAVID-NEEL Alexandra, « Chez les montagnards thibétains : Comment le tribunal des triumvirs de Latchène tranche les différends conjugaux », *Le Matin*, 6 octobre 1925
- DAVID-NEEL Alexandra, « Le socialisme agraire chez les montagnards thibétains », *Le Matin*, 7 octobre 1925
- DAVID-NEEL Alexandra, « Une parisienne au pays des Lamas : Le socialisme des montagnards thibétains ne tolère pas l’encouragement à l’initiative individuelle », *Le Matin*, 8 octobre 1925
- DAVID-NEEL Alexandra, « A Women’s Daring Journey into Tibet : II. Behind the Veil of Tibet », *Asia*, vol. XXVI, n°4, April 1926, pp. 320-328 ; 346-353
- DAVID-NEEL Alexandra, « En éclaireur à travers le Thibet », Conférence, Extrait de *La Géographie*, Paris, Société de Géographie, mai-juin 1926, 15 p.
- DAVID-NEEL Alexandra, « A Women’s Daring Journey into Tibet : III. Lost in Tibetan Snows », *Asia*, vol. XXVI, n°5, May 1926, pp. 429-435 ; 452-454
- DAVID-NEEL Alexandra, « A Women’s Daring Journey into Tibet : IV. The Robber Land of Po », *Asia*, vol. XXVI, n°6, June 1926, pp. 512-516 ; 563-566
- DAVID-NEEL Alexandra, « A Women’s Daring Journey into Tibet : V. Lhasa at last », *Asia*, vol. XXVI, n°7, July 1926, pp. 624-633 ; 644-646
- DAVID-NEEL Alexandra, « L’entraînement psychique chez les Thibétains », Conférence, Extrait du *Bulletin de l’Institut général psychologique*, 27^e année, n°4-6, Paris, 1927, 21 p.¹⁵
- DAVID-NEEL Alexandra, « Born buddhists », *The Buddhist annual of Ceylon*, vol. III, n°1, 1927, pp. 31-34 DAVID-NEEL Alexandra, « Sur la route de Lhasa », *La Revue théosophique : Le Lotus bleu*, XXXVIII^e année, n°2, avril 1927, pp. 63-67
- DAVID-NEEL Alexandra, « Mme David-Neel nous parle de la philosophie des lamas », *Le Quotidien*, 27 avril 1927 DAVID-NEEL Alexandra, « Le drame extrême-oriental », *Le Matin*, 44^e année, n° 15752, 6 mai 1927

¹⁵ Conférence donnée à Paris au siège de la Société – 143 Bd Saint-Michel V. ²³ Épreuve d’impression non corrigé du 10 au 12 octobre 1927.

- DAVID-NEEL Alexandra, « La justice en Chine », *Le Matin*, 44^e année, n°15831, 24 juillet 1927
- DAVID-NEEL Alexandra, « Les étrangers en Chine subiront la loi commune : La fin du dogme de l'extraterritorialité », *Le Matin*, 44^e année, n° 15832, 26 juillet 1927
- DAVID-NEEL Alexandra, « Le Thibet mystique », *La Revue de Paris*, 10 octobre 1927, pp. 855-898
- DAVID-NEEL Alexandra, « Bodhidharma and his teaching », *The Buddhist annual of Ceylon*, vol. III, n°2, 1928, pp. 96- 98
- DAVID-NEEL Alexandra, « Psnchische Schulung in Tibet. Erstes Sttid », *Die Christliche Welt*, 42. Jahrgang, n°1, Leopold Klotz verlag, Gotha, 7 Januar 1928, pp. 14-18
- DAVID-NEEL Alexandra, « Psnchische Schulung in Tibet. Zweites Sttid », *Die Christliche Welt*, 42. Jahrgang, n°2, Leopold Klotz verlag, Gotha, 21 Januar 1928, pp. 73-78
- DAVID-NEEL Alexandra, « Psnchische Schulung in Tibet. 5. Anästhesie, 6. Materialisationen, 7. SchluB », *Die Christliche Welt*, 42. Jahrgang, n°3, Leopold Klotz verlag, Gotha, 4 Februar 1928, pp. 121-128
- DAVID-NEEL Alexandra, « To Lhasa in Disguise », *Wide World Magazine*, July 1928, pp. [314]-316
- DAVID-NEEL Alexandra, « A table of the buddhist doctrine », *The Buddhist annual of Ceylon*, vol. III, n°3, 1929, pp. 213-216
- DAVID-NEEL Alexandra, « Patronage and sympathy », *The Maha-Bodhi*, vol. 37, n°8, August 1929, pp. 368-372 DAVID-NEEL Alexandra, « Les phénomènes psychiques au Thibet. Théories et pratiques », *La Revue de Paris*, 36^e année, Tome sixième, novembre-décembre 1929, pp. 566-594
- DAVID-NEEL Alexandra, « Mystiques et magiciens du Thibet », *L'Européen*, 18 décembre 1929¹⁶
- DAVID-NEEL Alexandra, « Quelques mots sur l'Attrait du Mystère », *La Psychologie et la Vie*, [1930], pp. 26-28
- DAVID-NEEL Alexandra, « Au pays du Kintchindjinga », *Le Miroir du Monde*, Première année, n°14, Paris, Société d'Édition du « Petit parisien », 7 juin 1930, pp. 443-446
- DAVID-NEEL Alexandra, « Réponse de Mme Alexandra David-Neel », Réponses à l'Enquête des Cahiers de l'Étoile sur l'Inquiétude Contemporaine, *Cahiers de l'Étoile*, 3^e année, n°18, novembre-décembre 1930, Paris, pp. 1070-1073
- DAVID-NEEL Alexandra, « Spiritual training in Tibet », *The Buddhist annual of Ceylon*, vol. IV, n°1, 1931, pp. 68-71 DAVID-NEEL Alexandra, « Une conversation dans le désert thibétain », [s.n.], 1931, pp. 44-46¹⁷
- DAVID-NEEL Alexandra, « Femmes du Thibet », *La Revue Belge*, 7 juillet 1931, pp. 299-312 ; rééd. dans DAVID-NEEL Alexandra, *Voyages et aventures de l'esprit*, Paris : Albin Michel, Le Grand Livre du Mois, 1985, pp. 83-89
- DAVID-NEEL Alexandra, « Buddhism and peace », *The Sufi Quarterly*, September 1931, pp. 81-86 1932
- DAVID-NEEL Alexandra, « Does Buddhism respond to the Needs of Today ? », *The Buddhist annual of Ceylon*, vol. IV, n°2, 1932, pp. 123-127

¹⁶ Sous ce titre, Mme Alexandra David-Neel va publier, chez Plon, sa relation de voyage dans ce pays plein de mystère et d'inconnu : Le Tibet.

¹⁷ Extrait de la traduction française de l'épopée thibétaine « Guésar de Ling » d'Alexandra David-Neel et du Lama Yongden.

- DAVID-NEEL Alexandra, « La Vie surhumaine de Guésar de Ling », *La Revue théosophique : Le Lotus bleu*, XLII^e année, n°11, janvier 1932, pp. 401-413¹⁸
- DAVID-NEEL Alexandra, « Un Apport Thibétain », *L'Astrosophie*, vol. V, n°5, 21 janvier 1932, pp. 206-207¹⁹
- DAVID-NEEL Alexandra, « Reflections for Waisakha », *The Maha-Bodhi*, vol. XL., n°4-5, April-May 1932, pp. 177-182
- DAVID-NEEL Alexandra, Réponse de Mme Neel à Mr March, dans Our Forum : Mme. David-Neel one The SELF, *Buddhism in England*, vol. 7, n°5, January-February 1933, pp. 174-175
- DAVID-NEEL Alexandra, « Femmes du Thibet », *La Revue de Paris*, 40^e année, n°3, 1^{er} février 1933, pp. 670-683 Alexandra, « Au pays des Brigands gentilshommes », *Populaire de Nantes*, mai 1933²⁰
- DAVID-NEEL Alexandra, « Le Thibet et le Dalaï-Lama », *La Revue de Paris*, 41^e année, n°3, 1^{er} février 1934, pp. 652- 669 ; rééd. dans DAVID-NEEL Alexandra, *Voyages et aventures de l'esprit*, Paris : Albin Michel, Le Grand Livre du Mois, 1985, pp. 91-102²¹
- DAVID-NEEL Alexandra, « Women of Tibet », *Asia*, vol. XXXIV, n°3, March 1934, pp. 176-181.
- DAVID-NEEL Alexandra, YONGDEN Lama, « Some Mahayanist Theories in Tibet », *The Maha-Bodhi*, vol. XLII, n°5-6, May-June 1934, pp. 199-210²²
- DAVID-NEEL Alexandra, « Voyage d'une parisienne à Lhasa », *Le Nain vert*, juillet 1934²³
- DAVID-NEEL Alexandra, « Voyage d'une parisienne à Lhasa », *Le Nain vert*, août 1934²⁴
- DAVID-NEEL Alexandra, « Voyage d'une parisienne à Lhasa », *Le Nain vert*, septembre 1934²⁵
- DAVID-NEEL Alexandra, YONGDEN Le Lama, « Le Lama aux Cinq Sagesses – I. », *La Revue de Paris*, 42^e année, n°8, 15 avril 1935, pp. 725-746.
- DAVID-NEEL Alexandra, « The basic principle of Buddhism : The four truth », *The Maha-Bodhi*, vol. XLIII, n°5, May 1935, pp. 196-203.
- DAVID-NEEL Alexandra, YONGDEN Le Lama, « Le Lama aux Cinq Sagesses – II. », *La Revue de Paris*, 42^e année, n°9, 1^{er} mai 1935, pp. 54-90.
- DAVID-NEEL Alexandra, YONGDEN Le Lama, « Le Lama aux Cinq Sagesses – III. », *La Revue de Paris*, 42^e année, n°10, 15 mai 1935, pp. 396-450.
- DAVID-NEEL Alexandra, YONGDEN Le Lama, « Le Lama aux Cinq Sagesses (fin) », *La Revue de Paris*, 42^e année, n°11, 1^{er} juin 1935, pp. 563-605 DAVID-NEEL Alexandra, « The follower of the Buddha », *The Maha-Bodhi*, vol. XLIV., n°10, October 1936, pp. 443-448.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Tibetan Heights », *The Pioneer*, 11 October 1936.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Chestiune de Actualitate », *Lupta*, 24 décembre 1936.

¹⁸ Conférence donnée à la Société Théosophique, Paris, le 6 décembre 1931.

¹⁹ « Extrait de l'Introduction de la « *La Vie Surhumaine de Guésar de Ling* », par Alexandra David-Neel et le Lama Yongden – Editions Adyar, Paris. », p. 206

²⁰ Extrait du livre.

²¹ Ou « La Mort du XIII^e Dalaï Lama », texte dactylographié, archives MADN.

²² Réimprimé de l'article de mai-juin 1934 de la Revue Maha-Bodhi de Calcutta

²³ Extrait du livre.

²⁴ Idem.

²⁵ Idem.

- DAVID-NEEL Alexandra, « The Manjushri of wu T'ai shan », [1938], [*The Maha Bodhi*], pp. 25-30.
- DAVID-NEEL Alexandra, « L'effondrement de la puissance des blancs en Chine : Observations faites dans les provinces de l'intérieur de la Chine », *La Revue de Paris*, 45^e année, n°13, 01 juillet 1938, pp. 154-163²⁶
- DAVID-NEEL Alexandra, « Scènes du Thibet inconnu », *Le petit Casablançais*, 7 janvier 1939²⁷
- DAVID-NEEL Alexandra, « Fondation d'une nouvelle province en Chine I », *Tribune de Genève*, 12 mars 1939.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Magie d'amour et Magie noire : Scène du Thibet inconnu », *L'Orient*, 25 mars 1939²⁸
- DAVID-NEEL Alexandra, « Fondation d'une nouvelle province en Chine II », *Journal de Genève*, 11 avril 1939.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Extraits d'une conférence faite à la West China Researches Sty. Dépendant de l'Université de Chengtu (Szetchouen) », *La Pensée Bouddhique*, Bulletin des amis du Bouddhisme, n°1, juillet 1939, pp. 12-14
- DAVID-NEEL Alexandra, « Extraits d'une conférence faite à la West China Researches Sty. Dépendant de l'Université de Chengtu (Szetchouen) (suite) », *La Pensée Bouddhique*, Bulletin des amis du Bouddhisme, n°2, octobre 1939, pp. 12-14.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Le Principe-base du Bouddhisme », *La Pensée Bouddhique*, Bulletin des amis du Bouddhisme, n°4, avril 1940, p. 6.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Dans l'Ouest barbare de la grande Chine : Le Pénthéen s'en va-t-en guerre... II. », *Journal de Genève*, 16 novembre 1940²⁹
- DAVID-NEEL Alexandra, « Dans l'Ouest barbare de la grande Chine : La folle équipée IV. », *Journal de Genève*, 16 novembre 1940³⁰
- DAVID-NEEL Alexandra, « Grottes paisibles », *L'Union française*, 23 novembre 1940³¹
- DAVID-NEEL Alexandra, « In the Barbarous West of Great China », texte dactylographié, archives MADN³²
- DAVID-NEEL Alexandra, « Nature Gods in Tibet », *Journal of the West China border research society*, vol. XIII, series A and B, 1941, pp. 42-45.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Nature Gods in Tibet », Extrait de *Journal of the West China border research society*, vol. XIII, series A and B, 1941, pp. 42-45.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Tibetan border intrigue », *Asia*, May 1941, pp. 219-222.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Tibet Looks at the News », *Asia*, vol. XLII, n° 3, March 1942, pp. 189-190.
- DAVID-NEEL Alexandra, « New Western Provinces of China – I. : Chinghai », *Asia*, vol. XLII, n°5, May 1942, pp. 286- 289.
- DAVID-NEEL Alexandra, « New Western Provinces of China – II. : Sikang », *Asia*, vol. XLII, n°6, June 1942, pp. 367-370.
- DAVID-NEEL Alexandra, « High politics in Tibet », *Asia and the Americas*, vol. XLIII, n°3, March 1943, pp. 157-159.

²⁶ Article intitulé « Xénophobie chinoise » dans le sommaire de la revue.

²⁷ Extrait de son livre *Magie d'amour et Magie noire*.

²⁸ Alexandra David-Neel parle dans cet article de son livre *Magie d'amour et Magie noire*.

²⁹ Voir *Journal de Genève* du 14 novembre 1940 pour la première partie.

³⁰ Idem.

³¹ Article d'Alexandra David-Neel traduit et adapté par Ham Elnasid.

³² Titre rectifié pour « Wild Far West of China ».

- DAVID-NEEL Alexandra, « Summary of an essay on mani khorlos and Tharchogs in Tibet », *Journal of the West China border research society*, vol. XV, serie A, 1944, pp. 79-82
- DAVID-NEEL Alexandra, « Summary of an essay on mani khorlos and Tharchogs in Tibet », Extrait de *Journal of the West China border research society*, vol. XV, serie A, 1944, pp. 79-82.
- DAVID-NEEL Alexandra, « The Tibetan lamaist rite called Rab Nes intended to cause inanimate objects to become efficient », Extrait du *Journal of the West China Border Research Society*, vol. XVI, Series A, 1945, pp. 88-93.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Quand une parisienne joue des tours aux brigands tibétains », *Carrefour*, 15 août 1946
- DAVID-NEEL Alexandra, « Comment se réincarne un Pentchen-Lama », *La Bataille*, 18 septembre 1946.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Je n'ai pas trouvé l'herbe magique : mais j'ai entendu le concert mélodieux de l'orchestre invisible », *Bonjour dimanche*, 19 septembre 1946
- DAVID-NEEL Alexandra, « La vraie muraille de Chine », *La Bataille*, 30 octobre 1946
- DAVID-NEEL Alexandra, « Ma vie à Po-mo-san, la montagne cimetièrre », *Cavalcade*, 14 novembre 1946.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Sorcellerie sinistre : ou comment j'ai failli être dévorée », *Une semaine dans le monde*, 15 février 1947.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Monastères Thibétains », *Au service de l'Union Française, revue des troupes coloniales*, n° 290, juillet 1947, pp. 70-75.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Lhag thong. La vue intense », *La Revue théosophique : Le Lotus bleu*, LII^e année, n°8, novembre 1947, pp. 402-405.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Quelques aspects particuliers du Bouddhisme tibétain », *Les Cahiers d'Hermès*, n°2, 20 novembre 1947, pp. 33-47.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Visite aux étudiants et lettrés Tibétains », *Connaissance du monde*, n°13, 1948, pp. 138-152.
- DAVID-NEEL Alexandra, « La mode au Thibet », *Le Peuple*, 29 février 1948³³
- DAVID-NEEL Alexandra, « Problèmes hindous », *Journal de Genève*, 9 mars 1948.
- DAVID-NEEL Alexandra, « The Buddha and his modern disciples », *The Middle Way*, vol. 23, n°1, May-June 1948, pp. 148-149³⁴
- DAVID-NEEL Alexandra, « Gandhi un Saint ou un Sage », *France-Asie*, 4^e année, Tome IV, n°32, novembre 1948, pp. 140-143.
- DAVID-NEELOVÁ Alexandra, « Pohled na tibetskou inteligenci », Journées scientifiques d'orientalisme 20 – 25 juin 1949, *Nový Orient*, 1949, Prague, pp. 214-218.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Au cœur des Himâlayas (I) : Sur les traces du Bouddha », *France-Asie*, 4^e année, Tome IV, n°39, juin 1949, pp. 1078-1087.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Au cœur des Himâlayas (II) : Le puit au fond duquel une lampe brille », *France-Asie*, 4^e année, Tome IV, n°40, juillet 1949, pp. 1208-1220.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Quelques mots sur le Shaktisme », *France-Asie*, 5^e année, Tome V, n°42, septembre 1949, pp. 138-147.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Quelques mots concernant le Pratitya Samutpada », *La Pensée Bouddhique*, Bulletin des amis du Bouddhisme, vol. III, n°8, octobre 1949, pp. 11-12.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Buddhism for the Present Time », *The Middle Way*, vol. XXIV, n°3, Winter 1949, pp. 68-69.

³³ Extrait d'A l'Ouest barbare de la vaste Chine.

³⁴ Voir *Stepping Stones*, vol. 2, n°2, 1951, pp. 47-50

- DAVID-NEEL Alexandra, « Avidya-Samskara », *The Maha-Bodhi*, vol. LVIII, n°10, October 1950, p. 356
- DAVID-NEEL Alexandra, Lettre d'Alexandra David-Neel à René de Berval datée du 29 août 1950, *France-Asie*, 5^e année, Tome VI, n°54, novembre 1950, pp. 515-516.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Au Tibet le pauvre doit dormir en chien de fusil... mais le riche a le droit de s'étendre de tout son long I. », *Paris-presse*, 7 novembre 1950.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Au monastère de Koum-Boum où j'ai vécu près de trois ans la moindre infraction aux offices est punie de la flagellation », *Paris-presse*, 8 novembre 1950.
- DAVID-NEEL Alexandra, « "Rends-moi cette tabatière" dit un petit Tibétain à l'intendant d'une lamaserie III. », *Paris-presse*, 9 novembre 1950.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Le Pentchen-Lama est pour la Chine un instrument lui permettent de regagner son pouvoir sur le Tibet IV. », *Paris-presse*, 10 novembre 1950.
- DAVID-NEEL Alexandra, « En 1940 les Chinois interviennent au Tibet pour arracher à Detchen Wangmo, qui descende de Gengis-Khan la régence du district de Kanzé V. », *Paris-presse*, 11 novembre 1950.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Il a fallu de longues années de recherches et des rites bizarres pour découvrir la réincarnation du Pentchen-Lama VI. », *Paris-presse*, 12 novembre 1950.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Le véritable visage du Tibet », *France-Asie*, 5^e année, Tome VI, n°55, décembre 1950, pp. 631-633.
- DAVID-NEEL, « Enseignements secrets au Tibet », *France-Asie*, 5^e année, Tome VI, n°56, janvier 1951, pp. 777-787.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Coup d'œil sur les Ecoles Philosophiques Tibétaines de la « Transmission Orale » dites des « Doctrines secrètes », *La Pensée Bouddhique*, Bulletin des amis du Bouddhisme, vol. IV, n°1, janvier 1951, pp. 6-10.
- DAVID-NEEL Alexandra, « L'Inde au lendemain de l'Indépendance », *La Revue des deux mondes*, n°5, 1^{er} mars 1951, pp. 99-120.
- DAVID-NEEL Alexandra, « The Buddha and His Modern Disciples », *Stepping Stone*, vol. 2, n°2, June 1951, pp. 47-50³⁵.
- DAVID-NEEL Alexandra, « L'intouchabilité des parias est abolie : mais le système ancestral des castes ne peut disparaître d'un coup », *Gazette de Lausanne*, 30 juin 1951.
- DAVID-NEEL, « Le roman du bosquet du Lotus (I) : Roman tibétain inédit, traduit par Alexandra David-Neel », *France-Asie*, 6^e année, Tome VII, n°63, août 1951, pp. 201-208.
- DAVID-NEEL, « Le roman du bosquet du Lotus (II) : Roman tibétain inédit, traduit par Alexandra David-Neel », *France-Asie*, 6^e année, Tome VII, n°64, septembre 1951, pp. 331-341
- DAVID-NEEL Alexandra, « Une calamité périodique dans l'Inde : la famine », *Secrets du Monde*, n°9, septembre 1951, pp. 2-6.
- DAVID-NEEL Alexandra [traduit du tibétain par], « Phowa », *France-Asie*, 7^e année, Tome VIII, n°73, juin 1952, pp. 239-244.

³⁵ Photocopie d'une page d'un journal de Kalimpong Young men's Buddhist Association (India). Archives MADN.

- DAVID-NEEL Alexandra, « Le cycle littéraire du “Bardo thös tol” », *France-Asie*, 7^e année, Tome VIII, n°76, septembre 1952, pp. 647-658 DAVID-NEEL Alexandra, « The Romance of the Lotus Grove », *Asia*, vol. II, n°7, December 1952, pp. 378-392 1953.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Les roitelets tibétains », *Miroir de l'histoire*, [1953], pp. 793-800³⁶DAVID-NEEL Alexandra, « Les marchands tibétains (I) », *France-Asie*, 8^e année, Tome IX, n°83, avril 1953, pp. 284-293.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Les marchands tibétains (II) », *France-Asie*, 8^e année, Tome IX, n°84, mai 1953, pp. 398-409.
- DAVID-NEEL Alexandra, « What is a “person” ? », *The Maha-Bodhi*, vol. 61, n°5-6, May-June 1953, pp. 165-167.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Hommage » [à René Grousset], *France-Asie*, 8^e année, Tome IX, n°88-89, septembre- octobre 1953, p. 821.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Caravane vers Bouddha par le Dr André Migot », *Livres de France*, mars [1954], p. 25³⁷
- DAVID-NEEL Alexandra, « Les Abominables hommes des neiges », *France-Asie*, 9^e année, Tome X, n°95-96, avril-mai 1954, pp. 564-570.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Gurdjieff Dordjeff », *Les Nouvelles littéraires*, 22 avril 1954 ; rééd. sous le titre « Gurdjieff, Dordjeff et Shambala » dans DAVID-NEEL Alexandra, *Voyages et aventures de l'esprit*, Paris : Albin Michel, Le Grand Livre du Mois, 1985, pp. 197-200
- DAVID-NEEL Alexandra, « On Anicca », *The Maha-Bodhi*, vol. 62, n° 5-6, May-June 1954, pp. 172-173.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Femmes tibétaines », *France-Asie*, 9^e année, Tome X, n°98, juillet 1954, pp. 840-847.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Samskaras (Message pour Vesak) », *La Pensée Bouddhique*, Bulletin des amis du Bouddhisme, vol. V, n°3, juillet 1954, pp. 8-9.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Le sortilège du mystère : Souvenirs inédits d'Alexandra David-Neel (I) », *France-Asie*, 9^e année, Tome XI, n°101-2, octobre-novembre 1954, pp. 27-36.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Le sortilège du mystère : Souvenirs inédits d'Alexandra David-Neel (II) », *France-Asie*, 9^e année, Tome XI, n°103, décembre 1954, pp. 170-183.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Hauts Lieux du monde : Lhassa », *Les Nouvelles Littéraires*, 35^e année, 1955 DAVID-NEEL Alexandra, « Les Tibétains des hautes solitudes », *Marco Polo*, n°3, Le Monde dans votre poche, 3 janvier 1955, pp. 26-29.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Le sortilège du mystère : Souvenirs inédits par Alexandra David-Neel (III) », *France-Asie*, 9^e année, Tome XI, n°104-105, janvier-février 1955, pp. 332-340.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Le sortilège du mystère : Souvenirs inédits par Alexandra David-Neel (IV) », *France-Asie*, 9^e année, Tome XI, n°106, mars 1955, pp. 474-483.

³⁶ Extrait de « Le vieux Tibet face à la Chine nouvelle ».

³⁷ Voir MIGOT André, *Caravane vers Bouddha. Un Français à travers la Haute-Asie mystique*. Préface d'Alexandra David-Neel, Paris : Amiot-Dumont, 1954

- DAVID-NEEL Alexandra, « Le sortilège du mystère : Souvenirs inédits par Alexandra David-Neel (V) », *France-Asie*, 9^e année, Tome XI, n°107, avril 1955, pp. 546-552.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Le sortilège du mystère : Souvenirs inédits par Alexandra David-Neel (VI) », *France-Asie*, 9^e année, Tome XI, n°108, mai 1955, pp. 646-653.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Le sortilège du mystère : Souvenirs inédits par Alexandra David-Neel (VII) », *France-Asie*, 9^e année, Tome XI, n°109-110, juin-juillet 1955, pp. 726-735.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Message de Vesak », *La Pensée Bouddhique*, Bulletin des amis du Bouddhisme, vol. V, n°7, juillet 1955, pp. 8-9.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Le sortilège du mystère : Souvenirs inédits par Alexandra David-Neel (VIII) », *France-Asie*, 10^e année, Tome XII, n°111, août 1955, pp. 11-20.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Le sortilège du mystère : Souvenirs inédits par Alexandra David-Neel (IX) », *France-Asie*, 10^e année, Tome XII, n°112, septembre 1955, pp. 140-149.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Le sortilège du mystère (fin) », *France-Asie*, 10^e année, Tome XII, n°113, octobre 1955, pp. 237-242.
- DAVID-NEEL Alexandra, YONGDEN Lama, « Secret Oral Teachings in the Tibetan Buddhist Sects », *The Maha-Bodhi*, vol. 64, n°2, February 1956, pp. 38-43.
- DAVID-NEEL Alexandra, YONGDEN Lama, « Secret Oral Teachings in the Tibetan Buddhist Sects », *The Maha-Bodhi*, vol. 64, n°3, March 1956, pp. 81-87.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Message pour la Commémoration de Wesak », *Le Sentier Bouddhique*, numéro spécial, mai 1956, p. 2.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Opinion sur l'Inde d'hier et d'aujourd'hui », *Connaissance du monde*, avril-mai 1957, pp. 31-40.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Les routes sans fin appellent toujours les explorateurs », *Cahier des explorateurs Français*, juin 1957.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Fables Tibétaines », *Le Monde*, 01 février 1958.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Anthropophagie rituelle contemporaine », *Connaissance du Monde*, Numéro 15, 01 juin 1958, pp. 63-70.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Les tibétains à l'heure de Mao : Une lutte séculaire », *Le Monde*, 22 octobre 1958.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Le bouddhisme au Tibet », *France-Asie*, 14^e année, Tome XVI, n^{os} 153-157, février-juin 1959, pp. 761-769³⁸
- DAVID-NEEL Alexandra, « Le bouddhisme au Tibet », Extrait du numéro spécial de *France-Asie*, Présence du Bouddhisme, 14^e année, Tome XVI, n^{os} 153-157, février-juin 1959, 9 p.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Des mystères du Koukou-Nor aux livres bouddhiques : Chez les reclus de la "Montagne de la mer" I. », *Le Soir*, 4 avril 1959³⁹
- DAVID-NEEL Alexandra, « Au pays des Lolos, connus pour leurs embuscades : Sur une route, à 3.000 mètres d'altitude II. », *Le Soir*, 6 avril 1959.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Respectables, érudits, les lamas du Tibet... : "Ce qu'il faut, c'est devenir soi-même une source de bien-être" III. », *Le Soir*, 7 avril 1959
- DAVID-NEEL Alexandra, Texte envoyé aux Amis du Bouddhisme à l'occasion de Wesak, la fête de Bouddha, Allocution annuelle, Société Bouddhiste de Paris, texte dactylographié, archives MADN.

³⁸ Voir BERTVAL René de, *Présence du Bouddhisme*, Paris, Gallimard, pp. 651-665

³⁹ Extrait du livre *A l'Ouest barbare de la vaste Chine*.

- DAVID-NEEL Alexandra, Texte envoyé aux membres du Club des Explorateurs, 24 mai 1961, texte dactylographié, archives MADN ; rééd. dans DAVID-NEEL Alexandra, *Voyages et aventures de l'esprit*, Paris : Albin Michel, Le Grand Livre du Mois, 1985, pp. 203-204.
- DAVID-NEEL Alexandra, Texte envoyé aux Amis du Bouddhisme à l'occasion de Wesak, la fête du Bouddha, Allocution annuelle, Société Bouddhiste de Paris, texte dactylographié, archives MADN ; rééd. dans DAVID-NEEL Alexandra, *Voyages et aventures de l'esprit*, Paris : Albin Michel, Le Grand Livre du Mois, 1985, pp. 182-185
- DAVID-NEEL Alexandra, « Pourquoi les Chinois n'aiment que les Chinois », *Les Nouvelles Littéraires*, 15 octobre 1964⁴⁰
- DAVID-NEEL Alexandra, Texte envoyé aux Nouvelles Littéraires en septembre sur la liberté religieuse, 1965, texte dactylographié, archives MADN.
- DAVID-NEEL Alexandra, Texte envoyé aux Amis du Bouddhisme à l'occasion de Wesak, la fête du Bouddha, Allocution annuelle, Société Bouddhiste de Paris, texte dactylographié, archives MADN ; rééd. dans DAVID-NEEL Alexandra, *Voyages et aventures de l'esprit*, Paris : Albin Michel, Le Grand Livre du Mois, 1985, pp. 185-187.
- DAVID-NEEL Alexandra, « True Buddhism », *The Maha-Bodhi*, vol. 73, n°5, May 1965, p. 136.
- DAVID-NEEL Alexandra, Texte envoyé aux Amis du Bouddhisme à l'occasion de Wesak, la fête du Bouddha, Allocution annuelle, Société Bouddhiste de Paris, texte dactylographié, archives MADN.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Le Vide », *Hermès*, 1967, texte dactylographié, archives MADN⁴¹; rééd. dans DAVID-NEEL Alexandra, *Voyages et aventures de l'esprit*, Paris : Albin Michel, Le Grand Livre du Mois, 1985, pp. 193-195
- DAVID-NEEL Alexandra, Texte envoyé aux Amis du Bouddhisme à l'occasion de Wesak, la fête du Bouddha, Allocution annuelle, Société Bouddhiste de Paris, texte dactylographié, archives MADN.
- DAVID-NEEL Alexandra, Texte envoyé aux Amis du Bouddhisme à l'occasion de Wesak, la fête du Bouddha, texte dactylographié, archives MADN ; rééd. dans DAVID-NEEL Alexandra, *Voyages et aventures de l'esprit*, Paris : Albin Michel, Le Grand Livre du Mois, 1985, pp. 187-189.
- DAVID-NEEL Alexandra, « *La Vue profonde comme doctrine philosophique et dans ses rapports avec la haute-magie Tibétaine* », [Mercure de France], [1968], pp. 26-37⁴²
- DAVID-NEEL Alexandra, Texte à propos d'un article de R. Guillain paru dans *Le Monde* le 04/11/1968 au sujet de Liou-Chao-Chi, texte dactylographié, archives MADN.
- DAVID-NEEL Alexandra, « Wesak », *La Revue théosophique : Le Lotus bleu*, 73^e année, n°5, mai 1968, pp. 133-136.
- DAVID-NEEL Alexandra, Texte envoyé aux Amis du Bouddhisme à l'occasion de Wesak, la fête du Bouddha, Allocution annuelle, texte dactylographié, archives MADN ; rééd. Dans DAVID-NEEL Alexandra, *Voyages et aventures de l'esprit*, Paris : Albin Michel, Le Grand Livre du Mois, 1985, pp. 189-191.
- DAVID-NEEL Alexandra, Allocution lors de l'une des dernières assemblées de la « Société des Explorateurs », texte manuscrit, archives MADN, 1969⁴³

⁴⁰ Article envoyé à M. André Bourin (Le Grand Yu) le 7 octobre sur la situation en Chine.

⁴¹ Article adressé à la revue *Hermès* le 2 août 1967.

⁴² Conférence au Siège de la Société théosophique.

⁴³ Allocution retranscrite par Marie-Madeleine Peyronnet.

- MITRA, « Ce que doit-être notre fraternité », *Le Lotus bleu*, 4^e année, n°9, 27 novembre 1893, pp. 230-233⁴⁴
- MITRA, « Solidarité », *Le Lotus bleu*, 4^e année, n°10, 27 décembre 1893, pp. 275-279
- MITRA, « Notes sur le Bouddhisme », *L'Étoile Socialiste*, 2^e année, n°20, du 18 au 25 avril 1895.
- MYRIAL Alexandra, « De l'importance des influences ambiantes au point de vue philosophique », Extrait des *Annales de l'Alliance scientifique*, Paris : Ernest Leroux, 1900, pp. 279-298 ; rééd. dans DAVID-NEEL Alexandra, *Voyages et aventures de l'esprit*, Paris : Albin Michel, Le Grand Livre du Mois, 1985, pp. 23-31.
- MYRIAL Alexandra, « L'Autorité paternelle », *Société Anonyme des Arts et Manufactures*, 28 août 1900
- MYRIAL Alexandra, « Les Mantras aux Indes », Extrait des *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 5^e Série, Tome 2, 1901. pp. 405-412.
- MYRIAL Alexandra, « Un mot sur le Bouddhisme », *Revue de sociologie et d'ethnographie*, n°2, juin 1901, pp. 3-5
- MYRIAL Alexandra, « De l'origine physique des Mythes et de leur influence sur les Institutions sociales », *L'Idée Libre*, 1^{re} année, Tome II, n°7, Bruxelles, 15 juillet 1901, pp.29-63
- MYRIAL Alexandra, « De l'origine physique des Mythes et de leur influence sur les Institutions sociales », Extrait de *L'Idée Libre*, 15 juillet 1901, pp. 29-63⁴⁵
- MYRIAL Alexandra, « Le féminisme et quelques femmes d'Extrême-Orient », *La Tribune, La Fronde*, Cinquième année, n°1455, 03 décembre 1901, p. 2⁴⁶
- MYRIAL Alexandra, « Le féminisme et quelques femmes d'Extrême-Orient (Suite) », *La Tribune, La Fronde*, Cinquième année, n°1456, 04 décembre 1901, p. 2
- MYRIAL Alexandra, « Le féminisme et quelques femmes d'Extrême-Orient (Suite) », *La Tribune, La Fronde*, Cinquième année, n°1457, 05 décembre 1901, p. 2
- MYRIAL Alexandra, « Le féminisme et quelques femmes d'Extrême-Orient (Suite et fin) », *La Tribune, La Fronde*, Cinquième année, n°1458, 06 décembre 1901, p. 2
- MYRIAL Alexandra, « L'Enseignement dans les Universités Populaires », *La Fronde*, Sixième année, n°1575, 02 avril 1902, pp. 1-2
- MYRIAL Alexandra, « L'Enseignement dans les Universités Populaires (Suite) », *La Fronde*, Sixième année, n°1576, 03 avril 1902, p. 2
- MYRIAL Alexandra, « Faillite », *La Fronde*, Sixième année, n°1710, 15 août 1902, p.1.
- MYRIAL Alexandra, « Les Congrégations en Chine », *Mercure de France*, Tome XLVII, n°164, 01 août 1903, pp. 289- 312.
- MYRIAL Alexandra, « Les Congrégations en Chine », Extrait du *Mercure de France*, 1903. pp. 289-312.
- MYRIAL Alexandra, « De l'entraînement physique dans les sectes yoguistes », *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, V^e Série, Tome 4, 1903, pp. 201-214.
- MYRIAL Alexandra, « De l'entraînement physique dans les sectes yoguistes », Extrait des *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris* (Séance du 4 mars 1903), 1903, pp. 201-214.

⁴⁴ Extrait d'une Conférence faite sur les trois buts de la S. T.

⁴⁵ Communication faite à la Société d'Ethnographie de Paris.

⁴⁶ « Voici le texte de la conférence faite à la Fronde, jeudi dernier [28 novembre 1901], par votre distinguée collaboratrice, Mme Alexandra Myrial. »

- MYRIAL Alexandra, « Question pressante », *La Fronde*, Septième année, n° 1854, 6 janvier 1903, p. 1.
- MYRIAL Alexandra, *Régénération, Organe de la ligue de la régénération humaine*, Conférence, n°24, Paris, mai 1903, pp. 165-167⁴⁷
- MYRIAL Alexandra, « Souvenirs Coréens », *Le Soir*, 17^e année, Edition B, 11 novembre 1903, p. 1
- MYRIAL Alexandra, « Les Moines soldats de l'armée coréenne », *L'Européen*, Quatrième année, n°114, 6 février 1904, p. 3
- MYRIAL Alexandra, « Notes historiques sur la Corée », *Mercure de France*, Tome XLIX, n° 171, mars 1904, pp. 97-110.
- MYRIAL Alexandra, « Notes historiques sur la Corée », Extrait du *Mercure de France*, 1904, pp. 97-110
- MYRIAL Alexandra, « Religions et superstitions coréennes », *Mercure de France*, Tome XLIX, n° 171, mars 1904, pp. 638-654.
- MYRIAL Alexandra, « Religions et superstitions coréennes », Extrait du *Mercure de France*, 1904, pp. 638-654.
- MYRIAL Alexandra, « Le Clergé Thibétain et ses doctrines », *Mercure de France*, Tome L, n° 174, juin 1904, pp. 661- 678.
- MYRIAL Alexandra, « Le pouvoir religieux au Thibet : ses origines », *Mercure de France*, Tome LII, n° 180, décembre 1904, pp. 599-618.
- MYRIAL Alexandra, « Allocution sur la Morale laïque », Congrès de la Libre Pensée, Paris, 1905.
- MYRIAL Alexandra, « La question religieuse au Japon : la séparation des Eglises et de l'Etat », L'article du jour, *Le Courrier Européen*, Deuxième année, n°14, Paris, 10 février 1905.
- MYRIAL Alexandra, « La Séparation : Chez les protestants », *Le Petit Méridional*, 16 février 1905⁴⁸
- MYRIAL Alexandra, « Moukden, notes historiques », *Mercure de France*, Tome LVI, n°193, 1^{er} juillet 1905, pp. 69-79.
- MYRIAL Alexandra, « Moukden, notes historiques », Extrait du *Mercure de France*, 1905, pp. 69-79.
- MYRIAL Alexandra, « La Séparation : Chez les protestants », *Le Courrier européen*, Deuxième année, n°35, 7 juillet 1905, p. 9.
- MYRIAL Alexandra, « Prisonniers russes au Japon », *Le Soir*, 31 juillet 1905.
- MYRIAL Alexandra, « Prisonniers russes au Japon », *La Réforme*, 2 août 1905.
- MYRIAL Alexandra, « Les Divins Ancêtres des Mikados », *Le Soir*, 15 septembre 1905, p. 2.
- MYRIAL Alexandra, « La séparation et les protestants français », *Le Courrier européen*, Troisième année, n°6, 9 février 1906, p. 7.
- MYRIAL Alexandra, « Marocains », *Le Soir*, 20^e année, 28 mars 1903.
- MYRIAL Alexandra, « Le rail au désert », *Le Soir*, Edition B, 2 juillet 1906.

⁴⁷ Discours d'ouverture de la deuxième conférence publique de la Ligue de la régénération humaine, présidée par Alexandra Myrial.

⁴⁸ Article du jour du *Courrier Européen*, Paris, 15 février joint par Le Courrier de la Presse avec mention du journal *Le Petit Méridional*.

- MYRIAL Alexandra, « Le Mariage, profession pour femmes », *La Société nouvelle*, 13^e année – 2^e série, n°2, août 1907, pp. 210-217.
- SUNYANANDA, « Mahâyâna studies », *The Buddhist Review*, vol. VIII, n°2, May - June - July 1916, pp. 72-85 1918.
- SUNYANANDA, « A Modern Message », 8 p.
- SUNYANANDA, « Les Méthodes Bouddhistes de Méditation », 1921, 16 p.
- SUNYANANDA, « Les Méthodes Bouddhistes de Méditation », *Le Lotus Bleu*, 1921, pp. 208-226.
- SUNYANANDA, « Buddhist Methods of Meditation », *The Buddhist Review*, vol. XI, n°4, October-December 1921, pp. 164-177 ; rééd. dans DE SMEDT Marc, *L'Orient intérieur : la sagesse importée*, Paris : Autrement, 1985, pp. 74-84
- SUNYANANDA, « Is there a secret doctrine ? », *The Buddhist Review*, vol. XI, n°3, September 1921, pp. 105-112.
- SUNYANANDA, « The true workshop of the Buddha », *The Buddhist annual of Ceylon*, vol. II, n°3, 1925, pp. 50-51 DAVID-NEEL Alexandra, « The Two Paths of Buddhism », *The Maha-Bodhi*, vol. XXXIII, n°2, February 1925, pp. 86-92.
- SUNYANANDA, « Buddhist method and ideal », *The Buddhist annual of Ceylon*, vol. II, n° IV, 1926, pp. 48-49 DAVID-NEEL Alexandra, « A Women's Daring Journey into Tibet : I. A Frenchwoman Secretly Heading for Lhasa », *Asia*, vol. XXVI, n°3, March 1926, pp. 195-201 ; 266-271
- YONGDEN Lama, « A Few Words about Lamaism », *The Buddhist annual of Ceylon*, vol. III, n°3, 1929, pp. 216-218
- YONGDEN Lama, « Comment les Tibétains envisagent la mort », traduit du tibétain par Mme Alexandra David Neel, *Cahiers de l'Étoile*, n°10, Paris, juillet-août 1929, pp. 533-537 ; rééd. dans DAVID-NEEL Alexandra, *Voyages et aventures de l'esprit*, Paris : Albin Michel, Le Grand Livre du Mois, 1985, pp. 103-106
- YONGDEN Lama A., « The Conquest of Death in This Life », *The Maha-Bodhi*, vol. XL., n°6, June 1932, pp. 276-279
- YONGDEN Lama, « The might of the void (I) », *Asia*, vol. IV, n°13, June 1954, pp. 50-59⁴⁹
- YONGDEN Lama, « The might of the void (II) », *Asia*, vol. IV, n°14, September 1954, pp. 211-222⁵⁰
- YONGDEN Lama, « The might of the void (III) », *Asia*, vol. IV, n°15, December 1954, pp. 391-399⁵¹
- YONGDEN Lama, « The might of the void (IV) », *Asia*, vol. IV, n°16, March 1955, pp.538-548.⁵²
- YONGDEN Lama, « La Discipline Spirituelle Bouddhiste », Notes recueillies par Alexandra David-Neel, *La Pensée Bouddhique*, Bulletin des amis du Bouddhisme, vol. VI, n°1, janvier 1957, pp. 4-7.
- YONGDEN LAMA, « Réflexions sur la discipline spirituelle bouddhique », Notes recueillis par Alexandra David-Neel, *France-Asie*, n^{os} 129-130, février-mars 1957, pp. 619-624 ; rééd.

⁴⁹ Adapté du tibétain par Alexandra David-Neel et traduit en anglais par Cecily Mackworth.

⁵⁰ Adapté du tibétain par Alexandra David-Neel.

⁵¹ Adapté du tibétain par Alexandra David-Neel et traduit en anglais par Janet Tessier du Cros.

⁵² Adapté du tibétain par Alexandra David-Neel et traduit en anglais par Janet Tessier du Cros.

dans DAVID-NEEL Alexandra, *Voyages et aventures de l'esprit*, Paris : Albin Michel, Le Grand Livre du Mois, 1985, pp. 107-113⁵³
YONGDEN LAMA, DAVID-NEEL Alexandra (Notes recueillies par), « Réflexions sur la discipline spirituelle bouddhique », Extrait de *France-Asie*, 1957, pp. 619-624.

Sans date :

ALEXANDRA, « Buddhism – an attitude of mind », *Maha Bodhi*, May/June [s.d.]
ALEXANDRA, « Die Tibetanischen Mönche und ihre Magie », [s.n.], [1936]
ALEXANDRA, « Mystik und Geistesleben », *die Pause*, Jahrgang 1, Heft 11, [s.d.], pp. 31-33
ALEXANDRA, « Un Grand Mariage Musulman », [*La Dépêche tunisienne*], [entre 1900 et 1911]
ALEXANDRA, « Magie tibétaine », [s. n.], numéro spécial, [entre 1925 et 1930], pp. 43-47
ALEXANDRA, « Une situation compliquée », *L'Union Française*, [s.d.]⁵⁴
ALEXANDRA, « Socialisme de Primitifs », texte manuscrit, archives MADN⁵⁵
ALEXANDRA, « Les idées de Mahâyânisme », texte dactylographié, archives MADN⁵⁶
ALEXANDRA, « Deslogs », texte dactylographié, archives MADN
ALEXANDRA, « Le chaos en Chine », texte dactylographié [VERS 1941], archives MADN
ALEXANDRA, « Intelligenza tibétaine », texte dactylographié, archives MADN
ALEXANDRA, « Le trésor du dalaï-lama », texte dactylographié EN 1960, archives MADN

Ouvrages entièrement ou partiellement consacrés à Alexandra David-Neel :

AGNIEL, Laure Dominique, *Alexandra David-Neel, exploratrice et féministe*, Paris, éditions Tallandier, 2018.
BISHOP, Donald Harvey, *Mysticism and the Mystical Experience*, East & West, Cranbury, New Jersey, Associated University Press, 1995.
BROSSE, Jacques, *Alexandra David-Néel, aventure et spiritualité*, Paris, Albin Michel, 1991.
CAMPOY, Fred, BLANCHOT, Matthieu, *Une vie avec Alexandra David-Néel: tome 1*, Paris, Bamboo Éditions, 2016 (Bande-dessinée).
CAMPOY, Fred, BLANCHOT, Matthieu, *Une vie avec Alexandra David-Néel: tome 2*, Paris, Bamboo Éditions, 2017.
CAMPOY, Fred, BLANCHOT, Matthieu, *Une vie avec Alexandra David-Néel: tome 3*, Paris, Bamboo Éditions, 2018.
CHALON, Jean, *Le lumineux destin d'Alexandra David-Néel*, Paris, Perrin, 1985.
DAPSANCE, Marion, *Alexandra David-Néel, l'invention d'un mythe*, Paris, Bayard, 2019.
DENYS, Jeanne, *Alexandra David-Neel au Tibet (une supercherie dévoilée)*, La Pensée universelle, 1972.
DESIRE-MARCHAND, Joëlle, *Alexandra David-Néel : Vie et Voyage – Itinéraires géographiques et spirituels*, coll. « Classiques », Paris, Arthaud, 1996.
DESIRE-MARCHAND, Joëlle, *Les itinéraires d'Alexandra David-Néel : l'espace géographique d'une recherche intérieure*, Paris : Arthaud, 1996.

⁵³ Prononcée aux « Amis du Bouddhisme », à Paris, à l'occasion du premier anniversaire de la mort du Lama Yongden, en 1956, p. 107

⁵⁴ Article d'ADN traduit et arrangé par Ham Elnasid

⁵⁵ Version anglaise dactylographiée sous le titre « Himalayan socialism », archives MADN

⁵⁶ Note d'ADN : « employé en partie dans « Les Enseignements secrets.... ».

- DESIRE-MARCHAND, Joëlle, *Alexandra David-Néel : de Paris à Lhasa, de l'aventure à la sagesse* avec la collaboration de Marie-Madeleine Peyronnet et Frank Tréguier, Paris : Arthaud, 1997.
- DESIRE-MARCHAND, Joëlle, *Tibet, voyage à Lhasa : sur les traces d'Alexandra David-Néel*; photographies de Stefano Pensotti, Paris : Arthaud, 2004.
- DESIRE-MARCHAND, Joëlle, *Alexandra David-Néel, vie et voyages : itinéraires géographiques et spirituels*, 2e édition revue et augmentée, Paris : Arthaud, 2009.
- DESIRE-MARCHAND, Joëlle, *Alexandra David-Néel : vie et voyages : biographie* [Nouvelle édition], Paris : J'ai lu, 2011.
- DESIRE-MARCHAND, Joëlle, *Alexandra David-Néel, passeur pour notre temps*, Paris : Le Passeur éditeur, 2018.
- FAYE, Éric et GARCIN, Christian, *Sur les pas d'Alexandra David-Néel, du Tibet au Yunnan*, Paris, Points, 2019.
- FLÉCHET, Jean, *Alexandra David-Néel. Entretiens*, Collection Opus, 2015.
- GOMEZ, Nadine, URSH, Jacqueline, *Alexandra David-Neel, de l'enfant à l'icône*, Digne-les-Bains, Baroch Éditions, 2018.
- JAMES, Geneviève (dir.), *De l'écriture mystique au féminin*, coll. « Religion, cultures et sociétés », Sainte-Nicolas (Québec) : Sainte-Foy-Paris, Les presses de l'Université Laval, 2005.
- JUN, Hea Young, *Le corps dans l'espace littéraire chez quelques écrivains voyageurs d'Extrême-Orient (Tibet, Chine et Japon)*, Université de Rennes, 2012 (thèse).
- MASCOLO DE FILIPIS, Jeanne, *Alexandra David-Neel. Cent ans d'aventure*, Paris, Éditions Paulsen, 2019.
- MIDDLETON, Ruth, *Alexandra David-Néel*, Circe ediciones, 1990.
- PEYRONNET, Marie-Madeleine, *Dix ans avec Alexandra David-Néel*, Paris, Plon, 1973.
- RICE, Earle, *Alexandra David-Néel: Explorer at the Roof of the World*, Philadelphia, Chelsea House Publishers, 2004.
- SMEDT, Marc de, *Alexandra David-Néel, voyages et Aventures de l'esprit. Textes et documents inédits*, Paris, A. Michel, « Question de » n°60, 1985.
- VAN GRASDORFF, Gilles, *Alexandra David-Néel*, Paris, Pygmalion, 2011.

Articles sur Alexandra David-Neel :

- JAMES, Geneviève, « Alexandra David-Néel, l'orientaliste méconnue », *Women in French Studies*, revue mensuelle publiée par Women in French (WIF), une organisation allée à la Modern Languages Association, Ursinus College, Philadelphia, vol. 9, 2001, p. 106-121.
- BOULAIN, Valerie, « Chapitre XI. Alexandra David-Néel » Dans : *Femmes en aventure : De la voyageuse à la sportive. 1850-1936* [en ligne]. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012 (generado el 06 janvier 2020). Disponible en Internet : <<http://books.openedition.org/pur/113409>>. ISBN : 9782753568570. DOI : 10.4000/books.pur.113409.
- COMMISSION JOURNAL, « Alexandra David-Néel, exploratrice féministe, anarchiste », publié le 6 septembre 2009 par Alternative libertaire, le revue mensuel en ligne. URL : <http://www.alternativelibertaire.org/spip.php?article3114>
- DANY Savelli, « Alexandra David-Néel et Nicolas Roerich : histoire d'une rencontre autour de Gesar de Ling et de Shambhala », *Politica Hermetica*, 27, 2013, pp. 150-167.
- DUCINI, Hélène. « La « gloire médiatique » d'Alexandra David-Néel », Dans: *Le Temps des médias*, vol. 8, no. 1, 2007, pp. 130-141.

- LEDESMA PEDRAZ, Manuela « Alexandra David-Neel ou l'art de la fugue et du déguisement », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 28 | 2008, mis en ligne le 15 décembre 2011. URL : <http://journals.openedition.org/clio/8712> ; DOI : 10.4000/clio.8712
- TEJEDOR DE FELIPE, Didier, « Construction de l'éthos dans le discours féminin : Alexandra David-Néel » Dans SERRANO, Montserrat, AVENDAÑO, Lina (coord.) *La Littérature au féminin*, Granada, Comares, 2002.
- THÉVOZ, Samuel, « « Mystères » bouddhiques. La théâtralisation des rituels tibétains par les voyageurs au début du XXe siècle », *Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines* [En ligne], 46 | 2015, mis en ligne le 10 septembre 2015. URL : <http://emscat.revues.org/2622> ; DOI : 10.4000/emscat.2622
- THÉVOZ, Samuel, « Le sacre du paysage tibétain », *Géographie et cultures* [En ligne], 80 | 2011, mis en ligne le 18 octobre 2013. URL : <http://gc.revues.org/442> ; DOI : 10.4000/gc.442
- THÉVOZ, Samuel, « Au bord d'un mystère. De Ceylan au Tibet, David-Neel, Segalen et le bouddhisme », *Voyages extrêmes*, Paris, Classiques Garnier, 2019, pp. 139-191. DOI : 10.15122/isbn.978-2-406-09310-7. p.0139

Bibliographie du corpus :

Études linguistiques et stylistiques :

- ADAM, Jean-Michel, *Les textes : types et prototypes*, Cursus. Linguistique, Paris, Armand Collin, 2^{ème} édition, 2009.
- ADAM, Jean-Michel, REVAZ, Françoise. « Aspects de la structuration du texte descriptif : les marqueurs d'énumération et de reformulation. » Dans *Langue Française*, n° 81, 1989, pp. 59–98. JSTOR, www.jstor.org/stable/41558408.
- AMOSSY, Ruth, *L'argumentation dans le discours*. Paris, Nathan-Université, 2006.
- ARISTOTE, *Rhétorique*. Introduction de Michel Meyer, Paris, Livre de poche, 1991.
- AUSTIN, John Langshaw, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil, 1991.
- BALLY, Charles, *Traité de stylistique française*, Georg (Genève), Klincksieck (Paris), 1951. <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb37250841h>
- BARTHES, Roland, *L'ancienne rhétorique*, Paris, Éditions du Seuil, 1970.
- BARTHES, Roland, Kayser, K., Booth, W., Hamon, P., *Poétique du récit*, Paris, Éditions du Seuil, 1977.
- CHAREAUDEAU, Patrick, « Identité sociale et identité discursive. Un jeu de miroir fondateur de l'activité langagière ». Dans CHAREAUDEAU, Patrick (dir), *Identités sociales et discursives du sujet parlant*, Paris, L'Harmattan, 2009.
- DELAS, Daniel (dir), *Rythme et écriture, Cahiers de sémiotique textuelle*, Université de Paris X, n° 14, 1988, 140 p.
- DELAS, Daniel, « Approches du rythme », dans *Rythme et écriture, Cahiers de sémiotique textuelle*, Université de Paris X, n° 14, 1988, p. 9-24.
- DIDIER, Béatrice, *L'écriture femme*, Paris, P.U.F., 1981.
- DUCROT, Oswald, « Esquisse d'une théorie polyphonique de l'énonciation ». Dans *Le dire et le dit*, Paris, Minuit, 1984.
- FORESTIER, Georges, *Esthétique de l'identité dans le théâtre français (1550-1680). Le déguisement et ses avatars*, Genève, Droz, 1988.
- GARCÍA MARTINEZ, Manuel, « Le temps et le rythme au théâtre. » *L'Annuaire théâtral*, (29), pp.69–81. <https://doi.org/10.7202/041456ar>, 2001.
- GENETTE, Gérard, *Figures II*, Paris, Éditions du Seuil, 1969.
- GOLDER Caroline, FAVART, Monik, « Argumenter c'est difficile...Oui, mais pourquoi ? Approche psycholinguistique de la production argumentative en situation écrite », Dans *Études de linguistique appliquée*, 2003/2 (n° 130), p. 187-209. URL : <https://www.cairn.info/revue-ela-2003-2-page-187.htm>
- GUIRAUD, Pierre, *Essais de stylistique, Initiation à la linguistique série B, Problèmes et méthodes*, Paris, Éditions Klincksieck, 1969.
- GUIRAUD, Pierre, *La stylistique, Que sais-je ?* Paris, P.U.F., 1979.
- HAMON, Philippe, *Du descriptif*, Paris, Hachette Supérieur, 1993
- LAMARTINE, Alphonse, *Cours familier de littérature : un entretien par mois*, 1856. Disponible sur www.gallica.bnf.fr
- LENCLUD, Gérard, « Quand voir, c'est reconnaître », *Enquête* [En ligne], 1 | 1995, mis en ligne le 10 juillet 2013. URL : <http://journals.openedition.org/enquete/266>
- MOIRAND, Sophie, *Situations d'écrit*, Paris, CLE international, 1979.
- MOLINIÉ, George, *La Stylistique*, Paris, PUF, Que sais-je, 1989.
- PAGEAUX, Daniel-Henri, *La littérature générale et comparée*, Paris, Armand Colin, 1994.
- PAUL, Jean, *Cours préparatoire d'esthétique* [Texte imprimé] ; traduction et annotation de Anne-Marie Lang et Jean-Luc Nancy, Paris, Lausanne : l'Âge d'homme, 1979.

- PERELMAN, Chaïm, OLBRECHTS-TYTECA, Lucie, *Traité de l'argumentation*, Université de Bruxelles, 2008.
- PETITJEAN, André. « Fonctions et fonctionnements de la description représentative : l'exemple des paysages. » Dans : *Pratiques : linguistique, littérature, didactique*, n°55, Les textes descriptifs, 1987, pp. 61-88.
- SCHAEFFER, Jean-Marie, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?* Paris, Éditions du Seuil, 1989.
- SOREL, Charles, *La bibliothèque française*, 1970.
- STEPANOVA, Eva, « le roman, la pièce de théâtre et le film : traits communs et particularités. » Dans, revue *Fondation Maison des sciences de l'homme* n°67, mai 2014.
- TOURATIER, Christian, *Syntaxe latine*, Lewen, Reeters Louvain La Neuve, 1994.

Ouvrages sur l'écriture épistolaire :

- ADAM, Jean.-Michel, « Les genres du discours épistolaire », dans *La lettre entre réel et fiction*, sous la direction de Jürgen Siess, Paris, SEDES, 1998, pp. 37-53.
- ARROU-VIGNOD, *Le Discours des absents*, Paris, Gallimard, NRF, 1993.
- BAUER, Michel, « De la prudence face à une correspondance. Les cas de François de Sale et de Jeanne Frémyot de Chantal ». Dans MARTIN, Philippe (dir), *La correspondance. Le mythe de l'individu dévoilé ?* Louvain, Presses Universitaires de Louvain, 2014, pp. 85-100.
- BARTHES, Roland, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Éditions du Seuil, 1977.
Disponible en ligne :
http://palimpsestes.fr/textes_philo/barthes/Barthes_Fragments1977.pdf
- BEUGNOT, Bernard, « De l'invention épistolaire : à la manière de soi », Dans : *L'Épistolarité à travers les siècles, actes du colloque de Cerisy*, textes réunis par Mireille Bossis et Charles Porter, Stuttgart, Franck Steiner Verlag, 1990.
- BEUGNOT, Bernard, « Style ou styles épistolaires » Dans : *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 78^{ème} Année, n° 6, La Lettre au XVIII^e Siècle (Nov. - Dec., 1978), pp. 939-957, Paris, P.U.F., 1978.
- BEYSADE, Jean-Marie, *Correspondance de Descartes avec Élisabeth*, Paris, Garnier-Flammarion, 1989.
- BOSSIS, Mireille, « Introduction à l'épistolaire », dans *Revue des lettres et de traduction. N° 3*, 1997, pp. 49-64.
- BRAY, Bernard, « Le Hibou et l'aigle : correspondance(s) entre Voltaire et le prince de Ligne » p. 389-403. Dans BERUBE, Georges, SILVER, Marie-France (coord.), *La lettre au XVIII^e siècle et ses avatars*, Actes du colloque international tenu au collège universitaire Glandons, Université York, Toronto (Ontario), Toronto, éditions du Grief, Coll. Pont, actes n°14, 1996.
- BRIAND, Catherine. « La voix de l'objet dans les récits de voyage en Nouvelle-France. » Dans *Material Culture Review / Revue de la culture matérielle*:
<<https://journals.lib.unb.ca/index.php/MCR/article/view/18084/19406>>.
- CAILLE, Christine, *Les enjeux d'une écriture impliquée, la correspondance comme outil de formation: du pacte épistolaire. Pratiques sociales et apprentissages*, Juin 2017, Saint-Denis France. <hal-01666730>
- CHAMAYOU, Anne « Une forme contre les genres : penser la littérature à travers les lettres du XVIII^e siècle », p. 241-253. Dans MELANÇON, Benoît, *Penser par lettres. Actes du colloque d'Azay-le-Ferron (mai 1997)*, Montréal, Fides, 1998.

- CHARTIER, Roger, *La Correspondance. Les usages de la lettre au XIX^{ème} siècle*, Paris, Fayard, 1991.
- DAUPHIN, Cécile, « Les manuels épistolaires au XIX^{ème} siècle » dans CHARTIER, Roger (dir.), *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX^{ème} siècle*, Fayard, 1991.
- DEMAROLLE, Pierre, « Argumentation et genre épistolaire dans *La Nouvelle Héloïse*. », Dans: *Revue belge de philologie et d'histoire* tome 70, fasc. 3, 1992, pp. 673-682.
- DE PALACIO, Jean, « De la lettre de voyage à la chronique de journal ». Dans: *La lettre de voyage: Actes du colloque de Brest novembre 2004*, Presses universitaires de Rennes, 2007 : <http://books.openedition.org/pur/39327>
- DEPRETTO, Laure, « Écriture du voyage et pratiques épistolaires » dans DUFIEF, Pierre-Jean (dir), *La lettre de voyage*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007.
- DIAZ, Brigitte, *L'Épistolaire ou la pensée nomade*, Paris, PUF, 2002.
- DIAZ, Brigitte, JÜRGEN, Siess, *L'épistolaire au féminin : correspondance de femmes (XVIIIe-XXe.s)*, Presses Universitaires de Caen, 2006.
- DIAZ, Brigitte, « Poétique de la lettre dans les *Lettres d'un voyageur* ». Dans, *Recherches & Travaux*, 70 | 2007, pp. 41-54.
- DIAZ, José-Luis, « Quelle génétique pour la correspondance ? » dans *Genesis 13*, 1999, p. 11-31.
- DUCHÊNE, Roger, « Lettre de conversation », dans *Art de la lettre, art de la conversation à l'âge classique en France, actes du colloque de Wolfenbüttel*, octobre 1995, textes réunis par Bernard Bray et Christoph Strosetzki, Paris, Klincksieck, 1995, p. 93-102.
- DUFIEF, Pierre Jean (dir.), *La lettre de voyage : Actes du colloque de Brest, novembre 2004*, Presses Universitaires de Rennes, 2007.
- FESSIER, Guy, *L'Épistolaire*, Paris, P.U.F., 2003.
- FERREYROLLES, Gérard « *L'Épistolaire, à la lettre* », Paris, *Littératures Classiques* 1, 2010.
- GOUJON, Patrick, « *La grâce pour penser l'épistolaire : la correspondance de Jean- Joseph Surin* », *Littératures classiques* 2010/1 (n° 71), pp. 285-301.
- GRASSI, Marie-Claire, « La rhétorique épistolaire ou l'art de parler de soi », dans *Igitur*, Rome, Nuova Arnica, n°1, 1991, p. 27-37.
- GRASSI, Marie-Claire, « La rhétorique épistolaire », dans *L'Art de la lettre au temps de la Nouvelle Héloïse et du romantisme, préface de Michel Launay*, Genève, Slatkine, coll. « Études rousseauistes », 7, 1994, pp. 189-197.
- GRASSI, Marie-Claire, *Lire l'épistolaire*, Armand Collin, 2005.
- GUITARD MAURY, Marie-Françoise, « «... c'est donc que j'aime votre absence... » », *Revue française de psychanalyse* 2/2001 (Vol. 65), pp. 587-601.
- HAROCHE-BOUZINAC, Geneviève, *Lettre et réflexion morale. La lettre, miroir de l'âme*, Paris, Klincksieck, Bibliothèque de l'âge classique, 1999.
- HAROCHE-BOUZINAC, Geneviève, « Penser le destinataire : quelques exemples », dans MELANÇON, Benoît, *Actes du colloque d'Azay-Le-Feron*, Fides, 1997, pp. 279-291.
- HAROCHE-BOUZINAC, Geneviève, « Les lettres qu'on ne brûle pas », *R.H.L.F.* n°2, Paris, 2003, pp. 301-308.
- HAROCHE-BOUZINAC, Geneviève, *L'épistolaire*, Paris, Hachette, Collection Contours littéraires, 1995.
- HAROCHE-BOUZINAC, Geneviève, *Voltaire dans ses lettres de jeunesse. 1711-1733. La formation d'un épistolier au XVIIIe siècle*, Paris, KLINCKSIECK, Bibliothèque De L'âge Classique, 1992.
- JAUBERT, Anna, « La correspondance comme genre éthique ». Dans : *Argumentation et Analyse du Discours*: <http://journals.openedition.org/aad/985>

- JOVICIC, Jelena, *L'intime épistolaire (1850-1900) : genre et pratique culturelle*, Newcastle, Cambridge Scholars publishing, 2010.
- KAPP, Volker, « La langue française et l'art épistolaire, transitions du XIXe siècle. » Dans : *Romantisme*, 1994, n°86. Langue et idéologie. pp. 13-24.
- KAUFMANN, Vincent, *L'équivoque épistolaire*, Paris, Les éditions de Minuit, Collection « Critique », 1990.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *La Conversation*, Éditions du Seuil, Paris, 1996.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, « L'interaction épistolaire ». Dans : J. Siess (ed.), *La lettre entre réel et fiction*, Paris, SEDES, 1998, pp. 15-36.
- KHOUZEIMI, Sami, *L'Interaction épistolaire au XVIIIe siècle. Etude réalisée à partir de trois dialogues épistolaires: Voltaire & Mme du Deffand, Jean-Jacques Rousseau & Malesherbes, Benjamin Constant & Isabelle de Charrière*. Littérature, Théorie et pratique de l'épistolaire au XVIIIe siècle. (Thèse doctorale) Université d'Orléans, 2013. NNT:2013ORLE1126. tel-00965108
- MAINGUENEAU, Dominique, « Scénographie épistolaire », URL : <http://dominique.maignueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Scenographie-epistolaire.pdf>
- MARTIN, Philippe, *La correspondance, le mythe de l'individu dévoilé?* Louvain, Presses Universitaires de Louvain, 2014.
- MELANÇON, Benoît, *Diderot épistolier : contribution à une poétique de la lettre familière au XVIIIe siècle*, Montréal, Fides, 1996.
- MILOSZ, Lubicz, *L'amoureuse initiation*, Paris, Le serpent à plumes, 2004.
- SAINT-GÉRARD, Jacques-Philippe. « La Correspondance d'Alfred de Vigny : laboratoire d'écriture. » Dans : *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1993, n° 45. pp. 265-293.
- SERANO MANES, Montserrat, « Les enjeux antithétiques du roman épistolaire : mémoires de deux jeunes mariées. » Dans : *L'Ull critic n°7 : correspondències (s. XIX-XX)*, Lleida, Universidad de Lleida, 2002, pp 69-84.
- SISS, Jürgen, *La Lettre entre réel et fiction*, Paris, SEDES, 1998.
- SIMONET-TENANT, Françoise « L'aperçu historique de l'écriture épistolaire : du social à l'intime ». Dans : *Le français aujourd'hui*, n°147, 2004.

Ouvrages sur la littérature de voyage :

- AELBRECHT, Patricia, « Voguer dans l'espace et le temps », *Belgeo* [En ligne], 2 | 2009, mis en ligne le 21 mai 2013, consulté le 11 juin 2019. URL : <http://journals.openedition.org/belgeo/7967> ; DOI : 10.4000/belgeo.7967
- AFFERGAN, Francis, *Exotisme et altérité*, Paris, P.U.F., 1987.
- BADEL, Pierre-Yves, *Traduction et présentation de La description du Monde de Marco Polo*, Paris, Le livre de Poche, Classiques, 2012.
- BENACHOUR, Nedjma, « Voyage et écriture : penser la littérature autrement », *Synergies Algérie* n°3, 2008, pp. 201-209.
- BERNIER, Lucie, « Fin de siècle et exotisme : le récit de voyage en Extrême-Orient ». Dans : *Revue de littérature comparée*, 2001/1 (n° 297), p. 43-65. DOI : 10.3917/rlc.297.0043. URL : <https://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2001-1-page-43.htm>

- BESSON, Françoise, « La littérature de voyage et d'ascension : du passage de la relation de voyage à la conscience de la relation au monde », *ILCEA* [En ligne], 28 | 2017, mis en ligne le 06 mars 2017. URL : <http://journals.openedition.org/ilcea/4133> ; DOI : 10.4000/ilcea.4133
- BERTHY, Valéry, *Littérature et Voyage. Un essai de typologie narrative des récits de voyage français au 19^{ème} siècle*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- BLANCHARD, Élise, *Sur les traces des grands voyageurs en Chine, au Tibet et en Asie centrale*, Éditions Ouest France, 2005.
- BONVALOT, Gabriel, *L'Asie inconnue à travers le Tibet*, Éditions Flammarion, Paris, 1896. Disponible sur : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5810036t/f396.item.r=tibet>
- BOUVET Rachel et LATENDRESSE-DRAPEAU Myra (dir), *Errances*, Montréal, Université du Québec à Montréal, coll. « Cahiers Figura. Texte et imaginaire » n° 13, 2005.
- BOUVET Rachel et MARCIL-BERGERON Myriam, « Pour une approche géopoétique du récit de voyage. » *Arborescences*, n° 3, juillet 2013. <https://doi.org/10.7202/1017364ar>
- CARAION, Marta, *Pour fixer la trace : photographie, littérature et voyage au milieu du XIX^{ème} siècle*, Genève, Droz, 2003.
- CARMOLY, Eliakim, LELEWEL, Joachim, *Notice historique sur Benjamin de Tudèle*, Bruxelles, Kiessling et compagnie, 1852.
- CARPIN, Jean de Plan, *Histoire des Mongols*, Éditions Papillon, 2008.
- CHUPEAU, Jacques, « les récits de voyage aux lisières du roman ». Dans : *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 77^e année, numéros 3-4. Armand Colin, 1977.
- COGEZ, Gérard, *Les écrivains voyageurs au XX^e siècle*, Paris, Seuil, 2004.
- COULON Damien et GADRAT-OUERFELLI Christine, *Le voyage au Moyen-Âge, Description du monde et quête individuelle*, Publication Université Provence, 2017.
- CORDIER, Henri, *Les Voyages en Asie au XIV^e siècle : Du Bienheureux Frère Odoric de Pordenone*, Ernest Leroux Éditeur, 1891. Disponible sur <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6536397f>
- DE JÉSUS, Stéphanie, *L'image de l'Orient dans des récits de voyage portugais du XVI^{ème} siècle : vers une nouvelle image mythique de l'Orient*. Littératures, Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2014. [\(NNT : 2014BOR30013\)](#). [\(tel-01138339\)](#)
- DELMAS, Adrien, « L'Itinerario de J.H. van Linschoten, ou l'histoire d'un divorce entre le livre et la Compagnie Hollandaise des Indes Orientales (VOC), 1595-1619 ». Dans : *Quaerendo Volume 42*, Brill, Leiden, 2012.
- DURET, Théodore, *Voyage en Asie, le Japon, la Chine, la Mongolie, Java, Ceylan ,l'Inde*, Paris, Michel Levy frères éditeurs, 1874.
- FISSET, Émeric, *L'ivresse de la marche. Petit manifeste en faveur du voyage à pied*. Paris, Transboréal, « Collection petite philosophie du voyage », 2015.
- GADRAT, Christine, *Une image de l'Orient au XVI^{ème} siècle, les Mirabilia descripta de Jordan Catala*, Paris, École des Chartes, 2005.
- GANNIER, Odile, *La littérature de voyage*, Paris, Ellipses, 2001.
- GOHARD-RADENKOVIC, Aline. « 'L'altérité' dans les récits de voyage ». Dans : *L'Homme et la société*, N. 134, 1999. Littérature et sciences sociales. pp. 81-96.
- GOMEZ-GÉRAUD, Marie-Christine, « Le voyage aujourd'hui. La fiction encore possible ? » Dans : *Roman et récit de voyage*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001.
- GOMEZ-GUÉRAUD, Marie-Christine, « Le corps à l'épreuve du voyage : chronique d'une mission en Huronie ». Dans : *Viatica, Le Corps du voyageur*, 2014 URL :

<http://viatica.univ-bpclermont.fr/le-corps-du-voyageur/dossier/le-corps-l-epreuve-du-voyage-chronique-d-une-mission-en-huronie>

- GUY, Hélène. « La figure de l'Everest dans le récit d'expédition. » *Tangence*, n° 65, 2001, p. 115–127. <https://doi.org/10.7202/008234ar>
- GUY, Hélène « Le récit d'exploration. Émergence de l'exploration par l'écriture ». Dans : RAJOTTE, Pierre (dir), *Le voyage et ses récits au XX^{ème} siècle*, Cap Saint-Ignace (Québec), Éditions Nota Bene, 2005.
- GUYOT, Alain. « Le récit de voyage en montagne au tournant des Lumières. Hétérogénéité des sources », dans *Sociétés & Représentations*, vol. 21, n° 1, 2006, pp. 117-133.
- HOLTZ, Grégoire et MASSE, Vincent. « Étudier les récits de voyage : bilan, questionnements, enjeux. ». Dans : *Arborescences*, n°2, mai 2012 : <https://doi.org/10.7202/1009267ar>
- HOOSMAND, Narguès, « Étude générique du récit de voyage » Dans *Sixième année*, n° 12, 2011.
- HUC, Évariste, *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet pendant les années 1844, 1845 et 1846*, Paris, Éditions OMNIBUS, 2001, (conforme à l'édition originale de 1854).
- IRVINE, Margot, « Problèmes de genre(s) : le récit de vocation et le récit de voyage au féminin dans les souvenirs d'Élisabeth Vigée-Lebrun ». Dans : LE HUENEN, Roland, PERRON, Paul, VACHON, Stéphane, *Itinéraires du XIX^{ème} siècle*, Montréal, Centre d'études romantiques Joseph Sablé, 1996, pp 75-85.
- IRVINE, Margot, « Le récit de voyage au féminin ». Dans : *Québec français* (112), 1999, pp 69–71.
- IRVINE, Margot, *Risques et regrets. Les dangers de l'écriture épistolaire* (with Karin Schwerdtner and Geneviève De Viveiros), Montréal, Éditions Nota Bene, 2015.
- JAN, Michel, BUNEL, Fernand, *Le voyage en Asie centrale et au Tibet : anthologie des voyageurs occidentaux du Moyen Age à la première moitié du XX^e siècle*, Paris, Robert Laffont, D.L. 2004.
- JODELET, Denise, « Formes et figures de l'altérité » (chap. 1). Dans : SANCHEZ-MAZAS, Margarita, LICATA, Laurent (dir.), *L'Autre : Regards psychosociaux*, Collection : Vies sociales, Les Presses de l'Université de Grenoble, 2005, pp. 23-47.
- KOO, Halia, *Voyage, vitesse et altérité selon Paul Morand et Nicolas Bouvier*, Paris, Honoré-Champion, 2015.
- LACAZE, Christine, *Un voyage nommé désir : réflexion autour de l'altérité en communication interculturelle*, Université de Montréal, 2009 : <https://archipel.uqam.ca/2502/1/M10918.pdf>
- LACROIX, Jean, « L'évolution du sentiment de la montagne dans la littérature, des Lumières au Romantisme ». Dans : *Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie, La haute montagne. Visions et représentations de l'époque médiévale à 1860*, n° 1-2/1988. pp. 205-224.
- LAMARRE, Jean-Marc, « Seule l'altérité enseigne », *Le Télémaque*, 2006/1 (n° 29), pp. 69-78. DOI : 10.3917/tele.029.0069. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-telemaque-2006-1-page-69.htm>
- LANZMANN, Jacques, *Marches et rêves. Le livre de la randonnée, de la découverte et du voyage*, Paris, Lattès, 1991.
- LEBEL Roland, *Histoire et la Littérature coloniale*, Paris, Larousse, 1931.
- LEBEL, Jean, « Littérature de voyage et genre épistolaire au XVI^e siècle. » Dans : *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 2, juin 2000. pp. 175-192.
- LEGROS, Huguette, « Quand le voyageur-narrateur façonne son personnage : Guillaume de Rubrouck dans *Le Voyage dans l'Empire mongol* ». Dans : *Façonner son*

- personnage au Moyen Âge*. Presses universitaires de Provence, 2007 : <http://books.openedition.org/pup/2284>
- LE HUENEN, Roland, « Le récit de voyage : l'entrée en littérature. » Dans : *Études littéraires*, volume 20, n°1, printemps-été 1987, pp. 45-61. <https://doi.org/10.7202/500787ar>
- LE HUENEN, Roland, « Discours du Voyage au Nouveau Monde ». Dans : *L'Esprit Créateur*, Vol. 30, N° 3, 1990, pp. 27-36.
- LE HUENEN, Roland, *Les modèles du récit de voyage*, Centre de Recherches du Département de Français de Paris X-Nanterre, Littérales n° 7, 1990.
- LÉVY, Bertrand, « Géographie et littérature. Une synthèse historique ». Dans : *Le Globe Revue genevoise de littérature*, tome 146, Genève, 2006, pp. 25-52.
- MAFFESOLI, Michel, *Du nomadisme*, Paris, Le livre de poche, 1998.
- MAGRI-MOURGUES, Véronique, « La description dans le récit de voyage ». Dans : *Cahiers de Narratologie*, CIRCPLS 7, 1996, pp. 35-48.
- MAGRI-MOURGUES, Véronique, « Jeux d'adresse dans la lettre de voyage. » Dans : *Les personnes de la lettre : je, tu, il/elle*, Paris, 1995 : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00596404>
- MAGRI-MOURGUES, Véronique, « Les enjeux pragmatiques du récit de voyage. » Dans : *Travaux du cercle linguistique de Nice*, 1996, 18, pp.17-34. hal-00596416
- MAGRI-MOURGUES, Véronique, « L'écrivain-voyageur au XIXe siècle : du récit au parcours initiatique ». Dans : *6^{èmes} Rencontres Méditerranéennes du Tourisme (RMT), Festival Transméditerranéen (FTM)*, Grasse, France, Juin 2005, pp.43-54. hal-00596462
- MARÉCHAUX, Laurent, *Écrivains voyageurs, ces vagabonds qui disent le monde*, Paris, Arthaud Flammarion, 2011.
- MICHEL, Frank, *Voyage au bout de la route. Essais d'anthropologie des chemins du monde*, La Tour d'Aigues, Éd. De l'Aube, 2004.
- MICHEL, Frank, *Désir d'ailleurs, Essai d'anthropologie des voyages*, Montréal, Presses Université Laval, 2005.
- ONFRAY, Michel, *Théorie du voyage. Poétique de la géographie*, Paris, Biblio essais inédit, Le Livre de Poche, 2007.
- PASQUALI, Adrien, *Le Tour des Horizons. Critique et récits de voyage*, Paris, Klincksieck, 1994.
- PASQUALI, Adrien. « Récit de voyage et autobiographie. » Dans : *Annali D'Italianistica*, vol. 14, 1996, pp. 71-88. *JSTOR*: www.jstor.org/stable/24007434.
- POPEANGA, Eugenia, *Viajeros medievales y sus relatos*, Bucarest, Cartea Universitara, 2005.
- PRUNET, Anne, « Poétiques du voyage au vingtième siècle. » Dans : SEGALIN, Victor, DANIELOU, Alain, LEIRIS, Michel, Bouvier, Nicolas, CRLV : http://www.crlv.paris4.sorbonne.fr/revue_crlv/FRIPage_article_detail.php
- RAJOTTE, Pierre, *Le voyage et ses récits au XX^e siècle*, Paris, Éd. Nota Bene, 2005.
- RAJOTTE, Pierre, « Le récit de voyage au XIXe siècle. Une pratique de l'intime » Dans : *Revue internationale d'études québécoises*, vol. 3 n° 1, 2000, pp. 15-37.
- RAJOTTE, Pierre, *Le récit de voyage au XIX^{ème} siècle. Aux frontières du littéraire*, Les éditions triptyques, Montréal, 1997.
- REICHLER, Claude, « Récit de voyage - Littérature de voyage. Proposition de définition ». Dans : *Viatica*, 18 août 2004 : <http://viatica.sidosoft.com/FRIPage>
- RICHARD, Jean, « Sur les pas de Plancarpin et de Rubrouck : La lettre de saint Louis à Sartaq ». Dans : *Journal des savants*, n°1, 1997, pp. 49-61 : www.persee.fr/doc/jds_0021-8103_1977_num_1_1_1349
- RICHARD, Jean, *Les récits de voyages et de pèlerinages*, Turnhout, Brepols, 1981.

- ROMANO, Antonella, « Misioneros y la cultura del escrito en el siglo XVI. Una mirada desde China. » Dans : *Histórica*, 38(2), 2014, pp 43-70. : <http://revistas.pucp.edu.pe/index.php/historica/article/view/10986>
- SERRANO MAÑES, Montserrat, « Dos años de vacaciones de Verne, un viaje extraordinario menor ». Dans : SALINERO CASCANTE, M^a Jesús (coord), *En torno a Julio Verne/ Autour de Jules Verne*, Logroño, Universidad de La Rioja, Servicio de publicaciones, 2007, pp 141-164.
- SERRANO MAÑES, Montserrat, « Regards de femmes : l'Andalousie du XIX^e siècle au « féminin francophone ». Dans : *Çédille : Revista de estudios franceses n° 8*, 2012, pp. 266-282.
- THOUROUDE, Guillaume, *La pluralité des mondes. Le récit de voyage de 1945 à nos jours*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2017.
- TINGUELY, Frédéric, « Forme et signification dans la littérature de voyage » Dans : *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, tome 146, *Géographie et Littérature*, 2006, pp. 53-64.
- TRÍAS FOLCH, Luisa, *La peregrinación, de Fernão Mendes Pinto*, Málaga, Síntesis, 2003.
- VENAYRE, Sylvain, *Panorama du voyage 1780-1920*, Paris, Les Belles Lettres, 2012.
- VILLALBA RUIZ DE TOLEDO, Francisco Javier, *El encuentro de Pero Tafur y Niccolò dei Conti*, Madrid, Universidad Autónoma de Madrid. Centro Superior de Estudios de Oriente Próximo y Egiptología, 2011.
- WILD, Francine, « Le Journal de Voyage de Siam de l'abbé de Choisy, entre continuité et discontinuité. » Dans : BERRANGER, Marie-Paule, *Notes, notations et carnets de voyage*, Presses Universitaires de Caen, pp. 99-110, 2009 : [\(hal-00740842\)](#)
- WOLFZETTEL, Fredrick, *Discours du Voyageur*, Paris, P.U.F. 1996.

Symbolique de l'espace et paysages :

- AVOCAT, C. « Essai de mise au point d'une méthode d'étude des paysages ». Dans *Lire le paysage, lire les paysages*, sous la direction de C. Avocat. Paris, CIEREC, 1984, P. 11-36.
- BACHELARD, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, P.U.F., 11^{ème} édition « Quadrige », 2012.
- BACHELARD, Gaston, *La poétique de la rêverie*, Paris, P.U.F., 8^{ème} édition « Quadrige », 2016.
- BACHELARD, Gaston, *L'Air et les Songes. Essais sur l'imagination du mouvement*, biblio essais, 13^{ème} Édition, Paris, Le Livre de Poche, 2018.
- BESSE, Jean-Marc, « Entre modernité et postmodernité : la représentation paysagère de la nature ». Dans : ROBIC, Marie-Claire (dir.), *Du milieu à l'environnement, pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*, Paris, Economica, 1992, pp.89-121.
- BOUVET Rachel, TURCOTTE Virginie et GAUDREAU Jean-François (dir), *Désert, nomadisme, altérité*, Montréal, Université du Québec à Montréal, coll. « Cahiers Figura. Texte et imaginaire » n° 1, 2000.
- BOUVET, Rachel, *Pages de sable. Essais sur l'imaginaire du désert*, Collection documents, Montréal, XYZ éditeur, 2006a.
- BOUVET, Rachel, CARPENTIER, André, CHARTIER, Daniel, *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs, les modalités du parcours dans la littérature*, Paris, L'Harmattan, 2006b.
- BOUVET, Rachel, MARCIL-BERGERON, Myriam, « Pour une approche géopoétique du récit de voyage ». Dans : *Arborescences : revue d'études françaises n° 3*, 2013.

- COLLOT, Michel, « Pour une géographie littéraire », *Fabula-LhT*, n° 8, *Le Partage des disciplines*, 2011: <http://www.fabula.org/lht/8/index.php?id=242>
- DELMAS Catherine, *Écritures du désert. Voyageurs, romanciers anglophones XIX-XX^{ème} siècles*. Collection écritures du voyage, Aix-En-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2005.
- JAMET, Pierre, *Le local et le global dans l'oeuvre de Kenneth White*, Paris, L'Harmattan, 2002.
- LEVINAS, Emmanuel, *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, Paris, Le Livre de Poche, biblio-essais, 1990.
- NOACCO, Cristina, *La force du silence*, Paris, Transboréal, « Petites philosophies du voyage », 2018.
- PINZÓN HERNÁNDEZ, Carolina. *Le symbole de l'eau et de la montagne, convergences et divergences au sein de la trilogie de l'écrivain colombien William Ospina et dans la poésie andine contemporaine*. Littératures. Université Nice Sophia Antipolis, 2016. Français. NNT: 2016NICE2017. tel-01439383
- RECLUS, Elisée, *Histoire d'un ruisseau*, Paris, J. Hetzel, 1869.
- RECLUS, Elisée, *Histoire d'une montagne*, Paris, J. Hetzel, 1882. Disponible sur: <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5742863p/f48.image.texteImage>
- RECLUS, Elisée, *Nouvelle Géographie Universelle. La Terre et les hommes*, t.VII, « L'Asie Orientale », Paris, Hachette, 1882.
- REICHLER, Claude, « Représentation et médiation symbolique dans la littérature de voyage ». Dans : CARAION, Marta et REICHLER, Claude (dir.), *Études de lettres*, n° 239, *Mots et images nomades*, 1995, pp. 1-13.
- REQUEMORA, Sylvie, « L'espace dans la littérature de voyages », Dans : *Études littéraires*, vol. 34, 1-2, 2002, pp. 249-276 : <http://id.erudit.org/iderudit/007566ar>
- THÉVOZ, Samuel, « Figures d'espace tibétaines : le voyage au Tibet et les sciences de l'homme à la belle époque : de Gabriel Bonvalot à Jacques Bacot ». Dans *Versants : revue suisse des littératures romanes* n° 50, 2005, pp. 37-69.
- THÉVOZ, Samuel, « Paysage et nomadismes dans le Tibet révolté de Jacques Bacot ». Dans : *A contrario. Revue de sciences sociales et humaine*, n° 1, vol.V, Lausanne, Antipodes, janvier 2007, pp. 11-13.
- THÉVOZ, Samuel, *Un Horizon Infini. Explorateurs et voyageurs français au Tibet (1846-1912)*, Imago Mundi, Paris, PUPS, 2010.
- THÉVOZ, Samuel, « Victor Segalen et les explorateurs du Tibet : le pays « au-delà » et la crise du paysage ». Dans : *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 2011/4 (vol. 111), pp. 923-952.
- TOFFIN, Gérard. « La montagne cosmique dans les mondes indien et tibétain : mont Meru et mont Kailas ». Dans : *Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie*, n°1-2/1988. *La haute montagne. Visions et représentations de l'époque médiévale à 1860*. pp. 13-29 : <https://doi.org/10.3406/mar.1988.1355>
- WHITE, Kenneth, *L'esprit nomade*, Biblio essais, Le livre de poche, Édition Grasset et Fasquelle, 1987.
- WHITE, Kenneth, « Petit album nomade ». Dans : *Pour une littérature voyageuse*, Bruxelles, Éditions complexe, 1992.
- WHITE, Kenneth, *Le Plateau de l'Albatros, introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset, 1994.
- WHITE, Kenneth, *La géopoétique* : <http://www.kennethwhite.org/geopoetique/>
- ZARATE RAMIREZ, Julio César, *Représentations et dynamiques de l'espace, du voyage et de l'ironie dans trois romans de Roberto Bolaño, Guillermo Fadanelli et Juan Villoro*.

Littératures. Université Paul-Valéry, Montpellier III, 2014. HAL Id: tel-01138902 <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01138902> (thèse).

Altérité et image de soi :

- AMOSSY, Ruth (ed.), *Images de soi dans le discours : la construction de l'ethos*. Paris, Delachaux et Niestlé, 1999.
- AMOSSY, Ruth « La double nature de l'image d'auteur », dans *Argumentation et Analyse du Discours* 2009 : <http://journals.openedition.org/aad/662>
- AMOSSY, Ruth, « L'éthos et ses doubles contemporains. Perspectives disciplinaires ». Dans : *Langage et société*, 2014/3 (n° 149), pp.13-30 : <https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2014-3-page-13.htm>
- BURBEA, Georgiana, « L'éthos ou la construction de l'identité dans le discours » in *Bulletin of the Transilvania University of Braşov Series IV: Philology and Cultural Studies*, Vol. 7 (56) n°2 , 2014.
- D'HARDIVILLIERS, Albéric, *L'écriture de l'ailleurs. Petits propos sur la littérature nomade*, Paris, Transboréal, 2013.
- JENNY, Laurent, « La figuration de soi ». Dans : *Méthodes et problèmes*. Genève, Dpt de français moderne : <http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/figurationsoi/>
- LENCLUD, Gérard, « Le grand partage ou la tentation ethnologique ». Dans : ALTHABE, Gérard, FABRE, Daniel, LENCLUD, Gérard, *Vers une ethnologie du présent*, Paris, Édition de la Maison des Sciences de l'Homme, 1996.
- MAINGUENEAU, Dominique, « Ethos, scénographie et incorporation. » Dans : AMOSSY, R. (éd). *Images de soi dans le discours : la construction de l'ethos*, Paris, Delachaux et Niestlé, 1999, pp. 75-100.
- MAINGUENEAU, Dominique, « Problèmes d'ethos ». Dans : *Pratiques*, n° 113-114, Paris, juin 2002.
- MAINGUENEAU, Dominique « Le recours à l'éthos dans l'analyse du discours littéraire ». Dans : *Fabula / Les colloques* : <http://www.fabula.org/colloques/document2424.php>.
- RICOEUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, Éditions du Seuil, Paris, 1990.
- VLADIMIRSKA, Elena et POCHON, Thierry (dir), *Dire l'autre, voir autrui. L'altérité dans la langue et les discours*, Paris, L'Harmattan, 2016.

Autoportrait, autobiographie et journal intime :

- BEAUJOUR, Michel, *Miroirs d'encre. Rhétorique de l'autoportrait*, Paris, Éditions du seuil, 1990.
- CERTEAU, Michel de, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990.
- DUFIEF, Pierre-Jean, *Les écritures de l'intime de 1800 à 1914 : autobiographies, mémoires, journaux intimes et correspondances*, Rosny, Bréal éditions, 2001.
- GOFFMAN, Erving, *La Présentation de soi. La Mise en scène de la vie quotidienne I*, Les Éditions de Minuit, Collection le sens commun, 1973.
- GUSDORF, George, *Les écritures du moi*, Paris, Odile Jacob, 1999.
- LEJEUNE, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, 1996.
- LEJEUNE, Philippe, BOGAERT, Catherine, *Un journal à soi. Histoire d'une pratique*, Paris, Textuel, 2003.

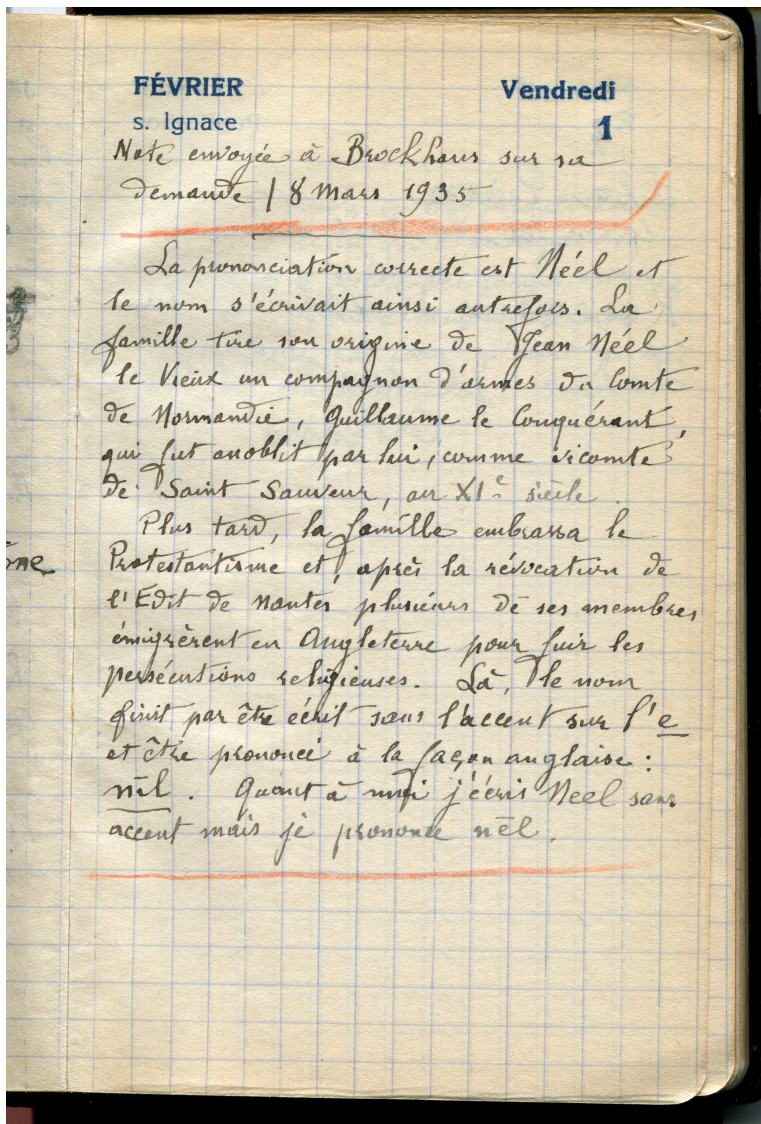
- MIRAUX, Jean-Philippe, *Le portrait littéraire*, Paris, Hachette supérieur, collection « Ancrages », 2003.
- MONTANDON, Alain, *De soi à soi : l'écriture comme autohospitalité*, Clermont Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, Collection Littératures, 2004.
- SIMONET-TENANT, Françoise, « Catherine Pozzi, le *Journal* comme laboratoire de l'œuvre. » Dans : *Genesis (Manuscrits-Recherche-Invention), Autobiographies*, n° 16, 2001. pp. 75-96.

Études sur le rapport aux objets :

- BAZIN, Jean, BENSA, Alban. « Les objets et les choses : Des objets à « la chose » ». Dans : *Genèses*, 17, 1994. *Les objets et les choses*, sous la direction de Francine Soubiran-Paillet. pp. 4-7.
- DAGOINET, François, *Éloge de l'objet*, Paris, Vrin, 1989.
- GASCUEL, Geneviève, « La collection d'objets asiatiques d'Alexandra David-Neel à Digne-les-Bains. » Dans *Lettre d'information Patrimoines en Paca- DRAC/MET*, n° 45, novembre 2018.
- KAUFMANN, Jean-Claude, « Le monde social des objets ». Dans : *Sociétés contemporaines* n° 27, Autour d'Everett C. Hughes, 1997. pp. 111-125 : <https://doi.org/10.3406/socco.1997.1466>
- MOLES, Abraham, « Objet et communication. » Dans : *Communications*, 13, « Les objets », 1969, pp. 1-21 : <https://doi.org/10.3406/comm.1969.1183>
- TISSERON, Serge, *Comment l'esprit vient aux objets*, Aubier, 1999a.
- TISSERON, Serge, « Nos objets quotidiens ». Dans : *Hermès* 25, Paris, 1999b.
- TISSERON, Serge. « De l'inconscient aux objets ». Dans : *Les cahiers de médiologie*, vol. 6, no. 2, 1998, pp. 231-243.

Annexes :

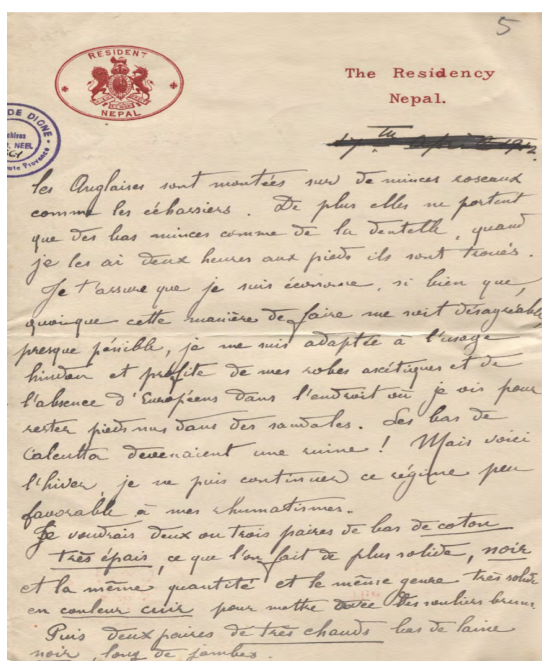
N°1 : Alexandra David-Neel avait expliqué à une Maison d'Édition l'orthographe de son nom et avait pris soin de le recopié dans un de ses nombreux carnets.



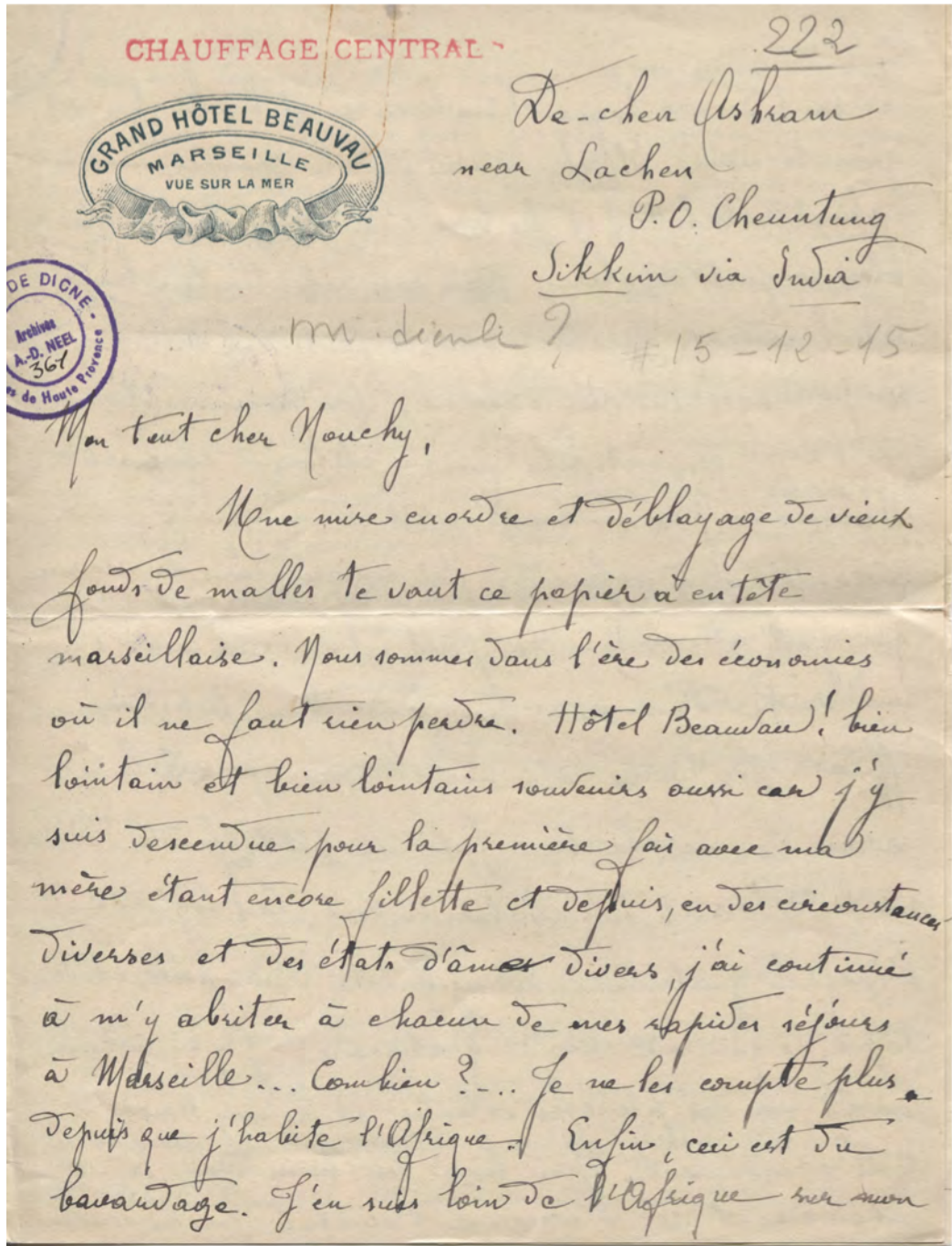
N°2 : La plupart des enveloppes adressées à Philippe Néel contenant les lettres d'Alexandra David-Neel ont été conservées, mais dans des boîtes à part, les lettres étant archivées de façon spécifique dans des pochettes plastiques de conservation.



N°3 : À l'époque la plupart des hôtels et des résidences possédaient des feuilles de papiers cachetées pour la correspondance de leurs clients. Alexandra en faisait usage lors de ses séjours mais les conservait également pour ses futures lettres. Nous pouvons l'observer dans l'annexe suivante :

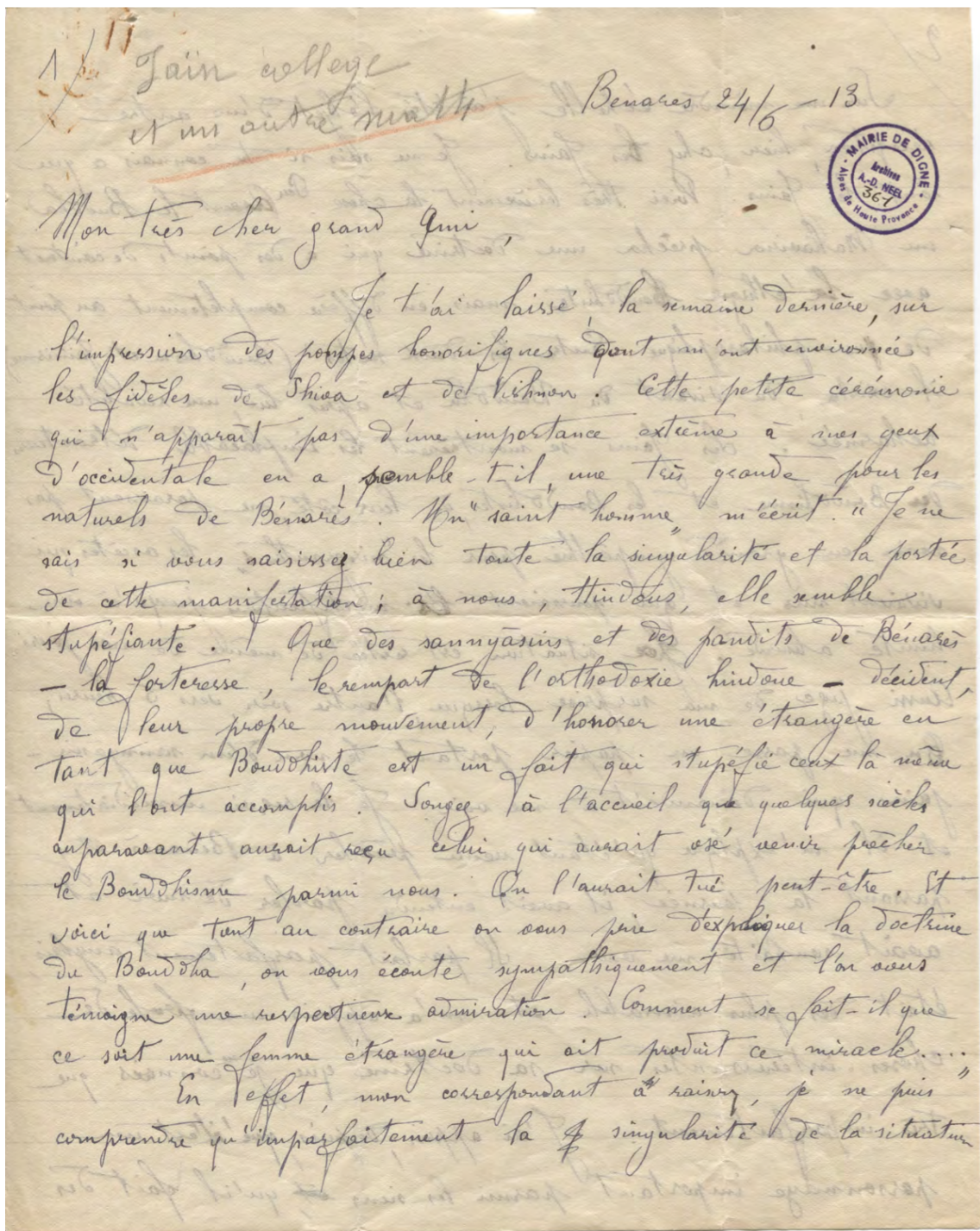


N°4 : Nous pouvons observer ci-dessous comment Alexandra David-Neel réutilise de vieux papiers-lettres :



N°5 : Exemple de lettre surlignée au crayon rouge et bleu.

- Sur ces deux premières lettres, nous pouvons observer qu'Alexandra David-Neel a réécrit sur la lettre en haut à gauche et l'a souligné d'un crayon rouge.



1^{re} Jain college
et un autre math. Benares 24/6 - 13

Mon très cher grand Qui,

Je t'ai laissé la semaine dernière, sur l'impression des pompes honorifiques dont m'ont entourée les fêtes de Shiva et de Vishnu. Cette petite cérémonie qui m'apparaît pas d'une importance extrême à mes yeux d'occidentale en a, semble-t-il, une très grande pour les naturels de Bénarès. Un saint homme, m'écrivit. « Je ne sais si vous saisissez bien toute la singularité et la portée de cette manifestation; à nous, Hindous, elle semble stupéfiante. Que des sannyasins et des pandits de Bénarès — la forteresse, le rempart de l'orthodoxie hindoue — décident, de leur propre mouvement, d'honorer une étrangère en tant que Bouddhiste est un fait qui stupéfie ceux là même qui l'ont accompli. Songez à l'accueil que quelques siècles auparavant aurait reçu celui qui aurait osé venir prêcher le Bouddhisme parmi nous. On l'aurait tué peut-être. Et voici que tout au contraire on vous prie d'expliquer la doctrine de Bouddha, on vous écoute sympathiquement et l'on vous témoigne une respectueuse admiration. Comment se fait-il que ce soit une femme étrangère qui ait produit ce miracle... »

En l'effet, mon correspondant à raison, je ne puis comprendre qu'imparfaitement la singularité de la situation

MAIRIE DE DICHE
Benares
A.D. NEEL
367
de Haute Provence

Sadashige
de mon premier
mari de Shokara
à côté



Benares 2/9 - 13

Mon petit bien cher.

Je t'écris toutes sortes de choses vêtue
d'une unique chemise de nuit ultra transparente. La journée
est très chaude et ce rudimentaire vêtement est tout à
fait suffisant. Les costumes légers favorisent l'examen
de soi même et, depuis quelque temps, l'aspect de mon
ventre m'inquiète. Suis-je menacée de quelque nouvelle
crise aiguë d'entéro-colite ou de quelque autre désordre intestinal?
Je n'en sais rien et n'éprouve aucun renouveau vive, mais
mon ventre m'est devenu une gêne continuelle et un fardeau
à porter. Il a pris un développement inusité, remonte
jusqu'au dessus de la poitrine, s'étend des deux côtés jusqu'au
dessus des hanches comme si j'attendais plusieurs paires de jumeaux.
Je plaisante, mais suis quelque peu tourmentée. Qu'est-ce qu'il
se passe à l'intérieur? Rien de bon, je présume. Que toucher
ce ventre est dur comme une pierre. J'éprouve une douleur
sourde persistante qui me remonte dans les reins comme si
il y avait au dedans des choses lourdes pesant sur l'enveloppe
extérieure, une sensation de dilatation pénible qui ne fait que
s'aggraver. Cela ne peut venir que des intestins. Je m'imagine
ni une tumeur ni aucune des accidents appelés « maladies de
femmes ». Je suis indisposée assez régulièrement, parfois un peu

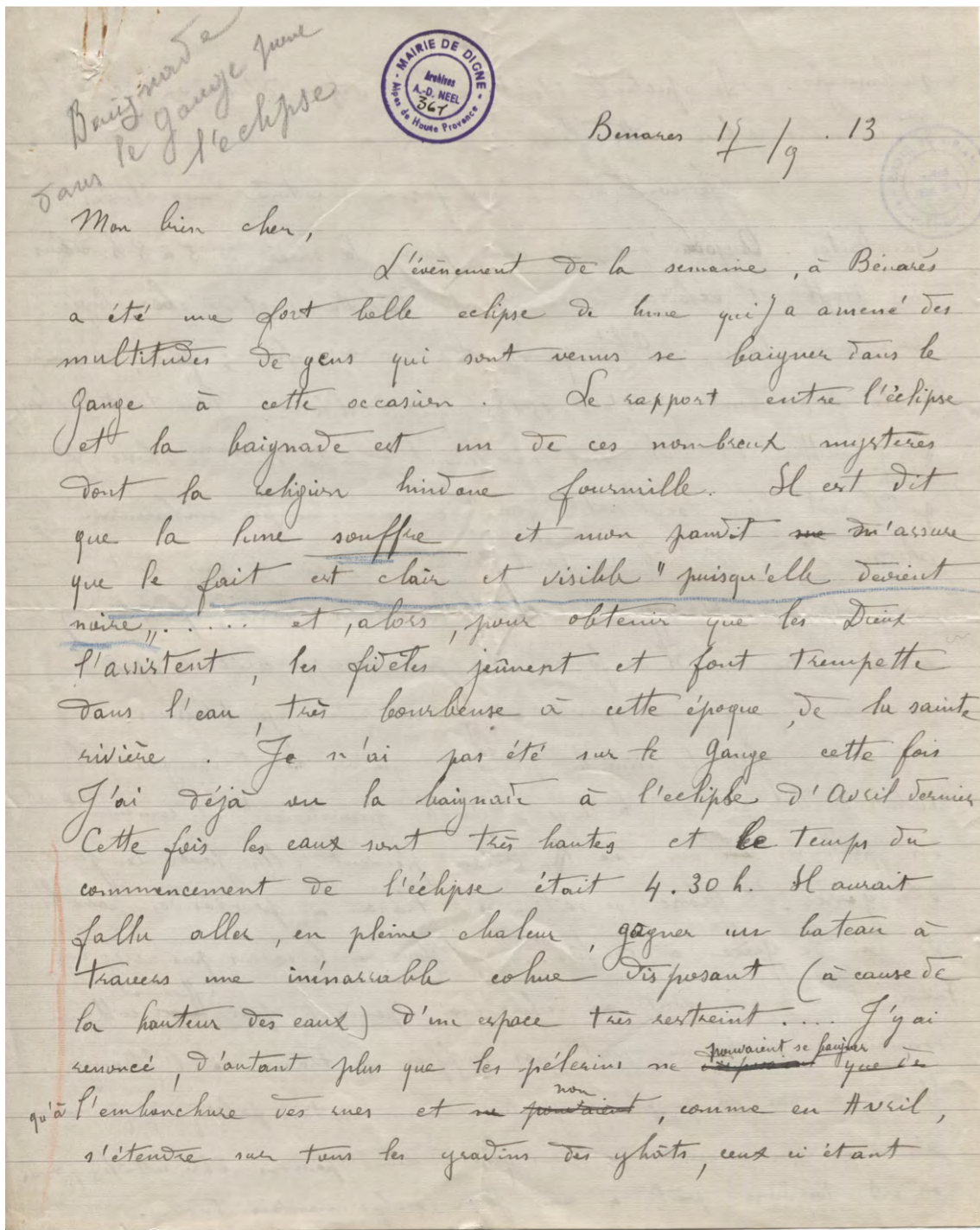
Sur la lettre suivante, nous pouvons observer comme un passage est mis en exergue en rouge :

4

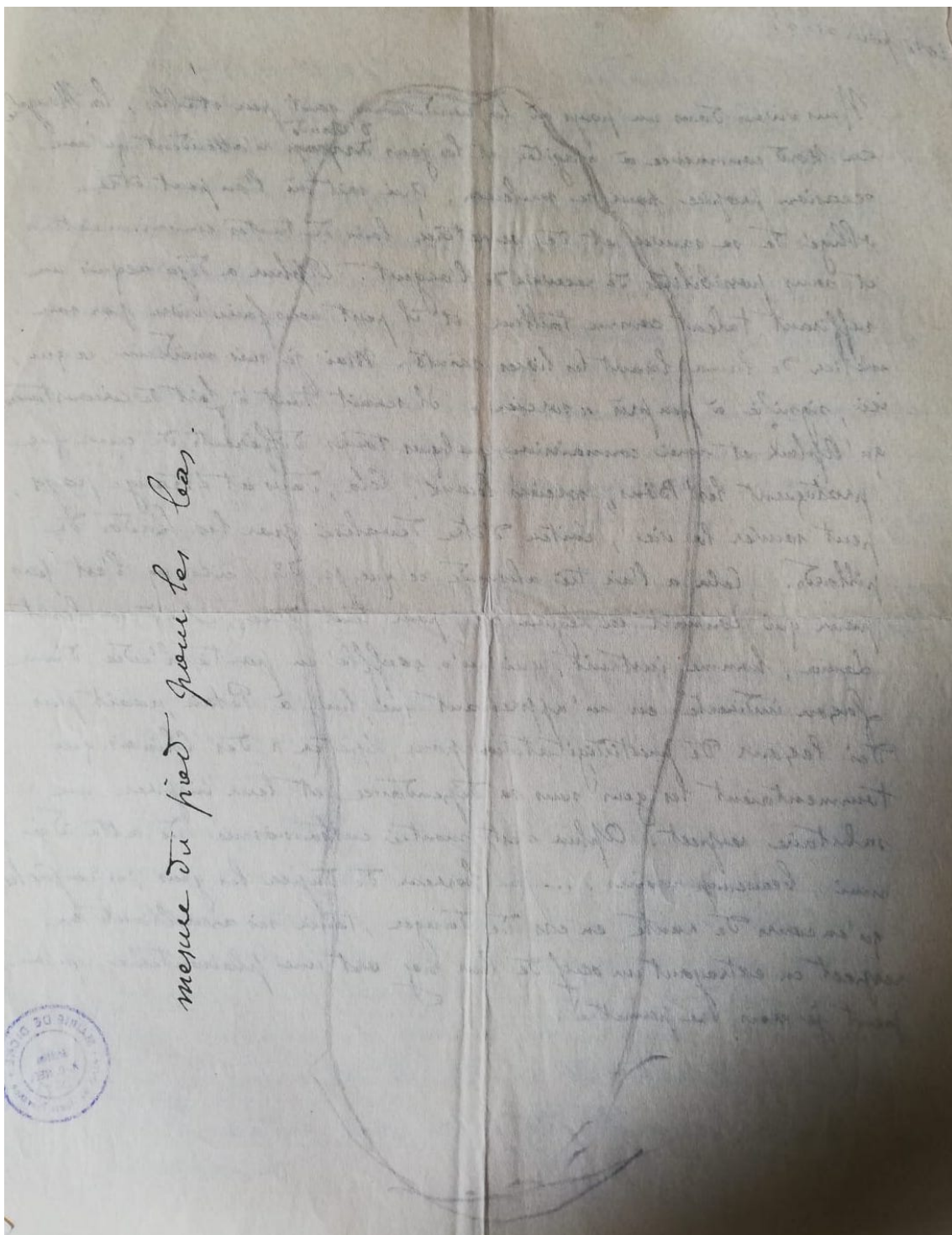
De même que j'ajoute ~~à~~ à chaque section ce que
je puis apprendre de nouveau sur le sujet. Quand tout
cela sera complet il restera peu à faire, un peu
travail littéraire d'ajustement et de révision. Je compte
faire cela chez nous à tête reposée. ~~Je~~ J'ajouterai,
comme je l'ai fait pour mon "Bouddhisme", un appendice à
l'ouvrage. ~~Je~~ Cet appendice comprendra la traduction de plusieurs
traités philosophiques traduits, pour la première fois, de sanskrit
en français. Je fais, naturellement, ces traductions avec l'aide
de gens compétents mais tu comprends que devant être seule
nommée et prenant la responsabilité de la traduction, il
ne faut pas que l'on puisse me reprocher d'être trop
ignorante en sanskrit. Cela va être, je crois, une œuvre
de beaucoup plus d'ampleur que mon dernier livre qui
n'était déjà pas mal. Évidemment le sujet me touche
moins, mais ce sera un beau travail d'orientaliste-philosophe
et je prévois qu'on en parlera beaucoup.

J'ai récemment, pas très loin de chez moi, dans
les champs, enfoui dans la verdure un "math", qui contient
un temple à ~~Shri~~ Shankara le grand philosophe hindou,
père du Vedanta moderne. Je t'ai déjà parlé de ce personnage
qui joua un rôle important dans l'histoire de l'Inde et
la ramena sous le joug des Brahmanes. Il fut l'ennemi
acharné des Bouddhistes et remporta la victoire sur le

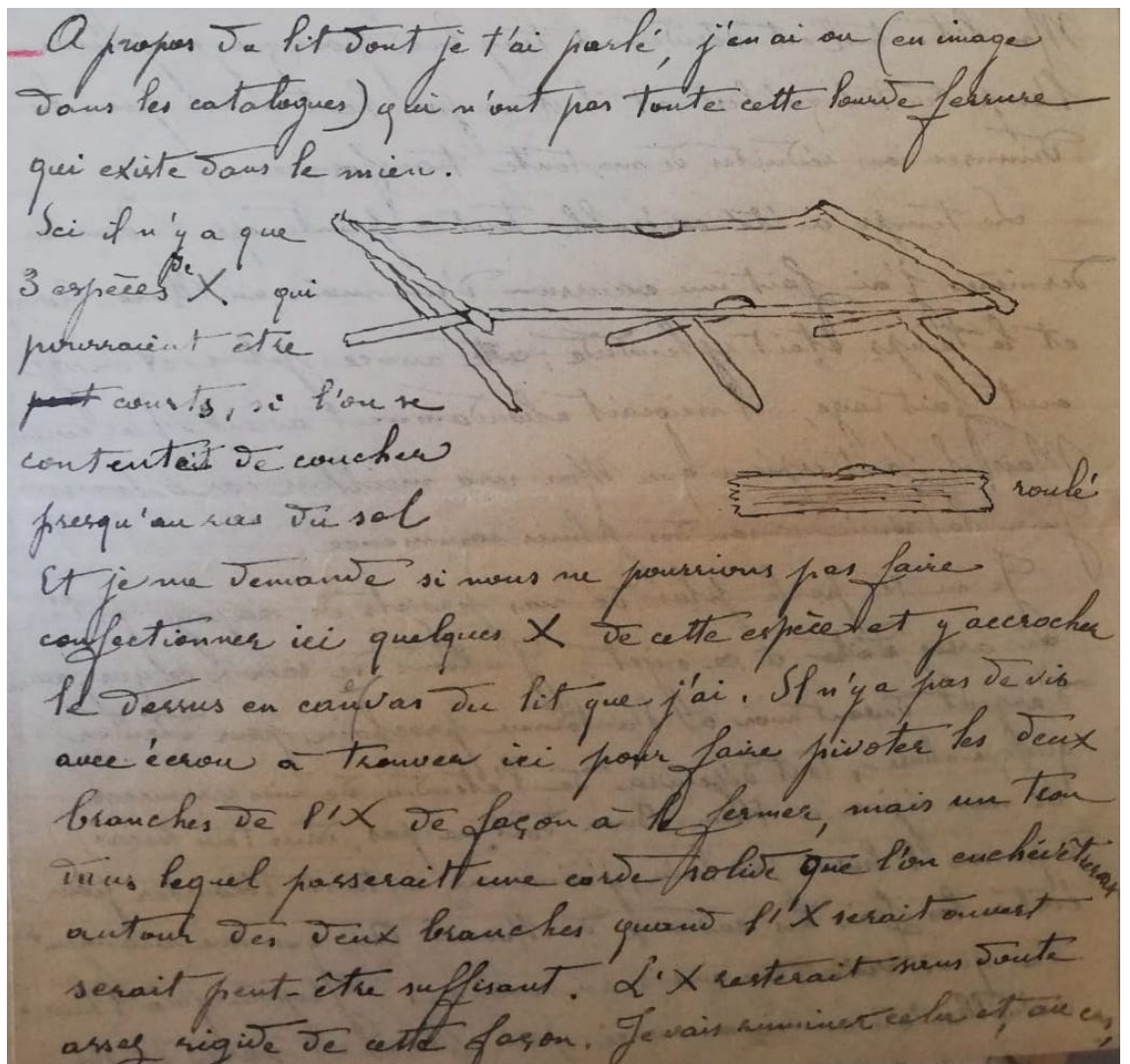
Ici, Alexandra réécrit en haut à gauche (sans doute pour se repérer dans les lectures de ses lettres), elle met en exergue un passage en rouge et souligne en bleu une impression de paysage :



N°6 : Alexandra dessine le contour de son pied sur une des lettres pour que son époux puisse lui envoyer des bas à sa taille. Elle le fait à l'arrière d'une lettre afin de ne pas gâcher un autre papier :



N°7 : Croquis de son lit de camp idéal :



N°8 : Certificat du consul anglais David Mc Donald certifiant la venue
d'Alexandra David-Neel à Lhasa en 1924 :

